THIS BOOK BELONGS

TO

*Sir G. THOMAS's*

LIBRARY,

**DALE-PARK,**

SUSSEX.

If mislaid, to be instantly ~~returned~~, when ~~found~~. found. and returned —




John Carter Brown
Library
Brown University

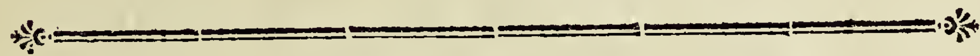
The John Carter Brown Library
Brown University
Purchased from the
Louisa D. Sharpe Metcalf Fund

Vgl. Voll. I. 62 CS

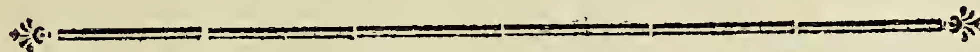
[illegible] m. Ill. u. Portr. u. Front.

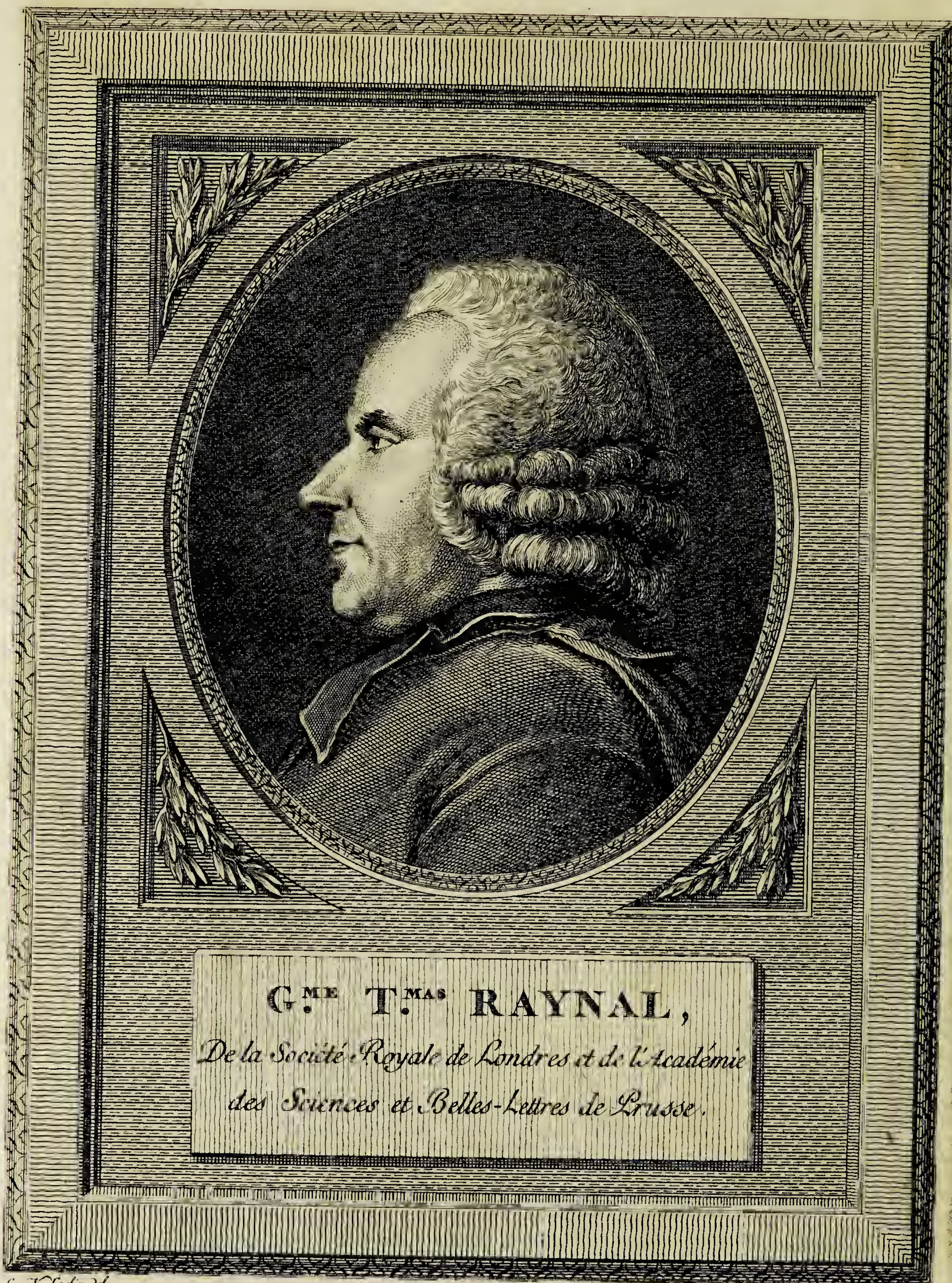
7 M. [illegible] Kupfer. [illegible]

# HISTOIRE
## *PHILOSOPHIQUE*
ET
## POLITIQUE,



TOME PREMIER.

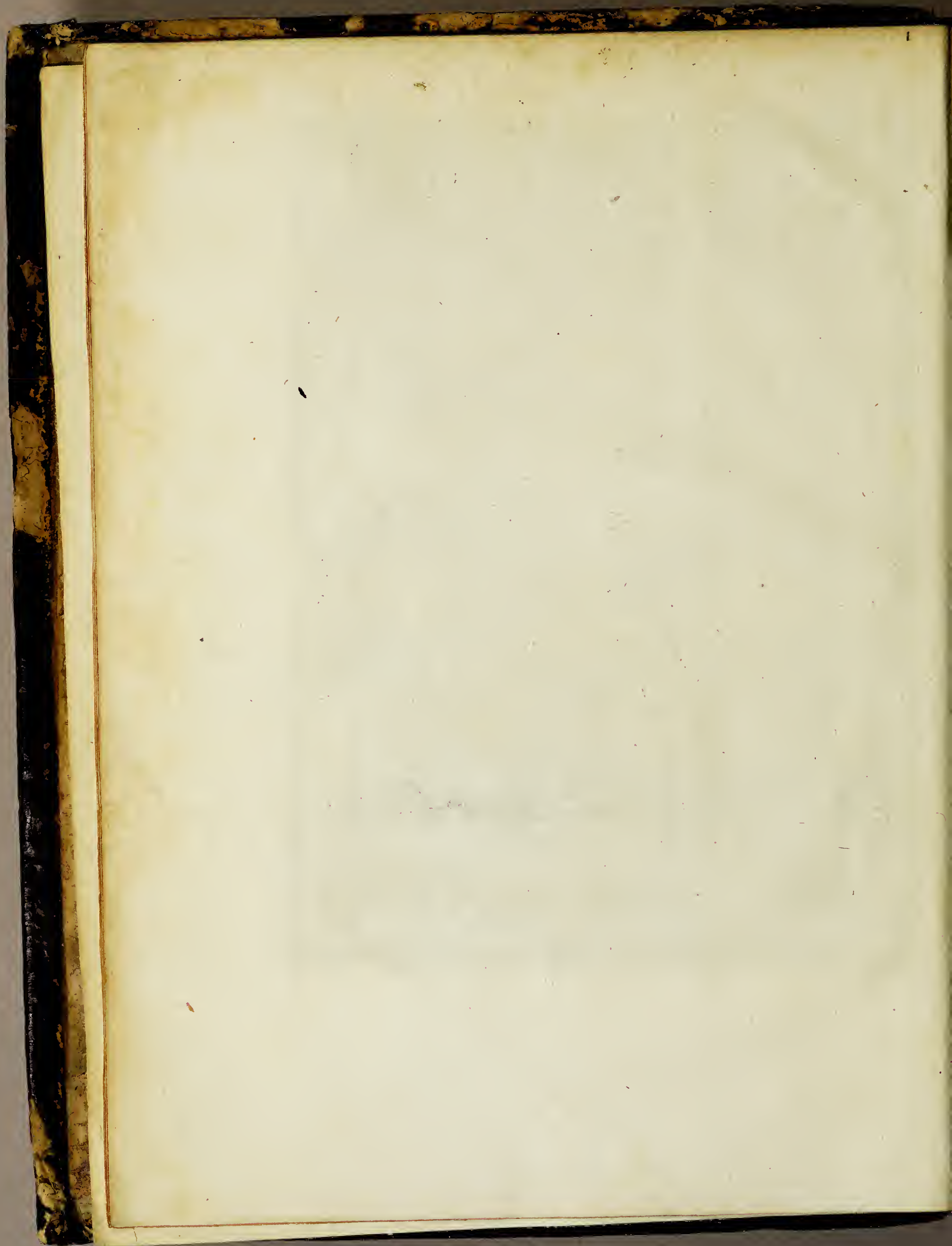




G.me T.mas RAYNAL,
*De la Société Royale de Londres et de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Prusse.*

C. N. Cochin del. — Le Grand Sculp.


Ce n'est plus comme dans les Fables
de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux
d'un Roi: c'est le Pere des Peuples qui la main app
sur le soc. montre à ses Enfans les véritables trésors de l'Etat



# HISTOIRE
# *PHILOSOPHIQUE*
ET
# POLITIQUE,

*Des Établissemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.*

TOME PREMIER.



*A GENEVE,*

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXV.

# TABLE DES CHAPITRES.

## LIVRE PREMIER.

*Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes orientales.*

## LIVRE SECOND.

*Etablissemens, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes orientales.*



## LIVRE TROISIEME.

*Etablissemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes orientales.*

---

## LIVRE QUATRIEME.

---

*Voyages, établissemens, guerres & commerce des François dans les Indes orientales.*

## LIVRE CINQUIEME.

*Commerce du Dannemarck, d'Ostende, de la Suede, de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, aux Indes orientales. Questions importantes sur les liaisons de l'Europe avec les Indes.*

## LIVRE SIXIEME.

*Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique. Etablissemens Espagnols dans cette partie du nouveau-monde.*

**Fin de la Table du tome premier.**

HISTOIRE


CARTE
POUR SERVIR A L'HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
et
POLITIQUE
des Etablissemens
et du Commerce
DES EUROPEENS
dans les deux INDES
Dressée par M. Bonne Mtre de Mathematiques
EUROPE
RUSSIE
SIBERIE
TARTARIE INDEPENDANTE
TARTARIE CHINOISE
MONGALES
MER NOIRE
MEDITERRANEE
BARBARIE
PERSE
ARABIE
CHINE
MOGOL
GRAND THIBET
BENGALE
GOLFE DE BENGALE
Tropique du Cancer
EGYPTE
ETHIOPIE
NUBIE
ABISSINIE
AFRIQUE
OCEAN INDIEN
LIGNE EQUINOCTIALE
COTE D'AJAN
ZANGUEBAR
MONOMOTAPA
MADAGASCAR
CANAL DE MOSAMBIQUE
HOTENTOTS
C. de B. Esperance
I. de France
I. Bourbon
I. Rodrigue
Is. Maldives
CEYLAN I.
I.s DE LA SONDE
SUMATRA
BORNEO
JAVA
ISLES PHILIPPINES
MINDANAO
I. FORMOSE
COREE
ISLES DU JAPON
KAMSCHATKA
ISLES MARIANNES
MER DU SUD
NOUVELLE GUINEE
NOUVELLE HOLLANDE
Tropique du Capricorne
ISLES MOLUQUES
SIAM
CAMBODGE
COCHINCHINE
Echelle
Lieues Marines de 20 au Degré
Lieues Communes de 25 au Degré
Milles de 60 au Degré
SUPPLEMENT pour la Partie Inferieure DE L'INDE en deca du Gange
CANARA
CARNATE
MALABAR
COROMANDEL
I DE CEYLAN

# AVIS DES EDITEURS
## SUR
## CETTE NOUVELLE EDITION,
## EN 3 VOLUMES IN-4°.

L'HISTOIRE philoſophique & politique des Européens dans les deux Indes, a fait époque dans le ſiecle de notre littérature. Nous n'entreprendrons point d'en faire l'éloge, qui ſeroit toujours inférieur à ſon mérite. Il eſt peu de littérateurs, peu de particuliers même, qui n'aient lu cet ouvrage avec avidité : il en eſt peu qui n'aient admiré les ſentimens d'humanité, de patriotiſme & de philoſophie qui y ſont par-tout répandus.

C'eſt cette approbation univerſelle, cet empreſſement général qui nous ont déterminés à en donner au public une nouvelle édition dans le format *in*-4°, afin que cet excellent ouvrage puiſſe ſe trouver dans tous les cabinets à ſa véritable place.

L'auteur a mis la derniere main à ſon ouvrage, en publiant l'édition en 7 volumes *in*-8°. avec des cartes & des figures; c'eſt cette édition qui nous a ſervi de guide pour celle-ci : nous l'avons enrichie du portrait de l'auteur, & de trois vignettes relatives au

ſujet. La table des matieres qui étoit placée à la fin de chaque volume *in*-8°, ſe trouve refondue en entier à la fin de notre troiſieme volume; ce qui eſt beaucoup plus commode pour le lecteur.

L'auteur avoit jugé à propos de changer ou ſupprimer quelques paſſages dans ſa derniere édition en 7 volumes; ce qui faiſoit rechercher par pluſieurs perſonnes les premieres. Pour ne rien laiſſer à deſirer, dans celle-ci on a rétabli ces paſſages en les plaçant au bas des pages par forme de variantes.



# AVERTISSEMENT

*De l'Edition* in-8°. *7 volumes.*

Les lecteurs qui ont accordé un peu d'attention à l'*Histoire Philosophique & Politique des établissemens & du commerce des Européens dans les deux Indes*, ont démêlé sans peine que ce livre ne pouvoit pas avoir été composé tel qu'il a été imprimé. Les éditions se ressemblent toutes, parce que toutes ont été réduites à copier la premiere, faite visiblement sur un manuscrit informe ou altéré.

Voici enfin l'ouvrage tel qu'il est sorti des mains de l'auteur. Il s'y trouvera encore trop d'erreurs : mais on aura quelque indulgence pour un écrivain disposé à profiter des lumieres que les gens instruits voudront bien lui communiquer.

Comme la connoissance des monnoies étrangeres n'est pas commune, on a pris le parti de les réduire en livres tournois. En voici l'évaluation.

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Bourse de Turquie, | 1,500 l. | | Livre des colonies Françoises, | | 13 | 4 d. |
| Cruzade, | 4 | 10 s. | Livre sterling, | 22 | 10 | |
| Daler d'argent, | 1 | 10 | Pagode, | 8 | 5 | |
| Daler de cuivre, | | 10 | Piastre, | 5 | 5 | |
| Ducat de l'Empire, | 9 | 10 | Rixdaler, | 4 | 10 | |
| Ecu d'Allemagne, | 3 | 18 | Roupie, | 2 | 8 | |
| Florin de Hollande, | 2 | | Taël de la Chine, | 7 | 10 | |



# TABLE DES CHAPITRES.



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE

*Des Établiſſemens & du Commerce des Européens dans les deux Indes.*

## LIVRE PREMIER.

*Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales.*

### INTRODUCTION.

IL n'y a point eu d'événement auſſi intéreſſant pour l'eſpece humaine en général, & pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du nouveau-monde & le paſſage aux Indes par le Cap de Bonne-Eſpérance. Alors a commencé une révolution dans

le commerce, dans la puiſſance des nations, dans les mœurs, l'induſtrie & le gouvernement de tous les peuples. C'eſt à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées ſe ſont rapprochés par de nouveaux rapports & de nouveaux beſoins. Les productions des climats placés ſous l'équateur, ſe conſomment dans les climats voiſins du pole; l'induſtrie du Nord eſt tranſportée au Sud; les étoffes de l'Orient ſont devenues le luxe des Occidentaux; & par-tout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions, de leurs loix, de leurs uſages, de leurs maladies, de leurs remedes, de leurs vertus & de leurs vices.

Tout eſt changé, & doit changer encore. Mais les révolutions paſſées & celles qui doivent ſuivre, ont-elles été, feront-elles utiles à la nature humaine? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité, de bonheur & de plaiſir? Son état ſera-t-il meilleur, ou ne fera-t-il que changer?

L'Europe a fondé par-tout des colonies; mais connoît-elle les principes ſur leſquels on doit les fonder? Elle a un commerce d'échange, d'économie, d'induſtrie. Ce commerce paſſe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens, & dans quelles circonſtances? Depuis qu'on connoît l'Amérique & la route du Cap, des nations qui n'étoient rien ſont devenues puiſſantes; d'autres qui faiſoient trembler l'Europe, ſe ſont affoiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé ſur l'état de ces peuples? Pourquoi enfin les nations les plus floriſſantes & les plus riches ne ſont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné? Il faut, pour s'éclairer ſur ces queſtions importantes, jeter un coup-d'œil ſur l'état où étoit l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé; ſuivre en détail les événemens dont elles ont été la cauſe, & finir par conſidérer l'état de l'Europe telle qu'elle eſt aujourd'hui.

Les peuples qui ont poli tous les autres, ont été commerçans. (*)

(*) Les peuples qui ont poli les autres ont été commerçans. Il n'y a que deux jours que l'Europe étoit ſauvage; à bien des égards elle eſt encore barbare, & ſans l'immenſe

Les Phéniciens n'etoient qu'une nation très-bornée dans son territoire & dans sa puissance ; & c'est la premiere dans l'histoire des nations. Il n'en est aucune qui ne parle de ce peuple. Il fut connu par-tout ; il vit encore par sa renommée : c'est qu'il étoit navigateur.

La nature, qui l'avoit jeté sur une côte aride, entre la Méditerranée & la chaîne du Liban, sembloit l'avoir séparé, en quelque sorte, de la terre, pour lui apprendre à régner sur les eaux. La pêche lui enseigna l'art de la navigation. Le *murex*, fruit de la pêche, lui donna la pourpre. Le sable de ses rivages lui fit trouver le secret du verre. Heureux ce peuple, de n'avoir presque rien reçu de la nature ; puisqu'il tira de cette indigence même le génie & le travail, d'où naquirent les arts & les richesses.

Il faut avouer qu'il étoit heureusement situé pour faire le commerce de l'univers. Placés auprès des limites qui séparent & joignent pour ainsi dire l'Afrique, l'Asie & l'Europe ; les Phéniciens pouvoient, sinon lier entr'eux les habitans de la terre, du moins être les médiateurs de leurs échanges, & communiquer à chaque nation les jouissances de tous les climats. Mais l'antiquité que nous avons souvent surpassée, quoiqu'elle nous ait beaucoup appris, n'avoit pas d'assez grands moyens pour un commerce universel. La Phénicie borna sa marine à des galeres, son commerce au cabotage, & sa navigation à la Méditerranée. Modele des peuples maritimes, on sait moins ce qu'il a fait que ce qu'il a pu faire : on conjecture sa population par ses colonies. On veut qu'il ait cou-

---

communication que les hommes ont les uns avec les autres, elle le feroit peut-être toujours. C'est le commerce des Egyptiens & des Tyriens qui a civilisé les Grecs, & ceux-ci, en ajoutant à toutes les connoissances, à tous les arts qu'ils avoient reçus, éleverent la raison humaine à un point de perfection, dont la ruine du commerce & les révolutions des Empires l'ont fait descendre. Leurs admirables institutions étoient supérieures à ce que nous connoissons de mieux aujourd'hui. Aucune nation, si l'on en excepte peut-être les Chinois, n'avoit fait autant de progrès que les Grecs dans cette partie de la philosophie qui dirige le gouvernement & les mœurs. Leur tactique est encore préférée à celle des Romains même. L'esprit dans lequel ils ont fondé leurs colonies, fait honneur à leur raison & à leur humanité. Ils ont porté tous les beaux arts à un degré de perfection au-delà duquel aucun peuple ne les a portés. Ils ont eu des idées justes du beau dans tous les genres.

vert de ſes eſſaims les bords de la Méditerranée, & ſur-tout les côtes d'Afrique.

Tyr ou Sidon, reine de la mer, enfanta Carthage. L'opulence de Tyr lui avoit forgé des fers & donné des tyrans. La fille de Tyr, Carthage, plus heureuſe que ſa mere, fut libre, malgré ſes richeſſes. Elle dominoit ſur les côtes d'Afrique, & poſſédoit la plus riche contrée de l'Europe, l'Eſpagne, célebre dès-lors par ſes mines d'or & d'argent, & qui devoit un jour, au prix de tant de ſang, conquérir celles d'un nouveau-monde.

Carthage n'auroit été peut-être que commerçante, s'il n'y avoit pas eu des Romains. Mais l'ambition d'un peuple ſouleva tous les autres. Il fallut faire la guerre au lieu du commerce, & périr ou vaincre. Carthage ſuccomba, parce que tout devoit ſuccomber ſous le génie de Rome conquérante : mais elle eut au moins la gloire de diſputer long-tems l'empire du monde. Ce fut un malheur peut-être pour l'Europe & pour toutes les nations, que la deſtruction d'une république qui mettoit ſa gloire dans ſon induſtrie, & ſa puiſſance dans des travaux utiles au genre humain.

La Grece entrecoupée de tous côtés par des mers, devoit fleurir par le commerce. S'élevant dans un archipel, & ſéparée des grands continens, il ſembloit qu'elle ne dût ni conquérir, ni être conquiſe. Placée entre l'Aſie & l'Europe pour policer l'une par l'autre, elle devoit jouir dans une juſte proſpérité du fruit de ſes travaux & de ſes bienfaits. Les Grecs, preſque tous venus de l'Egypte ou de la Phénicie, en apporterent la ſageſſe & l'induſtrie. Le peuple le plus brillant & le plus heureux de toutes ces colonies Aſiatiques, fut commerçant.

Athenes ſe ſervit de ſes premiers vaiſſeaux pour trafiquer en Aſie, ou pour y répandre autant de colonies que la Grece en avoit pu recevoir dans ſa naiſſance. Mais ces tranſmigrations furent une ſource de guerres. Les Perſes ſoumis au deſpotiſme, ne vouloient ſouffrir, même ſur les bords de la mer, aucune eſpece de peuple libre ; & les Satrapes du grand roi lui perſuadoient que tout devoit être eſclave. De-là toutes les guerres de l'Aſie-Mineure ;

où les Athéniens s'étoient faits autant d'alliés ou de ſujets, qu'il y avoit de peuples inſulaires ou maritimes. Athenes agrandit ſon commerce par ſes victoires, & ſa puiſſance par ſon commerce. Tous les arts, à la fois, naquirent dans la Grece, avec le luxe de l'Aſie.

C'eſt par les Grecs & les Carthaginois que le commerce, l'agriculture & les moyens de la population, s'étoient introduits en Sicile. Rome le vit, en fut jalouſe, s'aſſujettit une iſle qui devoit la nourrir; & après avoir chaſſé les deux nations rivales qui vouloient y régner, elle les attaqua l'une après l'autre. Du moment où Carthage fut détruite, la Grece dut trembler. Mais Alexandre fraya la route aux Romains; & il ſembloit que les Grecs ne puſſent être ſubjugués par une nation étrangere, qu'après avoir été vaincus par eux-mêmes. Dès que le commerce, qui trouve à la fin ſa ruine dans les richeſſes qu'il entaſſe, comme toute puiſſance la trouve dans ſes conquêtes; dès que le commerce des Grecs eut ceſſé dans la Méditerranée, il n'y en eut plus dans le monde connu.

Les Grecs, en ajoutant à toutes les connoiſſances, à tous les arts qu'ils avoient reçus des Egyptiens & des Tyriens, éleverent la raiſon humaine à un degré de perfection, d'où les révolutions des empires l'ont fait deſcendre peut-être pour jamais. Leurs admirables inſtitutions étoient ſupérieures à toutes celles que nous connoiſſons. L'eſprit dans lequel ils avoient fondé leurs colonies, fait honneur à leur humanité. Tout naquit dans leurs mains, tout s'y perfectionna, tout y périt. On voit, par quelques ouvrages de Xénophon, qu'ils entendoient mieux les principes du commerce, que la plupart des nations modernes.

Si l'on fait attention que l'Europe jouit de toutes les connoiſſances des Grecs, que ſon commerce eſt infiniment plus étendu, que notre imagination ſe porte ſur des objets plus grands & plus variés depuis le progrès de la navigation, on ſera étonné que nous n'ayons pas ſur eux la ſupériorité la plus décidée. Mais il faut obſerver que, lorſque ce peuple connut les arts & le commerce, il ſortoit pour ainſi dire des mains de la nature, & avoit toute l'énergie néceſſaire pour cultiver les dons qu'il en recevoit;

au lieu que les nations de l'Europe avoient le malheur de connoître des loix, des gouvernemens, une religion exclufive & impérieufe. Dans la Grece, le commerce trouva des hommes; en Europe, il trouva des efclaves. A mefure que nous avons ouvert les yeux fur les abfurdités de nos inftitutions, nous nous fommes occupés à les corriger; mais fans ofer jamais renverfer entiérement l'édifice. Nous avons remédié à des abus par des abus nouveaux; & à force d'étayer, de réformer, de pallier, nous avons mis dans nos mœurs plus de contradictions & d'abfurdités, qu'il n'y en a chez les peuples les plus barbares. Voilà pourquoi, fi les arts pénetrent un jour chez les Tartares & les Iroquois, ils y feront des progrès infiniment plus rapides, qu'ils n'en peuvent jamais faire dans la Ruffie & dans la Pologne.

Les Romains, inftitués pour conquérir, n'ont pas avancé, comme les Grecs, la raifon & l'induftrie. Ils ont donné au monde un grand fpectacle; mais ils n'ont rien ajouté aux connoiffances & aux arts des Grecs. C'eft en attachant les nations au même joug, & non en les uniffant par le commerce, qu'ils ont augmenté la communication des hommes. Ils ravagerent le monde; & lorfqu'ils l'eurent foumis, le repos qu'ils lui donnerent fut une léthargie. Leur defpotifme, leur gouvernement militaire opprimerent les peuples, éteignirent le génie & dégraderent l'efpece humaine.

Tout fut dans un plus grand défordre encore, après deux loix de Conftantin, que Montefquieu n'a pas ofé mettre parmi les caufes de la décadence de l'empire. La premiere, dictée par l'imprudence & le fanatifme, quoiqu'elle parût l'être par l'humanité, peut fervir à nous faire voir qu'une grande innovation eft fouvent un grand danger; & que les droits primitifs de l'efpece humaine ne peuvent pas être toujours les fondemens de l'adminiftration. Cette loi déclaroit libre tous les efclaves qui fe feroient chrétiens. Elle rétabliffoit dans leurs droits, des hommes qui n'avoient eu jufqu'alors qu'une exiftence forcée; mais elle ébranla l'état, en ôtant aux grands propriétaires les bras qui faifoient valoir leurs domaines, & qui par-là, fe trouverent réduits pour quelque tems

à la plus cruelle indigence. Les nouveaux profélytes, eux-mêmes, ne pouvoient réparer en faveur de l'état, les torts que le gouvernement avoit fait à leurs maîtres. Ils n'avoient, ni propriété, ni fubfiftance affurée. Comment auroient-ils pu être dévoués à l'état qui ne les nourriffoit point, & à une religion qu'ils n'avoient embraffée que par ce penchant irréfiftible qui entraîne vers la liberté ? Un autre édit défendit le paganifme dans toute l'étendue de l'empire, & ces vaftes contrées fe trouverent couvertes d'hommes qui n'étoient plus liés entr'eux, ni à l'état, par les nœuds facrés de la religion & du ferment. Sans prêtres, fans temples, fans morale publique ; quel zele pouvoient-ils avoir pour repouffer des ennemis qui venoient attaquer une domination à laquelle ils ne tenoient plus.

Auffi les habitans du Nord qui fondirent fur l'empire, trouverent-ils les difpofitions les plus favorables à leur invafion. Preffés en Pologne & en Allemagne par des nations forties de la Grande-Tartarie, ils venoient occuper un moment des provinces déjà ruinées, pour en être chaffés par des vainqueurs plus féroces qui les fuivoient. En fe fixant dans les pays qu'ils venoient de dévafter, ces barbares diviferent des contrées que Rome avoit autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le hafard, le befoin ou le caprice. Les pirates, qui couvroient les mers ; les mœurs atroces qui régnoient fur les frontieres, repouffoient toutes les liaifons qu'une utilité réciproque auroit exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu, fes fujets étoient féparés par des barrieres infurmontables ; parce que les brigands qui infeftoient les chemins, changeoient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleufe. Les peuples de l'Europe, rejetés par l'efclavage & la conftemation, dans cet état de ftupidité & d'inertie, qui a dû long-tems être le premier état de l'homme, profitoient peu de la fertilité de leur fol, & n'avoient qu'une induftrie tout-à-fait fauvage. Les pays un peu éloignés, n'exiftoient point pour eux ; & ils ne connoiffoient leurs voifins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que quelques écrivains racontent des richeſſes & de la magnificence du ſeptieme ſiecle eſt fabuleux, comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'hiſtoire de leur tems. On s'habilloit de peaux & d'une laine groſſiere. On ignoroit les commodités de la vie. On conſtruiſoit, il eſt vrai, des édifices qui avoient de la hardieſſe & de la ſolidité ; mais qui ne prouvoient pas qu'il y eût alors plus de richeſſes que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connoiſſance des arts, pour élever des maſſes de pierres avec les bras de ſes eſclaves. Ce qui démontre ſans réplique la pauvreté des peuples, c'eſt que les impôts ſe levoient en nature ; & même les contributions que le clergé ſubalterne payoit à ſes ſupérieurs, conſiſtoient en denrées comeſtibles.

La ſuperſtition dominante épaiſſiſſoit les ténebres. Avec des ſophiſmes & de la ſubtilité, elle fondoit cette fauſſe ſcience, qu'on appelle théologie, dont elle occupoit les hommes aux dépens des vraies connoiſſances.

Dès le huitieme ſiecle & au commencement du neuvieme, Rome qui n'étoit plus la ville des maîtres du monde, prétendit comme autrefois ôter & donner des couronnes. Sans citoyens, ſans ſoldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aſpirer à la monarchie univerſelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connoiſſoit d'autre mérite que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Egliſe. La dignité des ſouverains étoit avilie par les prétentions de Rome, qui apprenoit à mépriſer les princes, ſans inſpirer l'amour de la liberté. Quelques romans abſurdes, & quelques fables mélançoliques, nées de l'oiſiveté des cloîtres, étoient alors la ſeule littérature. Ces ouvrages contribuoient à entretenir cette triſteſſe & cet amour du merveilleux, qui ſervent ſi bien la ſuperſtition.

Deux nations changerent encore la face de la terre. Un peuple ſorti de la Scandivanie & de la Cherſoneſe Cimbrique, ſe répandit au Nord de l'Europe, que les Arabes preſſoient du côté du Midi. Ceux-là étoient diſciples d'Odin, & ceux-ci de Mahomet ; deux

deux hommes qui avoient répandu le fanatifme des conquêtes, avec celui de la religion. Charlemagne fut vaincre les uns, & réfifter aux autres. Ces hommes du Nord, appellés Saxons ou Normands, étoient un peuple pauvre, mal armé, fans difcipline, de mœurs atroces, pouffé aux combats & à la mort par la mifere & la fuperftition. Charlemagne voulut leur faire quitter cette religion qui les rendoit fi terribles, pour une religion qui les difpoferoit à obéir. Il lui fallut verfer des torrens de fang, & il planta la croix fur des monceaux de morts. Il fut moins heureux contre les Arabes conquérans de l'Afie, de l'Afrique & de l'Efpagne : il ne put s'établir au-delà des Pyrénées.

Le befoin de repouffer les Arabes, & fur-tout les Normands, fit renaître la marine de l'Europe. Charlemagne en France, Alfred le Grand en Angleterre, quelques villes en Italie, eurent des vaiffeaux; & ce commencement de navigation reffufcita pour un peu de tems, le commerce maritime. Charlemagne établit de grandes foires, dont la principale étoit à Aix-la-Chapelle. C'eft la maniere de faire le commerce chez les peuples où il eft encore au berceau.

Cependant les Arabes fondoient le plus grand commerce qu'on eût vu depuis Athenes & Carthage. Il eft vrai qu'ils le devoient moins aux lumieres d'une raifon cultivée & aux progrès d'une bonne adminiftration, qu'à l'étendue de leur puiffance, & à la nature des pays qu'ils poffédoient. Maîtres de l'Efpagne, de l'Afrique, de l'Afie-Mineure, de la Perfe & d'une partie de l'Inde, ils commencerent par échanger entr'eux, d'une contrée à l'autre, les denrées des différentes parties de leur vafte empire. Ils s'étendirent par degrés jufqu'aux Moluques & à la Chine, tantôt en négocians, tantôt en miffionnaires, fouvent en conquérans.

Bientôt les Vénitiens, les Génois & les Arabes de Barcelone, allerent prendre dans Alexandrie les marchandifes de l'Afrique & de l'Inde, & les verferent en Europe. Les Arabes enrichis par le commerce & raffafiés de conquêtes, n'étoient plus le même peuple qui avoit brûlé la bibliotheque de Ptolomées. Ils culti-

voient les arts & les lettres ; & ils ont été la ſeule nation conquérante qui ait avancé la raiſon & l'induſtrie des hommes. On leur doit l'algebre, la chymie, des lumieres en aſtronomie, des machines nouvelles, des remedes inconnus à l'antiquité ; mais la poéſie eſt le ſeul des beaux-arts qu'ils aient cultivé avec ſuccès.

Dans le même tems, les Grecs avoient imité les manufactures de l'Aſie ; & ils s'étoient approprié les richeſſes de l'Inde par différentes voies. Mais ces deux ſources de proſpérité tomberent bientôt avec leur empire, qui n'oppoſoit au fanatiſme guerrier & intrépide des Arabes que le fanatiſme imbécille & lâche des querelles ſcholaſtiques & des controverſes monacales. Les moines y régnoient, & l'empereur demandoit pardon à Dieu du tems qu'il donnoit aux ſoins de l'état. Il n'y avoit plus ni bons peintres, ni bons ſculpteurs, & l'on y diſputoit ſans ceſſe pour ſavoir s'il falloit honorer les images. Situés au milieu des mers, poſſeſſeurs d'un grand nombre d'iſles, les Grecs n'avoient pas de marine. Ils ſe défendirent contre celle d'Egypte & des Sarraſins par le feu grégeois : arme vaine & précaire d'un peuple ſans vertu. Conſtantinople ne pouvoit protéger au loin ſon commerce maritime ; il fut abandonné aux Génois qui s'emparerent de Caffa, dont ils firent une ville floriſſante.

La nobleſſe de l'Europe, dans les folles expéditions des Croiſades, emprunta quelque choſe des mœurs des Grecs & des Arabes. Elle connut leurs arts & leur luxe ; il lui devint difficile de s'en paſſer. Les Vénitiens eurent un plus grand débit des marchandiſes qu'ils tiroient de l'Orient. Les Arabes eux-mêmes en porterent en France, en Angleterre & juſqu'en Allemagne.

Ces états étoient alors ſans vaiſſeaux & ſans manufactures : on y gênoit le commerce ; & l'on y mépriſoit le commerçant. Cette claſſe d'hommes utiles n'avoit jamais été honorée chez les Romains. Ils avoient traité les négocians à-peu-près avec le même mépris qu'ils avoient pour les hiſtrions, les courtiſanes, les bâtards, les eſclaves & les gladiateurs. Le ſyſtême politique établi dans toute l'Europe par la force & l'ignorance des nations du Nord,

devoit néceſſairement perpétuer ce préjugé d'un orgueil barbare. Nos peres inſenſés prirent pour baſe de leurs gouvernemens un principe deſtructeur de toute ſociété, le mépris pour les travaux utiles. Il n'y avoit de conſidéré que les poſſeſſeurs de fiefs, & ceux qui s'étoient diſtingués dans les combats. Les nobles étoient, comme on ſait, de petits ſouverains qui abuſoient de leur autorité, & réſiſtoient à celle du prince. Les barons avoient du faſte & de l'avarice, des fantaiſies, & fort peu d'argent. Tantôt ils appelloient les marchands dans leurs petits états, & tantôt ils les rançonnoient. C'eſt dans ces tems barbares que ſe ſont établis les droits de péage, d'entrée, de ſortie, de paſſage, de logemens, d'aubaines, d'autres oppreſſions ſans fin. Tous les ponts, tous les chemins s'ouvroient ou ſe fermoient, ſous le bon plaiſir du prince ou de ſes vaſſaux. On ignoroit ſi parfaitement les plus ſimples élémens du commerce, qu'on avoit l'uſage de fixer le prix des denrées. Les négocians étoient ſouvent volés, & toujours mal payés par les chevaliers & par les barons. On faiſoit le commerce par caravanes, & l'on alloit en troupes armées juſqu'aux lieux où l'on avoit fixé les foires. Là, les marchands ne négligeoient aucun moyen de ſe concilier le peuple. Ils étoient ordinairement accompagnés de bâteleurs, de muſiciens & de farceurs. Comme il n'y avoit alors aucune grande ville, & qu'on ne connoiſſoit ni les ſpectacles, ni les aſſemblées, ni les plaiſirs ſédentaires de la ſociété privée, le tems des foires étoit celui des amuſemens; & ces amuſemens dégénéroient en diſſolutions, qui autoriſoient les déclamations & les violences du clergé. Les commerçans furent ſouvent excommuniés. Le peuple avoit en horreur des étrangers qui apportoient des ſuperfluités à ſes tyrans, & qui s'aſſocioient à des hommes dont les mœurs bleſſoient ſes préjugés & ſon auſtérité groſſiere.

Les Juifs, qui ne tarderent pas à s'emparer des détails du commerce, ne lui donnerent pas beaucoup de conſidération. Ils furent alors dans toute l'Europe ce qu'ils ſont encore aujourd'hui dans la Pologne & dans la Turquie. Les richeſſes qu'ils avoient, celles

qu'ils acquéroient tous les jours, les mirent en état de prêter de l'argent aux marchands & aux autres citoyens ; mais en exigeant un bénéfice proportionné au risque que couroient ces fonds, en sortant de leurs mains. Les scholastiques s'éleverent avec fureur contre une pratique nécessaire que proscrivoient leurs barbares préjugés. Cette décision théologique sur un objet civil & politique eut d'étranges suites. Le magistrat entraîné par une autorité qu'on n'osoit pas juger, même lorsqu'elle étoit injuste, prononça des confiscations & des peines infamantes contre l'usure, que dans ces tems d'aveuglement les loix confondoient avec l'intérêt le plus modéré. Ce fut à cette époque que les Juifs, pour se dédommager des dangers & des humiliations qu'ils avoient continuellement à craindre dans un trafic regardé comme odieux & criminel, se livrerent à une avidité qui n'eut plus de bornes. Toutes les nations les détesterent. On les persécuta, on les pilla, on les proscrivit. Ils inventerent les lettres de change, qui mirent en sureté les débris de leur fortune. Le clergé déclara le change usuraire ; mais il étoit trop utile pour être aboli. Un de ses effets fut de rendre les négocians plus indépendans des princes, qui alors les traiterent mieux, dans la crainte qu'ils ne portassent ailleurs leurs richesses. (*)

Ce furent les Italiens, plus connus sous le nom de Lombards, qui profiterent les premiers de ce commencement de révolution dans les idées. Ils obtinrent pour les petites sociétés qu'ils formoient la protection de quelques gouvernemens, qui dérogerent pour eux aux loix portées dans des tems barbares contre tous les étrangers. Cette faveur les rendit les agens de tout le midi de l'Europe.

Le Nord parut se réveiller aussi, mais un peu plus tard, & plus difficilement encore. Hambourg & Lubec ayant entrepris d'ouvrir un commerce dans la mer Baltique, se virent obligés de s'unir pour

(*) La vanité donna quelqu'industrie aux François dans le quatorzieme siecle. L'usage de porter leurs armoiries sur leurs habits fit naître quelques progrès dans leurs manufactures, parce que des draps chargés d'armoiries étoient un luxe qu'on ne pouvoit tirer de l'étranger.

ſe défendre contre les brigands qui infeſtoient ces parages. Le ſuccès de cette petite ligue détermina d'autres villes à entrer dans la confédération : bientôt elle fut compoſée de quatre-vingts cités, qui formoient une chaîne depuis la Baltique juſqu'au Rhin, & qui avoient obtenu ou acheté le privilege de ſe gouverner par leurs propres loix. Cette aſſociation, la premiere qui ait eu dans les tems modernes un ſyſtême régulier de commerce, échangeoit avec les Lombards les munitions navales & les autres marchandiſes du Nord, contre les productions de l'Aſie, de l'Italie & des autres états du Midi.

La Flandre ſervoit de théatre à tant d'heureuſes opérations. Sa poſition n'étoit pas la ſeule cauſe de cette préférence ſi utile. Elle la devoit auſſi à ſes belles & nombreuſes manufactures de draps ; elle la devoit encore à ſes fabriques de tapiſſeries, qui prouvent invinciblement à quel point le deſſin & la perſpective étoient alors ignorés. Tous ces moyens de proſpérité firent des Pays-Bas la région la plus riche, la plus peuplée, la plus cultivée de l'Europe.

L'état floriſſant des peuples de la Flandre, de ceux de la Grande-Anſe, de ceux de quelques républiques qui proſpéroient à l'aide de la liberté, fit impreſſion ſur la plupart des rois. Dans leurs états, il n'y avoit de citoyens que la nobleſſe & les eccléſiaſtiques. Le reſte étoit eſclave. Ils affranchirent les villes, & leur prodiguerent des privileges. Auſſi-tôt ſe formerent des corps de marchands, des corps de métiers ; & ces aſſociations acquirent du crédit en acquérant des richeſſes. Les ſouverains les oppoſerent aux barons. On vit diminuer peu-à-peu l'anarchie & la tyrannie féodales. Les bourgeois devinrent citoyens ; & le tiers-état fut rétabli dans le droit d'être admis aux aſſemblées nationales.

Le préſident de Monteſquieu fait honneur à la religion chrétienne de l'abolition de l'eſclavage. Nous oſerons n'être pas de ſon avis. C'eſt quand il y eut de l'induſtrie & des richeſſes dans le peuple, que les princes le compterent pour quelque choſe. C'eſt quand les richeſſes du peuple purent être utiles aux rois contre les barons, que les loix rendirent meilleure la condition du peu-

ple. Ce fut une ſaine politique que le commerce amene toujours, & non l'eſprit de la religion chrétienne, qui engagea les rois à déclarer libres les eſclaves de leurs vaſſaux; parce que ces eſclaves, en ceſſant de l'être, devenoient des ſujets. Il eſt vrai que le pape Alexandre III. déclara que des chrétiens devoient être exempts de ſervitude; mais il ne fit cette déclaration que pour plaire aux rois de France & d'Angleterre qui vouloient abaiſſer leurs vaſſaux. La religion chrétienne défend ſi peu la ſervitude, que dans l'Allemagne-Catholique, en Bohême, en Pologne, pays très-catholiques, le peuple eſt encore eſclave; & que les poſſeſſions eccléſiaſtiques y ont elles-mêmes des ſerfs, comme elles en avoient autrefois parmi nous, ſans que l'égliſe le trouve mauvais. (*)

Les beaux jours de l'Italie étoient à leur aurore. On voyoit dans Piſe, dans Gênes, dans Florence, des républiques fondées ſur des loix ſages. Les factions des Guelphes & des Gibelins, qui déſoloient ces délicieuſes contrées depuis tant de ſiecles, s'y étoient enfin calmées. Le commerce y fleuriſſoit & devoit bientôt y amener les lettres. Veniſe étoit au comble de ſa gloire. Sa marine en effaçant celle de ſes voiſins, réprimoit celle des Mammelus & des Turcs. Son commerce étoit ſupérieur à celui de l'Europe entiere. Elle avoit une population nombreuſe & des tréſors immenſes. Ses finances étoient bien adminiſtrées; & le peuple content. La république empruntoit aux riches particuliers, mais par politique &

(*) Quelques citoyens comme Jacques Cœur étoient plus propres à faire reſpecter le tiers-état, que toutes les déclarations des papes. Jacques Cœur eût établi un commerce riche & ſolide dans le royaume de France, s'il eût été ſoutenu par le gouvernement contre l'envie des courtiſans & la ſottiſe de ſes concitoyens. Il avoit un grand nombre de vaiſſeaux. Plus de trois cents facteurs conduiſoient ſon commerce en Turquie, en Perſe, en Afrique, en Italie & dans le Nord. Il étoit le particulier le plus riche de l'univers, & le plus utile à ſa patrie, qui n'auroit pas chaſſé les Anglois ſans les ſecours qu'il prodiguoit à Charles VII. On ſuppoſa des crimes à ce grand homme; aucun ne fut prouvé. On oſa le dépouiller de ſes biens & l'exiler, pour avoir fait préſent d'un harnois au ſultan de Babylone, & pour avoir rendu aux Sarraſins un ſcélérat qu'ils avoient répété. Ses facteurs lui firent de nouveaux fonds avec leſquels il ſe retira dans l'iſle de Chypre, où il acquit de nouvelles richeſſes. Sa retraite dans cette iſle que poſſédoient alors les Vénitiens fut utile à cette république, que ſon commerce avoit alarmée.

non par beſoin. Les Vénitiens ont été les premiers qui aient imaginé d'attacher au gouvernement les ſujets riches, en les engageant à placer une partie de leurs fortunes dans les fonds de l'état. Veniſe avoit des manufactures de ſoie, d'or & dargent. Les étrangers achetoient chez elle des vaiſſeaux. Son orfévrerie étoit la meilleure & preſque la ſeule de ce tems-là. On reprochoit aux habitans de ſe ſervir d'uſtenſiles & de vaiſſelle d'or & d'argent. Ils avoient cependant des loix ſomptuaires; mais ces loix permettoient une ſorte de luxe qui conſervoient des fonds dans l'état. Le noble étoit à la fois économe & ſomptueux. L'opulence de Veniſe avoit reſſuſcité l'architecture d'Athenes. Enfin il y avoit de la grandeur & déjà du goût dans le luxe. Le peuple étoit ignorant, mais la nobleſſe étoit éclairée. Le gouvernement réſiſtoit avec une fermeté ſage aux entrepriſes des pontifes. *Siamo Veneziani, poi criſtiani*, diſoit un de leurs ſénateurs. C'étoit l'eſprit du ſénat entier. Dès ce tems il aviliſſoit les prêtres, qu'il vaudroit mieux rendre utiles aux mœurs. Elles étoient plus fortes & plus pures chez les Vénitiens que chez les autres peuples d'Italie. Leurs troupes étoient fort différentes de ces miſérables *Condottieri*, dont les noms étoient ſi terribles, & dont les armes l'étoient ſi peu. Il régnoit de la politeſſe à Veniſe; & la ſociété s'y trouvoit moins gênée par les inquiſiteurs d'état, qu'elle ne l'a été depuis que la république s'eſt méfiée de la puiſſance de ſes voiſins & de ſa foibleſſe.

Au quinzieme ſiecle, l'Italie laiſſoit bien loin derriere elle tout le reſte de l'Europe. Le zele de religion, qui tenoit lieu de tout mérite, & qui produiſoit tant de pratiques minutieuſes & tant de fureurs atroces, avoit cependant peu-à-peu tiré l'Eſpagne du joug des Arabes. Ses différentes provinces venoient de ſe réunir par le mariage de Ferdinand & d'Iſabelle, & par la conquête de Grenade. L'Eſpagne étoit devenue une puiſſance qui s'égaloit à la France même. Les belles laines de Caſtille & de Léon étoient travaillées à Ségovie. On en fabriquoit des draps qui ſe vendoient dans toute l'Europe & même en Aſie. Les efforts continuels que

les Efpagnols avoient été obligés de faire pour défendre leur liberté, leur avoient donné de la vigueur & de la confiance. Leurs fuccès leur avoient élevé l'ame. Peu éclairés, ils avoient tout l'enthoufiafme de la chevalerie & de la religion. Bornés à leur péninfule, & ne commerçant guere par eux-mêmes avec les autres nations, ils les méprifoient: ils avoient ce dédain faftueux, qui, chez un peuple comme dans un particulier, marque ordinairement peu de lumieres. C'étoit la feule puiffance qui eût une infanterie toujours fubfiftante; & cette infanterie étoit admirable. Comme depuis plufieurs fiecles les Efpagnols faifoient la guerre, ils étoient réellement plus aguerris que les autres peuples de l'Europe.

Les Portugais avoient à-peu-près le même caractere: mais leur monarchie étoit mieux réglée que la Caftille, & plus facile à conduire, depuis que par la conquête des Algarves, elle avoit été délivrée des Maures.

En France Louis XI. venoit d'abaiffer les grands vaffaux, de relever la magiftrature, & de foumettre la nobleffe aux loix. Le peuple François, moins dépendant de fes feigneurs, devoit dans peu devenir plus induftrieux, plus actif & plus eftimable; mais l'induftrie & le commerce ne pouvoient fleurir fubitement. Les progrès de la raifon devoient être lents au milieu des troubles que les grands excitoient encore, & fous le regne d'un prince livré à la plus vile fuperftition. Les barons n'avoient qu'un fafte barbare. Leurs revenus fuffifoient à peine pour entretenir à leur fuite une foule de gentilshommes défœuvrés qui les défendoient contre les fouverains & contre les loix. La dépenfe de leur table étoit exceffive; & ce luxe fauvage, dont il refte encore trop de veftiges, n'encourageoit aucun des arts utiles. Il n'y avoit ni dans les mœurs, ni dans le langage, cette forte de décence qui diftingue les premieres claffes des citoyens, & qui apprend aux autres à les refpecter. Malgré la courtoifie prefcrite aux chevaliers, il régnoit parmi les grands de la groffiéreté & de la rudeffe. La nation avoit alors ce caractere d'inconféquence qu'elle a eu depuis, & qu'aura
toujours

toujours un peuple dont les mœurs & les manieres ne feront pas d'accord avec fes loix. Les confeils du prince y donnoient des édits fans nombre, & fouvent contradictoires ; mais le prince difpenfoit aifément d'obéir. Ce caractere de facilité dans les fouverains a été fouvent le remede à la légéreté avec laquelle les miniftres de France ont donné & multiplié les loix.

L'Angleterre, moins riche & moins induftrieufe que la France, avoit des barons infolens, des évêques defpotes, & un peuple qui fe laffoit de leur joug. La nation avoit déjà cet efprit d'inquiétude qui devoit tôt ou tard la conduire à la liberté. Elle devoit ce caractere à la tyrannie abfurde de Guillaume le Conquérant, & au génie atroce de plufieurs de fes fucceffeurs. L'abus exceffif de l'autorité avoit donné aux Anglois une extrême défiance de leurs fouverains. On ne prononçoit chez eux le nom de roi qu'avec crainte ; & ces fentimens tranfmis de race en race ont fervi depuis à leur faire établir le gouvernement fous lequel ils ont le bonheur de vivre. Les longues guerres, entre les maifons de Lancaftre & d'Yorck, avoient nourri le courage guerrier & l'impatience de la fervitude : mais elles avoient entretenu le défordre & la pauvreté. C'étoient les Flamands qui mettoient alors en œuvre les laines de l'Angleterre. Ses laines, fon plomb, fon étain étoient tranfportés fur les vaiffeaux des villes Anféatiques. Elle n'avoit ni marine, ni police intérieure, ni jurifprudence, ni luxe, ni beaux-arts. Elle étoit d'ailleurs furchargée d'une multitude de riches couvens & d'hôpitaux. Les nobles fans aifance alloient de couvent en couvent, & le peuple d'hôpitaux en hôpitaux. Ces établiffemens fuperftitieux maintenoient la pareffe & la barbarie.

L'Allemagne long-tems agitée par les querelles des empereurs & des papes, & par des guerres inteftines, venoit de prendre une affiette plus tranquille. L'ordre avoit fuccédé à l'anarchie ; & les peuples de cette vafte contrée, fans richeffe, fans commerce, mais guerriers & cultivateurs, n'avoient rien à craindre de leurs voifins, & ne pouvoient leur être redoutables. Le gouvernement féodal y étoit moins funefte à la nature humaine, qu'il ne l'avoit

été dans d'autres pays. En général les différens princes de cette grande portion de l'Europe gouvernoient assez sagement leurs états. Ils abusoient peu de leur autorité ; & si la possession paisible de son héritage peut dédommager l'homme de la liberté, le peuple d'Allemagne étoit heureux. C'étoit dans les seules villes libres & alliées de la Grande Anse qu'il y avoit du commerce & de l'industrie. Les mines d'Hanovre & de Saxe n'étoient pas connues. L'argent étoit rare. Le cultivateur vendoit à l'étranger quelques chevaux. Les princes ne vendoient pas encore des hommes. La table & de nombreux équipages étoient le seul luxe. Les grands & le clergé s'enivroient sans troubler l'état. On avoit de la peine à dégoûter les gentilshommes de voler sur les grands chemins. Les mœurs étoient féroces ; & jusques dans les deux siecles suivans, les troupes Allemandes furent plus célebres par leurs cruautés que par leur discipline & leur courage.

Le Nord étoit encore moins avancé que l'Allemagne. Il étoit opprimé par les nobles & par les prêtres. Aucun des peuples qui l'habitoient n'avoient conservé cet enthousiasme de gloire, que leur avoit autrefois inspiré la religion d'Odin; & ils n'avoient encore reçu aucune des loix sages, que de meilleurs gouvernemens ont données depuis à quelques-uns d'entr'eux. Leur puissance n'étoit rien ; & une seule ville de la Grande Anse faisoit trembler les trois couronnes du Nord. Elles redevinrent des nations après la réforme de la religion, & sous les loix de Fréderic & de Gustave-Vaza. (*)

Les Turcs n'avoient ni la science du gouvernement, ni la connoissance des arts, ni le goût du commerce ; mais les janissaires étoient la premiere milice du monde. Ces compagnons d'un despote qu'ils font respecter & trembler, qu'ils couronnent & qu'ils étranglent, avoient alors de grands hommes à leur tête. Ils renverserent l'empire des Grecs, infatués de théologie, hébétés par la superstition. Quelques habitans de ce doux climat, qui culti-

(*) Le siecle des révolutions avançoit à grands pas. La nature humaine alloit connoître de nouvelles lumieres & la liberté ; mais il devoit lui en coûter des guerres & des crimes.

voient chez eux les lettres & les arts, abandonnerent leur patrie ſubjuguée, & ſe réfugierent en Italie : ils y furent ſuivis par des artiſans & des négocians. L'aiſance, la paix, la proſpérité, cet amour de toutes les gloires, ce beſoin de nouveaux plaiſirs qu'inſpirent de bons gouvernemens, favoriſoient dans le pays des anciens Romains la renaiſſance des lettres ; & les Grecs apporterent aux Italiens plus de connoiſſance des bons modeles, & le goût de l'antiquité. L'imprimerie étoit inventée ; & ſi elle avoit été long-tems une invention inutile, tandis que les peuples étoient pauvres & ſans induſtrie, depuis les progrès du commerce & des arts, elle avoit rendu les livres communs. Par-tout on étudioit, on admiroit les anciens ; mais ce n'étoit qu'en Italie qu'ils avoient des rivaux.

Rome, qui preſque toujours a eu dans chaque ſiecle l'eſprit qui lui convenoit le mieux pour le moment ; Rome ſembloit ne plus chercher à perpétuer l'ignorance qui l'avoit ſi long-tems & ſi bien ſervie. Elle protégea les belles-lettres & les arts, qui doivent plus à l'imagination qu'au raiſonnement. Les prêtres les moins éclairés ſavent que l'image d'un Dieu terrible, les macérations, les privations, l'auſtérité, la triſteſſe & la crainte, ſont les moyens qui établiſſent leur autorité ſur les eſprits, en les occupant profondément de la religion. Mais il y a des tems où ces moyens n'ont plus que de foibles ſuccès. Les hommes enrichis dans des ſociétés tranquilles veulent jouir ; ils craignent l'ennui, & ils cherchent les plaiſirs avec paſſion. Quand les foires s'établirent ; & lorſqu'à ces foires il y eut des jeux, des danſes, des amuſemens, le clergé qui ſentit que ces diſpoſitions à la joie rendroient les peuples moins religieux, proſcrivit ces jeux, excommunia les hiſtrions. Mais lorſqu'il vit que ſes cenſures n'étoient pas aſſez reſpectées, il changea de conduite ; il voulut lui-même donner des ſpectacles. On vit naître les comédies ſaintes. Les moines de Saint Denis qui jouoient la mort de Sainte Catherine, balancerent le ſuccès des hiſtrions. La muſique fut introduite dans les égliſes ; on y plaça même des farces. Le peuple s'amuſoit à la fête des fous, à celle de

l'âne, à celle des innocens, qui ſe célébroient dans les temples, autant qu'aux farces qui ſe jouoient dans les places publiques. Souvent par un ſimple attrait de plaiſir on quitta les danſes des Egyptiennes pour la proceſſion de la Saint Jean. Lorſque l'Italie acquit de la politeſſe, & qu'elle en mit dans ſes plaiſirs, les ſpectacles publics, les fêtes profanes eurent encore plus de décence; les prêtres eurent une raiſon de moins de les cenſurer, & ils les tolérerent. Ils avoient été long-tems les ſeuls hommes qui ſuſſent lire; mais ce mérite devenu plus commun ne leur donnoit plus de conſidération. Ils voulurent partager la gloire de réuſſir dans les lettres, quand ils virent que les lettres donnoient de la gloire. Les papes, riches & paiſibles ſouverains dans la voluptueuſe Italie, perdirent de leur auſtérité. Leur cour devint aimable. Ils regarderent la culture des lettres comme un moyen nouveau de régner ſur les eſprits. Ils protégerent les talens; ils honorerent les grands artiſtes. Raphaël alloit être cardinal lorſqu'il mourut. Pétrarque eut les honneurs du triomphe. Ce bon gout, ces beaux-arts, ces plaiſirs nouveaux pouvoient n'être pas conformes à l'eſprit de l'évangile; mais ils paroiſſoient l'être aux intérêts des pontifes. Les belles-lettres décorent l'édifice de la religion. C'eſt la philoſophie qui le détruit. Auſſi l'égliſe Romaine favorable, aux belles-lettres & aux beaux-arts, fut-elle oppoſée aux ſciences exactes. On couronna les poëtes; on perſécuta les philoſophes. Galilée eut vu de ſa priſon le Taſſe monter au capitole, ſi ces deux grands génies euſſent été contemporains.

Il étoit tems que la philoſophie & les lettres arrivaſſent au ſecours de la morale & de la raiſon. L'égliſe Romaine avoit détruit autant qu'il eſt poſſible, les principes de juſtice que la nature a mis dans tous les hommes. Ce ſeul dogme, qu'au pape appartient la ſouveraineté de tous les empires, renverſoit les fondemens de toute ſociété, de toute vertu politique. Cependant cette maxime avoit régné long-tems avec le dogme affreux qui permettoit, qui ordonnoit même de haïr, de perſécuter tous les hommes, dont les opinions ſur la religion ne ſont pas conformes à celles

de l'églife Romaine. Les indulgences, efpece d'expiations vendues pour tous les crimes, & fi vous voulez quelque chofe de plus monftrueux, des expiations pour les crimes à venir, la difpenfe de tenir fa parole aux ennemis du pontife, fuffent-ils de fa religion ; cet article de croyance où l'on enfeigne que le mérite du jufte peut être appliqué au méchant ; les exemples de tous les vices dans la perfonne des pontifes, & dans les hommes facrés, deftinés à fervir de modele au peuple; enfin le plus grand des outrages faits à l'humanité, l'Inquifition; toutes ces horreurs devoient faire de l'Europe un repaire de tigres ou de ferpens, plutôt qu'une vafte contrée habitée ou cultivée par des hommes.

Telle étoit la fituation de l'Europe, lorfque les monarques Portugais, à la tête d'un peuple actif, généreux, intelligent, entouré de voifins qui fe déchiroient encore, formerent le projet d'étendre leur navigation & leur empire.



## CHAPITRE I.

*Premieres navigations des Portugais. Leur arrivée aux Indes.*

JEAN I. eut plufieurs fils, qui tous vouloient fe fignaler. Ce fut d'abord par des expéditions en Barbarie. Henri, le plus éclairé d'entr'eux, imagina de faire des découvertes vers l'Occident. Ce jeune prince mit à profit le peu d'aftronomie que les Arabes avoient confervé. Il établit à Sagres, ville des Algarves, un obfervatoire, où il fit élever toute la nobleffe qui compofoit fa maifon. Il eut beaucoup de part à l'invention de l'aftrolabe, & fentit le premier l'utilité qu'on pouvoit retirer de la bouffole, qui étoit déjà connue en Europe, mais dont on n'avoit pas encore appliqué l'ufage à la navigation.

Les pilotes qui fe formerent fous fes yeux, découvrirent Madere en 1418. Un de fes vaiffeaux s'empara des Canaries deux ans après. Le cap de Sierra-Leona fut bientôt doublé, & le Zaire con-

duisit dans l'intérieur de l'Afrique jusqu'au Congo. On fit dans ces contrées des conquêtes faciles & un commerce avantageux. Les petites nations qui les habitoient, séparées par des déserts impraticables, ne connoissoient ni le prix de leurs richesses, ni l'art de se défendre. Ces voyages donnerent de grandes espérances. Les revenus qu'on pouvoit tirer un jour des côtes de Guinée, furent affermés. Cette cupidité prématurée, prouve que les princes qui faisoient faire ces découvertes, songeoient plus encore à augmenter leurs finances que le commerce de leurs sujets.

Sous le regne de Jean II, prince éclairé, qui le premier rendit Lisbonne un port franc, & fit faire une application nouvelle de l'astronomie à la navigation, des Portugais qu'il avoit envoyés doublerent le cap qui est à l'extrémité de l'Afrique. On l'appella alors le cap des tempêtes; mais le prince qui prévoyoit le passage aux Indes, le nomma le cap de Bonne-Espérance.

Emmanuel suivit les projets de ses prédécesseurs. Il fit partir le 18 Juillet 1497 une flotte de quatre vaisseaux, sous les ordres de *Vasco de Gama*. Cet amiral après avoir essuyé des tempêtes, après avoir parcouru la côte orientale de l'Afrique, après avoir erré sur des mers inconnues, aborda enfin dans l'Indostan. Sa navigation avoit été de treize mois.



## CHAPITRE II.

### *Description géographique de l'Asie.*

L'ASIE dont l'Indostan forme une des plus riches parties, est un vaste continent, qui selon les observations des Russes, sur lesquelles on a élevé des doutes raisonnables, s'étend entre le quarante-troisieme & le deux cent septieme degré de longitude. Entre les deux poles, elle s'étend depuis le soixante-dix-septieme degré de latitude septentrionale, jusqu'au dixieme de latitude méridionale. La partie de ce grand continent, comprise dans la zone tempérée, entre le trente-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude, paroît plus élevée que tout le reste. Elle est soutenue tant au nord qu'au midi, par deux grandes chaînes de montagnes qui courent presque depuis l'extrémité occidentale de l'Asie-Mineure, & des bords de la mer Noire, jusqu'à la mer qui baigne les côtes de la Chine & de la Tartarie à l'orient. Ces deux chaînes sont liées entr'elles par d'autres chaînes intermédiaires, qui sont dirigées du sud au nord. Elles se prolongent tant vers la mer du Nord, que vers celles des Indes & de l'Orient, par des ramifications élevées comme des digues entre les lits des grands fleuves qui baignent ces vastes régions.

Telle est la grande charpente qui soutient la plus forte masse de l'Asie. Dans l'intérieur de ce pays immense, la terre brûlée par l'ardeur du soleil, n'est qu'une cendre fluide qui est le jouet des vents. On n'y trouve aucun vestige de pierres ni de marbres. Il n'y a ni coquilles pétrifiées, ni autres fossiles. Les mines métalliques y sont à la surface de la terre. Les observations du barometre se joignent à tous ces phénomenes, pour démontrer la grande élévation de ce centre de l'Asie, auquel on a donné dans les derniers tems, le nom de petite Bucharie.

C'est de l'espece de ceinture qui environne cette vaste & ingrate

région, que partent des ſources abondantes & fort multipliées, qui coulent en différens ſens. Ces fleuves, qui charient ſans ceſſe à toutes les extrémités de l'Aſie des débris d'un terrain ſtérile, forment autant de barrieres contre les mers qui pourroient gagner les côtes, & aſſurent à ce continent une conſiſtance, une durée que les autres ne ſauroient avoir. Peut-être eſt-il deſtiné à les voir diſparoître pluſieurs fois ſous les eaux, avant de ſouffrir lui-même aucune atteinte.

Parmi les mers, dont cette vaſte terre s'eſt dégagée avec le cours des ſiecles, une ſeule a reſté dans ſon ſein. C'eſt la mer Caſpienne qui ſans doute eſt le baſſin des grands fleuves qu'elle reçoit; mais qui peut auſſi communiquer, quoique foiblement, par des voies ſouterraines avec l'Océan & la Méditerranée; s'il eſt vrai, comme l'indiquent des obſervations faites à Aſtracan ſur les barometres, que ſa ſurface ſoit au deſſous du niveau de ces deux mers.

( * ) La mer Glaciale, qui baigne les côtes ſeptentrionales de la Sibérie, les rend inacceſſibles, ſi l'on en croit les Ruſſes. On ne doit pas eſpérer, diſent-ils, de trouver par cette mer une nouvelle route

( * ) La mer Glaciale qui baigne les côtes ſeptentrionales de la Sibérie eſt impraticable, ſelon les relations des Ruſſes. Ils prétendent même que, quelques efforts qu'on ait fait juſqu'ici, on n'a pu doubler la pointe qui eſt entre les rivieres de Péaſiga & de Lamura, à cauſe de la grande quantité de glaces qui s'y raſſemblent continuellement. Ils diſent auſſi que, quoiqu'on ſoit parvenu quelquefois à doubler le cap Szalaginskoi, cependant le paſſage qui les ſépare de l'Amérique eſt preſque toujours fermé par des glaces; d'où ils ſemblent vouloir conclure, qu'on ne doit pas eſpérer trouver jamais par cette route un paſſage bien facile vers la mer du Sud. Mais leurs relations ſont accompagnées de circonſtances qui font ſoupçonner que quelque raiſon politique leur empêche de publier tout ce qu'ils ſavent ſur ces mers.

La mer qui baigne les parties méridionales de l'Aſie, & qu'on appelle la mer des Indes, eſt ſéparée, ſelon M. Buache, de la grande mer du Midi par une chaîne de montagnes marines qui commence à l'iſle de Madagaſcar, & qui continue juſqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les iſles, les bas-fonds, les rochers qui ſe trouvent dans toute cette étendue, & va rejoindre la terre de Diemen & de la nouvelle Guinée. Ce ſavant, à qui la géographie phyſique doit beaucoup, conſidere la mer compriſe entre cette chaîne & la partie méridionale de l'Aſie, comme diviſée en trois grands baſſins dont les limites ſont en effet aſſignées par la nature.

route d'Europe en Amérique. Les glaces empêcheront toujours de doubler le cap de Schalaginskoi qui ſépare l'ancien monde du nouveau, quoiqu'on ait franchi ce paſſage une fois. Mais peut-être les Ruſſes ne ſont-ils pas aſſez ſinceres, ou pas encore aſſez éclairés, pour mériter une croyance entiere. Peut-être ne ſavent-ils pas tout ce qu'ils ont dit, ou n'ont-ils pas dit tout ce qu'ils ſavent.

La mer des Indes qui peſe & penche ſur le midi de l'Aſie, eſt ſéparée de la grande mer du Sud, par une chaîne de montagnes marines qui commence à l'iſle de Madagaſcar, & continuant juſqu'à celle de Sumatra, comme le démontrent les bas-fonds & les rochers dont cette étendue eſt parſemée, va rejoindre la terre de Diemen & de la Nouvelle-Guinée. M. Buache, géographe, qui a conſidéré la terre en phyſicien, traçant la carte du monde ſur cette hypotheſe, veut que la mer compriſe entre cette longue chaîne d'iſles & les côtes méridionales de l'Aſie, ſoit diviſée en trois grands baſſins, dont la nature ſemble avoir circonſcrit ou deſſiné les limites.

Le premier ſitué à l'occident, entre l'Arabie & la Perſe, eſt terminé au midi par cette chaîne d'iſles, qui depuis le cap Comorin & les Maldives, s'étend juſqu'à Madagaſcar. C'eſt ce baſſin qui en s'enfonçant dans les terres, creuſe ſans ceſſe le golfe Perſique & la mer Rouge. Le ſecond baſſin forme le golfe du Bengale. Le troiſieme eſt le grand Archipel, qui contient les iſles de la Sonde, les Moluques & les Philippines. C'eſt comme un maſſif qui joint l'Aſie au continent auſtral, lequel ſoutient le poids de la mer Pacifique. Entre cette mer & le grand Archipel, eſt comme un nouveau baſſin, qui forme à l'orient une chaîne de montagnes marines, qui ſe prolongent depuis les iſles Marianes juſqu'à celles du Japon. Après ces iſles fameuſes, vient la chaîne des iſles Kouriles, qui va joindre la pointe méridionale de la preſqu'iſle du Kamſchatka; & cette chaîne renferme un cinquieme baſſin, où ſe jette le fleuve Amur, dont l'embouchure rendue impraticable par les bambous qui y croiſſent, peut faire croire que cette mer n'a guere de profondeur.

(*) Ces détails géographiques, loin de paroître un hors-d'œuvre, étoient comme néceſſaires pour diriger & fixer l'attention ſur le plus riche & le plus beau continent de l'univers. Entrons-y par l'Indoſtan.

## CHAPITRE III.

### *Deſcription phyſique de l'Indoſtan.*

QUOIQUE par le nom générique d'Indes orientales on entende communément ces vaſtes régions qui ſont au-delà de la mer d'Arabie & du royaume de Perſe, l'Indoſtan n'eſt que le pays renfermé entre l'Indus & le Gange, deux fleuves célebres qui vont ſe jeter dans les mers des Indes, à quatre cents lieues l'un de l'autre. Ce long eſpace eſt traverſé du nord au midi, par une chaîne de hautes montagnes, qui le coupant par le milieu va ſe terminer au cap Comorin, en ſéparant la côte du Malabar de celle du Coromandel.

Par une ſingularité frappante, & peut-être unique, cette chaîne eſt une barriere que la nature ſemble avoir élevée entre les ſaiſons oppoſées. La ſeule épaiſſeur de ces montagnes y ſépare l'été de l'hiver, c'eſt-à-dire, la ſaiſon des beaux jours de celle des pluies; car on ſait qu'il n'y a point d'hiver entre les tropiques. Mais par ce mot, on entend aux Indes le tems de l'année où les nuages que le ſoleil pompe au ſein de la mer, ſont pouſſés violemment par les vents contre les montagnes, s'y briſent & ſe diſſolvent en pluies accompagnées de fréquens orages. De là ſe forment des torrens qui ſe précipitent, groſſiſſent les rivieres, inondent les plaines. Tout nage alors dans des ténebres humides, épaiſſes & profondes. Le jour même eſt obſcurci des plus

(*) La mer orientale qui ſépare de l'Amérique la mer d'Aſie, n'eſt pas aſſez connue pour nous inviter à pouſſer plus loin la deſcription de cette partie du monde, où les richeſſes du ſol & de l'induſtrie ont de tout tems attiré tant de peuples.

noires vapeurs. Mais ſemblable à l'abyme qui couvroit les germes du monde avant la création, cette ſaiſon nébuleuſe eſt celle de la fécondité. C'eſt alors que les plantes & les fleurs ont plus de ſeve & de fraîcheurs ; c'eſt alors que la plupart des fruits parviennent à leur maturité.

L'été ſans doute conſerve mieux ſon caractere que l'hiver dans cette région du ſoleil. Le ciel ſans aucun nuage qui intercepte ſes rayons, y préſente l'aſpect d'un airain embraſé. Cependant les vents de mer qui s'élevent pendant le jour, & les vents de terre qui ſoufflent pendant la nuit y temperent l'ardeur de l'atmoſphere par une alternative périodique. Mais les calmes qui regnent par intervalles, étouffent ces douces haleines, & laiſſenr ſouvent les habitans en proie à une ſéchereſſe dévorante.

L'influence des deux ſaiſons eſt encore plus marquée ſur les deux mers de l'Inde, où on les diſtingue ſous le nom de mouçons ſeche & pluvieuſe. Tandis que le ſoleil revenant ſur ſes pas, amene au printems la ſaiſon des tempêtes & des naufrages pour la mer qui baigne la côte du Malabar, celle du Coromandel voit les plus légers vaiſſeaux voguer ſans aucun riſque ſur une mer tranquille où les pilotes n'ont beſoin ni de ſcience, ni de précaution. Mais l'automne à ſon tour, changeant la face des élémens, fait paſſer le calme ſur la côte occidentale, & les orages ſur la mer orientale des Indes ; tranſporte la paix où étoit la guerre, & la guerre où étoit la paix. L'inſulaire de Ceilan, les yeux tournés vers la région de l'équateur, aux deux ſaiſons de l'équinoxe, voit alternativement les flots tourmentés à ſa droite & paiſibles à ſa gauche ; comme ſi l'auteur de la nature tournoit tout-à-coup, en ces deux momens d'équilibre, la balance des fléaux & des bienfaits qu'il tient perpétuellement en ſes mains. Peut-être même eſt-ce dans l'Inde, où les deux empires du bien & du mal ſemblent n'être ſéparés que par un rempart de montagnes, qu'eſt né le dogme des deux principes du manichéiſme : car la douleur & le plaiſir ſont la ſource de tous les cultes, comme l'origine de toutes les idées.

Telle eſt la liaiſon entre les loix phyſiques & morales, que le climat a jeté par-tout les premiers fondemens des ſyſtêmes de l'eſprit humain, ſur les objets importans au bonheur. Ainſi les Indiens ſur l'imagination deſquels la nature fait les plus profondes impreſſions, par les plus fortes influences du bien & du mal, par le ſpectacle continuel du combat des élémens, les Indiens ont été placés dans la poſition la plus féconde en révolutions, en événemens, en faits de toute eſpece.

Auſſi la philoſophie & l'hiſtoire ſe ſont long-tems occupées des célebres contrées de l'Inde, & leurs conjectures ont prodigieuſement reculé l'époque de l'exiſtence de ſes premiers habitans. En effet, ſoit que l'on conſulte les monumens hiſtoriques, ſoit que l'on conſidere la poſition de l'Indoſtan ſur le globe, en admettant le mouvement progreſſif de la mer, d'orient en occident, on conviendra que c'eſt un des pays de la terre les plus anciennement peuplés. L'origine de la plupart de nos ſciences va ſe perdre dans ſon hiſtoire. Les Grecs alloient s'inſtruire dans l'Inde, même avant Pythagore. Les plus anciens peuples commerçans y trafiquoient pour en rapporter des toiles, qui prouvent combien l'induſtrie y avoit fait de progrès.

En général, ne peut-on pas dire que le climat le plus favorable à l'eſpece humaine, eſt le plus anciennement peuplé ? Un climat doux, un air pur, un ſol fertile, & qui produit preſque ſans culture, ont dû raſſembler les premiers hommes. Si le genre humain a pu ſe multiplier & s'étendre dans des régions affreuſes où il a fallu lutter ſans ceſſe contre la nature ; ſi des ſables brûlans & arides, des marais impraticables, des glaces éternelles, ont reçu des habitans ; ſi nous avons peuplé des déſerts & des forêts où il falloit ſe défendre contre les élémens & les bêtes féroces : avec quelle facilité n'a-t-on pas dû ſe réunir dans ces contrées délicieuſes, où l'homme exempt de beſoins n'avoit que des plaiſirs à deſirer ; où jouiſſant ſans travail & ſans inquiétude des meilleures productions & du plus beau ſpectacle de l'univers, il pouvoit s'appeller à juſte titre l'être par excellence & le roi de la nature. Telles étoient les

rives du Gange & les belles contrées de l'Indoſtan. Les fruits les plus délicieux y parfument l'air, & fourniſſent une nourriture ſaine & rafraîchiſſante ; des arbres y préſentent des ombrages impénétrables à la chaleur du jour. Tandis que les eſpeces vivantes qui couvrent le globe ne peuvent ſubſiſter ailleurs qu'à force de ſe détruire ; dans l'Inde, elles partagent avec leur maître l'abondance & la ſureté. Aujourd'hui même que la terre devroit y être épuiſée par les productions de tant de ſiecles, & par leur conſommation dans des régions éloignées, l'Indoſtan, ſi l'on en excepte un petit nombre de lieux ingrats & ſablonneux, eſt encore le pays le plus fertile du monde.

## CHAPITRE IV.

*Religion, Gouvernement, Uſages de l'Indoſtan.*

LE moral n'y eſt pas moins extraordinaire que le phyſique. Lorſqu'on arrête ſes regards ſur cette vaſte contrée, on ne peut voir ſans douleur que la nature y a tout fait pour le bonheur de l'homme, & que l'homme y a tout fait contr'elle. La fureur des conquêtes, & un autre fléau qui n'eſt guere moins deſtructeur, l'avidité des commerçans ont ravagé tour-à-tour & opprimé le plus beau pays de l'univers.

Au milieu des brigands féroces, & de ce ramas d'étrangers que la guerre & l'avidité ont attirés dans l'Inde, on en démêle aiſément les anciens habitans. La couleur de leur teint & leur forme extérieure les diſtinguent encore moins que les traits particuliers de leur caractere. Ce peuple écraſé ſous le joug du deſpotiſme, ou plutôt de l'anarchie la plus extravagante, n'a pris ni les mœurs, ni les loix, ni la religion de ſes tyrans. Le ſpectacle continuel de toutes les fureurs de la guerre, de tous les excès & de tous les vices dont la nature humaine eſt capable, n'a pu corrompre ſon caractere. Doux, humain, timide, rien n'a pu familiariſer un

Indien avec la vue du ſang, ni lui inſpirer le courage & le ſentiment de la révolte. Il n'a que les vices de la foibleſſe.

Le voyageur éclairé, qui en parcourant les plaines de l'Egypte, voit épars dans la campagne des tronçons de colonnes, des ſtatues mutilées, des entablemens briſés, des pyramides immenſes échappées aux ravages des guerres & des tems, contemple avec admiration ces reſtes d'une nation qui n'exiſte plus. Il ne retrouve plus la place de cette Thebes aux cent portes, ſi célebre dans l'antiquité. Mais les débris de ſes temples & de ſes tombeaux lui donnent une plus haute idée de ſa magnificence, que les récits d'Hérodote & de Diodore.

En examinant avec attention les récits des voyageurs ſur les mœurs des naturels de l'Inde, on croit marcher ſur des monceaux de ruines. Ce ſont les débris d'un édifice immenſe. L'enſemble en eſt détruit : mais ces débris épars atteſtent la grandeur & la régularité du plan. Au travers de ſuperſtitions abſurdes, de pratiques puériles & extravagantes, d'uſages & de préjugés bizarres, on apperçoit les traces d'une morale ſublime, d'une philoſophie profonde, d'une police très-raffinée ; & lorſqu'on veut remonter à la ſource de ces inſtitutions religieuſes & ſociales, on voit qu'elle ſe perd dans l'obſcurité des tems. Les traditions les plus anciennes préſentent les Indiens comme le peuple le plus anciennement éclairé & civiliſé. Mais le ſyſtême de ſa légiſlation n'a jamais été connu. Il paroît que les anciens eux-mêmes n'en ont vu que les ruines.

On retrouve dans l'Inde les veſtiges d'une multitude de ſuperſtitions, d'arts, de jeux, d'erreurs & de vérités de toute eſpece, qui ont été adoptés de preſque tous les peuples.

Les Indiens ont perdu eux-mêmes la trace de leur religion & de leur police. Ils ſont reſtés attachés à des uſages qui ne pouvoient être établis que ſur un ordre de choſes qui n'exiſte plus. L'eſprit qui animoit le corps politique a péri, & toutes les parties ſe ſont altérées ou corrompues. Une religion allégorique & morale a dégénéré en un amas de ſuperſtitions extravagantes & obſcenes ;

parce qu'on a réalisé des fictions qui n'étoient que des symboles & des emblêmes.

Peut-être parviendroit-on à dissiper quelques-uns des nuages qui voilent tant de mysteres, s'il étoit possible d'obtenir la communication des livres sacrés, le seul monument qui reste de l'antiquité Indienne : mais qui peut espérer cette marque de confiance?

L'empereur Mahmoud-Akebar eut la fantaisie de s'instruire des principes de toutes les religions répandues dans ses vastes provinces. Dégagé des superstitions dont l'éducation mahométane l'avoit préoccupé, il voulut juger par lui-même. Rien ne lui fut plus facile que de connoître tous les cultes, qui ne demandent qu'à faire des prosélytes : mais il échoua dans ses desseins quand il fallut traiter avec les Indiens, qui ne veulent admettre personne dans la communication de leurs mysteres.

Toute la puissance & les promesses d'Akebar ne purent déterminer les bramines à lui découvrir les dogmes de leur religion. Ce prince recourut donc à l'artifice. L'expédient qu'il imagina, fut de faire remettre à ces prêtres un jeune enfant nommé Feizi; comme un pauvre orphelin de la race sacerdotale, la seule qui puisse être admise aux saints mysteres de la théologie. Feizi, bien instruit du rôle qu'il devoit jouer, fut secrétement envoyé à Benarès, le siege des sciences de l'Indostan. Il fut reçu par un savant bramine, qui l'éleva avec autant de tendresse, que s'il eût été son fils. Après dix ans d'études, Akebar voulut faire revenir le jeune homme : mais celui-ci étoit épris des charmes de la fille du bramine, son instituteur.

Les femmes de la race sacerdotale passent pour les plus belles femmes de l'Indostan. Le vieux bramine ne s'opposa pas aux progrès de la passion des deux amans. Il aimoit Feizi, qui avoit gagné son cœur par ses manieres & sa docilité, & lui offrit son amante en mariage. Alors le jeune homme, partagé entre l'amour & la reconnoissance, ne voulut pas continuer plus longtems la supercherie. Tombant aux pieds du bramine, il lui dé-

couvre la fraude, & le ſupplie de lui pardonner ſon crime.

Le prêtre, ſans lui faire aucun reproche, ſaiſit un poignard qu'il portoit à ſa ceinture & alloit s'en frapper, ſi Feizi n'eût arrêté ſon bras. Ce jeune homme mit tout en uſage pour le calmer, proteſtant qu'il étoit prêt à tout faire pour expier ſon infidélité. Le bramine fondant en larmes, promit de lui pardonner, s'il vouloit jurer de ne jamais traduire les *bedas* ou livres ſaints, & de ne jamais révéler à perſonne le ſymbole de la croyance des bramines. Feizi promit tout ſans héſiter. On ignore s'il obſerva fidélement ſa parole : mais juſqu'ici, ni lui, ni perſonne n'a traduit les livres ſaints de l'Inde.

Les bramines qui ſeuls entendent la langue du livre ſacré, font de ſon texte l'uſage qu'on a fait en tout tems des livres religieux. Ils y trouvent toutes les maximes que l'imagination, l'intérêt, les paſſions & le faux zele leur ſuggerent. Ces fonctions excluſives d'interpretes de la religion leur ont donné ſur les peuples un pouvoir ſans bornes, tel que doivent l'avoir des impoſteurs & des fanatiques ſur des hommes qui n'ont pas la force d'écouter leur raiſon & leur cœur.

Depuis l'Indus juſqu'au Gange, tous les peuples reconnoiſſent le *vedam* pour le livre qui contient les principes de leur religion; mais la plupart d'entr'eux different ſur pluſieurs points de dogme & de pratique. L'eſprit de diſpute & d'abſtraction qui gâta pendant tant de ſiecles la philoſophie de nos écoles, a bien fait plus de progrès dans celles des bramines, & mis beaucoup plus d'abſurdités dans leurs dogmes, qu'il n'en a introduit dans les nôtres, par le mêlange du platoniſme, qui lui-même eſt peut-être une branche de la doctrine des brames.

Dans tout l'Indoſtan les loix politiques, les uſages, les manieres même ſont une partie de la religion; parce que tout vient de Brama, être fort élevé au deſſus de la nature de l'homme, interprete de la divinité, auteur des livres ſacrés, & le grand légiſlateur de l'Inde.

On

On pourroit croire que ce brama (*) étoit ſouverain, parce qu'on trouve dans ſes inſtitutions religieuſes l'intention d'inſpirer aux peuples un profond reſpect, un grand amour pour leur pays, & qu'on y voit l'envie de corriger le vice du climat. Peu de religions ſemblent avoir été auſſi propres aux régions pour leſquelles elles ont été inſtituées.

C'eſt de lui que les Indiens tiennent cette vénération religieuſe qu'ils ont encore pour les trois grands fleuves de l'Indoſtan; l'Indus, le Kriſna & le Gange.

C'eſt lui qui a rendu ſacré l'animal le plus néceſſaire à la culture des terres, & la vache, dont le lait eſt une nourriture ſi ſaine dans les pays chauds.

On lui attribue la diviſion du peuple en tribus ou *caſtes*, ſéparées les unes des autres par des principes de politique & de religion. Cette inſtitution eſt antérieure à toutes les traditions, à tous les monumens connus, & peut être regardée comme la preuve la plus frappante de la prodigieuſe antiquité des Indiens. Rien ne paroît plus contraire aux progrès naturels de la ſociété, que cette diſtinction de claſſes, parmi les membres d'un même état. Une ſemblable idée n'a pu être fondée que ſur un ſyſtême réfléchi de légiſlation, qui ſuppoſe déjà un état de civiliſation & de lumiere très-avancé. Mais ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'eſt que cet uſage ſe ſoit conſervé tant de ſiecles après que le principe & le lien en ont été détruits. C'eſt un exemple frappant de la force des préjugés nationaux, ſanctifiés par des idées religieuſes.

La nation eſt diviſée en quatre claſſes; les bramines, les gens de guerre, les laboureurs & les artiſans. Ces claſſes ſont ſubdiviſées.

---

(*) C'eſt à lui qu'on attribue les livres ſacrés dont l'original s'eſt perdu, mais dont il reſte un commentaire dans une langue entendue ſeulement de quelques bramines.

Ce livre leur ordonne de croire un être ſuprême, qui a créé une gradation d'êtres, les uns ſupérieurs, les autres inférieurs à l'homme. Il leur ordonne de croire l'immortalité de l'ame, les récompenſes & les châtimens de l'autre vie, la tranſmigration des ames; voilà le dogme primitif de leur religion.

Il y en a plusieurs de bramines. Les uns répandus dans la société sont ordinairement fort corrompus. Persuadés que les eaux du Gange les purifient de tous leurs crimes, & n'étant pas soumis à la jurisdiction civile, ils n'ont ni frein ni vertu. Seulement on leur trouve encore de cette compassion, de cette charité si ordinaire dans le doux climat de l'Inde.

Les autres vivent séparés du monde; & ce sont des imbécilles ou des enthousiastes, livrés à l'oisiveté, à la superstition, au délire de la métaphysique. On retrouve dans leurs disputes les mêmes idées que dans nos plus fameux métaphysiciens, la substance, l'accident, la priorité, la postériorité, l'immutabilité, l'indivisibilité, l'ame vitale & sensitive : avec cette différence que ces belles découvertes sont très-anciennes dans l'Inde, & qu'il n'y a que fort peu de tems que Pierre Lombard, Saint Thomas, Leibnitz, Mallebranche étonnoient l'Europe par leur facilité à trouver toutes ces rêveries. Comme cette méthode de raisonner par abstraction nous est venue des philosophes Grecs, sur lesquels nous avons bien renchéri; on peut croire que les Grecs eux-mêmes devoient ces connoissances ridicules aux Indiens : à moins qu'on n'aime mieux soupçonner que les principes de la métaphysique étant à la portée de toutes les nations, l'oisiveté des bramines & de nos moines a produit les mêmes effets en Europe & aux Indes, sans qu'il y ait eu d'ailleurs aucune communication de doctrine entre les habitans de ces deux contrées.

Tels sont les descendans des anciens brachmanes dont l'antiquité ne parle qu'avec admiration, parce que l'affectation de l'austérité & du mystere, & le privilege de parler au nom du ciel, en imposent au vulgaire dans tous les siecles. C'est à eux que les Grecs attribuoient le dogme de l'immortalité de l'ame, les idées sur la nature du grand être, sur les peines & les récompenses futures.

A ces connoissances qui flattent d'autant plus la curiosité de l'homme qu'elles sont plus au dessus de sa foiblesse, les brachmanes joignoient une infinité de pratiques religieuses, que Pythagore

adopta dans ſon école, le jeûne, la priere, le ſilence, la contemplation; vertus de l'imagination qui frappent plus la multitude que les vertus utiles & bienfaiſantes. On regardoit les brachmanes comme les amis des dieux, parce qu'ils paroiſſoient s'en occuper beaucoup, & comme les protecteurs des hommes, parce qu'ils ne s'en occupoient point du tout. Auſſi le reſpect & la reconnoiſſance leur étoient-ils prodigués ſans meſure. Les princes même dans les circonſtances difficiles alloient conſulter ces ſolitaires, à qui l'on ſuppoſoit apparemment le ſecours de l'inſpiration; puiſqu'on ne pouvoit pas leur ſuppoſer les lumieres de l'expérience. Il eſt cependant difficile de croire qu'il n'y eût pas parmi eux des hommes véritablement vertueux. Ce devoient être ceux qui trouvoient dans l'étude & la ſcience les alimens d'un eſprit doux & d'une ame pure, & qui en s'élevant par la penſée vers le grand être qu'ils cherchoient, ne voyoient dans cette contemplation ſublime qu'une raiſon de plus pour ſe rendre dignes de lui, & non pas un titre pour tromper & tyranniſer les humains.

La claſſe des hommes de guerre eſt formée par les rajas à la côte du Coromandel, & par les naïrs à celle du Malabar. Il ſe trouve ailleurs des peuples entiers, tels que les Canarins & les Marattes qui ſe permettent cette profeſſion: ſoit qu'ils deſcendent de quelques tribus originairement vouées aux armes; ſoit que le tems & les circonſtances aient altéré parmi eux les inſtitutions primitives.

La troiſieme claſſe eſt celle de tous les hommes qui cultivent la terre. Il y a peu de pays où ils méritent plus la reconnoiſſance de leurs concitoyens. Ils ſont laborieux, induſtrieux; ils entendent parfaitement la maniere de diſtribuer les eaux, & de donner à la terre brûlante qu'ils habitent toute la fertilité dont elle eſt ſuſceptible. Ils ſont dans l'Inde ce qu'ils ſeroient par-tout, les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes, lorſqu'ils ne ſont ni corrompus ni opprimés par le gouvernement. Cette claſſe autrefois très-reſpectée, étoit à l'abri de la tyrannie & des fureurs de la guerre. Jamais les laboureurs n'étoient obligés de prendre les armes. Leurs terres & leurs travaux étoient également ſacrés. Ils traçoient tran-

quillement des fillons à côté de deux armées féroces qui ne troubloient point la paifible agriculture. Jamais on ne mettoit le feu au bled ; jamais on n'abattoit les arbres ; & la religion toute puiffante pour le bien comme pour le mal, venoit ainfi au fecours de la raifon, qui enfeigne à la vérité qu'il faut protéger les travaux utiles ; mais qui toute feule n'a pas affez de force pour faire exécuter tout ce qu'elle enfeigne.

La tribu des artifans fe fubdivife en autant de claffes qu'il y a de métiers. On ne peut jamais quitter le métier de fes parens ; voilà pourquoi l'induftrie & l'efclavage s'y font perpétués enfemble & de concert, & y ont conduit les arts au degré où ils peuvent atteindre, lorfqu'ils n'ont pas le fecours du goût & de l'imagination ; qui ne naiffent guere que de l'émulation & de la liberté.

Outre ces tribus, il y en a une cinquieme qui eft le rebut de toutes les autres. Ceux qui la compofent ont les emplois les plus vils de la fociété : ils enterrent les morts, ils tranfportent les immondices, & fe nourriffent de la viande des animaux morts naturellement. Ils font dans une telle horreur, que fi l'un d'entr'eux ofoit toucher un homme d'une autre claffe, celui-ci a le droit de le tuer fur le champ. On les nomme Parias.

Il y a dans le Malabar une autre efpece d'hommes appellés Poulichis, qui font expofés à plus d'opprobres, à plus de malheurs encore. Ils habitent les forêts ; ils ne peuvent fe bâtir des cabanes, & font obligés de fe conftruire des efpeces de nids fur les arbres. Lorfqu'ils ont faim, ils hurlent comme des bêtes, pour exciter la commifération des paffans. Alors les plus charitables des Indiens vont dépofer du riz ou quelqu'autre aliment au pied d'un arbre, & fe retirent au plus vîte, pour que le malheureux affamé vienne le prendre fans rencontrer fon bienfaiteur, qui fe croiroit fouillé par fon approche.

Les Européens, pour avoir vécu avec ces malheureux, comme on doit vivre avec des hommes, ont fini par infpirer aux Indiens une horreur prefqu'égale. Cette horreur fubfifte même encore aujourd'hui dans l'intérieur des terres, où le défaut de communica-

tion nourrit des préjugés profonds, qui ſe diſſipent peu-à-peu ſur les côtes, où le commerce & les beſoins rapprochent tous les hommes, & donnent néceſſairement des idées plus juſtes de la nature humaine.

Toutes ces claſſes ſont ſéparées a jamais par des barrieres inſurmontables : elle ne peuvent, ni ſe marier, ni habiter, ni manger enſemble. Quiconque viole cette regle, eſt chaſſé de la tribu qu'il a dégradée.

Mais tout change, lorſqu'ils vont en pélerinage au grand temple de Jarenat, le temple de l'être-ſuprême. Là le bramine, le raja ou naïr, le laboureur & l'artiſan portent enſemble leurs offrandes, boivent & mangent enſemble. C'eſt-là qu'on les fait ſouvenir que les diſtinctions de la naiſſance ſont d'inſtitution humaine, & que tous les hommes ſont freres, enfans du même Dieu.

La religion qui conſacre cette inégalité parmi les Indiens, n'a pas ſuffi pour les faire renoncer entiérement à la conſidération dont jouiſſent les claſſes ſupérieures. L'ambition naturelle s'eſt fait quelquefois entendre, & a inſpiré à quelques hommes, jaloux des moyens bien ſinguliers, pour partager avec les bramines les reſpects de la multitude. C'eſt-là l'origine des moines connus dans l'Inde, ſous le nom de faquirs.

Les hommes de toutes les caſtes ſont admis à ce genre de vie. Il ſuffit de ſe livrer comme les bramines, à la contemplation & à l'oiſiveté ; mais il faut les ſurpaſſer par des mortifications effrayantes, qui inſpirent une ſainte horreur au plus doux de tous les peuples. Les ſpectacles que donnent ces fanatiques, étonnent l'imagination. Les uns ſe vautrent dans l'ordure ; d'autres ſe font une cruelle habitude de tenir les bras élevés au deſſus de leur tête, de maniere qu'ils ne puiſſent plus les baiſſer ; quelques-uns ſont debout ſept ou huit jours de ſuite ſur leurs jambes, qui enflent prodigieuſement. Ils font tous vœu de ne jamais laver, ni peigner le poil qui couvre leur corps, & de contrarier, de défigurer la nature, pour mieux plaire à ſon auteur. Les reſpects de la multitude les dédommagent de ces ſacrifices, qui ſurpaſſent infiniment

les mortifications de nos moines d'Europe; ſi l'on peut appeller mortifications des pratiques ſingulieres qu'on n'adopte que dans ſa jeuneſſe, c'eſt-à-dire, dans un âge où l'imagination arrêtée par des ſcrupules ſur les moyens naturels & défendus de ſatisfaire les paſſions, embraſſe avec ardeur toutes les manieres d'être, extraordinaires & permiſes, & les met toutes à profit pour la volupté.

Quoique les livres ſacrés des Indiens n'offrent rien de ce merveilleux qui éblouit quelquefois dans la théologie Grecque; leur mythologie eſt auſſi découſue que celle de preſque tous les peuples. On n'y voit pas en particulier la liaiſon de leurs principes religieux, avec ces diverſes claſſes qui font la baſe de leur gouvernement. Le shaſter, que quelques-uns regardent comme un commentaire du vedam, d'autres comme un livre original, & dont on a publié récemment un extrait en Angleterre, a jeté un peu de jour ſur cette matiere. L'Eternel, dit ce livre, concentré dans la contemplation de ſon eſſence, forma la réſolution de créer des êtres qui puſſent participer à ſa gloire. Il dit, & les anges furent. Ils chantoient de concert les louanges du créateur, & l'harmonie régnoit dans le ciel; lorſque deux de ces eſprits s'étant révoltés, en entraînerent une légion à leur ſuite. Dieu les précipita dans un ſéjour de tourmens, & ne les en retira qu'à la priere des anges fideles, & à des conditions qui les remplirent de joie & de terreur. Les rebelles furent condamnés à ſubir, ſous différentes formes, dans la plus baſſe des quinze planetes, des châtimens proportionnés à l'énormité de leur premier crime. Ainſi chaque ange ſubit d'abord ſur la terre quatre-vingt-ſept tranſmigrations, avant d'animer le corps de la vache, qui tient le premier rang parmi les animaux. Ces différentes tranſmigrations ſont un état d'expiation, d'où l'on paſſe à un état d'épreuve, c'eſt-à-dire, que l'on tranſmigre du corps de la vache dans un corps humain. C'eſt-là que le créateur étend ſes facultés intellectuelles & ſa liberté, dont le bon & le mauvais uſage avance ou recule l'époque de ſon pardon. Le juſte va ſe rejoindre en mourant à l'être ſuprême. Le méchant recommence ſon tems d'expiation.

Ainſi, ſuivant cette tradition du shaſter, la métempſycoſe eſt un vrai châtiment, & les ames qui animent la plupart des animaux, ne ſont que des êtres coupables. Cette explication n'eſt pas ſans doute univerſellement adoptée dans l'Inde. Elle aura été imaginée par quelque dévot mélancolique & d'un caractere dur. Car le dogme de la tranſmigration des ames ſemble annoncer dans ſon origine, plus d'eſpérances que de craintes.

En effet, il eſt naturel de penſer que ce ne fut d'abord qu'une idée flatteuſe & conſolante pour l'humanité qui s'accrédita facilement dans un pays où les hommes jouiſſant d'un ciel délicieux & d'un gouvernement modéré, commencerent à s'appercevoir de la briéveté de la vie. Un ſyſtême qui la prolongeoit au-delà de ſes bornes naturelles, ne pouvoit manquer de réuſſir. Il eſt ſi doux à un vieillard qui ſent échapper tout ce qu'il a de plus cher, d'imaginer qu'il pourra jouir encore, & que ſa deſtruction n'eſt qu'un paſſage à une autre exiſtence! Il eſt ſi conſolant pour ceux qui le voient mourir, de penſer qu'en quittant le monde, il ne perd pas l'eſpoir d'y renaître! Une religion myſtique voudroit en vain ſubſtituer à cette eſpérance, celle des plaiſirs ſpirituels & d'une béatitude céleſte: les hommes préferent à ces idées vagues & abſtraites, la jouiſſance des ſenſations qui ont déjà fait leur bonheur; & la ſimplicité des Indiens dut trouver plus de douceur à vivre ſur une terre qu'ils connoiſſoient, que dans un monde métaphyſique, qui fatigue l'imagination ſans la ſatisfaire. C'eſt ainſi que le dogme de la métempſycoſe a dû s'établir & s'étendre. En vain la raiſon peu ſatisfaite de cette vaine illuſion, diſoit que ſans mémoire, il n'y a ni continuité, ni unité d'exiſtence, & que l'homme qui ne ſe ſouvient pas d'avoir exiſté, n'eſt pas différent de celui qui exiſte pour la premiere fois; le ſentiment adopta ce que rejetoit le raiſonnement. Heureux encore les peuples dont la religion offre au moins des menſonges agréables!

Le shaſter a rendu le dogme de la métempſycoſe plus triſte, ſans doute pour le faire ſervir d'inſtrument & de ſoutien à la mo-

rale qu'il falloit établir. C'eſt en effet d'après cette tranſmigration envifagée comme punition, qu'il expoſe les devoirs que les anges avoient à remplir. Les principaux ſont, la charité, l'abſtinence de la chair des animaux, l'exactitude à ſuivre la profeſſion de ſes peres. Ce dernier préjugé, ſur lequel il paroît que tous les peuples ſont d'accord, malgré la différence des opinions ſur ſon origine, n'a d'exemple que chez les anciens Egyptiens, dont les inſtitutions ont ſans doute, avec celles des Indes, des rapports hiſtoriques que nous ne connoiſſons plus. Mais les loix d'Egypte, en diſtinguant les conditions, n'en aviliſſoient aucune, au lieu que les loix de Brama, peut-être par l'abus qu'on en a fait, ſemblent avoir condamné une partie de la nation à la douleur & à l'infamie.

Il y a apparence que les Indes étoient preſque auſſi civiliſées qu'elles le ſont aujourd'hui, lorſque Brama y donna des loix. Auſſitôt qu'une ſociété commence à prendre une forme, elle ſe trouve naturellement diviſée en pluſieurs claſſes, ſuivant la variété & l'étendue de ſes arts & de ſes beſoins.

Brama voulut, ſans doute, donner à ces différentes profeſſions une conſiſtance politique, en les conſacrant par la religion, & en les perpétuant dans les familles qui les exerçoient alors; ſans prévoir qu'il empêchoit par-là le progrès des découvertes qui pourroient dans la ſuite donner lieu à de nouveaux métiers. Auſſi, à en juger par l'exactitude religieuſe que les Indiens ont même à obſerver les loix de Brama, ont peut aſſurer que depuis ce légiſlateur, l'induſtrie n'a fait aucun progrès chez ces peuples, & qu'ils étoient à-peu-près auſſi civiliſés qu'ils le ſont aujourd'hui, lorſqu'ils reçurent ces inſtitutions. Cette obſervation ſuffira pour donner une idée de l'antiquité de ce peuple, qui n'a rien ajouté à ſes connoiſſances, depuis une époque qui paroît la plus ancienne du monde.

Brama ordonna différentes nourritures pour les différentes tribus. Les gens de guerre & quelques autres caſtes, peuvent manger de la venaiſon & du mouton. Le poiſſon eſt permis à quelques

ques laboureurs & à quelques artisans. D'autres ne se nourrissent que de lait & de végétaux. Tous les brames ne mangent rien de ce qui a vie. En général ces peuples sont d'une sobriété extrême, mais plus ou moins rigoureuse, selon que leur profession exige un travail plus ou moins pénible.

On les marie dès leur enfance ; & les femmes y sont d'une fidélité inconnue chez les autres nations. Quelques castes des plus relevées ont le privilege d'avoir plusieurs femmes. On sait que les femmes des brames se brûlent à la mort de leurs maris. Il semble qu'elles sont les seules à qui la loi l'ordonne ; mais d'autres ont voulu les imiter, par une suite de ce point d'honneur, qui fait par-tout tant de victimes. Cette obligation si atroce, n'est imposée qu'aux veuves qui sont sans prostérité. Celles qui ont des enfans doivent veiller à leur éducation, à leur établissement. Sans cette précaution, l'état qui auroit dû servir de pere à ces orphelins, se seroit trouvé chargé d'un fardeau énorme.

Depuis que les Mogols sont devenus les maîtres de l'Indostan, le nombre de ces horribles scenes a prodigieusement diminué ; parce que la liberté de les donner n'est accordée qu'aux personnes assez riches pour en acheter la permission. Mais cette difficulté même a rendu les desirs quelquefois plus vifs. On a vu des femmes se consacrer pendant plusieurs années aux travaux les plus humilians & les plus pénibles, afin de gagner les sommes exigées pour cet extravagant suicide. D'autres n'en ont été que plus animées à des sacrifices devenus plus rares.

Il n'y a que peu d'années qu'à Surate une veuve jeune, belle, opulente, ambitionna ce singulier honneur. Le dépositaire de l'autorité publique lui refusa la permission d'ensevelir avec elle tant de précieux avantages. Cette femme indignée prit des charbons ardens dans ses mains, & paroissant supérieure à la douleur, elle dit d'un ton ferme au gouverneur : *Ne considere pas seulement la foiblesse de mon âge ; vois avec quelle insensibilité je tiens ce feu dans mes mains : sache que c'est avec la même constance que je me précipiterai au milieu des flammes.*

Cependant toutes les femmes n'ont pas un enthousiasme si intrépide. Plusieurs après avoir aspiré à la gloire de s'immoler aux mânes de leurs maris, tremblent & frémissent involontairement, quand l'horreur du sacrifice se fait voir de plus près. Pour les encourager à ce grand effort, auquel la raison & la nature se refusent, on leur donne un breuvage qui en étourdissant les sens, ôte la frayeur qu'inspire l'appareil de la mort. On saisit l'instant où l'ivresse commence, pour jeter sur le bûcher ces malheureuses veuves; & c'est à ce stratagême inventé par les fauteurs du fanatisme qu'il faut attribuer ces signes apparens de joie & de satisfaction qu'elles donnent à l'aspect des flammes dévorantes qui vont les réduire en cendres.

Cette institution n'est point, dit-on, de Brama : elle paroît l'ouvrage de quelque bramine qui a porté la jalousie au-delà du tombeau. Ce rafinement inspiré par un amour cruel & recherché, s'accorde avec le caractere des esprits superstitieux, & des hommes qui se font un mérite essentiel des mœurs, & de ce qu'ils appellent une extrême pureté.

Ces peuples sont doux, humains, & ils connoissent peu les passions qui nous agitent. Quelle ambition peuvent avoir des hommes destinés à rester dans le même état ? Ils aiment les travaux paisibles ou l'oisiveté. On leur entend souvent citer ce passage d'un de leurs auteurs favoris : *Il vaut mieux être assis, que marcher ; il vaut mieux dormir, que veiller ; mais la mort est au dessus de tout.*

Leur tempérance & la chaleur excessive du climat, répriment en eux la fougue des sens pour les plaisirs de l'amour. Ils n'ont guere que l'avarice, passion des corps foibles & des petites ames.

On peut juger de leurs talens pour les arts, par les ouvrages qui nous viennent de l'Inde. S'ils sont d'une exécution difficile, ils sont d'ailleurs sans goût & sans élégance. Les sciences y sont encore plus négligées. Ils n'ont aucune connoissance en mécanique. Avant les mahométans, il n'avoient construit aucun pont. La plupart des pagodes sont des édifices misérables, de forme quarrée, qui ne reçoivent de jour que par la porte, toujours tournée au le-

vant. On ne ſupplée à la lumiere que par des cierges, que les dévots ont ſoin d'y faire brûler. On prétend cependant que les grandes pagodes ont de la régularité & des ornemens aſſez précieux en-dedans & en-dehors. Elles ſont en forme de croix. L'idole eſt placée au milieu, de maniere que les parias, qui ne peuvent pas entrer dans le temple, puiſſent la voir à travers les portes. Il y a dans ces pagodes, des pieces d'eau pour purifier les Indiens. C'eſt le peuple qui pratique le plus ces ſuperſtitions. On prétend qu'il y a encore des bramines qui ſont en état de calculer les éclipſes : mais il eſt difficile de ſavoir, ſi c'eſt par le moyen des formules qui leur ſont reſtées, ou ſi réellement ils ſavent la théorie qui doit précéder la ſolution de ces problêmes.

La caſte des gens de guerre habite plus volontiers les provinces du ſeptentrion, & la preſqu'iſle n'eſt guere occupée que par les tribus inférieures. De-là vient que tous ceux qui ont attaqué l'Inde du côté de la mer, ont trouvé ſi peu de réſiſtance. On doit faire obſerver à quelques philoſophes qui prétendent que l'homme eſt un animal frugivore, que ces militaires qui mangent de la viande ſont plus robuſtes, plus courageux, plus animés, & vivent plus long-tems que les hommes des autres claſſes, qui ſe nourriſſent de végétaux. Cependant c'eſt une différence trop conſtante entre les habitans du nord & ceux du midi, pour l'attribuer uniquement aux alimens. Le froid d'une part, l'élaſticité de l'air, moins de fertilité, plus de travail & d'exercice, une vie plus variée, donnent plus de faim & de force, de réſiſtance & d'activité, de reſſort & de durée aux organes. La chaleur du midi, l'abondance des fruits, la facilité de vivre ſans agir, une tranſpiration continuelle, une plus grande prodigalité des germes de la population, plus de plaiſir & de molleſſe, un genre de vie ſédentaire & toujours le même : tout cela fait qu'on vit & meurt plutôt. Du reſte on voit que l'homme, ſans être conformé par la nature pour dévorer les animaux, a reçu le don de vivre dans tous les climats, d'une maniere analogue à la diverſité des beſoins qu'ils font naître ;

chaſſeur, ictiophage, frugivore, paſteur, laboureur, ſelon l'abondance ou la ſtérilité de la terre.

La religion de Brama étoit diviſée, & l'eſt encore, en quatre-vingt-trois ſectes, qui conviennent entr'elles ſur quelques points principaux, & ne diſputent pas ſur les autres. Elles vivent en paix, même avec les hommes de toutes les religions; parce que la leur ne leur preſcrit pas de faire des converſions. Les Indiens admettent rarement des étrangers à leur culte; & c'eſt toujours avec une extrême répugnance. C'étoit aſſez l'eſprit des anciennes ſuperſtitions. On le voit chez les Egyptiens, les Juifs, les Grecs & les Romains. Cet eſprit a fait moins de ravages que celui des converſions; mais il s'oppoſe cependant à la communication des hommes: c'eſt une barriere de plus entre les peuples.

En conſidérant que la nature a tout fait pour le bonheur de ces fertiles contrées; qu'à la facilité de ſatisfaire tous leurs beſoins, les Indiens joignent un caractere compatiſſant, une morale qui les éloigne également de la perſécution & de l'eſprit de conquête: on ne peut s'empêcher de remonter en gémiſſant juſqu'à la ſource de cette inégalité barbare, qui a réuni dans une partie de la nation les privileges & l'autorité, & raſſemblé ſur le reſte des habitans les calamités & l'infamie. Quelle eſt la cauſe de cet étrange délire? N'en doutons point; c'eſt la même qui perpétue ſur ce globe déplorable les malheurs de tous les peuples.

Il ſuffit qu'une nation puiſſante & peu éclairée adopte une premiere erreur que l'ignorance accrédite: bientôt cette erreur devenue générale, va ſervir de baſe à tout le ſyſtême moral & politique; bientôt les penchans les plus honnêtes, vont ſe trouver en contradiction avec les devoirs. Pour ſuivre le nouvel ordre moral, il faudra ſans ceſſe faire violence à l'ordre phyſique. Ce combat perpétuel fera naître dans les mœurs les contradictions les plus étonnantes; & la nation ne ſera plus qu'un aſſemblage de malheureux, qui paſſeront leur vie à ſe tourmenter tour-à-tour en ſe plaignant de la nature. Voilà le tableau de tous les peuples de

la terre, si vous en exceptez peut-être quelques républiques de sauvages. Des préjugés absurdes ont dénaturé par-tout la raison humaine, & étouffé jusqu'à cet instinct qui révolte tous les animaux contre l'oppression & la tyrannie. Des peuples immenses se regardent de bonne foi comme appartenans en propriété à un petit nombre d'hommes qui les oppriment.

Tels sont les funestes progrès de la premiere erreur, que l'imposture a jetée ou nourrie dans l'esprit humain. Puissent les vraies lumieres faire rentrer dans leurs droits, des êtres qui n'ont besoin que de les sentir pour les reprendre ! Sages de la terre, philosophes de toutes les nations, c'est à vous seuls à faire des loix, en les indiquant à vos concitoyens. Ayez le courage d'éclairer vos freres ; & soyez persuadés que la vérité est encore plus facile à répandre que l'erreur. Les hommes intéressés par l'espoir du bonheur, dont vous pouvez leur montrer la route, vous écouteront avec empressement. Faites rougir ces milliers d'esclaves soudoyés, qui sont prêts à exterminer leurs concitoyens, aux ordres de leurs maîtres. Soulevez dans leurs ames la nature & l'humanité contre ce renversement des loix sociales. Apprenez-leur que la liberté vient de Dieu, l'autorité des hommes. Révélez tous les mysteres qui tiennent l'univers à la chaîne & dans les ténebres ; & que s'appercevant combien on se joue de leur crédulité, les peuples éclairés tous à la fois, vengent enfin la gloire de l'espece humaine.

Outre les indigenes, les Portugais trouverent encore dans l'Inde, des mahométans. Quelques-uns y étoient venus des bords de l'Afrique. La plupart étoient des descendans d'Arabes, qui avoient fait dans ces régions des établissemens ou des incursions. La force des armes les avoit rendus les maîtres de tous les pays situés jusqu'à l'Indus. Les plus entreprenans avoient ensuite passé ce fleuve, & de proche en proche, étoient arrivés jusqu'aux extrémités de l'Orient. Sur ce continent immense, ils étoient les facteurs de l'Arabie & de l'Egypte, & traités avec des égards marqués par tous les souverains, qui vouloient avoir des liaisons avec ces con-

trées. Ils s'y étoient fort multipliés, parce que leur religion permettant la polygamie, ils se marioient dans tous les lieux où ils faisoient quelque résidence.

Leurs succès avoient été encore plus rapides & plus permanens dans les isles répandues sur cet océan. Le besoin du commerce les y avoit fait mieux accueillir par les princes & par les peuples. On ne tarda pas à les voïr monter aux premieres dignités de ces petits états, & s'y rendre les arbitres du gouvernement. Ils profiterent de l'ascendant que leur donnoient leurs lumieres, & l'appui qu'ils tiroient de leur patrie pour tout asservir. Dans la vue de leur plaire, des despotes & des esclaves se détacherent d'une religion à laquelle ils tenoient fort peu, pour des dogmes nouveaux qui devoient leur procurer quelques avantages. Le sacrifice étoit d'autant plus facile, que les prédicateurs de l'alcoran souffroient sans difficulté qu'on alliât les anciennes superstitions avec celles qu'ils vouloient établir.

Ces mahométans Arabes, apôtres & négocians tout-à-la-fois avoient encore étendu leur religion en achetant beaucoup d'esclaves, auxquels il donnoient la liberté après les avoir circoncis & leur avoir enseigné leurs dogmes. Mais comme un certain orgueil les empêchoit de mêler leur sang à celui de ces affranchis, ceux-ci formerent avec le tems un peuple particulier sur la côte de la presqu'isle des Indes, depuis Goa jusqu'à Madras. On les distingue encore aujourd'hui sous le nom de Mapoulés dans le Malabar, & sous celui de Choulias au Coromandel. Ils ne savent ni le persan, ni l'arabe, ni le maure, & leur seule langue est celle des contrées où ils vivent. Ils sont la plupart adonnés au commerce, & ne professent qu'un mahométisme extrêmement corrompu par les superstitions indiennes.

L'Indostan que la force a depuis réuni presqu'entiérement sous un joug étranger, étoit partagé, à l'arrivée des Portugais, entre les rois de Cambaie, de Delhi, de Bisnagar, de Narzingue & de Calicut, qui tous comptoient plusieurs souverains plus ou moins puissans parmi leurs tributaires. Le dernier de ces monarques, plus

connu ſous le nom de zamorin qui répond à celui d'empereur, que par celui de ſa ville capitale, avoit les états les plus maritimes, & étendoit ſa domination ſur tout le Malabar.

C'eſt une ancienne tradition, que lorſque les Arabes commencerent à s'établir aux Indes dans le huitieme ſiecle, le ſouverain du Malabar prit un goût ſi vif pour leur religion, que peu content de l'embraſſer, il réſolut d'aller finir ſes jours à la Mecque. Calicut où il s'embarqua, parut un lieu ſi cher, ſi vénérable aux Maures, qu'inſenſiblement ils contracterent l'habitude d'y conduire leurs vaiſſeaux. Ce port tout incommode, tout dangereux qu'il étoit, devint par la ſeule force de cette ſuperſtition, le plus riche entrepôt de ces contrées.

Les pierres précieuſes, les perles, l'ambre, l'ivoire, la porcelaine, l'or, l'argent, les étoffes de ſoie & de coton, l'indigo, le ſucre, toutes ſortes d'épiceries, les bois précieux, les aromates, les beaux vernis : tout ce qui peut ajouter aux délices de la vie y étoit apporté de tout l'orient. Une partie de ces richeſſes y arrivoit par mer; mais comme la navigation n'étoit pas auſſi ſûre, auſſi animée qu'elle l'a été depuis, il en venoit auſſi beaucoup par terre ſur des bœufs ou des éléphans.

## CHAPITRE V.

*Les Portugais s'établiſſent à la côte du Malabar.*

GAMA inſtruit de ces particularités à Mélinde où il avoit touché, y prit un pilote habile, & ſe fit conduire dans le port où le commerce étoit le plus floriſſant. Il y trouva heureuſement un Maure de Tunis, qui entendoit la langue des Portugais, & qui frappé des grandes choſes qu'il avoit vu faire à cette nation ſur les côtes de Barbarie, avoit pris pour elle une inclination plus forte que ſes préjugés. Ce penchant décida Mouzaïde à ſervir de tout ſon pouvoir des étrangers qui s'abandonnoient à lui ſans réſerve.

Il procura une audience du zamorin à Gama, qui propofa une alliance, un traité de commerce avec le roi fon maître. On alloit conclure, lorfque les mufulmans réuffirent à rendre fufpect un concurrent dont ils redoutoient le courage, l'activité & les lumieres. Ce qu'ils dirent de fon ambition, de fon inquiétude, fit une telle impreffion fur l'efprit du prince, qu'il prit la réfolution de faire périr les navigateurs qu'il venoit d'accueillir fi favorablement.

Gama averti de ce changement par fon fidele guide, renvoya fon frere fur fes vaiffeaux. *Quand vous apprendriez*, lui dit-il, *qu'on m'a chargé de fers, ou qu'on m'a fait périr, je vous défends, comme votre général, de me fecourir ou de me venger. Mettez fur le champ à la voile, & allez inftruire le roi des détails de notre voyage.*

Heureufement on ne fut pas réduit à ces extrémités. Le zamorin n'ofa pas ce qu'il pouvoit, ce qu'il vouloit même ; & l'amiral eut la liberté de joindre les fiens. Quelques repréfailles exercées à propos lui firent rendre les marchandifes, les ôtages qu'il avoit laiffés dans Calicut ; & il reprit la route de l'Europe.

On ne peut exprimer quelle joie fon retour répandit dans Lifbonne. On s'y voyoit au moment de faire le plus riche commerce du monde. Ce peuple auffi dévot qu'avide fe flattoit en même tems d'étendre fa religion par la perfuafion, & même par les armes. Les papes qui ne laiffent pas échapper une occafion d'établir qu'ils font maîtres de la terre, donnerent au Portugal toutes les côtes qu'il découvriroit dans l'Orient, & remplirent cette petite nation de la folie des conquêtes.

On fe préfentoit en foule pour monter fur les nouvelles flottes deftinées au voyage des Indes. Treize vaiffeaux fortis du Tage arriverent devant Calicut, fous les ordres d'Alvarès Cabral, & ramenerent au zamorin quelques-uns de fes fujets qu'avoit enlevés Gama. Ces Indiens fe louerent des traitemens qu'ils avoient reçus ; mais ils ne concilierent pas pour long-tems aux Portugais l'efprit du zamorin. Les Maures prévalurent. Le peuple de Calicut féduit par leurs intrigues, maffacra une cinquantaine de ces navigateurs. Cabral pour les venger brûla tous les vaiffeaux Arabes qui étoient dans

dans le port, foudroya la ville, & de-là se rendit à Cochin, & ensuite à Cananor.

Les rois de ces deux villes lui donnerent des épiceries, lui offrirent de l'or & de l'argent, & lui proposerent de s'allier avec lui contre le zamorin dont ils étoient tributaires. Les rois d'Onor, de Culan, quelques autres princes firent dans la suite les mêmes ouvertures. Tous se flattoient d'être déchargés du tribut qu'ils payoient au zamorin, de reculer les frontieres de leurs états, de voir leurs ports enrichis des dépouilles de l'Asie. Cet aveuglement général procura aux Portugais dans tout le Malabar une si grande supériorité, qu'ils n'avoient qu'à se montrer pour donner la loi. Nul souverain n'obtenoit leur alliance qu'en se reconnoissant vassal de la cour de Lisbonne, qu'en souffrant qu'on bâtit une citadelle dans sa capitale, qu'en livrant ses marchandises au prix fixé par l'acquéreur. Le marchand étranger ne pouvoit former sa cargaison qu'après les Portugais; & personne ne naviguoit dans ces mers qu'avec leurs passe-ports. Les combats qu'il falloit livrer n'interrompoient guere leur commerce. Un petit nombre d'entr'eux dissipoient des armées nombreuses. Leurs ennemis les trouvoient par-tout, & par-tout ils fuyoient devant eux. Bientôt les vaisseaux des Maures, ceux du zamorin & de ses vassaux n'oserent plus paroître.

Les Portugais vainqueurs dans l'orient envoyoient à tout moment de riches cargaisons dans leur patrie, où tout retentissoit du bruit de leurs exploits. Peu-à-peu les navigateurs de tous les pays de l'Europe, apprirent la route du port de Lisbonne. Ils y achetoient les marchandises de l'Inde; parce que les Portugais qui les alloient chercher directement, les donnoient à plus bas prix que les négocians des autres nations.

Pour assurer ces avantages, pour les étendre encore, il falloit que la réflexion corrigeât ou affermît ce qui n'avoit été jusqu'alors que l'ouvrage du hasard, d'une intrépidité brillante, du bonheur des circonstances. Il falloit un systême de domination & de commerce assez étendu, pour embrasser tous les objets; mais si bien lié, que toutes les parties du grand édifice qu'on se proposoit d'é-

tablir, se fortifiassent réciproquement. Quoique la cour de Lisbonne eût puisé des lumieres dans les relations qui lui venoient des Indes, & dans le rapport de ceux qu'elle y avoit chargés jusqu'alors de ses intérêts; elle eut la sagesse de donner toute sa confiance à Alphonse Albuquerque, le plus éclairé des Portugais qui fussent passés en Asie.

Le nouveau vice-roi se montra plus grand encore qu'on ne l'avoit espéré. Il sentit qu'il falloit au Portugal un établissement facile à défendre, qui eût un bon port, dont l'air fût sain, & où les Portugais fatigués du trajet de l'Europe à l'Inde pussent recouvrer leurs forces. Il sentit que Lisbonne avoit besoin de Goa.

Goa qui s'éleve en amphithéatre, est situé vers le milieu de la côte de Malabar, dans une isle détachée du continent par les deux bras d'une riviere qui se jette dans la mer, à quelque distance de la ville, après avoir formé devant ses murs un des plus beaux ports de l'univers. On donne à cette isle dix lieues de tour. Dans ce petit espace se trouvent des collines, des plaines, des bois, des canaux, des sources d'une eau excellente, une cité magnifiquement bâtie, des bourgs & des villages considérables. On découvre avant d'entrer dans le port les deux péninsules de Salset & de Bardes, qui lui servent en même tems & de rempart & d'abri. Elles sont défendues par des forts bordés d'artillerie, devant lesquels doivent s'arrêter tous les vaisseaux qui veulent mouiller au port.

Quoique Goa fût moins considérable qu'il ne le devint depuis, on le regardoit comme le poste le plus avantageux de l'Inde. Il relevoit du roi de Decan; mais Idalcan auquel il l'avoit confié s'étoit rendu indépendant, & cherchoit à s'agrandir dans le Malabar. Tandis que l'usurpateur étoit occupé dans le continent, Albuquerque se présenta aux portes de Goa, les força, & n'acheta pas chérement un si grand avantage.

Idalcan averti du malheur qui venoit de lui arriver, ne balança pas sur le parti qu'il lui convenoit de prendre. D'accord avec les Indiens même, ses ennemis, qui n'y avoient guere moins d'intérêt

que lui, il marcha vers ſa capitale avec une célérité inconnue juſqu'alors dans ſon pays. Les Portugais mal affermis dans leur conquête, ſe virent hors d'état de s'y maintenir : ils ſe retirerent ſur leur flotte qui ne quitta point le port, & ils envoyerent chercher des ſecours à Cochin. Pendant qu'ils les attendoient, les vivres leur manquerent. Idalcan leur en offrit, & leur fit dire *que c'étoit par les armes & non par la faim qu'il vouloit vaincre.* Il étoit alors d'uſage dans les guerres de l'Inde que les armées laiſſaſſent paſſer des ſubſiſtances à leurs ennemis. Albuquerque rejeta les offres qu'on lui faiſoit, & répondit : *qu'il ne recevroit des préſens d'Idalcan que lorſqu'ils ſeroient amis.* Il attendoit toujours des ſecours qui ne venoient point.

Cet abandon le détermina à ſe retirer, & à renvoyer l'exécution de ſon projet chéri à un tems plus favorable que les circonſtances amenerent dans peu de mois. Idalcan ayant été forcé de ſe remettre en campagne pour préſerver ſes états d'une deſtruction totale, Albuquerque fondit à l'improviſte ſur Goa qu'il emporta d'emblée, & où il ſe fortifia. Calicut, dont le port ne valoit rien, & où les vaiſſeaux Arabes n'oſoient plus paroître, vit ſon commerce & ſes richeſſes paſſer dans une ville qui devint la métropole de tous les établiſſemens Portugais dans l'Inde.

Les naturels du pays étoient trop foibles, trop lâches, trop diviſés, pour mettre des bornes aux proſpérités de cette nation brillante. Elle n'avoit à prendre des précautions que contre les Egyptiens, & elle n'en oublia, n'en différa aucune.



## CHAPITRE VI.

*Maniere dont se faisoit le commerce des Indes, avant les conquêtes des Portugais.*

L'EGYPTE que nous regardons comme la mere de toutes les antiquités historiques, la premiere source de la police, le berceau des sciences & des arts ; l'Egypte, après avoir resté durant des siecles isolée du reste de la terre, que sa sagesse dédaignoit, connut & pratiqua la navigation. Ses habitans négligerent long-tems la Méditerranée, où sans doute ils n'appercevoient pas de grands avantages, pour tourner leurs voiles vers la mer des Indes, qui étoit le vrai canal des richesses.

A l'aspect d'une région située entre deux mers, dont l'une est la porte de l'Orient, & l'autre est la porte de l'Occident, Alexandre forma le projet de placer le siege de son empire en Egypte, & d'en faire le centre du commerce de l'univers. Ce prince le plus éclairé des conquérans, comprit que s'il y avoit un moyen de cimenter l'union des conquêtes qu'il avoit faites, & de celles qu'il se proposoit, c'étoit dans un pays que la nature semble avoir attaché, pour ainsi dire, à la jonction de l'Afrique & de l'Asie, pour les lier avec l'Europe. La mort prématurée du plus grand capitaine que l'histoire & la fable aient transmis à l'admiration des hommes, auroit à jamais enseveli ces grandes vues, si elles n'eussent été suivies en partie par Ptolomée, celui de ses lieutenans qui dans le partage de la plus magnifique dépouille que l'on connoisse, s'appropria l'Egypte.

Sous le regne de ce nouveau souverain, & de ses premiers successeurs, le commerce prit des accroissemens immenses. Alexandrie servoit au débouché des marchandises qui venoient de l'Inde, par la mer Rouge, au port de Bérénice. (*)

(*) Pour faciliter la communication des deux villes, on creusa, disent quelques Histo-

Un écrivain, qui s'eſt profondément occupé de cet objet, & qui nous ſert de guide, dit, que quelques-uns des nombreux vaiſſeaux que ces liaiſons avoient fait conſtruire, ſe bornoient à traiter dans le golfe avec les Arabes & les Abyſſins. Parmi ceux qui tentoient la grande mer, les uns deſcendoient à droite vers le midi, le long des côtes orientales de l'Afrique, juſqu'à l'iſle de Madagaſcar; les autres montoient à gauche vers le ſein Perſique, entroient même dans l'Euphrate, pour négocier avec les habitans de ſes bords, & ſur-tout avec les Grecs, qu'Alexandre y avoit entraînés dans ſes expéditions. D'autres plus enhardis encore par la cupidité, reconnoiſſoient les bouches de l'Indus, parcouroient la côte de Malabar, & s'arrêtoient à l'iſle de Ceilan, connue des anciens ſous le nom de Taprobane. Enfin, un très-petit nombre franchiſſoit le Coromandel, pour remonter le Gange, juſqu'à Palybotra, la plus célebre ville de l'Inde par ſes richeſſes. Ainſi l'induſtrie alla pas à pas, de fleuve en fleuve, & d'une côte à l'autre, s'approprier les tréſors de la terre la plus fertile en fruits, en fleurs, en aromates, en pierreries, en alimens de luxe & de volupté.

On n'employoit à cette navigation, que des bateaux longs & plats, tels à-peu-près qu'on les voyoit flotter ſur le Nil. Avant que la bouſſole eût agrandi les vaiſſeaux, & les eût pouſſés en haute mer à pluſieurs voiles, ils étoient réduits à raſer les côtes à la rame, à ſuivre terre à terre toutes les ſinuoſités du rivage, à ne prêter que peu de bord & de flanc aux vents, peu de profon-

riens, un canal qui partoit d'un des bras du Nil, & qui alloit ſe décharger dans le golfe Arabique. Par le moyen des eaux réunies avec intelligence & d'un grand nombre d'écluſes ingénieuſement conſtruites, on parvint à lui donner cinquante lieues de longueur, vingt-cinq toiſes de large, & toute la profondeur dont pouvoient avoir beſoin les bâtimens de ce tems-là. Ce ſuperbe ouvrage, par des raiſons phyſiques qu'il ſeroit trop long de développer, ne produiſit pas les avantages qu'on en attendoit, & on le vit ſe ruiner inſenſiblement. Il fut remplacé autant qu'il étoit poſſible. Le gouvernement fit conſtruire dans les déſerts arides & ſans eaux qu'il falloit traverſer pour ſe rendre de la mer Rouge à l'endroit où l'on s'embarquoit pour Alexandrie, des citernes & des hôtelleries où les voyageurs & les caravanes ſe repoſoient avec les chameaux.

deur aux vagues, de peur d'échouer contre les écueils, ou ſur les ſables & les bas-fonds. Auſſi les voyages, dont la traverſée n'égaloit pas le tiers de ceux que nous faiſons en moins de ſix mois, duroient-ils quelquefois cinq ans & plus. On ſuppléoit alors à la petiteſſe des vaiſſeaux, par le nombre ; & à la lenteur de leur marche, par la multiplication des eſcadres.

Les Egyptiens portoient aux Indes ce qu'on y a toujours porté depuis, des étoffes de laine, du fer, du plomb, du cuivre, quelques petits ouvrages de verrerie, & de l'argent. En échange, ils recevoient de l'ivoire, de l'ébene, de l'écaille, des toiles blanches & peintes, des ſoieries, des perles, des pierres précieuſes, de la canelle, des aromates & ſur-tout de l'encens. C'étoit le parfum le plus recherché. Il ſervoit au culte des dieux, aux délices des rois. Son prix étoit ſi cher, que les négocians le falſifioient, ſous prétexte de le perfectionner. Les ouvriers employés à le préparer étoient nuds ; tant l'avarice craint les larcins de la pauvreté. On leur laiſſoit ſeulement autour des reins une ceinture, dont le maître de l'attelier ſcelloit l'ouverture avec ſon cachet.

Toutes les nations maritimes & commerçantes de la Méditerranée, alloient dans les ports de l'Egypte acheter les productions de l'Inde. Lorſque Carthage & Corinthe eurent ſuccombé ſous les vices de leur opulence, les Egyptiens ſe virent obligés d'exporter eux-mêmes les richeſſes dont ces villes chargeoient autrefois leurs propres vaiſſeaux. Dans les progrès de leur marine, ils pouſſerent leurs voyages juſqu'à Cadix. A peine pouvoient-ils ſuffire aux conſommations de Rome, dont le luxe avoit crû à proportion de ſes conquêtes. Eux-mêmes ſe livroient à des profuſions, dont les détails nous paroiſſent romaneſques. Cléopatre, avec qui finit leur empire & leur hiſtoire, étoit auſſi prodigue que voluptueuſe. Mais malgré ces dépenſes incroyables, tel étoit le bénéfice qu'ils retiroient du commerce des Indes, que lorſqu'ils eurent été ſubjugués & dépouillés, les terres, les denrées, les marchandiſes, tout doubla de prix à Rome. Le vainqueur remplaçant le vaincu dans cette ſource d'opulence, qui devoit l'enfler ſans l'agrandir,

gagna cent pour un, ſi l'on s'en rapporte à Pline. A travers l'exagération, qu'il eſt facile de voir dans ce calcul, on doit préſumer quels avoient pu être les profits dans des tems reculés, où les Indiens étoient moins éclairés ſur leurs intérêts.

Tant que les Romains eurent aſſez de vertu pour conſerver la puiſſance que leurs ancêtres avoient acquiſe, l'Egypte contribua beaucoup à ſoutenir la majeſté de l'empire, par les richeſſes des Indes qu'elle y faiſoit couler. Mais l'embonpoint du luxe eſt une maladie qui annonce la décadence des forces. Ce grand empire tomba par ſa propre peſanteur; ſemblable aux leviers de bois ou de métal, dont l'extrême longueur fait la foibleſſe. Il ſe rompit en deux pieces.

L'Egypte fut annexée à l'empire d'Orient, qui ſe ſoutint plus long-tems que celui d'Occident; parce qu'il fut attaqué plus tard ou moins fortement. Sa poſition & ſes reſſources l'euſſent rendu même inébranlable, ſi les richeſſes pouvoient tenir lieu de courage. Mais on ne ſut oppoſer que des ruſes à un ennemi, qui joignoit l'enthouſiaſme d'une nouvelle religion, à toute la force de ſes mœurs encore barbares. Une ſi foible barriere ne pouvoit pas arrêter un torrent qui devoit s'accroître de ſes ravages. Dès le ſeptieme ſiecle, il engloutit pluſieurs provinces, entr'autres l'Egypte, qui après avoir été l'un des premiers empires de l'antiquité, le modele de toutes les monarchies modernes, étoit deſtinée à languir dans le néant juſqu'à nos jours.

Les Grecs ſe conſolerent de ce malheur, quand ils virent que les guerres des Sarraſins avoient fait paſſer la plus grande partie du commerce des Indes, d'Alexandrie à Conſtantinople, par deux canaux, déjà très-connus.

L'un étoit le Pont-Euxin ou la mer Noire. C'eſt-là qu'on s'embarquoit pour remonter le Phaſe, d'abord ſur de grands bâtimens, enſuite ſur de plus petits juſqu'à Serapana. De-là partoient des voitures qui conduiſoient par terre en quatre ou cinq jours, les marchands avec leurs marchandiſes au fleuve Cyrus, qui ſe jette dans la mer Caſpienne. A travers cette mer orageuſe, on

gagnoit l'embouchure de l'Oxus, qu'on remontoit jusqu'auprès des sources de l'Indus, d'où l'on revenoit par le même chemin, chargé des trésors de l'Asie. Telle étoit une des routes de communication entre ce grand continent, toujours riche de sa nature, & celui de l'Europe, alors pauvre & ravagé par ses propres habitans.

L'autre voie étoit moins compliquée. Des bâtimens Indiens, partis de différentes côtes, traversoient le golfe Persique jusqu'aux bords de l'Euphrate, où ils déposoient leur cargaison. Il ne falloit qu'un jour pour la transporter par terre, de ce fleuve à Palmyre. Cette ville dont les ruines respirent encore l'opulence, faisoit passer ces marchandises par les déserts aux côtes de Syrie. Un si riche commerce l'avoit élevée à une prospérité que ses fondemens, jetés au milieu des sables, ne lui promettoient pas. Lorsqu'elle eut été détruite, les caravanes après quelques variations, se fixerent à la route d'Alep, qui par le port d'Alexandrette, poussa le cours & la pente des richesses jusqu'à Constantinople, devenu enfin le marché général des productions de l'Inde.

Cet avantage seul auroit pu soutenir l'empire dans le penchant de sa décadence, & peut-être lui rendre son ancienne gloire: mais il l'avoit due à ses armes, à des vertus, à des mœurs frugales; & tout ce qui conserve la prospérité lui manquoit. Corrompus par les richesses prodigieuses qu'un commerce exclusif leur assuroit presque sans efforts & sans vigilance, les Grecs s'abandonnerent à cette vie oisive & molle qu'amene le luxe; aux frivoles jouissances des arts brillans & voluptueux, aux vaines discussions d'un jargon sophistique sus les matieres de goût, de sentiment, & même de religion & de politique. Ils ne savoient que se laisser opprimer, & non se faire gouverner; caresser tour-à-tour la tyrannie par une lâche adulation, ou l'irriter par une molle résistance. Quand les empereurs eurent acheté ce peuple, ils le vendirent à tous les monopoleurs qui voulurent s'enrichir des ruines de l'état. Le gouvernement toujours plutôt corrompu que les citoyens, laissa tomber sa marine, & ne compta plus pour sa défense, que sur les traités qu'il faisoit avec les étrangers, dont les vaisseaux remplissoient ses ports. Les

Italiens

Italiens s'étoient insensiblement emparés de la navigation de transport, que les Grecs avoient long-tems retenue dans leurs mains. Cette branche d'industrie, plus active encore que lucrative, étoit doublement utile à une nation commerçante, dont la principale richesse est celle qui entretient la vigueur par le travail. L'inaction précipita la perte de Constantinople, pressée, investie de tous côtés par les conquêtes des Turcs. Les Génois furent engloutis dans le précipice que leur perfidie & leur avidité leur avoient creusé. Mahomet second les chassa de Caffa, où dans les derniers tems, ils avoient attiré la plus grande partie du commerce de l'Asie.

Les Vénitiens n'avoient pas attendu cette catastrophe pour chercher les moyens de se rouvrir la route de l'Egypte. Ils avoient trouvé plus de facilité qu'ils n'en espéroient d'un gouvernement formé depuis les dernieres croisades, & à-peu-près semblable à celui d'Alger. Les Mammelus, qui à l'époque de ces guerres, s'étoient emparés d'un trône dont ils avoient été jusqu'alors l'appui, étoient des esclaves tirés la plupart de la Circassie dès leur enfance, & formés de bonne-heure aux combats. Un chef, & un conseil composé de vingt-quatre des principaux d'entr'eux exerçoient l'autorité. Ce corps militaire que la mollesse auroit nécessairement énervé, étoit renouvellé tous les ans par une foule de braves aventuriers que l'espérance de la fortune attiroit de toutes parts. Ces hommes avides consentirent pour l'argent qu'on leur donna, pour les promesses qu'on leur fit, que leur pays devînt l'entrepôt des marchandises des Indes. Ils souffrirent par corruption, ce que l'intérêt politique de leur état auroit toujours exigé. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois tirerent quelque utilité de cette révolution, mais elle tourna singuliérement à l'avantage des Vénitiens qui l'avoient conduite. Telle étoit la situation des choses, lorsque les Portugais parurent aux Indes.

Ce grand événement & les suites rapides qu'il eut, causerent de vives inquiétudes à Venise. La sagesse de cette république ve-

noit d'être déconcertée par une ligue à laquelle elle ne put résister ; & qu'assurément elle n'avoit pas dû prévoir. Plusieurs princes divisés d'intérêt, rivaux de puissance, & qui avoient des prétentions opposées, venoient de s'unir contre toutes les regles de la justice & de la politique, pour détruire un état qui ne faisoit ombrage à aucun d'eux ; & Louis XII. lui-même, qui de tous ces princes avoit le plus d'intérêt à la conservation de Venise, Louis XII. par la victoire d'Aignadel, la mit sur les bords de sa ruine. La division qui devoit nécessairement se mettre entre de semblables alliés, & la prudence de la république l'avoient sauvée de ce danger, le plus éminent en apparence ; mais en effet moins grand, moins réel que celui où la jetoit la découverte du passage aux Indes, par le cap de Bonne-Espérance.

Elle vit aussi-tôt que le commerce des Portugais alloit ruiner le sien, & par conséquent sa puissance. Elle fit jouer tous les ressorts que put lui fournir l'habileté de ses administrateurs. Quelques-uns de ces émissaires intelligens, qu'elle savoit par-tout acheter & employer à propos, persuaderent aux Arabes fixés dans leur pays, & à ceux qui étoient répandus dans l'Inde, ou sur les côtes orientales de l'Afrique, que leur cause étant la même que celle de Venise, ils devoient s'unir avec elle, contre une nation qui venoit s'emparer de la source commune de leurs richesses.

Les cris de cette ligue arriverent au soudan d'Egypte, déjà réveillé par les malheurs qu'il éprouvoit, par ceux qu'il prévoyoit. Ses douanes qui formoient la principale branche de ses revenus, par le droit de cinq pour cent, que les marchandises des Indes payoient à leur entrée, & par celui de dix qu'elles payoient à leur sortie, commençoient à ne plus rien rendre. Les banqueroutes, que l'interruption des affaires rendoit fréquentes & nécessaires, aigrissoient les esprits contre le gouvernement toujours responsable aux peuples des malheurs qui leur arrivent. La milice mal payée, craignant de l'être encore plus mal, se permettoit des mutineries plus redoutables dans le déclin de la puissance, que dans des tems

de profpérité. L'Egypte étoit également malheureufe, & par le commerce que faifoient les Portugais, & par celui que leurs violences l'empêchoient de faire.

Elle pouvoit fe relever de cette décadence avec une flotte; mais la mer Rouge n'offroit rien de ce qu'il falloit pour la conftruire. Les Vénitiens leverent cet obftacle. Ils envoyerent à Alexandrie des bois, & d'autres matériaux. On les conduifit par le Nil, au Caire, d'où ils furent portés fur des chameaux à Suez. C'eft de ce port célebre qu'on fit partir pour l'Inde en 1508, quatre grands vaiffeaux, un galion, deux galeres & trois galiottes.

## CHAPITRE VII.

### *Les Portugais fe rendent les maîtres de la mer-Rouge.*

LEs Portugais avoient prévu cet orage. Pour le prévenir, ils avoient fongé dès l'année précédente, à fe rendre maîtres de la navigation de la mer Rouge, bien affurés qu'avec cet avantage ils n'auroient plus à craindre ni la concurrence, ni les forces de l'Egypte & de l'Arabie. Dans cette vue, ils avoient formé le deffein de s'emparer de l'ifle de Socotora, fort connue dans l'antiquité fous le nom de Diofcoride, pour l'abondance & la perfection de fon aloès. Elle eft fituée dans le golfe de la mer Rouge, à cent quatre vingts lieues du détroit de Babelmandel, formé du côté de l'Afrique, par le cap de Gardafui, & du côté de l'Arabie, par celui de Fartaque.

Triftan d'Acugna, parti du Portugal avec un armement confidérable, attaqua cette ifle. Il fut combattu à la defcente par Ibrahim, fils du roi des Fartaques, fouverain d'une partie de l'Arabie & de Socotora. Ce jeune prince fut tué dans l'action. Les Portugais affiégerent, & bientôt emporterent d'affaut, la feule place qui étoit dans l'ifle; quoiqu'elle fût défendue, jufqu'à la derniere extrémité, par une garnifon plus nombreufe que leur petite

armée. Les ſoldats de cette garniſon ne voulant point ſurvivre au fils de leur ſouverain, refuſerent de capituler, & ſe firent tuer juſqu'au dernier. L'intrépidité des troupes de d'Acugna, étoit encore au deſſus de ce courage.

Le ſuccès de cette entrepriſe ne produiſit pas les avantages qu'on en eſpéroit. Il ſe trouva que l'iſle étoit ſtérile, qu'elle n'avoit point de port, & que les navigateurs qui ſortoient de la mer Rouge, n'y touchoient jamais, quoiqu'on ne pût s'empêcher de la reconnoître pour entrer dans ce golfe. Auſſi la flotte Egyptienne pénétra-t-elle ſans danger dans l'Océan Indien. Elle ſe joignit à celle de Cambaie. Ces deux forces réunies combattirent avec avantage les Portugais, qui venant d'expédier pour l'Europe un grand nombre de vaiſſeaux chargés de marchandiſes, ſe trouvoient conſidérablement affoiblis. Le triomphe fut court. Les vaincus reçurent des renforts & reprirent la ſupériorité pour ne la plus perdre. Les armemens qui continuerent à partir d'Egypte, furent toujours battus & diſſipés par les petites eſcadres Portugaiſes, qui croiſoient à l'entrée du golfe.

Cependant comme cette petite guerre donnoit toujours de l'inquiétude, occaſionnoit quelques dépenſes, Albuquerque crut devoir y mettre fin, par la deſtruction de Suez. Mille obſtacles traverſoient ce projet.

La mer Rouge, qui doit ſon nom aux coraux, aux madrepores, aux plantes marines qui tapiſſent preſque par-tout ſon fond, ou même au ſable qui colore ſes eaux, a d'un côté l'Arabie, de l'autre la haute Ethiopie & l'Egypte. On lui donne ſix cent quatre-vingts lieues depuis l'iſle de Socotora juſqu'à l'iſthme fameux qui joint l'Afrique à l'Aſie. Comme elle eſt fort longue, très-étroite, & qu'elle ne reçoit aucun fleuve dont la force puiſſe s'oppoſer à celle du flux; elle participe d'une maniere plus ſenſible aux mouvemens de l'Océan, que les autres mers Méditerranées, ſituées à-peu-près ſous la même latitude. Elle eſt peu ſujette aux orages, & ne connoît preſque point d'autres vents que ceux du nord & du ſud, qui ſont périodiques comme la mouçon dans l'Inde, & qui

fixent invariablement dans cette mer, le tems de l'entrée & de la ſortie. On peut la partager en trois bandes. Celle du milieu eſt nette, navigable jour & nuit ſur une profondeur de vingt-cinq à ſoixante braſſes d'eau. Les deux qui bordent les côtes, quoique pleines d'écueils, ſont préférées par les gens du pays, qui obligés de ſe tenir au voiſinage des terres à cauſe de la petiteſſe de leurs bâtimens, ne gagnent le grand canal que lorſqu'ils craignent quelque coup de vent. La difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité, d'aborder les ports répandus ſur la côte, fait que cette navigation eſt très-périlleuſe pour les grands vaiſſeaux, qui ne trouvent d'ailleurs ſur leur route qu'un nombre conſidérable d'iſles déſertes, arides & ſans eau.

Albuquerque, malgré ſes talens, ſon expérience & ſa fermeté, ne réuſſit pas à ſurmonter tant d'obſtacles. Après s'être enfoncé bien avant dans la mer Rouge, il fut obligé de revenir ſur ſes pas avec ſa flotte, qui avoit ſouffert de continuelles incommodités & couru de forts grands dangers. Une politique inquiete & cruelle lui fit imaginer des moyens d'arriver à ſon but, beaucoup plus hardis, mais qu'il croyoit plus infaillibles. Il vouloit que l'empereur d'Ethiopie, qui briguoit la protection du Portugal, détournât le cours du Nil, en lui ouvrant un paſſage pour ſe jeter dans la mer Rouge. L'Egypte ſeroit alors devenue en grande partie inhabitable, peu propre du moins au commerce. Lui-même il ſe propoſoit de jeter dans l'Arabie, par le golfe Perſique, trois ou quatre cents chevaux, qu'il croyoit ſuffiſans pour aller piller Médine & la Mecque. Il penſoit qu'une expédition de cet éclat rempliroit de terreur les mahométans, & arrêteroit ce prodigieux concours de pélerins, le plus ſolide appui du commerce, dont il cherchoit à extirper les racines.

Des entrepriſes moins haſardeuſes, & plus utiles pour le moment, le porterent à différer la ruine d'une puiſſance dont il ſuffiſoit d'arrêter alors la rivalité. La conquête de l'Egypte par les Turcs, quelques années après, rendit néceſſaires de plus grandes précautions. Les hommes de génie auxquels il fut donné de ſaiſir

la chaîne des événemens qui avoient précédé & suivi le passage du cap de Bonne-Espérance, de porter des conjectures profondes sur les bouleversemens que ce nouveau chemin de navigation devoit prévenir, ne purent s'empêcher de regarder cette fameuse découverte comme la plus grande époque de l'histoire du monde.

L'Europe commençoit à peine à respirer & à secouer le joug de la servitude, qui avoit avili ses habitans depuis les conquêtes des Romains & l'établissement des loix féodales. Les tyrans sans nombre qui opprimoient des multitudes d'esclaves avoient été ruinés par le délire des croisades. Pour soutenir ces extravagantes expéditions, ils avoient été obligés de vendre leurs terres & leurs châteaux, & d'accorder à prix d'argent à leurs vassaux, quelques privileges qui les rapprochoient enfin de la condition des hommes. Alors le droit de propriété commença à s'introduire parmi les particuliers, & leur donna cette sorte d'indépendance, sans laquelle la propriété n'est elle-même qu'une illusion. Ainsi les premieres étincelles de liberté qui aient éclairé l'Europe, furent l'ouvrage inattendu des croisades; & la folie des conquêtes contribua, pour la premiere fois au bonheur des hommes.

Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignoit de nouveau, & peut-être pour toujours. Les Turcs alloient remplacer ces nations féroces, qui des extrémités de la terre, étoient venues remplacer les Romains, pour devenir comme eux, le fléau du genre humain; & à nos barbares institutions, auroit succédé un joug plus pesant encore. Cet événement étoit inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Egypte n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tenterent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuroient celle de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auroient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auroient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple qui étoit conquérant par la nature de sa religion & de sa politique?

L'Angleterre se déchiroit pour les intérêts de sa liberté; la France

pour les intérêts de ses maîtres; l'Allemagne pour ceux de la religion; l'Italie, pour les prétentions réciproques d'un tyran & d'un imposteur. Couverte de fanatiques & de combattans, l'Europe entiere ressembloit à un malade, qui tombé dans le délire, s'ouvre les veines, & perd dans sa fureur son sang avec ses forces. Dans cet état d'épuisement & d'anarchie, elle n'auroit opposé aux Turcs qu'une foible résistance. Plus le calme, qui succede aux guerres civiles, rend les peuples redoutables à leurs voisins, plus les troubles de la dissension qui les divise les exposent à l'invasion & à l'oppression. La conduite dépravée du clergé auroit encore favorisé les progrès d'un culte étranger, & nous serions sans retour dans les chaînes de l'esclavage. En effet, de tous les systêmes politiques & religieux qui affligent l'espece humaine, il n'en est point qui laisse moins de carriere à la liberté que celui des musulmans. Dans presque toute l'Europe, une religion étrangere au gouvernement, & qui s'est introduite à son insu; une morale répandue sans ordre, sans précision dans des livres obscurs & susceptibles d'une infinité d'interprétations différentes; une autorité en proie aux prêtres & aux souverains, qui se disputent tour-à-tour le droit de commander aux hommes; des loix politiques & civiles sans cesse en contradiction avec la religion dominante qui condamne l'inégalité & l'ambition; une administration inquiete & entreprenante, qui pour dominer avec plus d'empire, oppose continuellement une partie de l'état à l'autre partie: tous ces germes de trouble doivent entretenir dans les esprits une fermentation violente. Est-il surprenant qu'au milieu de ces mouvemens, la nature s'éveille, & crie au fond des cœurs: *l'homme est né libre?*

Mais sous le joug d'une religion qui consacre la tyrannie, en fondant le trône sur l'autel; qui semble imposer silence à l'ambition, en permettant la volupté; qui favorise la paresse naturelle, en interdisant les opérations de l'esprit: il n'y a point d'espérance pour les grandes révolutions. Aussi les Turcs qui égorgent si souvent leur maître, n'ont-ils jamais pensé à changer leur gouvernement. Cette idée est au dessus de leurs ames énervées & cor-

rompues. C'en étoit donc fait de la liberté du monde entier ; elle étoit perdue, fi le peuple de la chrétienté le plus fuperftitieux, & peut-être le plus efclave, n'eût arrêté les progrès du fanatifme des mufulmans, & brifé le cours impétueux de leurs conquêtes, en leur coupant le nerf des richeffes. Albuquerque fit plus. Après avoir pris des mefures efficaces pour qu'aucun vaiffeau ne pût paffer de la mer d'Arabie dans les mers des Indes, il chercha à fe donner l'empire du golfe Perfique.



## CHAPITRE VIII.

*Les Portugais fe rendent les maîtres de la navigation du golfe Perfique.*

AU débouché du détroit de Mocandon, qui conduit dans ce bras de mer, eft fituée l'ifle de Gerun. C'eft fur ce rocher ftérile qu'un conquérant Arabe bâtit dans le onzieme fiecle la ville d'Ormuz, devenue avec le tems, la capitale d'un royaume, qui d'un côté s'étendoit affez avant dans l'Arabie, & de l'autre, dans la Perfe. Ormuz avoit deux bons ports ; il étoit grand, peuplé, fortifié. Il ne devoit fes richeffes & fa puiffance qu'à fa fituation. Il fervoit d'entrepôt au commerce de la Perfe avec les Indes : commerce très-confidérable dans un tems où les Perfans faifoient paffer par les ports de Syrie, ou par Caffa, la plupart des marchandifes qui venoient de l'Afie en Europe. Dans les faifons qui permettoient l'arrivée des marchands étrangers, Ormuz étoit la ville la plus brillante & la plus agréable de l'Orient. On y voyoit des hommes de prefque toutes les parties de la terre faire un échange de leurs denrées, & traiter leurs affaires avec une politeffe & des égards peu connus dans les autres places de commerce.

Ce ton étoit donné par les marchands du port, qui communiquoient aux étrangers une partie de leur affabilité. Leurs manieres, le bon ordre qu'ils entretenoient dans leur ville, les commodités,

dités, les plaisirs de toute espece qu'ils y rassembloient : tout concouroit avec les intérêts du commerce, à y attirer les négocians. Le pavé des rues étoit couvert de nattes très-propres, & en quelques endroits de tapis. Des toiles qui s'avançoient du haut des maisons, rendoient les ardeurs du soleil supportables. On voyoit des cabinets à la façon des Indes, ornés de vases dorés, ou de porcelaine, qui contenoient des arbustes fleuris, ou des plantes aromatiques. On trouvoit dans les places des chameaux chargés d'eau. On prodiguoit les vins de Perse, ainsi que les parfums & les alimens les plus exquis. On entendoit la meilleure musique de l'Orient. Ormuz étoit rempli de belles filles des différentes contrées de l'Asie, instruites dès l'enfance dans tous les arts qui varient & augmentent la volupté. On y goûtoit enfin tous les délices que peuvent attirer & réunir l'abord des richesses, un commerce immense, un luxe ingénieux, un peuple poli & des femmes galantes.

A son arrivée dans les Indes, Albuquerque commença par ravager les côtes, par piller les villes dépendantes d'Ormuz. Ces dévastations qui sont plus d'un brigand que d'un conquérant, n'entroient pas naturellement dans son caractere : mais il se les permettoit, dans l'espérance d'engager une puissance, qu'il n'étoit pas en état de réduire par la force, à se présenter d'elle-même au joug qu'il vouloit lui donner. Lorsqu'il crut avoir inspiré une terreur nécessaire à ses desseins, il se présenta devant la capitale, dont il somma le roi de se rendre tributaire du Portugal, comme il l'étoit de la Perse. Cette proposition fut reçue comme elle devoit l'être. Une flotte composée de vaisseaux Ormuziens, Arabes & Persans, vint combattre l'escadre d'Albuquerque, qui détruisit toutes ces forces avec cinq navires. Le roi découragé, consentit que le vainqueur construisît une citadelle, qui devoit également dominer la ville & ses deux ports.

Albuquerque, qui connoissoit le prix du tems, ne perdit pas un moment pour hâter cette construction. Il travailloit comme le dernier des siens. Cette activité n'empêcha pas qu'on ne remarquât

le peu de monde qu'il avoit. Atar, qui par des révolutions communes en Orient, étoit parvenu de l'efclavage au miniftere, rougit d'avoir facrifié l'état à une poignée d'étrangers. Plus habile à manier les refforts de la politique, que ceux de la guerre, il réfolut de réparer par des artifices le mal qu'il avoit fait par fa lâcheté. Il fut gagner, corrompre, défunir & brouiller fi bien les Portugais entr'eux & avec leur chef, qu'ils furent cent fois fur le point d'en venir aux mains. Cette animofité qui augmentoit toujours, les détermina à fe rembarquer, au moment qu'on les avertit qu'il y avoit un complot pour les égorger. Albuquerque, qui s'affermiffoit dans fes idées par les obftacles & par les murmures, prit le parti d'affamer la place, & de fermer le paffage à tous les fecours. Sa proie ne lui pouvoit échapper, lorfque trois de fes capitaines l'abandonnerent honteufement avec leurs vaiffeaux. Pour juftifier leur défertion, ils ajouterent à la noirceur de leur infidélité, celle d'imputer à leur général les crimes les plus atroces.

Cette trahifon força Albuquerque à renvoyer l'exécution de fon projet au tems qu'il favoit n'être pas éloigné, où il auroit à fa difpofition toutes les forces de fa nation. Dès qu'il fut devenu viceroi, il reparut devant Ormuz avec un appareil, auquel une cour corrompue, un peuple amolli, ne fe crurent pas en état de réfifter. On fe foumit. Le fouverain de la Perfe ofa demander un tribut au vainqueur. Albuquerque fit apporter devant l'envoyé, des boulets, des grenades & des fabres. *Voilà*, lui dit-il, *la monnoie des tributs que paie le roi de Portugal.*

Après cette expédition, la puiffance Portugaife fe trouva affez folidement établie dans les golfes d'Arabie & de Perfe, fur la côte de Malabar, pour qu'on pût fonger à l'étendre dans l'eft de l'Afie.



## CHAPITRE IX.

### *Etabliſſement des Portugais à Ceilan.*

Il ſe préſentoit d'abord à Albuquerque l'iſle de Ceilan, qui a quatre-vingts lieues de long ſur trente dans ſa plus grande largeur. Dans les ſiecles les plus reculés, elle étoit très-connue ſous le nom de Taprobane. Le détail des révolutions qu'elle doit avoir éprouvées n'eſt pas venu juſqu'à nous. Tout ce que l'hiſtoire nous apprend de remarquable, c'eſt que les loix y furent autrefois ſi reſpectées que le monarque n'étoit pas plus diſpenſé de leur obſervation que le dernier des citoyens. S'il les violoit, il étoit condamné à la mort; mais avec cette diſtinction, qu'on lui épargnoit les humiliations du ſupplice. Tout commerce, toute conſolation, tous les ſecours de la vie, lui étoient refuſés; & il finiſſoit miſérablement ſes jours dans cette eſpece d'excommunication.

Lorſque les Portugais aborderent à Ceilan, ils la trouverent très-peuplée: deux nations différentes par les mœurs, par le gouvernement & par la religion, l'habitoient. Les Bedas, établis à la partie ſeptentrionale de l'iſle & dans le pays le moins abondant, ſont partagés en tribus, qui ſe regardent comme une ſeule famille, & qui n'obéiſſent qu'à un chef, dont l'autorité n'eſt pas abſolue. Ils ſont preſque nuds: du reſte, ce ſont les mêmes mœurs & le même gouvernement qu'on trouve dans les montagnes d'Ecoſſe. Ces tribus unies pour la défenſe commune, ont toujours vaillamment combattu pour leur liberté, & n'ont jamais attenté à celle de leurs voiſins. On ſait peu de choſe de leur religion, & il eſt douteux qu'elles aient un culte. Elles ont peu de communication avec les étrangers. On garde à vue ceux qui traverſent les cantons qu'elles habitent. Ils y ſont bien traités, & promptement renvoyés. La jalouſie des Bedas pour leurs femmes, leur inſpire en partie ce ſoin d'éloigner les étrangers, & ne contribue pas peu

à les féparer de tous les peuples. Ils femblent être les habitans primitifs de l'iſle.

Une nation plus nombreuſe & plus puiſſante, qu'on appelle les Chingulais, eſt maîtreſſe de la partie Méridionale. En la comparant à l'autre, nous l'appellerions une nation polie. Ils ont des habits & des deſpotes. Ils ont comme les Indiens, la diſtinction des caſtes, mais une religion différente. Ils reconnoiſſent un être ſuprême, & au deſſous de lui, des divinités du ſecond, du troiſieme ordre. Toutes ces divinités ont leurs prêtres. Ils honorent particuliérement dans les dieux du ſecond ordre un Buddou, qui eſt deſcendu ſur la terre pour ſe rendre médiateur entre Dieu & les hommes. Les prêtres du Buddou, ſont des perſonnages fort importans à Ceilan. Ils ne peuvent jamais être punis par le prince, quand même ils auroient attenté à ſa vie. Les Chingulais entendent la guerre. Ils ont ſu faire uſage de la nature de leur pays de montagnes, pour ſe défendre contre les Européens, qu'ils ont ſouvent vaincus. Ils ſont fourbes, intéreſſés, complimenteurs, comme tous les peuples eſclaves. Ils ont deux langues, celle du peuple & celle des ſavans. Par-tout où cet uſage eſt établi, il a donné aux prêtres & au gouvernement un moyen de plus pour tromper les hommes.

Les deux peuples jouiſſoient des fruits, des grains, des paturages qui abondoient dans l'iſle. On y trouvoit des éléphans ſans nombre, des pierres précieuſes, la ſeule canelle qui ait jamais été eſtimée. C'étoit ſur la côte ſeptentrionale & ſur la côte de la pêcherie, qui en eſt voiſine, que ſe faiſoit la pêche des perles la plus abondante de l'Orient. Les ports de Ceilan étoient les meilleurs de l'Inde, & ſa poſition étoit au deſſus de tant d'avantages.

Les Portugais auroient dû, ce ſemble, établir toute leur puiſſance dans cette iſle. Elle eſt au centre de l'Orient. C'eſt le paſſage qui conduit dans les régions les plus riches. Tous les navires qui viennent d'Europe, d'Arabie & de Perſe, ne peuvent s'empêcher de rendre une ſorte d'hommage à Ceilan ; & les mouçons alternatives, permettent d'y aborder & d'en ſortir dans tous les tems de l'année. Avec peu de dépenſe en hommes & en argent,

on feroit parvenu à la bien peupler, à la bien fortifier. Des efcadres nombreufes, parties de tous les ports de cette ifle, auroient fait refpecter le nom de fes maîtres dans toute l'Afie; & les vaiffeaux qui auroient croifé dans fes parages, auroient intercepté la navigation des autres nations.

Le vice-roi ne vit pas tous ces avantages. Il ne s'occupa point non plus de la côte du Coromandel, quoique plus riche que celle de Malabar. Cette derniere n'offroit que des marchandifes de médiocre qualité, beaucoup de vivres, un peu de mauvaife canelle, affez de poivre, du cardamome, forte d'épicerie dont les Orientaux font un grand ufage. La côte du Coromandel fournit les plus belles toiles de coton qu'il y ait dans l'univers. Ses habitans, la plupart naturels du pays, & moins mêlés d'Arabes & d'autres nations, font les peuples les plus doux & les plus induftrieux de l'Indoftan. D'ailleurs, en remontant la côte du Coromandel vers le nord, on trouve les mines de Golconde. De plus, cette côte eft admirablement placée, pour recevoir les marchandifes du Bengale & d'autres contrées.

Cependant Albuquerque n'y fit point d'établiffement. Ceux de Saint-Thomé & de Negapatan, ne furent formés qu'après lui. Il favoit que cette côte eft dépourvue de ports, qu'elle eft inabordable dans certains tems de l'année, & qu'alors des flottes n'y pourroient pas fecourir des colonies. Enfin, il penfa qu'étant maîtres de Ceilan, ouvrage commencé par fon prédéceffeur d'Almeyda, & porté depuis à fa perfection, les Portugais le feroient du commerce du Coromandel, s'ils s'emparoient de Malaca. C'eft à cette conquête qu'il fe détermina.



## CHAPITRE X.

*Les Portugais font la conquête de Malaca.*

LE pays dont cette ville étoit la capitale, eſt une langue de terre fort étroite, qui peut avoir cent lieues de long. Il ne tient au continent que par la côte du nord, où il confine à l'état de Siam, ou plutôt au royaume de Johor, qui en a été démembré. Tout le reſte eſt baigné par la mer, qui le ſépare de l'iſle de Sumatra, par un canal connu ſous le nom de détroit de Malaca.

La nature avoit pourvu au bonheur des Malais. Un climat doux, ſain, & rafraîchi par les vents & les eaux ſous le ciel de la zone torride; une terre prodigue de fruits délicieux, qui pourroient ſuffire à l'homme ſauvage, ouverte à la culture de toutes les productions néceſſaires à la ſociété; des bois d'une verdure éternelle; des fleurs qui naiſſent à côté des fleurs mourantes; un air parfumé des odeurs vives & ſuaves, qui s'exhalent de tous les végétaux d'une terre aromatique, allument le feu de la volupté dans les êtres qui reſpirent la vie. La nature avoit tout fait pour les Malais; mais la ſociété avoit tout fait contr'eux.

Le gouvernement le plus dur, avoit formé le peuple le plus atroce dans le plus heureux pays du monde. Les loix féodales, nées parmi les rochers & les chênes du Nord, avoient pouſſé des racines juſques ſous l'équateur, au milieu des forêts & des campagnes chéries du ciel, où tout invitoit à jouir en paix d'une vie qui ſembloit ne devoir s'abréger & ſe perdre que dans l'uſage & l'excès des plaiſirs. C'eſt-là qu'un peuple eſclave obéiſſoit à un deſpote, que repréſentoient vingt tyrans. Le deſpotiſme d'un ſultan ſembloit s'être appeſanti ſur la multitude, en ſe ſubdiviſant entre les mains des grands vaſſaux.

Cet état de guerre & d'oppreſſion avoit mis la férocité dans tous les cœurs. Les bienfaits de la terre & du ciel verſés à Malaca,

n'y avoient fait que des ingrats & des malheureux. Des maîtres vendoient leur ſervice, c'eſt-à-dire, celui de leurs eſclaves, à qui pouvoit l'acheter. Ils arrachoient leurs ſerfs à l'agriculture. Une vie errante & périlleuſe ſur mer & ſur terre, leur convenoit mieux que le travail. Ce peuple avoit conquis un archipel immenſe, célebre dans tout l'Orient ſous le nom d'iſles Malaiſes. Il avoit porté dans ſes nombreuſes colonies, ſes loix, ſes mœurs, ſes uſages, & ce qu'il y avoit de ſingulier, la langue la plus douce de l'Aſie.

Cependant Malaca étoit devenu par ſa ſituation, le plus conſidérable marché de l'Inde. Son port étoit toujours rempli de vaiſſeaux; les uns y arrivoient du Japon, de la Chine, des Philippines, des Moluques, des côtes Orientales moins éloignées: les autres s'y rendoient du Bengale, du Coromandel, du Malabar, de Perſe, d'Arabie & d'Afrique. Tous ces navigateurs y traitoient entr'eux, & avec les habitans, dans la plus grande ſécurité. L'attrait des Malais pour le brigandage, avoit enfin cédé à un intérêt plus ſûr que les ſuccès toujours vagues, toujours douteux de la piraterie.

Les Portugais voulurent prendre part à ce commerce de toute l'Aſie. Ils ſe montrerent d'abord à Malaca comme ſimples négocians. Leurs uſurpations dans l'Inde avoient rendu leur pavillon ſi ſuſpect, & les Arabes communiquerent ſi rapidement leur animoſité contre ces conquérans, qu'on s'occupa du ſoin de les détruire. On leur tendit des pieges où ils tomberent. Pluſieurs d'entr'eux furent maſſacrés, d'autres mis aux fers. Ce qui put échapper, regagna les vaiſſeaux, qui ſe ſauverent au Malabar.

Albuquerque n'avoit pas attendu cette violence, pour ſonger à s'emparer de Malaca. Cependant elle dut lui être agréable, parce qu'elle donnoit à ſon entrepriſe un air de juſtice, propre à diminuer la haine qu'elle devoit naturellement attirer au nom Portugais. Le tems auroit affoibli une impreſſion qu'il croyoit lui être avantageuſe, il ne différa pas d'un inſtant ſa vengeance. Cette activité avoit été prévue; & il trouva en arrivant devant la

place au commencement de 1511, des dispositions faites pour le recevoir.

Un obstacle plus grand que cet appareil formidable, enchaîna pendant quelques jours la valeur du général chrétien. Son ami Araujo étoit du nombre des prisonniers de la premiere expédition. On menaçoit de le faire périr au moment où commenceroit le siege. Albuquerque étoit sensible, & il étoit arrêté par le danger de son ami, lorsqu'il en reçut ce billet : *Ne pensez qu'à la gloire & à l'avantage du Portugal ; si je ne puis être un instrument de votre victoire, que je n'y sois pas au moins un obstacle.* La place fut attaquée & prise, après bien des combats douteux, sanglans & opiniâtres. On y trouva des trésors immenses, de grands magasins, tout ce qui pouvoit rendre la vie délicieuse, & l'on y construisit une citadelle, pour garantir la stabilité de la conquête.

Comme les Portugais se bornerent à la possession de la ville, ceux des habitans, tous sectateurs d'un mahométisme fort corrompu, qui ne voulurent pas subir le nouveau joug, s'enfoncerent dans les terres, ou se répandirent sur la côte. En perdant l'esprit de commerce, ils ont repris toute la violence de leur caractere. Ce peuple ne marche jamais sans un poignard, qu'il appelle *crid.* Il semble avoir épuisé toute l'invention de son génie sanguinaire, à forger cette arme meurtriere. Rien de si dangereux que de tels hommes avec un tel instrument. Embarqués sur un vaisseau, ils poignardent tout l'équipage au moment de la plus profonde sécurité. Depuis qu'on a connu leur perfidie, tous les Européens ont pris la précaution de ne pas se servir de Malais pour matelots. Mais ces barbares enchérissant sur leurs anciennes mœurs, où le fort se faisoit honneur d'attaquer le foible, animés aujourd'hui par une fureur inexplicable de périr ou de tuer, vont avec un bateau de trente hommes, aborder nos vaisseaux, & quelquefois ils les enlevent. Sont-ils repoussés : ce n'est pas du moins, sans emporter avec eux la consolation de s'être abreuvés de sang.

Un

Un peuple à qui la nature a donné cette inflexibilité de courage, peut bien être exterminé, mais non soumis par la force. Il n'y a que l'humanité, l'attrait des richesses ou de la liberté, l'exemple des vertus & de la modération, une administration douce, qui puissent le civiliser. Il faut le rendre ou le laisser à lui-même, avant de former avec lui des liaisons qu'il repousse. La voie de la conquête seroit peut-être, la derniere qu'il faudroit tenter : elle ne feroit qu'exalter en lui l'horreur d'une domination étrangere, & qu'effaroucher tous les sentimens de la sociabilité. La nature a placé certains peuples au milieu de la mer, comme les lions dans les déserts, pour être libres. Les tempêtes, les sables, les forêts, les montagnes & les cavernes, sont l'asyle & les remparts de tous les êtres indépendans. Malheur aux nations policées, qui voudront s'élever contre les forces & les droits des peuples insulaires & sauvages ! Elles deviendront cruelles & barbares sans fruit; elles sémeront la haine dans la dévastation, & ne recueilleront que l'opprobre & la vengeance.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, plusieurs autres consternés d'une victoire si fatale à leur indépendance, envoyerent à Albuquerque des ambassadeurs pour le féliciter, lui offrir leur commerce, & lui demander l'alliance du Portugal.



## CHAPITRE XI.

*Etablissement des Portugais aux Moluques.*

Dans ces circonstances, une escadre détachée de la grande flotte, prit la route des Moluques. Ces isles situées près du cercle équinoxial dans l'Océan Indien, sont en y comprenant, comme on le fait communément, celles de Banda, au nombre de dix. La plus grande n'a pas douze lieues de circuit, & les autres en ont beaucoup moins.

On ignore comment elles furent d'abord peuplées; mais il pa-

roît prouvé que les Javanois & les Malais, leur ont donné ſucceſſivement des loix. Leurs habitans étoient au commencement du ſeizieme ſiecle, des eſpeces de ſauvages, dont les chefs quoique décorés du nom de rois, n'avoient qu'une autorité bornée, & tout-à-fait dépendante des caprices de leurs ſujets. Ils avoient ajouté depuis peu, les ſuperſtitions du mahométiſme à celles du paganiſme, qu'ils avoient long-tems profeſſé. Leur pareſſe étoit exceſſive. La chaſſe & la pêche étoient leur occupation unique, & ils ne connoiſſoient aucune eſpece de culture. Cette inaction étoit favoriſée par les reſſources que leur fourniſſoit le cocotier.

Le cocotier eſt un arbre, dont les racines ſont ſi menues & ſi peu profondes, que les vents le renverſent ſouvent. Son tronc qui s'éleve à la hauteur de trente à quarante pieds, eſt droit, d'une groſſeur médiocre, & égal dans toute ſa longueur. Il eſt ſi ſpongieux, que ſon bois ne peut ni ſervir à la conſtruction des navires, ni être employé dans des édifices un peu ſolides. Sa tête ſe couronne de dix ou douze feuilles larges, longues, épaiſſes, qui ſervent à former les toits des maiſons. De cette touffe, qui ſe renouvelle trois fois chaque année, ſortent autant de fois de très-gros bourgeons, à chacun deſquels on voit ſuſpendus dix ou douze cocos, qui avec leurs écorces, ont plus d'un demi-pied de diametre. La premiere écorce du coco eſt filandreuſe : on en fabrique quelques étoffes groſſieres, & des cables pour les vaiſſeaux. La ſeconde qui eſt fort dure, fournit de petits vaſes & des uſtenſiles de ménage. L'intérieur de cette coquille eſt tapiſſé d'une poulpe blanche & épaiſſe, dont on exprime au preſſoir une huile qui eſt du plus grand uſage aux Indes. Elle eſt aſſez douce lorſqu'elle eſt récente ; mais elle contracte de l'amertume en vieilliſſant, & alors elle n'eſt bonne qu'à brûler. Le marc qui reſte dans le preſſoir, ſert à nourrir les beſtiaux, la volaille, & même le plus bas peuple dans des tems de diſette. La poulpe du coco renferme de l'eau extrêmement fraîche, qui ſert à déſaltérer le cultivateur & le voyageur. Cette boiſſon eſt fort ſaine, mais d'une douceur fade.

En coupant la pointe des bourgeons, on en fait diſtiller une liqueur blanche, qui eſt reçue dans un vaſe attaché à leur extrémité. Ceux qui la recueillent avant le lever du ſoleil, & qui la boivent dans ſa nouveauté, lui trouvent le goût d'un vin doux. C'eſt la manne du déſert. Qui ſait même ſi l'idée de celle-ci n'a pas été priſe dans des livres plus orientaux que ceux de l'Arabie ou de l'Egypte ? L'Inde eſt, dit-on, le berceau de beaucoup de fables, d'allégories, de religions. Les curioſités de la nature ſont une ſource féconde pour l'impoſture ; elle convertit des phénomenes ſinguliers en prodiges. L'hiſtoire naturelle d'un pays, devient ſurnaturelle dans un autre. Les faits, comme les plantes, s'alterent en s'éloignant de leur origine. Les vérités ſe changent en erreurs ; & la diſtance des tems & des lieux faiſant diſparoître les cauſes occaſionnelles des fauſſes opinions, donne aux menſonges populaires un droit impreſcriptible ſur la confiance des ignorans & ſur le ſilence des ſavans. Les uns n'oſent douter, les autres n'oſent diſputer.

Quoi qu'il en ſoit des rapports qu'il peut y avoir entre la nourriture des Iſraélites & la boiſſon des Indiens, ſi la liqueur du cocotier ne s'évanouit pas au ſoleil comme la manne, elle ne tarde pas à s'aigrir & à ſe convertir en un vinaigre utile. Diſtillée dans ſa plus grande force, elle donne une eau-de-vie très-ſpiritueuſe ; & en la faiſant bouillir avec un peu de chaux vive, on en tire du ſucre de médiocre qualité. Les arbres dont on a exprimé cette liqueur, ne portent plus de fruit, parce qu'elle eſt le ſuc dont les noix ſe forment & ſe nourriſſent.

Indépendamment de ce cocotier répandu dans toutes les contrées de l'Inde, les Moluques en avoient un particulier, qu'on nommoit ſagou. Cet arbre nourrit les hommes, non de ſes fruits, qui ne ſont que la ſuperfluité de la reproduction ; mais de ſon tronc & de la ſubſtance même de ſa vie. Il vient ſans culture dans les forêts, ſe multipliant de lui-même par ſes graines & ſes rejettons. Il s'éleve juſqu'à la hauteur de trente pieds, ſur environ ſix de circonférence. Son écorce eſt épaiſſe d'un pouce. L'intérieur

de cette écorce eſt compoſé d'un tiſſu de fibres longues, & entrelaſſées les unes dans les autres. Cette double envèloppe contient une eſpece de moëlle ou de gomme, qui ſe réduit en farine. L'arbre, qui ne ſemble croître que pour les beſoins de l'homme, lui indique cette farine par une pouſſiere fine & blanche dont ſe couvre la feuille. C'eſt une marque certaine de la maturité du ſagou. Les Indiens coupent alors cet arbre par le pied, & le dépecent en tronçons, qui ſont fendus par quartiers, pour en tirer la moëlle ou la farine qu'ils renferment. Après que cette ſubſtance a été délayée dans l'eau, on la coule à travers une eſpece de tamis, qui retient les parties les plus groſſieres. Ce qui a paſſé eſt jeté dans des moules de terre, où la pâte ſeche & durcit pour des années entieres. On mange le ſagou ſimplement délayé avec de l'eau, quelquefois cuit & bouilli. L'humanité des Indiens réſerve la fleur de cette farine aux vieillards & aux malades. Elle eſt quelquefois réduite en une gelée blanche & très-délicate.

Un peuple ſobre, indépendant, ennemi du travail, avoit vécu des ſiecles avec la farine de ſagou & l'eau du cocotier, quand les Chinois, ayant abordé par haſard aux Moluques dans le moyen âge, y découvrirent le girofle & la muſcade, deux épiceries précieuſes que les anciens n'avoient pas connues. Le goût en fut bientôt répandu aux Indes, d'où il paſſa en Perſe & en Europe. Les Arabes qui tenoient alors dans leurs mains preſque tout le commerce de l'univers, n'en négligerent pas une ſi riche portion. Ils ſe jetterent en foule vers ces iſles devenues célebres; & ils s'en étoient approprié les productions, lorſque les Portugais, qui les pourſuivoient par-tout, vinrent leur arracher cette branche de leur induſtrie. Les intrigues imaginées pour faire échouer ces conquérans, n'empêcherent pas qu'on ne conſentît à leur laiſſer bâtir un fort. Dès ce moment, la cour de Lisbonne mit les Moluques au nombre de ſes provinces, & elles ne tarderent pas en effet, à le devenir.

Tandis que les lieutenans d'Albuquerque enrichiſſoient leur patrie de productions uniques, ce général achevoit de ſoumettre le

Malabar, qui avoit voulu profiter de ſon abſence pour recouvrer quelque liberté. Tranquille après ſes nouveaux ſuccès, dans le centre de ſes conquêtes, il réprima la licence des Portugais; il rétablit l'ordre dans toutes les colonies; il affermit la diſcipline militaire, & ſe montra actif, prévoyant, ſage, juſte, humain, déſintéreſſé. L'idée de ſes vertus avoit fait une impreſſion ſi profonde ſur l'eſprit des Indiens, que long-tems après ſa mort, ils alloient à ſon tombeau, pour lui demander juſtice des vexations de ſes ſucceſſeurs. Il mourut à Goa en 1515, ſans richeſſes, & dans la diſgrace d'Emmanuel, auquel on l'avoit rendu ſuſpect.

## CHAPITRE XII.

### *Cauſes de la grande énergie des Portugais.*

SI l'on doit être étonné du nombre des victoires d'Albuquerque, & de la rapidité de ſes conquêtes, quel droit n'ont pas à notre admiration, les hommes intrépides auxquels il avoit l'honneur de commander? Avoit-on vu juſqu'alors une nation avec ſi peu de puiſſance, faire de ſi grandes choſes? Il n'y avoit pas quarante mille Portugais ſous les armes, & ils faiſoient trembler l'empire de Maroc, tous les barbares d'Afrique, les Mammelus, les Arabes & tout l'Orient, depuis l'iſle d'Ormuz juſqu'à la Chine. Ils n'étoient pas un contre cent; & ils attaquoient des troupes, qui ſouvent avec des armes égales, diſputoient leurs biens & leur vie juſqu'à l'extrémité. Quels hommes devoient donc être alors les Portugais, & quels reſſorts extraordinaires en avoient fait un peuple de héros?

Il y avoit près d'un ſiecle qu'ils combattoient contre les Maures, lorſque le comte Henri, de la maiſon de Bourgogne, débarqua en Portugal avec pluſieurs chevaliers François, dans le deſſein d'aller faire la guerre en Caſtille ſous le célebre Cid, dont la réputation les avoit attirés. Les Portugais les inviterent à les ſeconder contre les infideles; les chevaliers y conſentirent, & la plu-

part même s'établirent en Portugal. L'inftitution de la chevalerie, une de celles qui ont le plus élevé la nature humaine ; cet amour de la gloire fubftitué à celui de la patrie ; cet efprit épuré de la lie des fiecles barbares, né des vices même du gouvernement féodal, pour en réparer ou tempérer les maux ; la chevalerie réparut alors fur les bords du Tage, avec tout l'éclat qu'elle avoit eu dans fa naiffance en France & en Angleterre. Les rois chercherent à la conferver, à l'étendre, par l'établiffement de plufieurs ordres formés fur le modele des anciens, & dont l'efprit étoit le même ; c'eft-à-dire, un mélange d'héroïfme, de galanterie & de dévotion.

Les rois élevoient encore l'efprit de la nation, par la forte d'égalité avec laquelle ils traitoient la nobleffe, & par les limites qu'ils donnerent eux-mêmes à leur autorité. Ils affembloient fouvent les états-généraux, fans lefquels il n'y a point proprement de nation. Ce fut de ces états, qu'Alphonfe reçut le fceptre après la prife de Lisbonne. Ce fut avec eux, que fes fucceffeurs donnerent longtems des loix. Plufieurs de ces loix étoient propres à infpirer l'amour des grandes chofes. La nobleffe étoit accordée à des fervices de diftinction ; à celui qui avoit tué ou pris un général ennemi, ou fon écuyer ; à celui qui prifonnier chez les Maures, avoit refufé de racheter fa liberté par le facrifice de fa religion. On ôtoit la nobleffe à quiconque infultoit une femme, rendoit un faux témoignage, manquoit de fidélité, ou *déguifoit la vérité au roi.*

Les guerres que les Portugais avoient foutenues pour défendre leurs biens & leur liberté, étoient en même tems des guerres de religion. Ils étoient remplis de ce fanatifme féroce, mais brillant, que les papes avoient répandu dans le tems des croifades. Les Portugais étoient donc des chevaliers armés pour leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & pour leurs rois, chevaliers comme eux. C'étoient encore des croifés, qui défendant le chriftianifme, combattoient pour leur patrie. Ajoutez qu'ils étoient une petite nation, une puiffance très-bornée : or ce n'eft guere que dans les

petits états, ſouvent en danger, qu'on ſent pour la patrie un enthouſiaſme, que n'ont jamais connu les grands peuples qui jouiſſent de plus de ſécurité.

Les principes d'activité, de force, d'élévation, de grandeur, qui étoient réunis à la fois dans cette nation, ne ſe perdirent pas après l'expulſion des Maures. On pourſuivit ces ennemis de l'état & de la foi, juſqu'en Afrique. On eut quelques guerres contre les rois de Caſtille & de Léon. Enfin, pendant les tems qui précéderent les expéditions de l'Inde, la nobleſſe éloignée des villes & de la cour, conſervoit dans ſes châteaux les portraits & les vertus de ſes peres.

Dès qu'il fut queſtion de tenter des conquêtes en Afrique & en Aſie, une paſſion nouvelle s'unit à tous les reſſorts dont nous venons de parler, pour ajouter encore de la force au génie des Portugais. Cette paſſion qui devoit d'abord exalter toutes les autres, mais anéantir bientôt leur principe généreux, fut la cupidité. Ils partirent en foule pour aller s'enrichir, ſervir l'état, & faire des converſions. Ils parurent dans l'Inde plus que des hommes, juſqu'à la mort d'Albuquerque. Alors les richeſſes qui étoient l'objet & le fruit de leurs conquêtes, corrompirent tout. Les paſſions nobles firent place au luxe & aux jouiſſances, qui ne manquent jamais d'énerver les forces du corps & les vertus de l'ame. La foibleſſe des ſucceſſeurs du grand Emmanuel, les hommes médiocres qu'il choiſit lui-même pour vice-rois des Indes, firent dégénérer peu-à-peu les Portugais.

Cependant Lopès-Soarez, qui prit la place d'Albuquerque, ſuccéda à ſes projets. Il abolit une coutume barbare, établie dans le pays de Travancor, près de Calicut. Ces peuples conſultoient des ſorciers ſur la deſtinée de leurs enfans. Si les devins promettoient à ces enfans une deſtinée heureuſe, on les laiſſoit vivre; s'ils les menaçoient de quelques grands malheurs, on les égorgeoit. Soarez fit conſerver ces enfans. Il eut à lutter quelque tems contre les mouvemens dont ſa nation étoit menacée aux Indes. Lorſqu'il fut délivré de cette inquiétude, il ne ſongea plus qu'à s'ouvrir la route de la Chine.



## CHAPITRE XIII.

*Arrivée des Portugais à la Chine. Etat de cet empire.*

LE grand Albuquerque en avoit formé le deſſein. Il avoit rencontré à Malaca des vaiſſeaux & des négocians Chinois; & il avoit pris la plus haute idée d'une nation, dont les derniers matelots avoient plus de politeſſe, d'attachement aux bienſéances, de douceur & d'humanité, qu'il n'y en avoit alors en Europe dans la nobleſſe même. Il invita les Chinois à continuer leur commerce dans Malaca. Il apprit d'eux des détails ſur la puiſſance, la richeſſe, les mœurs de leur vaſte empire, & il fit part de ſes découvertes à la cour de Portugal.

On n'avoit aucune idée en Europe de la nation Chinoiſe. Le Vénitien Marc-Paul, qui avoit fait par terre le voyage de la Chine, en avoit donné une relation qui avoit paſſé pour fabuleuſe. Elle étoit conforme cependant, à ce que manda depuis Albuquerque. On ajouta foi au témoignage de ce capitaine; on crut ce qu'il diſoit du riche commerce qu'on pourroit faire dans cette contrée.

Une eſcadre partit de Lisbonne en 1518, pour y porter un ambaſſadeur. Quand elle fut arrivée aux iſles voiſines de Canton, elle ne tarda pas à être entourée de navires Chinois, qui vinrent la reconnoître. Ferdinand d'Andreade, qui en étoit le chef, ne ſe mit point en défenſe : il laiſſa viſiter ſes vaiſſeaux; il fit part aux mandarins qui commandoient à Canton du ſujet de ſon arrivée, & il leur remit l'ambaſſadeur, qui fut conduit à Pekin.

Cet ambaſſadeur rencontroit dans ſa route des merveilles, qui l'étonnoient à tout moment. La grandeur des villes; la multitude des villages; la quantité des canaux, dont les uns ſont navigables & traverſent l'empire, & les autres contribuent à la fertilité des terres; l'art de cultiver ces terres; l'abondance & la variété

riété de leurs productions ; l'extérieur ſage & doux des peuples ; ce commerce continuel de bons offices, dont les campagnes, les grands chemins donnent le ſpectacle ; le bon ordre au milieu d'un peuple innombrable, que l'induſtrie entretient dans une agitation très-vive : tout cela dut ſurprendre l'ambaſſadeur Portugais, accoutumé aux mœurs barbares & ridicules de l'Europe.

Jettons un coup-d'œil ſur ce peuple. L'hiſtoire d'une nation ſi bien policée, eſt proprement l'hiſtoire des hommes : tout le reſte de la terre eſt une image du cahos où étoit la matiere avant la formation du monde. C'eſt par une continuité de deſtructions, que la ſociété s'eſt eſſayée à l'ordre, à l'harmonie. Les états & les peuples y ſont nés les uns des autres, comme les individus ; avec cette différence, que dans les familles la nature pourvoit à la mort des uns, à la naiſſance des autres, par des voies conſtantes & régulieres. Mais dans les états, la ſociété trouble & rompt cette loi, par un déſordre où l'on voit tantôt les anciennes monarchies étouffer au berceau les républiques naiſſantes, & tantôt un peuple informe & ſauvage, engloutir dans ſes irruptions une foule d'états briſés & démembrés.

La Chine a réſiſté ſeule à cette fatalité. Cet empire borné au nord par la Tartarie Ruſſe, au midi par les Indes, à l'occident par le Tibet, à l'orient par l'Océan, embraſſe preſque toute l'extrémité orientale du continent de l'Aſie. Son circuit eſt de plus de dix-huit cents lieues. On lui donne une durée ſuivie de quatre mille ans, & cette antiquité n'a rien de ſurprenant. C'eſt la guerre, le fanatiſme, le malheur de notre ſituation qu'il faut accuſer de la briéveté de notre hiſtoire & de la petiteſſe de nos nations, qui ſe ſont ſuccédées & détruites avec rapidité. Mais les Chinois, enfermés & garantis de tous côtés par les eaux & les déſerts, ont pu, comme l'ancienne Egypte, former un état durable. Dès que leurs côtes & le milieu de leur continent ont été peuplés & cultivés, tout ce qui environnoit ces heureux habitans a dû ſe réunir à eux comme à un centre d'attraction ; & les petites peuplades errantes ou cantonnées, ont dû s'attacher de proche en proche à une na-

tion qui ne parle prefque jamais des conquêtes qu'elle a faites, mais des guerres qu'elle a souffertes : plus heureufe d'avoir policé fes vainqueurs, que fi elle eût détruit fes ennemis.

Une région fi anciennement policée, doit porter par-tout les traces antiques & profondes de l'induftrie. Les plaines en ont été unies, autant qu'il étoit poffible. La plupart n'ont confervé que la pente qu'exigeoit la facilité des arrofemens, regardés avec raifon, comme un des plus grands moyens de l'agriculture. On n'y voit que peu d'arbres même utiles, parce que les fruits déroberoient trop de fuc aux grains. Comment y trouveroit-on ces jardins remplis de fleurs, de gazons, de bofquets, de jets-d'eau, dont la vue propre à réjouir des fpectateurs oififs, femble interdite au peuple & cachée à fes yeux, comme fi l'on craignoit de lui montrer un larcin fait à fa fubfiftance ? La terre n'y eft pas furchargée de ces parcs, de ces forêts immenfes, qui fourniffent moins de bois aux befoins de l'homme, qu'ils ne détruifent de guérets & de moiffons en faveur des bêtes qu'on y enferme pour le plaifir des grands & le défefpoir du laboureur. A la Chine, le charme des maifons de campagne fe réduit à une fituation heureufe ; à des cultures agréablement diverfifiées ; à des arbres irréguliérement plantés ; à quelques monceaux d'une pierre poreufe, qu'on prendroit de loin pour des rochers ou pour des montagnes.

Les côteaux font généralement coupés en terraffes, foutenues par des murailles feches. On y reçoit les pluies & les fources dans des réfervoirs pratiqués avec intelligence. Souvent même les canaux & les rivieres qui baignent le pied d'une colline, en arrofent la cime & la pente, par un effet de cette induftrie, qui fimplifiant & multipliant les machines, a diminué le travail des bras, & fait avec deux hommes, ce que mille ne favent point faire ailleurs. Ces hauteurs donnent ordinairement par an trois récoltes. A une efpece de radis qui fournit de l'huile, fuccede le coton, qui lui-même eft remplacé par des patates. Cet ordre de culture n'eft pas invariable, mais il eft commun.

On voit fur la plupart des montagnes qui refufent de la nourri-

ture aux hommes, des arbres néceſſaires pour la charpente des édifices, pour la conſtruction des vaiſſeaux. Pluſieurs renferment des mines de fer, d'étain, de cuivre, proportionnées aux beſoins de l'empire. Celles d'or ont été abandonnées, ſoit qu'elles ne ſe ſoient pas trouvées aſſez abondantes pour payer les travaux qu'elles exigeoient, ſoit que les parties que les torrens en détachent, aient été jugées ſuffiſantes pour tous les échanges.

La mer qui change de bords comme les rivieres de lit, mais dans des eſpaces de tems proportionnés aux maſſes d'eau; la mer qui fait un pas en dix ſiecles, mais dont chaque pas fait cent révolutions ſur ce globe, couvroit autrefois les ſables, qui forment aujourd'hui le Nankin & le Tche-Kiang. Ce ſont les plus belles provinces de l'empire. Les Chinois ont repouſſé, contenu, maîtriſé l'Océan, comme les Egyptiens dompterent le Nil. Ils ont rejoint au continent, des terres que les eaux en avoient ſéparées. Ils luttent encore contre ce mouvement ſupérieur, qui tenant au ſyſtême des cieux, chaſſe la mer d'orient en occident. Les Chinois oppoſent à l'action de l'univers, la réaction de l'induſtrie; & tandis que les nations les plus célebres ont ſecondé, par la fureur des conquêtes, les mains dévorantes du tems dans la dévaſtation du globe, ils combattent & retardent les progrès ſucceſſifs de la deſtruction univerſelle, par des efforts qui paroîtroient ſurnaturels, s'ils n'étoient continuels & ſenſibles.

A la culture de la terre, cette nation ajoute, pour ainſi dire, la culture des eaux. Du ſein des rivieres, qui communiquant entr'elles par des canaux, coulent le long de la plupart des villes, on voit s'élever des cités flottantes, formées du concours d'une infinité de bateaux remplis d'un peuple qui ne vit que ſur les eaux, & ne s'occupe que de la pêche. L'Océan lui-même eſt couvert & ſillonné de milliers de barques, dont les mâts reſſemblent de loin à des forêts mouvantes. Anſon reproche aux pêcheurs, établis ſur ces bâtimens, de ne s'être pas diſtraits un moment de leur travail, pour conſidérer ſon vaiſſeau, le plus grand qui jamais eût mouillé dans ces parages. Mais cette inſenſibilité pour une choſe

qui paroiſſoit inutile aux matelots Chinois, quoiqu'elle ne fût pas étrangere à leur profeſſion, prouve peut-être le bonheur d'un peuple qui compte pour tout l'occupation, & la curioſité pour rien.

Les cultures ne ſont pas les mêmes dans tout l'empire. Elles varient ſuivant la nature des terreins & la diverſité des climats. Dans les provinces baſſes & méridionales, on demande à la terre un riz, qui eſt continuellement ſubmergé, qui devient fort gros, & qu'on récolte deux fois chaque année. Sur les lieux élevés & ſecs de l'intérieur du pays, le ſol produit un riz, qui a moins de volume, moins de goût, moins de ſubſtance, & qui ne récompenſe qu'une fois l'an les travaux du laboureur. Au nord, on trouve tous les grains qui nourriſſent les peuples de l'Europe : ils y ſont auſſi abondans & d'auſſi bonne qualité que dans nos plus fertiles contrées. D'une extrémité de la Chine à l'autre, l'on voit une grande abondance de légumes. Cependant ils ſont plus multipliés au ſud, où avec le poiſſon ils tiennent lieu au peuple de la viande, dont l'uſage eſt général dans d'autres provinces. Mais ce qu'on connoît, ce qu'on pratique univerſellement, c'eſt l'amélioration des terres. Tout engrais eſt conſervé, tout engrais eſt mis à profit avec la vigilance la plus éclairée; & ce qui ſort de la terre féconde, y rentre pour la féconder encore. Ce grand ſyſtême de la nature, qui ſe reproduit de ſes débris, eſt mieux entendu, mieux ſuivi à la Chine que dans tous les autres pays du monde. (*)

(*) Les prairies ne ſont pas en honneur à la Chine. On y a calculé qu'un champ rendoit autant de paille pour les beſtiaux, qu'un pré de la même grandeur auroit fourni de foin; & l'on a conclu qu'il valoit mieux avoir trop de bleds & nourrir quelques animaux du ſuperflu des grains, que de laiſſer mourir de faim un ſeul homme devant un tas de fourrages. Cependant on éleve des buffles pour le labourage, mais on a moins de bœufs & de chevaux que chez nous. Le bœuf pourroit ſervir à la nourriture des hommes, qui doit être conſidérable dans un pays où elle eſt proportionnée à la grandeur, à la continuité des travaux; mais on la retrouve dans le poiſſon, les légumes & les confitures. Le cheval eſt commode pour voiturer les marchandiſes & les hommes; mais les canaux creuſés dans tout l'empire de la Chine, & multipliés d'un fleuve à l'autre, rendent les tranſports & les voyages d'une facilité ſurprenante. Dans les villes, l'empereur & les magiſtrats ſont portés en palanquin par des citoyens qui rendent en êtres libres des ſervices d'eſclaves. On ne regarde point comme aviliſſante une fonction dont on pourroit charger des animaux, mais dont un homme peut vivre.

Un philofophe fenfible, & que l'efprit d'obfervation a conduit dans cet empire, a connu & développé les fources de l'économie rurale des Chinois.

La premiere eft le caractere de la nation la plus laborieufe que l'on connoiffe, & l'une de celles dont la conftitution phyfique exige le moins de repos. Tous les jours de l'année font pour elle des jours de travail, excepté le premier deftiné aux vifites réciproques des familles, & le dernier confacré à la mémoire des ancêtres. L'un eft un devoir de fociété, l'autre un culte domeftique. Chez ce peuple de fages, tout ce qui lie & civilife les hommes eft religion, & la religion elle-même n'eft que la pratique des vertus fociales. C'eft un peuple mûr & raifonnable, qui n'a befoin que du frein des loix civiles pour être jufte. Le culte intérieur eft l'amour de fes peres, vivans ou morts; le culte public eft l'amour du travail; & le travail le plus religieufement honoré, c'eft l'agriculture.

On y révere la générofité de deux empereurs, qui préférant l'état à leur famille, écarterent leurs propres enfans du trône, pour y faire affeoir des hommes tirés de la charrue. On y vénere la mémoire de ces laboureurs, qui jetterent les germes du bonheur & de la ftabilité de l'empire, dans le fein fertile de la terre; fource intariffable de la reproduction des moiffons, & de la multiplication des hommes.

A l'exemple de ces rois agricoles, tous les empereurs de la Chine le font devenus par état. Une de leurs fonctions publiques, eft d'ouvrir la terre au printems, avec un appareil de fête & de magnificence qui attire des environs de la capitale, tous les cultivateurs. Ils courent en foule, pour être témoins de l'honneur folemnel que le prince rend au premier de tous les arts. Ce n'eft plus comme dans les fables de la Grece, un Dieu qui garde les troupeaux d'un roi: c'eft le pere des peuples, qui la main appefantie fur le foc, montre à fes enfans les véritables tréfors de l'état. Bientôt après il revient au champ qu'il a labouré lui-même, y jeter les femences que la terre demande. L'exemple du prince

eſt ſuivi dans toutes les provinces ; & dans la même ſaiſon, les vice-rois y répetent les mêmes cérémonies en préſence d'une multitude de laboureurs. Les Européens qui ont été témoins de ces ſolemnités à Canton, ne peuvent en parler ſans attendriſſement. Ils nous font regretter que cette fête politique, dont le but eſt d'encourager au travail, ne ſoit pas ſubſtituée dans nos climats à tant de fêtes religieuſes, qui ſemblent inventées par la fainéantiſe pour la ſtérilité des campagnes.

Ce n'eſt pas qu'on doive ſe perſuader que la cour de Pekin ſe livre ſérieuſement à des travaux champêtres : les arts de luxe ſont trop avancés à la Chine, pour que ces démonſtrations ne ſoient pas une pure cérémonie. Mais la loi qui force le prince à honorer ainſi la profeſſion des laboureurs, doit tourner au profit de l'agriculture. Cet hommage rendu par le ſouverain à l'opinion publique, contribue à la perpétuer ; & l'influence de l'opinion, eſt le premier de tous les reſſorts du gouvernement.

Cette influence eſt entretenue à la Chine par les honneurs accordés à tous les laboureurs qui ſe diſtinguent dans la culture des terres. Si quelqu'un d'eux a fait une découverte utile à ſa profeſſion, il eſt appellé à la cour pour éclairer le prince ; & l'état le fait voyager dans les provinces, pour former les peuples à ſa méthode. Enfin dans un pays où la nobleſſe n'eſt pas un ſouvenir héréditaire, mais une récompenſe perſonnelle ; dans un pays où l'on ne diſtingue, ni la nobleſſe, ni la roture, mais le mérite ; pluſieurs des magiſtrats & des hommes élevés aux premieres charges de l'empire, ſont choiſis dans des familles uniquement occupées des travaux de la campagne.

Ces encouragemens qui tiennent aux mœurs, ſont encore appuyés par les meilleures inſtitutions politiques. Tout ce qui de ſa nature ne peut être partagé, comme la mer, les fleuves, les canaux, eſt en commun ; tous en ont la jouiſſance, perſonne n'en a la propriété. La navigation, la pêche, la chaſſe ſont libres. Un citoyen qui poſſede un champ, acquis ou tranſmis, ne ſe le voit pas diſputer par les abus tyranniques des loix féodales. Les prêtres

même, ſi hardis par-tout à former des prétentions ſur les terres & ſur les hommes, n'ont jamais oſé le tenter à la Chine. Ils y ſont à la vérité, infiniment trop multipliés, & y jouiſſent, quoique ſouvent mendians, de poſſeſſions trop vaſtes : mais du moins ne perçoivent-ils pas ſur les travaux des citoyens un odieux tribut. Un peuple éclairé n'auroit pas manqué de voir un fou dans un bonze, qui auroit ſoutenu que les aumônes qu'il recevoit étoient une rétribution due à la ſainteté de ſon caractere.

La modicité des impôts acheve d'aſſurer les progrès de l'agriculture. Juſqu'à ces derniers tems, tout ce que les productions de la terre payoient à l'état, ſe réduiſoit depuis le dixieme juſqu'au trentieme du revenu, ſuivant la qualité du ſol. La Chine ne connoiſſoit pas d'autre tribut. Les chefs ne ſongeoient pas à l'augmenter ; ils n'auroient oſé combattre à ce point l'uſage & l'opinion qui font tout dans cet empire. Sans doute quelques empereurs, quelques miniſtres auront tenté de changer l'ordre à cet égard ; mais comme c'eſt une entrepriſe longue, & qu'il n'y a pas d'homme qui puiſſe ſe flatter de vivre aſſez pour en voir le ſuccès, on y aura renoncé. Les méchans veulent jouir ſans délai, & c'eſt ce qui les diſtingue des bons citoyens. Ceux-ci ſe contentent de méditer des projets, & de répandre des vérités utiles, ſans eſpérance de les voir eux-mêmes proſpérer ; mais ils aiment la génération à naître, comme la génération vivante.

Ce n'eſt que depuis peu que la conquête ou le commerce ont introduit de nouveaux tributs à la Chine. Les empereurs Tartares ont impoſé des droits ſur certaines denrées, ſur les métaux, ſur des marchandiſes. Enfin, ſi l'on en croit le jéſuite Amyot, ils ont établi des douanes, à l'exemple des Européens.

Il ſeroit à ſouhaiter que ceux-ci vouluſſent emprunter des Chinois la maniere de lever les tributs. Elle eſt juſte, douce & peu diſpendieuſe. Chaque année, au tems de la moiſſon, les champs ſont meſurés & taxés en raiſon de leur produit réel & viſible. Soit que les Chinois n'aient pas dans leur caractere cette mauvaiſe foi dont on les accuſe, ou que, ſemblables à pluſieurs des peuples

anciens, ils ne ſoient infideles & trompeurs qu'avec les étrangers ; le gouvernement prend aſſez de confiance en eux pour ne pas les vexer & les moleſter par toutes les recherches & les viſites importunes de la finance européenne. L'unique peine qu'on impoſe aux contribuables, trop lents à s'acquitter des charges publiques de l'impôt, eſt qu'on envoie chez eux des vieillards, des infirmes & des pauvres, pour y vivre à leurs dépens, juſqu'à ce qu'ils aient payé leur dette à l'état. C'eſt la commiſération, c'eſt l'humanité qu'on va ſolliciter dans le cœur du citoyen par le ſpectacle de la miſere, par les cris & les pleurs de la faim, & non pas révolter ſon ame, & ſoulever ſon indignation par la violence des ſaiſies, par les menaces d'une ſoldateſque inſolente, qui vient s'établir à diſcrétion dans une maiſon ouverte aux cent bouches du fiſc.

La Chine ignore ces voies d'oppreſſion que l'impôt occaſionne en Europe. Des mandarins perçoivent en nature la dîme des terres. Les officiers municipaux verſent le produit de cette levée, de toutes les taxes dans le tréſor de l'état, par les mains du receveur de la province. La deſtination de ce revenu prévient les infidélités dans la perception. On ſait qu'une partie de cette redevance eſt employée à la nourriture du magiſtrat & du ſoldat. Le prix de la portion des récoltes qu'on a vendue, ne ſort du fiſc que pour les beſoins publics. Enfin il en reſte dans les magaſins pour les tems de diſette, où l'on rend au peuple ce qu'il avoit comme prêté dans les tems d'abondance.

Des peuples qui jouiſſoient de tant d'avantages devoient ſe multiplier prodigieuſement dans une région où les femmes, quelle qu'en ſoit la raiſon, ſont extrêmement fécondes, & où les hommes n'alterent jamais un tempérament naturellement robuſte, par l'uſage des liqueurs fortes, ſous un ciel ſain & tempéré, où il naît beaucoup d'enfans, où il en meurt fort peu ; ſur une terre qui donne plus de ſubſiſtances qu'elle n'exige de travail avec un genre de vie ſimple, peu diſpendieux, & qui tend toujours à la plus auſtere économie.

Cependant les jéſuites chargés par la cour de Pekin de lever les cartes de l'empire, ont découvert, dans le cours de leurs opérations,

tions, des déferts affez confidérables, dont la connoiffance avoit échappé aux négocians qui ne fréquentoient que les ports de mer, aux voyageurs, qui n'avoient fait que la route de Canton à la capitale.

Le défaut de population dans quelques contrées écartées de la Chine feroit inexplicable, fi l'on ne favoit que, dans ces vaftes états, un affez grand nombre d'enfans font étouffés immédiatement après leur naiffance; que plufieurs de ceux qui ont échappé à cette cruauté font condamnés à la plus honteufe des mutilations; que parmi ceux auxquels on ne fait pas l'outrage de les priver de leur fexe, beaucoup font réduits à l'efclavage & privés des liens confolans du mariage par des maîtres tyranniques; que la polygamie fi oppofée à l'efprit focial & à la raifon eft d'un ufage univerfellement reçu; que la débauche que la nature repouffe avec le plus d'horreur eft très-répandue, & que les couvens des bonzes ne renferment guere moins d'un million de célibataires.

Mais fi un petit nombre de cantons épars & prefque ignorés à la Chine même font privés des bras qui devroient les défricher; combien n'en eft-il pas où les hommes entaffés pour ainfi dire les uns fur les autres fe nuifent réciproquement? Ce vice fe remarque généralement aux environs des villes fur les grandes routes, & fingulièrement dans les provinces méridionales. Auffi les annales de l'empire atteftent-elles qu'il y a peu de mauvaifes récoltes qui n'occafionnent des révoltes.

Il ne faut pas chercher ailleurs les caufes qui, à la Chine, arrêtent les progrès du defpotifme. Ces révolutions fréquentes fuppofent un peuple affez éclairé, pour fentir que le refpect qu'il porte au droit de la propriété, que la foumiffion qu'il accorde aux loix, ne font que des devoirs du fecond ordre, fubordonnés aux droits imprefcriptibles de la nature, qui n'a dû former des fociétés que pour le befoin de tous les hommes qui les compofent. Ainfi lorfque les chofes de premiere néceffité viennent à manquer, les Chinois ne reconnoiffent plus une puiffance qui ne les nourrit pas. C'eft le devoir de conferver les peuples qui fait le droit des rois.

Ni la religion, ni la morale ne diſtent d'autres maximes à la Chine.

L'empereur ſait qu'il regne ſur une nation qui n'eſt attachée aux loix qu'autant qu'elles font ſon bonheur. Il ſait que s'il ſe livroit un moment à cet eſprit de tyrannie, ailleurs ſi commun & ſi contagieux, des ſecouſſes violentes le précipiteroient du trône. Ainſi placé à la tête d'un peuple qui l'obſerve & qui le juge, il ne s'érige pas en un fantôme religieux à qui tout eſt permis. Il ne déchire pas le contrat inviolable qui l'a mis ſur le trône. Il eſt ſi convaincu que le peuple connoît ſes droits & les fait défendre, que lorſqu'une province murmure contre le mandarin qui la gouverne, il le révoque ſans examen, & le livre à un tribunal qui le pourſuit, s'il eſt coupable. Mais ce magiſtrat fût-il innocent, il ne ſeroit pas remis en place. C'eſt un crime en lui d'avoir pu déplaire au peuple. On le traite comme un inſtituteur ignorant, qui priveroit un pere de l'amour que ſes enfans lui portoient. Une complaiſance qui entretiendroit ailleurs une fermentation continuelle, & qui y ſeroit la ſource d'une infinité d'intrigues, n'a nul inconvénient à la Chine, où les habitans ſont naturellement doux & juſtes, & où le gouvernement eſt conſtitué de maniere que ſes délégués n'ont que rarement des ordres rigoureux à exécuter.

Cette néceſſité où eſt le prince d'être juſte, doit le rendre plus ſage & plus éclairé. Il eſt à la Chine ce qu'on veut faire croire aux autres princes qu'ils ſont par-tout, l'idole de la nation. Il ſemble que les mœurs & les loix y tendent de concert à établir cette opinion fondamentale, que la Chine eſt une famille dont l'empereur eſt le patriarche. Ce n'eſt pas comme conquérant, ce n'eſt pas comme légiſlateur qu'il a de l'autorité; c'eſt comme pere: c'eſt en pere qu'il eſt cenſé gouverner, récompenſer & punir. Ce ſentiment délicieux lui donne plus de pouvoir que tous les ſoldats du monde; & les artifices des miniſtres n'en peuvent donner aux deſpotes des autres nations. On ne ſauroit imaginer quel reſpeſt, quel amour les Chinois ont pour leur empereur, ou, comme ils le diſent, pour le pere commun, pour le pere univerſel.

Ce culte public eſt fondé ſur celui qui eſt établi par l'éducation

domeſtique. A la Chine un pere, une mere conſervent une autorité abſolue ſur leurs enfans, à quelqu'âge, à quelque dignité que ceux-ci ſoient parvenus. Le pouvoir paternel & l'amour filial ſont le reſſort de cet empire : c'eſt le ſoutien des mœurs; c'eſt le lien qui unit le prince aux ſujets, les ſujets au prince, & les citoyens entr'eux. Le gouvernement des Chinois eſt revenu, par les degrés de ſa perfection, au point d'où tous les autres ſont partis, & d'où ils ſemblent s'éloigner pour jamais, au gouvernement patriarchal, qui eſt celui de la nature même.

Cependant cette morale ſublime qui perpétue depuis tant de ſiecles le bonheur de l'empire Chinois, ſe ſeroit peut-être inſenſiblement altérée, ſi des diſtinctions chimériques attachées à la naiſſance euſſent rompu cette égalité primitive que la nature établit entre les hommes, & qui ne doit céder qu'aux talens & aux vertus. Dans tous nos gouvernemens d'Europe il eſt une claſſe d'hommes qui apportent en naiſſant une ſupériorité indépendante de leurs qualités morales. On n'approche de leur berceau qu'avec reſpect. Dans leur enfance tout leur annonce qu'ils ſont faits pour commander aux autres. Bientôt ils s'accoutument à penſer qu'ils ſont d'une eſpece particuliere; & ſûrs d'un état & d'un rang, ils ne cherchent plus à s'en rendre dignes.

Cette inſtitution à laquelle on a dû tant de miniſtres médiocres, de magiſtrats ignorans, & de mauvais généraux; cette inſtitution n'a point lieu à la Chine. Il n'y a point de nobleſſe héréditaire. La fortune de chaque citoyen commence & finit avec lui. Le fils du premier miniſtre de l'empire, n'a d'autres avantages, au moment de ſa naiſſance, que ceux qu'il peut avoir reçus de la nature. On annoblit quelquefois les aïeux d'un homme qui a rendu des ſervices importans : mais cette diſtinction purement perſonnelle, eſt enfermée avec lui dans le tombeau; & il ne reſte à ſes enfans que le ſouvenir & l'exemple de ſes vertus.

Une égalité ſi parfaite, permet de donner aux Chinois une éducation uniforme, & de leur inſpirer des principes ſemblables. Il n'eſt pas difficile de perſuader à des hommes nés égaux, qu'ils

ſont tous freres. Il y a tout à gagner pour eux dans cette opinion ; il y auroit tout à perdre dans l'opinion contraire. Un Chinois qui voudroit ſortir de cette fraternité générale, deviendroit dès-lors un être iſolé & malheureux : il ſeroit étranger au milieu de ſa patrie.

A la place de ces diſtinctions frivoles, que la naiſſance établit entre les hommes, dans preſque tout le reſte de l'univers, le mérite perſonnel en établit de réelles à la Chine. Sous le nom de mandarins lettrés, un corps d'hommes ſages & éclairés, ſe livrent à toutes les études qui peuvent les rendre propres à l'adminiſtration publique. Ce ſont les talens & les connoiſſances qui ſont ſeules admettre dans ce corps reſpectable. Les richeſſes n'y donnent aucun droit. Les mandarins choiſiſſent eux-mêmes ceux qu'ils jugent à propos de s'aſſocier ; & ce choix eſt toujours précédé d'un examen rigoureux. Il y a différentes claſſes de mandarins, & l'on s'éleve des unes aux autres, non point par l'ancienneté, mais par le mérite.

C'eſt parmi ces mandarins que l'empereur, par un uſage auſſi ancien que l'empire même, choiſit les miniſtres, les magiſtrats, les gouverneurs de province ; en un mot tous les adminiſtrateurs, qui ſous différentes qualités, ſont appellés à prendre part au gouvernement. Son choix ne peut jamais tomber que ſur des ſujets capables, éprouvés ; & le bonheur des peuples n'eſt jamais confié qu'à des hommes vraiment dignes de le faire.

Au moyen de cette conſtitution, il n'y a de dignité héréditaire, que celle de l'empereur ; & l'empire même ne paſſe pas toujours à l'ainé des princes, mais à celui que l'empereur & le conſeil ſuprême des mandarins en jugent le plus digne. Auſſi, l'émulation de la gloire & de la vertu regne-t-elle juſques dans la famille impériale. C'eſt le mérite qui brigue le trône, & c'eſt par les talens qu'un héritier y parvient. Des empereurs ont mieux aimé chercher des ſucceſſeurs dans une maiſon étrangere, que de laiſſer les rênes du gouvernement en des mains foibles.

Les vice-rois & les magiſtrats participent à l'amour du peuple,

comme à l'autorité du monarque. Le peuple a même une meſure d'indulgence pour les fautes d'adminiſtration qui leur échappent, comme il en a pour celles du chef de l'empire. Il n'eſt pas enclin aux ſéditions, comme on doit l'être dans nos contrées. On ne voit à la Chine aucun corps qui puiſſe former ou conduire des factions. Les mandarins ne tenant point à des familles riches & puiſſantes, ne reçoivent aucun appui que du trône & de leur ſageſſe. Ils ſont élevés dans une doctrine qui inſpire l'humanité, l'amour de l'ordre, la bienfaiſance, le reſpect pour les loix. Ils répandent ſans ceſſe ces ſentimens dans le peuple, & lui font aimer chaque loi, parce qu'ils lui en montrent l'eſprit & l'utilité. Le prince même ne donne pas un édit, qui ne ſoit une inſtruction de morale & de politique. Le peuple s'éclaire néceſſairement ſur ſes intérêts & ſur les opérations du gouvernement qui s'y rapportent. Plus éclairé, il doit être plus tranquille.

La ſuperſtition, qui par-tout ailleurs, agite les nations, & affermit le deſpotiſme ou renverſe les trônes; la ſuperſtition eſt ſans pouvoir à la Chine. Les loix l'y tolerent, mal-à-propos peut-être; mais au moins n'y fait-elle jamais des loix. Pour avoir part au gouvernement, il faut être de la ſecte des lettrés, qui n'admet aucune ſuperſtition. On ne permet pas aux bonzes de fonder ſur les dogmes de leurs ſectes, les devoirs de la morale, & par conſéquent d'en diſpenſer. S'ils trompent une partie de la nation, ce n'eſt pas du moins celle dont l'exemple & l'autorité doivent le plus influer ſur le ſort de l'état.

Confucius, dont les actions ſervirent d'exemple, & les paroles de leçon; Confucius, dont la mémoire eſt également honorée, la doctrine également chérie de toutes les claſſes & de toutes les ſectes; Confucius a fondé la religion nationale de la Chine. Son code n'eſt que la loi naturelle, qui devroit être la baſe de toutes les religions de la terre, le fondement de toute ſociété, la regle de tous les gouvernemens. La raiſon, dit Confucius, eſt une émanation de la divinité; la loi ſuprême n'eſt que l'accord de la nature

& de la raifon. Toute religion qui contredit ces deux guides de la vie humaine, ne vient point du ciel.

Ce ciel eft Dieu : car les Chinois n'ont point de terme pour exprimer Dieu. *Mais ce n'eft point au ciel vifible & matériel que nous adreffons des facrifices*, dit l'empereur Chan-Gi, dans un édit de 1710, *c'eft au maître du ciel.* Ainfi l'athéifme, quoiqu'il ne foit pas rare à la Chine, n'y eft point avoué; on n'en fait pas une profeffion publique. Ce n'eft point un fignal de fecte, ni un objet de perfécution. Il y eft feulement toléré comme la fuperftition.

L'empereur, feul pontife de la nation, eft auffi juge de la religion; mais comme le culte a été fait pour le gouvernement, & non le gouvernement pour le culte; comme l'un & l'autre ont été formés pour la fociété, le fouverain n'a ni intérêt, ni intention d'employer cette unité de puiffance qu'il a dans les mains, à tyrannifer le peuple. Si d'un côté les dogmes ou les rites de la hiérarchie ne répriment pas dans le prince l'abus du pouvoir defpotique; il eft d'un autre côté plus fortement contenu par les mœurs publiques & nationales.

Rien n'eft plus difficile que de les changer, parce qu'elles font infpirées par l'éducation, peut-être la meilleure que l'on connoiffe. On ne fe preffe point d'inftruire les enfans avant l'âge de cinq ans. Alors on leur apprend à écrire, & ce font d'abord des mots, ou des hiéroglyphes, qui leur rappellent des chofes fenfibles, dont on tâche en même tems de leur donner des idées juftes. Enfuite on remplit leur mémoire de vers fentencieux, qui contiennent des maximes de morale, dont on leur montre l'application. Dans un âge plus avancé, c'eft la philofophie de Confucius qu'on leur enfeigne. Telle eft l'éducation des hommes du peuple. Celle des enfans qui peuvent prétendre aux honneurs, commence de même; mais on y ajoute bientôt d'autres études, qui ont pour objet la conduite de l'homme dans les différens états de la vie.

Les mœurs à la Chine, font prefcrites par les loix, & maintenues par les manieres que prefcrivent auffi les loix. Les Chi-

nois ſont le peuple de la terre qui a le plus de préceptes ſur les actions les plus ordinaires. Le code de leur politeſſe eſt fort long ; & les dernieres claſſes des citoyens en ſont inſtruites, & s'y conforment comme les mandarins & la cour.

Les loix de ce code ſont inſtituées, ainſi que toutes les autres, pour perpétuer l'opinion que la Chine n'eſt qu'une famille, & pour preſcrire aux citoyens les égards & les prévenances mutuelles que des freres doivent à des freres. Ces rites, ces manieres rappellent continuellement aux mœurs. Elles mettent quelquefois, il eſt vrai, la cérémonie à la place du ſentiment, mais combien ſouvent ne le font-elles pas revivre ! Elles ſont une ſorte de culte qu'on rend ſans ceſſe à la vertu. Ce culte frappe les yeux des jeunes gens. Il nourrit en eux le reſpect pour la vertu même ; & ſi, comme tous les cultes, il fait des hypocrites, il entretient auſſi un zele véritable. Il y a des tribunaux érigés pour punir les fautes contre les manieres, comme il y en a pour juger des crimes & des vertus. On punit le crime par des peines douces & modérées ; on récompenſe la vertu par des honneurs. Ainſi l'honneur eſt un des reſſorts qui entrent dans le gouvernement de la Chine. Ce n'eſt pas le reſſort principal ; il y eſt plus fort que la crainte, & plus foible que l'amour.

Avec de pareilles inſtitutions, la Chine doit être le pays de la terre où les hommes ſont le plus humains. Auſſi voit-on l'humanité des Chinois juſques dans ces occaſions où la vertu ſemble n'exiger que de la juſtice, & la juſtice que de la rigueur. Les priſonniers ſont détenus dans des logemens propres & commodes, où ils ſont bien traités juſqu'au moment de leur ſentence. Souvent toute la punition d'un homme riche, ſe réduit à l'obligation de nourrir ou de vêtir pendant quelque tems chez lui des vieillards & des orphelins. Nos romans de morale & de politique ſont l'hiſtoire des Chinois. Chez eux, on a tellement réglé les actions de l'homme, qu'on n'y a preſque pas beſoin de ſes ſentimens : cependant on inſpire les uns pour donner du prix aux autres.

L'eſprit patriotique, cet eſprit ſans lequel les états ſont des

peuplades, & non pas des nations, eſt plus fort, plus actif à la Chine, qu'il ne l'eſt peut-être dans aucune république. C'eſt une choſe commune que de voir des Chinois réparer les grands chemins par un travail volontaire, des hommes riches y bâtir des abris pour les voyageurs; d'autres y planter des arbres. Ces actions publiques qui reſſentent plutôt l'humanité bienfaiſante, que l'oſtentation de la généroſité, ne ſont pas rares à la Chine.

Il y a des tems où elles ont été communes, d'autres tems où elles l'ont été moins; mais la corruption amenoit une révolution, & les mœurs ſe réparoient. La derniere invaſion des Tartares les avoit changées: elles s'épurent à meſure que les princes de cette nation conquérante quittent les ſuperſtitions de leur pays, pour adopter l'eſprit du peuple conquis, & qu'ils ſont inſtruits par les livres que les Chinois appellent canoniques.

On ne doit pas tarder à voir tout-à-fait revivre le caractere eſtimable de la nation; cet eſprit de fraternité, de famille; ces liens aimables de la ſociété, qui forment dans le peuple la douceur des mœurs & l'attachement inviolable aux loix. Les erreurs & les vices politiques ne ſauroient prendre de fortes racines dans un pays où l'on n'éleve aux emplois que des hommes de la ſecte des lettrés, dont l'unique occupation eſt de s'inſtruire des principes de la morale & du gouvernement. Tant que les vraies lumieres ſeront recherchées, tant qu'elles conduiront aux honneurs, il y aura dans le peuple de la Chine un fonds de raiſon & de vertu qu'on ne verra pas dans les autres nations.

Si ce tableau des mœurs Chinoiſes ſe trouvoit en contradiction avec celui que d'autres écrivains en ont tracé; peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible de concilier des opinions en apparence ſi oppoſées. La Chine peut-être enviſagée ſous un double aſpect. Quand on n'étudie ſes habitans que dans les ports de mer ou les grandes villes, on eſt révolté de leur lâcheté, de leur mauvaiſe foi, de leur avarice: mais dans le reſte de l'empire, ſur-tout dans les campagnes, ils ont des mœurs domeſtiques; ils ont des mœurs ſociales; ils ont des mœurs patriotiques. On trouveroit difficilement

lement

lement un peuple plus vertueux, plus humain & plus éclairé.

Cependant il faut avouer que la plupart des connoiſſances fondées ſur des théories un peu compliquées, n'y ont pas fait les progrès qu'on devoit naturellement attendre d'une nation ancienne, active, appliquée, qui depuis très-long-tems en tenoit le fil. Mais cette énigme n'eſt pas inexplicable. La langue des Chinois demande une étude longue & pénible, qui occupe des hommes tout entiers durant le cours de leur vie. Les rites, les cérémonies qui font mouvoir cette nation, donnent plus d'exercice à la mémoire qu'au ſentiment. Les manieres arrêtent les mouvemens de l'ame, en affoibliſſent les reſſorts. Trop occupés des objets d'utilité, les eſprits ne peuvent pas s'élancer dans la carriere de l'imagination. Un reſpect outré pour l'antiquité, les aſſervit à tout ce qui eſt établi. Toutes ces cauſes réunies ont dû ôter aux Chinois l'eſprit d'invention. Il leur faut des ſiecles pour perfectionner quelque choſe; & quand on penſe à l'état où ſe trouvoient chez eux les arts & les ſciences il y a trois cents ans, on eſt convaincu de l'étonnante durée de cet empire.

Peut-être encore faut-il attribuer l'imperfection des lettres & des beaux-arts, chez les Chinois, à la perfection même de la police & du gouvernement. Ce paradoxe eſt fondé ſur la raiſon. Lorſque chez un peuple la premiere étude eſt celle des loix; que la récompenſe de l'étude eſt une place dans l'adminiſtration, au lieu d'une place d'académie; que l'occupation des lettrés eſt de veiller à l'obſervation de la morale, ou à la manutention de la politique: ſi cette nation eſt infiniment nombreuſe; s'il y faut une vigilance continuelle des ſavans ſur la population & la ſubſiſtance; ſi chacun, outre les devoirs publics dont la connoiſſance même eſt une longue ſcience, a des devoirs particuliers, ſoit de famille ou de profeſſion: chez un tel peuple, les ſciences ſpéculatives & de pur ornement, ne doivent pas s'élever à cette hauteur, à cet éclat où nous les voyons en Europe. Mais les Chinois toujours écoliers dans nos arts de luxe & de vanité, ſont nos maîtres dans la ſcience

de bien gouverner. Ils le ſont dans l'art de peupler, non dans celui de détruire.

La guerre n'eſt point à la Chine une ſcience perfectionnée. Une nation, dont toute la vie eſt réglée comme l'enfance, par des rites, des préceptes, des uſages publics & domeſtiques, doit être naturellement ſouple, modérée, paiſible & pacifique. La raiſon & la réflexion qui préſident à ſes leçons & à ſes penſées, ne ſauroient lui laiſſer cet enthouſiaſme qui fait les guerriers & les héros. L'humanité même, dont on remplit ſon ame tendre & molle, lui fait regarder avec horreur l'effuſion du ſang, le pillage & le maſſacre ſi familiers à tout peuple ſoldat. Avec cet eſprit, eſt-il étonnant que les Chinois ne ſoient pas belliqueux ? Leur milice eſt innombrable, mais ignorante & ne fait qu'obéir. Elle manque de tactique encore plus que de courage. Dans les guerres contre les Tartares, les Chinois n'ont pas ſu combattre ; mais ils ont ſu mourir. L'amour pour leur gouvernement, pour leur patrie & pour leurs loix, doit leur tenir lieu d'eſprit guerrier ; mais il ne tient pas lieu de bonnes armes & de la ſcience de la guerre. Quand on ſoumet ſes conquérans par les mœurs, on n'a pas beſoin de dompter ſes ennemis par les armes.

Tel eſt l'empire de la Chine, dont on parle tant ſans le connoître aſſez. Tel il étoit lorſque les Portugais y aborderent. Ils pouvoient y prendre des leçons de ſageſſe & de gouvernement ; mais ils ne penſerent qu'à en tirer des richeſſes & à y répandre leur religion. Thomas Perès, leur ambaſſadeur, trouva la cour de Pekin diſpoſée en faveur de ſa nation, dont la gloire rempliſſoit l'Aſie. Elle avoit l'eſtime des Chinois ; & la conduite de Ferdinand d'Andreade, qui commandoit l'eſcadre Portugaiſe, devoit encore augmenter cette eſtime. Il parcourut les côtes de la Chine ; il y fit le commerce. Lorſqu'il voulut partir, il fit publier dans les ports où il avoit relâché, que ſi quelqu'un avoit à ſe plaindre des Portugais, il eût à le déclarer, pour en obtenir ſatisfaction. Les ports de la Chine alloient leur être ouverts ; Thomas Perès alloit

conclure un traité, lorfque Simon d'Andreade, frere de Ferdinand, parut fur les côtes avec une nouvelle efcadre. Celui-ci traita les Chinois, comme depuis quelque-tems les Portugais traitoient tous les peuples de l'Afie. Il bâtit fans permiffion, un fort dans l'ifle de Taman, & de là il fe mit à piller ou à rançonner tous les vaiffeaux qui fortoient des ports de la Chine, ou qui vouloient y entrer. Il enleva des filles fur la côte; il fit des Chinois efclaves; il fe livra au brigandage le plus effréné & à la plus honteufe diffolution. Ses matelots & fes foldats fuivirent fon exemple. Les Chinois irrités, équiperent une flotte nombreufe : les Portugais fe défendirent vaillamment, & s'échapperent en fe faifant jour à travers les vaiffeaux ennemis. L'empereur fit mettre Thomas Perès en prifon, où il mourut; & la nation Portugaife fut exclue de la Chine pendant quelques années. Dans la fuite, les Chinois s'adoucirent; & il fut permis aux Portugais de faire le commerce dans le port de Sanciam. Ils y apportoient de l'or qu'ils tiroient d'Afrique, des épiceries qu'ils prenoient aux Moluques, des dents d'éléphant & des pierreries de l'ifle de Ceilan. Ils exportoient en échange des étoffes de foie de toute efpece, des porcelaines, des vernis, des plantes médecinales, & le thé, qui depuis eft devenu fi néceffaire en Europe aux nations du Nord.

Les Portugais fe contentoient des loges & des comptoirs qu'ils avoient à Sanciam, & de la liberté que le gouvernement de la Chine accordoit à leur commerce; lorfqu'il s'offrit une occafion de fe procurer un établiffement plus folide & moins dépendant des mandarins qui commandoient fur la côte.

Un pirate nommé Tchang-fi-lao, devenu puiffant par fes brigandages, s'étoit emparé de la petite ifle de Macao; d'où il tenoit bloqués les ports de la Chine. Il fit même le fiege de Canton. Les mandarins des environs eurent recours aux Portugais, qui avoient des vaiffeaux à Sanciam; ils accoururent au fecours de Canton, & ils en firent lever le fiege. Ils remporterent une victoire complette fur le pirate, qu'ils pourfuivirent jufques dans Macao, où il fe tua.

L'empereur de la Chine, informé du service que les Portugais venoient de lui rendre, en eut de la reconnoissance ; & leur fit présent de Macao. Ils accepterent cette grace avec joie, & ils bâtirent une ville qui devint florissante. Cette place fut avantageuse au commerce qu'ils firent bientôt dans le Japon.

## CHAPITRE XIV.

*Commencement du commerce des Portugais avec le Japon. Etat de ces isles.*

CE fut en 1542 qu'une tempête jeta, comme par bonheur, un vaisseau Portugais sur les côtes de ces isles fameuses. Ceux qui le montoient furent accueillis. On leur donna tout ce qu'il falloit pour se rafraîchir & se radouber. Arrivés à Goa, ils rendirent compte de ce qu'ils avoient vu ; & ils apprirent au vice-roi, qu'une nouvelle contrée fort riche & fort peuplée, s'offroit au zele des missionnaires, à l'industrie des négocians. Les uns & les autres prirent la route du Japon.

Ils trouverent un grand empire, peut-être le plus ancien du monde, après celui de la Chine. Ses annales sont mêlées de beaucoup de fables : mais il paroît démontré qu'en 660, Sin-Mu fonda la monarchie, qui s'est depuis perpétuée dans la même famille. Ces souverains, nommés Daïris, étoient à la fois les rois, les pontifes de la nation ; & la réunion de ces deux pouvoirs, mettoit dans leurs mains tous les ressorts de l'autorité suprême. Les Daïris étoient des personnes sacrées, les descendans, les représentans des dieux. La plus légere désobéissance à la moindre de leurs loix, étoit regardée comme un crime digne des plus grands supplices. Le coupable même n'étoit pas puni seul. On enveloppoit dans son châtiment sa famille entiere.

Vers le onzieme siecle, ces princes plus jaloux, sans doute, des douces prérogatives du sacerdoce, que des droits pénibles de

la royauté, partagerent l'état en plusieurs gouvernemens, dont l'administration politique fut confiée à de grands seigneurs, connus par leurs lumieres & par leur sagesse.

Le pouvoir illimité des Daïris, souffrit de ce changement. Ils laisserent flotter, comme au hasard, les rênes de l'empire. Leurs lieutenans, dont l'ambition étoit inquiete & clair-voyante, trouverent dans cette indolence, le germe de mille révolutions. Peu-à-peu on les vit se relâcher de l'obéissance qu'ils avoient jurée. Ils se firent la guerre entr'eux; ils la firent à leur chef. Une indépendance entiere fut le fruit de ces mouvemens. Tel étoit l'état du Japon, lorsqu'il fut découvert par les Portugais. (*)

Les grandes isles qui composent cet empire, placées sous un ciel orageux, environnées de tempêtes, agitées par des volcans sujettes à ces grands accidens de la nature qui impriment la terreur, étoient remplies d'un peuple que la superstition dominoit. Elle s'y divise en plusieurs sectes.

Celle du Sintos est la religion du pays, l'ancienne religion. Elle reconnoît un être suprême, l'immortalité de l'ame; & elle rend un culte à une multitude de dieux, de saints ou de camis, c'est-à-dire, aux ames des grands hommes qui ont servi ou illustré la patrie. C'est par l'empire de cette religion, que le Daïri, grand-prêtre des dieux dont il étoit issu, avoit long-tems régné sur ses sujets avec tout le despotisme que la superstition exerce sur les ames. Mais empereur & grand-pontife, il avoit du moins rendu la religion utile à ses peuples; ce qui n'est pas impossible dans les états où le sacerdoce est uni à l'empire.

On ne voit pas que la secte du Sintos ait eu la manie d'ériger en crimes, des actions innocentes par elles-mêmes; manie si dangereuse pour les mœurs. Loin de répandre ce fanatisme sombre,

(*) Les Japonois sembloient même plus industrieux que les Chinois en beaucoup de choses. Dans l'art de travailler leurs métaux & sur-tout l'acier, ils avoient une intelligence que les Chinois n'avoient pas. Leur police étoit à-peu-près aussi parfaite; mais le gouvernement & les mœurs des deux nations ne se ressembloient pas.

& cette crainte des dieux, qu'on trouve dans presque toutes les religions ; le Sintos avoit travaillé à prévenir ou à calmer cette maladie de l'imagination, par des fêtes qu'on célébroit trois fois chaque mois. Elles étoient consacrées à visiter ses amis, à passer avec eux la journée en festins, en réjouissances. Les prêtres du Sintos disoient que les plaisirs innocens des hommes, étoient agréables à la divinité ; que la meilleure maniere d'honorer les camis, c'étoit d'imiter leurs vertus, & de jouir dès ce monde du bonheur dont ils jouissent dans l'autre. Conformément à cette opinion, les Japonois après avoir fait la priere dans des temples, toujours situés au milieu d'agréables bocages, alloient chez des courtisanes qui habitoient des maisons ordinairement bâties dans ces lieux consacrés à la dévotion & à l'amour. Ces femmes étoient des religieuses, soumises à un ordre de moines qui retiroient une partie de l'argent qu'elles avoient gagné par ce pieux abandon d'elles-mêmes, au vœu le plus sacré de la nature.

Dans toutes les religions, les femmes ont influé sur le culte, comme prêtresses ou comme victimes des dieux. La constitution physique de leur sexe, les expose à des infirmités singulieres, dont les causes & les accidens ont quelque chose d'inexplicable & de merveilleux. Dès-lors, c'est par elles, c'est en elles que s'operent ces prodiges, dont leur foiblesse & leur vanité se repaissent, & que l'ascendant de leurs charmes ne tarde pas à faire adopter aux hommes, doublement fascinés par l'ignorance & par l'amour. Les imposteurs ont toujours profité de ces dispositions, pour étayer leur puissance sur la foiblesse des femmes pour le merveilleux, sur la foiblesse des hommes pour les femmes. Les extases, les apparitions, les frayeurs & les ravissemens ; toutes les sortes de convulsions appartiennent à la sensibilité du genre nerveux. Comme c'est sur-tout après la puberté, que les spasmes & les vapeurs se manifestent ; le célibat est très-propre à les entretenir dans le sexe le plus susceptible de ces symptômes. Aussi la virginité fut-elle de tout tems convenable à la religion. La dévotion s'empare aisément

d'un jeune cœur qui n'a point encore d'autre amour. Toutes les perſonnes nubiles, en qui les viſions ſe ſont manifeſtées, ont prétendu ne connoître point d'homme. Elles en ont été plus reſpectées par les deux ſexes.

Les peuples ſauvages ont des magiciennes ; les barbares Gaulois ont eu des druideſſes, les Romains des veſtales ; & le midi de l'Europe ſe glorifie encore d'avoir des religieuſes. Chez les ſauvages, ce ſont les vieilles femmes qui deviennent les nourrices de la ſuperſtition, quand elles ne ſont plus bonnes à rien. Chez les peuples demi-civiliſés ou tout-à-fait policés, c'eſt la jeuneſſe & la beauté qui ſervent d'inſtrument & de ſoutien au culte religieux, en s'y dévouant par un ſacrifice public & ſolemnel. Mais combien ce dévouement, même volontaire, outrage la raiſon, l'humanité & la religion !

Quoi qu'il en ſoit des raiſons, ſoit religieuſes ou politiques, qui ont introduit & cimenté le célibat monaſtique en Europe, on ne doit pas du moins juger avec rigueur les inſtitutions contraires, que le climat a dû ſans doute établir en des régions où le ciel & le ſol parlent ſi puiſſamment en faveur du vœu le plus ardent de la nature. Si c'eſt une vertu ſous la zone tempérée d'étouffer les deſirs qui portent les deux ſexes à s'aimer, à s'unir ; céder à ce penchant eſt un devoir plus cher & plus ſacré, ſous le climat brûlant du Japon.

(*) Dans les pays où la religion ne peut réprimer l'amour, il y a peut-être de la ſageſſe à le changer en culte. Quel ſujet de reconnoiſſance envers l'être des êtres, que d'attendre & de recevoir

(*) Dans les pays où la religion ne peut réprimer les excès de l'amour, c'eſt peut-être une ſageſſe de le changer en culte. Eh ! quel culte que celui où les hommes animés du feu de la divinité, concourent pour ainſi dire à la ſuite de la création, en perpétuant ſes ouvrages par les plaiſirs immortels de la génération. Qu'on ſe figure des êtres qui, joignant tour-à-tour dans l'effervefcence de l'âge, l'amour à l'amour, les idées de la religion à celles de la paſſion la plus vive que le ciel ait accordé aux humains, voient, ſentent, reſpirent Dieu dans toutes leurs communications, vont l'adorer enſemble, l'invoquer & l'aſſocier à leurs plaiſirs, ſe le rendre palpable & ſenſible par cette effuſion des ames & des ſens, où tout eſt myſtere, joie & faveur céleſte.

comme un préſent de ſa main le premier objet par qui l'on goûte une nouvelle vie ; l'épouſe ou l'époux qu'on doit chérir ; les enfans qui naiſſent d'une ſource de délices où ils iront ſe reproduire & ſe perdre à leur tour ! Que de biens dont la religion pourroit faire des vertus & les récompenſes de la vertu ; mais qu'elle profane & dénature, quand elle les repréſente comme un ſentier de crimes, de malheurs & de peines ! Oh que les hommes ſe ſont éloignés des fondemens de la morale, en s'écartant des premiers ſentimens de la nature ! Ils ont cherché les liens de la ſociété dans des erreurs périſſables & funeſtes. Si l'homme avoit beſoin d'illuſions pour vivre en paix avec l'homme, que ne les prenoit-il dans les plus délicieux penchans de ſon cœur ? Quel moraliſte, quel légiſlateur ſublime ſaura trouver, dans les beſoins qui tendent à la conſervation, à la reproduction de l'eſpece, les moyens les plus ſûrs de multiplier les individus & de les rendre heureux ? Qu'il faut plaindre les ames froides, inſenſibles, malheureuſes & dures, à qui ces ſentimens, ces vœux d'un cœur honnête paroîtroient un délire ou même un attentat !

Tels ſont les budſoïſtes, autre ſecte du Japon, dont Buds fut le fondateur. Quoiqu'ils profeſſent à-peu-près les dogmes du Sintos, ils ont eſpéré l'emporter ſur cette religion par une morale plus ſévere. Les budſoïſtes adorent, outre la divinité des ſintoïſtes, un amida, ſorte de médiateur entre Dieu & les hommes ; des divinités médiatrices entre les hommes & leur amida. C'eſt par la multitude de ſes préceptes, par l'excès de ſon auſtérité, par les bizarreries de ſes pratiques & de ſes mortifications, que cette religion a cru mériter la préférence ſur la plus ancienne.

L'eſprit du budſoïſme eſt terrible. Il n'inſpire que pénitence, crainte exceſſive, rigoriſme cruel. C'eſt le fanatiſme le plus affreux. Les moines de cette religion perſuadent à leurs dévots de paſſer une partie de leur vie dans les ſupplices, pour expier des fautes imaginaires. Ils leur infligent eux-mêmes la plupart de ces punitions, avec un deſpotiſme & une cruauté, dont les inquiſiteurs d'Eſpagne pourroient nous retracer l'idée ; ſi ceux-ci n'avoient mieux

mieux aimé s'ériger en juges des crimes & des peines dont ils ont été les inventeurs, que d'être les bourreaux des victimes volontaires de la superstition. Les moines budsoïstes tiennent continuellement l'esprit de leurs sectateurs dans un état violent de remords & d'expiations. Leur religion est si surchargée de préceptes, qu'il est impossible de les accomplir. Elle peint les dieux toujours avides de vengeance, & toujours offensés.

On peut s'imaginer quels effets une si horrible superstition dut opérer sur le caractere du peuple, & à quel degré d'atrocité elle l'a conduit. Les lumieres d'une saine morale, un peu de philosophie, une éducation sage auroient pu servir de remede à ces loix, à ce gouvernement, à cette religion, qui concouroient à rendre l'homme plus féroce dans la société des hommes, qu'il ne l'eût été dans les bois parmi les monstres des déserts.

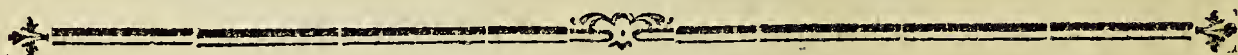
A la Chine, on met entre les mains des enfans, des livres didactiques, qui les instruisent en détail de leurs devoirs, & qui leur démontrent les avantages de la vertu. Aux enfans Japonois, on fait apprendre par cœur des poëmes où sont célébrées les vertus de leurs ancêtres, où l'on inspire le mépris de la vie & le courage du suicide. Ces chants, ces poëmes, qu'on dit pleins d'énergie & de grace, enfantent l'enthousiasme. L'éducation des Chinois regle l'ame, la dispose à l'ordre : celle des Japonois l'enflamme & la porte à l'héroïsme. On les conduit toute leur vie par le sentiment, & les Chinois par la raison & les usages. Tandis que le Chinois, ne cherchant que la vérité dans ses livres, se contente du bonheur qui naît de la tranquillité, le Japonois avide de jouissances, aime mieux souffrir que de ne rien sentir. Il semble qu'en général les Chinois tendent à prévenir la violence & l'impétuosité de l'ame ; les Japonois, son engourdissement & sa foiblesse.

Un tel caractere devoit rendre ce peuple avide de nouveautés. Aussi les Portugais furent-ils reçus avec le plus vif empressement. Tous les ports leur furent ouverts. Chacun des petits rois du pays chercha à les attirer dans ses états. On se disputoit à qui leur fe-

roit plus d'avantages, à qui leur accorderoit plus de privileges, à qui leur donneroit plus de facilités. Ces négocians firent un commerce immenſe. Ils tranſportoient au Japon les marchandiſes de l'Inde qu'ils tiroient de différens marchés; & celles de Portugal auxquelles Macao ſervoit d'entrepôt. Le daïri, les uſurpateurs de ſes droits ſouverains, les grands de l'empire, la nation entiere; tout faiſoit une conſommation prodigieuſe des productions d'Europe & d'Aſie. Mais avec quoi les payoit-on?

Le terrain du Japon eſt en général montueux, pierreux, & peu fertile. Ce qu'il donne de riz, d'orge & de froment, les ſeuls grains auxquels il ſoit propre, ne ſuffit pas à la prodigieuſe population qui le couvre. Les hommes, malgré leur activité, leur intelligence, leur frugalité, ſeroient réduits à mourir de faim, ſans les reſſources d'une mer extrêmement poiſſonneuſe. L'empire ne fournit aucune production qui puiſſe être exportée. Il ne peut même donner en échange aucun des arts de ſes atteliers, ſi l'on en excepte ſes ouvrages d'acier, les plus parfaits que l'on connoiſſe.

Ce n'étoit qu'avec le ſecours de ſes mines d'or, d'argent, de cuivre, les plus riches de l'Aſie & peut-être du monde entier, que le Japon pouvoit ſoutenir toutes ſes dépenſes. Les Portugais emportoient tous les ans de ces métaux, pour quatorze à quinze millions de livres. Ils épouſoient d'ailleurs les plus riches héritieres du pays, & s'allioient aux familles les plus puiſſantes.



## CHAPITRE XV.

*Etendue de la domination Portugaiſe aux Indes.*

LEUR cupidité devoit être ſatisfaite, ainſi que leur ambition. Ils étoient les maîtres de la Guinée, de l'Arabie, de la Perſe, & des deux preſqu'iſles de l'Inde. Ils régnoient aux Moluques, à Ceilan, dans les iſles de la Sonde; & leur établiſſement à Macao leur aſſuroit le commerce de la Chine & du Japon.

Dans cet immenſe eſpace, la volonté des Portugais étoit la loi ſuprême. Ils tenoient ſous le joug les terres & les mers. Leur deſpotiſme ne laiſſoit aux choſes & aux perſonnes, qu'une exiſtence précaire & fugitive. Aucun peuple, aucun particulier ne naviguoient, ne faiſoient le commerce ſans leur aveu & leurs paſſeports. Ceux auxquels on permettoit cette activité, ne pouvoient l'étendre à la canelle, au gingembre, au poivre, au bois de charpente, au fer, à l'acier, au plomb, à l'étain, aux armes, dont les conquérans s'étoient réſervé la vente excluſive. Mille objets précieux, ſur leſquels tant de nations ont depuis élevé leur fortune, & qui dans leur nouveauté, avoient une valeur qu'ils n'ont pas eue depuis, étoient concentrés dans leurs ſeules mains. Ce monopole les rendoit les arbitres abſolus du prix des productions, des manufactures de l'Europe & de l'Aſie.

Au milieu de tant de gloire, de tréſors & de conquêtes, les Portugais n'avoient pas négligé cette partie de l'Afrique, compriſe entre le cap de Bonne-Eſpérance & la mer Rouge, qui avoit été renommée dans tous les tems, par la richeſſe de ſes productions. Tout y fixoit leurs regards avides.

Les Arabes s'y étoient établis & fort multipliés depuis pluſieurs ſiecles. Ils y avoient formé ſur la côte de Zanguebar, pluſieurs petites ſouverainetés indépendantes, dont quelques-unes avoient de l'éclat, preſque toutes de l'aiſance. Ces établiſſemens devoient leur proſpérité aux mines qui étoient dans les terres. Elles fourniſſoient l'or & l'argent qui ſervoient à l'achat des marchandiſes de l'Inde. Dans leurs principes, les Portugais devoient chercher à s'emparer de ces richeſſes & à les ôter à leurs concurrens. Ces marchands Arabes furent aiſément ſubjugués vers l'an 1508. Sur leurs ruines s'éleva un empire, qui s'étendoit depuis Sofala juſqu'à Melinde, & auquel on donna pour centre l'iſle de Mozambique. Elle n'eſt ſéparée du continent que par un petit canal, & n'a pas deux lieues de tour. Son port, qui eſt excellent, & auquel il ne manque qu'un air plus pur, devint un lieu de relâche & un entrepôt pour tous les vaiſſeaux du vainqueur. C'eſt-là qu'ils atten-

doient ces vents réglés, qui dans certains tems de l'année, soufflent constamment des côtes de l'Afrique à celles de l'Inde, comme dans d'autres tems des vents opposés, soufflent des côtes de l'Inde à celles d'Afrique.



## CHAPITRE XVI.

### *Corruption des Portugais dans l'Inde.*

TANT d'avantages pouvoient former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices & l'ineptie de quelques commandans, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie avoient changé les Portugais. Le fanatisme de religion qui avoit donné plus de force & d'activité à leur courage, ne leur donnoit plus que de l'atrocité. Ils ne se faisoient aucun scrupule de piller, de tromper, d'asservir des idolâtres. Ils pensoient que le pape, en donnant aux rois de Portugal les royaumes d'Asie, n'avoit pas refusé à leurs sujets les biens des particuliers. Tyrans des mers de l'Orient, ils y rançonnoient les vaisseaux de toutes les nations. Ils ravageoient les côtes ; ils insultoient les princes ; & ils devinrent bientôt l'horreur & le fléau des peuples.

Le roi de Tidor fut enlevé dans son palais, & massacré avec ses enfans, qu'il avoit confiés aux Portugais.

A Ceilan, les peuples ne cultivoient plus la terre que pour leurs nouveaux maîtres, qui les traitoient avec barbarie.

On avoit établi l'Inquisition à Goa ; & quiconque étoit riche, devenoit la proie des ministres de cet infame tribunal.

Faria, envoyé contre des corsaires Malais, Chinois & d'autres pirates, alla piller les tombeaux des empereurs de la Chine, dans l'isle de Calampui.

Souza faisoit renverser toutes les pagodes sur les côtes du Malabar ; & l'on égorgeoit inhumainement les malheureux Indiens, qui alloient pleurer sur les ruines de leurs temples.

Correa terminoit une guerre vive avec le roi du Pégu, & les deux partis devoient jurer l'obſervation du traité ſur les livres de leurs religions. Correa jura ſur un recueil de chanſons, & crut éluder un engagement par ce vil ſtratagême.

Nugnès d'Acughna voulut ſe rendre maître de l'iſle de Daman, ſur la côte de Cambaie : les habitans offrirent de la lui abandonner, s'il leur permettoit d'emporter leurs richeſſes. Cette grace fut refuſée, & Nugnès les fit tous paſſer au fil de l'épée.

Diego de Silveyra croiſoit dans la mer Rouge. Un vaiſſeau richement chargé le ſalua. Le capitaine vint à ſon bord, & lui préſenta de la part d'un général Portugais, une lettre qui devoit lui ſervir de paſſe-port. Cette lettre ne contenoit que ces mots : *Je ſupplie les capitaines des vaiſſeaux du roi de Portugal, de s'emparer du navire de ce Maure, comme de bonne priſe.*

Bientôt les Portugais n'eurent pas, les uns pour les autres, plus d'humanité & de bonne-foi, qu'ils n'en avoient avec les naturels du pays. Preſque tous les états où ils commandoient, étoient diviſés en factions.

Il régnoit par-tout dans leurs mœurs un mélange d'avarice, de débauche, de cruauté & de dévotion. Ils avoient la plupart, ſept ou huit concubines, qu'ils faiſoient travailler avec la derniere rigueur, & auxquelles ils arrachoient l'argent qu'elles avoient gagné par leur travail. Il y a loin de cette maniere de traiter les femmes, aux mœurs de la chevalerie.

Les commandans, les principaux officiers, admettoient à leur table une foule de ces chanteuſes & de ces danſeuſes, dont l'Inde eſt remplie. La molleſſe s'étoit introduite dans les maiſons & dans les armées. C'étoit en palanquin que les officiers marchoient à l'ennemi. On ne leur trouvoit plus ce courage brillant qui avoit ſoumis tant de peuples. Les Portugais ne combattoient guere ſans l'appât d'un riche butin. Bientôt le monarque ne toucha plus le produit des tributs que lui payoient plus de cent cinquante princes de l'Orient. Cet argent ſe perdit dans les mains qui l'avoient

arraché. Tel étoit le brigandage dans les finances, que les tributs des ſouverains, le produit des douanes qui devoit être immenſe, les impôts qu'on levoit en or, en argent, en épiceries ſur les peuples du continent & des iſles, ne ſuffiſoient pas pour l'entretien de quelques citadelles, & l'équipement des vaiſſeaux néceſſaires à la protection du commerce.

Il eſt triſte d'arrêter ſes yeux ſur les momens du déclin des nations. Hâtons-nous de parler de l'adminiſtration de Juan de Caſtro, qui rendit aux Portugais une partie de leur vertu.

Caſtro étoit fort inſtruit pour ſon ſiecle. Il avoit l'ame noble, élevée ; & la lecture des anciens l'avoit nourri dans cet amour de la gloire & de la patrie, ſi commun chez les Grecs & chez les Romains.

Dès les premiers tems de ſa ſage & brillante adminiſtration, Cojè-Sophar, miniſtre de Mahmoud, roi de Cambaie, ſut inſpirer à ſon maître le deſſein d'attaquer les Portugais. Cet homme né, à ce qu'on aſſure, d'un pere Italien & d'une mere Grecque, étoit parvenu de l'eſclavage, au miniſtere & au commandement des armées. Il s'étoit fait muſulman ; il n'avoit aucune religion, mais il ſavoit faire uſage de la haine que les Portugais avoient inſpirée au peuple par leur mépris pour les religions du pays. Il attira auprès de lui des officiers expérimentés, des ſoldats aguerris, de bons ingénieurs, des fondeurs même qu'il fit venir de Conſtantinople. Ses préparatifs parurent deſtinés contre le Mogol ou contre les Patanes ; & lorſque les Portugais s'y attendoient le moins, il attaqua Diu, s'en rendit le maître, & fit le ſiege de la citadelle.

Cette place, ſituée dans une petite iſle, ſur les côtes du Guzurate, avoit toujours été regardée comme la clef des Indes, dans le tems que les navigateurs ne s'écartoient pas des terres ; & que Surate étoit le plus grand entrepôt de l'Orient. Depuis l'arrivée de Gama, elle avoit été conſtamment l'objet de l'ambition des Portugais, & elle étoit enfin tombée ſous leur domination du tems de

d'Acughna. Mafcaregnas, qui en étoit gouverneur au tems dont il s'agit ici, devoit avoir neuf cents hommes, & n'en avoit que trois cents. Le refte de fa garnifon, par un abus dès-lors fort commun, faifoit le commerce dans les villes de la côte. Il alloit fuccomber, s'il n'eût reçu de prompts fecours. Caftro lui en fit paffer fous la conduite de fon fils qui fut tué. Cojè-Sophar le fut auffi, & fa mort ne rallentit pas le fiege.

Caftro établit des jeux funebres à l'honneur de ceux qui étoient morts en combattant pour la patrie. Il fit faire des complimens à leurs parens de la part du gouvernement. Il en reçut lui-même pour la mort de fon fils ainé. Le fecond de fes fils préfidoit aux jeux funéraires, & partit auffi-tôt pour Diu, comme pour aller mériter les honneurs qu'il venoit de rendre à fon frere. La garnifon repouffoit tous les affauts, fe fignaloit chaque jour par des actions extraordinaires. Aux yeux des Indiens, les Portugais étoient au deffus de l'homme. *Heureufement*, difoit-on, *la providence avoit voulu qu'il y en eût peu, comme il y a peu de tigres & de lions, afin qu'ils ne détruififfent pas l'efpece humaine.*

Caftro amena lui-même un plus grand fecours que ceux qu'il avoit envoyés. Il entra dans la citadelle avec des vivres & plus de quatre mille hommes. Il fut délibéré fi on livreroit bataille. Garcie de Sâ, vieil officier, impofa filence, & dit : *J'ai écouté, il faut combattre.* C'étoit l'avis de Caftro. Les Portugais marcherent aux retranchemens, & remporterent une grande victoire. Après avoir délivré la citadelle, il falloit la réparer ; les fonds manquoient, & Caftro les emprunta en fon nom.

Il voulut à fon retour dans Goa, donner à fon armée les honneurs du triomphe, à la maniere des anciens. Il penfoit que ces honneurs ferviroient à ranimer le génie belliqueux des Portugais, & que le fafte de cette cérémonie impoferoit à l'imagination des peuples. Les portes à fon entrée, furent ornées d'arcs triomphaux; les rues étoient tapiffées ; les femmes parées magnifiquement, étoient aux fenêtres, & jetoient des fleurs & des parfums fur les

vainqueurs. Le peuple danſoit au ſon des inſtrumens. On portoit l'étendard royal à la tête des troupes victorieuſes, qui marchoient en ordre. Le vice-roi, couronné de branches de palmier, étoit monté ſur un char ſuperbe; les généraux ennemis ſuivoient ſon char, les ſoldats priſonniers marchoient après eux. Les drapeaux qu'on leur avoit enlevés, paroiſſoient renverſés & traînans ſur la pouſſiere : on faiſoit ſuivre l'artillerie & les bagages pris ſur les vaincus. Des repréſentations de la citadelle délivrée & de la bataille gagnée, relevoient la pompe de cet appareil. Vers, chanſons, harangues, feux de joie, rien ne fut oublié pour rendre cette fête magnifique, agréable, impoſante.

La relation de ce triomphe fut répandue en Europe. Les petits eſprits le trouverent ridicule, & les bigots l'appellerent profane. La reine de Portugal dit à cette occaſion, *que Caſtro avoit vaincu en héros chrétien, & qu'il avoit triomphé en héros payen.*

La vigueur des Portugais que Caſtro avoit ranimée, ne ſe ſoutint pas long-tems; & la corruption augmentoit de jour en jour dans toutes les claſſes des citoyens. Un vice-roi imagina d'établir dans les villes principales, des troncs, où tous les particuliers pouvoient jeter des mémoires, & lui donner des avis. Un ſemblable établiſſement pourroit être fort utile, & réformer les abus chez une nation éclairée où il y auroit encore des mœurs; mais chez une nation ſuperſtitieuſe & corrompue, quel bien pouvoit-il faire?

Il ne reſtoit plus aucun des premiers conquérans de l'Inde; & leur patrie épuiſée par un trop grand nombre d'entrepriſes & de colonies, n'avoit plus de quoi les remplacer. Les défenſeurs des établiſſemens Portugais étoient nés en Aſie. L'abondance, la douceur du climat, le genre de vie, peut-être les alimens avoient fort altéré en eux l'intrépidité de leurs peres. Ils ne conſerverent pas aſſez de courage pour ſe faire craindre, en ſe livrant à tous les excès qui font haïr. C'étoient des monſtres familiariſés avec le poiſon, les incendies, les aſſaſſinats. Tous les particuliers étoient excités à ces horreurs, par l'exemple des hommes en place. Ils égorgeoient

égorgeoient les naturels du pays ; ils ſe déchiroient entr'eux. Le gouverneur qui arrivoit mettoit aux fers ſon prédéceſſeur pour le dépouiller. L'éloignement des lieux, les faux témoignages, l'or verſé à pleines mains, aſſuroient l'impunité à tous les crimes.

## CHAPITRE XVII.

### *Décadence des Portugais dans l'Inde.*

L'Isle d'Amboine fut le premier pays qui ſe fit juſtice. Dans une fête publique, un Portugais ſaiſit une très-belle femme ; & ſans aucun égard pour les bienſéances, il lui fit le dernier des outrages. Un des inſulaires, nommé Genulio, ayant armé ſes concitoyens, aſſembla les Portugais, & leur dit : « Pour venger les cruels affronts » que nous avons reçus de vous, il faudroit des effets, & non des » paroles. Cependant écoutez. Vous nous prêchez un Dieu qui ſe » plaît, dites-vous, dans les actions généreuſes des hommes ; & » le vol, le meurtre, l'impudicité, l'ivrognerie, ſont vos habitu- » des ; tous les vices ſont entrés dans vos ames. Nos mœurs & les » vôtres ne peuvent s'accorder : la nature l'avoit prévu, en nous » ſéparant par des mers immenſes, & vous avez franchi ces bar- » rieres. Cet audace, dont vous oſez vous enorgueillir, eſt une » preuve de la corruption de vos cœurs. Croyez-moi, laiſſez en » paix des peuples qui vous reſſemblent ſi peu ; allez habiter avec » des hommes auſſi féroces que vous : votre commerce ſeroit le » plus funeſte des fléaux dont votre Dieu pourroit nous accabler. » Nous renonçons pour toujours à votre alliance. Vos armes ſont » meilleures que les nôtres ; mais nous ſommes plus juſtes que » vous, & nous ne vous craignons pas. Les Itons ſont aujourd'hui » vos ennemis : fuyez leur pays, & gardez-vous d'y reparoître. »

Ce diſcours, qui trente ans auparavant auroit entraîné la ruine d'Amboine, fut écouté avec une patience qui montroit le changement des Portugais.

Egalement déteftés par-tout, ils virent fe former une confédération pour les chaffer de l'Orient. Toutes les grandes puiffances de l'Inde entrerent dans cette ligue, & pendant trois ou quatre ans firent en fecret des préparatifs. La cour de Lisbonne en fut informée. Le roi Sébaftien, qui fans l'excès de fon fanatifme, auroit été un grand roi, fit partir pour l'Inde Ataïde & tous les Portugais qui s'étoient diftingués dans les guerres de l'Europe.

A leur arrivée, l'opinion générale étoit, qu'il falloit abandonner les poffeffions éloignées, & raffembler fes forces dans le Malabar & aux environs de Goa. Quoique Ataïde penfât qu'on avoit fait trop d'établiffemens, il ne confentit pas à les facrifier. *Compagnons*, dit-il, *je veux tout conferver; & tant que je vivrai, les ennemis ne gagneront pas un pouce de terrain.* Auffi-tôt il expédia des fecours pour toutes les places menacées, & fit les difpofitions néceffaires à la défenfe de Goa.

Le zamorin attaqua Mangalor, Cochin, Cananor. Le roi de Cambaie attaqua Chaul, Daman, Bacaïm. Le roi d'Achem fit le fiege de Malaca. Le roi de Ternate fit la guerre dans les Moluques. Agalachem, tributaire du Mogol, fit arrêter tous les Portugais qui négocioient à Surate. La reine de Garcopa tenta de les chaffer d'Onor.

Ataïde, au milieu des foins & des embarras du fiege de Goa, envoya cinq vaiffeaux à Surate. Ils firent relâcher les Portugais, détenus par Agalachem. Treize vaiffeaux partirent pour Malaca: le roi d'Achem & fes alliés, leverent le fiege de cette place. Ataïde voulut même faire appareiller les vaiffeaux, qui portoient tous les ans à Lisbonne quelques tributs ou des marchandifes. On lui repréfenta, qu'au lieu de fe priver du fecours des hommes qui monteroient cette flotte, il falloit les garder pour la défenfe de l'Inde. *Nous y fuffirons*, dit Ataïde; *l'état eft dans le befoin, & il ne faut pas tromper fon efpérance.* Cette réponfe étonna, & la flotte partit. Dans le tems que la capitale fe voyoit le plus vivement preffée par Idalcan, Ataïde envoya des troupes au fecours de Cochin, & des vaiffeaux à Ceilan. L'archevêque, dont l'au-

torité étoit ſans bornes, voulut s'y oppoſer. *Monſieur*, lui dit Ataïde, *vous n'entendez rien à nos affaires; bornez-vous à les recommander à Dieu.* Les Portugais arrivés d'Europe, firent au ſiege de Goa, des prodiges de valeur. Ataïde eut ſouvent de la peine à les empêcher de prodiguer inutilement leur vie. Pluſieurs malgré ſes défenſes ſortoient en ſecret la nuit pour aller attaquer les aſſiégeans dans leurs lignes.

Le vice-roi ne comptoit pas ſi abſolument ſur la force de ſes armes, qu'il ne crût devoir employer la politique. Il fut inſtruit qu'Idalcan étoit gouverné par une de ſes maîtreſſes qu'il avoit amenée à ſon camp. Les femmes qui ſe dévouent aux plaiſirs des princes, ne ſont communément que les eſclaves de l'ambition, & ne connoiſſent pas les vertus que peut inſpirer l'amour. La maîtreſſe d'Idalcan ſe laiſſa corrompre, & vendit à Ataïde les ſecrets de ſon amant. Idalcan s'apperçut de la trahiſon, mais il ne put découvrir le traître. Enfin, après dix mois de combats & de travaux, ce prince qui voyoit ſes tentes ruinées, ſes troupes diminuées, ſes éléphans tués, ſa cavalerie hors d'état de ſervir, vaincu par le génie d'Ataïde, leva le ſiege & ſe retira, la honte & le déſeſpoir dans le cœur.

Ataïde vole ſur le champ au ſecours de Chaul, aſſiégé par Nizamaluc, roi de Cambaie, qui avoit plus de cent mille hommes. La défenſe de Chaul avoit été auſſi intrépide que celle de Goa. Elle fut ſuivie d'une grande victoire qu'Ataïde à la tête d'une poignée de Portugais, remporta ſur une armée nombreuſe, & aguerrie par un long ſiege.

Ataïde marcha enſuite contre le zamorin, le battit, & fit avec lui un traité, par lequel ce prince s'engageoit à ne plus avoir de vaiſſeaux de guerre.

Les Portugais redevenoient dans tout l'Orient ce qu'ils étoient auprès d'Ataïde. Un ſeul vaiſſeau commandé par Lopès-Caraſco, ſe battit pendant trois jours contre la flotte entiere du roi d'Achem. Au milieu du combat, on vint dire au fils de Lopès que ſon pere avoit été tué: *C'eſt*, dit-il, *un brave homme de moins; il faut*

*vaincre, ou mériter de mourir comme lui.* Il prit le commandement du vaiſſeau, & traverſant en vainqueur la flotte ennemie, ſe rendit devant Malaca.

On retrouvoit alors dans les Portugais ces autres vertus qui ſuivent le courage : tant eſt puiſſant ſur les nations, même les plus corrompues, l'aſcendant d'un grand homme. Thomas de Soſa venoit de faire eſclave une belle femme promiſe depuis peu à un jeune homme qui l'aimoit. Celui-ci, inſtruit du malheur de ſa maîtreſſe, alla ſe jeter à ſes pieds, & partager ſes fers. Soſa fut témoin de leur entrevue : ils s'embraſſoient ; ils fondoient en larmes. *Je vous affranchis*, leur dit le général Portugais ; *allez vivre heureux où vous voudrez.*

Ataïde mit de la réforme dans la régie des deniers publics, & réprima l'abus le plus nuiſible aux états, l'abus le plus difficile à réprimer. Mais ce bon ordre, cet héroïſme renaiſſant, ce beau moment, n'eut de durée que celle de ſon adminiſtration.

A la mort du roi Sébaſtien, le Portugal tomba dans une eſpece d'anarchie, & fut ſoumis peu-à-peu à Philippe II. Alors les Portugais de l'Inde ne crurent plus avoir une patrie. Quelques-uns ſe rendirent indépendans ; d'autres ſe firent corſaires, & ne reſpecterent aucun pavillon. Pluſieurs ſe mirent au ſervice des princes du pays, & ceux-là devinrent preſque tous miniſtres ou généraux : tant leur nation avoit encore d'avantages ſur celles de l'Inde. Chaque Portugais ne travailloit plus qu'à ſa fortune ; ils agiſſoient ſans zele & ſans concert pour l'intérêt commun. Leurs conquêtes dans l'Inde étoient partagées en trois gouvernemens, qui ne ſe prêtoient aucun ſecours, & dont les projets & les intérêts devinrent différens. Les ſoldats & les officiers étoient ſans diſcipline, ſans ſubordination, ſans amour de la gloire. Les vaiſſeaux de guerre ne ſortoient plus des ports, ou n'en ſortoient que mal armés. Les mœurs ſe dépraverent plus que jamais. Aucun chef ne pouvoit réprimer les vices, & la plupart de ces chefs étoient des hommes corrompus. Les Portugais perdirent enfin leur grandeur, lorſqu'une nation libre, éclairée & tolérante ſe montra dans l'Inde, & leur en diſputa l'empire.

On peut dire que dans le tems des découvertes que fit le Portugal, les principes politiques ſur le commerce, ſur la puiſſance réelle des états, ſur les avantages des conquêtes, ſur la maniere d'établir & de conſerver des colonies, & ſur l'utilité qu'en peut tirer la métropole, n'étoient point encore connus.

Le projet de trouver un chemin autour de l'Afrique, pour ſe rendre aux Indes & en rapporter des marchandiſes, étoit ſage. Les bénéfices que faiſoient les Vénitiens par des voies plus détournées, avoient excité une juſte émulation dans les Portugais; mais une ſi louable ambition devoit avoir des bornes.

Cette petite nation ſe trouvant tout-à-coup maîtreſſe du commerce le plus riche & le plus étendu de la terre, ne fut bientôt compoſée que de marchands, de facteurs & de matelots, que détruiſoient de longues navigations. Elle perdit ainſi le fondement de toute puiſſance réelle, l'agriculture, l'induſtrie nationale, & la population. Il n'y eut pas de proportion entre ſon commerce & les moyens de le continuer.

Elle fit plus mal encore : elle voulut être conquérante, & embraſſa une étendue de terrain, qu'aucune nation de l'Europe ne pourroit conſerver ſans s'affoiblir.

Ce petit pays, médiocrement peuplé, s'épuiſoit ſans ceſſe en ſoldats, en matelots, en colons.

Son intolérance religieuſe ne lui permit pas d'admettre au rang de ſes citoyens, les peuples de l'Orient & de l'Afrique; & il lui falloit par-tout, & à tout moment, combattre ſes nouveaux ſujets.

Comme le gouvernement changea bientôt ſes projets de commerce en projets de conquêtes, la nation qui n'avoit jamais eu l'eſprit de commerce, prit celui de brigandage.

L'horlogerie, les armes à feu, les fins draps, & quelques autres marchandiſes qu'on a apportées depuis aux Indes, n'étant pas à ce degré de perfection où elles ſont parvenues, les Portugais n'y pouvoient porter que de l'argent. Bientôt ils s'en laſſerent; & ils ravirent de force aux Indiens, ce qu'ils avoient commencé par acheter de ces peuples.

C'eſt alors qu'on vit en Portugal, à côté de la plus exceſſive richeſſe, la plus exceſſive pauvreté. Il n'y eut de riches, que ceux qui avoient poſſédé quelque emploi dans les Indes; & le laboureur qui ne trouvoit pas des bras pour l'aider dans ſon travail, les artiſans qui manquoient d'ouvriers, abandonnant bientôt leurs métiers, furent réduits à la plus extrême miſere.

Toutes ces calamités avoient été prévues. Lorſque la cour de Lisbonne s'étoit occupée de la découverte des Indes, elle s'étoit flattée qu'il n'y auroit qu'à ſe montrer dans ce doux climat, pour y dominer; que le commerce de ces contrées ſeroit une ſource inépuiſable de richeſſes pour la nation, comme il l'avoit été pour les peuples, qui juſqu'alors en avoient été les maîtres; que les tréſors qu'on y puiſeroit éléveroient l'état, malgré les étroites limites de ſon territoire, à la force, à la ſplendeur des puiſſances les plus redoutables. Ces ſéduiſantes eſpérances ne ſubjuguerent pas tous les eſprits. Les plus éclairés, les plus modérés des miniſtres, oſerent dire, que pour courir après des métaux, après des objets brillans, on négligeroit les biens réels, l'exploitation des terres, des manufactures; que les guerres, les naufrages, les épidémies, les accidens de tous les genres, énerveroient pour jamais le royaume entier; que le gouvernement entraîné loin de ſon centre par une ambition démeſurée, attireroit par violence ou par ſéduction, les citoyens aux extrémités de l'Aſie; que le ſuccès même de l'entrepriſe ſuſciteroit à la couronne des ennemis puiſſans, qu'il lui ſeroit impoſſible de repouſſer. Inutilement, on entreprit quelque tems après, de détromper ces hommes ſages, en leur montrant les Indiens ſoumis, les Maures réprimés, les Turcs humiliés, l'or & l'argent répandus abondamment dans le Portugal. Leurs principes & leur expérience, les ſoutinrent contre l'éclat impoſant des proſpérités. Ils ne demanderent que peu d'années encore pour voir la corruption, la dévaſtation, la confuſion de toutes choſes pouſſées au dernier période. Le tems, ce juge ſuprême de la politique, ne tarda pas à juſtifier leurs prédictions.

# CHAPITRE XVIII.

*Etat actuel des Portugais dans l'Inde.*

De toutes les conquêtes que les Portugais avoient faites dans l'Inde, il ne leur reste que Macao, Diu & Goa. Les liaisons que ces trois établissemens ont entr'eux, dans le reste de l'Inde & avec le Portugal, sont peu importantes.

Macao envoie tous les ans à Goa deux petits bâtimens chargés de porcelaines & d'autres marchandises rebutées à Canton, & qui appartiennent la plupart, à des négocians Chinois. Ces navires se chargent en retour de bois de sandal, de safran d'Inde, de gingembre & de poivre, qu'une des deux frégates qu'occupe Goa a pu recueillir sur la côte du sud. Celle qui a sa direction au nord, porte à Surate une partie des cargaisons arrivées de la Chine, & y prend quelques toiles, dont elle va achever le chargement à Diu, qui n'est plus ce qu'il a été. Un vaisseau qui arrive tous les ans d'Europe, forme à Goa une foible & mauvaise cargaison, de ce qu'on y a pu ramasser de marchandises de la Chine, du Guzurate, de quelques comptoirs anglois, & va le distribuer au Mozambique, au Brésil ou à Angole, & à la métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde, les hardis navigateurs qui la découvrirent, les intrépides guerriers qui la subjuguerent. Le théatre de leur gloire, de leur opulence, est devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Leur situation n'est pourtant pas aussi désespérée qu'on le pourroit croire. Ce qui leur reste de possessions, seroit plus que suffisant pour leur redonner une grande part aux affaires de l'Asie. Cette révolution doit être l'ouvrage de la philosophie, de la liberté. Que les Portugais connoissent leurs intérêts; que leurs ports jouissent d'une liberté entiere; que ceux qui s'y fixeront trouvent une égale sureté

pour leurs préjugés religieux & pour leur fortune : les Indiens opprimés par leur gouvernement, les Européens gênés par le monopole de leurs compagnies, s'y rendront en foule. Bientôt un pavillon oublié depuis long-tems, redeviendra respectable. Cependant il ne sera pas l'égal de celui des Hollandois, nation patiente & réfléchie, dont les entreprises vont nous occuper.

*Fin du premier Livre.*



HISTOIRE



# HISTOIRE
## PHILOSOPHIQUE
## ET
## POLITIQUE, &c.

## LIVRE SECOND.

*Etabliſſemens, guerres, politique & commerce des Hollandois dans les Indes Orientales.* (*)

LA république de Hollande a été, même à ſon aurore, un grand ſpectacle pour les nations; & elle ne ſauroit manquer d'être un objet de curioſité pour la poſtérité la plus reculée. Son induſtrie & ſon audace ont éclaté par-tout; mais plus particuliérement ſur les mers & le continent des Indes. Avant de la ſuivre dans ces opulentes & vaſtes régions, nous remonterons juſqu'à l'époque la plus reculée de ſon hiſtoire. C'eſt ſur-tout dans un

(*) La Germanie, à qui l'Europe doit tous les maux de ſon gouvernement, qui a tout détruit ſans rien réparer, qui, ſur les débris du deſpotiſme de la république Romaine, a élevé l'anarchie & la tyrannie féodales; la Germanie qui, après avoir ruiné l'empire d'un peuple vainqueur du monde, ſe laiſſa tromper, gouverner & piller par les miniſtres d'une religion née ſur les ruines de Rome; la Germanie eut dans les premiers tems ſept dieux qui étoient honorés ſucceſſivement un jour de la ſemaine. Le culte qu'on leur

ouvrage de la nature de celui-ci, qu'il convient d'embraſſer d'un coup-d'œil rapide, tout ce qui peut caractériſer le génie d'une nation. Il faut mettre le lecteur qui réfléchit à portée de juger par lui-même, ſi ce qu'elle étoit dans ſa naiſſance annonçoit ce qu'elle

---

rendoit fut d'abord fort ſimple. L'uſage des temples, des idoles, des libations s'introduiſit peu-à-peu. On déclara ſacrée la perſonne des prêtres; & des attentats de tous les genres ſuivirent un privilege ſi dangereux.

Toutes les parties de ce vaſte continent n'étoient pas gouvernées de la même maniere; le peuple avoit retenu l'autorité dans quelques-unes; la nobleſſe s'en étoit emparée dans d'autres. Il y en avoit où l'adreſſe & la force avoient placé des rois électifs ou héréditaires. Telle étoit cependant l'horreur des Germains pour la ſervitude, que ſous ces différentes conſtitutions ils avoient conſervé leur liberté.

Ils n'avoient point de droit écrit, & la tradition ſeule les inſtruiſoit de leurs obligations. Les mœurs régnoient au lieu des loix; la ſimple équité régloit les actions; le bon ſens décidoit les différends. On pendoit les traîtres, on noyoit les lâches; tous les autres crimes ſe rachetoient par des amendes au profit de la ſociété & de l'offenſé.

La premiere vertu, c'étoit le courage aux yeux de cette nation guerriere: elle mépriſoit les dangers; elle haïſſoit le repos, & ne pouvoit ſupporter le travail. Accoutumé à regarder comme une lâcheté, d'obtenir par des ſoins continuels ce qu'elle pouvoit emporter par la force, elle attaquoit ſans ceſſe ſes voiſins. Dans une expédition le chef devoit vaincre ou mourir, & les ſoldats juroient de ne point ſurvivre à leur général.

L'infanterie laiſſoit dans ſes rangs des vuides qui étoient remplis par la cavalerie. Les cavaliers & les fantaſſins chargeoient enſemble, & l'agilité des ſoldats égaloit la viteſſe des chevaux; la lance, une épée courte étoient les armes offenſives des Germains. Quelques-uns avoient pour leur défenſe des cuiraſſes, tous des caſques & des boucliers: formés en corps d'armée, ils préſentoient un front uni, ferme & ſerré; leurs eſcadrons paſſoient à la nage les fleuves les plus rapides ſans rompre leurs rangs. Ils commençoient le combat par une grêle de traits & de javelots, & fondoient tout de ſuite ſur l'ennemi avec une impétuoſité à laquelle on réſiſtoit difficilement. Leur bataille étoit fermée par un grand nombre de charriots qui portoient leurs femmes. Elles panſoient les bleſſés, donnoient des rafraîchiſſemens aux combattans épuiſés de fatigue, ranimoient les courages qui molliſſoient, & rappelloient ſouvent par leurs diſcours la victoire prête à s'envoler. Un guerrier qui perdoit ſon bouclier étoit exclu des aſſemblées, & s'il avoit eu le malheur de fuir, rarement tardoit-il à s'en punir par ſes propres mains. La jeuneſſe d'une cité qui étoit en paix alloit chercher des dangers chez une autre. La gloire du général conſiſtoit alors dans la valeur & le nombre de ceux qui l'accompagnoient.

Les femmes & les vieillards étoient chargés des ſoins domeſtiques. La courſe, la nage, la chaſſe, la table prenoient tout le tems des hommes. Le vêtement des deux ſexes étoit à-peu-près le même. Pour ne pas gêner la nature, on laiſſoit les enfans nuds juſqu'à l'âge de puberté. Une éducation ſi dure formoit le corps à la fatigue. La taille des Germains étoit haute, & leurs membres robuſtes; ils réſiſtoient au froid & à la faim; mais ils ne pouvoient ſupporter ni la ſoif ni la chaleur.

Le lien du mariage étoit ſacré par les mœurs; il ne pouvoit ſe former entre deux perſonnes que de l'aveu de leurs familles. L'époux donnoit pour dot à ſon épouſe une paire de bœufs ſous le joug, un cheval ſous le harnois, & des armes.

eſt devenue depuis ; & ſi les dignes compagnons de Civilis, qui braverent la puiſſance Romaine, ſe retrouvent dans ces républicains intrépides, qui ſous les auſpices des Naſſau, repoufferent la ſombre & odieuſe tyrannie de Philippe II.

---

Les bœufs avertiſſoient la femme de la ſoumiſſion qu'elle devoit à ſon maître ; le cheval de l'obligation qu'elle contractoit de partager ſes peines ; les armes, de la néceſſité de le ſuivre à la guerre. Si malgré la ſimplicité des mœurs & la pudeur du ſexe, il ſe trouvoit un adultere, le mari auquel ſeul appartenoit le châtiment de cette violation du contrat aſſembloit les parens de l'infidelle, la dépouilloit en leur préſence, lui coupoit les cheveux, & la chaſſoit de ſon habitation à coups de verges. Toutes les affections, tous les ſoins des femmes étoient concentrés dans l'intérieur de leurs maiſons, parce que les ſecondes noces leur étoient interdites, & qu'on les puniſſoit de la perte de leurs enfans comme d'un crime.

Les Germains ne connoiſſoient pas la propriété des terres. Le magiſtrat en diſtribuoit tous les ans à chaque famille ſuivant ſes beſoins, & les lots n'étoient jamais les mêmes. Ces échanges continuels empêchoient des commodités, des embelliſſemens qui auroient énervé les corps ou amolli le courage, & faiſoient que l'intérêt perſonnel n'étoit rien au prix de la choſe publique. Au premier bruit de guerre, la moitié des habitans prenoit les armes, l'autre moitié continuoit les occupations paiſibles. Tout changeoit la campagne ſuivante. Le ſoldat devenoit cultivateur, & le cultivateur ſoldat. De cette maniere les combats n'enfantoient pas la famine, & l'agriculture n'avoit pas le tems d'émouſſer la valeur.

Les alimens des Germains étoient groſſiers. Des viandes preſque crûes & des fruits ſauvages faiſoient leur nourriture. Ceux qui habitoient les bords du Rhin & de la Moſelle buvoient du vin ; les autres étoient obligés de ſe contenter d'une liqueur compoſée avec du froment & avec de l'orge. La table étoit leur plus grand plaiſir ; ils y paſſoient les jours & les nuits à s'enivrer ; c'étoit le tems qu'ils choiſiſſoient pour traiter les affaires générales, convaincus que les boiſſons fortes ouvrent l'eſprit & le cœur. Leurs feſtins finiſſoient le plus ſouvent par des querelles qui ne ſe terminoient pas ſans effuſion de ſang.

L'hoſpitalité des Germains étoit ſans bornes. Ils prodiguoient tout à l'étranger qui les viſitoit. Lorſque leurs proviſions étoient finies, ils le menoient chez des voiſins, où les careſſes & les profuſions étoient les mêmes. Tout ce qu'il deſiroit on le lui donnoit avec empreſſement ; mais avoit-il quelque choſe de rare, on le lui demandoit avec confiance. La générofité mutuelle n'exigeoit point de reconnoiſſance pour des préſens. Tous les biens étoient trop vils, ou les ames trop grandes pour attacher du prix, ou même un nom aux bienfaits, aux ſervices. La liberté ſe feroit offenſée de cette ombre de chaîne.

Le goût du jeu étoit extrême chez ces peuples, au point qu'après avoir perdu tout ce qu'ils poſſédoient, ils ſe jouoient eux-mêmes. L'indépendance qu'ils eſtimoient mille fois plus que la vie étoit ſacrifiée ſans balancer à cette paſſion aveugle. C'eſt une inconſéquence qu'on explique difficilement dans les mœurs des peuples anciens.

Des chevaux, des armes, des beſtiaux étoient toutes leurs richeſſes. Leur commerce ſe faiſoit par échange. Après avoir appris de leurs voiſins l'uſage de la monnoie, ils préférerent encore quelque tems le volume à la valeur, le cuivre à l'or & à l'argent. L'uſure leur parut toujours odieuſe, parce qu'ils trouvoient injuſte d'exiger un produit d'une choſe qui ne produiſoit rien par elle-même. Cette opinion, reſte précieux d'une heureuſe ſimplicité, les mettoit à l'abri de bien des malheurs, dont les loix les plus ſages n'ont pas toujours garanti les nations les mieux policées.

## CHAPITRE XIX.

### *Anciennes révolutions de la Hollande.*

C'EST une des vérités historiques les mieux prouvées, qu'un siecle avant l'ere chrétienne, les Battes dégoûtés de la Hesse, allerent s'établir dans l'isle que forment le Waal & le Rhin, sur un terrain marécageux qui n'avoit point, ou qui n'avoit que peu d'habitans. Ils donnerent à leur nouvelle patrie le nom de Batavie. Leur gouvernement fut un mélange de monarchie, d'aristocratie, de démocratie. On y voyoit un chef qui n'étoit proprement que le premier des citoyens, & qui donnoit moins des ordres que des conseils. Les grands qui jugeoient les procès de leur district, & commandoient les troupes, étoient choisis comme les rois dans les assemblées générales. Cent personnes prises dans la multitude, servoient de surveillans à chaque comte, & de chefs aux différens hameaux. La nation entiere étoit en quelque sorte une armée toujours sur pied. Chaque famille y composoit un corps de milice, qui servoit sous le capitaine qu'elle se donnoit.

Telle étoit la situation de la Batavie, lorsque César passa les Alpes. Ce général Romain battit les Helvétiens, plusieurs peuples

---

Les successions passoient aux héritiers naturels sans aucune sorte de formalité. Le nombre des enfans faisoit l'honneur d'une famille, & la stérilité son malheur. Les inimitiés personnelles devenoient communes entre parens ; mais elles n'étoient pas implacables. L'homicide même se rachetoit par une amende que les comices évaluoient.

La jeunesse s'assembloit les jours de fêtes, & dansoit toute nue au son d'un fifre. Elle sautoit avec une adresse surprenante au milieu des lances & des épées. Le bruit des applaudissemens étoit l'aiguillon & la récompense de ceux qui se distinguoient dans un exercice si périlleux, mais si utile.

Chez les Germains, les cérémonies funebres étoient aussi simples que les plaisirs. L'espece de bois dont on faisoit le bucher distinguoit les rangs. On brûloit le cheval, les armes, le cadavre du mort. Une butte couverte de gazon étoit élevée sur ses cendres. Les femmes fondoient en pleurs ; les hommes chantoient les vertus & les exploits dont ils avoient été les témoins & les compagnons.

des Gaules, les Belges, les Germains, qui avoit paſſé le Rhin, & pouſſa ſes conquêtes au-delà du fleuve. Cette expédition dont l'audace & le ſuccès tenoient du prodige, fit rechercher la protection du vainqueur.

Des écrivains trop paſſionnés pour leur patrie, aſſurent que les Bataves firent alors alliance avec Rome; mais ils ſe ſoumirent en effet à condition qu'ils ſe gouverneroient eux-mêmes, qu'ils ne payeroient aucun tribut, & qu'ils ſeroient aſſujettis ſeulement au ſervice militaire. (*)

Céſar ne tarda pas à diſtinguer les Bataves, des peuples vaincus & ſoumis aux Romains. Quand ce conquérant des Gaules, rappellé à Rome par le crédit de Pompée, eut refuſé d'obéir au ſénat; quand aſſuré de l'empire abſolu que le tems & ſon caractere lui avoient donné ſur les légions & les auxiliaires, il attaqua ſes ennemis en Eſpagne, en Italie, en Aſie: ce fut alors que reconnoiſſant les Bataves pour les plus ſurs inſtrumens de ſes victoires, il leur accorda le titre glorieux d'*amis & de freres du peuple Romain.*

Révoltés dans la ſuite des injuſtices de quelques gouverneurs, ils ſuivirent cet inſtinct courageux & digne de l'homme, qui cherche dans les armes la vengeance d'un affront. Ils ſe montrerent ennemis auſſi redoutables qu'alliés fideles; mais ces troubles s'appaiſerent, & les Bataves furent calmés plutôt que vaincus. (**)

Dès que Rome, parvenue à un point de grandeur que nul état n'avoit encore atteint, où nul état n'eſt arrivé depuis, ſe fut relâchée des vertus mâles & des principes auſteres qui avoient poſé les

---

(*) Les hiſtoriens contemporains énoncent ſi formellement les conditions du traité, qu'il eſt impoſſible de ſe refuſer à leur témoignage.

(**) Ils ſe montrerent dans la ſuite encore plus dignes de cette diſtinction glorieuſe. Ces braves alliés accompagnerent Druſus, Tibere, Germanicus. Tous les généraux Romains furent ſucceſſivement envoyés pour réprimer ou pour ſoumettre les Germains. Leur fidélité étoit ſi connue, que leur iſle devint le rendez-vous ordinaire des armées Romaines. Quelques nuages même, des guerres ouvertes troublerent une ou deux fois cette harmonie; mais les mœurs des deux peuples ſe rapprocherent, pour ne ſe diviſer que lors de la révolte qui changea la face de l'Europe.

fondemens de son élévation ; lorsque ses loix eurent perdu leur force, ses armées leur discipline, ses citoyens leur amour pour la patrie ; les Barbares, que la terreur du nom Romain avoit poussés vers le Nord, & que la violence y avoit contenus, se déborderent vers le Midi. L'empire s'écroula de tous côtés, & ses plus belles provinces devinrent la proie des nations qu'il n'avoit jamais cessé d'avilir ou d'opprimer. Les Francs en particulier lui arracherent les Gaules ; & la Batavie fit partie du vaste & brillant royaume que ces conquérans fonderent dans le cinquieme siecle.

La nouvelle monarchie éprouva les inconvéniens presqu'inséparables des états naissans, & trop ordinaires encore dans les gouvernemens les plus affermis. Tantôt elle obéit à un seul prince, & tantôt elle gémit sous le caprice de plusieurs tyrans. Elle fut toujours occupée de guerres étrangeres, ou en proie à la fureur des dissentions domestiques. Quelquefois elle porta la terreur chez ses voisins ; & plus souvent des peuples venus du Nord porterent le ravage dans ses provinces. Elle eut également à souffrir, & de l'imbécillité de plusieurs de ses rois, & de l'ambition déréglée de leurs favoris & de leurs ministres. Des pontifes orgueilleux sapperent les fondemens du trône, & avilirent par leur audace, les loix & la religion. L'anarchie & le despotisme se succederent avec une rapidité, qui ôtoit aux plus confians jusqu'à l'espoir d'un avenir supportable. L'époque brillante du regne de Charlemagne, ne fut qu'un éclair. Comme ce qu'il avoit fait de grand étoit l'ouvrage de son talent, & que les bonnes institutions n'y avoient point de part, les affaires retomberent après sa mort dans le cahos d'où elles étoient sorties sous Pepin, son pere, & plus encore sous lui-même. L'empire François, dont il avoit trop étendu les limites, fut divisé. Un de ses petits-fils eut en partage la Germanie, dont le Rhin étoit la barriere naturelle, & qui par des dispositions bizarres, entraîna dans le même partage la Batavie, à laquelle les Normands dans leurs excursions, avoient donné depuis peu le nom de Hollande.

La branche Germanique des Carlovingiens, finit au commence-

ment du dixieme fiecle. Comme les autres princes François n'avoient ni le courage, ni les forces néceffaires pour faire valoir leurs droits, les Germains briferent aifément un joug étranger. Ceux de la nation, qui fous l'autorité du monarque, régiffoient les cinq cercles dont l'état étoit compofé, choifirent un d'entr'eux pour chef. Il fe contenta de la foi & de l'hommage de ces hommes puiffans, que des devoirs plus gênans, auroient pu pouffer à une indépendance entiere. Leurs obligations fe réduifirent au fervice féodal.

Les comtes de Hollande, qui comme les autres gouverneurs de province, n'avoient exercé jufqu'alors qu'une jurifdiction précaire & dépendante, acquirent à cette époque mémorable, les mêmes droits que tous les grands vaffaux d'Allemagne. Ils augmenterent, dans la fuite, leurs poffeffions par les armes, par les mariages, par les conceffions des empereurs, & réuffirent avec le tems à fe rendre tout-à-fait indépendans de l'empire. Les entreprifes injuftes qu'ils formerent contre la liberté publique, n'eurent pas le même fuccès. Leurs fujets ne furent ni intimidés par les violences, ni féduits par les careffes, ni corrompus par les profufions. La guerre, la paix, les impôts, les loix, tous les traités furent toujours l'ouvrage de trois pouvoirs réunis, du comte, des nobles & des villes. L'efprit républicain étoit encore l'efprit dominant de la nation; lorfque des événemens extraordinaires la firent paffer fous la domination de la maifon de Bourgogne, qui étoit déjà puiffante, & qui le fut encore davantage après cette réunion.

Les gens éclairés qui calculoient les probabilités, prévoyoient que cet état, formé fucceffivement de plufieurs autres états, feroit d'un grand poids dans le fyftême politique de l'Europe. Le génie de fes habitans, l'avantage de fa fituation, fes forces réelles; tout lui préfageoit un agrandiffement prefque fûr & fort confidérable. Un événement, qui quoique très-ordinaire, confond toujours l'ambition, déconcerta des projets & des efpérances, qui ne devoient pas tarder à fe réalifer. La ligne mafculine s'éteignit dans cette maifon; & Marie fon unique héritiere, porta en 1477 dans

la maiſon d'Autriche, le fruit de pluſieurs haſards heureux, de beaucoup d'intrigues, & de quelques injuſtices.

A cette époque ſi célebre dans l'hiſtoire, chacune des dix-ſept provinces des Pays-Bas avoit des loix particulieres, des privileges fort étendus, un gouvernement preſqu'iſolé. Tout s'éloignoit de cette unité précieuſe, de laquelle dépendent également le bonheur & la ſureté des empires & des républiques. Une longue habitude avoit familiariſé les peuples avec cette eſpece de cahos, & ils ne ſoupçonnoient pas qu'il pût y avoir d'adminiſtration plus raiſonnable. Le préjugé étoit ſi ancien, ſi général & ſi affermi, que Maximilien, Philippe & Charles, ces trois premiers princes Autrichiens qui jouirent de l'héritage de la maiſon de Bourgogne, ne crurent pas devoir entreprendre de rien innover. Ils ſe flatterent que quelqu'un de leurs ſucceſſeurs trouveroit des circonſtances favorables, pour exécuter avec ſureté, ce qu'ils ne pouvoient ſeulement tenter ſans riſque.



## CHAPITRE XX.

*Fondation de la république de Hollande.*

ALORS ſe préparoit en Europe une grande révolution dans les eſprits. La renaiſſance des lettres, un commerce étendu, les inventions de l'imprimerie & de la bouſſole, amenoient le moment où la raiſon humaine devoit ſecouer le joug d'une partie des préjugés, qui avoient pris naiſſance dans les tems de barbarie.

Beaucoup de bons eſprits étoient guéris des ſuperſtitions Romaines. Ils étoient bleſſés de l'abus que les papes faiſoient de leur autorité; des tributs qu'ils levoient ſur les peuples; de la vente des expiations, & ſur-tout de ces ſubtiles abſurdités, dont ils avoient chargé la religion ſimple de Jeſus-Chriſt.

Mais ce ne furent pas ces bons eſprits qui commencerent la révolution.

révolution. Un moine turbulent eut cet honneur. Son éloquence barbare ſouleva les nations du Nord. Quelques hommes éclairés, aiderent à détromper les autres peuples. Parmi les princes de l'Europe, les uns adopterent la religion des réformateurs ; d'autres ſe tinrent unis à Rome. Les premiers entraînerent aſſez aiſément leurs ſujets dans leurs opinions ; les autres eurent de la peine à empêcher les leurs d'embraſſer les opinions nouvelles. Ils employerent pluſieurs moyens ; mais trop ſouvent ceux de la rigueur. On vit renaître l'eſprit de fanatiſme, qui avoit détruit les Saxons, les Albigeois, les Huſſites. On releva les gibets, on ralluma les bûcher, pour y envoyer les novateurs.

Aucun ſouverain ne fit plus d'uſage de ces moyens que Philippe II. Son deſpotiſme s'étendoit ſur toutes les branches de ſa vaſte monarchie ; & le zele de la religion y perſécutoit par-tout ceux auxquels on donnoit les noms d'hérétiques ou d'infideles. On voulut ôter aux peuples des Pays-Bas leurs privileges ; on y fit mourir ſur l'échafaut des milliers de citoyens. Ces peuples ſe révolterent. On vit alors ſe renouveller le ſpectacle que les Vénitiens avoient donné au monde pluſieurs ſiecles auparavant ; un peuple fuyant la tyrannie, ne trouvant plus d'aſile ſur la terre, alla le chercher ſur les eaux. Sept petites provinces au nord du Brabant & de la Flandre, inondées plutôt qu'arroſées par de grandes rivieres ; ſouvent ſubmergées par la mer, qu'on contenoit à peine avec des digues, n'ayant pour richeſſes que le produit de quelques pâturages, & une pêche médiocre, fonderent une des plus riches & des plus puiſſantes républiques du monde, & le modele peut-être des états commerçans. Les premiers efforts de leur union ne furent point heureux ; mais ſi les Hollandois commencerent par des défaites, ils finirent par des victoires. Les troupes Eſpagnoles qu'ils avoient à combattre, étoient les meilleures de l'Europe : elles eurent d'abord des avantages. Peu-à-peu les nouveaux républicains les leur firent perdre. Ils réſiſterent avec conſtance ; ils s'inſtruiſirent par leurs fautes même, & par l'exemple de leur ennemi ; & ils le ſurpaſſerent enfin dans la ſcience de la guerre.

La néceſſité de diſputer pied à pied le terrain étroit de la Hollande, fit perfectionner l'art de fortifier les pays & les villes.

La Hollande, cet état ſi foible dans ſa naiſſance, chercha des armes & de l'appui par-tout où elle put en eſpérer. Elle donna des aſiles aux pirates de toutes les nations, dans le deſſein de s'en ſervir contre les Eſpagnols; & ce fut-là le fondement de ſa puiſſance maritime. Des loix ſages, un ordre admirable, une conſtitution qui conſerve l'égalité parmi les hommes, une excellente police, la tolérance firent bientôt de cette république un état puiſſant. En 1590, elle avoit humilié plus d'une fois la marine Eſpagnole. Elle avoit déjà du commerce, & celui qui convenoit le mieux à ſa ſituation. Ses vaiſſeaux faiſoient alors ce qu'ils font encore aujourd'hui; ils ſe chargeoient des marchandiſes d'une nation, pour les porter à l'autre. Les villes Anſéatiques, & quelques villes d'Italie, étoient en poſſeſſion de ces tranſports: les Hollandois en concurrence avec elles eurent bientôt l'avantage; ils le dûrent à leur frugalité. Leurs flottes militaires protégeoient leurs flottes marchandes. Leurs négocians prirent de l'ambition, & aſpirerent à étendre de plus en plus leur commerce. Ils s'étoient emparés de celui de Lisbonne, où ils achetoient les marchandiſes des Indes pour les revendre dans toute l'Europe.

Philippe II. devenu le maître du Portugal, défendit en 1594 à ſes nouveaux ſujets toute relation avec ſes ennemis. Ce deſpote ne prévoyoit pas qu'une interdiction qu'il croyoit devoir affoiblir les Hollandois, les rendroit en effet plus redoutables. Si ces ſages navigateurs n'avoient pas été exclus d'un port d'où dépendoit tout le ſuccès de leurs opérations navales, on peut penſer que contens de couvrir de leurs vaiſſeaux les mers d'Europe, ils n'auroient pas ſongé à porter leur pavillon dans des mers plus éloignées. L'impoſſibilité de maintenir leur commerce ſans les productions de l'Orient, les força à ſortir d'une ſphere peut-être trop étroite pour la ſituation où ils ſe trouvoient. On réſolut d'aller puiſer ces richeſſes à leur ſource.

## CHAPITRE XXI.

*Premiers voyages des Hollandois aux Indes.*

Il semble que le meilleur moyen étoit d'équiper des vaisseaux, & de les envoyer aux Indes; mais on n'avoit ni pilotes qui connussent les mers d'Asie, ni facteurs qui en entendissent le commerce. On craignit les dangers d'une longue navigation sur des côtes dont l'ennemi étoit le maître; on craignit de voir les vaisseaux interceptés dans une route de six mille lieues. Il parut plus raisonnable de travailler à découvrir un passage à la Chine & au Japon par les mers du Nord. La route devoit être plus courte, moins mal-saine & plus sure. Les Anglois avoient fait cette tentative sans succès; les Hollandois la renouvellerent, & ne furent pas plus heureux.

Pendant qu'ils étoient occupés de cette recherche, Corneille Houtman, marchand de leur nation, homme de tête, & d'un génie hardi, arrêté pour ses dettes à Lisbonne, fit dire aux négocians d'Amsterdam, que s'ils vouloient le tirer de prison, il leur communiqueroit un grand nombre de découvertes qu'il avoit faites, & qui pouvoient leur être utiles. Il s'étoit en effet instruit dans le plus grand détail, & de la route qui menoit aux Indes, & de la maniere dont s'y faisoit le commerce. On accepta ses propositions; on paya ses dettes. Les lumieres étoient telles qu'il les avoit promises. Ses libérateurs qu'il éclaira, formerent une association sous le nom de compagnie des pays lointains, & lui confierent quatre vaisseaux pour les conduire aux Indes par le cap de Bonne-Espérance.

Le principal objet de ce voyage, étoit d'étudier les côtes, les nations, les productions, les différens commerces de chaque lieu, en évitant autant qu'il seroit possible, les établissemens des Portugais. Houtman reconnut les côtes d'Afrique & du Brésil, s'arrêta

à Madagafcar, relâcha aux Maldives, & fe rendit aux ifles de la Sonde. Il y vit les campagnes couvertes de poivre, & en acheta, de même que d'autres épiceries plus précieufes. Sa fageffe lui procura l'alliance du principal fouverain de Java; mais les Portugais quoique haïs & fans établiffement dans l'ifle, lui fufciterent des ennemis. Il fortit victorieux de quelques petits combats qu'il fut contraint de livrer, & repartit avec fa petite flotte pour la Hollande, où il apporta peu de richeffes & beaucoup d'efpérances. Il ramenoit avec lui des negres, des Chinois, des Malabares, un jeune homme de Malaca, un Japonois, & enfin Abdul, pilote du Guzurate, plein de talens, & qui connoiffoit parfaitement les différentes côtes de l'Inde.

D'après la relation d'Houtman, & les lumieres qu'on devoit à fon voyage, les négocians d'Amfterdam conçurent le projet d'un établiffement à Java, qui leur donneroit le commerce du poivre; qui les approcheroit des ifles où croiffent des épiceries plus précieufes; qui pourroit leur faciliter l'entrée de la Chine & du Japon; & qui de plus feroit éloigné du centre de la puiffance Européenne qu'ils avoient à craindre dans l'Inde. L'amiral Van-Nek chargé avec huit vaiffeaux d'une opération fi importante, arriva dans l'ifle de Java, où il trouva les habitans indifpofés contre fa nation. On combattit; on négocia. Le pilote Abdul, les Chinois, & plus encore la haine qu'on avoit contre les Portugais, fervirent les Hollandois. On leur laiffa faire le commerce; & bientôt ils expédierent quatre vaiffeaux chargés d'épiceries & de quelques toiles. L'amiral avec le refte de fa flotte fit voile pour les Moluques, où il apprit que les naturels du pays avoient chaffé les Portugais de quelques endroits, & qu'ils n'attendoient qu'une occafion favorable pour les chaffer des autres. Il établit des comptoirs dans plufieurs de ces ifles; il fit des traités avec quelques fouverains, & il revint en Europe chargé de richeffes.

La joie que fon retour caufa, fut extrême. Le fuccès de fon voyage excita une nouvelle émulation. Il fe forma des fociétés dans la plupart des villes maritimes & commerçantes des Pro-

vinces-Unies. Bientôt ces aſſociations trop multipliées, ſe nuiſirent les unes aux autres, par le prix exceſſif où la fureur d'acheter fit monter les marchandiſes dans l'Inde, & par l'aviliſſement où la néceſſité de vendre les fit tomber en Europe. Elles étoient toutes ſur le point de périr par leur propre concurrence, & par l'impuiſſance où ſe trouvoit chacune d'elles ſéparément, de réſiſter à un ennemi redoutable qui ſe faiſoit un point capital de les détruire. Dans cette conjoncture, le gouvernement quelquefois plus éclairé que des particuliers, vint à leur ſecours.

## CHAPITRE XXII.

*Etabliſſement de la Compagnie des Indes.*

LEs Etats-Généraux réunirent en 1602, ces différentes ſociétés en une ſeule, ſous le nom de compagnie des grandes Indes. (*) On lui accorda le droit de faire la paix ou la guerre avec les princes de l'Orient, de bâtir des fortereſſes, de choiſir les gouverneurs, d'entretenir des garniſons, & de nommer des officiers de police & de juſtice.

Cette compagnie ſans exemple dans l'antiquité, modele de toutes celles qui l'ont ſuivie, commençoit avec de grands avantages. Les ſociétés particulieres qui l'avoient précédée, lui étoient utiles par leurs malheurs, par leurs fautes même. Le trop grand nombre de vaiſſeaux qu'elles avoient épuipés, avoit donné des lumieres certaines ſur toutes les branches du commerce; avoit formé beaucoup d'officiers & de matelots; avoit encouragé les bons citoyens à ces expéditions éloignées, en n'expoſant d'abord que des gens ſans aveu & ſans fortune.

Tant de moyens réunis ne pouvoient demeurer oiſifs dans des

(*) Son premier fonds, quoique médiocre, étoit ſuffiſant; & on établit ſoixante directeurs pour en faire la régie.

mains actives. Le nouveau corps devint bientôt une grande puissance. Ce fut un nouvel état placé dans l'état même qui l'enrichissoit, & augmentoit sa force au-dehors; mais qui pouvoit diminuer avec le tems, le ressort politique de la démocratie qui est l'amour de l'égalité, de la frugalité, des loix & des citoyens.

Aussi-tôt après son établissement, la compagnie fit partir pour les Indes quatorze vaisseaux & quelques yachts, sous les ordres de l'amiral Warwick, que les Hollandois regardent comme le fondateur de leur commerce, & de leurs puissantes colonies dans l'Orient. Il bâtit un comptoir fortifié dans l'isle de Java; il en bâtit un dans les états du roi de Johor; il fit des alliances avec plusieurs princes dans le Bengale. Il eut souvent à combattre les Portugais, & il remporta presque toujours l'avantage. Dans les lieux où il n'étoient que commerçans, il eut à détruire les préventions répandues contre sa nation, qu'ils avoient représentée comme un amas de brigands ennemis de tous les rois, & infectés de tous les vices. La conduite des Hollandois & celle des Portugais, apprit bientôt aux peuples d'Asie laquelle des deux nations avoit sur l'autre l'avantage des mœurs. Elles ne tarderent pas à se faire une guerre sanglante.



## CHAPITRE XXIII.

*Guerres des Hollandois & des Portugais.*

LES Portugais avoient pour eux une parfaite connoissance des mers, l'habitude du climat, & les secours de plusieurs nations qui les détestoient, mais que la crainte forçoit à combattre pour leurs tyrans. Les Hollandois étoient animés par le sentiment pressant de leurs besoins; par l'espoir de donner une stabilité entiere à une indépendance qu'on leur disputoit encore; par l'ambition de fonder un grand commerce sur les ruines du commerce de leurs anciens maîtres; par une haine que la diversité de religion rendoit im-

placable. Ces paſſions, en leur donnant l'activité, la force, l'opiniâtreté néceſſaires dans l'exécution des grands projets, ne les empêchoient pas de ſe conduire avec précaution. Leur douceur & leur bonne foi leur concilioient les peuples. Bientôt pluſieurs ſe déclarerent contre leurs anciens oppreſſeurs.

Les Hollandois faiſoient paſſer continuellement en Aſie de nouveaux colons, des vaiſſeaux & des troupes, & les Portugais étoient abandonnés à leurs propres forces. L'Eſpagne négligeoit de leur envoyer des flottes marchandes; de les faire ſoutenir par l'eſcadre qu'on avoit entretenue juſqu'alors dans l'Inde; de réparer leurs places fortes, & d'en renouveller les garniſons. On pouvoit penſer qu'elle deſiroit l'abaiſſement de ſes nouveaux ſujets, qui ne lui paroiſſoient pas aſſez ſoumis, & qu'elle fondoit la perpétuité de ſon empire ſur leurs défaites réitérées. Elle fit plus. Dans la crainte que le Portugal ne trouvât des reſſources en lui-même, elle lui enlevoit ſes citoyens, qu'elle envoyoit en Italie, en Flandre, dans les autres contrées de l'Europe où elle faiſoit la guerre.

Cependant la balance fut long-tems égale, & les événemens aſſez variés. Il ne faut pas en être étonné. Les Portugais à leur arrivée aux Indes, n'avoient eu à combattre ſur mer que de foibles navires mal conſtruits, mal armés, mal défendus, & ſur le continent que des hommes efféminés, des deſpotes voluptueux, des eſclaves tremblans : au lieu que ceux qui venoient leur arracher le ſceptre de l'Aſie, devoient enlever à l'abordage des vaiſſeaux ſemblables aux leurs; emporter d'aſſaut des forteresses régulièrement conſtruites; vaincre & ſubjuguer des Européens, enorgueillis par un ſiecle de victoires, & par la fondation d'un empire immenſe.

Le tems arriva enfin où les Portugais expierent leurs perfidies, leurs brigandages & leurs cruautés. Alors ſe vérifia la prophétie d'un roi de Perſe. Ce prince ayant demandé à un ambaſſadeur arrivé de Goa, combien de gouverneurs ſon maître avoit fait décapiter, depuis qu'il avoit introduit ſa domination dans les Indes. *Aucun*, répondit l'ambaſſadeur. *Tant pis*, répliqua le monarque;

*ſa puiſſance dans un pays où il ſe commet tant de vexations & de barbaries, ne durera pas long-tems.* (*)

On ne vit pas pourtant durant cette guerre, dans les Hollandois, cette témérité brillante, cette intrépidité inébranlable, qui avoient ſignalé les entrepriſes des Portugais; mais on leur vit une ſuite, une perſévérance immuable dans leurs deſſeins. Souvent battus, jamais découragés, ils revenoient faire de nouvelles tentatives, avec de nouvelles forces & des meſures plus ſages. Ils ne s'expoſoient jamais à une défaite entiere. Si dans un combat ils avoient pluſieurs vaiſſeaux maltraités, ils ſe retiroient; & comme ils ne perdoient jamais de vue leur commerce, la flotte vaincue en ſe réparant chez quelques princes de l'Inde, y achetoit des marchandiſes, & retournoit en Hollande. Elle y portoit à la compagnie de nouveaux fonds qui étoient employés à de nouvelles entrepriſes. Les Hollandois ne faiſoient pas toujours de grandes choſes; mais ils n'en faiſoient pas d'inutiles. Ils n'avoient pas cette fierté, cette vaine gloire des Portugais, qui avoient fait plus de guerres, peut-être, pour s'illuſtrer que pour s'agrandir. Les Hollandois ſuivirent leur premier deſſein, ſans ſe laiſſer détourner par des motifs de vengeance, ou par des projets de conquête.

Ils cherchoient en 1607, à s'ouvrir les ports du vaſte empire de la Chine, qui à cette époque n'admettoit que difficilement les étrangers. L'or des Portugais, & les intrigues de leurs miſſionnaires, leur en firent refuſer l'entrée. La force pouvoit arracher ce qu'on avoit refuſé aux prieres, & ils ſe déterminerent à intercepter les vaiſſeaux Chinois. Ce brigandage n'eut pas les ſuites favorables qu'on s'en étoit promis. Une flotte Portugaiſe ſortie de Macao, alloit

(*) En effet la révolution de 1740 qui rendit au royaume de Portugal ſon indépendance, ſans rendre au peuple ſa liberté, ne mit pas cet état à portée de réparer ſes pertes en Aſie, pas même de s'y défendre, & bientôt il ne lui reſta de ſes conquêtes que Diu, Macao & Goa; tant il y a de différence entre une nation qui ſecoue le joug de ſes rois, & celle qui ne fait que changer de maître.

alloit fondre ſur les pirates, lorſqu'ils prirent le parti de s'éloigner. L'inégalité du nombre; l'impoſſibilité de ſe radouber dans des mers où l'on manquoit d'aſile; la crainte de commettre l'honneur de la nation, à la vue d'un grand empire où l'on étoit intéreſſé à le conſerver: tout déterminoit à éviter le combat. Ce ne fut pas pour long-tems.

Quelques années après, les Hollandois aſſiégerent une place dont ils avoient appris à connoître l'importance. Ils échouerent dans leur entrepriſe; mais comme ils ne perdoient jamais le fruit de leurs armemens, ils firent ſervir celui qu'ils avoient dirigé contre Macao, à former une colonie dans les iſles des Pêcheurs. Ce ſont des rochers qui manquent d'eau dans des tems de ſéchereſſe, & de vivres dans tous les tems. Ces inconvéniens n'étoient pas rachetés par des avantages ſolides; parce que dans le continent voiſin, on empêchoit avec la plus grande ſévérité toute liaiſon avec ces étrangers, qu'on trouvoit dangereux ſi près des côtes. Les Hollandois étoient déterminés à abandonner un établiſſement qu'ils déſeſpéroient de rendre utile, lorſqu'ils furent invités en 1624, à s'aller fixer à Formoſe avec l'aſſurance que les marchands Chinois auroient une liberté entiere d'aller traiter avec eux.

## CHAPITRE XXIV.

### *Les Hollandois s'établiſſent à Formoſe.*

Cette iſle quoique ſituée vis-à-vis de la province de Fokien, & à trente lieues de la côte, n'étoit pas ſoumiſe à l'empire de la Chine, qui n'a point la paſſion des conquêtes; & qui par une politique inhumaine & mal-entendue, aime mieux laiſſer périr une partie de ſa population, que d'envoyer la ſurabondance de ſes ſujets dans des terres voiſines. On trouva que Formoſe avoit cent trente ou cent quarante lieues de tour. Ses habitans à en juger par leurs mœurs & par leur figure, paroiſſoient deſcendus des

Tartares de la partie la plus ſeptentrionale de l'Aſie. Vraiſemblablement la Corée leur avoit ſervi de chemin. Ils vivoient la plupart de pêche ou de chaſſe, & alloient preſque nuds.

Les Hollandois après avoir pris ſans obſtacle toutes les lumieres que la prudence exigeoit, jugerent que le lieu le plus favorable pour un établiſſement, étoit une petite iſle voiſine de la grande. Ils trouvoient dans cette ſituation trois avantages conſidérables; de la facilité à ſe défendre, ſi la haine ou la jalouſie cherchoient à les troubler; un port formé par les deux iſles; la facilité d'avoir dans toutes les mouçons, une communication ſure avec la Chine: ce qui auroit été impoſſible dans quelque autre poſition qu'on eût voulu prendre.

La nouvelle colonie ſe fortifioit inſenſiblement ſans éclat, lorſqu'elle s'éleva tout d'un coup à une proſpérité qui étonna toute l'Aſie. Ce fut à la conquête de la Chine par les Tartares, qu'elle dut ce bonheur ineſpéré. Ainſi les torrens engraiſſent les vallons de la ſubſtance des montagnes ravagées. Plus de cent mille Chinois, qui ne vouloient pas ſe ſoumettre au vainqueur, ſe réfugierent à Formoſe. Ils y porterent l'activité qui leur eſt particuliere, la culture du riz & du ſucre, & y attirerent des vaiſſeaux ſans nombre de leur nation. Bientôt l'iſle devint le centre de toutes les liaiſons que Java, Siam, les Philippines, la Chine, le Japon, & d'autres contrées voulurent former. En peu d'années elle ſe trouva le plus grand marché de l'Inde. Les Hollandois comptoient ſur de plus grands ſuccès encore, lorſque la fortune trompa leurs eſpérances.

Un Chinois nommé Equam, né dans l'obſcurité, s'étoit fait pirate par inquiétude; & par ſes talens étoit parvenu à la dignité de grand-amiral. Il ſoutint long-tems les intérêts de ſa patrie contre les Tartares; mais voyant que ſon maître avoit ſuccombé, il chercha à faire ſa paix. Arrêté à Pekin où on l'avoit attiré, il s'y vit condamné par l'uſurpateur à une priſon perpétuelle, dans laquelle on croit qu'il fut empoiſonné. Sa flotte ſervit d'aſile à ſon fils Coxinga, qui jura une haine éternelle aux oppreſſeurs de ſa famille & de ſa patrie, & qui imagina qu'il pourroit exercer contr'eux des

vengeances terribles, s'il réuſſiſſoit à s'emparer de Formoſe. Il l'attaque, & prend à la deſcente le miniſtre Hambroek.

Choiſi entre les priſonniers pour aller au fort de Zélande déterminer ſes compatriotes à capituler, ce républicain ſe ſouvient de Régulus; il les exhorte à tenir ferme, & tâche de leur perſuader qu'avec beaucoup de conſtance ils forceront l'ennemi à ſe retirer. La garniſon qui ne doute pas que cet homme généreux ne paie ſa magnanimité de ſa tête, de retour au camp, fait les plus grands efforts pour le retenir. Ces inſtances ſont tendrement appuyées par deux de ſes filles, qui étoient dans la place. *J'ai promis*, dit-il, *d'aller reprendre mes fers; il faut dégager ma parole. Jamais on ne reprochera à ma mémoire, que pour mettre mes jours à couvert, j'ai appeſanti le joug, & peut-être cauſé la mort des compagnons de mon infortune.* Après ces mots héroïques, il reprend tranquillement la route du camp Chinois, & le ſiege commence.

Quoique les ouvrages de la place fuſſent en mauvais état; que les munitions de guerre & de bouche n'y fuſſent pas abondantes; que la garniſon fût foible, & que les ſecours envoyés pour attaquer l'ennemi, ſe fuſſent honteuſement retirés, le gouverneur Coyet fit une défenſe opiniâtre. Forcé au commencement de 1662 de capituler, il ſe rendit à Batavia où ſes ſupérieurs par une de ces iniquités d'état communes à tous les gouvernemens, le flétrirent pour ne pas laiſſer ſoupçonner que la perte d'un établiſſement ſi important fût l'ouvrage de leur ineptie ou de leur négligence. Les tentatives qu'on fit pour le recouvrer furent inutiles; & on fut réduit dans la ſuite à faire le commerce de Canton aux mêmes conditions, avec la même gêne, la même dépendance que les autres nations.

Il pourroit paroître ſingulier qu'aucun peuple de l'Europe depuis 1683, que Formoſe a ſubi le joug des Chinois, n'ait ſongé à s'y établir du moins aux mêmes conditions que les Portugais à Macao. Mais outre que le caractere ſoupçonneux de la nation à laquelle cette iſle appartient, ne permettoit pas d'eſpérer de ſa part cette complaiſance, on peut aſſurer que ce ſeroit une mauvaiſe entre-

S 2

prise. Formose n'étoit un poste important, que lorsque les Japonois pouvoient y naviguer, & lorsque ses productions étoient reçues sans restriction au Japon.

Cet empire paroissoit fermé pour toujours aux Hollandois. Ils désespéroient d'y entrer après les tentatives inutiles qu'ils avoient faites, lorsqu'un de leurs capitaines qui avoit été jeté par la tempête sur les côtes Japonoises en 1609, les avertit que les peuples étoient bien disposés pour eux. (*)

---

(*) Le gouvernement & la nation étoient las des Portugais qui s'étoient rendus odieux par leur avarice, leur orgueil, leur infidélité dans le commerce, & l'excès de leur zele pour leur religion. Quelques dogmes du christianisme, assez semblables à ceux des budsoïstes, & le même esprit de pénitence dans les deux religions avoient donné des prosélytes aux missionnaires Portugais. Dès que les nouveaux chrétiens furent nombreux, ils cabalerent : on commença par les punir, on finit par les détruire.

Depuis un siecle le gouvernement avoit changé au Japon. Le daïri souverain & pontife avoit vu son grand général se soulever contre lui & se faire empereur. La famille de cet usurpateur s'étoit maintenue sur le trône, & le daïri auparavant, chef de l'empire, n'étoit plus que le chef des prêtres. Le cubo ou empereur laïque lui rendoit des honneurs sans lui laisser de crédit ; & pour ôter aux ecclésiastiques tout leur pouvoir, il cherchoit à faire goûter au peuple le théisme & les dogmes de Confucius.

Tandis qu'il travailloit à diminuer le fanatisme de la religion nationale, il voyoit avec peine introduire dans le Japon une religion étrangere. Il sentit que celle-ci soumise à un pontife Européen, devoit être tôt ou tard l'ennemi de celle du daïri, & que ce seroit pour ses états une source de division. Il résolut donc de l'abolir : elle voulut se défendre ; & l'on fut réduit à la noyer dans des torrens de sang. Ainsi dans un empire despotique, dès qu'une religion s'affoiblit, une autre naît ; & comme le théisme ne peut entrer dans l'esprit des esclaves que l'état rend malheureux, ni la tolérance dans l'ame d'un despote ; il faut nécessairement que l'ancienne ou la nouvelle religion soient éteintes par le fer ou par le feu.

Les Portugais qui avoient apporté le christianisme au Japon furent bannis en 1638, & privés à perpétuité d'un commerce dont ils tiroient en or, même dans les dernieres années, onze millions de nos livres. Leurs bénéfices avoient été plus considérables, lorsqu'ils portoient seuls au Japon des bagatelles d'Europe & des Indes, que les Japonois naturellement curieux achetoient avec empressement, & que la vivacité de leur desir leur faisoit payer aussi cher qu'on vouloit.



## CHAPITRE XXV.

*Commerce des Hollandois avec le Japon.*

DEPUIS près d'un ſiecle le gouvernement avoit changé au Japon. Un tyran avoit rendu féroce un peuple magnanime. Taycoſama, de ſoldat devenu général, & de général empereur, avoit uſurpé tous les pouvoirs, anéanti tous les droits. Après avoir dépouillé le daïri du peu qui lui étoit reſté d'autorité, il avoit ſubjugué tous les petits rois du pays. Le comble de la tyrannie eſt d'établir le deſpotiſme par les loix. Taycoſama fit plus encore; il le cimenta par des loix ſanguinaires. Sa légiſlation civile ne fut qu'un code criminel, où l'on ne voyoit que des échafauts, des ſupplices, des coupables, des bourreaux.

Dès que le Japonois vit l'eſclavage, il prit les armes: le ſang coula dans tout l'empire; & quoiqu'il ſemble que la liberté doive être plus courageuſe que la tyrannie, celle-ci triompha. Elle fut encore plus atroce, quand elle eut à ſe venger. Une inquiſition publique & ſecrete conſterna les citoyens: ils devinrent eſpions, délateurs, accuſateurs, ennemis les uns des autres. Les fautes de police s'appellerent crimes d'état, & les diſcours imprudens, crimes de leze-majeſté. La perſécution fut érigée en légiſlation. Il fallut noyer ſucceſſivement trois générations dans leur propre ſang; & des peres rebelles donnerent le jour à des fils proſcrits.

Le Japon ne fut durant un ſiecle qu'un cachot rempli de criminels, & un théatre de ſupplices. Le trône élevé ſur les débris de l'autel, étoit entouré de gibets. Les ſujets étoient devenus atroces comme leur tyran. Avides de la mort, ils la cherchoient ſouvent par des crimes, qui ſous le deſpotiſme ne pouvoient leur manquer. Au défaut de bourreaux, ils ſe puniſſoient de leur eſclavage, ou ſe vengeoient de la tyrannie, en ſe donnant la mort. Un nouveau courage, un nouveau motif de la braver, vint les

aider à la souffrir. Ce fut le christianisme que les Portugais leur avoient apporté.

Ce nouveau culte trouva dans l'oppression des Japonois, le germe le plus fécond de prosélytisme. On écouta des missionnaires qui prêchoient une religion de souffrances. En vain la doctrine de Confucius cherchoit à s'insinuer chez un peuple voisin de la Chine. Elle étoit trop simple, trop raisonnable, cette doctrine, pour des insulaires, dont l'imagination naturellement inquiete, étoit encore exaltée par les cruautés du gouvernement. Quelques dogmes du christianisme assez semblables à ceux des budsoistes; le même esprit de pénitence dans les deux croyances, donnerent des prosélytes aux missionnaires Portugais. Mais indépendamment de cette conformité, on se seroit fait chrétien au Japon, seulement par haine du prince.

La religion nouvelle, suspecte à la cour, devoit plaire aux familles détrônées. Elle y enflamma le levain de tous les ressentimens. On aima un Dieu étranger que n'aimoit pas le tyran. Alors Taycosama leva un sceptre de fer, & frappa sur les chrétiens comme ennemis de l'état. Il proscrivit les dogmes de l'Europe, & la proscription les enracina dans les esprits. Il dressa des bûchers, & des millions de victimes s'y précipiterent. Les empereurs du Japon enchérirent sur ceux de Rome dans l'art de persécuter les chrétiens. Durant quarante ans, les échafauts furent teints du sang innocent des martyrs. Ce fut une semence de christianisme, mais aussi de sédition. Près de quarante mille chrétiens dans le royaume ou la province Darima s'armerent au nom & pour le nom de *Christ*: ils se défendirent avec tant de fureur, qu'il n'en survécut pas un seul au carnage excité par la persécution.

La navigation, le commerce, les comptoirs des Portugais s'étoient soutenus durant toute cette grande crise. Cependant depuis longtems, le gouvernement & le peuple étoient mécontens d'eux. Ils s'étoient rendus suspects au gouvernement par leur ambition, par leurs intrigues, peut-être par des conspirations secretes; & odieux au peuple par leur avarice, par leur orgueil, par leurs infi-

délités. Mais comme on avoit pris l'habitude des marchandises qu'ils apportoient, & qu'on n'avoit point d'autre canal que celui de leur navigation pour se les procurer ; ils ne furent exclus du Japon qu'à la fin de 1638 ; lorsqu'il y eut des négocians en état de les remplacer.

Les Hollandois, qui depuis quelque tems étoient entrés en concurrence avec eux, ne furent pas enveloppés dans cette disgrace. Comme ces républicains n'avoient pas montré l'ambition de se mêler du gouvernement ; qu'ils avoient prêté leur artillerie contre les chrétiens ; qu'on les voyoit en guerre avec la nation proscrite ; que l'opinion de leurs forces n'étoit pas établie ; qu'ils paroissoient réservés, souples, modestes, uniquement occupés de leur commerce ; on les toléra, mais en les gênant beaucoup. Trois ans après, soit que l'esprit d'intrigue & de domination les eût saisis ; soit comme il est plus vraisemblable, qu'aucune conduite ne pût prévenir la défiance Japonoise, ils furent dépouillés de la liberté & des privileges dont ils jouissoient.

Depuis 1641, ils sont relégués dans l'isle artificielle de Desima, élevée dans le port de Nangazaki, & qui communique par un pont à la ville. On désarme leurs vaisseaux à mesure qu'ils arrivent ; & la poudre, les fusils, les épées, l'artillerie, le gouvernail même, sont portés à terre. Dans cette espece de prison, ils sont traités avec un mépris dont on n'a point d'idée ; & ils ne peuvent avoir de communication qu'avec les commissaires, chargés de régler le prix & la quantité de leurs marchandises. Il n'est pas possible que la patience avec laquelle ils souffrent ce traitement depuis plus d'un siecle, ne les ait avilis aux yeux de la nation qui en est le témoin ; & que l'amour du gain ait amené à ce point l'insensibilité aux outrages, sans avoir flétri le caractere.

Les principales marchandises que les Hollandois portent au Japon, sont des draps d'Europe, des soies, des épiceries, des toiles peintes, du sucre & des bois de teinture. Ces articles formoient autrefois un objet très-considérable. Dans l'année même de la disgrace de la compagnie, ses retours monterent à seize millions. Des entraves

multipliées ont réduit par degrés sa prospérité à rien. La cargaison des deux vaisseaux qu'elle envoie annuellement, ne peut être vendue au-delà d'un million. On lui donne en paiement onze mille caisses de cuivre à 41 livres 4 sols la caisse, pesant cent vingt livres. Ses frais en y comprenant les présents & l'ambassade qu'on envoie tous les ans à l'empereur, montent communément à 280, 000 livres, & ses bénéfices ne passent pas 310, 000 livres; de sorte que lorsque la compagnie a gagné 40, 000 livres, l'année passe pour heureuse.

Les Chinois, le seul peuple étranger qui soit admis dans l'empire avec les Hollandois, ne font pas un commerce plus étendu, & c'est avec les mêmes gênes. Depuis 1688, ils sont enfermés tout le tems que leur vente dure, hors des murs de Nangazaki, dans une espece de prison, composée de plusieurs cabanes, environnée d'une palissade, & défendue par un bon fossé, avec un corps-de-garde à toutes les portes. On a pris ces précautions contr'eux, depuis que parmi les livres de philosophie & de morale qu'ils vendoient, on a trouvé des ouvrages favorables au christianisme. Les missionnaires Européens les avoient chargés à Canton de les répandre; & l'appât du gain les détermina à une infidélité qui a été sévérement punie. (*)

On peut croire que ceux qui ont changé l'ancien gouvernement du pays en un despotisme le plus absolu de la terre, regarderont toute communication avec les étrangers comme dangereuse à leur autorité. Cette conjecture paroît d'autant mieux fondée, qu'on a défendu à tous les sujets de sortir de leur patrie. Cet édit rigoureux, soutenu de la peine de mort, est devenu la maxime fondamentale de l'empire.

Ainsi la politique inhumaine de l'état s'est ôté l'unique moyen de s'adoucir elle-même en adoucissant le caractere national. Le Japonois ardent comme son climat, agité comme la mer qui l'environne, avoit besoin de la plus grande activité, que le commerce le plus vif pouvoit seul lui donner. Pour n'être pas forcé de le contenir par les supplices, il falloit l'exercer par les travaux. Son inquiétude

inquiétude devoit avoir une carriere libre au dehors, ſi l'on craignoit qu'elle n'allumât un feu ſéditieux au dedans. Cette énergie de l'ame, qui eſt dégénérée en fanatiſme, ſe feroit exaltée en induſtrie. La contemplation ſe feroit changée en action; la crainte des peines en amour du plaiſir. Cette haine de la vie qui tourmente le Japonois, enchaîné, gourmandé, effarouché par le frein des loix qu'il ronge dans ſa rage, auroit cédé dans ſon ame à la curioſité de courir les mers & de voir les nations. En changeant ſouvent de place & de climat, il eût inſenſiblement changé de mœurs, d'opinions & de caractere; & ce changement étoit un bien pour lui, comme il l'eſt pour la plupart des peuples. Par le commerce, on eſt moins citoyen peut-être, mais on devient plus homme; & le Japonois eſt devenu tigre ſous la verge de ſes tyrans.

Qu'on nous vante les Spartiates, les Egyptiens & toutes les nations iſolées qui ont été plus fortes, plus grandes & plus ſtables dans l'état de ſéparation qu'elles s'étoient impoſé. Le genre humain n'a rien gagné dans ces inſtitutions ſingulieres. Mais l'eſprit de commerce eſt utile à toutes les nations, en leur communiquant les biens & les lumieres de chacune. Enfin fût-il inutile ou funeſte à certains peuples, il étoit néceſſaire aux Japonois. Par le commerce, ils ſe feroient éclairés à la Chine, humaniſés dans l'Inde, guéris de tous leurs préjugés avec les Européens.



## CHAPITRE XXVI.

*Les Moluques ſubiſſent le joug des Hollandois.*

HEUREUSEMENT pour les Hollandois ils avoient des reſſources qui les dédommageoient de ce qu'ils avoient pu perdre au Japon. Ils n'étoient pas encore entrés en commerce avec ces iſles les plus remarquables de la zone torride, lorſqu'ils chercherent à s'approprier celui des Moluques. Les Portugais, après en avoir été long-tems les maîtres, s'étoient vus réduits à en partager les avantages avec les Eſpagnols devenus leurs maîtres, & avec le tems à leur céder ce commerce preſqu'entiérement. Les deux nations toujours diviſées, toujours en guerre, parce que le gouvernement n'avoit eu ni le tems ni l'adreſſe de détruire leur antipathie, ſe réunirent pour combattre les ſujets des Provinces-Unies. Ceux-ci ſoutenus des naturels du pays, qui n'avoient pas encore appris à les craindre & à les haïr, acquirent peu-à-peu la ſupériorité. Les anciens conquérans furent chaſſés vers l'an 1627, & remplacés par d'autres auſſi avides, mais moins inquiets & plus éclairés.

Auſſi-tôt que les Hollandois ſe virent ſolidement établis aux Moluques, ils chercherent à s'approprier le commerce excluſif des épiceries : avantage que ceux qu'ils venoient de dépouiller n'avoient jamais pu ſe procurer. Ils ſe ſervirent habilement des forts qu'ils avoient emportés l'épée à la main, & de ceux qu'on avoit eu l'imprudence de leur laiſſer bâtir, pour amener à leur plan les rois de Ternate & de Tidor, maîtres de cet archipel. Ces princes ſe virent réduits à conſentir qu'on arrachât des iſles laiſſées ſous leur domination, le muſcadier & le giroflier. Le premier de ces eſclaves couronnés reçoit, pour prix de ce grand ſacrifice, une penſion de 64, 500 liv. ; & le ſecond, une d'environ 12,000 liv. Une garniſon qui devroit être de ſept cents hommes, eſt chargée d'aſſurer l'exécution du traité : & tel eſt l'état d'anéantiſſement

où les guerres, la tyrannie, la misere, ont réduit des rois, que ces forces seroient plus que suffisantes, pour les tenir dans cette dépendance, s'il ne falloit surveiller les Philippines, dont le voisinage cause toujours quelques inquiétudes. Quoique toute navigation soit interdite aux habitans, & qu'aucune nation étrangere ne soit reçue chez eux ; les Hollandois n'y font qu'un commerce languissant ; parce qu'ils n'y trouvent point de moyen d'échange, ni d'autre argent que celui qu'ils y envoient pour payer les troupes, les commis & les pensions. Ce gouvernement, les petits profits déduits, coûte par an à la compagnie 140, 000 livres.

Elle se dédommage bien de cette perte à Amboine, où elle a concentré la culture du girofle.

L'arbre qui le donne ressemble beaucoup à l'olivier par son écorce, & au laurier par la grandeur & la forme de ses feuilles. Ses nombreuses branches se chargent à leur extrémité d'une prodigieuse quantité de fleurs, d'abord blanches, ensuite vertes, rouges enfin & assez dures. Dans ce dernier degré de maturité, elles sont proprement clous. En séchant le clou devient d'un brun jaunâtre. Lorsqu'il est cueilli, il prend la couleur d'un brun foncé. Jamais on ne voit de verdure sous le giroflier, ce qui vient sans doute de ce qu'il attire à lui tous les sucs nourriciers du sol qui le produit.

La récolte du girofle se fait depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Février. On secoue fortement les branches de l'arbre, ou bien on fait tomber les clous avec de longs roseaux. Ils sont reçus dans de grandes toiles, placées à ce dessein ; ensuite on les fait sécher aux rayons du soleil, ou à la fumée des cannes de bambou.

Les clous qui échappent à l'exactitude de ceux qui en font la récolte, ou qu'on veut laisser sur l'arbre, continuent à grossir jusqu'à l'épaisseur d'un pouce : ils tombent ensuite, & reproduisent le giroflier, qui ne donne des fruits qu'au bout de huit ou neuf ans. Ces clous, qu'on nomme matrices, quoiqu'inférieurs aux clous ordinaires, ont des vertus. Les Hollandois ont coutume d'en confire avec du sucre ; & dans les longs voyages, ils en mangent

après le repas pour rendre la digeſtion meilleure ; ou ils s'en ſervent comme d'un remede agréable contre le ſcorbut.

Le clou de girofle, pour être parfait, doit être bien nourri, peſant, gras, facile à caſſer, d'une odeur excellente, d'un goût chaud & aromatique, preſque brûlant à la gorge, piquant les doigts quand on le manie, & y laiſſant une humidité huileuſe quand on le preſſe. La grande conſommation s'en fait dans les cuiſines. Il eſt tellement recherché dans quelques pays de l'Europe, & ſur-tout aux Indes, que l'on y mépriſe preſque toutes les nourritures où il ne ſe trouve pas. On le mêle dans les mets, dans les vins, dans les liqueurs : on l'emploie auſſi parmi les odeurs. On s'en ſert peu dans la médecine ; mais on en tire une huile dont elle fait un aſſez grand uſage.

La compagnie a partagé aux habitans d'Amboine quatre mille terrains, ſur chacun deſquels elle a d'abord permis, & s'eſt vue forcée vers l'an 1720 d'ordonner qu'on plantât cent vingt-cinq arbres, ce qui forme un nombre de cinq cent mille girofliers. Chacun donne, année commune, au-delà de deux livres de girofle ; & par conſéquent leur produit réuni s'éleve au deſſus d'un million peſant. (*)

Le cultivateur eſt payé avec de l'argent qui revient toujours à la compagnie, & avec quelques toiles bleues ou écrues tirées du Coromandel. Ce foible commerce auroit reçu quelque accroiſſement, ſi les habitans d'Amboine, & des petites iſles qui en dépendent, avoient voulu ſe livrer à la culture du poivre & de l'indigo, dont les eſſais ont été heureux. Tout miſérables que ſont

---

(*) Quatre millions toujours en réſerve en Europe, & deux millions dans l'Inde, ſuppléent aux mauvaiſes récoltes, rempliſſent le vuide que pourroit occaſionner le naufrage des vaiſſeaux, ou l'avarie des marchandiſes.

Dix livres de girofle ſont payées au cultivateur deux florins huit ſols. La compagnie ſolde avec de l'argent qui lui revient toujours, avec quelques toiles bleues ou écrues tirées du Coromandel. Si la compagnie eût été plus juſte & plus éclairée, elle feroit parvenue à épargner les cent quinze mille florins que lui coûte l'entretien de ſes forts & de ſes garniſons au-delà des profits qu'elle fait ſur la vente de ſes marchandiſes.

ces insulaires, on n'a pas réussi à les tirer de leur indolence; parce qu'on ne les a pas tentés par une récompense proportionnée à leurs travaux.

L'administration est un peu différente dans les isles de Banda, situées à trente lieues d'Amboine. Ces isles sont au nombre de cinq. Deux sont incultes & presque inhabitées; les trois autres jouissent de l'avantage de produire la muscade exclusivement à tout l'univers.

Le muscadier a la hauteur du poirier. Son bois est moëlleux, son écorce cendrée, & ses branches sont flexibles. Ses feuilles croissent deux à deux sur une même tige, & répandent une odeur agréable quand on les froisse. Aux fleurs semblables à celles du cérisier succede le fruit. Il est de la grosseur d'un œuf, & il a la couleur de l'abricot. Sa premiere écorce est fort épaisse, & ressemble à celle de nos noix qui sont sur l'arbre; s'ouvrant de même dans sa maturiré, & laissant voir la muscade enveloppée de son macis. C'est le tems de la cueillir, sans quoi le macis ou la fleur de muscade se dessécheroit, & la noix perdroit cette huile qui la conserve & qui en fait la force. Celle qu'on cueille avant une parfaite maturité, est confite au vinaigre ou au sucre, & n'est recherchée qu'en Asie.

Ce fruit est neuf mois à se former. Quand on l'a cueilli, on détache sa premiere écorce, & on en sépare le macis qu'on laisse sécher au soleil. Les noix demandent plus de préparation. Elles sont étendues sur des claies, où elles sechent pendant six semaines à un feu modéré, dans des cabanes destinées à cet usage. Séparées alors de leur coque, elles sont jetées dans de l'eau de chaux; précaution nécessaire pour qu'il ne s'y engendre point de vers.

La muscade est plus ou moins parfaite, suivant l'âge de l'arbre, le terroir, l'exposition & la culture. On estime beaucoup celle qui est récente, grasse, pesante, & qui étant piquée, rend un suc huileux. Elle aide à la digestion, dissipe les vents, & fortifie les visceres. (*)

(*) La compagnie paie 9 sols la livre de macis, & la noix un sol un huitieme: elle s'est engagée à prendre à ces conditions tout ce qu'on lui fourniroit.

A l'exception de cette précieuſe épicerie, les iſles de Banda, comme toutes les Moluques, ſont d'une ſtérilité affreuſe. On n'y trouve le ſuperflu, qu'au dépens du néceſſaire. La nature s'y refuſe à la culture de tous les grains. La moëlle de ſagou y ſert de pain aux naturels du pays.

Comme cette nourriture ne feroit pas ſuffiſante pour les Européens fixés dans les Moluques, on leur permet d'aller chercher des vivres à Java, à Macaſſar, ou dans l'iſle extrêmement fertile de Bali. La compagnie porte elle-même à Banda quelques marchandiſes.

C'eſt le ſeul établiſſement des Indes Orientales qu'on puiſſe regarder comme une colonie Européenne ; parce que c'eſt le ſeul où les Européens ſoient propriétaires des terres. La compagnie trouvant les habitans de Banda ſauvages, cruels, perfides, parce qu'ils étoient impatiens du joug, a pris le parti de les exterminer. Leurs poſſeſſions ont été partagées à des blancs, qui tirent de quelques iſles voiſines des eſclaves pour la culture. Ces blancs ſont la plupart, créoles, ou des eſprits chagrins, retirés du ſervice de la compagnie. On voit auſſi dans la petite iſle de Roſingin, des bandits flétris par les loix, ou des jeunes gens ſans mœurs, dont les familles ont voulu ſe débarraſſer : c'eſt ce qui a fait appeller Banda l'*Iſle de correction*. Le climat en eſt ſi mal-ſain, que ces malheureux n'y vivent pas long-tems. Une ſi grande conſommation d'hommes, a fait tenter de tranſporter à Amboine la culture de la muſcade. La compagnie pouvoit y être excitée encore par deux autres puiſſans intérêts, celui de l'économie & celui de la ſureté. Les expériences n'ont pas été heureuſes ; & les choſes ſont reſtées dans l'état où elles étoient.

Pour s'aſſurer le produit excluſif des Moluques, qu'on appelle avec raiſon, les *mines d'or* de la compagnie ; les Hollandois ont été obligés de former deux établiſſemens, l'un à Timor, l'autre à Célebes.

## CHAPITRE XXVII.

*Les Hollandois s'établiſſent à Timor.*

LA premiere de ces deux iſles a ſoixante lieues de long, ſur quinze ou dix-huit de large. Elle eſt partagée en pluſieurs ſouverainetés. Les Portugais y ſont en grand nombre. Ces conquérans, qui à leur arrivée dans les Indes avoient pris un vol hardi & démeſuré ; qui avoient parcouru une carriere immenſe & remplie de précipices, avec une rapidité que rien n'arrêtoit ; qui s'étoient ſi bien accoutumés aux actions héroïques, que les exploits les plus difficiles ne leur coûtoient plus d'efforts : ces conquérans attaqués par les Hollandois, lorſque leur trop vaſte empire, fatigué par ſon propre poids, étoit prêt à crouler de toutes parts, ne montrerent aucune des vertus qui avoient fondé leur puiſſance. Forcés dans une citadelle, chaſſés d'un royaume, diſperſés par une défaite ; ils auroient dû chercher un aſile auprès de leurs freres, & ſe réunir ſous des drapeaux juſqu'alors invincibles, pour arrêter les progrès de leurs ennemis, ou pour recouvrer leurs établiſſemens. Loin de prendre une réſolution ſi généreuſe, on leur vit mendier un emploi, ou quelque ſolde, auprès des mêmes princes Indiens qu'ils avoient ſi ſouvent outragés. Ceux qui avoient le plus contracté l'habitude de la molleſſe & de la lâcheté, ſe refugierent à Timor, iſle pauvre & ſans induſtrie, où ils penſerent qu'un ennemi occupé de conquêtes utiles, ne les pourſuivroit pas. Ils ſe tromperent.

Ils furent chaſſés en 1613, de la ville de Kupan par les Hollandois, qui y trouverent une fortereſſe qu'ils ont gardée depuis avec une garniſon de cinquante hommes. La compagnie y envoie tous les ans quelques groſſes toiles ; & elle en retire de la cire, du caret, du bois de ſandal & du cadiang, petite feve dont on ſe ſert communément dans les vaiſſeaux Hollandois, pour varier la

nourriture des équipages. Ces objets réunis occupent une ou deux chaloupes expédiées de Batavia. Il n'y a ni à gagner, ni à perdre dans cet établiſſement : la recette égale la dépenſe. Il y a longtems que les Hollandois auroient abandonné Timor ; s'ils n'avoient craint de voir s'y fixer quelque nation active, qui de cette poſition favorable, troubleroit aiſément le commerce des Moluques. Le même eſprit de précaution les a attirés à Célebes.

## CHAPITRE XXVIII.

### *Les Hollandois ſe rendent maîtres ds Célebes.*

CETTE iſle, dont le diametre eſt d'environ cent trente lieues, eſt très-habitable, quoique ſituée au milieu de la zone torride. Les chaleurs y ſont tempérées par des pluies abondantes, & par des vents frais. Ses habitans ſont les plus braves de l'Aſie méridionale. Leur premier choc eſt furieux : mais une réſiſtance de deux heures fait ſuccéder un abatement total à une ſi étrange impétuoſité. Sans doute qu'alors l'ivreſſe de l'opium, ſource unique de ce feu terrible, ſe diſſipe après avoir épuiſé toutes leurs forces par des tranſports qui tiennent de la frénéſie. Leur arme favorite, le *crid*, eſt d'un pied & demi de long. Il a la forme d'un poignard, dont la lame s'allonge en ſerpentant. On n'en porte qu'un à la guerre : mais les querelles particulieres en exigent deux; celui qu'on tient à la main gauche, ſert à parer le coup, & l'autre à frapper l'ennemi. La bleſſure qu'il fait eſt très-dangereuſe, & le duel ſe termine le plus ſouvent par la mort des deux combattans.

Une éducation auſtere rend les habitans de Célebes ou les Macaſſarois agiles, induſtrieux, robuſtes. A toutes les heures du jour, leurs nourrices les frottent avec de l'huile ou de l'eau tiede. Ces onctions répétées, aident la nature à ſe développer avec liberté. On les ſevre un an après leur naiſſance, dans l'idée qu'ils auroient moins d'intelligence, s'ils continuoient d'être nourris plus long-tems

long-tems du lait maternel. A l'âge de cinq ou six ans, les enfans mâles de quelque distinction, sont mis comme en dépôt chez un parent ou chez un ami, de peur que leur courage ne soit amolli par les caresses de leurs meres, & par l'habitude d'une tendresse réciproque. Ils ne retournent dans leur famille qu'à l'âge où la loi leur permet de se marier, c'est-à-dire, à quinze ou seize ans. Il est rare qu'ils usent de cette liberté avant de s'être perfectionnés dans l'exercice des armes.

Ces peuples ne reconnoissoient autrefois de dieux que le soleil & la lune. On ne leur offroit des sacrifices que dans les places publiques ; parce qu'on ne trouvoit pas de matiere assez précieuse pour leur élever des temples. Dans l'opinion de ces insulaires, le soleil & la lune étoient éternels, comme le ciel dont ils se partageoient l'empire. L'ambition les brouilla. La lune fuyant devant le soleil, se blessa, & accoucha de la terre : elle étoit grosse de plusieurs autres mondes, qu'elle mettra successivement au jour, mais sans violence ; pour réparer la ruine de ceux que le feu de son vainqueur doit consumer.

Ces absurdités étoient généralement reçues à Célebes ; mais elles n'avoient pas dans l'esprit des grands & du peuple, la consistence que les dogmes religieux ont chez les autres nations. Il y a environ deux siecles que quelques chrétiens & quelques mahométans y ayant apporté leurs idées ; le principal roi du pays se dégoûta entiérement du culte national. Frappé de l'avenir terrible, dont les deux nouvelles religions le menaçoient également, il convoqua une assemblée générale. Au jour indiqué, il monta sur un endroit élevé ; & là, tendant ses mains vers le ciel, & se tenant debout, il adressa cette priere à l'Être suprême.

« Grand Dieu, je ne me prosterne point à tes pieds en ce moment, » parce que je n'implore point ta clémence. Je n'ai à te demander » qu'une chose juste ; & tu me la dois. Deux nations étrangeres » opposées dans leur culte, sont venues porter la terreur dans mon » ame, & dans celle de mes sujets. Elles m'assurent que tu me » puniras à jamais, si je n'obéis à tes loix : j'ai donc le droit

» d'exiger de toi, que tu me les faffes connoître. Je ne te demande » point que tu me réveles les myfteres impénétrables qui enve- » loppent ton être, & qui me font inutiles. Je fuis venu pour » t'interroger avec mon peuple, fur les devoirs que tu veux nous » impofer. Parles, ô mon Dieu ! Puifque tu es l'auteur de la na- » ture, tu connois le fond de nos cœurs, & tu fais qu'il leur eft » impoffible de concevoir un projet de défobéiffance. Mais fi tu » dédaignes de te faire entendre à des mortels ; fi tu trouves in- » digne de ton effence d'employer le langage de l'homme pour » dicter des devoirs à l'homme ; je prends à témoin ma nation » entiere, le foleil qui m'éclaire, la terre qui me porte, les eaux » qui environnent mon empire, & toi-même ; que je cherche » dans la fincérité de mon cœur à connoître ta volonté ; & je te » préviens aujourd'hui, que je reconnoîtrai pour les dépofitaires » de tes oracles, les premiers miniftres de l'une ou de l'autre » religion que tu feras arriver dans nos ports. Les vents & les eaux » font les miniftres de ta puiffance ; qu'ils foient le fignal de ta » volonté. Si dans la bonne-foi qui me guide, je venois à embraffer » l'erreur, ma confcience feroit tranquille ; & c'eft toi qui ferois » le méchant. »

Le peuple fe fépara en attendant les ordres du ciel, & réfolut de fe livrer aux premiers miffionnaires qui arriveroient à Célebes. Les apôtres de l'alcoran furent les plus actifs ; & le fouverain fe fit circoncire avec fon peuple. Le refte de l'ifle ne tarda pas à fuivre cet exemple.

Ce contre-tems n'empêcha pas les Portugais de s'établir à Célebes. Ils s'y maintinrent, même après avoir été chaffés des Moluques. La raifon qui les y retenoit & qui y attiroit les Anglois, étoit la facilité de fe procurer des épiceries, que les naturels du pays trouvoient le moyen d'avoir ; malgré les précautions qu'on prenoit pour les écarter des lieux où elles croiffent.

Les Hollandois, que cette concurrence empêchoit de s'approprier le commerce exclufif du girofle & de la mufcade, entreprirent en 1660, d'arrêter ce trafic, qn'ils appelloient une contre-

bande. Ils employerent pour y réussir, des moyens que la morale a en horreur, mais qu'une avidité sans bornes a rendus très-communs en Asie. En suivant sans interruption des principes atroces, ils parvinrent à chasser les Portugais, à écarter les Anglois, à s'emparer du port & de la forteresse de Macassar. Dès-lors, ils se trouverent maîtres absolus dans l'isle, sans l'avoir conquise. Les princes qui la partagent, furent réunis dans une espece de confédération. Ils s'assemblent de tems en tems pour les affaires qui concernent l'intérêt général. Ce qui est décidé, est une loi pour chaque état. Lorsqu'il survient quelque contestation, elle est terminée par le gouverneur de la colonie Hollandoise, qui préside à cette diette. Il éclaire de près ces différens despotes, qu'il tient dans une entiere égalité, pour qu'aucun ne s'éleve au préjudice de la compagnie. On les a tous désarmés, sous prétexte de les empêcher de se nuire les uns aux autres; mais en effet, pour les mettre dans l'impuissance de rompre leurs fers.

Les Chinois, les seuls étrangers qui soient reçus à Célebes, y apportent du tabac, du fil d'or, des porcelaines, & des soies en nature. Les Hollandois y vendent de l'opium, des liqueurs, de la gomme-lacque, des toiles fines & grossieres. On en tire un peu d'or, beaucoup de riz, de la cire, des esclaves & du tripam, espece de champignon, qui est plus parfait à mesure qu'il est plus rond & plus noir. Les douanes rapportent 80, 000 livres à la compagnie. Elle tire beaucoup davantage des bénéfices de son commerce & des dîmes de son territoire qu'elle possede en toute souveraineté. Ces objets réunis ne couvrent pas cependant les frais de la colonie : elle coûte 150, 000 l. au-delà. On sent bien qu'il faudroit l'abandonner si elle n'étoit regardée avec raison, comme la clef des isles à épiceries.



## CHAPITRE XXIX.

*Les Hollandois ſont reçus à Borneo.*

L'Etablissement formé à Borneo, a un but moins important. C'eſt une des plus grandes iſles, & peut-être la plus grande que l'on connoiſſe. Ses anciens habitans en occupent l'intérieur. Les côtes ſont peuplées de Macaſſarois, de Javanois, de Malais, d'Arabes, qui ont ajouté aux vices qui leur ſont naturels, une férocité qu'on retrouveroit difficilement ailleurs.

La plus utile production de ce grand pays, eſt le camphre, huile ou réſine volatile & pénétrante. L'arbre qui le fournit ſe trouve dans pluſieurs iſles de l'Aſie; & l'on a découvert depuis peu que cette ſubſtance ſinguliere pouvoit ſe tirer en plus grande ou moindre quantité de tous les arbres qui ſont de la famille des lauriers.

Pour obtenir du camphre, on coupe le bois du camphrier en petits morceaux, ſemblables à des allumettes; on les met dans un vaiſſeau qui a la forme d'une veſſie; on les fait bouillir dans de l'eau, & le camphre s'attache au chapiteau ſous une forme concrete. Les Hollandois ſont le ſeul peuple de l'Europe qui ait le ſecret de le rafiner en grand.

Entre les camphres, celui de Borneo eſt inconteſtablement le plus parfait. Sa ſupériorité eſt ſi bien reconnue, que les Japonois donnent cinq ou ſix quintaux du leur, pour une livre de celui de Borneo; & que les Chinois qui le regardent comme le premier des remedes, l'achetent juſqu'à huit cents francs la livre. Les Gentils ſe ſervent dans tout l'Orient du camphre commun, pour des feux d'artifice; & les Mahométans le mettent dans la bouche de leurs morts, lorſqu'ils les enterrent.

Les Portugais cherchoient vers l'an 1526, à s'établir à Borneo. Trop foibles pour s'y faire reſpecter par les armes, ils imaginerent de gagner la bienveillance d'un des ſouverains du pays, en lui

offrant quelques pieces de tapifferie. Ce prince imbécille prit les figures qu'elles repréfentoient, pour des hommes enchantés qui l'étrangleroient durant la nuit, s'il les admettoit auprès de fa perfonne. Les explications qu'on donna pour diffiper ces vaines terreurs, ne le raffurerent pas; & il refufa opiniâtrément de recevoir les préfens dans fon palais, & d'admettre dans fa capitale ceux qui les avoient apportés.

Ces navigateurs furent pourtant reçus dans la fuite : mais ce fut pour leur malheur. Ils furent tous maffacrés. Un comptoir que les Anglois y formerent quelques années après, eut la même deftinée. Les Hollandois qui n'avoient pas été mieux traités, reparurent en 1748, avec une efcadre. Quoique très-foible, elle en impofa tellement au prince qui poffede feul le poivre, qu'il fe détermina à leur en accorder le commerce exclufif. Seulement il lui fut permis d'en livrer cinq cents mille livres aux Chinois, qui de tout tems fréquentoient fes ports. Depuis ce traité, la compagnie envoie à Benjarmeffen du riz, de l'opium, du fel, de groffes toiles. Elle en tire quelques diamans, & environ fix cents mille pefant de poivre, à trente-une livre le cent. Le gain qu'elle fait fur ce qu'elle y porte, peut à peine balancer les dépenfes de l'établiffement, quoiqu'elles ne montent qu'à 32,000 livres. Sumatra lui procure des avantages plus confidérables.

## CHAPITRE XXX.

### *Etabliffemens Hollandois à Sumatra.*

Quoique cette ifle avant l'arrivée des Européens aux Indes, fût partagée entre plufieurs fouverainetés, tout le commerce fe réuniffoit à Achem. Le port de ce royaume étoit fréquenté par tous les peuples de l'Afie; & le fut dans la fuite par les Portugais, & par les nations qui s'éleverent fur leurs ruines. On y échangeoit toutes les productions de l'Orient contre de l'or, du poivre, &

quelques autres marchandiſes qui abondoient dans ce climat, plus riche que ſain. Les troubles qui bouleverſerent ce fameux entrepôt, y firent tomber toute induſtrie, & en écarterent les navigateurs.

Au tems de cette décadence, les Hollandois imaginerent de former des établiſſemens dans d'autres parties de l'iſle, qui jouiſſoient de plus de tranquillité. Ceux qu'il leur fut permis d'avoir dans l'empire d'Indapura, ſont réduits à peu de choſe, depuis que les Anglois ſe ſont fixés ſur la même côte. Le comptoir de Jambi eſt encore moins utile, parce que les rois voiſins ont dépouillé de ſes poſſeſſions le prince de ce canton. La compagnie ſe dédommage de ces malheurs à Palimban, où pour ſoixante mille livres elle entretient un fort, une garniſon de quatre-vingts hommes, & deux ou trois chaloupes qui croiſent continuellement. On lui livre tous les ans deux millions peſant de poivre, à vingt-une livre le cent, & un million & demi de calin, à 57 livres 10 ſols le cent. Ce prix tout borné qu'il doit paroître, eſt avantageux au roi qui en donne à ſes ſujets un prix encore moindre. Quoiqu'il prenne à Batavia une partie de la nourriture & du vêtement de ſes états, on eſt obligé de ſolder avec lui en piaſtres. De cet argent, de l'or qu'on ramaſſe dans ſes rivieres, il a formé un tréſor qu'on ſait être immenſe. Un ſeul vaiſſeau Européen pourroit s'emparer de tant de richeſſes; & s'il avoit quelques troupes de débarquement, ſe maintenir dans un poſte qu'il auroit pris ſans peine. Il paroît bien extraordinaire qu'une entrepriſe ſi utile & ſi facile, n'ait pas tenté la cupidité de quelque aventurier.

Une injuſtice, une cruauté de plus ne doivent rien coûter à des peuples policés, qui ont foulé aux pieds tous les droits, tous les ſentimens de la nature, pour s'approprier l'univers. Il n'y a pas une ſeule nation en Europe, qui ne penſe avoir les plus légitimes raiſons pour s'emparer des richeſſes de l'Inde. Au défaut de la religion, qu'il n'eſt plus honnête d'invoquer, depuis que ſes miniſtres l'ont eux-mêmes décréditée par une cupidité & une ambition ſans bornes, combien ne reſte-t-il pas encore de prétextes à la fureur

d'envahir ? Un peuple monarchiſte veut étendre au-delà des mers, la gloire & l'empire de ſon maître. Ce peuple ſi heureux veut bien aller expoſer ſa vie au bout d'un autre monde, pour tâcher d'augmenter le nombre des fortunés ſujets qui vivent ſous les loix du meilleur des princes. Un peuple libre eſt maître de lui-même, eſt né ſur l'Océan pour y régner. Il ne peut s'aſſurer l'empire de la mer, qu'en s'emparant de la terre : elle eſt au premier occupant, c'eſt-à-dire, à celui qui peut en chaſſer les plus anciens habitans; il faut les ſubjuguer par la force ou par la ruſe, & les exterminer pour avoir leurs biens. L'intérêt du commerce, la dette nationale, la majeſté du peuple l'exigent ainſi. Des républicains ont heureuſement ſecoué le joug d'une tyrannie étrangere; il faut qu'ils l'impoſent à leur tour. S'ils ont briſé des fers, c'eſt pour en forger. Ils haïſſent la monarchie; mais ils ont beſoin d'eſclaves. Ils n'ont point de terres chez eux; comment n'en prendroient-ils pas chez les autres ?

## CHAPITRE XXXI.

### *Commerce des Hollandois à Siam.*

Le commerce des Hollandois à Siam, fut d'abord aſſez conſidérable. Un deſpote qui opprimoit ce malheureux pays, ayant vers l'an 1660, manqué d'égards pour la compagnie, elle l'en punit, en abandonnant les comptoirs qu'elle avoit placés ſur ſon territoire, comme ſi c'eût été un bienfait qu'elle retiroit. Ces républicains qui affectoient un air de grandeur, vouloient alors qu'on regardât leur préſence comme une faveur, comme une ſureté, comme une gloire. Ils avoient ſi bien réuſſi à établir ce ſingulier préjugé, que pour les rappeller, il fallut leur envoyer une ambaſſade éclatante, qui demanda pardon pour le paſſé, qui donna les plus fortes aſſurances pour l'avenir.

Ces déférences eurent cependant un terme, & ce fut le pavillon

des autres puissances qui l'amena très-rapidement. Les affaires de la compagnie à Siam, ont toujours été en déclinant. Comme elle n'y a point de fort, elle n'a pas été en état de soutenir le privilege exclusif qui lui avoit été accordé. Le roi, malgré les présens qu'il exige, livre des marchandises aux navigateurs de toutes les nations, & en reçoit d'eux à des conditions qui lui sont avantageuses. Seulement on les oblige de s'arrêter à l'embouchure du Menan; au lieu que les Hollandois remontent ce fleuve jusqu'à la capitale de l'empire, où ils ont toujours un agent. Cette prérogative ne donne pas une grande activité à leurs affaires. Ils n'envoient plus qu'un vaisseau, chargé de chevaux de Java, de sucre, d'épiceries & de toiles. Ils en tirent du calin à 70 livres le cent; de la gomme-lacque à 52 livres; quelques dents d'éléphant à 3 livre 6 sols la livre; un peu d'or à 175 liv. 10 sols le marc. On peut assurer qu'ils tiennent uniquement à cette liaison par le bois de sapan, qu'on ne leur vend que 5 livres le cent, & qui leur est nécessaire pour l'arrimage de leurs vaisseaux. Sans ce besoin, ils auroient renoncé depuis long-tems à un commerce, dont les frais excedent les bénéfices, parce que le roi, seul négociant de son royaume, met les marchandises qu'on lui porte à un très-bas prix. Un plus grand intérêt tourna l'ambition des Hollandois vers Malaca.

## CHAPITRE XXXII.

### *Situation des Hollandois à Malaca.*

CEs républicains qui connoissoient l'importance de cette place, firent les plus grands efforts pour s'en emparer : mais ce fut deux fois inutilement. Enfin, s'il falloit s'en rapporter à un écrivain satirique, on eut recours à un moyen que les peuples vertueux n'emploient jamais, & qui réussit souvent avec une nation dégénérée. On tenta le gouverneur Portugais qu'on savoit avare. Le marché fut conclu, & il introduisit l'ennemi dans la ville en 1641. Les assiégeans

geans coururent à lui, & le maſſacrerent pour être diſpenſés de payer les cinq cent mille livres qui lui avoient été promiſes. Mais la vérité veut qu'on diſe pour l'honneur des Portugais, qu'ils ne ſe rendirent qu'après la défenſe la plus opiniâtre. Le chef des vainqueurs, par une jactance qui n'eſt pas de ſa nation, demanda à celui des vaincus, quand il reviendroit? *Lorſque vos péchés ſeront plus grands que les nôtres*, répondit gravement le Portugais.

Les conquérans trouverent une fortereſſe bâtie, comme tous les ouvrages des Portugais, avec une ſolidité qu'aucune nation n'a depuis imitée. Ils trouverent un climat fort ſain, quoique chaud & humide; mais le commerce y étoit tout-à-fait tombé, depuis que des exactions continuelles en avoient éloigné toutes les nations. La compagnie ne l'y a pas fait revivre; ſoit qu'elle y ait trouvé des difficultés inſurmontables; ſoit qu'elle ait manqué de modération; ſoit qu'elle ait craint de nuire à Batavia. Ses opérations ſe réduiſent à la vente d'un peu d'opium, de quelques toiles bleues, & à l'achat des dents d'éléphant, du calin qui lui coûte 70 livres le cent; d'un peu d'or qu'elle paie 180 livres le marc. Ses affaires feroient plus vives, plus conſidérables, ſi les princes étoient plus fideles au traité excluſif qu'ils ont fait avec elle. Malheureuſement pour ſes intérêts, ils ont formé des liaiſons avec des Anglois, qui fourniſſent à meilleur marché à leurs beſoins, & qui achetent plus cher leurs marchandiſes. Elle ſe dédommage un peu ſur ſes fermes & ſur ſes douanes, qui lui donnent 200,000 livres par an. Cependant ces revenus joints aux bénéfices du commerce, ne ſuffiſent pas pour l'entretien de la garniſon & des employés : il en coûte 40, 000 livres à la compagnie. Ce ſacrifice put long-tems paroître léger.

Avant que les Européens euſſent doublé le cap de Bonne-Eſpérance, les Maures ſeuls navigateurs dans l'Inde, ſe rendoient de Surate & de Bengale à Malaca, où ils trouvoient les bâtimens des Moluques, du Japon & de la Chine. Lorſque les Portugais ſe furent emparés de cette place, ils allerent eux-mêmes chercher le poivre à Bantam, & les épiceries à Ternate. Pour abréger leur retour, ils

imaginerent de le faire par les isles de la Sonde, & ils y réussirent. Les Hollandois devenus possesseurs de Malaca & de Batavia, se trouverent maîtres des deux seuls détroits connus. Ils y croisoient dans des tems de trouble, & interceptoient les vaisseaux de leurs ennemis. Cette position a cessé d'être respectable, depuis que les François à la fin de la guerre de 1744, ont découvert le détroit de Baly; & les Anglois, celui de Lombok, dans la derniere guerre. Batavia continuera toujours d'être l'entrepôt d'un commerce immense; mais Malaca perd l'unique avantage qui lui donnoit de la considération.

## CHAPITRE XXXIII.

*Etablissement des Hollandois à Ceilan.*

SANS avoir prévu cet événement, la compagnie en même tems qu'elle s'agrandissoit & s'affermissoit à l'est de l'Asie, songeoit à s'assurer de cette partie de l'Inde, où les Portugais traversoient encore ses opérations, & à leur enlever l'isle de Ceilan. On peut remarquer que cette nation si éclairée sur le commerce, a d'abord pensé à se rendre maîtresse des productions de premiere & de seconde nécessité, avant de songer aux marchandises de luxe. C'est sur la possession des épiceries, qu'elle a fondé sa grandeur en Asie, comme elle l'a fondée en Europe sur la pêche du hareng. Les Moluques lui fournissoient la muscade & le girofle: Ceilan devoit lui donner la canelle.

Spilberg, le premier de ses amiraux qui osa montrer son pavillon sur les côtes de cette isle délicieuse, trouva les Portugais occupés à bouleverser le gouvernement & la religion du pays; à détruire les uns par les autres, les souverains qui la partageoient, à s'élever sur les débris des trônes qu'ils renversoient successivement. Il offrit les secours de sa patrie à la cour de Candi: ils furent acceptés avec transport. *Vous pouvez assurer vos maîtres*, lui dit le monarque, *que s'ils veulent bâtir un fort, moi, ma femme,*

*mes enfans, nous ferons les premiers à porter les matériaux néceſſaires.*

Les peuples de Ceilan ne virent dans les Hollandois que les ennemis de leurs tyrans, & ils ſe joignirent à eux. Par ces deux forces réunies, les Portugais furent entiérement chaſſés en 1658, après une guerre longue, ſanglante, opiniâtre. Leurs établiſſemens tomberent tous entre les mains de la compagnie qui les occupe encore. A l'exception d'un eſpace aſſez borné ſur la côte Orientale, où l'on ne trouve point de port, & dont le ſouverain du pays tiroit ſon ſel, ils formerent autour de l'iſle un cordon régulier, qui s'étendoit depuis deux juſqu'à douze lieues dans les terres.

Le fort de Jaffanapatan, & ceux des iſles de Manar & de Calpentin, ont pour but d'empêcher toute liaiſon avec les peuples du continent voiſin. Negumbo, deſtiné à contenir le diſtrict qui produit la meilleure canelle, a un port ſuffiſant pour les chaloupes; mais qui n'eſt pas fréquenté, parce qu'il y a une riviere navigable qui conduit à Colombo. Cette place que les Portugais avoient fortifiée avec un ſoin extrême, comme le centre des richeſſes, eſt devenue le chef-lieu de la colonie. Il eſt vraiſemblable que ſans les dépenſes qui y avoient été faites, les vices de ſa rade auroient déterminé les Hollandois à établir leur gouvernement & leurs forces à Pointe de Gale. On y trouve un port, dont à la vérité, l'entrée eſt difficile & le baſſin fort reſſerré; mais qui réunit d'ailleurs, toutes les perfections qu'on peut deſirer. C'eſt-là que la compagnie fait ſes chargemens pour l'Europe.

Maturé lui ſert à recueillir les cafés & les poivres, dont elle a introduit la culture. Ses fortifications ſe réduiſent à une redoute, ſituée ſur une riviere qui ne peut recevoir que des bateaux. Le plus beau, le meilleur port des Indes, c'eſt Trinquemale. Il eſt compoſé de pluſieurs baies, où les plus nombreuſes flottes trouvent un aſile ſûr. On n'y fait point de commerce. Le pays n'offre aucune marchandiſe; il fournit même peu de vivres : il eſt gardé par ſa ſtérilité. D'autres établiſſemens moins conſidérables, répandus ſur la côte, ſervent à faciliter les communications, & à écarter les étrangers.

Ces ſages précautions ont mis dans les mains de la compagnie toutes les productions de l'iſle. Celles qui entrent dans le commerce, ſont, 1°. les amétiſtes, les ſaphirs, les topazes, & des rubis très-petits & très-imparfaits. Ce ſont des Maures venus de la côte du Coromandel, qui en payant un modique droit, les achetent, les taillent, & les font vendre à bas prix, dans les différentes contrées de l'Inde.

2°. Le poivre que la compagnie achete huit ſols la livre; le café qu'elle ne paie que quatre, & le cardamome, qui n'a point de prix fixe. Les naturels du pays ſont trop indolens, pour que ces cultures qui ſont toutes d'une qualité très-inférieure, puiſſent jamais devenir fort conſidérables.

3°. Une centaine de balles de mouchoirs, de pagnes & de gingamps d'un très-beau rouge, que les Malabares fabriquent à Jaffanapatan, où ils ſont établis depuis très-long-tems.

4°. Quelque peu d'ivoire, & environ cinquante éléphans. On les porte à la côte de Coromandel; & cet animal doux & pacifique, mais trop utile à l'homme pour reſter libre dans une iſle, va ſur le continent augmenter & partager les périls & les maux de la guerre.

5°. L'areque que la compagnie achete à raiſon de 10 livres l'ammonan, & qu'elle vend 36 ou 40 livres ſur les lieux même, aux vaiſſeaux du Bengale, du Coromandel & des Maldives, qui le paient avec du riz, de groſſes toiles, & des cauris. L'areque, qui croît ſur une eſpece de palmier, eſt un fruit qui n'eſt pas rare dans la plupart des contrées de l'Aſie, & qui eſt très-commun à Ceilan. Il eſt ovaire, & reſſembleroit aſſez à la datte, s'il n'étoit pas plus ſerré par les deux bouts. Son écorce eſt épaiſſe, liſſe & membraneuſe. Le noyau qu'elle environne eſt blanchâtre, en forme de poire, & de la groſſeur d'une muſcade. Lorſqu'on le mange ſeul, comme le font quelques Indiens, il appauvrit le ſang, il donne la jauniſſe. Cet inconvénient n'eſt pas à craindre, lorſqu'il eſt mêlé avec le bétel.

Le bétel eſt une plante qui rampe & qui grimpe comme le lierre;

mais qui n'étouffe pas le petit arbre auquel elle s'attache, l'agoti qui lui sert d'appui, & qu'elle aime singuliérement. On la cultive comme la vigne. Ses feuilles sont assez semblables à celles du citronnier, quoique plus longues & plus étroites à l'extrémité. Le bétel croît par-tout, & dans toute l'Inde; mais il ne prospere véritablement que dans des lieux humides.

A toutes les heures du jour, même de la nuit, les Indiens mâchent des feuilles de bétel, dont l'amertume est corrigée par l'areque, qu'elles enveloppent toujours. On y joint constamment du chunam, espece de chaux brûlée faite avec des coquilles. Les gens riches y ajoutent souvent des parfums, qui flattent leur vanité ou leur sensualité.

On ne peut se séparer avec bienséance pour quelque tems, sans se donner mutuellement du bétel dans une bourse: c'est un présent de l'amitié qui soulage l'absence. Personne n'oseroit parler à son supérieur, sans avoir la bouche parfumée de bétel; il seroit même grossier de négliger cette précaution avec son égal. Les femmes galantes font le plus grand usage du bétel, comme d'un puissant attrait pour l'amour. On prend du bétel après les repas; on mâche du bétel durant les visites; on s'offre du bétel en s'abordant, en se quittant: toujours du bétel. Si les dents ne s'en trouvent pas bien, l'estomac en est plus sain & plus fort. C'est du moins un préjugé généralement établi aux Indes.

6°. La pêche des perles est encore un des revenus de Ceilan. On peut conjecturer avec vraisemblance, que cette isle qui n'est qu'à quinze lieues du continent, en fut détachée dans des tems plus ou moins reculés, par quelque grand effort de la nature. L'espace qui la sépare actuellement de la terre, est rempli de basfonds, qui empêchent les vaisseaux d'y naviguer. Dans quelques intervalles seulement, on trouve quatre ou cinq pieds d'eau qui permettent à de petits bateaux d'y passer. Les Hollandois qui s'en attribuent la souveraineté, y tiennent toujours deux chaloupes armées, pour exiger les droits qu'ils ont établis. C'est dans ce détroit que se fait la pêche des perles, qui fut autrefois d'un si

grand rapport. Mais on a tellement épuifé cette fource de richeffes, qu'on n'y peut revenir que rarement. On vifite à la vérité, tous les ans le banc, pour favoir à quel point il eft fourni d'huîtres; mais communément, il ne s'y en trouve affez que tous les cinq ou fix ans. Alors la pêche eft affermée; & tout calculé, on peut la faire entrer dans les revenus de la compagnie pour 200, 000 liv. Il fe trouve fur les mêmes côtes, une coquille appellée xanxus, dont les Indiens de Bengale font des bracelets. La pêche en eft libre; mais le commerce en eft exclufif.

Après tout, le grand objet de la compagnie, c'eft la canelle. La racine de l'arbre qui la donne eft groffe, partagée en plufieurs branches, couverte d'une écorce d'un roux grifâtre en dehors, rougeâtre en dedans. Le bois de cette racine eft dur, blanc & fans odeur.

Le tronc qui s'éleve jufqu'à huit & dix toifes eft couvert, ainfi que fes nombreufes branches, d'une écorce d'abord verte, & enfuite rouge.

La feuille ne reffembleroit pas mal à celle du laurier, fi elle étoit moins longue & moins pointue. Lorfqu'elle eft tendre, elle a la couleur de feu: en vieilliffant & en féchant, elle prend un verd foncé au deffus, & un verd plus clair au deffous.

Les fleurs font petites, blanches, difpofées en gros bouquets à l'extrémité des rameaux, d'une odeur agréable, & qui approche de celle du muguet.

Le fruit a la forme du gland; mais il eft plus petit. Il mûrit pour l'ordinaire, au mois de Septembre. En le faifant bouillir dans l'eau, il rend une huile qui furnage & qui fe brûle. Si on la laiffe congeler, elle acquiert de la blancheur, de la confiftance; & l'on en fait des bougies d'une odeur agréable, mais dont l'ufage eft réfervé au roi de Ceilan.

Il n'y a de précieux dans l'arbre qui produit la canelle, que la feconde écorce. Pour l'enlever & la féparer de l'écorce extérieure, grife & raboteufe, on ne connoît pas de faifon auffi favorable que le printems, lorfque la feve eft le plus abondante. On la coupe en

lames ; on l'expofe au foleil ; & en fe féchant, elle fe roule.

Les vieux canelliers ne donnent qu'une canelle groffiere. Pour qu'elle foit bonne, il faut que l'arbre n'ait que trois ou quatre ans. Le tronc qu'on a dépouillé ne prend plus de nourriture ; mais la racine ne meurt point, & pouffe toujours des rejetons. D'ailleurs, le fruit des caneliers contient une femence qui fert à les reproduire.

La compagnie a des poffeffions où cet arbre ne croît point. On n'en trouve que dans le territoire de Negombo, de Colombo, & de Pointe de Gale. Les forêts du prince rempliffent le vuide qui fe trouve quelquefois dans les magafins. Les montagnes occupées par les Bédas en font remplies : mais ni les Européens, ni les Chingulais n'y font admis ; & pour partager les richeffes des Bédas, il faudroit leur déclarer la guerre.

Comme les Chingulais, ainfi que les Indiens du continent, font diftribués par caftes, qui ne s'allient jamais les unes aux autres, & qui ont toujours la même profeffion, l'art de dépouiller les canelliers eft une occupation particuliere, & la plus vile de toutes les occupations ; elle eft réfervée à la cafte des Chalias. Tout autre infulaire fe croiroit déshonoré, s'il fe livroit à ce métier.

La canelle pour être excellente, doit être fine, unie, facile à rompre, mince, d'un jaune tirant fur le rouge, odorante, aromatique, d'un goût piquant, & cependant agréable. Celle dont les bâtons font longs & les morceaux petits, eft préférée par les connoiffeurs. Elle contribue aux délices de la table, & fournit d'abondans fecours à la médecine.

Les Hollandois achetent la plus grande partie de la canelle, des Indiens qui leur font foumis. Ils fe font engagés à en recevoir une quantité limitée du roi de Candi, à un prix plus confidérable. L'une compenfée par l'autre, elle ne leur revient pas à douze fols la livre. Il ne feroit pas impoffible aux vaiffeaux qui fréquentent les ports de Ceilan, de fe procurer l'arbre qui produit la canelle ; mais cet arbre a dégénéré au Malabar, à Batavia, à l'Ifle-de-France, par-tout où il a été tranfplanté.

La compagnie croyoit avoir befoin autrefois de quatre mille

ſoldats blancs ou noirs, pour s'aſſurer les avantages qu'elle tire de Ceilan. Ce nombre eſt réduit à quinze ou ſeize cents. Ses dépenſes annuelles montent cependant à 2, 2000, 000 livres; & ſes revenus, ſes petites branches de commerce ne rendent pas plus de 2, 000, 000 liv. Ce qui manque eſt pris ſur les bénéfices que donne la canelle. Elle doit fournir encore aux frais qu'occaſionnent les guerres qu'on a de tems en tems contre le roi de Candi, aujourd'hui ſeul ſouverain de l'iſle.

Les Hollandois ne ſe diſſimulent pas, que ces diviſions leur ſont funeſtes. Dès qu'elles commencent, les peuples qui habitent les côtes, ſe retirent la plupart dans l'intérieur des terres. Malgré le deſpotiſme qui les attend, ils trouvent encore plus inſupportable le joug Européen. Les Chalias n'attendent pas toujours les hoſtilités pour s'éloigner : ils prennent quelquefois cette réſolution extrême, à la moindre méſintelligence qu'on remarque entre le roi & les Hollandois. La perte d'une récolte eſt alors ſuivie des dépenſes qu'il faut faire, des fatigues qu'il faut eſſuyer, pour pénétrer les armes à la main, dans un pays coupé de tous côtés par des rivieres, des bois, des ravins & des montagnes. (*)

Des conſidérations ſi puiſſantes, avoient déterminé les Hollandois à gagner le roi de Candi par toutes ſortes de complaiſance. Ils lui envoyoient tous les ans un ambaſſadeur chargé de riches préſens. Ils tranſportoient ſur leurs vaiſſeaux, ſes prêtres à Siam, pour y étudier la religion, qui eſt la même que la ſienne. Quoiqu'ils euſſent conquis ſur les Portugais les fortereſſes, les terres qu'ils occupoient, ils ſe contentoient d'être appellés par ce prince, *les gardiens de ſes rivages*. Ils lui faiſoient encore d'autres ſacrifices.

Cependant des ménagemens ſi marqués, n'ont pas toujours été ſuffiſans pour maintenir la paix : elle a été troublée à pluſieurs repriſes.

(*) Ces malheurs deviendroient plus conſidérables, ſi les naturels de l'iſle étoient ſecourus par quelque puiſſance Européenne, comme on eſt aſſuré qu'ils l'auroient été dans les derniers tems par les Anglois, ſi des affaires plus importantes n'euſſent attiré toutes leurs forces dans le Bengale.

reprises. La guerre qui a fini le 14 Février 1766, a été la plus longue, la plus vive, de celles que la défiance & des intérêts opposés ont excitées. Comme la compagnie donnoit la loi à un monarque chassé de sa capitale & errant dans les forêts, elle a fait un traité très-avantageux. On reconnoît sa souveraineté sur toutes les contrées dont elle étoit en possession avant les troubles. La partie des côtes qui étoit restée aux naturels du pays, lui est abandonnée. Il lui sera permis d'épeler la canelle dans toutes les plaines; & la cour lui livrera la meilleure des montagnes, sur le pied de 41 liv. 5 sols pour dix-huit livres. Ses commis sont autorisés à étendre le commerce, par-tout où ils verront jour à le faire avantageusement. Le gouvernement s'engage à n'avoir nulle liaison avec aucune puissance étrangere; à livrer même tous les Européens qui pourroient s'être glissés dans l'isle. Pour prix de tant de sacrifices, le roi recevra annuellement la valeur de ce que les rivages cédés lui produisoient; & ses sujets pourront y aller prendre, sans rien payer, le sel nécessaire à leur consommation. La compagnie pourroit, ce semble, tirer un grand avantage d'une si heureuse position.

A Ceilan, beaucoup plus encore que dans le reste de l'Inde, les terres appartiennent en propriété au souverain. Ce systême destructeur a eu dans cette isle, les suites funestes qui en sont inséparables. Les peuples y vivent dans l'inaction la plus entiere. Ils sont logés dans des cabanes; ils n'ont point de meubles; ils vivent de fruits; & les plus aisés n'ont pour vêtement, qu'une piece de grosse toile, qui leur ceint le milieu du corps. Que les Hollandois fassent ce qu'on peut reprocher à toutes les nations, qui ont établi des colonies en Asie, de n'avoir jamais tenté, qu'ils distribuent des terrains en propre aux familles. Elles oublieront, déteſteront peut-être leur ancien souverain; elles s'attacheront au gouvernement, qui s'occupera de leur bonheur; elles travailleront, elles consommeront. Alors l'isle de Ceilan jouira de l'opulence, à laquelle la nature l'a destinée. Elle sera à l'abri des révolutions, & en état de soutenir les établissemens du Malabar & du Coromandel, qu'elle est chargée de protéger.

## CHAPITRE XXXIV.

*Commerce des Hollandois à la côte du Coromandel.*

LEs Portugais dans le tems de leur prospérité, avoient formé à la côte du Coromandel quelques établissemens médiocres. Celui de Négapatan leur fut enlevé en 1658, par les Hollandois. Il s'accrut successivement de dix ou douze villages qui se remplirent de tisserands. On trouva convenable en 1690, d'assurer leur tranquillité par la construction d'un fort; & en 1742, la ville fut entourée de murailles. Elles sont le centre où se réunissent les toiles blanches, bleues, peintes, imprimées, fines & grossieres, que la compagnie tire pour sa consommation d'Europe ou des Indes; soit de Bimilipatnan, de Paliacate, de Sadraspatan; soit de ses comptoirs de la côte de la Pêcherie. Ces marchandises qui forment communément quatre à cinq mille balles, sont portées à Négapatan, sur deux chaloupes fixées dans ces mers pour cet usage.

Les Hollandois vendent à la côte du Coromandel, du fer, du plomb, du cuivre, du calin, de la toutenague, du poivre, des épiceries. Ils gagnent sur ces objets réunis un million, auquel on peut ajouter quatre-vingt mille francs, que produisent leurs douanes. Les dépenses de leurs divers établissemens, montent à huit cent mille francs; & on peut avancer sans crainte d'être accusé d'exagération, que le fret des vaisseaux absorbe le reste des bénéfices. Le produit net du commerce du Coromandel, n'est donc pour la compagnie, que le profit qu'elle peut faire sur les toiles qu'elle en exporte. Son commerce dans le Malabar lui est encore moins avantageux. Il a commencé à-peu-près dans le même tems, & s'est établi aux dépens de la même nation.

## CHAPITRE XXXV.

*Commerce des Hollandois à la côte du Malabar.*

LE motif de cette nouvelle entreprise, ne paroît pas difficile à deviner. Depuis que les Portugais avoient perdu Ceilan, ils vendoient en Europe la canelle sauvage du Malabar, à-peu-près sur le même pied qu'on avoit toujours vendu la véritable. Quoique cette concurrence ne pût pas durer, elle donna de l'inquiétude aux Hollandois, qui ordonnerent en 1662, à leur général Vangoens, d'attaquer Cochin.

Il avoit à peine investi la place, qu'il apprit la réconciliation de sa patrie avec le Portugal. Cette nouvelle fut tenue secrete. On précipita les travaux ; & les assiégés, fatigués par des assauts continuels, se soumirent le huitieme jour. Le lendemain une frégate, partie de Goa, apporta les articles de la paix. Le vainqueur ne justifia pas autrement sa mauvaise foi, qu'en disant que ceux qui se plaignoient avec tant de hauteur, avoient tenu quelques années auparavant, la même conduite dans le Brésil.

Après cette conquête, les Hollandois se crurent solidement établis dans le Malabar. Cochin leur parut propre à protéger Cananor, Cranganor, Culan, dont ils venoient de s'emparer ; & le comptoir de Porca qu'ils projetoient dès-lors, & qu'ils ont en effet formé depuis. L'événement n'a pas répondu aux espérances qu'on avoit conçues. La compagnie n'a pu réussir, comme elle l'espéroit, à exclure de cette côte les autres nations Européennes. Elle n'y trouve que les mêmes marchandises qu'elle a dans ses autres établissemens ; & la concurrence les lui fait acheter plus cher que dans les marchés, où elle exerce un privilege exclusif.

Ses ventes se réduisent à un peu d'alun, de benjoin, de camphre, de toutenague, de sucre, de fer, de calin, de plomb, de cuivre & de vif-argent. Le vaisseau qui a porté cette médiocre cargai-

ſon, s'en retourne à Batavia avec un chargement de kaire, pour les beſoins du port. La compagnie gagne au plus ſur ces objets, 360, 000 livres, qui, avec 120, 000 liv. que lui produiſent ſes douanes forment une maſſe de 480, 000 liv. Dans la plus profonde paix, l'entretien de ſes établiſſemens lui coûte 464, 000 livres; de ſorte qu'il ne lui reſte que 16, 000 livres pour les frais de ſon armement : ce qui eſt évidemment inſuffiſant.

La compagnie tire du Malabar, il eſt vrai, deux millions peſant de poivre, qui eſt porté ſur des chaloupes à Ceilan, où il eſt verſé dans les vaiſſeaux qu'on y expédie pour l'Europe. Il eſt encore vrai, que par ces capitulations elle ne paie que 192 liv. le candil de cinq cents livres, que les autres compagnies achetent 240, qui coûte même 288 aux négocians particuliers; mais le bénéfice qu'elle peut faire ſur cet article, eſt plus qu'abſorbé par les guerres ſanglantes dont il eſt l'occaſion.

Ces obſervations avoient ſans doute échappé à Goloneſs, directeur-général de Batavia, lorſqu'il oſa avancer que l'établiſſement du Malabar, qu'il avoit long-tems régi, étoit un des plus importans de la compagnie. « Je ſuis ſi éloigné de penſer comme vous, » lui dit le général Moſſel, que je ſouhaiterois que la mer l'eût » englouti il y a près d'un ſiecle.»

---

(*) Avec plus de lumiere on parviendroit peut-être à la rendre utile. Il ne faudroit pour y réuſſir qu'acheter le poivre à un prix qui forçât les autres nations de renoncer à ce commerce. Le bénéfice que la compagnie feroit ſur la quantité prodigieuſe que lui fourniſſent preſque pour rien ſes colonies de l'eſt, la dédommageroit amplement de ce ſacrifice. Par cette combinaiſon elle ſe trouveroit ſeule, ou preſque ſeule en poſſeſſion d'une épicerie dont l'uſage eſt devenu général ſur la plus grande partie de notre globe.



## CHAPITRE XXXVI.

*Établiſſement des Hollandois au cap de Bonne-Eſpérance.*

Quoi qu'il en ſoit, les Hollandois s'apperçurent au milieu de leurs ſuccès, qu'il leur manquoit un lieu de relâche où ceux de leurs vaiſſeaux qui alloient aux Indes ou qui en revenoient, puſſent trouver des rafraîchiſſemens. On étoit embarraſſé du choix, lorſque le chirurgien Van-Riebeek propoſa en 1650, le cap de Bonne-Eſpérance, qui avoit été mépriſé mal-à-propos par les Portugais. Un ſéjour de quelques ſemaines, avoit mis cet homme judicieux, en état de voir qu'une colonie ſeroit bien placée à cette extrémité méridionale de l'Afrique, pour ſervir d'entrepôt au commerce de l'Europe avec l'Aſie. On lui confia le ſoin de former cet établiſſement. Ses vues furent dirigées ſur un bon plan. Il fit régler qu'il ſeroit donné ſoixante acres de terre, à tout homme qui s'y voudroit fixer. On devoit avancer des grains, des beſtiaux & des uſtenſiles, à ceux qui en auroient beſoin. De jeunes femmes, tirées des maiſons de charité, leur ſeroient aſſociées pour adoucir leurs fatigues & les partager. Il étoit libre à tous ceux qui dans trois ans, ne pourroient ſe faire au climat, de revenir en Europe, & de diſpoſer de leurs poſſeſſions comme ils le voudroient. Ces arrangemens pris, on mit à la voile.

La grande contrée qu'on ſe propoſoit de mettre en valeur, étoit habitée par les Hottentots, peuples diviſés, dit un voyageur François en pluſieurs hordes, dont chacune forme un village indépendant. Des cabanes couvertes de peaux, dans leſquelles on n'entre qu'en rampant, & qui ſont diſtribuées ſur une ligne circulaire, forment les habitations. Ces huttes ne ſervent guere qu'à ſerrer quelques denrées & les uſtenſiles de ménage. Hors le tems des pluies, l'Hottentot n'y entre jamais. On le voit toujours cou-

ché à sa porte. S'il interrompt de tems en tems son sommeil, c'est pour fumer une herbe forte qui lieu tient lieu de tabac.

La conduite des bestiaux est l'unique occupation de ces sauvages. Comme il n'y a qu'un troupeau dans chaque bourgade, & qu'il est commun à tous, chacun à son tour est chargé de le garder. Cette fonction doit être accompagnée d'une vigilance continuelle; parce que le pays est rempli de bêtes féroces, plus voraces à cette extrémité de l'Afrique, que par-tout ailleurs. Chaque jour le berger envoie à la découverte. Si un léopard, si un tigre se sont montrés dans le voisinage, la bourgade entiere prend les armes. On vole à l'ennemi; & il est bien rare qu'il échappe à une multitude de fleches empoisonnées, & à des pieux aiguisés & durcis au feu.

Les Hottentots n'ayant ni richesses, ni signes de richesses; & leurs bœufs, leurs moutons qui sont leur seul bien étant en commun, il doit y avoir parmi eux peu de sujets de division. Aussi sont-ils unis entr'eux par les liens d'une concorde inaltérable. Jamais même ils n'auroient de guerre avec leurs voisins, sans les querelles que le bétail enlevé ou égaré occasionne entre les bergers.

On l'a souvent remarqué. Des usages publics donnerent naissance aux premieres peuplades. On employa des marques distinctives pour leur servir à se lier & à se reconnoître. Le nez écrasé, la tête applatie, les oreilles percées, les peintures, la brûlure, les chevelures: tels sont les uniformes du monde sauvage. Comme ses habitans n'ont aucun plan de morale & d'éducation, il faut que des habitudes universelles leur tiennent lieu de police & de gouvernement. C'est du physique du climat que ces hommes bruts, que ces enfans de la nature dépendent entiérement. Il a donné aux Hottentots les mœurs des pâtres.

Ils étoient, à l'arrivée des Hollandois, comme tous les peuples pasteurs, remplis de bienveillance; & ils tenoient quelque chose de la malpropreté & de la stupidité des animaux qu'ils conduisoient. Ils avoient institué un ordre, dont on honoroit ceux qui avoient vaincu quelqu'un des monstres destructeurs de leurs berge-

ries ; & ils révéroient la mémoire de ces héros utiles aux hommes. L'apothéofe d'Hercule avoit eu la même origine.

Riebeek fe conformant aux idées malheureufement reçues chez les Européens, commença par s'emparer du territoire qui étoit à fa bienféance ; & il fongea enfuite à s'y affermir. Cette conduite déplut aux naturels du pays. *Pourquoi*, dit leur envoyé à ces étrangers, *avez-vous femé nos terres ? Pourquoi les employez-vous à nourrir vos troupeaux ? De quel œil verriez-vous ufurper ainfi vos champs ? Vous ne vous fortifiez que pour réduire, par degré, les Hottentots à l'efclavage.* Ces repréfentations furent fuivies de quelques hoftilités qui ramenerent le fondateur à des principes de juftice & d'humanité qui étoient conformes au caractere de fon ame. Il acheta le pays qu'il vouloit occuper 90, 000 livres qu'on paya en marchandifes. Tout fut pacifié ; & l'on n'a vu depuis ce moment aucun trouble.

Il eft prouvé que la compagnie a dépenfé jufqu'à 46, 000, 000 liv. pour élever la colonie à l'état où elle eft aujourd'hui. Quelques détails feront juger de l'emploi d'une fomme fi confidérable.

On compte au cap de Bonne-Efpérance environ douze mille Européens, Hollandois, Allemands, ou réfugiés François. Une partie de cette population eft concentrée dans la capitale & dans deux bourgs affez confidérables : le refte eft difperfé fur la côte, ou s'enfonce jufqu'à cinquante lieues dans les terres. Le fol fablonneux des Hottentots n'eft bon que par intervalles ; & les colons ne veulent fe fixer que dans les lieux où ils voient réunis l'eau, le bois, un terrain fertile ; trois avantages qui fe trouvent rarement enfemble.

La compagnie tiroit autrefois de Madagafcar des efclaves qui foulageoient les blancs dans leurs travaux. La concurrence des François a fait interrompre cette navigation. Les colons font réduits aujourd'hui à quelques Malais amenés de l'Inde, qui fe font difficilement au climat, & qui ne font guere propres aux ouvrages qu'on en exige.

Si les Hottentots pouvoient fe fixer, ce feroit un grand avan-

tage. Leur caractere ne permet pas de l'efpérer. On n'eft encore parvenu qu'à déterminer les plus miférables d'entr'eux, à un, deux ou trois ans de fervice. Ils font dociles ; ils fe prêtent au travail qu'on exige d'eux : mais à l'expiration de leur engagement, ils prennent le bétail qu'on eft convenu de leur donner pour falaire ; ils vont rejoindre leur horde ; & l'on ne les revoit que lorfqu'ils ont des bœufs ou des moutons à troquer contre des couteaux, du tabac & de l'eau-de-vie. La vie indépendante & oifive qu'ils menent dans leurs déferts, a pour eux des charmes inexprimables. Rien ne peut les en détacher. Un d'entr'eux fut pris au berceau. On l'éleva dans nos mœurs & dans notre croyance. Ses progrès répondirent aux foins de fon éducation. Il fut envoyé aux Indes, & utilement employé dans le commerce. Les circonftances l'ayant ramené dans fa patrie, il alla vifiter fes parens dans leur cabane. La fimplicité de ce qu'il voyoit le frappa. Il fe couvrit d'une peau de brebis, & alla reporter au fort fes habits Européens. *Je viens*, dit-il au gouverneur, *renoncer pour toujours au genre de vie que vous m'aviez fait embraffer. Ma réfolution eft de fuivre jufqu'à la mort, la religion & les ufages de mes ancêtres. Je garderai pour l'amour de vous, le collier & l'épée que vous m'avez donnés : trouvez bon que j'abandonne tout le refte.* Il n'attendit point de réponfe ; & fe dérobant par la fuite, on ne le revit jamais.

Quoique le caractere des Hottentots ne foit pas tel que les Hollandois le defireroient, la compagnie tire des avantages folides de fa colonie. A la vérité, la dîme du bled & du vin qu'elle perçoit ; fes douanes & fes autres droits, ne lui rendent pas au-delà de 240,000 liv.

Elle n'en gagne pas plus de quarante mille fur les gros draps, les toiles communes de fil & de coton, la clincaillerie, le charbon de terre, quelques autres objets peu importans qu'elle y débite.

Ses bénéfices font encore moindres fur foixante lecres de vin rouge, & quatre-vingt ou quatre-vingt-dix de blanc, qu'elle porte tous les ans en Europe. Le lecre pefe environ douze cent livres. Deux

Deux ſeules habitations, contiguës à Conſtance, produiſent ce vin. Il devroit entrer tout entier, & à très-bas prix, dans les caves de la compagnie. Heureuſement le gouverneur trouve ſon intérêt à permettre que les cultivateurs ne le livrent que mêlé avec celui des vignes voiſines. Le vin ſi renommé qui leur reſte par cet arrangement, l'excellent vin pur du cap, eſt vendu quatre francs la bouteille aux vaiſſeaux étrangers que le haſard conduit ſur ces côtes. Il eſt ordinairement meilleur que celui que la tyrannie arrache ; parce qu'on n'obtient jamais rien de bon que de la volonté.

Les dépenſes inſéparables d'un ſi grand établiſſement, abſorbent au moins ces petits profits réunis. Auſſi ſon utilité a-t-elle une autre baſe.

Les vaiſſeaux Hollandois qui vont aux Indes, ou qui en reviennent, trouvent au cap un aſile ſûr, un ciel agréable, pur & tempéré, les nouvelles importantes des deux mondes. Ils y prennent du beurre, des farines, du vin, une grande abondance de légumes ſalés pour leur navigation & pour les beſoins de leurs colonies. Les reſſources y ſeroient encore plus conſidérables, ſi par une aveugle avidité, la compagnie n'arrêtoit continuellement l'induſtrie des colons. Elle les force de lui livrer leurs denrées à un prix ſi vil, qu'on les a vus long-tems hors d'état de ſe procurer des vêtemens & leurs autres beſoins les plus eſſentiels.

Cette tyrannie ſeroit peut-être ſupportable, ſi ceux qui en ſont les victimes étoient autoriſés à vendre le ſuperflu de leurs productions aux navigateurs étrangers, que la poſition & d'autres raiſons attirent dans leurs ports. La jalouſie du commerce qui eſt un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, les a privés de cette reſſource. On s'eſt long-tems flatté qu'en refuſant cette commodité aux autres nations commerçantes, on parviendroit à les dégoûter des Indes. L'expérience contraire n'a rien fait changer; quoiqu'il fût aiſé de voir que toutes les richeſſes qui entreroient dans la colonie, reviendroient tôt ou tard à la compagnie. Le gouverneur ſeul a été autoriſé à fournir aux néceſſités les plus urgentes

de ceux qui aborderoient au cap. Cet arrangement vicieux a été, comme il le devoit être, la source de mille vexations.

Il faut rendre justice à M. Tolbac, qui dans le tems où nous écrivons, régit cet établissement. Cet homme généreux a montré durant la derniere guerre, une humanité, un désintéressement, dont aucun de ses prédécesseurs ne lui avoit laissé l'exemple. Assez éclairé pour s'élever au dessus du préjugé, assez ferme pour s'écarter des ordres absurdes qu'il recevoit; il a encouragé les nations qui tâchoient de se supplanter, à venir chercher des subsistances dans sa colonie. Elles les obtenoient à un prix assez modéré pour ne se pas rebuter, & assez fort cependant pour donner de l'activité au cultivateur. Puisse ce sage administrateur, jouir long-tems de la douce satisfaction d'avoir fait la fortune de ses concitoyens, & de la gloire d'avoir négligé la sienne!

Si la compagnie adopte ses vues, elle suivra l'esprit de ses fondateurs, qui ne faisoient rien au hasard, & qui n'avoient pas attendu les événemens heureux dont nous avons rendu compte, pour s'occuper du soin de donner un centre à leur puissance. Ils avoient jeté les yeux sur l'isle de Java, dès 1609.

## CHAPITRE XXXVII.

*Empire des Hollandois dans l'isle de Java.*

LE peuple de cette isle, qui peut avoir deux cents lieues de long, sur une largeur de trente & quarante, se croyoit originaire de la Chine; quoiqu'il n'en eût plus ni la religion, ni les mœurs. Un mahométisme fort superstitieux, en étoit le culte dominant. Il y avoit encore dans l'intérieur du pays, quelques idolâtres; & c'étoient les seuls hommes de Java qui ne fussent point parvenus au dernier degré de la dépravation. L'isle autrefois soumise à un seul monarque, se trouvoit alors partagée entre plusieurs souverains, qui étoient continuellement en guerre les uns avec les

autres. Ces diffentions éternelles avoient entretenu chez ces peuples, l'oubli des mœurs & l'esprit militaire. Ennemis de l'étranger, sans confiance entr'eux ; on ne voyoit point de nation qui parût mieux sentir la haine. C'est-là que l'homme étoit un loup pour l'homme. Il sembloit que l'envie de se nuire, & non le besoin de s'entr'aider, les eût rassemblés en société. Le Javanois n'abordoit point son frere, sans avoir le poignard à la main ; toujours en garde contre un attentat, ou toujours prêt à le commettre. Les grands avoient beaucoup d'esclaves qu'ils achetoient, qu'ils faisoient à la guerre, ou qui s'engageoient pour dettes. Ils les traitoient avec inhumanité. C'étoient les esclaves qui cultivoient la terre, & qui faisoient tous les travaux pénibles. Le Javanois mâchoit du bétel, fumoit de l'opium, vivoit avec ses concubines, combattoit ou dormoit. On trouvoit dans ce peuple beaucoup d'esprit ; mais il y restoit peu de traces des principes moraux. Il sembloit moins un peuple peu avancé, qu'une nation dégénérée. C'étoient des hommes, qui d'un gouvernement réglé, étoient passés à une espece d'anarchie ; & qui se livroient sans frein aux mouvemens impétueux que la nature donne dans ces climats.

Un caractere si corrompu ne changea rien aux vues de la compagnie sur Java. Elle pouvoit être traversée par les Anglois, alors en possession d'une partie du commerce de cette isle. Cet obstacle fut bientôt levé. La foiblesse de Jacques premier, & la corruption de son conseil, rendoient ces fiers Bretons si timides, qu'ils se laisserent supplanter, sans faire des efforts dignes de leur courage. Les naturels du pays privés de cet appui, furent asservis. Ce fut l'ouvrage du tems, de l'adresse, de la politique.

Une des maximes fondamentales des Portugais, avoit été d'engager les princes qu'ils vouloient mettre ou tenir sous l'oppression, d'envoyer leurs enfans à Goa, pour y être élevés aux dépens de la cour de Lisbonne ; & s'y naturaliser en quelque maniere, avec ses mœurs & ses principes. Mais cette idée, bonne en elle-même, les conquérans l'avoient gâtée, en admettant ces jeunes gens à leurs plaisirs les plus criminels, à leurs plus honteuses débauches.

Il arrivoit de là que ces Indiens mûris par l'âge, ne pouvoient s'empêcher de haïr, de méprifer du moins des inftituteurs fi corrompus. En adoptant cette pratique, les Hollandois la perfectionnerent. Ils chercherent à bien convaincre leurs éleves de la foibleffe, de la légéreté, de la perfidie de leurs fujets ; & plus encore de la puiffance, de la fageffe, de la fidélité de la compagnie. Avec cette méthode, ils affermirent leurs ufurpations : mais il faut le dire, la perfidie, la cruauté, furent auffi les moyens qu'employerent les Hollandois.

Le gouvernement de l'ifle, qui avoit pour unique bafe les loix féodales, fembloit appeller la difcorde. On arma le pere contre le fils, le fils contre le pere. Les prétentions du foible contre le fort, du fort contre le foible, furent appuyées fuivant les circonftances. Tantôt on prenoit le parti du monarque, & tantôt celui des vaffaux. Si quelqu'un montroit fur le trône des talens redoutables, on lui fufcitoit des concurrens. Ceux que l'or ou les promeffes ne féduifoient pas, étoient fubjugués par la crainte. Chaque jour amenoit quelque révolution toujours préparée par les tyrans, & toujours à leur avantage. Ils fe trouverent enfin les maîtres des poftes importans de l'intérieur, & des forts bâtis fur les côtes.

L'exécution de ce plan d'ufurpation n'étoit encore qu'ébauché, lorfqu'on établit à Java un gouverneur qui eut un palais, des gardes, un extérieur impofant. La compagnie crut devoir s'écarter des principes d'économie qu'elle avoit fuivis jufqu'alors. Elle étoit perfuadée que les Portugais avoient tiré un grand avantage de la cour brillante que tenoient les vice-rois de Goa ; qu'on devoit éblouir les peuples de l'Orient pour mieux les fubjuguer ; & qu'il falloit frapper l'imagination & les yeux des Indiens, plus aifés à conduire par les fens que les habitans de nos climats.

Les Hollandois avoient une autre raifon pour fe donner un air de grandeur. On les avoit peints à l'Afie comme des pirates, fans patrie, fans loix & fans maître. Pour faire tomber ces calomnies, ils propoferent à plufieurs états, voifins de Java, d'envoyer des ambaffadeurs au prince Maurice d'Orange. L'exécution de ce projet

leur procura le double avantage d'impofer aux Orientaux, & de flatter l'ambition du Stathouder, dont la protection leur étoit néceffaire pour les raifons que nous allons dire.

Lorfqu'on avoit accordé à la compagnie fon privilege exclufif, on y avoit affez mal-à-propos compris le détroit de Magellan, qui ne devoit avoir rien de commun avec les Indes Orientales. Ifaac Lemaire, un de ces négocians riches & entreprenans, qu'on devroit regarder par-tout comme les bienfaiteurs de leur patrie, forma le projet de pénétrer dans la mer du Sud, par les terres auftrales; puifque la feule voie, connue alors pour y arriver, étoit interdite. Deux vaiffeaux qu'il expédia, pafferent par un détroit, qui depuis a porté fon nom, fitué entre le cap de Horn & l'ifle des États, & furent conduits par les événemens à Java. Ils y furent confifqués, & ceux qui les montoient, envoyés prifonniers en Europe.

Cet acte de tyrannie révolta les efprits déjà prévenus contre tous les commerces exclufifs. Il parut abfurde, qu'au lieu des encouragemens que méritent ceux qui tentent des découvertes, un état purement commerçant mît des entraves à leur induftrie. Le monopole, que l'avarice des particuliers fouffroit impatiemment, devint plus odieux, quand la compagnie donna plus d'étendue qu'elle n'en devoit avoir, aux conceffions qui lui avoient été faites. On fentoit que fon orgueil & fon crédit augmentant avec fa puiffance, les intérêts de la nation feroient facrifiés dans la fuite aux intérêts, aux fantaifies même de ce corps devenu trop redoutable. Il y a de l'apparence qu'il auroit fuccombé fous la haine publique, & qu'on ne lui auroit pas renouvellé fon privilege qui alloit expirer, s'il n'avoit été foutenu par le prince Maurice, favorifé par les États-Généraux, & encouragé à faire tête à l'orage, par la confiftance que lui donnoit fon établiffement à Java.

Quoique divers mouvemens, plufieurs guerres, quelques confpirations aient troublé la tranquillité de cette ifle, elle ne laiffe pas d'être affujettie aux Hollandois, de la maniere dont il leur convient qu'elle le foit.

(*) Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses despotes, qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappellé au trône en 1680, par son inquiétude naturelle, par la mauvaise conduite de son successeur, & par une faction puissante. Son parti alloit prévaloir, lorsque le jeune monarque, assiégé par une armée de trente mille hommes dans sa capitale, où il n'avoit pour appui que les compagnons de ses débauches, implora la protection des Hollandois. Ils volerent à son secours, battirent ses ennemis, le délivrerent d'un rival, & rétablirent son autorité. Quoique l'expédition eût été vive, courte, rapide, & par conséquent peu dispendieuse, on ne laissa pas de faire monter les dépenses de la guerre à des sommes prodigieuses. La situation des choses ne permettoit pas de discuter le prix d'un si grand service, & l'épuisement des finances ôtoit la possibilité de l'acquitter. Dans cette extrémité, le foible roi se détermina à se mettre dans les fers, à y mettre ses descendans, en accordant à ses défenseurs le commerce exclusif de ses états.

La compagnie maintient ce grand privilege avec trois cent soixante-huit hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, & l'autre de palais au roi. Cet établissement ne lui coûte que cent mille francs, qu'elle retrouve sur les marchandises qu'elle y débite. Elle a en pur béné-

(*) Bantam en occupe la partie occidentale. Un de ses monarques qui avoit remis la couronne à son fils, fut rappellé au trône par son inquiétude & par une faction puissante. Son parti prévalut par la protection que lui accorderent les Hollandois; mais il se trouva hors d'état de payer à ses protecteurs les sommes immenses auxquelles ils faisoient monter les secours qu'ils lui avoient fourni pour soutenir la guerre. Cette impossibilité le força de se mettre dans leur dépendance, en leur accordant un commerce exclusif dans ses états: elle est si entiere, qu'un de ses successeurs fut envoyé en exil en 1749 à Amboine par les intrigues de sa femme, qui obtint du conseil de Batavia le sceptre pour un de ses parens qu'elle espéroit de gouverner. Les peuples mécontens de cette disposition se souleverent; mais on les battit. Pour achever cependant de les calmer, on éloigna la reine & son favori; on plaça sur le trône un prince de la famille royale, banni depuis long-tems à Ceilan. La compagnie maintient cette autorité avec trois cent soixante-huit hommes, distribués dans deux mauvais forts, dont l'un sert d'habitation à son gouverneur, & l'autre de palais au roi.

fice, ce qu'elle peut gagner ſur trois millions peſant de poivre, qu'on s'eſt obligé de lui livrer à vingt-cinq livres douze ſols le cent.

C'eſt peu de choſe, en comparaiſon de ce que la compagnie tire de Tſieribon, qu'elle a réduit ſans efforts, ſans intrigue & ſans dépenſe. A peine les Hollandois s'étoient-ils établis à Java, que le ſultan de cet état reſſerré, mais très-fertile, ſe mit ſous leur protection, pour éviter le joug d'un voiſin plus puiſſant que lui. Il leur livre annuellement mille laſts de riz, chacun du poids de trois mille trois cents livres, à 76 livres 16 ſols le laſt; un million peſant de ſucre, dont le plus beau eſt payé 13 livres 9 ſols le cent; un million deux cent mille livres de café, à 4 ſols la livre; cent quintaux de poivre, à 4 ſols 8 deniers la livre; trente mille livres de coton, dont le plus beau n'eſt payé que 1 livre 8 ſols la livre; ſix cent mille livres d'areque, à 12 livres le cent. Quoique des prix ſi bas ſoient un abus manifeſte de la foibleſſe des habitans, cette injuſtice n'a jamais mis les armes à la main du peuple de Tſieribon, le plus doux, le plus civiliſé de l'iſle. Cent Européens ſuffiſent pour le tenir dans les fers. La dépenſe de cet établiſſement ne monte pas au deſſus de 41,000 livres, qu'on gagne ſur les toiles qu'on y porte.

L'empire de Mataran, qui s'étendoit autrefois ſur l'iſle entiere, dont il embraſſe encore la plus grande partie, a été le dernier ſubjugué. Souvent vaincu, quelquefois vainqueur, il combattoit encore pour ſon indépendance, lorſque le fils & le frere d'un ſouverain, mort en 1704, ſe diſputerent ſa dépouille. La nation ſe partagea entre les deux concurrens. Celui que l'ordre de la ſucceſſion appelloit au trône, prenoit ſi viſiblement le deſſus, qu'il ne devoit pas tarder à ſe voir tout-à-fait le maître, ſi les Hollandois ne ſe fuſſent déclarés pour ſon rival. Les intérêts que ces républicains avoient embraſſés, prévalurent à la fin: mais ce ne fut qu'après des combats plus vifs, plus répétés, plus ſavans, plus opiniâtres qu'on ne devoit s'y attendre. Le jeune prince qu'on vouloit priver de la ſucceſſion du roi ſon pere, montra tant d'intré-

pidité, de prudence & de fermeté, qu'il auroit triomphé ſans l'avantage que ſes ennemis tiroient de leurs magaſins, de leurs fortereſſes & de leurs vaiſſeaux. Son oncle occupa ſa place : mais ce ne fut que pour s'en montrer indigne.

La compagnie, en lui remettant le ſceptre, lui dicta des loix. Elle choiſit le lieu où il devoit fixer ſa cour, & s'aſſura de lui par une citadelle où eſt établie une garde qui n'a de fonction apparente, que celle de veiller à la conſervation du prince. Après toutes ces précautions, elle ſe fit un art de l'endormir dans le ſein des voluptés, d'amuſer ſon avarice par des préſens, de flatter ſa vanité par des ambaſſades éclatantes. Depuis cette époque, le prince & ſes ſucceſſeurs, auxquels on a donné une éducation convenable au rôle qu'ils devoient jouer, n'ont été que les vils inſtrumens du deſpotiſme de la compagnie. Elle n'a beſoin pour le ſoutenir, que de trois cents cavaliers & de quatre cents ſoldats, dont l'entretien, avec celui des employés, coûte 760, 000 liv.

On eſt bien dédommagé de cette dépenſe par les avantages qu'elle aſſure. Les ports de cet état ſont devenus les chantiers où l'on conſtruit tous les petits bâtimens, toutes les chaloupes que la navigation de la compagnie occupe. Elle y trouve toutes les boiſeries néceſſaires pour ſes différens établiſſemens de l'Inde, & pour une partie des colonies étrangeres. Elle y charge encore les productions que le royaume s'eſt obligé à lui livrer, c'eſt-à-dire, cinq mille laſts de riz, à 48 livres le laſt ; tout le ſel qu'elle demande, à 28 livres 16 ſols le laſt ; cent mille livres de poivre, à 19 liv. 4 ſols le cent ; tout l'indigo qu'on cueille, à 3 livres la livre ; le cadjang, dont ſes vaiſſeaux ont beſoin, à 76 livres 16 ſols le laſt ; le fil de coton, depuis 12 ſols juſqu'à 1 liv. 10 ſols la livre, ſuivant ſa qualité ; le peu qu'on y cultive de cardamome, à un prix honteux.

L'iſle de Madure, qui n'eſt ſéparée des ports de Mataram que par un canal étroit, eſt forcée par une garniſon de quinze hommes, de livrer ſon riz à un prix très-foible. Elle éprouve, ainſi que les autres peuples de Java, une vexation plus odieuſe encore. Les commis

commis de la compagnie ſe ſervent de fauſſes meſures, qui groſſiſſent la quantité de denrées qu'on doit fournir. Cette infidélité, dont ils profitent ſeuls, n'a pas été punie ; & rien ne fait eſpérer qu'elle puiſſe l'être un jour. Il n'y a dans l'iſle de Java, que le pays de Balambuan qui ne ſoit pas expoſé à ces iniquités. Les Hollandois qui l'ont dédaigné, parce qu'il ne fourniſſoit point d'objet de commerce, n'y ont formé aucune liaiſon.

Du reſte, la compagnie contente d'avoir diminué l'inquiétude des Javanois, en ſappant peu-à-peu les mauvaiſes loix qui l'entretenoient, de les avoir forcés à quelque agriculture, de s'être aſſurée d'un commerce entiérement excluſif, n'a pas cherché à acquérir des propriétés dans l'iſle. Tout ſon domaine ſe réduit au petit royaume de Jacatra. Les horreurs qui accompagnerent la conquête de cet état par les Hollandois, & la tyrannie qui la ſuivit, en firent un déſert. Il reſta inculte & ſans induſtrie.

Les Hollandois, ceux ſur-tout qui vont chercher la fortune aux Indes, n'étoient guere propres à tirer ce ſol excellent de cet état d'anéantiſſement. On imagina pluſieurs fois de recourir aux Allemands, dont avec l'encouragement de quelques avances ou de quelques gratifications, on auroit dirigé les travaux de la maniere la plus utile pour la compagnie. Ce que ces hommes laborieux auroient fait dans les campagnes, des ouvriers en ſoie tirés de la Chine, des tiſſerands en toile appellés du Coromandel, l'auroient exécuté dans des atteliers pour la proſpérité des manufactures. Comme ces projets utiles ne favoriſoient en rien l'intérêt particulier, ils reſterent toujours de ſimples projets. Enfin les généraux Imohff & Moſſel, frappés d'un ſi grand déſordre, ont cherché à y remédier.

Pour y réuſſir, ils ont vendu à des Chinois, à des Européens, pour un prix léger, les terres que l'oppreſſion avoit miſes dans les mains du gouvernement. Cet arrangement n'a pas produit tout le bien qu'on s'en étoit promis. Les nouveaux propriétaires n'ont guere haſardé ſur leurs habitations que des troupeaux, dont ils trouvent un débit facile, ſûr & avantageux. On ſe ſeroit livré à la culture,

qui demande plus de ſoins, d'avances & de bras, ſi la compagnie n'exigeoit pas qu'on lui livre les denrées au même prix qu'elle les paie dans le reſte de l'iſle. Au tems où nous écrivons, toute la population ſe réduit à cent cinquante mille eſclaves, dirigés par un petit nombre d'hommes libres. Leurs travaux fourniſſent deux millions peſant de café, cent cinquante mille livres de poivre, vingt-cinq mille livres de coton, dix mille livres d'indigo, dix millions de ſucre, & ſix mille leggers d'areque. Les deux derniers objets ont été pouſſés avec plus de vivacité que les autres; parce que les particuliers pouvant les acheter & les exporter, les paient vingt pour cent plus cher que la compagnie.

Ces produits, ainſi que toux ceux de Java, ſont portés à Batavia, bâtie ſur les ruines de l'ancienne capitale de Jacatra.

Une ville qui devenoit un entrepôt ſi conſidérable, a dû s'embellir ſucceſſivement. Elle eſt bien bâtie. Les maiſons ſans être magnifiques, ſont agréables, commodes & bien meublées. Ses rues ſont larges, tirées au cordeau, bordées de grands arbres, percées de canaux, & toujours propres; quoique la crainte d'augmenter la chaleur par la réverbération ait fait prendre le parti de ne les point paver. Tous les édifices publics ont de la grandeur; & la plupart des voyageurs regardent Batavia comme une des plus belles villes du monde.

La population, en y comprenant celle des fauxbourgs & de la banlieue, ne paſſe pas cent mille ames. Les eſclaves en forment la plus grande partie. On y voit auſſi des Malais, des Javanois, des Macaſſars libres, tous aſſez pareſſeux; & des Chinois qui exercent preſque excluſivement tous les métiers, cultivent ſeuls le ſucre, & conduiſent toutes les manufactures. Il peut y avoir dix mille Européens. Quatre mille d'entr'eux, nés dans l'Inde, ont dégénéré à un point qu'on a peine à croire. Cette étrange dégradation peut être attribuée à l'uſage généralement reçu, d'abandonner leur éducation à des eſclaves.

Cependant la corruption de Batavia a été exagérée. Les mœurs n'y ſont pas plus libres que dans les autres établiſſemens que les

Européens ont formés en Asie. On y boit beaucoup, à la vérité : mais le nœud du mariage y est fort respecté. Il n'y a que des hommes sans engagement qui se permettent d'avoir des concubines, le plus souvent esclaves. Les prêtres avoient cherché à rompre le cours de ces liaisons toujours obscures, en refusant de baptiser les enfans qui leur devoient le jour : ils sont devenus plus traitables, depuis qu'un charpentier de la compagnie, qui vouloit que son fils eût une religion, se mit en disposition de le faire circoncire.

Le luxe a fait plus de résistance encore que le concubinage. Les femmes, qui toutes ont l'ambition de se distinguer par la richesse des habits ; par la magnificence des équipages, poussent à l'excès ce goût pour le faste. Elles ne sortent jamais qu'avec un cortege nombreux d'esclaves ; traînés dans des chars magnifiques, ou portées dans de superbes palanquins. Leurs robes sont d'un tissu d'or ou d'argent, ou de beaux satins de la Chine, avec des réseaux d'or. Leur tête est chargée de perles & de diamans. Le gouvernement voulut en 1758, modérer ces profusions ; en proportionnant au grade l'éclat des habillemens. Ses réglemens furent reçus avec mépris : on sut les éluder ou les racheter par une amende ; & il ne se fit aucun changement. C'eût été en effet une étrange singularité, que l'usage des pierreries fut devenu étranger au pays même où elles naissent ; & que les Hollandois eussent réussi à régler aux Indes un luxe qu'ils en apportent pour le répandre, ou pour l'augmenter dans nos contrées. La force & l'exemple d'un gouvernement Européen, luttent en vain contre les loix & les mœurs du climat d'Asie.

La chaleur qui devroit être naturellement excessive à Batavia, y est tempérée par un vent de mer fort agréable, qui s'éleve tous les jours à dix heures, & qui dure jusqu'à quatre. Les nuits sont rafraîchies par des vents de terre qui tombent à l'aurore. Pour rendre l'air aussi pur que le ciel est serein, il suffiroit de donner un peu plus de profondeur aux canaux, & de construire quelques écluses. On ne voit pas cependant beaucoup de maladies. La mortalité qui regne parmi les soldats & les matelots, doit être plutôt

attribuée à la débauche, à la mauvaiſe nourriture & à la fatigue, qu'aux intempéries du climat.

Rien n'eſt plus agréable que les environs de la ville, à une ou deux lieues. La campagne y eſt couverte de maiſons riantes; de boſquets qui donnent un ombrage délicieux; de jardins fort ornés, même avec goût. Il eſt du bon air d'y vivre toute l'année; & les gens en place ne vont à Batavia, que pour les affaires du gouvernement. Ces retraites charmantes, devoient autrefois leur tranquillité à des forts placés de diſtance en diſtance, pour arrêter les courſes des Javanois. Depuis que ces peuples ont contracté l'habitude de l'eſclavage, ces eſpeces de redoutes ne ſervent que de quartier de rafraîchiſſement aux recrues qui arrivent fatiguées par un long voyage.

Batavia eſt ſitué dans l'enfoncement d'une baie profonde, couverte par pluſieurs iſles de grandeur médiocre, qui rompent l'agitation de la mer. Ce n'eſt proprement qu'une rade; mais on y eſt en ſureté contre tous les vents & dans toutes les ſaiſons, comme dans le meilleur port. Le ſeul inconvénient qu'on éprouve, c'eſt la difficulté d'aller dans les gros tems, à bord des vaiſſeaux qui ſont obligés de mouiller à une aſſez grande diſtance. Les bâtimens reçoivent les réparations dont ils ont beſoin dans la petite iſle d'Onruſt, qui, quoiqu'éloignée de deux lieues & demie, eſt une de celles qui contribuent le plus à la bonté de la rade. C'eſt un excellent chantier, bien fortifié, qui n'eſt jamais ſans trois ou quatre cents charpentiers Européens, & où la facilité des chargemens a fait former les magaſins des groſſes marchandiſes qu'on deſtine à être exportées. Une riviere aſſez conſidérable, après avoir fertiliſé les campagnes, & rafraîchi Batavia, ſemble ne ſe jeter dans la mer que pour être le canal d'une communication réciproque entre la ville & les vaiſſeaux. Les alleges, qui ſe croiſent continuellement dans l'intervalle, pouvoient tirer autrefois juſqu'à douze pieds d'eau : elles ſont réduites à la moitié. Des ſables & des immondices ont formé un banc qu'on ne peut laiſſer accroître, ſans ſe jeter dans des embarras, dans des dépenſes fort conſidérables. L'importance

de Batavia, mérite bien qu'on s'occupe férieufement de tout ce qui peut foutenir l'éclat & l'utilité de fa rade. Elle eft la plus confidérable de l'Inde.

On y voit aborder tous les vaiffeaux que la compagnie expédie d'Europe pour l'Afie. A l'exception de ce qui part directement du Bengale & de Ceilan, ils s'y chargent en retour, de tous les objets de ces riches ventes, qui nous caufent tant de furprife & d'admiration.

Les expéditions pour les différentes échelles de l'Inde, ne font guere moins confidérables, & le font peut-être d'avantage. On y emploie les bâtimens Européens, durant le féjour forcé qu'ils font réduits à faire dans ces mers éloignées.

Cette double navigation a pour bafe, celle qui lie tous les établiffemens Hollandois avec Batavia. Ceux de l'eft, à raifon de leur fituation, de la nature de leurs denrées & de leurs befoins, y entretiennent des liaifons plus vives que les autres. Il faut à tous des paffe-ports. Les bâtimens particuliers qui négligeroient cette précaution, imaginée pour empêcher les verfemens frauduleux, feroient faifis par des chaloupes qui croifent continuellement dans ces parages. Lorfqu'ils font arrivés à leur deftination, ils livrent à la compagnie celles de leurs productions dont elle s'eft réfervée le commerce exclufif, & vendent les autres à qui bon leur femble. La traite des efclaves forme une des branches principales de ce dernier commerce. On en porte à Batavia de l'un & de l'autre fexe, fix mille tous les ans, deftinés au fervice domeftique, au travail des terres, des manufactures. Les Chinois, qui ne peuvent ni amener, ni faire venir aucune femme de leur patrie, en prennent parmi ces efclaves.

Ces importations font groffies annuellement par celles d'une douzaine de jonques Chinoifes parties d'Emuy, de Limpo & de Canton. Leur charge peut valoir trois millions. Elle confifte en camphre, en porcelaines, en étoffes de foie & de coton, qui fe confomment à Batavia & dans les autres colonies Hollandoifes; en foies écrues que la compagnie achete, fi elles forment un objet

un peu confidérable, ou qui, lorfqu'il y en a peu, font vendues à ceux qui veulent les faire paffer à Macaffar, à Sumatra, où on en fait des pagnes pour les grands; en thé, dont la compagnie fe chargeoit autrefois, mais qui eft abandonné aujourd'hui aux particuliers : ils l'envoient en Europe, où il eft vendu par la compagnie, qui retient quarante pour cent pour fon droit de fret : ce thé eft communément mauvais & de la derniere qualité.

Les jonques, qui portent outre les objets dont on a parlé, deux mille Chinois amenés réguliérement à Java, par l'efpérance d'y faire fortune, s'en retournent avec des nerfs de cerf & des nageoires de requin, dont on fait un mets très-délicat à la Chine. Elle reçoit de plus, en retour de fon commerce avec Batavia, du tripam, dont elle prend tous les ans deux mille picles. Chaque picle, qui pefe cent vingt-cinq livres, fe vend depuis douze jufqu'à quarante livres, fuivant fa qualité. Il ne croît qu'à deux pieds de la mer, fur les roches ftériles des ifles de l'eft & de la Cochinchine, d'où il eft porté à Batavia avec ces nids fi renommés dans tout l'Orient, qu'on trouve dans les mêmes lieux. Le picle de cette derniere marchandife fe vend depuis 1, 400 liv. jufqu'à 2, 800 liv. & les Chinois en emportent mille picles. Ces nids, de figure ovale, d'un pouce de hauteur, de trois pouces de tour, & du poids d'environ une demi-once, font l'ouvrage d'une efpece d'hirondelle, qui a la tête, la poitrine, les ailes d'un beau bleu, & le corps d'un blanc de lait. Elle les compofe de frai de poiffon, ou d'une écume gluante, que l'agitation de la mer forme autour des rochers, auxquels elle les attache par le bas & par le côté. Affaifonnés de fel & d'épiceries, c'eft une gelée nourriffante, faine & délicieufe, qui fait le plus grand luxe de la table des Orientaux mahométans. Leur délicateffe dépend de leur blancheur. Les Chinois emportent auffi du calin & du poivre, quoique la compagnie s'en foit réfervé l'exportation. Ses principaux agens jugent, pour leur avantage, que cette extraction n'eft nullement nuifible au corps, qui leur a confié fes intérêts.

Le trafic des Chinois à Batavia, leur vaut, outre les marchan-

dises qu'ils en exportent, une solde en argent. Cette richesse est grossie par les sommes considérables que les Chinois établis à Java font passer à leurs familles, & par celles qu'emportent tôt ou tard ceux qui contens de leur fortune, s'en retournent dans leur patrie, qu'ils perdent rarement de vue.

Les Européens ne sont pas aussi-bien traités à Batavia, que les Chinois. On n'y reçoit comme négocians, que les Espagnols. Ils viennent de Manille avec de l'or, qui est une production de l'isle même; avec de la cochenille & des piastres apportées du Mexique. Ils reçoivent en échange, des toiles pour eux & pour Acapulco; mais sur-tout de la canelle, dont la consommation s'est extrêmement étendue par l'usage du chocolat, qui est général dans le nouveau-monde, & fait tous les jours des progrès en Europe. Depuis que les Anglois & les François ont pris la route des Philippines, la premiere branche de ce commerce est fort tombée; la derniere a souffert de l'altération en 1759. Jusqu'alors, on avoit livré aux Espagnols la canelle à un prix assez modéré. A cette époque, on voulut la leur vendre le prix qu'elle valoit en Europe. Cette nouveauté mit de la froideur entre les deux colonies. Les suites de cette brouillerie ne nous sont pas connues.

Ce que nous savons, c'est que les François ne vont guere à Batavia que pendant la guerre. Ils y prennent du riz & de l'arrak, pour leurs vaisseaux, pour leurs établissemens; & ils paient ces denrées avec de l'argent, ou en lettres-de-change.

Les Anglois s'y montrent davantage. Tous ceux de leurs vaisseaux qui vont d'Europe à la Chine, y relâchent, sous prétexte de renouveller leur eau; mais en effet, pour vendre les marchandises qui appartiennent en propre aux équipages. Ce sont des draps, de la clincaillerie, des miroirs, des armes, des vins de Madere, des huiles de Portugal. Il est rare que ce commerce clandestin s'éleve au dessus d'un million de livres.

Outre les vaisseaux Anglois d'Europe, on voit tous les ans à Batavia trois ou quatre bâtimens de cette nation, expédiés de différentes parties de l'Inde. Ils ont tenté d'y vendre de l'opium &

des toiles ; mais ils ont été obligés de renoncer à une importation trop contrariée par les intérêts particuliers, pour être soufferte. Leur commerce se borne à acheter du sucre, qu'ils répandent partout, & de l'arrak, dont il se fait une consommation immense dans leurs colonies. L'arrak est une eau-de-vie faite avec du riz, du sirop de sucre, & du vin de cocotier, qu'on laisse fermenter ensemble, & qu'ensuite on distille. C'est encore une des branches de commerce, que l'industrie des Hollandois a enlevée à la paresse des Portugais. La manufacture de l'arrak, établie originairement à Goa, a passé en grande partie à Batavia.

Cette ville, leve sur toutes les marchandises qu'elle laisse entrer ou sortir, un droit de cinq pour cent. Le produit de la douane est affermé 1, 828, 000 livres. Il ne faudroit pas juger de l'étendue du commerce par cette regle, qui pourtant, est constamment la plus sure. Les gens en place ne paient que ce qu'ils jugent à propos ; & la compagnie ne paie rien, parce qu'elle se paieroit à elle-même. Quoiqu'elle soit-là, comme ailleurs, le plus grand négociant de l'isle, le gain qu'elle fait sur les productions propres à Batavia, ne couvre pas les dépenses de ce fameux entrepôt, qui montent à six millions.

## CHAPITRE XXXVIII.

*Maniere dont sont conduites les affaires de la compagnie Hollandoise, aux Indes & en Europe.*

Un des objets de cette dépense, excessive sans doute, est l'entretien d'un conseil qui donne des loix à tous les établissemens de l'Inde, qui en dirige toutes les affaires. Il est composé du gouverneur des Indes Hollandoises, du directeur général, de cinq conseillers ordinaires, & d'un petit nombre de conseillers extraordinaires, qui n'ont point de voix, mais qui remplacent les conseillers ordinaires morts, jusqu'à ce qu'on leur ait substitué des successeurs.

C'est

C'eſt la direction d'Europe qui nomme à ces places. Quiconque a de l'argent, quiconque eſt parent ou protégé du général, y peut arriver. Lorſque le général meurt, le directeur & les conſeillers ordinaires lui donnent proviſoirement un ſucceſſeur, qui ne manque guere d'être confirmé. S'il ne l'étoit pas, il n'entreroit plus au conſeil; mais il jouiroit de tous les honneurs qu'on accorde aux généraux retirés.

Le général rapporte au conſeil toutes les affaires de l'iſle de Java; & chaque conſeiller, celles de la province des Indes qui lui eſt confiée. Le directeur a l'inſpection de la caiſſe & des magaſins de Batavia, qui verſent dans tous les autres établiſſemens. Tous les achats, toutes les ventes ſont de ſon reſſort. Sa ſignature eſt indiſpenſable dans toutes les opérations de commerce.

Quoique tout doive ſe décider dans le conſeil à la pluralité des voix, il eſt rare que le général n'y ſoit pas abſolu. Il doit cette autorité à la précaution qu'il prend de n'y faire entrer que des gens médiocres, & à l'intérêt qu'ils ont de lui plaire pour l'avancement de leur fortune. Si dans quelque occaſion, il éprouvoit une réſiſtance trop contraire à ſes vues, il ſeroit le maître de ſuivre ſon avis, en ſe chargeant de l'événement.

Le général, comme tous les autres adminiſtrateurs, n'eſt mis en place que pour cinq ans. Communément il y reſte toute ſa vie. On en a vu autrefois qui abdiquoient les affaires, pour couler à Batavia des jours paiſibles; mais les dégoûts que leur donnoient leurs ſucceſſeurs, ont fait réſoudre les derniers généraux à mourir dans leur poſte. Autrefois ils avoient une grande repréſentation. Le général Imhoff la ſupprima, comme inutile & embarraſſante. Quoique tous les ordres puiſſent aſpirer à cette dignité, aucun militaire n'y eſt jamais parvenu, & on n'y a vu que peu de gens de loi. Elle eſt toujours remplie par des marchands; parce que l'eſprit de la compagnie eſt purement mercantile. Ceux qui ſont nés dans l'Inde, ont rarement aſſez d'intrigue ou de talent pour y arriver. Le général actuel n'eſt pourtant jamais venu en Europe.

Les appointemens de ce premier officier ſont médiocres. Il n'a que deux mille francs par mois, & une ſubſiſtance égale à ſa paye. La liberté qu'il a de prendre dans les magaſins tout ce qu'il veut au prix coûtant, & celle qu'il ſe donne de faire le commerce qui lui convient, ſont la meſure de ſa fortune. Celle des conſeillers eſt auſſi toujours fort conſidérable, quoique la compagnie ne leur donne que quatre cents francs par mois, & des denrées pour une pareille ſomme.

Le conſeil ne s'aſſemble que deux fois par ſemaine, à moins que des événemens extraordinaires n'exigent un travail plus ſuivi. Il donne tous les emplois civils & militaires de l'Inde, excepté ceux d'écrivain & de ſergent, qu'on a cru pouvoir abandonner ſans inconvénient aux gouverneurs particuliers. Tout homme qui eſt élevé à quelque poſte, eſt obligé de jurer qu'il n'a rien promis, ni rien donné, pour obtenir ſa place. Cet uſage qui eſt fort ancien, familiariſe avec les faux-ſermens, & ne met aucun obſtacle à la corruption. Mais ſi l'on peſoit tous les ſermens abſurdes & ridicules qu'il faut prêter aujourd'hui dans la plupart des états, pour entrer dans quelque corps ou profeſſion que ce ſoit, on ſeroit moins étonné de voir continuer par des prévarications, là où l'on a commencé par un parjure.

Toutes les combinaiſons de commerce, ſans en excepter celles du cap de Bonne-Eſpérance, ſont faites par le conſeil, & le réſultat en revient toujours à ſa connoiſſance. Les vaiſſeaux même qui partent directement du Bengale & de Ceilan, ne portent en Europe que les factures de leurs cargaiſons. Leurs comptes, comme tous les autres, ſe rendent à Batavia, où l'on tient le livre général de toutes les affaires.

Le conſeil des Indes n'eſt pas un corps iſolé, ni même indépendant. Il eſt ſubordonné à la direction qui ſubſiſte dans les Provinces-Unies. Quoiqu'elle ſoit une dans toute la rigueur du terme, le ſoin de vendre deux fois l'an les marchandiſes, eſt partagé entre les ſix chambres intéreſſées dans ce commerce. Leurs opérations ſont proportionnées au fonds qui leur appartient.

L'aſſemblée générale qui dirige les opérations de la compagnie, eſt compoſée des directeurs de toutes les chambres. Amſterdam en nomme huit; la Zélande, quatre; les autres chambres, un chacune; & l'état, un ſeul. On voit qu'Amſterdam ayant la moitié des voix, n'a beſoin que d'en gagner une, pour donner la loi dans les délibérations, où tout ſe décide à la pluralité des ſuffrages.

Ce corps, compoſé de dix-ſept perſonnes, s'aſſemble deux ou trois fois l'année, pendant ſix ans à Amſterdam, & pendant deux ans à Middelbourg. Les autres chambres ſont trop peu conſidérables, pour jouir de cette prérogative. L'expérience ayant appris que le ſuccès dépendoit ſouvent du ſecret, on imagina un peu après le milieu du dernier ſiecle, de choiſir entre les dix-ſept députés, quatre des plus éclairés, pour les revêtir du droit de tout régler pour l'Europe & pour les Indes, ſans l'aveu de leurs collegues, ſans l'obligation même de les conſulter.

Il eſt vrai que le myſtere de leurs opérations & les ſuites qu'il a eues, ne peuvent être long-tems cachées. Les vaiſſeaux, qui à la fin de l'été reviennent en flotte, apportent réguliérement le bilan de l'Inde. On le compare à celui d'Europe. La balance générale de l'état de la compagnie, eſt toujours rendue publique au mois de Mai. Chaque intéreſſé ſait combien on a gagné, ou combien on a perdu. Le gain eſt communément conſidérable.

Les premiers fonds de la compagnie ne furent que de 12,919, 680 livres. Amſterdam en fournit 7, 349, 830; la Zélande, 2, 667, 764; Delft, 940, 000; Roterdam, 354, 800; Horn, 533, 736; Enchuyſen, 1, 073, 550.

Ce fonds ſe diviſa par ſommes de ſix mille livres, qu'on nomma actions. Leur nombre fut de deux mille cent. Cependant, depuis 1692, les bénéfices ſe diviſent en deux mille cent trente. Alors la compagnie, qui avoit toujours été protégée par la maiſon d'Orange, & qui avoit encore beſoin de ſon appui, fit préſent au Stadhouder du revenu perpétuel de trente actions.

Les actions ſe vendent comptant, ou à crédit, comme toutes

les marchandises. Les formalités se réduisent à substituer le nom de l'acheteur à celui du vendeur, sur les livres de la compagnie, seul titre qu'aient les actionnaires. L'avidité & l'esprit de commerce, ont imaginé une autre maniere de prendre part à ce trafic. Des hommes qui n'ont point d'actions à vendre; des hommes qui n'en veulent pas acheter, s'engagent réciproquement, les uns à en livrer, les autres à en recevoir un nombre déterminé à un prix convenu, & à un tems fixe. A cette époque, l'on fait la balance de ce que les actions ont été vendues & de ce qu'elles valent: on solde avec de l'argent, & la négociation est finie. Le desir de gagner, la crainte de perdre dans ces spéculations, cause une grande fermentation dans les esprits. On invente de bonnes ou de mauvaises nouvelles; on accrédite ou on combat celles qui se répandent; on cherche à surprendre le secret des cours, ou on achete celui des ministres étrangers. Ces divers intérêts ont souvent troublé la tranquillité publique. Les choses ont été même poussées si loin, que la république s'est vue forcée de prendre des mesures pour arrêter l'excès de cet agiotage. La plus efficace a été de déclarer que toute vente d'actions à terme, seroit nulle; à moins qu'il ne fût prouvé par les livres de la compagnie, que le vendeur, dans le tems du marché, en étoit propriétaire. Les gens d'honneur ne se croient pas dispensés par cette loi de tenir leurs engagemens; mais elle doit rendre, & elle rend en effet ces opérations plus rares.

Le prix des actions, qu'on peut regarder comme le vrai thermometre de la compagnie, a souvent varié. Des combinaisons plus ou moins sages, plus ou moins heureuses; des concurrences nouvelles; les événemens inséparables d'un commerce très-étendu; la tranquillité ou les troubles de l'Inde, & sur-tout de l'Europe, ont occasionné ces révolutions. La valeur habituelle des actions, n'est depuis quelques années, que de deux cent quarante pour cent, au dessus de leur valeur primitive. Elles gagnerent autrefois six cent cinquante pour cent. Un bénéfice si considérable, doit

avoir beaucoup enrichi les premiers propriétaires de ces effets, les familles où ils se sont perpétués : mais pour ceux qui les achetent aujourd'hui, ils retirent rarement plus de trois & demi de l'intérêt de leur argent. Une prospérité si éclatante n'a pas d'exemple dans l'histoire. Elle doit avoir eu des causes. Tâchons de les développer.

## CHAPITRE XXXIX.

*Causes de la prospérité de la Compagnie.*

LEs Hollandois durent leurs premiers succès au bonheur qu'ils eurent de s'emparer, dans moins d'un demi-siecle, de plus de trois cents vaisseaux Portugais. Ces bâtimens, dont les uns étoient destinés pour l'Europe, & les autres pour différentes échelles de l'Inde, étoient chargés des dépouilles de l'Asie. Ces richesses, que les équipages avoient la fidélité de ne point entamer, formoient à la compagnie des retours immenses, ou servoient à lui en procurer. De cette maniere, les ventes étoient fort considérables, quoique les envois fussent très-médiocres.

L'affoiblissement de la marine Portugaise, enhardit à attaquer les établissemens de cette nation, & en facilita extrêmement la conquête. On trouva des forteresses solidement bâties, munies d'une artillerie nombreuse, approvisionnées de tout ce que le gouvernement & les riches particuliers d'une nation conquérante, avoient dû naturellement rassembler. Pour juger sainement de cet avantage, il ne faut que faire attention à ce qu'il en a coûté aux autres peuples, pour obtenir la permission de se fixer où leur intérêt les appelloit ; pour bâtir des maisons, des magasins, des forts ; pour acquérir l'arrondissement nécessaire à leur conservation ou à leur commerce.

Lorsque la compagnie se vit en possession de tant d'établissemens si riches & si solides, elle ne se livra pas à une ambition trop

vaſte. C'eſt ſon commerce qu'elle voulut étendre, & non ſes conquêtes. On n'eut guere à lui reprocher d'injuſtices, que celles qui ſembloient néceſſaires à ſa puiſſance. Le ſang des peuples de l'Orient ne coula plus, comme au tems où l'envie de ſe diſtinguer par des exploits guerriers & par la manie des converſions, montroit par-tout les Portugais aux Indes ſous un appareil menaçant.

Les Hollandois ſembloient être venus plutôt pour venger, pour délivrer les naturels du pays, que pour les ſubjuguer. Ils n'eurent de guerres contr'eux, que pour en obtenir des établiſſemens ſur les côtes, & pour les forcer à des traités de commerce. A la vérité, ce n'étoit pas pour l'avantage de ces peuples, qui même y perdoient une grande partie de leur liberté : mais d'ailleurs, les nouveaux dominateurs, un peu moins barbares que les conquérans qu'ils avoient chaſſés, laiſſoient les Indiens ſe gouverner eux-mêmes, & ne les contraignoient pas à changer leurs loix, leurs mœurs & leur religion.

Par la maniere de placer & de diſtribuer leurs forces, ils ſurent contenir les peuples que leur conduite leur avoit d'abord conciliés. A l'exception de Cochin & de Malaca, ils n'eurent ſur le continent que des comptoirs & de petits forts. C'eſt dans les iſles de Java & de Ceilan, qu'ils établirent leurs troupes & leurs magaſins ; c'eſt de-là que leurs vaiſſeaux ſoutenoient leur autorité, & protégeoient leur commerce dans le reſte des Indes.

Il y étoit très-conſidérable, depuis que la ruine des établiſſemens Portugais avoit mis dans leurs mains les épiceries. Cette ſource de richeſſes a trouvé un débit plus ou moins étendu ſuivant les circonſtances. Actuellement, on vend chaque année cent cinquante mille livres de girofle dans les Indes, & trois cent cinquante mille en Europe ; le prix en eſt également fixé dans les deux mondes à dix francs la livre. Quoique les Hollandois ne la paient que huit ſols quelques deniers la livre, elle leur revient à quatre livres ſix ſols, à raiſon des frais & des non-valeurs. L'Inde ne conſomme que cent mille livres de muſcade, & l'Europe en conſomme deux cent cinquante mille. On l'achete deux ſols trois

deniers la livre ; & les dépenſes néceſſaires la font monter à deux livres dix ſols. Elle eſt vendue ſept livres dix ſols en-deçà du cap, & cinq livres douze ſols ſeulement au-delà. Cette différence n'inſpirera à aucun navigateur la tentation de nous apporter de la muſcade ; parce que les noix qu'on répand dans l'Aſie ſont maigres, manquent d'huile, & ſe corrompent ſouvent. Dix mille livres de macis ſuffiſent pour l'approviſionnement de l'Inde, & cent mille pour celui de l'Europe. La livre eſt payée ſeize ſols ſix deniers, revient à cinq livres huit ſols, & eſt vendue par-tout douze livres ſeize ſols. A l'égard de la canelle, la conſommation n'excede pas quatre cent mille livres en Europe, & ne va pas dans l'Inde à deux cent mille, qu'on livre preſqu'entiérement à Manille pour l'Amérique Eſpagnole. La compagnie la vend actuellement partout dix livres dix ſols la livre ; quoiqu'elle ne lui revienne pas à douze ſols. La canelle qu'elle rebute, comme trop groſſiere, & qu'elle ne paie pas, eſt réduite en huile. On en fait des préſens aux puiſſances de l'Aſie, qui ne l'acheteroient pas ; & l'on en vend parmi nous environ vingt livres, à cinquante ou ſoixante livres l'once. Son parfum eſt en même-tems ſi fort & ſi agréable, que l'uſage en deviendroit commun, peut-être général, ſi les Hollandois ne la tenoient à un prix ſi haut ; parce qu'il leur eſt plus avantageux de vendre en nature cette épicerie.

Nous ne finirons pas un article ſi important, ſans obſerver qu'à meſure que les bénéfices de la compagnie ont diminué, elle a augmenté le prix des épiceries dans les Indes, & en Europe. Cette pratique, mauvaiſe en elle-même, n'a pas nui, ou du moins elle a peu nui à la vente du girofle & de la muſcade, que rien ne pouvoit remplacer. Il n'en a pas été ainſi de la canelle. La fauſſe a pris la place de la véritable dans pluſieurs marchés ; & la décadence de cette branche de commerce devient tous les jours, & deviendra encore dans la ſuite plus ſenſible.

Il n'eſt rien que la compagnie n'ait tenté pour conſerver le commerce excluſif du poivre qu'elle eut quelque tems. Ses efforts n'ont pas eu un ſuccès entier ; mais elle a réuſſi à maintenir une grande

ſupériorité ſur ſes concurrens. Elle en débite encore parmi nous cinq millions peſant, & trois millions cinq cent mille dans l'Inde. Tout calcul fait, la compagnie ſe le procure à trente-ſix livres le cent; elle nous le vend cent francs, & depuis quarante-huit juſqu'à ſoixante-douze aux Aſiatiques.

La plus grande partie des affaires de l'Inde, devoit tomber naturellement dans les mains des Hollandois, par la vente des épiceries. La néceſſité de les exporter, les aida à s'approprier beaucoup d'autres branches de commerce. Avec le tems, ils parvinrent à s'emparer du cabotage de l'Aſie, comme ils étoient en poſſeſſion de celui de l'Europe. Ils occupoient à cette navigation un grand nombre de vaiſſeaux & de matelots, qui, ſans rien coûter à la compagnie, faiſoient ſa ſureté.

Des avantages ſi déciſifs écarterent long-tems les nations qui auroient voulu partager le commerce de l'Inde, ou les firent échouer. L'Europe reçut les productions de ce riche pays, des mains des Hollandois. Ils n'éprouverent même jamais dans leur patrie les gênes qui depuis ſe ſont introduites par-tout ailleurs. Le gouvernement inſtruit que la pratique des autres états ne devoit, ni ne pouvoit lui ſervir de regle, permit conſtamment à la compagnie de vendre librement, & ſans limitation, ſes marchandiſes à la métropole. Lorſque ce corps fut établi, les Provinces-Unies n'avoient ni manufactures, ni matieres premieres pour en élever. Ce n'étoit donc pas alors un inconvénient, c'étoit plutôt une grande ſageſſe, de permettre aux citoyens, de les engager même à s'habiller des toiles & des étoffes des Indes. Les différens genres d'induſtrie que la révocation de l'édit de Nantes fit paſſer à la république, pouvoient lui donner l'idée de ne plus tirer de ſi loin ſon vêtement; mais la paſſion qu'avoit alors l'Europe pour les modes de France, préſentant aux travaux des réfugiés des débouchés avantageux, on n'eut pas ſeulement la penſée de rien changer à l'ancien uſage. Depuis que la cherté de la main-d'œuvre, qui eſt une ſuite néceſſaire de l'abondance de l'argent, a fait tomber les manufactures, & réduit la nation à un commerce d'économie, les étoffes de l'Aſie ont été plus favo-

risées que jamais. On a senti qu'il y avoit moins d'inconvénient à enrichir les Indiens, que les Anglois ou les François, dont la prospérité ne sauroit manquer d'accélérer la ruine d'un état qui ne soutient son opulence que par l'aveuglement, les guerres ou l'indolence des autres puissances.

Une conduite si sage a retardé la décadence de la compagnie; mais cette révolution est enfin arrivée, malgré les séduisantes espérances d'une fausse prospérité. Les détails rendront cette vérité sensible.

On a vu que la compagnie n'avoit d'abord qu'un fonds qui n'a jamais été augmenté depuis, de 12, 919, 680 livres. C'est avec ce foible capital, qu'elle combattit les Espagnols & les Portugais dans les mers des Indes; qu'elle fit des conquêtes sur ces nations alors belliqueuses, & sur les peuples de l'Asie, redoutables au moins par leur multitude; qu'elle éleva des magasins, édifia des villes, construisit des forts sans nombre; qu'elle établit ou soutint par-tout son commerce à main armée. Ces dépenses prodigieuses durerent depuis son origine jusqu'en 1665, époque à laquelle toutes ses acquisitions étoient faites, tous ses établissemens étoient formés. Dans ce long & orageux période, les répartitions annuelles s'éleverent à vingt-un trois quarts pour cent.

La compagnie n'eut plus dans la suite à envoyer dans l'Orient flotte sur flotte, pour dominer sur cet Océan; à lever sans cesse de nouvelles armées, pour subjuguer ou pour contenir ses ennemis; à prodiguer son sang & ses trésors, pour s'affermir dans ses possessions. Ses opérations se réduisirent aux opérations d'un commerce vif & avantageux: aussi le dividende s'éleva-t-il jusqu'en 1728, à environ vingt-trois pour cent.

Il est depuis graduellement tombé à vingt, à quinze, & plus bas encore. On peut prédire qu'il baissera encore. Il faut dire sur quoi nous appuyons cette conjecture.

Il est démontré qu'à la clôture des livres de 1751, le capital de la compagnie ne montoit aux Indes, qu'à 71, 000, 000 liv.; la flotte qui étoit en chemin pour l'Europe, coûtoit 19, 200, 000 livres; & les vaisseaux expédiés pour l'Inde, 3, 000, 000 livres. On

devoit aux Indes, 14, 000, 000 livres ; & en Europe on étoit en arriere de 22, 400, 000 livres. Par conséquent la fortune de la compagnie, sans y comprendre les fortifications, ne s'élevoit pas au dessus de 56, 800, 000 livres.

Dans cette somme, toute foible qu'elle étoit, il ne se trouvoit que 23, 4000, 000 livres en effets commerçables, c'est-à-dire, en argent comptant, en marchandises & en bonnes créances. Le surplus consistoit en dettes désespérées, pour la valeur de trois millions, & en dettes très-équivoques pour 6, 600, 000 livres ; en provisions de bouche & en boissons pour 8, 000, 000 livres ; en canons de fonte pour 1, 400, 000 livres ; en canons de fer, en boulets & en balles, pour 500, 000 livres ; en fusils & en munitions de guerre, pour 1, 800, 000 livres ; en argenterie, pour 200, 000 livres ; en esclaves, pour 300, 000 livres ; en bestiaux & en chevaux, pour 200, 000 livres ; & en marchandises expédiées pour Batavia, des différentes contrées de l'Inde, pour 11, 200, 000 livres.

Il reste à examiner quels bénéfices, avec de si foibles capitaux, la compagnie a le talent de faire. Ses gains, autant qu'il est possible de les suivre, montent annuellement à 25, 400, 000 livres ; mais ses dépenses ordinaires montent à 18, 600, 000 livres ; & son dividende, en le supposant de 25 pour cent, à 3, 330, 000, livres ; par conséquent il ne lui reste que 470, 000 livres pour faire face aux guerres, aux incendies de magasins, aux pertes de vaisseaux, à tant d'autres malheurs que la prudence humaine ne peut ni prévoir, ni empêcher.

Cette position doit paroître si peu vraisemblable à ceux qui ne voient les choses que de loin, que nous n'aurions jamais osé en garantir la vérité ; si nous n'avions sous nos yeux la correspondance du général Mossel (*) avec la direction. Aussi ce sage &

---

(*) Ce négociant habile, & le plus habile peut-être qu'on ait jamais vu dans l'Inde, ne fait monter qu'à six cent mille florins ce que nous réduisons à deux cent cinquante mille, & il est accusé par ses supérieurs d'exagération.

habile adminiſtrateur, regarde-t-il la compagnie comme un corps épuiſé, qui ne ſe ſoutient que par des cordiaux. C'eſt ſuivant ſon expreſſion, un vaiſſeau qui coule bas, & dont la ſubmerſion eſt retardée par la pompe.

Cette ſituation déſeſpérée, qui réduira la compagnie à prendre ſur ſes capitaux, ou à diminuer encore ſon dividende au premier malheur qu'elle éprouvera; doit avoir eu des cauſes, & de grandes cauſes. La plus ſenſible de toutes, a été cette foule de petites guerres, qui ſe ſont ſuccédées ſans interruption.



## CHAPITRE XL.

*Raiſons de la décadence de la compagnie.*

A peine les habitans des Moluques étoient revenus de l'étonnement que leur avoient cauſé les victoires des Hollandois, ſur un peuple qu'on regardoit comme invincible, qu'ils parurent impatiens du joug. La compagnie, qui craignit les ſuites de ce mécontentement, fit la guerre au roi de Ternate, pour le forcer à conſentir qu'on extirpât le girofle par-tout, excepté à Amboine. Les inſulaires de Banda furent tous exterminés, parce qu'ils refuſoient d'être ſes eſclaves. Macaſſar, qui voulut appuyer leurs intérêts, occupa long-tems des forces conſidérables. La perte de Formoſe entraîna la ruine des comptoirs de Tonkin & de Siam. On fut obligé d'avoir recours aux armes, pour ſoutenir le commerce excluſif de Sumatra. Malaca fut aſſiégé, ſon territoire ravagé, ſa navigation interceptée par des pirates. Négapatan fut attaqué deux fois. Cochin eut à ſoutenir les efforts des rois de Calicut & de Travancor. Les troubles ont été preſque continuels à Ceilan, auſſi fréquens & plus vifs encore à Java, où l'on n'aura jamais de paix ſolide, qu'en mettant un prix raiſonnable aux denrées qu'on en exige. On a eu des démêlés ſanglans avec une nation Européenne, dont la puiſſance augmente tous les jours dans

l'Inde, & dont le caractere n'est pas la modération. Toutes ces guerres ont été ruineuses & plus ruineuses qu'elles ne devoient l'être ; parce que ceux qui étoient chargés de les conduire, n'y vouloient voir qu'une occasion de s'enrichir.

Ces dissentions éclatantes ont été suivies en beaucoup d'endroits, de vexations odieuses. On en a éprouvé au Japon, à la Chine, à Camboge, à Arrakan, dans le Gange, à Achem, au Coromandel, à Surate, en Perse, à Bassora, à Moka, dans d'autres lieux encore. On ne trouve dans la plupart des contrées de l'Inde, que des despotes qui préferent le brigandage au commerce; qui n'ont jamais connu de droit que celui du plus fort, & à qui tout ce qui est possible, paroît juste.

Les bénéfices que faisoit la compagnie dans les lieux où son commerce n'étoit pas troublé, couvrirent long-tems les pertes que la tyrannie ou l'anarchie lui occasionnoient ailleurs : les autres nations Européennes lui firent perdre ce dédommagement. Leur concurrence la réduisit à acheter plus cher, & à vendre à meilleur marché. Peut-être ses avantages naturels l'auroient-ils mise en état de soutenir ces revers, si ses rivaux n'avoient pris le parti de livrer aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde. Il faut entendre par ce mot, les opérations nécessaires pour porter les marchandises d'une contrée de l'Asie à une autre contrée de l'Asie ; de la Chine, du Bengale, de Surate, par exemple, aux Philippines, en Perse, & en Arabie. C'est par le moyen de cette circulation, & par des échanges multipliés, que les Hollandois obtenoient pour rien, ou pour presque rien, les riches cargaisons qu'ils portoient dans nos climats. L'activité, l'économie, l'intelligence des marchands libres, chasserent la compagnie de toutes les échelles où la faveur étoit égale. Son pavillon ne parut qu'à peine dans des rades où on voyoit jusqu'à huit ou dix vaisseaux Anglois.

Cette révolution, qui lui montroit si bien la route qu'elle devoit suivre, ne l'éclaira pas même sur une pratique ruineuse en commerce. Elle avoit pris l'habitude de porter toutes les marchan-

difes de l'Inde & d'Europe à Batavia, d'où on les verfoit dans les différens comptoirs, où la vente en étoit avantageufe. Cet ufage occafionnoit des frais & une perte de tems, dont l'énormité des bénéfices avoit dérobé les inconvéniens. Lorfque les autres nations fe livrerent à une navigation directe, il devenoit indifpenfable d'abandonner un fyftême mauvais en lui-même, infoutenable par les circonftances. L'empire de la coutume prévalut encore; & la crainte que fes employés n'abufaffent d'un changement, empêcha, dit-on, la compagnie d'adopter une méthode dont tout lui démontroit la néceffité.

Ce motif ne fut vraifemblablement qu'un prétexte, qui fervoit de voile à des intérêts particuliers. L'infidélité des commis étoit plus que tolérée. Les premiers avoient eu la plupart une conduite exacte. Ils étoient dirigés par des amiraux qui parcouroient tous les comptoirs, qui avoient un pouvoir abfolu dans l'Inde, & qui, à la fin de chaque voyage, rendoient compte en Europe de leur adminiftration. Dès que le gouvernement eut été rendu fédentaire, les agens moins furveillés, fe relâcherent. Ils fe livrerent à cette molleffe, dont on contracte fi aifément l'habitude dans les pays chauds. On fe vit réduit à en multiplier le nombre; & perfonne ne fe fit un point capital d'arrêter un défordre, qui donnoit aux gens puiffans la facilité de placer toutes leurs créatures. Elles paffoient en Afie avec le projet de faire une fortune confidérable & rapide. Le commerce étoit interdit. Les appointemens étoient infuffifans pour vivre. Tous les moyens honnêtes de s'enrichir, étoient ôtés. On eut recours aux malverfations. La compagnie fut trompée dans toutes fes affaires, par des facteurs qui n'avoient point d'intérêt à fa profpérité. L'excès du défordre fit imaginer d'allouer pour tout ce qui fe vendroit, pour tout ce qui s'acheteroit, une gratification de cinq pour cent, qui devoit être partagée entre tous les employés, fuivant leurs grades. Ils furent obligés à cette condition, de jurer que leur compte étoit fidele. Cet arrangement ne fubfifta que cinq ans; parce qu'on s'apperçut que la corruption ne diminuoit pas. On fupprima la gratification & le ferment.

Depuis cette époque, les administrateurs mirent à leur industrie le prix que leur dictoit la cupidité.

La contagion qui avoit d'abord infecté les comptoirs subalternes, gagna peu-à-peu les principaux établissemens, & avec le tems, Batavia même. On y avoit vu d'abord une si grande simplicité, que les membres du gouvernement vêtus dans le cours ordinaire de la vie, comme de simples matelots, ne prenoient des habits décens que dans le lieu même de leurs assemblées. Cette modestie étoit accompagnée d'une probité si marquée, qu'avant 1650, il ne s'étoit pas fait une seule fortune remarquable; mais ce prodige inoui de vertu ne pouvoit durer. On a vu des républiques guerrieres vaincre & conquérir pour la patrie, & porter dans le trésor public les dépouilles des nations. On ne verra jamais les citoyens d'une république commerçante, amasser pour un corps particulier de l'état, des richesses dont il ne leur revient ni gloire, ni profit. L'austérité des principes républicains, dut céder à l'exemple des peuples Asiatiques. Le relâchement fut plus sensible dans le chef-lieu de la colonie, où les matieres du luxe arrivant de toutes parts, le ton de magnificence sur lequel on crut devoir monter l'administration, donna du goût pour les choses d'éclat. Ce goût corrompit les mœurs; & la corruption des mœurs rendit égaux tous les moyens d'accumuler des richesses. Le mépris même des bienséances fut poussé si loin, qu'un gouverneur général se voyant convaincu d'avoir poussé le pillage des finances au-delà de tous les excès, ne craignit point de justifier sa conduite, en montrant un plein-pouvoir signé de la compagnie.

Comment eut-on remédié à la conduite des administrateurs, dont on n'avoit pas prévu le dérangement dans les commencemens de la république, où les mœurs étoient pures & frugales? Dans ces établissemens Hollandois, les loix avoient été faites par des hommes vertueux : il faut d'autres loix pour d'autres mœurs.

Le désordre auroit pu être arrêté dans son origine, s'il n'avoit dû faire les mêmes progrès en Europe qu'en Asie. Mais comme un fleuve débordé roule plus de limon qu'il ne grossit ses eaux, les vices

qu'entraînent les richeſſes, croiſſent encore plus que les richeſſes même. Les places de directeur confiées d'abord à des négocians habiles, tomberent à la longue dans des maiſons puiſſantes, & s'y perpétuerent avec les magiſtratures qui les y avoient fait entrer. Ces familles occupées de vues de politique, ou de ſoins d'adminiſtration, ne virent dans les poſtes qu'elles arrachoient à la compagnie, que des émolumens conſidérables, & la facilité de placer leurs parens; quelques-unes même l'abus qu'elles pouvoient faire de leur crédit. Les détails, les diſcuſſions, les opérations les plus importantes de commerce, furent abandonnées à un ſecretaire, qui, ſous le nom plus impoſant d'avocat, devint le centre de toutes les affaires. Des adminiſtrateurs qui ne s'aſſembloient que deux fois l'année, le printems & l'automne, à l'arrivée & au départ des flottes, perdirent l'habitude & le fil d'un travail qui demande une attention continue. Ils furent obligés d'accorder une confiance entiere, à un homme chargé par état de faire l'extrait de toutes les dépêches qui arrivoient de l'Inde, & de dreſſer le modele des réponſes qu'on devoit y rapporter. Ce guide, quelquefois peu éclairé, ſouvent corrompu, toujours dangereux, jeta ceux qu'il conduiſoit dans des précipices, ou les y laiſſa tomber.

L'eſprit de commerce eſt un eſprit d'intérêt; & l'intérêt produit toujours la diviſion. Chaque chambre voulut avoir ſes chantiers, ſes arſenaux, ſes magaſins pour les vaiſſeaux qu'elle étoit chargée d'expédier. Les places furent multipliées, & les infidélités encouragées par une conduite ſi vicieuſe.

Il n'y eut point de département qui ne ſe fît une loi de fournir, comme il en avoit le droit, des marchandiſes, en proportion de ſes armemens. Ces marchandiſes n'étoient pas également propres pour leur deſtination; & on ne les vendit point, ou on les vendit mal.

Lorſque les circonſtances exigerent des ſecours extraordinaires, cette vanité puérile, qui craint de montrer de la foibleſſe en montrant des beſoins, empêcha de faire des emprunts en Hollande,

où on n'auroit payé qu'un intérêt de trois pour cent. On en ordonna à Batavia, où l'argent coûtoit fix, plus fouvent encore dans le Bengale, à la côte du Coromandel, où il coûtoit neuf, & quelquefois beaucoup davantage. Les abus fe multiplioient de toutes parts.

Les États-Généraux chargés d'examiner tous les trois ans la fituation de la compagnie, de s'affurer qu'elle fe tient dans les bornes de fon octroi, qu'elle rend juftice aux intéreffés, qu'elle fait fon commerce d'une maniere qui n'eft pas préjudiciable à la république; auroient pu & dû arrêter le défordre. Quelle qu'en foit la raifon, ils ne l'ont fait en aucun tems. Cette conduite leur a attiré l'humiliation de voir les actionnaires fe réunir pour conférer au dernier Stadhouder la fuprême direction de leurs affaires en Europe & dans les Indes; fans prévoir le danger qui pouvoit réfulter de l'influence d'un chef perpétuel de l'état, fur un corps riche & puiffant. Cependant à cette époque, le dividende eft devenu plus fort, & le prix des actions plus confidérable. Une mort prématurée a fait oublier le plan de réforme qui avoit été dreffé. La néceffité le fera reprendre; mais fans doute avec des précautions fages, contre l'abus de la puiffance qu'on a cru devoir réclamer.



## CHAPITRE XLI.

*Moyens qui reftent à la compagnie pour rétablir fes affaires.*

On commencera par fe bien convaincre que le gouvernement de la compagnie eft trop compliqué en Europe même. Une direction partagée entre tant de chambres, entre tant de directeurs, entraîne néceffairement des inconvéniens fans nombre. Il n'eft pas poffible que le même efprit préfide par-tout, que les opérations ne fe reffentent des vues oppofées de ceux qui les conduifent dans des lieux divers, fans concert & fans dépendance. L'unité fi néceffaire dans les arts, eft également précieufe dans les affaires. Inutilement

lement on objecteroit qu'il eſt important pour tous les états démocratiques, que les richeſſes y ſoient diviſées, qu'il y regne entre la fortune des citoyens la plus grande égalité poſſible. Cette maxime vraie en elle-même, ne ſauroit ête appliquée à une république ſans territoire, qui n'exiſte que par le commerce. Il faudra donc ſoumettre à une inſpection unique tous les achats, toutes les ventes; il faudra les réunir dans un même port. L'économie ſera le moindre des avantages que la compagnie trouvera dans ce changement.

De ce centre où toutes les lumieres ſeront réunies, on ira chercher, on ira combattre les déſordres juſques dans le fonds de l'Aſie. La conduite que tiennent les Hollandois avec les princes Indiens, auxquels la force a arraché un commerce excluſif, ſera un des premiers abus qui ſe préſenteront. Depuis trop long-tems, on les traite avec une hauteur inſultante; on veut pénétrer à découvert les myſteres de leur gouvernement; on cherche à les engager dans des querelles avec des voiſins; on entretient la diviſion parmi leurs ſujets; on leur montre une défiance pleine d'animoſité; on les force à des ſacrifices qu'ils n'ont pas promis; on les prive des avantages que leur aſſurent leurs capitulations: tous ces actes, d'une tyrannie intolérable, occaſionnent de fréquentes diviſions, qui dégénerent quelquefois en hoſtilités. Pour rétablir une harmonie, qui devient tous les jours plus néceſſaire & plus difficile, il faut employer des agens qui joignent à l'eſprit de modération, la connoiſſance des intérêts, des uſages, de la langue, de la religion, des mœurs de ces nations. Il ſe peut que la compagnie n'ait pas actuellement de tels inſtrumens: mais il lui convient de les former. Peut-être même en trouveroit-elle parmi les chefs des comptoirs, que tout l'invite à abandonner.

Les négocians de toutes les nations, auxquels la nature a donné l'eſprit d'obſervation, conviennent unanimement que les Hollandois ont trop multiplié leurs établiſſemens dans l'Inde; & qu'en ſe bornant à un moindre nombre, ils auroient beaucoup diminué leur dépenſe, ſans rien retrancher de l'étendue de leurs affaires. Il

n'eſt pas poſſible que la compagnie ait ignoré ce qui eſt ſi généralement connu. On peut penſer qu'elle n'a été déterminée à conſerver des comptoirs qui lui étoient à charge, que pour n'être pas ſoupçonnée de l'impuiſſance de les ſoutenir. Cette foible conſidération ne l'arrêtera plus. Toute ſon attention doit être de bien diſtinguer ce qu'il lui convient de proſcrire, de ce qu'il lui eſt avantageux de maintenir. Elle a ſous ſes yeux une ſuite de faits & d'expériences qui l'empêcheront de ſe méprendre ſur un arrangement de cette importance.

Dans les comptoirs ſubalternes, que les intérêts de ſon commerce la détermineront à conſerver, elle détruira les fortifications inutiles : elle ſupprimera les conſeils que le faſte, plutôt que la néceſſité, lui a fait établir : elle proportionnera le nombre de ſes employés à l'étendue de ſes affaires. Que la compagnie ſe rappelle ces tems heureux, où deux ou trois facteurs, choiſis avec intelligence, lui expédioient des cargaiſons infiniment plus conſidérables que celles qui lui ſont arrivées depuis ; où elle obtenoit ſur les marchandiſes des bénéfices énormes, qui avec le tems ſe ſont perdus dans les mains de ſes nombreux agens : alors elle ne balancera pas à revenir à ſes anciennes maximes, & à préférer une ſimplicité qui l'enrichiſſoit, à un vain éclat qui la ruine. Ce déſordre fut ſon ouvrage. Tous les Européens fixés dans ſes colonies vivoient dans l'opprobre, s'ils n'étoient attachés à ſon ſervice. Les moyens de tous les genres furent employés, pour ſortir de cet état d'une humiliation inſoutenable. Les chefs ſe laiſſerent corrompre ; & on multiplia les emplois, ſans objet & ſans meſure. Qu'on détruiſe un préjugé injuſte & funeſte, ſous quelque point de vue qu'on l'enviſage ; & la réforme que nous indiquons deviendra aiſée.

Elle s'établira plus difficilement dans les colonies importantes. Les agens de la compagnie y forment un corps plus nombreux, plus accrédité, plus riche dans les proportions, & par conſéquent moins diſpoſé à rentrer dans l'ordre. Il faudra pourtant les y ramener ; parce que les abus qu'ils ont introduits ou laiſſé établir, ameneroient néceſſairement avec le tems la ruine totale des intérêts qu'ils

conduifent. On auroit peine à voir ailleurs un défordre égal à celui qui regne dans les atteliers, les magafins, les chantiers, les arfenaux de Batavia, & des autres grands établiffemens. Les malverfations des chefs, & de ceux qui leur font fubordonnés, font fi manifeftes, que de l'aveu des efprits les plus modérés, on gagneroit deux tiers au moins, en exécutant par entreprife les conftructions, les travaux, les réparations.

Ces arrangemens en ameneroient de plus confidérables. La compagnie établit, dès fon origine, des regles fixes & précifes, dont il n'étoit jamais permis de s'écarter, pour quelque raifon, ni dans quelque occafion que ce pût être. Ses employés étoient de purs automates, dont elle avoit monté d'avance les moindres mouvemens. Cette direction abfolue & univerfelle, lui parut néceffaire pour corriger ce qu'il y avoit de vicieux dans le choix de fes agens, la plupart tirés d'un état obfcur, & communément privés de cette éducation foignée qui étend les idées. Elle-même ne fe permettoit pas le moindre changement, & elle attribuoit à cette invariable uniformité le fuccès de fes entreprifes. Des malheurs affez fréquens qu'entraîna ce fyftême, ne le lui firent pas abandonner; & elle fut toujours opiniâtrément fidele à fon premier plan. Ce n'étoient pas des principes réfléchis qui la guidoient, c'étoit une routine aveugle. Aujourd'hui qu'elle ne peut plus faire impunément des fautes, il eft néceffaire qu'elle revienne fur fes pas. Il faut que, laffe de lutter avec défavantage contre les négocians libres des autres nations, elle fe détermine à livrer le commerce d'Inde en Inde aux particuliers. Cette heureufe nouveauté rendra fes colonies plus riches & plus fortes. Elle-même tirera plus de profit des droits qu'on payera dans fes comptoirs, qu'elle n'en tiroit des opérations languiffantes d'un commerce expirant. Tout, jufqu'aux vaiffeaux que leur vétufté empêche de renvoyer en Europe, doit tourner à fon avantage. Les navigateurs fixés dans fes établiffemens, feront trop heureux de pouvoir s'en fervir dans ces mers paifibles.

Peut-être la compagnie devroit-elle pouffer la réforme plus loin encore. Ne lui conviendroit-il pas d'abandonner aux particu-

liers le commerce des toiles deſtinées pour l'Europe ? Ceux qui ſont inſtruits de ſes opérations, ſavent bien qu'elle ne gagne pas au-delà de trente pour cent ſur cet article, qui lui eſt toujours vendu chérement par ſes agens, quoiqu'il ſoit acheté avec ſon argent. Qu'on déduiſe de ce bénéfice, les avaries, l'intérêt de ſes avances, les appointemens des commis, les riſques de mer, & on trouvera qu'il reſte peu de choſe. Un fret de vingt pour cent, que les marchands libres paieroient avec plaiſir, ne ſeroit-il pas plus avantageux à la compagnie ?

Libres alors des ſoins, des entraves que lui donne ce commerce, elle ouvriroit ſon port de Batavia à toutes les nations. Elles y chargeroient les marchandiſes venues d'Europe, les denrées que la compagnie obtient à bas prix des princes Indiens, avec leſquels elle a des traités excluſifs, les épiceries deſtinées pour toutes les échelles de l'Aſie, où la conſommation augmenteroit néceſſairement. Elle ſe verroit bien dédommagée du ſacrifice qu'elle feroit à la liberté générale du commerce, par la vente ſure, facile & avantageuſe des épiceries en Europe. La corruption ſeroit néceſſairement arrêtée par une adminiſtration ſi ſimple; & l'ordre ſe trouveroit aſſez ſolidement établi, pour ſe maintenir avec des ſoins médiocres.

La néceſſité de faire les arrangemens intérieurs que nous propoſons, eſt d'autant plus urgente, que la compagnie eſt continuellement menacée de perdre la baſe de ſa puiſſance, de ſe voir enlever le commerce des épiceries.

Il paſſe pour conſtant qu'on ne trouve plus le giroflier qu'à Amboine. C'eſt une erreur. Avant que les Hollandois ſe fuſſent emparés des Moluques, proprement dites, toutes les iſles de cet archipel étoient couvertes de cet arbre. On l'arracha; & on continue d'y envoyer tous les ans deux chaloupes, chacune chargée de douze ſoldats, dont la fonction ſe réduit à le couper par-tout où il repouſſe. Mais, ſans s'appeſantir ici ſur la baſſeſſe de cette avarice, qui lutte contre la prodigalité de la nature; quelle que ſoit l'activité de ces deſtructeurs, ils ne peuvent exécuter leurs

ordres que ſur la côte. Trois cents hommes occupés continuellement à parcourir les forêts, ne ſuffiroient pas pour remplir cette commiſſion dans toute ſon étendue. La terre rebelle aux mains qui la dévaſtent, ſemble s'obſtiner contre la méchanceté des hommes. Le girofle renaît ſous le fer qui l'extirpe, & trompe la dureté des Hollandois, ennemis de tout ce qui ne croît pas pour eux ſeuls. Les Anglois établis à Sumatra, ont envoyé, il y a quelques années, à leur métropole, du girofle, fourni par les habitans de Bali, qui l'avoient tiré des lieux où l'on prétend qu'il n'en exiſte plus.

Le muſcadier n'eſt pas non plus concentré à Banda. Il croît dans la Nouvelle-Guinée & dans les iſles ſituées ſur ſes côtes. Les Malais, qui ſeuls ont quelque liaiſon avec ces nations féroces, ont porté de ſon fruit à Batavia. Les précautions qu'on a priſes pour dérober la connoiſſance de cet événement, n'ont ſervi qu'à le conſtater davantage; & ſa certitude eſt appuyée ſur tant de témoignages, qu'il n'eſt plus poſſible d'en douter.

Mais, quand on révoqueroit en doute des faits auſſi certains: quand on croiroit, par habitude ou par révélation, que les Eſpagnols des Philippines, qui ont un ſi grand intérêt, une ſi grande facilité à ſe procurer le giroflier & le muſcadier, ne ſortiront jamais de leur indolence; il faudra toujours qu'on convienne qu'il eſt arrivé dans ces mers éloignées, un événement qui mérite une attention ſérieuſe. Les Anglois ont découvert le détroit de Lombok. Cette découverte les a conduits à Saffara, ſituée entre la Nouvelle-Guinée & les Moluques. Ils ont trouvé dans cette iſle la même latitude, la même terre, le même climat que dans celles où croiſſent les épiceries, & ils y ont formé un établiſſement. Croit-on que cette nation active & opiniâtre, perdra de vue le ſeul objet qu'elle puiſſe s'être propoſé? Croit-on qu'elle ſera rebutée par les obſtacles qu'elle trouvera? Si la compagnie connoiſſoit ſi mal le caractere de ſes rivaux, ſa ſituation ceſſeroit d'être équivoque, elle ſeroit déſeſpérée.

Indépendamment de cette guerre d'induſtrie, les Hollandois en doivent craindre une moins lente & plus deſtructive. Tout, mais

ſinguliérement la maniere dont ils compoſent leurs forces de mer & de terre, doit encourager leurs ennemis à les attaquer.

La compagnie a un fonds d'environ cent navires, de ſix cents à mille tonneaux. Tous les ans elle en expédie d'Europe vingt-huit ou trente, & en reçoit quelques-uns de moins. Ceux qui ſont hors d'état de faire leur retour, naviguent dans l'Inde, dont les mers paiſibles, ſi l'on excepte celles du Japon, n'exigent pas des bâtimens ſolides. Lorſqu'on jouit d'une tranquillité bien aſſurée, les vaiſſeaux partent ſéparément; mais pour revenir, ils forment toujours au Cap, deux flottes qui arrivent par les Orcades, où deux vaiſſeaux de la république les attendent, & les eſcortent juſqu'en Hollande. On imagina dans des tems de guerre cette route détournée, pour éviter les croiſieres ennemies; on a continué à s'en ſervir en tems de paix, pour empêcher la contrebande. Il ne paroiſſoit pas aiſé d'engager des équipages, qui ſortoient d'un climat brûlant, à braver les frimats du Nord. Deux mois de gratification ſurmonterent cette difficulté. L'uſage a prévalu de la donner, lors même que les vents contraires ou les tempêtes pouſſent les flottes dans la Manche. Une fois ſeulement les directeurs de la chambre d'Amſterdam ont voulu eſſayer de la ſupprimer. Ils furent ſur le point d'être brûlés par la populace, qui, comme toute la nation, déſapprouve le deſpotiſme de la compagnie, & gémit de ſon privilege excluſif. La marine de la compagnie eſt commandée par des officiers qui ont tous commencé par être matelots ou mouſſes. Ils ſont pilotes, ils ſont manœuvriers; mais ils n'ont pas la premiere idée des évolutions navales. D'ailleurs, les vices de leur éducation ne leur permettent ni de concevoir l'amour de la gloire, ni de l'inſpirer à l'eſpece d'hommes qui leur eſt ſoumiſe.

La formation des troupes de terre eſt encore plus mauvaiſe. A la vérité des ſoldats déſerteurs de toutes les nations de l'Europe devroient avoir de l'intrépidité; mais ils ſont ſi mal nourris, ſi mal habillés, ſi fatigués par le ſervice, qu'ils n'ont aucune volonté. Leurs officiers, la plupart tirés d'une profeſſion vile, où ils ont gagné de quoi acheter des grades, ne ſont pas faits pour leur com-

muniquer l'eſprit militaire. Le mépris qu'un peuple, qui n'eſt que marchand, a pour des hommes voués par état à une pauvreté forcée, joint à l'éloignement qu'il a pour la guerre, acheve de les avilir, de les décourager. A toutes ces cauſes de relâchement, de foibleſſe & d'indiſcipline, on peut en ajouter une qui eſt commune aux deux ſervices de terre & de mer.

Il n'exiſte peut-être pas, dans les gouvernemens les moins libres, une maniere de ſe procurer des matelots & des ſoldats, moins honnête & plus vicieuſe que celle qui, depuis long-tems, eſt miſe en uſage par la compagnie. Ses agens, auxquels le peuple a donné le nom de *vendeurs d'ames*, toujours en activité ſur le territoire ou même hors des limites de la république, cherchent par-tout des hommes crédules, qu'ils puiſſent déterminer à s'embarquer pour les Indes, ſous l'eſpérance d'une fortune rapide & conſidérable. Ceux qui ſe laiſſent leurrer par cet appât, ſont enrôlés, & reçoivent deux mois de paie, qu'on livre toujours à leur ſéducteur. Ils forment un engagement de trois cents livres, au profit de l'embaucheur, chargé, par cet arrangement, de leur fournir quelques vêtemens, qu'on peut eſtimer le dixieme de cette valeur. La dette eſt conſtatée par un billet de la compagnie, qui n'eſt payé que dans le cas où les débiteurs vivent aſſez long-tems, pour que leur ſolde y puiſſe ſuffire.

Une ſociété qui ſe ſoutient malgré ce mépris pour la profeſſion militaire, & avec des ſoldats ſi corrompus, doit faire juger des progrès qu'a fait l'art de la négociation dans ces derniers ſiecles. Il a fallu ſuppléer ſans ceſſe à la force par des traités, de la patience, de la modeſtie & de l'adreſſe : mais on ne ſauroit trop avertir des républicains, que ce n'eſt là qu'un état précaire ; & que les moyens les mieux combinés en politique ne réſiſtent pas toujours au torrent de la violence & des circonſtances. Il faut que la compagnie ait des troupes compoſées de citoyens ; & cela n'eſt pas impoſſible. Elle ne parviendra pas à leur inſpirer cet eſprit public, cet enthouſiaſme pour la gloire qu'elle n'a pas elle-même. Un corps eſt toujours à cet égard comme un gouvernement, qui ne doit jamais

conduire ses troupes que par les principes sur lesquels porte sa constitution. L'amour du gain, l'économie, sont la base de l'administration de la compagnie. Voilà les motifs qui doivent attacher le soldat à son service. Il faut qu'employé dans des expéditions de commerce, il soit assuré d'une rétribution proportionnée aux moyens qu'il emploiera pour les faire réussir, & que la solde lui soit payée en actions. Alors les intérêts personnels, loin d'affoiblir le ressort général, lui donneront de nouvelles forces.

Que si ces réflexions ne déterminent pas la compagnie à porter la réforme dans cette partie importante de son administration, qu'elle se réveille du moins à la vue des dangers qui la menacent. Si elle étoit attaquée dans l'Inde, elle se verroit enlever ses établissemens en moins de tems qu'elle n'en a mis pour les conquérir sur les Portugais. Ses meilleures places n'ont ni chemin couvert, ni glacis, ni ouvrages extérieurs, & ne tiendroient pas huit jours. Elles ne sont jamais approvisionnées de vivres, quoiqu'elles regorgent toujours de munitions de guerre. Il n'y a pas dix mille hommes blancs ou noirs pour les garder, & il en faudroit plus du double. Ces désavantages ne seroient pas compensés par les ressources de la marine. La compagnie n'a pas un seul vaisseau de ligne dans ses ports; & il ne seroit pas possible d'armer en guerre les vaisseaux marchands. Les plus gros de ceux qui retournent en Europe, n'ont pas cent hommes; & en réunissant ce qui est dispersé sur tous ceux qui naviguent dans les Indes, on ne trouveroit pas de quoi former un seul équipage. Tout homme accoutumé à calculer des probabilités, ne craindra pas d'avancer que la puissance Hollandoise pourroit être détruite en Asie, avant que le gouvernement eût eu le tems de venir au secours de la compagnie. Ce colosse, d'une apparence gigantesque, a pour base unique les Moluques. Six vaisseaux de guerre; & quinze cents hommes de débarquement, seroient plus que suffisans pour en faire la conquête. Cette révolution peut être l'ouvrage des François & des Anglois.

Si la France formoit cette entreprise, son escadre partie de l'isle de France, fondroit sur Ternate, où ses hostilités porteroient

la premiere nouvelle de ſon arrivée dans ces mers. Un fort ſans ouvrages extérieurs, & qui peut être battu de deſſus les vaiſſeaux, ne feroit pas une longue réſiſtance. Amboine qui avoit autrefois un rempart, un mauvais foſſé, quatre petits baſtions, a été ſi souvent bouleverſé par des tremblemens de terre, qu'il doit être hors d'état d'arrêter deux jours un ennemi entreprenant. Banda préſente des difficultés particulieres. Il n'y a point de fonds autour de ces iſles, & il y regne des courans violens; de ſorte que ſi on manquoit deux ou trois canaux qui y conduiſent, on ſeroit emporté ſans reſſource au deſſous du vent: mais cet obſtacle ſeroit aiſément levé par les pilotes d'Amboine. On n'auroit qu'à battre un mur, ſans foſſé ni chemin couvert, ſeulement défendu par quatre baſtions, en mauvais état. Un petit fort, bâti ſur une hauteur qui commande la place, ne prolongeroit pas la défenſe de vingt-quatre heures.

Tous ceux qui ont vu de près & bien vu les Moluques, s'accordent à dire, qu'elles ne tiendroient pas un mois contre les forces qu'on vient d'indiquer. Si, comme il eſt vraiſemblable, les garniſons trop foibles de moitié, aigries par les traitemens qu'elles éprouvent, refuſoient de ſe battre, ou ſe battoient mollement, la conquête ſeroit plus rapide. Pour lui donner le degré de ſolidité dont elle ſeroit digne, il faudroit s'emparer de Batavia; ce qui ſeroit moins difficile qu'il ne doit le paroître. L'eſcadre, avec ceux de ſes ſoldats qu'elle n'auroit pas laiſſés en garniſon, avec la partie des troupes Hollandoiſes qui ſe ſeroit donnée au parti vainqueur, avec huit ou neuf cents hommes qu'elle recevroit à tems, viendroit ſurement à bout de cette entrepriſe. Il ſuffit, pour en être convaincu, d'avoir une idée juſte de Batavia.

L'obſtacle le plus ordinaire au ſiege des places maritimes, eſt la difficulté du débarquement: rien n'eſt plus facile à la capitale de Java. Inutilement le général Imhoff, qui ſentoit cet inconvénient, chercha-t-il à y remédier, en conſtruiſant un fort à l'embouchure du fleuve qui embellit la ville. Quand même ces ouvrages conſtruits à grands frais par des gens dépourvus de talent,

auroient été portés à leur perfection, on n'auroit pas été dans une situation beaucoup meilleure. La descente qu'on auroit rendue impraticable dans un point, seroit toujours restée ouverte par plusieurs rivieres qui tombent dans la rade, & qui sont toutes navigables pour des chaloupes.

L'ennemi une fois établi à terre, ne trouveroit qu'une cité immense sans chemin couvert, défendue par un rempart & par quelques bastions bas & irréguliers, entourée d'un fossé formé d'un côté par une riviere, & de l'autre par des canaux marécageux qu'il seroit aisé de remplir d'eau vive. Elle étoit protégée autrefois par une citadelle ; mais Imhoff, en élevant entre la ville & la place des casernes vastes & fort élevées, interrompit cette communication. On lui fit remarquer après coup cette bévue ; & il n'imagina rien de mieux pour la réparer, que de détruire deux demi-bastions du fort qui regardoient la ville. Depuis ce tems-là, elle est jointe à la citadelle.

Mais quand les fortifications seroient aussi parfaites qu'elles sont vicieuses ; quand l'artillerie qui est immense seroit dirigée par des gens habiles ; quand on substitueroit Cohorn ou Vauban aux hommes tout-à-fait ineptes, chargés de la conduite des travaux ; la place ne pourroit pas tenir : elle auroit au moins besoin de quatre mille hommes pour se défendre, & elle en a rarement plus de six cents. Aussi les Hollandois ne sont-ils pas assez aveugles pour mettre leur confiance dans une garnison si foible : ils comptent bien davantage sur la ressource des écluses qui enchaînent plusieurs petites rivieres. Ils esperent que les inondations retarderoient les opérations d'un siege, & feroient périr les assiégeans, par la contagion qu'elles causeroient. Avec plus de réflexion, on verroit qu'avant que ces saignées eussent produit leur effet, la place seroit emportée.

Le plan de conquête que pourroit former la France, conviendroit également aux intérêts de la Grande-Bretagne ; avec cette différence, que les Anglois commenceroient par se rendre maîtres du cap de Bonne-Espérance, relâche excellente dont ils ont besoin pour leur navigation aux Indes.

Le cap peut être attaqué par deux endroits : le premier eſt la baie de la Table, à l'extrémité de laquelle eſt ſitué le fort. Mais cette rade ouverte, où la violence de la mer n'eſt rompue que par une petite iſle, eſt ſi mauvaiſe dans les mois de Juin, Juillet, Août & Septembre, qu'on y a vu périr vingt-cinq vaiſſeaux en 1722, & ſept en 1736. Quoique les commodités qu'on y trouve la faſſent préférer dans les autres ſaiſons de l'année par tous les navigateurs, il eſt vraiſemblable qu'on n'y tenteroit pas la deſcente; parce que les deux côtés du port ſont couverts de batteries, qu'il ſeroit dangereux & peut-être impoſſible de démonter. On préféreroit ſans doute la baie Falſe, qui, éloignée de la premiere, de trente lieues par mer, n'eſt cependant du côté de terre qu'à trois lieues de la capitale. Le débarquement ſe feroit paiſiblement dans cet aſile ſûr; & les troupes arriveroient ſans obſtacle ſur une hauteur qui domine le fort. Comme cette citadelle, d'ailleurs fort reſſerrée, n'eſt défendue que par une garniſon de trois cents hommes, ou de quatre cents au plus, on la réduiroit en moins d'un jour avec quelques bombes. Les colons diſperſés dans un eſpace immenſe, & ſéparés les uns des autres par des déſerts, n'auroient pas le tems de venir à ſon ſecours. Peut-être ne le voudroient-ils pas quand ils le pourroient. Il doit être permis de ſoupçonner que l'oppreſſion dans laquelle ils gémiſſent, leur fait deſirer un changement de domination. La perte du cap mettroit peut-être la compagnie dans l'impoſſibilité de faire paſſer aux Indes les ſecours néceſſaires à la défenſe de ſes établiſſemens, rendroit au moins ces ſecours moins ſurs & plus diſpendieux. Par la raiſon contraire, les Anglois tireroient de grandes commodités de cette conquête, des avantages même immenſes; ſi l'on pouvoit ſe détacher de cet eſprit de monopole, contre lequel la raiſon & l'humanité réclameront toujours.

Les colonies Angloiſes de l'Amérique ſeptentrionale ont du fer, des bois, du riz, cent objets de conſommation qui manquent totalement au cap. Elles pourroient les y porter, & recevoir en échange des vins & des eaux-de-vie. Le climat & le terrain, dans

cette partie de l'Afrique, ſont ſi favorables à la culture de la vigne, qu'on peut lui donner une étendue illimitée. Qu'on ouvre des débouchés, & l'on verra un eſpace de deux cents lieues ſe couvrir de ſeps. La tolérance, la douceur du gouvernement, l'eſpérance d'une ſituation commode attireront des cultivateurs de tous les côtés. Bientôt ils ſeront en état de fournir des boiſſons ſaines, agréables, abondantes à l'Amérique Angloiſe. Qui ſait même ſi la métropole n'iroit pas chercher un jour à cette riche ſource ſes proviſions de vin, qu'elle n'achete qu'à regret de la France ?

Si la république de Hollande ne regarde pas comme imaginaires les dangers que l'amour du bien général des nations nous fait preſſentir pour ſon commerce; elle ne doit rien oublier pour les prévenir. L'état ſe rappellera que la compagnie, depuis ſon origine juſqu'en 1722, a reçu environ quinze cents vaiſſeaux, dont la charge coûtoit dans l'Inde 703, 366, 000 livres, & a été vendue plus du double en Europe; qu'en envoyant 6, 000, 000, livres dans l'Inde, elle parvient à ſe procurer des retours annuels de 40, 000, 000 livres, dont le cinquieme au plus ſe conſomme dans les Provinces-Unies; qu'au renouvellement de chaque octroi, elle a donné des ſommes conſidérables à la république; qu'elle a ſecouru l'état, lorſque l'état a eu beſoin d'être ſecouru; qu'elle a élevé une multitude de fortunes particulieres, qui ont prodigieuſement accru les richeſſes nationales; enfin, qu'elle a doublé, triplé peut-être l'activité de la métropole, en lui préſentant fréquemment l'occaſion de former de grandes entrepriſes.

La compagnie paie habituellement à l'état des droits d'entrée pour toutes les marchandiſes qu'elle reçoit des Indes. Par un réglement du 10 Juillet 1677, elle doit annuellement trente-deux mille livres pour les droits de ſortie. Elle n'a obtenu le renouvellement de ſon octroi en 1743, que ſous la condition formelle que la république percevroit trois pour cent ſur le dividende. On juge cependant que le gouvernement devroit tirer de plus grands avantages d'un privilege excluſif auſſi important.

Aucune nation, quel que fût ſon régime, n'a jamais douté

que tous les biens qui exiſtent dans un état, ne duſſent contribuer aux dépenſes du gouvernement. La raiſon de ce grand principe, eſt à la portée de tous les eſprits. Les fortunes particulieres tiennent eſſentiellement à la fortune publique. L'une ne ſauroit être ébranlée, ſans que les autres en ſouffrent. Ainſi, quand les ſujets d'un empire le ſervent de leur bourſe ou de leur perſonne, ce ſont leurs propres intérêts qu'ils défendent. La proſpérité de la patrie, eſt la proſpérité de chaque citoyen. Cette maxime, vraie dans toutes les légiſlations, eſt ſur-tout ſenſible dans les aſſociations libres.

Cependant il eſt des corps dont la cauſe, ſoit par ſa nature, ſoit par ſon étendue, ſoit par ſa complication, eſt plus eſſentiellement liée à la cauſe commune. Telle eſt en Hollande la compagnie des Indes. Son commerce a eſſentiellement les mêmes ennemis que la république; ſa ſureté ne peut avoir d'autre fondement que celle de l'état.

Les dettes publiques, ont de l'aveu de tous les hommes éclairés, ſenſiblement affoibli les Provinces-Unies, & altéré la félicité générale, par l'augmentation progreſſive des impôts, dont elles ont été la ſource. Jamais on ne ramenera la république à ſa ſplendeur primitive, ſans la décharger de l'énorme fardeau ſous lequel elle ſuccombe; & ce ſecours, elle ne peut l'attendre que d'une compagnie qu'elle a toujours encouragée, toujours protégée, toujours favoriſée. Pour mettre ce corps puiſſant en état de faire des ſacrifices & de grands ſacrifices à la patrie, il ne ſera pas néceſſaire de diminuer les bénéfices des actionnaires: il ſuffira de le rappeller à une économie, à une ſimplicité, à une adminiſtration qui furent les principes de ſes premieres proſpérités.



## CHAPITRE XLII.

*Ancienne ſageſſe des Hollandois, & leur corruption actuelle.*

Une réforme ſi néceſſaire ne ſe fera pas attendre. Cette confiance eſt due à un gouvernement qui a toujours cherché à retenir dans ſon ſein une multitude de citoyens, & à n'en employer qu'un petit nombre dans ſes établiſſemens éloignés. C'eſt aux dépens de l'Europe entiere, que la Hollande a ſans ceſſe augmenté le nombre de ſes ſujets. La liberté de conſcience dont on y jouit, & la douceur des loix y ont attiré tous les hommes qu'opprimoient en cent endroits l'intolérance & la dureté du gouvernement.

Elle a procuré des moyens de ſubſiſtance à quiconque vouloit s'établir & travailler chez elle. On a vu en différens tems les habitans des pays que dévaſtoit la guerre, aller chercher en Hollande un aſile & du travail.

L'agriculture n'y a jamais pu être un objet conſidérable; quoique la terre y ſoit cultivée auſſi parfaitement qu'elle puiſſe l'être. Mais la pêche du hareng lui tient lieu d'agriculture. C'eſt un nouveau moyen de ſubſiſtance, une école de matelots. Nés ſur les eaux, ils labourent la mer; ils en tirent leur nourriture; ils s'aguerriſſent aux tempêtes; ils apprennent ſans riſque à vaincre les dangers.

Le commerce de tranſport, qu'elle fait continuellement d'une nation de l'Europe à l'autre, eſt encore un genre de navigation qui ne conſomme pas les hommes, & les fait ſubſiſter par le travail.

Enfin, la navigation qui dépeuple une partie de l'Europe, peu-

ple la Hollande. Elle eſt comme une production du pays. Ses vaiſſeaux ſont ſes fonds de terre, qu'elle fait valoir aux dépens de l'étranger.

On connoît chez elle le luxe de commodité; il y eſt ſans recherche. On y connoît le luxe de bienſéance; il s'y trouve avec modération. La Hollande ignore le luxe de fantaiſie. Un eſprit d'ordre, de frugalité, d'avarice même, regne dans toute la nation, & il y a été entretenu avec ſoin par le gouvernement.

Les colonies ſont régies par le même eſprit. On ne les peuple guere que de la lie de la nation, ou d'étrangers; mais des loix ſéveres, une adminiſtration juſte, une ſubſiſtance facile, un travail utile donnent bientôt des mœurs à ces hommes renvoyés de l'Europe, parce qu'ils n'en avoient pas.

Le même deſſein de conſerver ſa population, préſide à ſon économie militaire. Elle entretient en Europe un grand nombre de troupes étrangeres; elle en entretient dans ſes colonies.

Les matelots, en Hollande, ſont bien payés; & des matelots étrangers ſervent continuellement ou ſur ſes vaiſſeaux marchands, ou ſur ſes vaiſſeaux de guerre.

Pour le commerce, il faut la tranquillité au dedans, la paix au dehors. Aucune nation, excepté les Suiſſes, ne cherche plus que la Hollande à ſe maintenir en bonne intelligence avec ſes voiſins; & plus que les Suiſſes, elle cherche à maintenir ſes voiſins en paix.

La république s'eſt propoſé de maintenir l'union entre les citoyens par de très-belles loix qui indiquaſſent à chaque corps ſes devoirs, par une adminiſtration prompte & déſintéreſſée de la juſtice, par des réglemens admirables pour les négocians. Elle a ſenti la néceſſité de la bonne-foi: elle en a montré dans ſes traités, & elle a cherché à la faire régner entre les particuliers.

Enfin, nous ne voyons en Europe aucune nation qui ait mieux combiné ce que ſa ſituation, ſes forces, ſa population lui per-

mettoient d'entreprendre ; & qui ait mieux connu ou ſuivi les moyens d'augmenter ſa population & ſes forces. Nous n'en voyons aucune, dont l'objet étant le commerce & la liberté, qui s'appellent, s'attirent & ſe ſoutiennent, ſe ſoit mieux conduite pour conſerver l'un & l'autre.

Mais, combien ces mœurs ſont déjà déchues & dégénérées de la pureté du gouvernement républicain ! Les intérêts perſonnels qui s'épurent par leur réunion, ſe ſont entiérement iſolés ; & la corruption eſt devenue générale. Il n'y a plus de patrie dans le pays de l'univers qui devroit inſpirer le plus d'attachement à ſes habitans.

Quels ſentimens de patriotiſme ne devroit-on pas en effet attendre d'un peuple qui peut ſe dire à lui-même. Cette terre que j'habite ; c'eſt moi qui l'ai rendue féconde ; c'eſt moi qui l'ai embellie ; c'eſt moi qui l'ai créée. Cette mer menaçante, qui couvroit nos campagnes, ſe briſe contre les digues puiſſantes que j'ai oppoſées à ſa fureur. J'ai purifié cet air, que des eaux croupiſſantes rempliſſoient de vapeurs mortelles. C'eſt par moi que des villes ſuperbes preſſent la vaſe & le limon où flottoit l'Océan. Les ports que j'ai conſtruits, les canaux que j'ai creuſés, reçoivent toutes les productions de l'univers que je diſpenſe à mon gré. Les héritages des autres peuples, ne ſont que des poſſeſſions que l'homme diſpute à l'homme ; celui que je laiſſerai à mes enfans, je l'ai arraché aux élémens conjurés contre ma demeure ; & j'en ſuis reſté le maître. C'eſt ici que j'ai établi un nouvel ordre phyſique, un nouvel ordre moral. J'ai tout fait où il n'y avoit rien. L'air, la terre, le gouvernement, la liberté : tout eſt ici mon ouvrage. Je jouis de la gloire du paſſé ; & lorſque je porte mes regards ſur l'avenir, je vois avec ſatisfaction que mes cendres repoſeront tranquillement dans les mêmes lieux où mes peres voyoient ſe former des tempêtes !

Que de motifs pour idolâtrer ſa patrie ! Cependant il n'y a plus de

patriotiſme ; il n'y a plus d'eſprit public en Hollande. C'eſt un tout, dont les parties n'ont d'autre rapport entr'elles que la place qu'elles occupent. La baſſeſſe, l'aviliſſement & la mauvaiſe-foi, ſont aujourd'hui le partage des vainqueurs de Philippe. Ils trafiquent de leur ſerment comme d'une denrée ; & ils vont devenir le rebut de l'univers, qu'ils avoient étonné par leurs travaux & par leurs vertus.

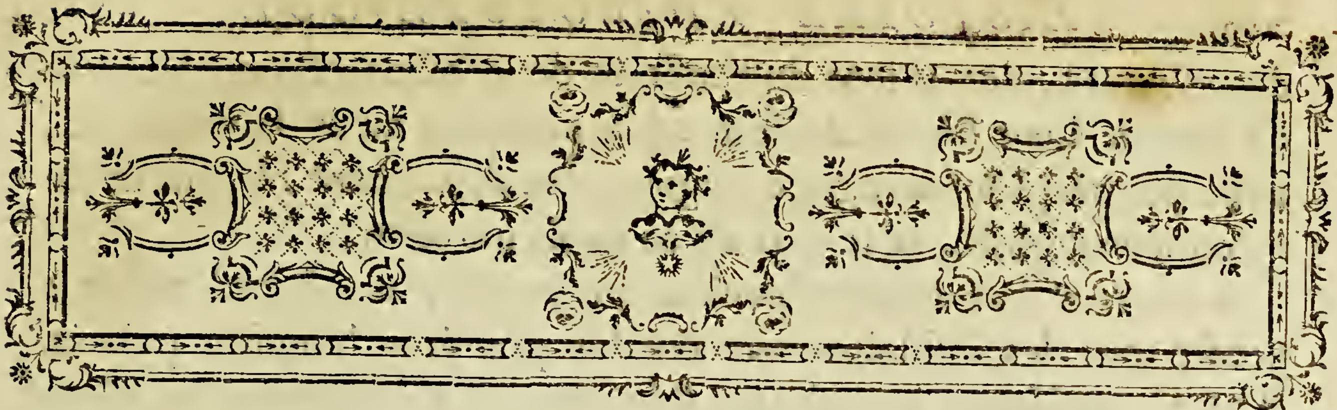
Hommes indignes du gouvernement où vous vivez, frémiſſez du moins des dangers qui vous environnent ! Avec l'ame des eſclaves, on n'eſt pas loin de la ſervitude. Le feu ſacré de la liberté, ne peut être entretenu que par des mains pures. Vous n'êtes pas dans ces tems d'anarchie, où tous les ſouverains de l'Europe, également contrariés par la nobleſſe de leurs états, ne pouvoient mettre dans leurs opérations, ni ſecret, ni union, ni célérité ; où l'équilibre des puiſſances ne pouvoit être que l'effet de leur foibleſſe mutuelle. Aujourd'hui l'autorité, devenue plus indépendante, aſſure aux monarchies des avantages dont un état libre ne jouira jamais. Que peuvent oppoſer des républicains à cette ſupériorité redoutable ? Des vertus ; & vous n'en avez plus. La corruption de vos mœurs & de vos magiſtrats, enhardit par-tout les calomniateurs de la liberté ; & votre exemple funeſte reſſerre peut-être les chaînes des autres nations. Que voulez-vous que nous répondions à ces hommes, qui, par préjugé d'éducation ou par mauvaiſe-foi, nous diſent tous les jours : le voilà ce gouvernement que vous exaltiez ſi fort dans vos écrits ; voilà les ſuites heureuſes de ce ſyſtême de liberté qui vous eſt ſi cher : aux vices que vous reprochez au deſpotiſme, ils ont ajouté un vice qui les ſurpaſſe tous, l'impuiſſance de réprimer le mal. Que répondre à cette ſatire amere de la démocratie ?

Induſtrieux Hollandois, autrefois ſi courageux, aujourd'hui ſi riches, craignez de retomber ſous le joug d'un pouvoir arbitraire que vous avez briſé, qui vous menace encore. Voulez-vous ſavoir comment on peut réunir & conſerver l'eſprit de commerce avec

l'amour de la liberté ? Contemplez, de vos rivages, cette isle & ce peuple que la nature vous offre pour modele. Ayez toujours les yeux fixés sur l'Angleterre. Si son alliance fut votre appui, sa conduite va vous servir d'instruction; son exemple, de regle.

*Fin du second Livre.*





# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE, &c.

## LIVRE TROISIEME.

*Établiſſemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales*



## CHAPITRE XLIII.

*Idée de l'ancien commerce des Anglois.*

ON ne ſait ni à quelle époque les iſles Britanniques furent peuplées, ni quelle fut l'origine de leurs premiers habitans. Tout ce que nous apprennent les monumens hiſtoriques les plus dignes de foi, c'eſt qu'elles furent ſucceſſivement fréquentées par les Phéniciens, par les Carthaginois, & par les Gaulois. Les négocians de ces nations y alloient échanger des vaſes de terre, du ſel, toutes ſortes d'inſtrumens de fer & de cuivre, contre des peaux,

des esclaves, des chiens de chasse & de combat, sur-tout contre de l'étain. Leur bénéfice étoit tel à-peu-près qu'ils le vouloient, avec des peuples sauvages qui ignoroient également le prix de ce qu'on leur portoit, & le prix de ce qu'ils livroient.

A ne consulter qu'une spéculation vague, on seroit porté à penser que les insulaires ont été les premiers hommes policés. Rien n'emprisonne les habitans du continent : ils peuvent en même tems, aller chercher au loin leur subsistance, & s'éloigner des combats. Dans les isles, la guerre & les maux d'une société trop resserrée, doivent amener plus vîte la nécessité des loix & des conventions. Cependant quelle qu'en soit la raison, on voit en général leurs mœurs & leur gouvernement formés plus tard & plus imparfaitement. Toutes les traditions l'attestent en particulier pour la Bretagne.

La domination Romaine ne fut ni assez longue, ni assez paisible, pour beaucoup avancer l'industrie des Bretons. Le peu même de progrès qu'avoient fait pendant cette époque la culture & les arts, s'anéantit aussi-tôt que cette fiere puissance se fut décidée à abandonner sa conquête. L'esprit de servitude que les peuples méridionaux de la Bretagne avoient contracté, leur ôta le courage de résister d'abord au refoulement des Pictes leurs voisins, qui s'étoient sauvés du joug, en fuyant vers le nord de l'isle, & peu après aux expéditions plus meurtrieres, plus opiniâtres & plus combinées des peuples brigands qui sortoient en foule des contrées les plus septentrionales de l'Europe.

Tous les empires eurent à gémir de cet horrible fléau, le plus destructeur peut-être dont les annales du monde aient perpétué le souvenir ; mais les calamités qu'éprouva la Grande-Bretagne, sont inexprimables. Chaque année, souvent plusieurs fois l'année, elle voyoit ses campagnes ravagées, ses maisons brûlées, ses femmes violées, ses temples dépouillés, ses habitans massacrés, mis à la torture, ou emmenés en esclavage. Tous ces malheurs se succédoient avec une rapidité qu'on a peine à suivre. Lorsque le pays fut détruit, au point de ne plus rien offrir à l'avidité de ces

barbares, ils s'emparerent du pays même. A une nation ſuccédoit une nation. La horde qui ſurvenoit, chaſſoit ou exterminoit celle qui étoit déjà établie ; & cette foule de révolutions perpétuoit l'inertie, la défiance & la miſere. Dans ces tems de découragement, les Bretons n'avoient guere de liaiſons de commerce avec le continent. Les échanges étoient même ſi rares entr'eux, qu'il falloit des témoins pour la moindre vente.

Le cours de tant d'infortunes paroiſſoit devoir être arrêté, par la réunion de tous les royaumes en un ſeul ; lorſque Guillaume le conquérant ſubjugua l'Angleterre un peu après le milieu du onzieme ſiecle. Ceux qui le ſuivoient, arrivoient de contrées un peu mieux policées, plus actives, plus induſtrieuſes que celles où ils venoient s'établir. Cette communication devoit rectifier, étendre les idées des peuples qui recevoient la loi. Malheureuſement l'introduction du gouvernement féodal, occaſionna une révolution ſi bruſque & ſi entiere dans les propriétés, que tout tomba dans la confuſion. (*)

Les eſprits ſe raſſuroient à peine. A peine les vainqueurs & les vaincus commençoient à ſe regarder comme un même peuple, que le génie & les forces de la nation furent employés à ſoutenir les prétentions de ſes ſouverains à la couronne de France. Dans ces cruelles guerres, les Anglois déployerent des talens & des vertus militaires ; mais après de grands efforts & de grands ſuccès ; ils furent repouſſés dans leur iſle, où des diſſentions domeſtiques les replongerent dans de nouvelles calamités.

Durant ces différentes périodes, le commerce fut tout entier entre les mains des Juifs & des Lombards, qu'on favoriſoit & qu'on dépouilloit, qu'on regardoit comme des hommes néceſſaires & qu'on faiſoit mourir, qu'alternativement on chaſſoit & on rappel-

(*) Si cela n'arriva pas, il faut l'attribuer à l'introduction du gouvernement féodal qui étoit alors à la fois l'unique fondement de la ſtabilité & des déſordres de la plupart des gouvernemens monarchiques de l'Europe. Sous ces vicieuſes inſtitutions, l'état continua à languir. Il ne fut guere moins travaillé par les troubles civils, qu'il l'avoit été autrefois par les incurſions des barbares.

loit. Ces désordres étoient augmentés par l'audace des pirates qui, quelquefois protégés par le gouvernement avec lequel ils partageoient leur proie, couroient indifféremment sur tous les vaisseaux, & en noyoient souvent les équipages. L'intérêt de l'argent étoit de cinquante pour cent. Il ne sortoit d'Angleterre que des cuirs, des fourrures, du beurre, du plomb, de l'étain, pour une somme modique; & trente mille sacs de laine, qui rendoient annuellement une somme plus considérable. Comme les Anglois ignoroient encore alors l'art de teindre les laines, & celui de les mettre en œuvre avec élégance; la plus grande partie de cet argent repassoit la mer. Pour remédier à cet inconvénient, on appella des manufacturiers étrangers; & il ne fut plus permis de s'habiller qu'avec des étoffes de fabrique nationale. Dans le même tems, on défendoit l'exportation des laines manufacturées & du fer travaillé; deux loix tout-à-fait dignes du siecle qui les vit naître.

Henri VII. permit aux barons d'aliéner leurs terres, & aux roturiers de les acheter. Cette loi diminua l'inégalité qui étoit entre les fortunes des seigneurs & celles de leurs vassaux. Elle mit entr'eux plus d'indépendance; elle répandit dans le peuple le desir de s'enrichir, avec l'espérance de jouir de ses richesses.

Ce desir, cette espérance étoient traversés par de grands obstacles. Quelques-uns furent levés. Il fut défendu à la compagnie des négocians établis à Londres, d'exiger dans la suite la somme de 1, 575 livres de chacun des autres marchands du royaume qui voudroient aller trafiquer aux grandes foires des Pays-Bas. Pour attacher plus de gens à la culture, on avoit statué que personne ne pourroit mettre son fils ou sa fille en aucun apprentissage, sans avoir 22 livres 10 sols de rente en fonds de terre. Cette loi absurde fut mitigée.

Malheureusement on laissa subsister en son entier, celle qui régloit le prix de toutes les choses comestibles, de la laine, du salaire des ouvriers, des étoffes, des vêtemens. De mauvaises combinaisons firent même ajouter des entraves au commerce. Le

prêt à intérêt & les bénéfices du change, furent sévérement proscrits, comme usuraires, ou comme propres à introduire l'usure. Il fut défendu d'exporter l'argent, sous quelque forme qu'il pût être; & pour que les marchands étrangers ne pussent pas l'emporter clandestinement, on les obligea à convertir en marchandises Angloises le produit entier des marchandises qu'ils avoient introduites en Angleterre. La sortie des chevaux fut prohibée. On n'étoit pas assez éclairé, pour voir que cette prohibition feroit négliger d'en multiplier, d'en perfectionner l'espece. Enfin, on établit dans toutes les villes des corporations; c'est-à-dire, que l'état autorisa tous ceux qui suivoient une même profession, à faire les réglemens qu'ils jugeroient utiles à leur conservation, à leur prospérité exclusive. La nation gémit encore d'un arrangement si contraire à l'industrie universelle, & qui réduit tout à une espece de monopole.

En voyant tant de loix bizarres, on seroit tenté de penser que Henri n'avoit que de l'indifférence pour la prospérité de son empire, ou qu'il manquoit totalement de lumieres. Cependant il est prouvé que ce prince, malgré son extrême avarice, prêta souvent sans intérêt, des sommes considérables à des négocians, qui manquoient de fonds suffisans pour les entreprises qu'ils se proposoient de faire. La sagesse de son gouvernement est d'ailleurs si bien constatée, qu'il passe avec raison, pour un des plus grands monarques qui se soient assis sur le trône d'Angleterre. Mais, malgré tous les efforts du génie, il faut plusieurs siecles à une science, avant qu'elle puisse être réduite à des principes simples. Il en est des théories, comme des machines qui commencent toujours par être très-compliquées, & qu'on ne dégage qu'avec le tems, par l'observation & l'expérience des roues parasites qui en multiplioient le frottement.

Les lumieres des regnes suivans ne furent pas beaucoup plus étendues sur les matieres qui nous occupent. Des Flamands, habitués en Angleterre, en étoient les seuls bons ouvriers. Ils étoient presque toujours insultés & opprimés par les artisans Anglois,

jaloux ſans émulation. On ſe plaignoit que tous les acheteurs alloient à eux, & qu'ils faiſoient hauſſer le prix du grain. Le gouvernement adopta ces préjugés populaires, & il défendit à tous les étrangers d'occuper plus de deux hommes dans leurs atteliers. Les marchands ne furent pas mieux traités que les ouvriers ; & ceux même qui s'étoient fait naturaliſer, ſe virent obligés de payer les mêmes droits que les marchands forains. L'ignorance étoit ſi générale, qu'on abandonnoit la culture des meilleures terres pour les mettre en pâturages, dans le même tems où les loix bornoient à deux mille le nombre des moutons dont un troupeau pourroit être composé. Toutes les liaiſons d'affaires étoient concentrées dans les Pays-Bas. Les habitans de ces provinces achetoient les marchandiſes Angloiſes, & les faiſoient circuler dans les différentes parties de l'Europe. Il eſt vraiſemblable que la nation n'auroit pris de long-tems un grand eſſor, ſans le bonheur des circonſtances.

Les cruautés du duc d'Albe firent paſſer en Angleterre d'habiles fabricans, qui tranſporterent à Londres l'art des belles manufactures de Flandres. Les perſécutions que les réformés éprouvoient en France, donnerent des ouvriers de toute eſpece à l'Angleterre. Éliſabeth, qui ne ſavoit pas eſſuyer des contradictions, mais qui vouloit le bien, & le voyoit ; deſpote & populaire ; éclairée & obéie : Eliſabeth ſe ſervit de la fermentation des eſprits, qui étoit générale dans ſes états comme dans le reſte de l'Europe. Et tandis que cette fermentation ne produiſoit chez les autres peuples que des diſputes de théologie, des guerres civiles ou étrangeres, elle fit naître en Angleterre une émulation vive pour le commerce & pour les progrès de la navigation.

Les Anglois apprirent à conſtruire chez eux leurs vaiſſeaux, qu'ils achetoient auparavant des négocians de Lubeck & de Hambourg. Bientôt ils firent ſeuls le commerce de Moſcovie, par la voie d'Archangel, qu'on venoit de découvrir ; & ils ne tarderent pas à entrer en concurrence avec les villes Anſéatiques, en Allemagne & dans le Nord. Ils commencerent le commerce de Turquie. Pluſieurs de leurs navigateurs tenterent, mais ſans fruit, de

s'ouvrir

s'ouvrir par les mers du Nord un passage aux Indes. Enfin, Drake, Stephens, Cawendish, & quelques autres, y arriverent, les uns par la mer du Sud, les autres en doublant le cap de Bonne-Espérance.

## CHAPITRE XLIV.

*Premiers voyages des Anglois aux Indes.*

LE fruit de ces voyages fut assez grand, pour déterminer en 1600, les plus habiles négocians de Londres à former une société. Elle obtint un privilege exclusif pour le commerce de l'Inde. L'acte qui le lui donnoit, en fixoit la durée à quinze ans. Il y étoit dit, que si ce privilege paroissoit nuisible au bien de l'état, il seroit aboli, & la compagnie supprimée, en avertissant les associés deux ans d'avance.

Cette réserve dut son origine, au chagrin que les communes avoient récemment témoigné, d'une concession qui pouvoit les blesser par sa nouveauté. La reine étoit revenue sur ses pas; & dans cette occasion, elle avoit parlé d'une maniere digne de servir de leçon à tous les souverains.

« Messieurs, dit-elle aux membres de la chambre, chargés de » la remercier, je suis très-touchée de votre attachement & de » l'attention que vous avez de m'en donner un témoignage au» thentique. Cette affection pour ma personne, vous avoit déter» minés à m'avertir d'une faute qui m'étoit échappée par igno» rance, mais où ma volonté n'avoit aucune part. Si vos soins » vigilans ne m'avoient découvert les maux que mon erreur » pouvoit produire, quelle douleur n'aurois-je pas ressentie, moi » qui n'ai rien de plus cher que l'amour & la conservation de mon » peuple? Que ma main se desseche subitement, que mon cœur » soit frappé d'un coup mortel, avant que j'accorde des privileges » particuliers, dont mes sujets aient à se plaindre. La splendeur

» du trône ne m'a point éblouie, au point de me faire préférer
» l'abus d'une autorité ſans bornes, à l'uſage d'un pouvoir exercé
» par la juſtice. L'éclat de la royauté n'aveugle que les princes qui
» ne connoiſſent pas les devoirs qu'impoſe la couronne. J'oſe penſer
» qu'on ne me comptera point au nombre de ces monarques. Je
» ſais que je ne tiens pas le ſceptre pour mon avantage propre,
» & que je me dois toute entiere à la nation, qui a mis en moi ſa
» confiance. Mon bonheur eſt de voir que l'état a proſpéré juſ-
» qu'ici par mon gouvernement, & que j'ai pour ſujets des hom-
» mes dignes que je renonçaſſe, pour eux, au trône & à la vie.
» Ne m'imputez pas les fauſſes meſures où l'on peut m'engager, ni
» les irrégularités qui peuvent ſe commettre ſous mon nom. Vous
» ſavez que les miniſtres des princes ſont trop ſouvent conduits
» par des intérêts particuliers; que la vérité parvient rarement aux
» rois; & qu'obligés dans la foule des affaires qui les accablent,
» de s'arrêter ſur les plus importantes, ils ne ſauroient tout voir
» par eux-mêmes. »

Les fonds de la compagnie furent d'abord peu conſidérables. L'armement de quatre vaiſſeaux, qui partirent dans les premiers jours de 1601, en abſorba une partie. On embarqua le reſte en argent & en marchandiſes.

Lancaſter, qui conduiſoit l'expédition, arriva l'année ſuivante au port d'Achem, entrepôt alors fort célebre. On y étoit inſtruit des victoires navales que ſa nation avoit remportées ſur les Eſpagnols; & cette connoiſſance lui procura l'accueil le plus diſtingué. Le roi fit pour lui, ce qu'il auroit fait pour ſon égal: il voulut que ſes propres femmes, richement vêtues, jouaſſent en ſa préſence, des airs de danſe ſur pluſieurs inſtrumens. Cette faveur fut ſuivie de toutes les facilités qu'il étoit poſſible de deſirer, pour l'établiſſement d'un commerce ſûr & avantageux. L'amiral Anglois fut reçu à Bantan, comme dans le premier lieu où il avoit relâché; & un bâtiment qu'il avoit détaché pour les Moluques, lui apporta une aſſez grande quantité de girofle & de muſcade. Avec ces précieuſes épiceries, & les poivres qu'il avoit chargés à Java, à Sumatra, il regagna heureuſement l'Europe.

La société, qui avoit chargé cet homme sage de ses intérêts, fut déterminée par ce premier succès, à former aux Indes des établissemens; mais à ne les former que du consentement des nations indigenes. Elle ne voulut pas débuter par des conquêtes. Ses expéditions ne furent que les entreprises de négocians humains & justes. Elle se fit aimer; mais cet amour ne lui valut que quelques comptoirs, & ne la mit pas en état de soutenir la concurrence des peuples qui se faisoient craindre.

Les Portugais & les Hollandois possédoient de grandes provinces, des places bien fortifiées, & de bons ports. Ces avantages assuroient leur commerce contre les naturels du pays & contre de nouveaux concurrens; facilitoient leurs retours en Europe; leur donnoient les moyens de se défaire utilement des marchandises qu'ils portoient en Asie, & d'obtenir à un prix honnête celle qu'ils vouloient acheter. Les Anglois, au contraire, dépendans du caprice des saisons & des peuples, sans force & sans asile, ne tirant leurs fonds que de l'Angleterre même, ne pouvoient faire un commerce avantageux. Ils sentirent qu'on acquéroit difficilement de grandes richesses sans de grandes injustices; & que pour surpasser, ou même balancer les nations qu'ils avoient censurées; il falloit imiter leur conduite.

Le projet de faire des établissemens solides & de tenter des conquêtes, paroissoit au dessus des forces d'une société naissante; mais elle se flatta qu'elle seroit protégée, parce qu'elle se croyoit utile. Ses espérances furent trompées. Elle ne put rien obtenir de Jacques I. prince foible, infecté de la fausse philosophie de son siecle, bel-esprit, subtil & pédant, plus fait pour être à la tête d'une université que d'un empire. La compagnie, par son activité, par sa persévérance, par le bon choix de ses officiers & de ses facteurs, suppléa au secours que lui refusoit son souverain. Elle bâtit des forts; elle fonda des colonies aux isles de Java, de Pouleron d'Amboine & de Banda. Elle partagea ainsi avec les Hollandois, le commerce des épiceries, qui sera toujours le plus solide de l'Orient, parce que son objet est devenu un besoin réel. Il étoit

encore plus important dans ce tems-là, parce que le luxe de fantaisie n'avoit pas fait alors en Europe les progrès qu'il a faits depuis; & que les toiles des Indes, les étoffes, les thés, les vernis de la Chine, n'avoient pas le débit prodigieux qu'ils ont aujourd'hui.

## CHAPITRE XLV.

*Démêlés des Anglois avec les Hollandois.*

LES Hollandois n'avoient pas chassé les Portugais des isles où croissent les épiceries, pour y laisser établir une nation dont la puissance maritime, le caractere & le gouvernement, rendoient la concurrence plus redoutable. Ils avoient des avantages sans nombre sur leurs rivaux; de puissantes colonies: une marine exercée; des alliances bien cimentées; un grand fonds de richesses; la connoissance du pays, & celle des principes & des détails du commerce: tout cela manquoit aux Anglois, qui furent attaqués de toutes les manieres.

Leur rival commença par les écarter des lieux fertiles où il avoit formé des établissemens. Dans les isles où son autorité n'étoit pas encore établie, il chercha à les rendre odieux aux naturels du pays, par des accusations où la vérité n'étoit pas moins blessée que la bienséance. Ces honteux moyens n'ayant pas eu tout le succès que les Hollandois s'en étoient promis, ces marchands avides se déciderent pour des actes de violence. Une occasion extraordinaire, fit commencer les hostilités plutôt qu'on ne l'avoit prévu.

C'est un usage à Java, que les épouses disputent à leurs époux les premieres faveurs de l'amour. Cette espece de guerre, que les hommes se font honneur de terminer au plutôt, & les femmes de prolonger le plus qu'il leur est possible, dure quelquefois des semaines entieres. Le roi de Bantam venoit de vaincre la résistance d'une nouvelle épouse, & il donnoit des fêtes publiques

pour célébrer ſa victoire. Les étrangers qui étoient dans le port, furent invités à ces réjouiſſances. Ce fut un malheur pour les Anglois, d'y être traités avec trop de diſtinction. Les Hollandois les rendirent reſponſables de ces préférences, & ne différerent pas d'un inſtant leur vengeance. Ils fondirent ſur eux de toutes parts.

L'Océan Indien devint à cette époque, le théatre des plus ſanglans combats entre les navigateurs des deux nations. Ils ſe cherchoient, ils s'attaquoient, ils ſe combattoient, en gens qui vouloient vaincre ou mourir. Le courage étoit égal des deux côtés; mais les forces étoient différentes. Les Anglois ſuccomboient, lorſque quelques eſprits modérés chercherent en Europe, où le feu de la guerre ne s'étoit pas communiqué, des moyens de conciliation. Le plus bizarre fut adopté, par un aveuglement dont il ne ſeroit pas aiſé de trouver la cauſe.

Les deux compagnies ſignerent en 1619, un traité, qui portoit que les Moluques, Amboine & Banda, appartiendroient en commun aux deux nations. Que les Anglois auroient un tiers, & les Hollandois les deux tiers des productions dont on fixeroit le prix. Que chacun contribueroit à proportion de ſon intérêt, à la défenſe de ces iſles. Qu'un conſeil, compoſé de gens expérimentés de chaque côté, régleroit à Batavia toutes les affaires du commerce. Que cet accord, garanti par les ſouverains reſpectifs, dureroit vingt ans. Et que s'il s'élevoit dans cet intervalle des différends qui ne puſſent être accommodés par les deux compagnies, ils ſeroient décidés par le roi de la Grande-Bretagne, & les États-Généraux des Provinces-Unies. Entre toutes les conventions politiques dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, on en trouveroit difficilement une plus extraordinaire. Elle eut le ſort qu'elle devoit avoir.

Les Hollandois n'en furent pas plutôt inſtruits aux Indes, qu'ils s'occuperent des moyens de la rendre nulle. La ſituation des choſes favoriſoit leurs vues. Les Eſpagnols & les Portugais avoient profité de la diviſion de leurs ennemis, pour s'établir de nouveau dans les Moluques. Ils pouvoient s'y affermir; & il y avoit du danger à leur en laiſſer le tems. Les commiſſaires Anglois convinrent de

l'avantage qu'il y auroit de les attaquer ſans délai ; mais ils ajouterent, qu'ils n'avoient rien de ce qu'il falloit pour y concourir. Leur déclaration qu'on avoit prévue, fut enrégiſtrée ; & leurs aſſociés entreprirent ſeuls une expédition, dont ils ſe réſerverent tout le fruit. Il ne reſtoit aux agens de la compagnie de Hollande qu'un pas à faire, pour mettre toutes les épiceries entre les mains de leurs maîtres ; c'étoit de chaſſer leurs rivaux de l'iſle d'Amboine. On y réuſſit par une voie bien extraordinaire.

Un Japonois, qui étoit au ſervice des Hollandois dans Amboine, ſe rendit ſuſpect par une curioſité indiſcrete. On l'arrêta, & il confeſſa qu'il s'étoit engagé avec les ſoldats de ſa nation, à livrer la fortereſſe aux Anglois. Son aveu fut confirmé par celui de ſes camarades. Sur ces diſpoſitions unanimes, on mit aux fers les auteurs de la conſpiration, qui ne la déſavouerent pas, & qui même la confirmerent. Une mort honteuſe étouffa le complot dans le ſang de tous les coupables. Tel eſt le récit des Hollandois.

Les Anglois n'ont jamais vu dans cette accuſation, que l'effet d'une avidité ſans bornes. Ils ont ſoutenu, qu'il étoit abſurde de ſuppoſer, que dix facteurs & onze ſoldats étrangers, aient pu former le projet de s'emparer d'une place où il y avoit une garniſon de deux cents hommes. Quand même ces malheureux auroient vu la poſſibilité de faire réuſſir un plan ſi extravagant, n'en auroient-ils pas été détournés par l'impoſſibilité d'être ſecourus contre les forces ennemies qui les auroient aſſiégés de toutes parts ? Il faudroit, pour rendre vraiſemblable une pareille trahiſon, d'autres preuves qu'un aveu des accuſés arraché à force de tortures. Les tourmens de la queſtion n'ont jamais donné de lumieres que ſur le courage ou la foibleſſe de ceux qu'un préjugé barbare y condamnoit. Ces conſidérations appuyées de pluſieurs autres à-peu-près auſſi preſſantes, ont rendu le récit de la conſpiration d'Amboine ſi ſuſpect, qu'elle n'a été regardée communément que comme un voile, dont s'étoit enveloppée un avarice atroce.

Le miniſtere de Jacques I. & la nation entiere, occupés alors de ſubtilités eccléſiaſtiques & de la diſcuſſion des droits du roi &

du peuple, ne s'apperçurent point des outrages que le nom Anglois recevoit dans l'Orient. Cette indifférence produisoit une circonspection qui dégénéra bientôt en foiblesse. Cependant le courage de ces insulaires se soutint mieux au Coromandel & au Malabar.

## CHAPITRE XLVI.

### *Démêlés des Anglois avec les Portugais.*

Ils avoient formé des comptoirs à Mazulipatam, à Calicut, en plusieurs autres ports, & même à Delhy. Surate, le plus riche entrepôt de ces contrées, tenta leur ambition en 1611. On étoit disposé à les y recevoir; mais les Portugais déclarerent, que si l'on souffroit l'établissement de cette nation, ils brûleroient toutes les villes de la côte, & se saisiroient de tous les bâtimens Indiens. Ce ton en imposa au gouvernement. Midleton, déchu de ses espérances, fut réduit à se retirer de devant la place, à travers une nombreuse flotte, à laquelle il fit plus de mal qu'il n'en reçut.

Le capitaine Thomas Best arriva l'année suivante dans ces parages avec de plus grandes forces. Il fut reçu à Surate sans contradiction. Les agens qu'il portoit avoient à peine commencé leurs opérations, qu'on vit paroître un redoutable armement, sorti de Goa. Réduit à l'alternative, de trahir les intérêts qu'on lui avoit confiés, ou de s'exposer aux plus grands périls pour les défendre, l'amiral Anglois ne balança pas. Deux fois il attaqua les Portugais, & deux fois, malgré l'extrême infériorité de son escadre, il remporta la victoire. Cependant l'avantage que les vaincus tiroient de leur position, de leurs ports, de leurs forteresses, rendoient toujours la navigation des Anglois dans le Guzurate, très-difficile. Il fallut se battre encore contre un ennemi opiniâtre, que ses défaites ne rebutoient pas. On ne parvint à jouir de quelque tranquillité, qu'en l'achetant par de nouveaux combats & de nouveaux triomphes.

## CHAPITRE XLVII.

*Liaisons des Anglois avec la Perse.*

LE bruit de ces éclatans succès, contre une nation, qui jusqu'alors avoit passé pour invincible, pénétra jusqu'à la capitale de la Perse.

Cette vaste région, si célebre dans l'antiquité, paroît avoir été libre dans sa plus ancienne forme de gouvernement. Sur les ruines d'une république corrompue, s'éleva la monarchie. Les Perses furent long-tems heureux sous cette forme d'administration, les mœurs étoient simples comme les loix. A la fin, l'esprit de conquête s'empara des souverains. Alors, les trésors de l'Assyrie, les dépouilles de plusieurs nations commerçantes, les tributs d'un grand nombre de provinces, firent entrer des richesses immenses dans l'empire; & ces richesses ne tarderent pas à tout changer. Le désordre fut poussé si loin, que le soin des amusemens publics parut attirer l'attention principale du gouvernement.

Un peuple qui ne vivoit que pour le plaisir, ne pouvoit tarder à être asservi. Il le fut successivement par les Macédoniens, par les Parthes, par les Arabes, par les Tartares, & vers la fin du quinzieme siecle par les sophis, qui prétendoient descendre d'Aly, auteur de la fameuse réforme, qui divisa le mahométisme en deux branches.

Nul prince de cette nouvelle race ne se rendit aussi célebre que Schah-Abbas, surnommé le grand. Il conquit le Kandahar, plusieurs places importantes sur la mer Noire, une partie de l'Arabie, & chassa les Turcs de la Géorgie, de l'Arménie, de la Mésopotamie, de tous les pays qu'ils avoient conquis au-delà de l'Euphrate.

Ces victoires produisirent des changemens remarquables dans l'intérieur de l'empire. Les grands avoient profité des troubles civils pour se rendre indépendans : on les abaissa; & les postes importans

importans furent tous confiés à des étrangers, qui ne vouloient ni ne pouvoient former des factions. La milice étoit en possession de disposer du trône suivant son caprice : on la contint par des troupes étrangeres, qui avoient une religion & des habitudes différentes. L'anarchie avoit rendu les peuples enclins à la sédition : on plaça dans les villes & dans les campagnes, des colonies choisies entre les nations les plus opposées aux anciens habitans, par les mœurs & le caractere. Il sortit de ces arrangemens le despotisme le plus absolu, peut-être, qu'ait jamais éprouvé aucune contrée.

Ce qui est étonnant, c'est que le grand Abbas ait su allier à ce gouvernement, oppresseur de sa nature, quelques vues d'utilité publique. Il appella tous les arts à lui, & les établit à la cour & dans les provinces. Tous ceux qui apportoient dans ses états un talent, quel qu'il fût, étoient surs d'être accueillis, d'être aidés, d'être récompensés. Il disoit souvent, que les étrangers étoient le plus bel ornement d'un empire, & donnoient plus d'éclat au prince, que les magnificences du luxe le plus recherché.

Pendant que la Perse sortoit de ses ruines par les différentes branches d'industrie qui s'établissoient de toutes parts, une colonie d'Arméniens, transférée à Ispahan, portoit au centre de l'empire l'esprit de commerce. Bientôt ces négocians, & ceux des naturels du pays qui savoient les imiter, furent répandus dans l'Orient, en Hollande, en Angleterre, dans la Méditerranée & dans la Baltique ; par-tout où les affaires étoient vives & considérables. Le sophi s'associoit lui-même à leurs entreprises, & leur avançoit des sommes considérables, qu'ils faisoient valoir dans les marchés les plus renommés de l'univers. Ils étoient obligés de lui remettre ses fonds aux termes convenus ; & s'ils les avoient accrus par leur industrie, il leur accordoit quelque récompense.

Les Portugais qui s'apperçurent qu'une partie du commerce des Indes avec l'Asie & avec l'Europe, alloit prendre sa direction par la Perse, y mirent des entraves. Ils ne souffroient pas que le Persan achetât des marchandises ailleurs que dans leurs magasins. Ils en

fixoient le prix ; & s'ils lui permettoient d'en tirer quelquefois du lieu de la fabrication, c'étoit toujours sur leurs vaisseaux, & en exigeant un fret & des droits énormes. Cette tyrannie révolta le grand Abbas, qui, instruit du ressentiment des Anglois, leur proposa de réunir leurs forces de mer à ses forces de terre, pour assiéger Ormuz. Cette place fut attaquée par les armes combinées des deux nations, & prise en 1622, après deux mois de combats. Les conquérans s'en partagerent le butin, qui fut immense, & la ruinerent ensuite de fond en comble.

A trois ou quatre lieues delà, s'offroit sur le continent un port nommé Gomron, ou Bender-Abassi. La nature ne paroissoit pas l'avoir destiné à être habité. Il est situé au pied de montagnes excessivement élevées. On y respire un air embrasé. Des vapeurs mortelles s'élevent continuellement des entrailles de la terre. Les campagnes sont noires & arides, comme si le feu les avoit brûlées. Malgré ces inconvéniens, l'avantage qu'avoit Bender-Abassi d'être placé à l'entrée du golfe, le fit choisir par le monarque Persan, pour servir d'entrepôt au grand commerce qu'il se proposoit de faire aux Indes. Les Anglois furent associés à ce projet. On leur accorda une exemption perpétuelle de tous les droits, & la moitié du produit des douanes, à condition qu'ils entretiendroient au moins deux vaisseaux de guerre dans le golfe. Cette précaution parut indispensable, pour rendre vain le ressentiment des Portugais, dont la haine étoit encore redoutable.

Dès ce moment Bender-Abassi qui n'avoit été jusqu'alors qu'un vil hameau de pêcheurs, devint une ville florissante. Les Anglois y portoient les épiceries, le poivre, le sucre, des marchés de l'Orient ; le fer, le plomb & les draps, des ports de l'Europe. (*) Le bénéfice qu'ils faisoient sur ces marchandises, étoit grossi par un fret excessivement cher, que leur payoient les Arméniens, qui restoient encore en possession de la plus riche branche du commerce des Indes.

(*) Ils ajouterent depuis à leur cargaison les draps que la Perse recevoit auparavant de leur compagnie de Turquie.

Ces négocians avoient entrepris depuis long-tems le trafic des toiles. Ils n'avoient été ſupplantés, ni par les Portugais, qui n'étoient occupés que de pillage, ni par les Hollandois, dont les épiceries avoient fixé toute l'attention. On pouvoit craindre d'ailleurs, de ne pouvoir ſoutenir la concurrence d'un peuple, également riche, induſtrieux, actif, économe. Les Arméniens faiſoient alors ce qu'ils ont toujours fait depuis. Ils paſſoient aux Indes; ils y achetoient du coton; ils le diſtribuoient aux fileuſes; ils faiſoient fabriquer les toiles ſous leurs yeux; ils les portoient à Bender-Abaſſi, d'où elles paſſoient à Iſpahan. De là, elles ſe diſtribuoient dans les différentes provinces de l'empire, dans les états du grand-ſeigneur, & juſqu'en Europe, où l'on contracta l'habitude de les appeller Perſes; quoiqu'il ne s'en ſoit jamais fabriqué qu'à la côte du Coromandel. Telle eſt l'influence des noms ſur les opinions, que l'erreur populaire, qui attribue à la Perſe les toiles des Indes, paſſera peut-être, avec le cours des ſiecles, pour une vérité inconteſtable dans l'eſprit des ſavans à venir. Les difficultés inſurmontables que ces ſortes d'erreurs ont jetées dans l'hiſtoire de Pline & des autres anciens, doivent nous rendre infiniment précieux les travaux des ſavans de nos jours, qui recueillent les procédés de la nature & des arts, pour les tranſmettre à la poſtérité.

En échange des marchandiſes qu'on portoit à la Perſe, elle donnoit les productions de ſon territoire, ou le fruit de ſon induſtrie.

La ſoie, qui étoit la premiere des marchandiſes. On en recueilloit, on en exportoit alors une grande quantité.

La laine de Caramanie, qui reſſemble beaucoup à celle de vigogne. Elle étoit employée avec ſuccès dans les manufactures de chapeaux & dans quelques étoffes. Les chevres qui la donnent ont cela de particulier, que la toiſon tombe d'elle-même au mois de Mai.

Les turquoiſes, qui étoient plus ou moins parfaites, ſuivant celle des trois mines dont on les tiroit. Elles entroient autrefois dans la parure de nos femmes.

Les brocards d'or, d'un prix ſupérieur à tout ce qu'ont produit

les plus célebres manufactures. Il y en avoit de fimples, & d'autres à deux faces fans envers. On en faifoit des rideaux, des portieres, & des carreaux magnifiques. (*)

Les tapis, qu'on a depuis fi bien imités en Europe, & qui ont été long-tems un des plus riches meubles de nos appartemens.

** Le maroquin, qui avoit ainfi que les autres cuirs, un degré de derfection qu'on ne favoit pas lui donner ailleurs.

(***) Le chagrin, le poil de chevre, l'eau-rofe, les racines pour la médecine, les gommes pour la teinture, les dattes, les chevaux, les armes, plufieurs autres chofes, dont les unes fe vendoient aux Indes, & les autres étoient portées en Europe.

Quoique les Hollandois fuffent parvenus à s'approprier tout le commerce de l'Inde orientale, ils ne virent pas fans jaloufie ce qui fe paffoit en Perfe. Il leur parut que les privileges, dont leur rival jouiffoit dans la rade de Bender-Abaffi, pouvoient être compenfés par l'avantage qu'ils avoient de poffeder une plus grande quantité d'épiceries, & ils entrerent avec lui en concurrence. (****)

---

(*) Autour du métier qui fervoit à la fabrique de ces grandes pieces d'étoffe, cinq ou fix hommes faifoient rouler vingt-cinq ou trente navettes à la fois. De ces labyrinthes de l'induftrie fortoient des rideaux, des portieres & des carreaux magnifiques.

(*) Le maroquin étoit toujours apprêté avec de la chaux ; on fe fervoit de fel & de noix de gale, au lieu de fan, dont l'ufage étoit inconnu aux Perfans.

(***) Le chagrin fe fait avec de la peau de croupe d'âne : au lieu de la graine de moutarde, employée ailleurs pour le grainer, on fe fervoit de la graine de casbin.

(****) Leur commerce s'établit d'abord fur un fyftême peu lucratif. Ils étoient obligés de dépofer leur cargaifon dans les magafins du prince, qui leur donnoit en échange des marchandifes du pays. Peu-à-peu on baiffa fi fort les prix de leurs denrées, on hauffa fi fort le prix de celles du monarque, qu'ils perdoient confidérablement. Cette oppreffion finit durant la guerre d'Angleterre. Ils conclurent alors avec la cour d'Ifpahan un traité, qui portoit que la compagnie de Hollande pourroit faire entrer tous les ans dans l'empire pour un million de marchandifes qui, libres de tous droits, feroient vendues où & à qui elle voudroit ; & que fi elle en portoit davantage, elle paieroit pour le furplus les droits accoutumés. Pour prix du facrifice qu'on lui faifoit, elle s'obligea d'acheter tous les ans du gouvernement fix cents bales de foie crue, de deux cents feize livres chacune, à raifon de cinq cent cinquante florins la bale ; ce qui étoit le double du prix de la foie dans toute la Perfe : mais elle fe dédommageoit avec les particuliers des pertes qu'elle faifoit avec la cour.

## CHAPITRE XLVIII.

### *Décadence des Anglois aux Indes.*

LEs Anglois pourſuivis dans tous les marchés par un ennemi puiſſant, acharné ſans ceſſe à leur ruine, ſuccomboient par-tout. Leur chûte fut accélérée, par les diſſentions civiles & religieuſes, qui inondoient de ſang leur patrie, qui y étouffoient tous les ſentimens, toutes les lumieres. De plus grands intérêts firent totalement oublier les Indes; & la compagnie, opprimée, découragée, n'étoit plus rien à la mort inſtructive & terrible de Charles I.

Cromwel, irrité que les Hollandois euſſent été favorables aux malheureux Stuarts, & donnaſſent un aſile aux Anglois qu'il avoit proſcrits; indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers; fier de ſes ſuccès; ſentant ſes forces & celles de la nation à laquelle il commandoit, voulut la faire reſpecter & ſe venger. Il déclara la guerre à la Hollande.

De toutes les guerres maritimes dont l'hiſtoire a conſervé le ſouvenir, c'eſt la plus ſavante; la plus illuſtre, par la capacité des chefs & le courage des matelots; la plus féconde en combats opiniâtres & meurtriers. Les Anglois eurent l'avantage, & ils le durent à la grandeur de leurs vaiſſeaux, que l'Europe a imitée depuis.

Le protecteur, qui donna la loi, ne fit pas pour les Indes tout ce qu'il pouvoit. Il ſe contenta d'y aſſurer le commerce Anglois, de faire déſavouer le maſſacre d'Amboine, & de preſcrire des dédommagemens pour les deſcendans des malheureuſes victimes de cette action horrible. On ne fit nulle mention dans le traité, des forts que les Hollandois avoient enlevés à la nation dans l'iſle de Java, & dans pluſieurs des Moluques. A la vérité, la reſtitution de l'iſle de Pouleron fut ſtipulée; mais les uſurpateurs, ſecondés par le négociateur Anglois qui s'étoit laiſſé corrompre, ſurent ſi bien éluder cet article, qui pouvoit & devoit leur donner un concurrent pour les épiceries, qu'il n'eut jamais d'exécution.

## CHAPITRE XLIX.

*Rétabliſſement du commerce Anglois dans l'Inde.*

MALGRÉ ces négligences, dès que la compagnie eut obtenu en 1657, du protecteur, le renouvellement de ſon privilege, & qu'elle ſe vit ſolidement appuyée par l'autorité publique, elle montra une vigueur que ſes malheurs paſſés lui avoient fait perdre. Son courage s'accrut avec ſes droits.

Le bonheur qu'elle avoit en Europe, la ſuivit en Aſie. L'Arabie, la Perſe, l'Indoſtan, l'eſt de l'Inde, la Chine, tous les marchés que les Anglois avoient anciennement pratiqués, leur furent ouverts. On les y reçut même avec plus de franchiſe & de confiance qu'ils n'en avoient éprouvé autrefois. Les affaires y furent fort vives, & les bénéfices très-conſidérables. Il ne manquoit à leur fortune, que de pénétrer au Japon : ils le tenterent. Mais les Japonois, inſtruits par les Hollandois que le roi d'Angleterre avoit épouſé une fille du roi de Portugal, ne voulurent pas recevoir les Anglois dans leurs ports. (*)

Malgré cette contrariété, les proſpérités de la compagnie furent très-brillantes. L'eſpoir de donner encore plus d'étendue & de ſolidité à ſes affaires, la flattoit agréablement, lorſqu'elle ſe vit arrêtée dans ſa carriere par une rivalité que ſes propres ſuccès avoient fait naître.

(*) L'officier qui avoit été chargé de cette tentative délicate, demanda ſi après la mort de cette princeſſe, les vaiſſeaux de ſa nation ſeroient admis dans l'empire : *Ne l'eſpérez pas*, lui dit-on ; *les ordres de l'empereur ſont comme la ſueur qui ne rentre plus dans le corps lorſqu'elle en eſt ſortie.*



## CHAPITRE L.

### *Malheurs & fautes des Anglois aux Indes.*

DEs négocians, échauffés par la connoiſſance des gains qu'on faiſoit dans l'Inde, réſolurent d'y naviguer. Charles ſecond, qui n'étoit ſur le trône qu'un particulier voluptueux & diſſipateur, leur en vendit la permiſſion; tandis que d'un autre côté, il tiroit des ſommes conſidérables de la compagnie, pour l'autoriſer à pourſuivre ceux qui entreprenoient ſur ſon privilege. Une concurrence de cette nature, devoit dégénérer en brigandage. Les Anglois, devenus ennemis, couroient les uns ſur les autres avec un acharnement, une animoſité qui les décrierent dans les mers d'Aſie.

Les Hollandois voulurent mettre à profit cette ſinguliere criſe. Ces républicains s'étoient trouvés aſſez long-tems les ſeuls maîtres du commerce des Indes. Ils en avoient vu avec chagrin ſortir une partie de leurs mains, à la fin des troubles civils d'Angleterre. La ſupériorité de leurs forces leur fit eſpérer de la recouvrer, lorſque les deux nations commencerent en 1664, la guerre dans toutes les parties du monde : mais les hoſtilités ne durerent pas aſſez long-tems, pour réaliſer ces vaſtes eſpérances. La paix leur interdiſant la force ouverte, ils ſe déterminerent à attaquer les ſouverains du pays, pour les obliger de fermer leurs ports à leur rival. La conduite folle & mépriſable des Anglois, accrut l'audace Hollandoiſe. Elle alla juſqu'à les chaſſer ignominieuſement de Bantam en 1680.

Une inſulte auſſi grave & auſſi publique, ranima la compagnie Angloiſe. La paſſion de rétablir ſa réputation, de ſatisfaire ſa vengeance, de ma ntenir ſes intérêts, la détermina aux plus grands efforts. Elle arma une flotte de vingt-trois vaiſſeaux, où furent embarqués huit mille hommes de troupes réglées. On mettoit à la voile, lorſque les ordres du monarque ſuſpendirent le départ. Charles, dont les beſoins & la corruption ne connoiſſoient point de

bornes, avoit eſpéré que pour faire révoquer cette défenſe, on lui donneroit un argent immenſe. N'en pouvant obtenir de ſes ſujets, il ſe détermina à en recevoir de ſes ennemis. Il ſacrifia l'honneur & le commerce de ſa nation à 2, 250, 000 livres, que lui firent compter les Hollandois, que de ſi grands préparatifs avoient effrayés. L'expédition projetée n'eut point lieu.

La compagnie épuiſée par les frais d'un armement que la vénalité de la cour avoit rendu inutile, envoya ſes bâtimens aux Indes, ſans les fonds néceſſaires pour former des cargaiſons; mais avec ordre à ſes facteurs de les raſſembler ſur ſon crédit, ſi la choſe étoit poſſible. La fidélité qu'elle avoit montrée juſqu'alors dans ſes engagemens, fit trouver 6,750,000 livres. Rien n'eſt plus extraordinaire que la maniere dont on s'y prit pour les payer.

Joſias Child, qui de directeur de la compagnie en étoit devenu le tyran, fit paſſer à l'inſu, dit-on, de ſes collegues, des ordres aux Indes, pour qu'on imaginât des prétextes, quels qu'ils puſſent être, de fruſtrer les prêteurs de leur créance. C'eſt à ſon frere Jean Child, gouverneur de Bombay, que l'exécution de ce ſyſtême d'iniquité fut plus particuliérement confiée. Auſſi-tôt, cet homme avide, inquiet & féroce, annonce au gouverneur de Surate, des prétentions plus folles les unes que les autres. Ces demandes ayant été accueillies comme elles le méritoient, il fond ſur tous les vaiſſeaux qui appartenoient aux ſujets de la cour de Delhy, & de préférence ſur les navires expédiés de Surate, comme les plus riches. Il ne reſpecte pas même les bâtimens qui naviguoient munis de ſes paſſeports; & il pouſſe l'audace juſqu'à s'emparer d'une flotte chargée de vivres pour une armée Mogole. Cet horrible brigandage, qui dura toute l'année 1688, cauſa dans tout l'Indoſtan des dommages ineſtimables.

Aurengzeb, qui tenoit les rênes de l'empire d'une main ferme, ne différa pas d'un moment la punition d'un ſi grand outrage. Un de ſes lieutenans débarque au commencement de 1689, avec vingt mille hommes à Bombay, iſle importante du Malabar, qu'une princeſſe de Portugal avoit portée en dot à Charles ſecond, & que ce

ce monarque avoit cédée à la compagnie en 1668. A l'approche de l'ennemi ; l'on abandonne le fort de Magazan avec tant de précipitation, qu'on y oublie de l'argent, des vivres, plusieurs caisses remplies d'armes, & quatorze pieces de gros canon. Le général Indien, enhardi par ce premier avantage, attaque les Anglois dans la plaine, les bat & les réduit à se renfermer tous dans la principale forteresse, où il les investit, & où il espere les forcer bientôt de se rendre.

Child, aussi lâche dans le danger qu'il avoit paru audacieux dans ses pirateries, envoie sur le champ des députés à la cour, pour y demander grace. Après bien des supplications, bien des bassesses, ces Anglois sont admis devant l'empereur, les mains liées & la face prosternée contre terre. Aurengzeb, qui vouloit conserver une liaison qu'il croyoit utile à ses états, ne fut pas inflexible. Après avoir parlé en souverain irrité, en souverain qui pouvoit & devoit peut-être se venger, il céda au repentir & aux soumissions. L'éloignement de l'auteur des troubles, un dédommagement convenable pour ceux de ses sujets qu'on avoit pillés : tels furent les actes de justice auxquels le despote le plus absolu qui fut jamais, réduisit ses volontés suprêmes. A ces conditions si modérées, il fut permis aux Anglois de continuer à jouir des privileges qu'ils avoient obtenus dans les rades Mogoles à des époques différentes.

Ainsi finit cette malheureuse affaire, qui interrompit le commerce de la compagnie pendant plusieurs années ; qui occasionna une dépense de neuf à dix millions ; qui causa la perte de cinq gros vaisseaux, & d'un plus grand nombre de moindre grandeur ; qui coûta la vie à plusieurs milliers d'excellens matelots, & qui se termina par la ruine du crédit & de l'honneur de la nation : deux choses dont la valeur est au dessus de tous les calculs.

En changeant de maximes & de conduite, la compagnie pouvoit se flatter de sortir du précipice affreux où elle s'étoit jetée elle-même. Une révolution qui lui étoit étrangere, ruina bientôt ces douces espérances. Jacques second, despote & fanatique, mais le prince de son siecle qui entendoit le mieux la marine & le com-

merce, fut précipité du trône. Cet événement arma l'Europe entiere. Les suites de ces sanglantes divisions, sont assez connues. L'on ignore peut-être que les armateurs François enleverent à la Grande-Bretagne quatre mille deux cents bâtimens marchands qui furent évalués six cent soixante-quinze millions de livres; & que la plupart des vaisseaux qui revenoient des Indes, se trouverent compris dans cette fatale liste.

Ces déprédations furent suivies d'une disposition économique, qui devoit accélérer la ruine de la compagnie. Les réfugiés François avoient porté en Irlande & en Ecosse la culture du lin & du chanvre. Pour encourager cette branche d'industrie, on crut devoir proscrire l'usage des toiles des Indes, excepté les mousselines, & celles qui étoient nécessaires au commerce d'Afrique. Un corps déjà si épuisé, pouvoit-il résister à un coup imprévu, si accablant?

La paix qui devoit finir tant de malheurs, y mit le comble. Il s'éleva dans les trois royaumes un cri général contre la compagnie. Ce n'étoit pas sa décadence qui lui suscitoit des ennemis; elle ne faisoit que les enhardir. Ses premiers pas avoient été contrariés. Dès 1615 quelques politiques avoient déclamé contre le commerce des Indes orientales. Ils l'accusoient d'affoiblir les forces navales, par une grande consommation d'hommes; & de diminuer sans dédommagement, les expéditions pour le Levant & pour la Russie. Ces clameurs, quoique contredites par des hommes éclairés, devinrent si violentes vers l'an 1628, que la compagnie se voyant exposée à l'animosité de la nation, s'adressa au gouvernement. Elle le supplioit d'examiner la nature de son commerce; de le prohiber, s'il étoit contraire aux intérêts de l'état; & s'il lui étoit favorable, de l'autoriser par une déclaration publique. Le tems n'avoit qu'assoupi cette opposition nationale; & elle se renouvella plus furieuse que jamais, au tems dont nous parlons. Ceux qui étoient moins rigides dans leurs spéculations, consentoient qu'on fît le commerce des Indes; mais ils soutenoient qu'il devoit être ouvert à toute la nation. Un privilege exclusif leur paroissoit un attentat manifeste contre la liberté. Selon eux, les peuples n'avoient

établi un gouvernement, qu'en vue de procurer le bien général; & l'on y portoit atteinte en immolant, par d'odieux monopoles, l'intérêt public à des intérêts privés. Ils fortifioient ce principe fécond & inconteftable, par une expérience affez récente. Durant la rebellion, difoient-ils, les marchands particuliers, qui s'étoient emparés des mers d'Afie, y porterent le double des marchandifes nationales qu'on demandoit auparavant, & ils fe trouverent en état de donner les marchandifes en retour, à un prix affez bas pour fupplanter les Hollandois dans tous les marchés de l'Europe. Mais ces républicains habiles, certains de leur perte, fi les Anglois conduifoient plus long-tems les affaires fur les principes d'une liberté entiere, firent infinuer à Cromwel par quelques perfonnes qu'ils avoient gagnées, de former une compagnie exclufive. Ils furent fecondés dans leurs menées par les négocians Anglois qui faifoient alors ce commerce, & qui fe promettoient pour l'avenir des gains plus confidérables, lorfque devenus feuls vendeurs, ils donneroient la loi aux confommateurs. Le protecteur, trompé par les infinuations artificieufes des uns & des autres, renouvella le monopole, mais pour fept ans feulement; afin de pouvoir revenir fur fes pas, s'il fe trouvoit qu'il eût pris un mauvais parti.

Ce parti ne paroiffoit pas mauvais à tout le monde. Affez de gens penfoient que le commerce des Indes ne pouvoit réuffir, qu'à l'aide d'un privilege exclufif: mais plufieurs d'entr'eux foutenoient que la charte du privilege actuel n'en étoit pas moins nulle, parce qu'elle avoit été accordée par des rois qui n'en avoient pas le droit. Ils rappelloient plufieurs actes de cette nature, caffés par le parlement, fous Edouard III. fous Henri IV. fous Jacques I. fous d'autres regnes. Charles II. avoit à la vérité gagné un procès de cette nature à la cour des Plaidoyers Communs, mais fur une raifon puérile. Ce tribunal avoit ofé dire, *que le prince devoit avoir l'autorité d'empêcher que tous les fujets puffent commercer avec les infideles, dans la crainte que la pureté de leur foi ne s'altérât.*

Quoique les partis dont on a parlé euffent des vues particulieres & même oppofées, ils fe réuniffoient tous dans le projet de rendre

le commerce libre, ou de faire annuller du moins le privilege de la compagnie. La nation, en général, se déclaroit pour eux : mais le corps attaqué leur opposoit ses partisans, les ministres, tout ce qui tenoit à la cour, qui faisoit elle-même, cause commune avec lui. Des deux côtés, on employa la voie des libelles, de l'intrigue, de la corruption. Du choc de ces passions, il sortit un de ces orages, dont la violence ne se fait guere sentir qu'en Angleterre. Les factions, les sectes, les intérêts se heurterent avec impétuosité. Tout, sans distinction de rang, d'âge, de sexe se partagea. Les plus grands événemens n'avoient pas excité plus d'enthousiasme. La compagnie, pour appuyer la chaleur de ses défenseurs, offrit de prêter de grandes sommes, à condition qu'on lui laisseroit son privilege. Ses adversaires en offrirent de plus considérables pour le faire révoquer.

Les deux chambres, devant qui s'instruisoit ce grand procès, se déclarerent pour les particuliers. Il leur fut permis de faire ensemble ou séparément, le commerce de l'Inde. Ils s'associerent & formerent une nouvelle compagnie. L'ancienne obtint la permission de continuer ses armemens jusqu'à l'expiration très-prochaine de sa charte. Ainsi, l'Angleterre eut à la fois deux compagnies des Indes orientales, autorisées par le parlement, au lieu d'une seule établie par l'autorité royale.

On vit alors ces deux corps aussi ardens à se détruire réciproquement, qu'ils l'avoient été à s'établir. L'un & l'autre avoient goûté les avantages qui revenoient du commerce ; & se regardoient avec cette jalousie, cette haine, que l'ambition & l'avarice ne manquent jamais d'inspirer. Leur division se manifesta par de grands éclats en Europe, & sur-tout aux Indes. Les deux sociétés se rapprocherent enfin ; & finirent par unir leurs fonds en 1702. Depuis cette époque, les affaires de la compagnie furent conduites avec plus de lumieres, de sagesse & de dignité. Les principes du commerce, qui se développoient de plus en plus en Angleterre, influerent sur son administration, autant que le permettoient les intérêts de son monopole. Elle améliora ses anciens établissemens ; elle en

forma de nouveaux. Ce qu'une plus grande concurrence lui ôtoit de bénéfice, elle cherchoit à se le procurer par des ventes plus considérables. Son privilege étoit attaqué avec moins de violence depuis qu'il avoit reçu la sanction des loix, & obtenu la protection du parlement.

Quelques disgraces passageres, troublerent ses prospérités. Les Anglois avoient formé en 1702, un établissement dans l'isle de Pulocondor, dépendante de la Cochinchine. Leur but étoit de prendre part au commerce de ce riche royaume, jusqu'alors trop négligé. Une sévérité outrée révolta seize soldats Macassars, qui faisoient partie de la garnison. Dans la nuit du 3 Mars 1705, ils mirent le feu aux maisons du fort, & massacrerent les Européens, à mesure qu'ils sortoient pour l'éteindre. De quarante-cinq qu'ils étoient, trente périrent de cette maniere; le reste tomba sous les coups des naturels du pays, mécontens de l'insolence de ces étrangers. La compagnie perdit par cet événement les dépenses que lui avoit coûtées son entreprise, les fonds qui étoient dans son comptoir, & les espérances qu'elle avoit conçues.

Les malheurs qu'elle éprouva en 1719 à Sumatra, eurent des suites moins funestes. Cette grande isle fut fréquentée par les Anglois, dès leur arrivée aux Indes; mais ce ne fut qu'en 1688 qu'ils s'y fixerent. Ils chasserent les Hollandois de Bencouli, ville considérable de la côte occidentale, bâtie sur une baie large & commode; & ils s'établirent à leur place. Les conquérans trouverent ces insulaires portés à traiter avec eux; & ces dispositions furent d'abord sagement cultivées. Une conduite si mesurée ne dura pas long-tems. Les agens de la compagnie ne tarderent pas à se livrer à cet esprit de rapine & de tyrannie, que les Européens portent si généralement en Asie. Il commença à s'élever entr'eux & les naturels du pays quelques nuages qui grossirent peu-à-peu. La défiance & l'animosité n'avoient plus de bornes, lorsqu'on apperçut à quelques milles de la côte, sortir de terre les fondemens d'une forteresse. A cette vue, les habitans de Bencouli prirent les armes. Tout le pays se joignit à eux. En moins de rien, tous les édifices

de la compagnie furent réduits en cendres, les Anglois battus & obligés de s'embarquer avec ce qu'ils purent emporter d'effets. Leur profcription ne fut pas longue. La crainte de retomber fous le joug de l'impitoyable Hollandois qui étoit en force fur la frontiere, les fit rappeller. Ils tirerent de leur défaftre l'avantage de pouvoir achever fans contradiction le fort Malboroug, où ils font encore.

Ces troubles étoient à peine appaifés, qu'il s'en éleva de nouveaux dans le Malabar & dans d'autres contrées. Comme ils tiroient tous leur fource de l'avarice & de l'inquiétude des employés de la compagnie, elle y mit fin, en abandonnant les prétentions injuftes qui les avoient fait naître. De plus grands intérêts fixerent bientôt fon attention.



## CHAPITRE LI.

*Guerres des Anglois & des François.*

L'ANGLETERRE & la France entrerent en guerre en 1744. Toutes les parties de l'univers devinrent le théatre de leurs divifions. Dans l'Inde, comme ailleurs, chaque nation foutint fon caractere. Les Anglois, toujours animés de l'efprit de commerce, attaquerent celui de leurs ennemis, & le détruifirent. Les François, fideles à leur paffion pour les conquêtes, s'emparerent du principal établiffement de leur concurrent. Les événemens firent voir lequel des deux peuples avoit agi avec plus de fageffe. Celui qui ne s'étoit occupé que de fon agrandiffement, tomba dans une inaction entiere; tandis que l'autre, privé du centre de fa puiffance, donnoit plus d'étendue à fes entreprifes.

A peine les deux nations avoient mis fin aux hoftilités qui les divifoient, qu'elles entrerent comme auxiliaires dans les démêlés des princes de l'Inde. Peu après elles reprirent les armes pour leurs propres intérêts. Avant la fin des troubles, les François fe trouverent

chaſſés du continent & des mers d'Aſie. A la paix de 1763, la compagnie Angloiſe ſe trouva en poſſeſſion de l'empire, en Arabie, dans le golfe Perſique, ſur les côtes du Malabar & du Coromandel, & dans le Bengale.

Toutes ces régions different par le climat, par les mœurs, par le ſol, par les productions, par l'induſtrie, par les ventes & par les achats. Elles doivent être exactement & profondément connues. Nous allons les parcourir d'un pas rapide. On ſentira que leur deſcription appartient ſpécialement à l'hiſtoire de la nation, qui s'y eſt procuré une influence plus marquée, & qui en retire les plus grands avantages.

## CHAPITRE LII.

*Commerce général de la mer Rouge, & celui des Anglois en particulier.*

L'Arabie eſt une des plus grandes péninſules du monde connu. Elle a pour limites, au nord, la Syrie, le Diarbek & l'Irak-Arabi; au midi, l'Océan Indien; au levant, le ſein Perſique; au couchant, la mer Rouge qui la ſépare de l'Afrique. On la diviſe communément en trois régions, l'Arabie-Pétrée, l'Arabie-Déſerte, & l'Arabie-Heureuſe; noms analogues au ſol de chacune de ces contrées.

L'Arabie-Pétrée eſt la plus occidentale & la moins étendue des trois Arabies. Elle eſt généralement inculte, & preſque par-tout couverte de rochers. On ne voit dans l'Arabie-Déſerte que des plaines arides, des monceaux de ſable que le vent éleve & qu'il diſſipe, des montagnes eſcarpées, qu'une tendre verdure n'embellit jamais. Les ſources d'eau y ſont ſi rares, qu'on ſe les eſt toujours diſputées les armes à la main. L'Arabie-Heureuſe doit moins ce titre impoſant à ſa fertilité, qu'au voiſinage des ſtériles contrées qui l'environnent. Ces diverſes régions, quoiqu'expoſées à des chaleurs fort

vives, jouiſſent d'un ciel conſtamment pur, conſtamment ſerein.

Tous les monumens atteſtent que ce pays étoit peuplé dans la plus haute antiquité. On croit que ſes premiers habitans ſont venus de la Syrie & de la Chaldée. Rien ne nous apprend en quel tems ils ont commencé à être des peuples policés, ni ſi leurs lumieres leurs ſont venues des Indes, ou s'ils les ont acquiſes. Il paroît que le ſabéiſme étoit leur religion, avant même qu'ils connuſſent les peuples de la haute Aſie. De bonne heure ils ont eu des idées ſublimes de la divinité. Ils rendoient un culte aux aſtres, comme à des corps animés par des eſprits céleſtes. Leur religion n'a été ni atroce, ni abſurde ; & quoique ſuſceptibles de ces enthouſiaſmes ſubits qui ſont ſi communs chez les peuples méridionaux, il ne paroît pas que le fanatiſme les ait infectés juſqu'au tems de Mahomet. Les Arabes du déſert avoient un culte moins éclairé. Pluſieurs ont adoré le ſoleil, & quelques-uns lui ont immolé des hommes. Il y a une vérité qui ſe prouve par l'étude de l'hiſtoire, & par l'inſpection du globe de la terre. Les religions ont toujours été cruelles dans les pays arides, ſujets aux inondations, aux volcans ; & elles ont toujours été douces dans les pays que la nature a bien traités. Toutes portent l'empreinte du climat où elles ſont nées.

Lorſque Mahomet eut établi une nouvelle religion dans ſa patrie, il ne lui fut pas difficile de donner du zele à ſes ſectateurs ; & ce zele en fit des conquérans. Ils porterent leur domination, des mers de l'Occident à celles de la Chine, & des Canaries aux iſles Moluques. Ils y porterent auſſi les arts utiles qu'ils perfectionnoient. Les Arabes furent moins heureux dans les beaux-arts, où ils montrerent à la vérité quelque génie ; mais aucune idée de ce goût que la nature a donné quelque tems après aux peuples qui ſe ſont faits leurs diſciples.

Peut-être le génie, enfant de l'imagination qui crée, appartient-il aux pays chauds, féconds en productions, en ſpectacles, en événemens merveilleux qui excitent l'enthouſiaſme ; tandis que le goût, qui

qui choisit & moissonne dans les champs où le génie a semé, semble convenir davantage à des peuples sobres, doux & modérés, qui vivent sous un ciel heureusement tempéré. Peut-être aussi ce même goût, qui ne peut être que le fruit d'une raison épurée & mûrie par le tems, demande-t-il une certaine stabilité dans le gouvernement, mêlée d'une certaine liberté dans les esprits ; un progrès insensible de lumieres, qui, donnant une plus grande étendue au génie, lui fait saisir des rapports plus justes entre les objets, & une plus heureuse combinaison de ces sensations mixtes, qui font les délices des ames délicates. Ainsi les Arabes, presque toujours poussés en des climats brûlans par la guerre & le fanatisme, n'eurent jamais cette température de gouvernement & de situation, qui forme le goût. Mais ils apporterent dans les pays de leurs conquêtes, les sciences qu'ils avoient comme pillées dans le cours de leurs ravages, & tous les arts nécessaires à la prospérité des nations.

Aucun peuple de leur tems n'entendit le commerce comme eux. Aucun peuple n'eut un commerce aussi vaste. Ils s'en occupoient dans le cours même de leurs conquêtes. De l'Espagne au Tonquin, ils avoient des négocians, des manufactures, des entrepôts ; & les autres peuples, du moins ceux de l'Occident, tiroient d'eux, & les lumieres, & les arts, & les denrées utiles aux commodités, à la conservation & à l'agrément de la vie.

Quand la puissance des califes commença à décliner, les Arabes, à l'exemple de plusieurs nations qu'ils avoient soumises, secouerent le joug de ces princes, & le pays reprit peu-à-peu l'ancienne forme de son gouvernement, ainsi que ses premieres mœurs. A cette époque, la nation divisée en tribus, comme autrefois, sous la conduite de chefs différens, retomba dans son premier caractere, dont le fanatisme & l'ambition l'avoient fait sortir.

Les Arabes, avec une petite taille, un corps maigre, une voix grêle, ont un tempérament robuste, le poil brun, le visage basané, les yeux noirs & vifs, une physionomie ingénieuse, mais rarement agréable. Ce contraste de traits & de qualités, qui paroissoient

incompatibles, femblent s'être réunis dans cette race d'hommes, pour en faire une nation finguliere, dont la figure & le caractere tranchent affez fortement entre les Turcs, les Africains & les Perfans, dont ils font environnés. Graves & férieux, ils attachent de la dignité à leur longue barbe, parlent peu, fans geftes, fans s'interrompre, fans fe choquer dans leurs expreffions. Ils fe piquent entr'eux de la plus exacte probité, par une fuite de cet amour-propre & de cet efprit patriotique, qui joints enfemble, font qu'une nation, une horde, un corps, s'eftime, fe ménage, fe préfere à tout le refte de la terre. Plus ils confervent leur caractere flegmatique, plus ils font redoutables dans la colere qui les en fait fortir. Ce peuple a de l'intelligence, & même de l'ouverture pour les fciences; mais il les cultive peu, foit défaut de fecours ou même de befoins; aimant mieux fouffrir, fans doute, les maux de la nature, que les peines du travail. Les Arabes de nos jours n'ont aucun monument de génie, aucune production de leur induftrie, qui les rende recommandables dans l'hiftoire de l'efprit humain.

Leur paffion dominante, c'eft la jaloufie, tourment des ames ardentes, foibles, oifives, à qui l'on pourroit demander, fi c'eft par eftime ou par mépris d'elles-mêmes qu'elles font méfiantes. C'eft des Arabes, dit-on, que plufieurs nations de l'Afie, de l'Afrique, de l'Europe même, ont emprunté les viles précautions que cette odieufe paffion infpire, contre un fexe qui doit être le dépofitaire, & non le tributaire de nos plaifirs. Auffi-tôt que leurs filles font nées, ils rapprochent par une forte de couture les parties que la nature a féparées, & n'y laiffent libre que l'efpace qui eft néceffaire pour les écoulemens naturels. Les chairs adherent peu-à-peu à mefure que l'enfant prend fon accroiffement, de forte qu'on eft obligé de les féparer par une incifion, lorfque le tems du mariage eft arrivé. On fe contente quelquefois d'y paffer un anneau. Les femmes font foumifes comme les filles, à cet ufage outrageant pour la vertu. La feule différence eft, que l'anneau des filles ne peut s'ôter, & que celui des femmes a une efpece de

ſerrure, dont le mari ſeul a la clef. Cette pratique, connue dans toutes les parties de l'Arabie, eſt preſque généralement reçue dans celle qui porte le nom de Pétrée.

Telle eſt la nation en général. La différente maniere de vivre des peuples qui la compoſe a du jeter néceſſairement dans leur caractere quelques ſingularités dignes d'être remarquées.

Le nombre des Arabes qui habitent le déſert, peut monter à deux millions. Ils ſont partagés en un grand nombre de hordes, plus ou moins nombreuſes, plus ou moins conſidérables; mais toutes indépendantes les unes des autres. Leur gouvernement eſt ſimple. Un chef héréditaire, aſſiſté de quelques vieillards, termine les différends, punit les coupables. S'il eſt hoſpitalier, humain & juſte, on l'adore. Eſt-il fier, cruel, avare, on le met en pieces, & on lui donne un ſucceſſeur de ſa famille.

Ces peuples campent dans toutes les ſaiſons. Ils n'ont point de demeure fixe, & ils s'arrêtent par-tout où ils trouvent de l'eau, des fruits, des pâturages. Cette vie errante leur paroît pleine de délices; & ils regardent les Arabes ſédentaires comme des eſclaves. Ils vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux. Leurs habits, leurs tentes, leurs cordages, les tapis ſur leſquels ils couchent; tout ſe fait avec la laine de leurs brebis, avec le poil de leurs chevres & de leurs chameaux. C'eſt l'occupation des femmes dans chaque famille, & dans tout le déſert il n'y eut jamais un ouvrier. Ce qu'ils conſomment de tabac, de café, de riz, de dattes, eſt payé par le beurre qu'ils portent ſur la frontiere, par plus de vingt mille chameaux, qu'ils vendent annuellement 48 livres au moins par tête. Ces animaux ſi utiles dans l'Orient, étoient conduits autrefois en Syrie. La plupart ont pris la route de la Perſe, depuis que les guerres continuelles y en ont multiplié le beſoin & diminué l'eſpece.

Comme ces objets ne ſuffiſent pas aux Arabes pour ſe procurer les choſes qui leur manquent, ils ont imaginé de mettre à contribution les caravanes que la ſuperſtition mene dans leurs ſables. La plus nombreuſe qui va de Damas à la Mecque, achete la ſureté

de ſon voyage par un tribut de cent bourſes, ou de cent cinquante mille livres, auquel le grand-ſeigneur s'eſt ſoumis, & qui, par d'anciennes conventions, ſe partage entre toutes les hordes. Les autres caravanes s'arrangent uniquement avec les hordes, ſur le territoire deſquelles il leur faut paſſer.

Indépendamment de cette reſſource, les Arabes de la partie du déſert qui eſt le plus au nord, en ont cherché une autre dans leurs brigandages. Ces hommes ſi humains, ſi fideles, ſi déſintéreſſés entr'eux, ſont féroces & avides avec les nations étrangeres. Hôtes bienfaiſans & généreux ſous leurs tentes, ils dévaſtent habituellement les bourgades & les petites villes de leur voiſinage. On les trouve bons peres, bons maris, bons maîtres; mais tout ce qui n'eſt pas de leur famille, eſt leur ennemi. Leurs courſes s'étendent ſouvent fort loin; & il n'eſt pas rare que la Syrie, la Méſopotamie, la Perſe, en ſoient le théatre.

Les Arabes, qui ſe vouent au brigandage, s'aſſocient avec les chameaux, pour un commerce ou une guerre dont l'homme a tout le profit, & l'animal, la principale peine. Comme ces deux êtres doivent vivre enſemble, ils ſont élevés l'un pour l'autre. L'Arabe forme ſon chameau, dès la naiſſance, aux exercices & aux rigueurs qu'il doit ſupporter toute ſa vie. Il l'accoutume à travailler beaucoup, & à conſommer peu. L'animal paſſe de bonne heure les jours ſans boire, & les nuits ſans dormir. On l'exerce à plier ſes jambes ſous le ventre, pour laiſſer charger ſon dos de fardeaux qu'on augmente inſenſiblement, à meſure que ſes forces croiſſent par l'âge & par la fatigue. Dans cette éducation ſinguliere, dont il paroît que les rois ſe ſervent quelquefois pour mieux dompter les peuples, à proportion qu'on double ſes travaux, on diminue ſa ſubſiſtance. On le forme à la courſe par l'émulation. Un cheval Arabe eſt le rival qu'on préſente au chameau. Celui-ci, moins prompt & moins léger, laſſe à la fin ſon vainqueur dans la longueur des routes. Quand le maître & le chameau ſont prêts & dreſſés pour le brigandage, ils partent enſemble, traverſent les ſables du déſert, & vont attendre ſur les confins le marchand ou le voyageur, pour

les piller. L'homme dévaſte, maſſacre, enleve; & le chameau porte le butin. Si ces compagnons de fortune ſont pourſuivis, ils hâtent leur fuite. Le maître voleur monte ſon chameau favori, pouſſe la troupe, fait juſqu'à trois cents lieues en huit jours, ſans décharger ſes chameaux, ni leur donner qu'une heure de repos par jour, avec un morceau de pâte pour toute nourriture. Souvent ils paſſent tout ce tems-là ſans boire, à moins qu'ils ne ſentent par haſard une ſource à quelque diſtance de leur route; alors ils doublent le pas, & courent à l'eau avec une ardeur qui les fait boire, en une ſeule fois, pour la ſoif paſſée & pour la ſoif à venir. Tel eſt cet animal, ſi ſouvent célébré dans la bible, dans l'alcoran, & dans les romans orientaux.

Ceux des Arabes qui habitent les cantons où l'on trouve quelques maigres pâturages, & un ſol propre à la culture de l'orge, nourriſſent des chevaux qui ſont les meilleurs que l'on connoiſſe. De tous les pays du monde, on cherche à ſe procurer de ces chevaux, pour embellir & réparer les races de cette eſpece animale, qui, dans aucun lieu de la terre, n'a ni la vîteſſe, ni la beauté, ni l'intelligence des chevaux Arabes. Les maîtres vivent avec eux comme avec des domeſtiques, ſur le ſervice, ſur l'attachement deſquels ils peuvent compter; & il leur arrive ce qui eſt commun à tous les peuples nomades, ſur-tout à ceux qui traitent les animaux avec bonté; c'eſt que les animaux & les hommes prennent quelque choſe de l'eſprit & des mœurs les uns des autres. Ces Arabes ont de la ſimplicité, de la douceur, de la docilité; & les religions différentes qui ont régné dans ces contrées, les gouvernemens dont ils ont été les ſujets ou les tributaires, ont altéré bien peu le caractere qu'ils avoient reçu du climat ou des habitudes.

Les Arabes fixés ſur l'Océan Indien & ſur la mer Rouge; ceux qui habitent ce qu'on appelle l'Arabie-Heureuſe, étoient autrefois un peuple doux, amoureux de la liberté, content de ſon indépendance, ſans ſonger à faire des conquêtes. Ils étoient trop attachés au beau ciel, ſous lequel ils vivoient, à une terre qui fourniſſoit, preſque ſans culture à leurs beſoins, pour être tentés de dominer

ſous un autre climat, dans d'autres campagnes. Mahomet changea leurs idées ; mais il ne leur reſte plus rien de l'impulſion qu'il leur avoit donnée. Leur vie ſe paſſe à fumer, à prendre du café, de l'opium & du ſorbet. Ces plaiſirs ſont précédés ou ſuivis de parfums exquis qu'on brûle devant eux, & dont ils reçoivent la fumée dans leurs habits, légérement imprégnés d'une aſperſion d'eau-roſe.

Avant que les Portugais euſſent intercepté la navigation de la mer Rouge, les Arabes avoient plus d'activité. Ils étoient les agens de tout le commerce qui ſe faiſoit par cette voie. Aden, ſitué à l'extrémité la plus méridionale de l'Arabie, ſur la mer des Indes, en étoit l'entrepôt. La ſituation de ſon port, qui lui procuroit des liaiſons faciles avec l'Egypte, l'Ethiopie, l'Inde & la Perſe, en avoit fait pendant pluſieurs ſiecles, un des plus floriſſans comptoirs de l'Aſie. Quinze ans après avoir réſiſté au grand Albuquerque, qui vouloit le détruire en 1513, il ſe ſoumit aux Turcs, qui n'en reſterent pas long-tems les maîtres. Le roi d'Yemen, poſſeſſeur de la ſeule portion de l'Arabie, qui mérite d'être appellée Heureuſe, les en chaſſa, & attira toutes les affaires à Moka, rade de ſes états, qui n'avoit été juſqu'alors qu'un village.

Elles furent d'abord peu conſidérables. La myrrhe, l'encens, l'aloès, le baume de la Mecque, quelques aromates, quelques drogues propres à la médecine, faiſoient la baſe de ce commerce. Ces objets, dont l'exportation continuellement arrêtée par des droits exceſſifs, ne paſſe pas aujourd'hui 700, 000 livres, étoient dans ces tems-là plus recherchés qu'ils ne l'ont été depuis : mais ce devoit être toujours peu de choſe. Le café fit bientôt après une grande révolution.

Le cafier vint originairement de la haute Éthiopie, où il a été connu de tems immémorial, où il eſt encore cultivé avec ſuccès. M. Lagrenée de Mezieres, un des agens les plus éclairés que la France ait jamais employés aux Indes, a poſſédé de ſon fruit, & en a fait ſouvent uſage. Il l'a trouvé beaucoup plus gros, un peu plus long, moins verd, & preſque auſſi parfumé que celui qu'on a commencé à cueillir dans l'Arabie vers la fin du quinzieme ſiecle.

On croit communément qu'un mollach, nommé Chadely, fut le premier Arabe qui fit uſage du café, dans la vue de ſe délivrer d'un aſſoupiſſement continuel, qui ne lui permettoit pas de vaquer convenablement à ſes prieres nocturnes. Ses derviches l'imiterent. Leur exemple entraîna les gens de loi. On ne tarda pas à s'appercevoir que cette boiſſon purifioit le ſang par une douce agitation, diſſipoit les peſanteurs de l'eſtomac, égayoit l'eſprit; & ceux même qui n'avoient pas beſoin de ſe tenir éveillés, l'adopterent. Des bords de la mer Rouge il paſſa à Médine, à la Mecque, & par les pélerins, dans tous les pays mahométans.

Dans ces contrées, où les mœurs ne ſont pas auſſi libres que parmi nous, où la jalouſie des hommes & la retraite auſtere des femmes rendent la ſociété moins vive, on imagina d'établir des maiſons publiques, où ſe diſtribuoit le café. Celles de Perſe devinrent bientôt des lieux infames, ou de jeunes Georgiens, vêtus en courtiſanes, repréſentoient des farces impudiques, & ſe proſtituoient pour de l'argent. Lorſque la cour eut fait ceſſer des diſſolutions ſi révoltantes, ces maiſons furent un aſile honnête pour les gens oiſifs, & un lieu de délaſſement pour les hommes occupés. Les politiques s'y entretenoient de nouvelles; les poëtes y récitoient leurs vers, & les mollachs y débitoient des ſermons, qui étoient ordinairement payés de quelques aumônes.

Les choſes ne ſe paſſerent pas ſi paiſiblement à Conſtantinople. On n'y eut pas plutôt ouvert des cafés, qu'ils furent fréquentés avec fureur. On n'en ſortoit pas. Le grand muphti, déſeſpéré de voir les moſquées abandonnées, décida que cette boiſſon étoit compriſe dans la loi de Mahomet qui proſcrit les liqueurs fortes. Le gouvernement, qui ſert ſouvent la ſuperſtition dont il eſt quelquefois la dupe, fit auſſi-tôt fermer des maiſons qui déplaiſoient ſi fort aux prêtres, chargea même les officiers de police de s'oppoſer à l'uſage de cette liqueur dans l'intérieur des familles. Un penchant déclaré triompha de toutes ces ſévérités. On continua de boire du café; & même les lieux où il ſe diſtribuoit, ſe trouverent bientôt en plus grand nombre qu'auparavant.

Au milieu du dernier fiecle, le grand-vifir Kuproli fe tranfporta déguifé dans les principaux cafés de Conftantinople. Il y trouva une foule de gens mécontens qui, perfuadés que les affaires du gouvernement font en effet celles de chaque particulier, s'en entretenoient avec chaleur, & cenfuroient avec une hardieffe extrême la conduite des généraux & des miniftres. Il paffa delà dans les tavernes où l'on vendoit du vin. Elles étoient remplies de gens fimples, la plupart foldats, qui, accoutumés à regarder les intérêts de l'état comme ceux du prince qu'ils adorent en filence, chantoient gaiement, parloient de leurs amours, de leurs exploits guerriers. Ces dernieres fociétés, qui n'entraînent point d'inconvénient, lui parurent devoir être tolérées; mais il jugea les premieres dangereufes dans un état defpotique. Il les fupprima, & perfonne n'a entrepris depuis de les rétablir. Ce réglement, qui ne s'étend pas plus loin que la capitale de l'empire, n'y a pas diminué l'ufage du café, & en a peut-être étendu la confommation. Toutes les rues, tous les marchés en offrent de tout fait; & il n'y a point de maifon où on n'en prenne au moins deux fois le jour. Dans quelques-unes même on en verfe indifféremment à toute heure, parce qu'il eft d'ufage d'en préfenter à tous ceux qui arrivent, & qu'il feroit également impoli de ne le point offrir, ou de le refufer.

Dans le tems précifément qu'on fermoit les cafés à Conftantinople, on en ouvroit à Londres. Cette nouveauté y fut introduite en 1652 par un marchand nommé Edouard, qui revenoit du Levant. Elle fe trouva du goût des Anglois; & toutes les nations de l'Europe l'ont depuis adoptée, mais avec une modération inconnue dans les climats où la religion défend le vin.

L'arbre qui produit le café, croît dans le territoire de Betelfagui, ville de l'Yemen, fituée à dix lieues de la mer Rouge, dans un fable aride. On l'y cultive dans une étendue de cinquante lieues de long, fur quinze & vingt de large. Son fruit n'a pas le même degré de perfection par-tout. Celui qui croît fur les lieux élevés, eft plus petit, plus verd, plus pefant, & préféré généralement.

On

On compte en Arabie douze millions d'habitans, qui, la plupart font leurs délices du café. Le bonheur de le prendre en nature eſt réſervé aux citoyens riches. La multitude eſt réduite à la coque & à la pellicule de cette précieuſe feve. Ces reſtes mépriſés, lui forment une boiſſon aſſez claire, qui a le goût du café, ſans en avoir ni l'amertume, ni la force. On trouve à vil prix ces objets à Betelfagui, qui eſt le marché général. C'eſt-là auſſi que s'achete tout le café qui doit ſortir du pays par terre. Le reſte eſt porté à Moka, qui en eſt éloigné de trente-cinq lieues, ou dans les ports plus voiſins de Lohia ou d'Hodeida, d'où il eſt conduit ſur de légers bâtimens à Jedda. Les Egyptiens le vont prendre dans la derniere de ces places, & tous les autres peuples dans la premiere.

L'exportation du café peut être évaluée à douze millions cinq cent cinquante mille livres peſant. Les compagnies Européennes entrent dans ces achats pour un million & demi; les Perſans, pour trois millions & demi; la flotte de Suez, pour ſix millions & demi; l'Indoſtan, les Maldives, & les colonies Arabes de la côte d'Afrique, pour cinquante milliers; les caravanes de terre, pour un million.

Comme les cafés enlevés par les caravanes, & par les Européens, ſont les mieux choiſis, ils coûtent ſeize à dix-ſept ſols la livre. Les Perſans, qui ſe contentent des cafés inférieurs, ne paient la livre que douze à treize ſols. Elle revient aux Egyptiens à quinze ou ſeize, parce que leurs cargaiſons ſont compoſées en partie de bon, & en partie de mauvais café. En réduiſant le café à quatorze ſols la livre, qui eſt le prix moyen, ſon exportation annuelle doit faire entrer en Arabie 8, 785, 000 livres. Cet argent ne lui reſte pas; mais il la met en état de payer ce que les marchés étrangers verſent de leurs productions dans ſes ports de Jedda & de Moka.

Moka reçoit de l'Abyſſinie des moutons, des dents d'éléphant, de la civette & des eſclaves. De la côte orientale de l'Afrique, il vient de l'or, des eſclaves, de l'ambre, de l'ivoire: du golfe Perſique, des dattes, du tabac, du bled: de Surate, une quantité immenſe de groſſes toiles, peu de belles: de Bombay & de Pon-

dichery, du fer, du plomb, du cuivre, qui y ont été portés d'Europe : du Malabar, du riz, du gingembre, du poivre, du safran d'Inde, du kaire, du cardamome, des planches même : des Maldives, du benjoin, du bois d'aigle, du poivre, que ces isles se sont procurés par des échanges : du Coromandel, quatre ou cinq cents balles de toiles, presque toutes bleues. La plus grande partie de ces marchandises, qui peuvent être vendues six millions, trouve sa consommation dans l'intérieur du pays. Le reste, sur-tout les toiles, se distribue dans l'Abyssinie, à Socotora, & sur la côte orientale de l'Afrique.

Aucune des affaires qui se traitent à Moka, ainsi que dans tout l'Yemen, à Sanaa même, sa capitale, n'est entre les mains des naturels du pays. Les avanies, dont ils sont continuellement menacés par le gouvernement, les empêchent même de s'y intéresser. Toutes les maisons de commerce sont tenues par des Banians de Surate ou du Guzurate, qui ne manquent jamais de regagner leur patrie, aussi-tôt que leur fortune est faite. Ils cedent alors leurs établissemens à des négocians de leur nation, qui disparoissent à leur tour, pour être remplacés par d'autres.

Autrefois les compagnies Européennes, qui ont le privilege exclusif de commercer au-delà du cap de Bonne-Espérance, avoient établi des agens à Moka. Malgré une capitulation solemnelle qui avoit fixé à deux & un quart pour cent, les droits qu'on devoit payer, ils y éprouvoient des vexations fréquentes. Le gouverneur de la place exigeoit d'eux des présens qui lui servoient à acheter la faveur des courtisans, ou celle du prince même. Cependant les bénéfices qu'ils faisoient sur les marchandises d'Europe qu'ils débitoient, sur les draps spécialement, leur faisoit dévorer tant d'humiliations. Lorsque le Caire s'avisa de fournir ces différens objets, il ne fut pas possible de soutenir sa concurrence; & l'on renonça à des établissemens fixes.

Le commerce se fit par des vaisseaux partis d'Europe avec le fer, le plomb, le cuivre, l'argent, néceffaires pour payer le café qu'on vouloit acheter. Les subrecargues, chargés de ces opéra-

tions, terminoient les affaires à chaque voyage. Ces expéditions, d'abord assez nombreuses & assez utiles, tomberent successivement. Les plantations de café, formées par les nations Européennes dans leurs colonies, firent diminuer également, & la consommation, & le prix de celui d'Arabie. A la longue, ces voyages ne donnerent pas assez de bénéfice pour soutenir la cherté des expéditions directes. Alors les compagnies d'Angleterre & de France prirent le parti d'envoyer à Moka, l'une de Bombay, & l'autre de Pondichery, des navires avec des marchandises d'Europe & des Indes. Souvent même, elles ont eu recours à un moyen moins dispendieux. Les Anglois & les François, qui naviguent d'Inde en Inde, vont tous les ans dans la mer Rouge. Quoiqu'ils s'y défassent avantageusement de leurs marchandises, ils n'y peuvent jamais former une cargaison pour leur retour. Ils se chargent, pour un modique fret, du café des compagnies, qui le versent dans les vaisseaux qu'elles expédient du Malabar & du Coromandel pour l'Europe. La compagnie de Hollande qui interdit les armemens à ses sujets, & qui ne fait point elle-même d'expédition pour le golfe Arabique, est privée de la part qu'elle pouvoit prendre à cette branche de commerce. Elle a renoncé à une branche bien plus riche, c'est celle de Jedda.

Jedda est un port situé vers le milieu du golfe Arabique, à vingt lieues de la ville Sainte. Le gouvernement y est mixte. Le grand seigneur & le schérif de la Mecque, en partagent l'autorité & le produit des douanes. Ces droits sont de huit pour cent pour les Européens, & de treize pour toutes les autres nations. Ils se paient toujours en marchandises, que les administrateurs forcent les négocians du pays d'acheter fort cher. Il y a long-tems que les Turcs, qui ont été chassés d'Aden, de Moka, de tout l'Yemen, l'auroient été de Jedda, si l'on n'avoit craint qu'ils ne se livrassent à une vengeance qui auroit mis fin aux pélerinages & au commerce.

Surate envoie tous les ans trois vaisseaux à Jedda. Ils sont chargés

de toiles de toutes les couleurs, de chaales, d'étoffes mêlées de coton & de ſoie, ſouvent enrichies de fleurs d'or & d'argent. Leur vente produit dix millions de livres. Il part de Bengale pour la même deſtination deux, & le plus ſouvent trois vaiſſeaux. Ils appartiennent aux Anglois. Ce ſont les marchands libres de cette nation qui les expédient. Autrefois leur compagnie s'y intéreſſoit; aujourd'hui ces marchands n'ont pour aſſociés que les Arméniens. On peut évaluer ces cargaiſons réunies, à ſept millions deux cent mille livres. Elles ſont compoſées de riz, de gingembre, de ſafran, de ſucre, de quelques étoffes de ſoie, & d'une quantité conſidérable de toiles, la plupart communes. Ces vaiſſeaux, qui peuvent entrer dans la mer Rouge depuis le commencement de Décembre juſqu'à la fin de Mai, trouvent à Jedda la flotte de Suez.

Elle eſt ordinairement compoſée de quatorze ou quinze navires, chargés de bled, de riz & de légumes pour la ſubſiſtance de l'Arabie. Ils portent pour l'Aſie de la verroterie de Veniſe, du corail & du carabé, dont les Indiens ſont des colliers & des braſſelets. Arrivés enſemble en Octobre, ils s'en retournent enſemble en Février, avec ſix millions cinq cents milliers peſant de café, & pour ſept millions de livres en toiles ou en étoffes. Quoiqu'ils n'aient que deux cents lieues à faire, pour regagner leur port, ils emploient à cette navigation deux mois; parce qu'ils ſont contrariés par le vent du nord, qui regne continuellement dans cette mer. Leur ignorance eſt telle, que malgré l'habitude où ils ſont de jeter l'ancre toutes les nuits, ils ſe regardent comme heureux lorſqu'ils ne perdent que le ſixieme de leurs vaiſſeaux. Qu'on joigne à ces pertes la cherté des armemens, les droits exceſſifs qu'il faut payer à Suez, les vexations inévitables dans un gouvernement oppreſſeur de toute induſtrie; & l'on ſentira que dans la ſituation actuelle des choſes, la liaiſon de l'Europe avec l'Inde par cette voie, eſt impraticable.

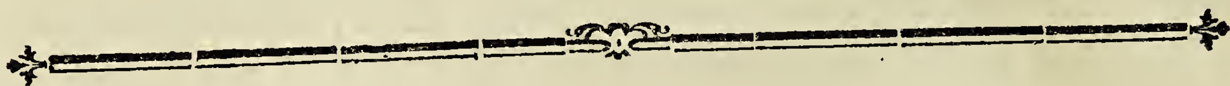
Les marchandiſes arrivées de Surate & de Bengale, que la flotte Egyptienne n'emporte pas, ſont conſommées en partie dans le pays,

& achetées en plus grande quantité par les caravanes qui ſe rendent tous les ans à la Mecque.

Cette ville a toujours été chere aux Arabes. Ils penſoient qu'elle avoit été la demeure d'Abraham; & ils accouroient de toutes parts dans un temple, dont on le croyoit le fondateur. Mahomet, trop habile pour entreprendre d'abolir une dévotion ſi généralement établie, ſe contenta d'en rectifier l'objet. Il bannit les idoles de ce lieu révéré, & il le dédia à l'unité de Dieu : ſublime & puiſſante idée que toutes les religions doivent à la philoſophie ! Mahomet ne fut pas l'envoyé du ciel; mais un adroit politique & un grand conquérant. Pour augmenter même le concours d'étrangers dans une cité qu'il deſtinoit à être la capitale de ſon empire, il ordonna que tous ceux qui ſuivroient ſa loi s'y rendiſſent une fois dans leur vie, ſous peine de mourir en réprouvés. Ce prétexte étoit accompagné d'un autre, qui doit faire ſentir que la ſuperſtition ſeule ne le guidoit pas. Il exigea que chaque pélerin, de quelque pays qu'il fût, achetât & fît bénir cinq pieces de toile de coton, pour ſervir de ſuaire, tant à lui, qu'à tous ceux de ſa famille que des raiſons valables auroient empêché d'entreprendre ce ſaint voyage.

Cette politique devoit faire, de l'Arabie, le centre d'un grand commerce, lorſque le nombre des pélerins s'élevoit à pluſieurs millions. Le zele s'eſt ſi fort rallenti, ſur-tout à la côte d'Afrique, dans l'Indoſtan & en Perſe, à proportion de l'éloignement où ces pays ſont de la Mecque, qu'on n'y en voit pas plus de cent cinquante mille. Ce ſont des Turcs pour la plupart. Il emportent ſept cent cinquante mille pieces de toile, de dix aunes de long chacune, ſans compter ce que pluſieurs d'entr'eux achetent pour revendre. Ils ſont invités à ces ſpéculations, par l'avantage qu'ils ont en traverſant le déſert, de n'être pas écraſés par les douanes & les vexations qui rendent ruineuſes les échelles de Suez & de Baſſora. L'argent de ces pélerins, celui de la flotte, celui que les Arabes ont tiré de la vente de leur café, va ſe perdre dans les Indes. Les vaiſſeaux de Surate, du Malabar, du Coromandel, du Bengale, en emportent tous les ans pour 14, 400, 000 livres;

& pour environ le huitieme de cette ſomme en marchandiſes. Dans le partage que les nations commerçantes de l'Europe font de ces richeſſes, les Anglois ſont parvenus à s'en approprier la portion la plus conſidérable. Ils ont acquis la même ſupériorité en Perſe.



## CHAPITRE LIII.

*Commerce général du golfe Perſique, & celui des Anglois en particulier.*

CETTE nation avoit à peine été admiſe dans l'empire des ſophis, que, comme on l'a dit, elle y vit accourir les Hollandois. Le commerce de ces républicains s'établit d'abord ſur un pied très-déſavantageux; mais bientôt délivrés par les guerres civiles d'Angleterre, d'un rival qui jouiſſoit de trop de faveurs, pour être balancé par la plus grande économie, ils ſe virent bientôt ſans concurrens, & par conſéquent les maîtres de donner à ce qu'ils vendoient, à ce qu'ils achetoient, la valeur qui leur convenoit. C'eſt ſur ce ſyſtême deſtructeur, qu'étoient fondés les rapports des Perſans avec les Hollandois; lorſque le retour des Anglois, que les François ne tarderent pas à ſuivre, donna aux affaires une face nouvelle & plus raiſonnable.

Dans le tems que les trois nations faiſoient les plus grands efforts pour ſe donner la ſupériorité, & que ces efforts tournoient à l'avantage de l'empire; on leur fit éprouver mille vexations, plus injuſtes, plus odieuſes les unes que les autres. Le trône fut continuellement occupé par des tyrans ou des imbécilles; dont les cruautés & les injuſtices affoibliſſoient les liaiſons de leurs ſujets avec les autres peuples. L'un de ces deſpotes étoit ſi féroce, qu'un grand de la cour diſoit, *que toutes les fois qu'il ſortoit de la chambre du roi, il tâtoit ſa tête avec ſes deux mains, pour voir ſi elle étoit encore ſur ſes épaules.* Lorſqu'on annonçoit à ſon ſucceſſeur que les Turcs envahiſſoient les plus belles provinces de l'empire, il répon-

doit froidement, *qu'il s'embarrassoit peu de leurs progrès, pourvu qu'ils lui laissassent la ville d'Ispahan.* Il eut un fils si bassement livré aux plus petites pratiques de sa religion, qu'on l'appelloit, par dérision, *le moine* ou *le prêtre Hussein* : caractere moins odieux peut-être pour un prince, mais bien plus dangereux pour ses peuples, que celui d'impie ou d'ennemi des dieux. Sous ces vils souverains, les affaires devenoient tous les jours plus languissantes à Bender-Abassi. Les Aghuans les réduisirent à rien.

Ces Aghuans sont un peuple du Candahar, pays montueux, situé au nord de l'Inde. On les a vus tantôt soumis aux Mogols, tantôt aux Persans, & le plus souvent indépendans. Ceux qui n'habitent pas la capitale, vivent sous des tentes, à la maniere des Tartares. Ils sont petits, & mal-faits ; mais nerveux, robustes, adroits à tirer de l'arc, à manier un cheval, endurcis aux fatigues. Leur maniere de combattre est remarquable. Des soldats d'élite, partagés en deux troupes, fondent sur l'ennemi, n'observant aucun ordre, & ne cherchant qu'à faire jour à l'armée qui les suit. Dès que le combat est engagé, ils se retirent sur les flancs & à l'arriere-garde, où leur fonction est d'empêcher que personne ne recule. Si quelqu'un veut fuir, ils tombent sur lui le sabre à la main, & le forcent de reprendre son rang.

Vers le commencement du siecle, on vit ces hommes féroces sortir de leurs montagnes, se jeter sur la Perse, y porter par-tout la désolation, & finir par lui donner des fers, après vingt ans de carnage. Le fanatisme perpétue les horreurs dont ils se sont souillés, dans le cours de leur conquête. Un zele dévorant pour les superstitions des Turcs, une aversion insurmontable pour la secte d'Ali, leur font massacrer, de sang froid, des milliers de Persans. Dans le même tems, les provinces où ils n'avoient pas pénétré, sont ravagées par les Russes, les Turcs & les Tartares. Thamas Koulikan réussit à chasser de sa patrie tous ces brigands, mais en se montrant plus barbare qu'eux. Sa mort violente devient une nouvelle source de calamités. L'anarchie ajoute aux cruautés de la tyrannie. Un des plus beaux empires du monde n'est plus qu'un vaste cimetiere, monu-

ment à jamais honteux de l'inſtinct deſtructeur des hommes ſans police ; mais ſuite inévitable des vices du gouvernement deſpotique.

Dans cette confuſion de toutes choſes, les ventes Angloiſes, en Perſe, étoient réduites à cinq cents balles de lainerie, à deux cents milliers de fer & autant de plomb. Ces objets réunis, ne rendoient que douze à treize cents mille livres payées en argent. (*) Cet

(*) Cette idée n'étoit pas tout-à-fait nouvelle. A peine les Anglois eurent-ils découvert Archangel, qu'ils haſarderent de porter à travers d'immenſes contrées quelques marchandiſes dans la Perſe. Ces expériences répétées à pluſieurs repriſes, & à des époques très-éloignées les unes des autres, réuſſirent ſi peu, qu'on ne fut pas tenté de les reprendre, lors même qu'Ahy étoit invité par de plus grandes facilités, & par les ſollicitations de Pierre I. Ce prince avoit conquis en 1722 quelques provinces ſur les bords de la mer Caſpienne, & en particulier celle de Ghilan, où croît la meilleure ſoie. Il penſoit qu'il ne pouvoit tirer un meilleur parti de ſes uſurpations, que d'en faire une école où ſes ſujets puſſent apprendre le négoce des Anglois, comme ſes ſoldats avoient appris la guerre à l'école des Suédois. On ſe refuſa à ſes inſtances, dont on prévit le peu de ſolidité. En effet l'impératrice Anne rendit à l'impérieux Thamas Koulikan des provinces dont les chaleurs humides avoient fait le tombeau des Moſcovites.

Pour pouvoir ſe livrer à ce commerce avec quelques eſpérances de ſuccès, il falloit réunir les volontés des Souverains de Perſe & de Ruſſie. Un Anglois nommé Elton en vint à bout. Ses compatriotes entraînés par l'eſprit de perſuaſion qu'il avoit ſouverainement, ne balancerent pas à adopter ſes vues. Avec le ſecours qu'ils lui donnerent, il conſtruiſit des bâtimens deſtinés à tranſporter en Perſe par la mer Caſpienne les marchandiſes Angloiſes qui devoient arriver par Pétersbourg & par le Volga. Ce projet, quoique compliqué, auroit pu réuſſir, ſi celui qui en étoit l'auteur ne l'eût ruiné lui-même. La grandeur des vaiſſeaux qu'il avoit bâtis, donna de la jalouſie aux Ruſſes, & il l'augmenta en ſe livrant à Koulikan, qui vouloit avoir une flotte pour s'aſſurer l'empire de la mer Caſpienne. Le titre d'Amiral dont il fut honoré l'éblouit ſans doute, & l'empêcha de voir que par ſes nouveaux liens il aliénoit la Ruſſie dont il n'avoit pas moins beſoin que de la cour de Perſe pour le ſuccès du projet qu'il avoit formé. Comme on ne put le détacher des intérêts du monarque Perſan, la Moſcovie révoqua tous les privileges qu'elle avoit accordés. Elle défendit le paſſage de ſes états aux caravanes Angloiſes. Ainſi tomba cette grande entrepriſe qui entraîna la ruine d'un grand nombre de perſonnes ; Elton lui-même en fut la victime. Les Perſans, dont ſa faveur avoient excité la jalouſie, le maſſacrerent après la mort du tyran qui l'avoit chéri.

Cette révolution fut un grand ſujet de triomphe pour la compagnie Angloiſe des Indes orientales. Elle s'étoit vivement oppoſée, ainſi que celle de Turquie, au commerce de la Perſe par la voie de la Ruſſie. Les reſſorts concertés qu'elles avoient fait jouer, n'avoient pas réuſſi à rendre favorable à leurs monopoles le parlement, où la queſtion avoit été vivement débattue. Les événemens les débarraſſerent de la concurrence, & leur rendirent la tranquillité.

Cet état de langueur détermina la compagnie à aller, comme ses rivaux, chercher à Bassora les débouchés que Bender-Abassi lui refusoit.

Bassora est une grande ville, bâtie par les Arabes, dans le tems de leur plus grande prospérité, quinze lieues au dessous de la jonction du Tigre & de l'Euphrate, & à la même distance du golfe Persique où ces fleuves vont se jeter. (*) Cinquante mille ames forment sa population. Ce sont des Arabes, auxquels se sont joints quinze cents Arméniens, & un petit nombre de familles de différentes nations, que l'espoir du gain y a attirées. Son territoire abonde en riz, en fruits, en légumes, en coton, & sur-tout en dattes. (**)

Le port de Bassora devint, comme ses fondateurs l'avoient prévu, un entrepôt célebre. Les marchandises de l'Europe y arrivoient par l'Euphrate; & celles des Indes, par la mer. La tyrannie des Portugais interrompit cette communication. Elle se feroit rouverte, dans le tems de leur décadence, si ce malheureux pays n'avoit été perpétuellement le théatre des divisions des Arabes, des Persans & des Turcs. Ces derniers, devenus possesseurs paisibles de ce port, ont profité des malheurs de leurs voisins, pour y rappeller le commerce. Les affaires, qui se traitoient à Bender-Abassi, se font maintenant à Bassora, qui a recouvré son éclat & son importance.

---

(*) Ses murs d'argile forment une grande enceinte qui renferme beaucoup de jardins, de terres même labourables. Les maisons y sont bâties de briques cuites au soleil. On leur donne peu de jour pour les rendre plus fraîches; elles ont toutes des terrasses sur lesquelles on couche au grand air pendant les nuits d'été.

(**) Les moutons y sont excellens, & on a la même attention pour leur belle race que pour celle des chevaux. Le climat est sain, les grandes chaleurs y sont tempérées agréablement par les vents du nord qui soufflent assez réguliérement durant les ardeurs de la canicule. Il n'y pleut jamais en été, & il n'y pleut que rarement dans l'hiver. Celui de Bassora seroit pour nous un printems agréable. Sa position l'expose à deux grands inconvéniens. Lorsque les rivieres s'enflent, & que rompant leurs digues, elles font du désert qui n'est pas éloigné de la ville une espece de mer, il s'éleve de cette vaste plaine des exhalaisons malignes qui remplissent la place de fievres dangereuses. Le désert occasionne un désagrément plus ordinaire. Le vent qui passe sur ces sables brûlans amene une poussiere horrible: elle se leve presqu'avec le soleil, qu'elle dérobe à la vue, change le jour en une espece de crépuscule, fatigue horriblement les yeux, pénetre dans les appartemens les mieux fermés, & ne tombe que vers le soir. Le ciel qui n'est jamais chargé de nuages, devient alors d'une beauté frappante.

Ce changement ne s'eſt pas opéré ſans difficulté. Les gens du pays ne vouloient d'abord recevoir les navigateurs que dans la riviere. Ils prévoyoient que ſi ces étrangers avoient la liberté de ſe fixer dans la ville, on ne pourroit pas leur faire la loi, & qu'ils garderoient dans leurs magaſins ce qu'ils n'auroient pas vendu pendant une mouçon, pour s'en défaire plus utilement dans un autre tems. A cette raiſon d'une avidité mal entendue, ſe joignoient des idées de ſuperſtition. On prétendit qu'il étoit contraire au reſpect dû à la religion, que des infideles habitaſſent dans une cité conſacrée par le ſang de tant de martyrs, de tant de ſaints perſonnages mahométans. Ce préjugé paroiſſoit faire impreſſion ſur le gouvernement. On fit taire ſes ſcrupules. Les nations donnerent de l'argent, & il leur fut permis de former des comptoirs, de les décorer même de leur pavillon.

Les révolutions ſont ſi fréquentes en Aſie, qu'il eſt impoſſible que le commerce y ſoit auſſi ſuivi qu'il l'eſt en Europe. Ces événemens, joints au peu de communication qu'il y a par terre & par mer entre les différens états, doivent occaſionner de grandes variations dans l'abondance & dans la valeur des denrées. Baſſora, très-éloigné par ſa ſituation du centre des affaires, éprouve plus qu'aucune autre place cet inconvénient. Cependant, en rapprochant les tems, on peut, ſans crainte de s'écarter beaucoup de la plus exacte vérité, évaluer à douze millions les marchandiſes qui y arrivent annuellement par le golfe. Les Anglois entrent dans cette ſomme pour quatre millions; les Hollandois pour deux; les Maures, les Banians, les Arméniens & les Arabes, pour le reſte.

Les cargaiſons de ces nations ſont compoſées du riz, du ſucre, des mouſſelines unies, rayées & brodées du Bengale; des épiceries de Ceilan & des Moluques; de groſſes toiles blanches & bleues du Coromandel; du cardamome, du poivre, du bois de ſandal du Malabar; d'étoffes d'or & d'argent, de turbans; de chaales, d'indigo de Surate; des perles de Baharem & du café de Moka; du fer, du plomb, des draps d'Europe. D'autres objets moins importans, viennent de différens endroits. Quelques-unes de ces pro-

ductions sont portées sur de petits bâtimens Arabes : mais la plupart arrivent sur des vaisseaux Européens, qui y trouvent l'avantage d'un fret considérable.

Les marchandises se vendent toutes argent comptant. Elles passent par les mains des Grecs, des Juifs ou des Arméniens. On emploie les Banians à changer les monnoies courantes à Bassora, en especes plus estimées dans les Indes. (*)

Trois canaux s'offrent pour déboucher les différentes productions réunies à Bassora. Il en passe la moitié en Perse, & elle y est portée par des caravanes ; parce que dans tout l'empire, il n'y a pas un seul fleuve navigable. La consommation s'en fait principalement dans les provinces septentrionales, un peu moins ravagées que les méridionales. Les unes & les autres payerent quelque tems avec des pierreries, que le pillage de l'Inde avoit rendues extrêmement communes. Dans la suite, elles eurent recours à des ustensiles de cuivre, que l'abondance de leurs mines avoit multipliées prodigieusement. Enfin, on en est venu à l'or & à l'argent, qu'une longue tyrannie avoit enfouis, & qui sortent tous les jours des entrailles de la terre. Si l'on ne laisse pas aux arbres qui fournissoient les gommes, & qui ont été coupés, le tems de repousser ; si les chevres qui donnoient de si belles laines, ne se multiplient pas ; si les soies, qui suffisent à peine au peu de manufactures qui restent en Perse, continuent à être rares ; si cet état ne renaît de ses cendres, les métaux s'épuiseront, & il faudra renoncer à cette source de commerce.

Le second débouché est plus assuré. Il se fait par Bagdad, par Alep, & par toutes les villes intermédiaires, dont les négocians viennent faire leurs achats à Bassora. Le café, les toiles, les épiceries, les autres marchandises qui prennent cette route, sont payées avec de l'or, des draps françois, des noix de galle, de

(*) Il est rare qu'on ait à se plaindre de leur fidélité, de leur zele, de leur intelligence.

l'orpiment qui entre dans les couleurs, & dont les Orientaux font un grand ufage pour épiler leur corps.

Un autre débouché beaucoup moins confidérable, c'eft celui du défert. Les Arabes voifins de Baffora, vont tous les ans à Alep, dans le printems, pour y vendre des chameaux. On leur confie communément pour cinq à fix cent mille francs de mouffelines, dont ils fe chargent à très-bon marché. Ils reviennent dans l'automne, & rapportent des draps, du corail, de la clincaillerie, quelques ouvrages de verre & des glaces de Venife. Les caravanes Arabes ne font jamais troublées fur leur route. Les étrangers même ne courroient point de rifque, s'ils avoient la précaution de fe faire accompagner d'un homme de chacune des tribus qu'ils doivent rencontrer. Cette fureté, jointe à la célérité & au bon marché, feroit univerfellement préférer le chemin du défert à celui de Bagdad, fi le pacha de la province, qui a établi des péages en différens endroits de fon gouvernement, ne prenoit les plus grandes précautions pour empêcher cette communication. Ce n'eft qu'en furprenant la vigilance de fes lieutenans, qu'on parvient à charger les Arabes de quelques marchandifes de peu de volume.

Indépendamment de ces exportations, il fe fait à Baffora & dans fon territoire, une affez grande confommation, fur-tout de café. Ces objets font payés avec des dattes, des perles, de l'eau-rofe & des fruits fecs. On y ajoute des grains, lorfqu'il eft permis d'en livrer à l'étranger.

Ce commerce s'étendroit, fi l'on vouloit le débarraffer des entraves qui le gênent. Mais l'activité que pourroient avoir les naturels du pays, eft continuellement traverfée par les vexations qu'on leur fait éprouver finguliérement dans les lieux éloignés du centre de l'empire. Les étrangers ne font guere moins opprimés par des commandans, qui tirent de leurs brigandages l'avantage de fe perpétuer dans leurs poftes, & fouvent de conferver leur tête. Si cette foif de l'or pouvoit fe calmer quelquefois, elle feroit bientôt réveillée par la rivalité des nations Européennes, qui ne

travaillent qu'à se supplanter, & qui ne craignent pas d'employer, pour y réussir, les moyens les plus exécrables. On vit en 1748, un exemple frappant de cette odieuse jalousie.

M. le baron de Knyphausen conduisoit le comptoir Hollandois de Bassora avec un succès extraordinaire. Les Anglois se voyoient à la veille de perdre la supériorité qu'ils avoient acquise dans cette place, ainsi que dans la plupart des échelles de l'Inde. La crainte d'un événement, qui devoit également blesser leurs intérêts & leur vanité, les rendit injustes. Ils animerent le gouvernement Turc contre une industrie qui lui étoit utile, & firent ordonner la confiscation des marchandises & des richesses de leur rival.

Le facteur Hollandois, qui, sous les occupations d'un marchand, cachoit l'ame d'un homme d'état, prend sur le champ son parti en homme de génie. Il se retire avec ses gens, & les débris de sa fortune, à la petite isle de Kareck, située à quinze lieues de l'embouchure du fleuve; il s'y fortifie au point, qu'en arrêtant les bâtimens Arabes & Indiens, chargés pour la ville, il force le gouvernement à le dédommager des pertes qu'on lui a causées. Bientôt la réputation de son intégrité, de sa capacité, attire à son isle les armateurs des ports voisins, les négocians même de Bassora, & les Européens qui vont y trafiquer. Cette nouvelle colonie voyoit augmenter tous les jours sa prospérité, lorsqu'elle fut abandonnée par son fondateur. Le successeur de cet habile homme, n'a pas montré les mêmes talens. Il s'est laissé chasser de sa place, vers la fin de 1765, par le corsaire Arabe Mirmahana. La compagnie a perdu un poste important, & pour plus de deux millions en artillerie, en vivres & en marchandises.

Cet événement a délivré Bassora d'une concurrence qui nuisoit à ses intérêts; mais il lui en est survenu une autre bien plus redoutable : c'est celle de Mascate.

Mascate est une ville d'Arabie située sur la côte occidentale du golfe Persique. Le grand Albuquerque s'en empara en 1507, & il en ruina le commerce qu'il vouloit concentrer tout entier à Ormuz. Lorsque les Portugais eurent perdu ce petit royaume, ils

voulurent rappeller les affaires à Mascate, dont ils étoient restés les maîtres. Leurs efforts furent inutiles; & les navigateurs prirent la route de Bender-Abassi. On craignoit les hauteurs des anciens tyrans de l'Inde; & personne ne voulut se fier à leur bonne foi. Le port ne voyoit arriver de vaisseaux, que ceux qu'ils y conduisoient eux-mêmes. Il n'en reçut même plus d'aucune nation, après que ces maîtres impérieux en eurent été chassés en 1648. Leur orgueil l'emportant sur leur intérêt, leur ôta l'envie d'y aller; & ils étoient encore assez puissans, pour empêcher qu'on y entrât ou qu'on en sortît.

Le déclin de leur puissance invita l'habitant de Mascate à cette même piraterie, dont il avoit été si long-tems la victime. Il fit des descentes sur les côtes de ses anciens oppresseurs; & ses succès l'enhardirent à attaquer les petits bâtimens Maures ou Européens qui fréquentoient le golfe Persique. Mais il fut châtié si sévérement de ses brigandages par plusieurs nations, sur-tout par les Anglois, qu'il fut forcé d'y renoncer. La ville tomba dès-lors dans une obscurité, que les troubles intérieurs & des invasions étrangeres firent durer long-tems. Le gouvernement étant enfin devenu plus régulier dans Mascate, & dans tout le pays soumis à son iman, ses marchés ont recommencé à être fréquentés vers l'an 1749. (*)

Le pays consomme par lui-même du riz, des toiles bleues, du fer, du plomb, du sucre, quelques épiceries, qu'il paie avec de la mirrhe, de l'encens, de la gomme-arabique, & un peu d'argent.

---

(*) Son port formé par des rochers fort élevés offre un asile sûr. La ville est suffisamment fortifiée. Les chaleurs excessives n'empêchent pas qu'il ne tombe toutes les nuits une forte rosée qui rafraîchit la terre, & qui la rend fertile. Il n'est point de peuple dans l'Orient dont on ait loué si généralement la probité, la tempérance & l'humeur sociale. On n'entend jamais parler d'infidélité dans le commerce, qu'il n'est pas permis de faire après le coucher du soleil. La défense de boire du vin & des liqueurs fortes est si fidélement observée, qu'on ne se permet pas seulement l'usage du café. Les étrangers de quelque religion qu'ils soient, n'ont besoin ni d'armes ni d'escortes pour parcourir sans périls toutes les parties de ce petit état. Ces mœurs austeres sont bien propres à inspirer de la confiance aux Négocians. Aussi n'ont-elles pas été plutôt connues, qu'on a vu accourir des Indiens, des Persans, des Turcs, des Arméniens, des Arabes de divers endroits.

Cependant cette consommation ne seroit pas suffisante pour attirer les vaisseaux, si Mascate, placée assez près de l'entrée de la mer Persique, n'étoit un excellent entrepôt pour le fond du golfe. Toutes les nations commerçantes commencent à le préférer à Bassora; parce qu'il abrege leur voyage de trois mois; qu'on n'y éprouve aucune vexation; que les droits y sont réduits à un & demi pour cent. Il faut, à la vérité, porter ensuite les marchandises à Bassora, où la douane exige trois pour cent: mais les Arabes naviguent à si bon marché sur leurs bateaux; ils ont une telle adresse pour frauder les droits, qu'il y aura toujours de l'avantage à faire les ventes à Mascate. D'ailleurs, les dattes, le meilleur produit & le plus abondant de Bassora, qui se gâtent souvent sur de grands vaisseaux, dont la marche est lente, arrivent avec une extrême célérité sur des bâtimens légers, au Malabar & dans la mer Rouge. Une raison particuliere déterminera toujours les Anglois, qui travaillent pour leur compte, à pratiquer Mascate. Ils y sont exempts des cinq pour cent qu'ils sont obligés de payer à Bassora, comme dans tous les autres lieux où leur compagnie a formé des établissemens.

Elle n'a pas songé à se fixer dans l'isle de Baharem; & nous ignorons pourquoi. Cette isle, située dans le golfe Persique, a souvent changé de maître. Elle passa sous la domination des Portugais avec Ormuz, dont elle recevoit des loix. Ces conquérans la perdirent dans la suite, & elle éprouva depuis un grand nombre de révolutions. Thamas-Koulikan la rendit à la Perse, à qui elle avoit appartenu. Ce fier usurpateur avoit alors le plus vaste plan de domination. Il vouloit régner sur deux mers, dont il possédoit quelques bords: mais s'étant apperçu qu'au lieu d'entrer dans ses vues, ses sujets les traversoient, il imagina par une de ces volontés tyranniques qui ne coûtent rien aux despotes, de porter ses sujets du golfe Persique sur la mer Caspienne, & ses sujets de la mer Caspienne sur le golfe Persique. Cette double transmigration lui paroissoit propre à rompre les liaisons que ces deux peuples avoient formées avec ses ennemis, & à lui assurer, sinon leur attachement,

du moins leur fidélité. Sa mort anéantit ses grands projets ; & la confusion où tomba son empire, offrit à l'ambition d'un Arabe entreprenant, la facilité de s'emparer de Baharem, où il regne encore.

Cette isle, célebre par sa pêche de perles, dans le tems même qu'on en trouvoit à Ormuz, à Karek, à Keshy, dans d'autres lieux du golfe, est devenue bien plus importante, depuis que les autres bancs sont épuisés, sans que le sien ait essuyé une diminution sensible. Cette pêche commence en Avril & finit en Octobre. Elle est renfermée dans l'espace de quatre à cinq lieues. Les Arabes, les seuls qui s'y livrent, vont coucher chaque nuit dans l'isle ou sur la côte, à moins que les vents ne les empêchent de gagner la terre. Autrefois ils payoient tous un droit à des galiotes établies pour les recevoir. Depuis le dernier changement, il n'y a que les habitans de l'isle qui aient cette soumission pour leur Sheik, trop foible pour l'obtenir des autres.

Les perles de Baharem sont moins blanches que celles de Ceilan & du Japon ; mais beaucoup plus grosses que les premieres, & d'une forme plus réguliere que les autres. Elles tirent un peu sur le jaune : mais on ne peut leur disputer l'avantage de conserver leur eau dorée ; tandis que les perles plus blanches perdent avec le tems beaucoup de leur éclat, sur-tout dans les pays chauds. La coquille des unes & des autres, connue sous le nom de nacre de perle, sert en Asie à beaucoup d'usages.

Le produit annuel de la pêche, qui se fait dans les parages de Baharem, est estimé 3, 600, 000 livres. Les perles inégales passent la plupart à Constantinople & dans le reste de la Turquie : les grandes y servent à l'ornement de la tête, & les petites sont employées dans des broderies. Les perles parfaites doivent être réservées pour Surate, d'où elles se répandent dans tout l'Indostan. On n'a pas à craindre d'y en voir diminuer le prix ou la consommation. Ce luxe est la plus forte passion des femmes, & la superstition augmente le débit de cette production de la mer. Il n'est point de Gentils qui ne se fasse un point de religion, de percer au moins une perle à son mariage.

mariage. Quel que soit le sens mystérieux de cet usage chez un peuple où la morale & la politique sont en allégories, & où l'allégorie devient religion, cet emblême de la pudeur virginale, est utile au commerce des perles. Celles qui n'ont pas été nouvellement forées, entrent dans l'ajustement; mais ne peuvent servir pour la cérémonie du mariage, où l'on veut au moins une perle neuve. Aussi valent-elles constamment vingt-cinq, trente pour cent de moins que celles qui arrivent du golfe, où elles ont été pêchées. Le Malabar n'a point de perles; mais il a d'autres richesses.

## CHAPITRE LIV.

*Commerce général de la côte du Malabar, & celui des Anglois en particulier.*

LE Malabar proprement dit, n'est que le pays situé entre le cap Comorin & la riviere de Neticeram. Cependant, pour rendre la narration plus claire, en nous conformant aux idées plus généralement reçues en Europe, nous appellerons de ce nom tout l'espace qui s'étend depuis l'Indus jusqu'au cap Comorin. Nous y comprendrons même les isles voisines, en commençant par les Maldives.

Les Maldives forment une longue chaîne d'isles, à l'ouest du cap Comorin, qui est la terre-ferme la plus voisine. Elles sont partagées en treize provinces, qu'on nomme Atollons. Cette division est l'ouvrage de la nature, qui a entouré chaque Atollon d'un banc de pierre qui le défend mieux que les meilleures fortifications, contre l'impétuosité des flots, ou les attaques de l'ennemi. Les naturels du pays font monter à douze mille, le nombre de ces isles, dont les plus petites n'offrent que des monceaux de sables submergés dans les hautes marées, & les plus grandes n'ont qu'une très-petite circonférence. De tous les canaux qui les séparent, il n'y en a que quatre qui puissent recevoir des navires. Les autres sont si peu profonds, qu'on y trouve rarement plus de trois pieds d'eau. On

conjecture, avec fondement, que toutes ces différentes isles n'en faisoient autrefois qu'une, que l'effort des vagues & des courans, ou quelque grand accident de la nature, aura divisée en plusieurs portions.

Il est vraisemblable que cet archipel fut originairement peuplé par des hommes venus du Malabar. Dans la suite, les Arabes y passerent, en usurperent la souveraineté, y établirent leur religion. Les deux nations n'en faisoient plus qu'une, lorsque les Portugais, peu de tems après leur arrivée aux Indes, la mirent sous le joug. Cette tyrannie dura peu. La garnison qui en tenoit les chaînes, fut exterminée; & les Maldives recouvrerent leur indépendance. Depuis cette époque, elles sont soumises à un despote, qui tient sa cour à Male, & qui a abandonné toute l'autorité aux prêtres. Il est le seul négociant de ses états.

Une pareille administration & la stérilité du pays, qui ne produit que des cocotiers, empêchent le commerce d'y être considérable. Les exportations se réduisent à des cauris, du poisson & du kaire.

Le kaire est l'écorce du cocotier, dont on fait des cables qui servent à la navigation dans l'Inde. Nulle part, il n'est aussi bon, aussi abondant qu'aux Maldives. On en porte une grande quantité avec des cauris, à Ceilan, où ces marchandises sont échangées contre les noix d'areque.

Le poisson, appellé dans le pays complemasse, est séché au soleil. On le sale, en le plongeant dans l'eau de la mer à plusieurs reprises. Il est divisé en filets, de la grosseur & de la longueur du doigt. Achem en reçoit tous les ans deux cargaisons qu'il paie avec de l'or & avec du benjoin. L'or reste dans les Maldives, & le benjoin est envoyé à Moka, où il sert à acheter environ trois cents balles de café, nécessaires à la consommation de ces isles.

Les cauris sont des coquilles blanches & luisantes. La pêche s'en fait deux fois le mois, trois jours avant la nouvelle lune, & trois jours après. Elle est abandonnée aux femmes, qui entrent dans l'eau jusqu'à la ceinture, pour les ramasser dans les sables de

la mer. On en fait des paquets de douze mille. Ce qui ne reste pas dans la circulation du pays, ou qui n'est pas porté à Ceilan, passe sur le bord du Gange. Il sort tous les ans de ce fleuve un grand nombre de bâtimens qui vont vendre du sucre, du riz, des toiles, quelques autres objets moins considérables aux Maldives, & qui se chargent en retour de cauris, pour environ 700, 000 liv. Une partie se disperse dans le Bengale, où il sert de petite monnoie. Le reste est enlevé par les Européens, qui l'emploient utilement dans leur commerce d'Afrique. Ils paient la livre six sols, la vendent depuis douze jusqu'à dix-huit dans leurs métropoles, & elle vaut en Guinée jusqu'à trente-cinq.

Le royaume de Travancor, qui s'étend du cap Comorin aux frontieres de Cochin, n'étoit autrefois guere plus opulent que les Maldives. Il est vraisemblable qu'il ne dut qu'à sa pauvreté, la conservation de son indépendance, lorsque les Mogols s'emparerent du Maduré. Le pere du monarque actuel donna à sa couronne plus de dignité qu'elle n'en avoit eu. C'étoit un homme de grand sens. Un de ses voisins lui avoit envoyé deux ambassadeurs, dont l'un avoit commencé une harangue prolixe que l'autre se disposoit à continuer. *Ne soyez pas long, la vie est courte*, lui dit ce prince avec un visage austere. De déserteurs François & Portugais, il forma un petit corps de troupes, qui durant la paix, faisoit le service dans la citadelle de Cotate, avec autant de régularité qu'on en trouve dans nos places fortes, & dont il se servit heureusement dans la guerre pour étendre ses possessions. L'intérieur de son pays tira du profit de ses conquêtes, ce qui arrive rarement. Il s'y établit des manufactures grossieres de coton, qui trouverent d'abord un débouché à Tutucurin chez les Hollandois, & qui depuis se sont portées chez les Anglois d'Anjingo.

Il s'est formé deux établissemens Européens dans le Travancor. Celui que les Danois ont à Coleschey, n'est qu'une assez petite loge, d'où ils pourroient cependant tirer régulièrement deux cents milliers de poivre. Telle est leur indolence ou leur pauvreté, que

depuis dix ans, ils n'y en ont acheté qu'une fois, & encore en très-petite quantité.

Le comptoir Anglois d'Anjingo a quatre petits baſtions ſans foſſés, & une garniſon de cent cinquante hommes blancs ou noirs. Il eſt ſitué ſur une langue de terre ſablonneuſe, à l'embouchure d'une petite riviere qui eſt obſtruée les trois quarts du tems par des ſables. Son aldée eſt fort peuplée, & remplie de métiers. Cet établiſſement eſt plus utile en général aux agens de la compagnie, qui y achetent pour leur compte du poivre, de la groſſe canelle, du très-bon kaire, qu'à la compagnie même, qui n'en tire que cinquante milliers de poivre, & quelques toiles de peu de valeur.

Cochin étoit fort conſidérable, lorſque les Portugais arriverent dans l'Inde. Ils s'emparerent de cette place, dont ils furent chaſſés depuis par les Hollandois. Le ſouverain, en la perdant, avoit conſervé ſes états, qui dans l'eſpace de vingt-cinq ans, ont été envahis ſucceſſivement par le Travancor. Ses malheurs l'ont réduit à ſe réfugier ſous les murs de ſon ancienne capitale, où il ſubſiſte d'environ 14, 400 livres, qu'on s'eſt obligé, par d'anciennes capitulations, à lui donner ſur le produit de ſes douanes. On voit dans le même fauxbourg une colonie de Juifs induſtrieux & blancs, qui ont la folle prétention de s'y être établis au tems de la captivité de Babylone, mais qui certainement y ſont depuis très-long-tems. Une ville entourée de campagnes très-fertiles, bâtie ſur une riviere qui reçoit des vaiſſeaux de cinq cents tonneaux, & qui forme dans l'intérieur du pays pluſieurs branches navigables, devroit être naturellement floriſſante. S'il n'en eſt pas ainſi, on ne peut en accuſer que le génie oppreſſeur du gouvernement.

Ce mauvais eſprit eſt pour le moins auſſi ſenſible à Calicut. Toutes les nations y ſont reçues, mais aucune n'y domine. Le ſouverain qui lui donne aujourd'hui des loix, eſt brame. C'eſt preſque le ſeul trône de l'Inde, occupé par cette premiere des caſtes. On en voit régner ailleurs de moins diſtinguées. Il y en a même de ſi obſcures ſur le trône, que leurs domeſtiques ſeroient déshonorés &

chaſſés de leurs tribus, s'ils s'aviliſſoient juſqu'à manger avec leurs monarques. Ces gens-là n'ont garde de ſe vanter d'avoir ſoupé chez le roi. Ce préjugé n'eſt peut-être pas plus ridicule qu'un autre. Il abat l'orgueil des princes ; il guérit les courtiſans d'une vanité. Tel eſt l'aſcendant des ſuperſtitions. C'eſt ſur-tout par elles que l'opinion regne dans le monde. Par les ſuperſtitions, la ruſe a partagé l'empire avec la force. Quand l'une a tout conquis, tout ſoumis ; l'autre vient & lui donne des loix à ſon tour. Elles traitent enſemble ; les hommes baiſſent la tête, & ſe laiſſent lier les mains. C'eſt ainſi que les brames, dépoſitaires de la religion & des ſciences dans tout l'Indoſtan, ſont employés par-tout par les rajas, comme miniſtres ou comme ſecretaires d'état, & diſpoſent de tout à leur gré : mais les affaires n'en ſont pas mieux conduites.

Tout le Calicut eſt mal adminiſtré, & ſa capitale plus mal encore. Elle n'a ni police, ni fortifications. Son commerce, embarraſſé d'une infinité de droits, eſt preſqu'entiérement dans les mains de quelques Maures les plus corrompus, les plus infideles de l'Aſie. Un de ſes plus grands avantages, eſt de recevoir par la riviere de Beypour, qui n'en eſt éloignée que de deux lieues, le bois de teke, qui ſe trouve en abondance dans les plaines & ſur les montagnes voiſines.

Des poſſeſſions de la maiſon de Colaſtry, voiſines de Calicut, ne ſont guere connues que par la colonie Françoiſe de Mahé, qui renaît de ſes cendres, & par la colonie Angloiſe de Tallichery, qui n'a éprouvé aucun malheur. Cette derniere a un fort flanqué de quatre baſtions ſans foſſés, une garniſon de trois cents Européens, de cinq cents Cipayes, & une population d'environ quinze mille habitans. La compagnie, à qui elle appartient, en tire annuellement quinze cent mille livres peſant de poivre.

A la réſerve de quelques principautés qui méritent à peine d'être nommées, les états dont on vient de parler, forment proprement tout le Malabar, contrée plus agréable que riche. On n'en exporte guere que des aromates, des épiceries. Les plus conſidérables ſont

le bois de sandal, le safran d'Inde, le cardamome, le gingembre, la fausse canelle & le poivre.

Le sandal est un arbre de la grandeur du noyer. Il porte un fruit inutile, qui ne ressemble pas mal aux cerises. Son bois, plus parfait au Malabar qu'ailleurs, si l'on en excepte le Canara, où il est supérieur encore, est rouge, jaune ou blanc. On tire des deux dernieres especes, une huile dont on se frotte le corps à la Chine, aux Indes, en Perse, dans l'Arabie & la Turquie. On le brûle aussi dans les appartemens, où il répand une odeur douce & salutaire. Le sandal rouge est moins estimé, & n'est guere d'usage que dans la médecine.

Le safran d'Inde, que les médecins appellent curcuma, est une plante dont les feuilles ressemblent à celles de l'ellebore blanc. Sa fleur est d'une très-belle couleur de pourpre, ses fruits ont comme nos châtaignes, des hérissons dans lesquels la semence ronde, comme des pois, est renfermée. Sa racine qui est amere, & qu'on a long-tems regardée comme apéritive, étoit autrefois employée pour la guérison de la jaunisse. Les Indiens s'en servent pour teindre en jaune; & elle entre dans l'assaisonnement de presque tous leurs mets.

Le cardamome est une graine qu'on emploie dans la plupart des ragoûts Indiens. Sa reproduction se fait sans qu'on la seme ou qu'on la plante. Il suffit, après la saison des pluies, de mettre le feu à l'herbe qui l'a produite. Souvent on la mêle avec l'areque & le bétel; quelquefois on la mâche après. La petite, & la plus estimée, est celle qui se trouve dans le territoire de Cananor. La médecine s'en sert principalement pour aider la digestion & pour fortifier l'estomac.

Le gingembre est une plante, dont la racine est blanche, tendre, & d'un goût presqu'aussi piquant que le poivre. Les Indiens en mettent dans le riz, qui fait leur nourriture ordinaire, pour en corriger l'insipidité naturelle. Cette épicerie, mêlée avec d'autres, donne aux mets qu'elle assaisonne, un goût fort, qui déplaît sou-

verainement aux étrangers. Cependant ceux des Européens qui arrivent en Asie sans fortune, sont forcés de s'y accoutumer. Les autres s'y habituent par complaisance pour leurs femmes, nées la plupart dans le pays. Là, comme ailleurs, il est plus facile aux hommes de prendre les goûts & les foibles des femmes, que de les en guérir. Peut-être aussi que le climat exige cette maniere de vivre.

On trouve de la fausse canelle, connue en Europe sous le nom de *cassa lignea*, à Timor, à Java, à Mindanao; mais celle qui croît sur la côte du Malabar, est fort supérieure. Les Hollandois désespérant de pouvoir extirper les arbres répandus dans les forêts qui la produisent, imaginerent dans le tems de leur prépondérance au Malabar, d'exiger des souverains du pays, qu'ils renonçassent au droit de les dépouiller de leur écorce. Cet engagement qui n'a jamais été bien rempli, l'est encore moins, depuis que la puissance qui l'avoit dicté a perdu de sa force, & qu'elle a augmenté le prix de la canelle de Ceilan. Celle du Malabar peut former aujourd'hui un objet de deux cent mille livres pesant. La moindre partie passe en Europe, où des marchands peu fideles la vendent pour bonne; le reste se distribue dans l'Inde, où elle se vend vingt à vingt-cinq sols la livre, quoiqu'elle n'en ait coûté que six. Ce commerce est tout entier entre les mains des Anglois libres. Il doit augmenter; mais jamais il n'approchera de celui du poivre.

Le poivrier est un arbrisseau, dont la racine est petite, fibreuse & flexible. Elle pousse une tige, qui, pour s'élever a besoin d'un arbre ou d'un échalas. Son bois a des nœuds semblables à ceux de la vigne; & quand il est sec, il ressemble parfaitement au sarment. Ses feuilles, dont l'odeur est forte & le goût piquant, ont la figure ovale; mais vers l'extrémité elles diminuent, & se terminent en pointe. Du bouton des fleurs, qui sont blanches, sortent tantôt au milieu, tantôt à l'extrémité des branches, de petites grappes semblables à celles du groseiller. Chacune contient depuis vingt jusqu'à trente grains de poivre. On le cueille communément en Octobre, & on l'expose au soleil sept ou huit jours. Alors ce fruit qui avoit été

verd d'abord, & rouge enſuite, dépouillé de ſa pellicule, devient tel que nous le voyons. Le plus gros, le plus peſant & le moins ridé, eſt le meilleur.

Le poivrier ſe plaît dans les iſles de Java, de Sumatra, de Ceilan, mais plus particuliérement ſur la côte du Malabar. On ne le ſeme point, on le plante; & le choix des rejetons demande une attention ſérieuſe. Il ne donne du fruit qu'au bout de trois ans. La premiere année de ſa fécondité & les deux qui ſuivent, ſont ſi abondantes, qu'il y a des arbuſtes qui produiſent juſqu'à ſix ou ſept livres de poivre. Les écorces vont enſuite en diminuant; & l'arbuſte dégénere avec une telle rapidité, qu'il ne rapporte plus rien à la douzieme année.

La culture du poivrier n'eſt pas difficile. Il ſuffit de le placer dans les terres graſſes, & d'arracher avec ſoin, ſur-tout les trois premieres années, les herbes qui croiſſent en abondance autour de ſa racine. Comme le ſoleil lui eſt très-néceſſaire, on doit lorſque le poivrier eſt prêt à porter du fruit, élaguer les arbres qui lui ſervent d'appui, afin que leur ombre ne nuiſe pas à ſes productions. Après la récolte, il convient de l'émonder par le haut. Sans cette précaution, on auroit beaucoup de bois & peu de fruit.

L'exportation du poivre, qui fut autrefois toute entiere entre les mains des Portugais, & que les Hollandois, les Anglois, les François ſe partagent actuellement, peut s'élever dans le Malabar à dix millions peſant. A dix ſols la livre, c'eſt un objet de cinq millions. Il ſort du pays, en d'autres productions, pour la moitié de cette ſomme. Ces ventes le mettent en état de payer le riz qu'il tire du Gange & du Canara, les groſſes toiles que lui fourniſſent le Mayſſour & le Bengale, & diverſes marchandiſes que l'Europe lui envoie. La ſolde en argent n'eſt rien, ou peu de choſe.

Le Canara, contrée limitrophe du Malabar proprement dit, avoit autrefois plus de richeſſes. C'étoit un grenier de riz preſqu'inépuiſable. Le pays eſt bien déchu, depuis qu'il a ſubi le joug d'Hyder-Alikan. Le commerce de cet état, qui ſe faiſoit librement à Mangalor, ſa capitale, a été concentré tout entier dans les

les mains du conquérant, qui ne livre ses denrées qu'à ceux qui lui portent des armes, de la poudre, toutes sortes de munitions de guerre. On n'a excepté de cette loi que les Portugais, qui, autrefois maîtres de cette province, y ont toujours conservé une loge, qui seule nourrit Goa.

Le commerce qui a fait sortir Venise de ses lagunes, Amsterdam de ses marais, avoit fait de Goa le centre des richesses de l'Inde, & le plus fameux marché de l'univers. Il n'est plus rien, quoiqu'il soit défendu par deux mille soldats Européens, par une compagnie d'artillerie, par cinq mille Cipayes, & qu'il coûte annuellement à l'état treize à quatorze cent mille livres. La superstition, les auto-da-fé, les moines, étouffent jusqu'au desir de son rétablissement. Dépouillé de tant de fertiles provinces qui recevoient aveuglement ses loix, il ne lui est resté que la petite isle où il est situé, & les deux péninsules qui forment son port. (*)

---

(*) Les ennemis qui l'entourent le privent de toutes communications avec le continent; & la voie de la mer est la seule qui lui soit ouverte. Deux frégates qu'il est encore en état d'armer, assurent ses liaisons avec Macao, Diu & le Mozambique, uniques monumens de son ancienne grandeur.

Macao lui envoie tous les ans deux petits navires chargés de porcelaine, d'autres marchandises rebutées à Canton par les compagnies Européennes, & qui appartiennent la plupart aux marchands Chinois. Ces bâtimens se chargent en retour du coton de Surate & des parties de cardamome, de bois de sandal, de safran d'Inde, de gingembre & de poivre, que la frégate qui croise au sud a pu recueillir sur la côte. Celle qui a sa direction au nord, porte à Surate une partie de la cargaison de la Chine, & y prend quelques toiles dont elle va achever le chargement à Diu.

Cette place qui autrefois étoit regardée comme la clef de l'Inde, est située à l'entrée du golfe de Cambaie, dans une isle qui a trois milles de long sur un demi-mille de large, & qui tient par un pont à la terre-ferme. Elle n'eut pas plutôt été conquise par les Portugais, que son port qui est excellent pour des vaisseaux de six cents tonneaux, les plus grands qu'on armât alors, servit de retraite à leur marine militaire, & devint le centre du riche commerce de Guzarate. Sa décadence commença à la même époque, eut les mêmes causes que celles des autres établissemens. Un événement particulier la précipita en 1670. Les Arabes Mascates s'approcherent de l'isle pendant la nuit sur de petits bâtimens, débarquerent à la faveur des ténebres dans un lieu couvert, & s'approcherent de la ville où ils entrerent sans obstacle, quand, à la pointe du jour, on ouvrit les portes. Les Portugais qui tomberent dans leurs mains furent massacrés, & leurs vaisseaux chargés des dépouilles de la ville. Le gouverneur de la citadelle auroit pu chasser ces barbares avec son canon; mais il n'osa s'en servir, dans la crainte d'encourir l'excommunication, dont un prêtre imbécille & fanatique le menaçoit, si quelque boulet portoit sur une chose sainte.

Au nord de Goa, la terre & la mer éleverent, il y a près d'un siecle, une puissance dont personne ne prévit les accroissemens. Son fondateur s'appelloit Conagi Angria. Il se rendit maître de la petite isle de Severndroog, où il étoit soldat, & y construisit un léger bâtiment, avec lequel il se fit pirate. Il n'attaqua d'abord que des bateaux Maures ou Indiens, qui trafiquoient sur cette côte. Ses succès, son expérience, les aventuriers que la réputation de son courage & de sa générosité attiroit auprès de lui, le mirent en état d'entreprendre de plus grandes choses. Il parvint à se former un état, qui s'étendoit quarante lieues le long de la mer, & qui s'enfonçoit jusqu'à vingt & trente milles dans les terres, selon

---

Cette inaction inspira aux Arabes une confiance dont ils furent punis. Des esclaves, à qui on avoit promis la liberté, qui donne le courage, fondirent sur eux, en firent une horrible boucherie. Ceux qui échapperent s'enfuirent avec leur butin. L'orgueil, la tyrannie, les vexations ont toujours empêché Diu, malgré ses avantages naturels, de se relever de cette infortune. Le Mozambique n'a pas été plus heureux.

Cette isle, que les Portugais conquirent sur les Arabes au commencement du seizieme siecle, est située sur la côte orientale de l'Afrique, à une demi-lieue de la terre-ferme; elle a quatre milles de tour, un port excellent, & des fortifications que les Hollandois ont attaqués plusieurs fois sans pouvoir les prendre. Son empire, quoique plus resserré qu'il ne fut autrefois, s'étend encore sur le continent depuis Sofola jusqu'à Melinde. La nature a placé dans ce grand espace le fleuve de Senna, pour faciliter la communication entre l'Océan & l'intérieur d'un pays si riche. Ces avantages sont perdus pour la nation qui les possede. Au lieu d'établir avec les Africains un commerce considérable, qui deviendroit la source d'un bonheur commun, elle se borne à leur arracher, par des moyens odieux, quelques esclaves, un peu d'ivoire & de poudre d'or. Un vaisseau arrivé d'Europe se charge de ces minces objets pour Goa. Du rebut des marchandises de la Chine, du Guzurate & des comptoirs Anglois, il y forme une cargaison qu'il va distribuer au Mozambique, au Brésil, à la métropole.

Tel est l'état de dégradation où sont tombés dans l'Inde les hardis navigateurs qui la découvrirent, les illustres guerriers qui la subjuguerent. Le théatre de leur gloire, de leur opulence est devenu celui de leur ruine & de leur opprobre. Leur situation n'est pas pourtant aussi désespérée qu'on pourroit le croire.

Ce qui leur reste d'établissemens seroit plus que suffisant pour leur redonner une grande part aux affaires de l'Asie. Cette révolution doit être l'ouvrage de la philosophie & de la liberté. Que les Portugais connoissent leurs intérêts, que leurs ports jouissent d'une franchise entiere, que ceux qui s'y fixeront trouvent une égale sureté pour leurs préjugés & pour leur fortune, les Indiens opprimés par le gouvernement, les Européens gênés par le monopole de leurs compagnies, s'y rendront en foule. Bientôt un pavillon oublié depuis long-tems redeviendra célebre; la destruction des Angrias rend le changement que nous proposons facile.

la disposition des lieux & la facilité de la défense. Cependant il dut ses plus grands succès & toute sa renommée, à ses opérations navales. Elles furent heureusement soutenues par ses successeurs. Maîtres de la côte, ces pirates attaquoient indifféremment tous les pavillons. Outre un grand nombre de bâtimens médiocres, ils enleverent aux nations Européennes les plus gros vaisseaux; le *Darby* & la *Restauration*, aux Anglois; le *Jupiter*, aux François; aux Hollandois, trois vaisseaux à la fois, dont l'un avoit cinquante canons.

La politique Angloise fut déconcertée par ces événemens. Elle avoit d'abord vu avec joie les premiers brigandages, qui mettoient dans ses mains la plus grande partie du commerce, & toute la navigation, parce que ses navires étoient plus forts & mieux équipés que ceux du pays. Cet avantage cessa, lorsque les bâtimens de Bombay, qui trafiquoient à la côte, furent insultés, leur cargaison pillée, & les matelots faits prisonniers. La précaution qu'on prit de n'aller plus qu'en convoi, étoit très-chere, & se trouva insuffisante. Les vaisseaux d'escorte furent souvent inquiétés, & quelquefois pris. Ces déprédations déterminerent en 1722, la compagnie à joindre ses forces à celles des Portugais, également irrités contre ces pirates. On résolut de concert, de détruire leur repaire. L'expédition fut honteuse & malheureuse. Celle qui deux ans après, fut entreprise par les Hollandois avec sept vaisseaux de guerre & deux galiotes à bombe, ne réussit pas mieux. Enfin le Maratte, à qui les Angrias refusoient un tribut qu'ils lui avoient long-tems payé, convint d'attaquer l'ennemi commun par terre, tandis que les Anglois l'attaqueroient par mer. Cette combinaison eut un succès complet. La plupart des ports & des forteresses furent enlevés dans la campagne de 1755. Geriath, capitale de l'état, succomba l'année suivante; & dans son tombeau fut enseveli un empire, dont la prospérité n'avoit jamais eu pour base que les calamités publiques. Malheureusement de ses débris s'augmenta la puissance des Marattes, qui n'étoit déjà que trop redoutable.

Ce peuple, long-tems réduit à ses montagnes, s'est étendu peu-

à-peu vers la mer, occupe aujourd'hui le vaſte eſpace qui eſt entre Surate & Goa, & menace également ces deux grandes villes. Il eſt célebre à la côte du Coromandel, vers Delhy, & ſur le Gange, par ſes excurſions, par ſes brigandages; mais ſon point central, la maſſe de ſes forces, & ſa demeure fixe, ſont au Malabar. L'eſprit de rapine qu'il porte dans les contrées qu'il ne fait que parcourir, il le perd dans les provinces qu'il a conquiſes. On peut prédire que Bacaïm, Chaul, Dabul, tant d'autres lieux ſi long-tems opprimés par la tyrannie Portugaiſe, redeviendront quelque choſe ſous le gouvernement des Marattes. La deſtinée de Surate eſt encore plus importante.

Cette ville fut long-tems le ſeul port par lequel l'empire Mogol exportoit ſes manufactures, & recevoit ce qui étoit néceſſaire à ſa conſommation. Pour la contenir & pour la défendre, on imagina de conſtruire une citadelle, dont le commandant n'avoit aucune autorité ſur celui de la ville : on avoit même l'attention de choiſir deux gouverneurs, qui ne fuſſent pas de caractere à ſe réunir pour l'oppreſſion du commerce. Des circonſtances fâcheuſes donnerent naiſſance à un troiſieme pouvoir. Les mers des Indes étoient infeſtées de pirates qui interceptoient la navigation, & qui empêchoient les dévots muſulmans de faire le voyage de la Mecque. Le Mogol crut que le chef d'une colonie de Cafres, qui s'étoit établie à Rajapour, feroit propre à arrêter le cours de ces brigandages, & il le choiſit pour ſon amiral. On lui aſſigna pour ſa ſolde annuelle, trois lacks de roupies, ou 720, 000 livres. Cette ſomme n'ayant pas été exactement payée, l'amiral s'empara du château; & de ce fort, il opprimoit la ville. Tout alors tomba dans la confuſion; & l'avarice des Marattes toujours inquiete, devint plus vive que jamais. Depuis long-tems ces barbares, qui avoient étendu leurs uſurpations juſqu'aux portes de la place, recevoient le tiers des impoſitions, à condition qu'ils ne troubleroient pas le commerce qui ſe faiſoit dans l'intérieur des terres. Ils s'étoient contentés de cette contribution, tout le tems que la fortune ne leur avoit pas préſenté des avantages plus conſidérables. Lorſqu'ils virent la fer-

mentation des efprits, ils ne douterent pas que dans fa fureur, quelqu'un des partis ne leur ouvrît les portes, & ils s'approcherent en force des murailles. Le commerce qui fe voyoit tous les jours à la veille d'être pillé, appella à fon fecours les Anglois en 1759, & les aida à s'emparer de la citadelle. L'avantage de la tenir fous leur garde, ainfi que l'exercice de l'amirauté, leur furent affurés par la cour de Delhy, avec les revenus attachés aux deux poftes. Cette révolution a rendu le calme à Surate; mais Bombay, qui l'avoit faite, a acquis un nouveau degré de confidération, de richeffe & de puiffance.

Cette petite ifle, qui n'a pas plus de vingt mille de circonférence, fut affez long-tems peu utile aux Anglois. Perfonne ne vouloit fe fixer dans un pays fi mal-fain, qu'il étoit paffé en proverbe, *que deux mouçons à Bombay étoient la vie d'un homme.* On attribuoit cette corruption de l'air, à la mauvaife qualité des eaux, à la fituation des terres baffes & marécageufes, à la puanteur du poiffon qu'on employoit pour engraiffer le pied des arbres. Ces principes de deftruction furent corrigés le plus qu'il fut poffible. La population de la colonie augmentoit, à mefure que les caufes de mort diminuoient; & l'on compte aujourd'hui cinquante mille Indiens nés dans l'ifle, ou attirés par la douceur du gouvernement. Quelques-uns s'occupent de la culture du riz; un plus grand nombre, de celle des cocotiers qui couvrent les campagnes; & les autres fervent à la navigation & à d'utiles travaux, qui fe multiplient tous les jours.

Bombay ne fut d'abord regardé que comme un port excellent, qui en tems de paix, fervoit de relâche aux vaiffeaux marchands qui fréquenteroient la côte du Malabar; & durant la guerre, d'hivernage aux efcadres que le gouvernement enverroit dans l'Inde. C'étoit un avantage très-précieux, dans des mers où les bonnes rades font fort rares, & où les Anglois n'en ont pas d'autre. L'utilité de cet établiffement a beaucoup augmenté depuis. La compagnie en a fait l'entrepôt de tout fon commerce au Malabar, à Surate, dans les golfes de Perfe & d'Arabie. Sa pofition y a attiré

des marchands Anglois, qui en ont augmenté l'activité. La tyrannie des Angrias sur ce continent, a poussé quelques Banians à Bombay, malgré l'éloignement que des hommes, qui ne boivent point de liqueurs spiritueuses, doivent avoir pour un séjour où les eaux ne sont pas pures. Enfin les troubles de Surate y ont fait passer quelques riches Maures.

L'industrie & les fonds de tant d'hommes avides de fortune, ne pouvoient pas être oisifs. On a tiré du Malabar, des bois de construction, & du kaire pour les cordages. Des Parsis, venus du Guzurate, les ont mis en œuvre. Les matelots du pays, dirigés par des chefs Européens, se sont trouvés en état de conduire les vaisseaux. C'est Surate qui fournit les cargaisons, partie pour son compte, & partie pour le compte des négocians de Bombay. Il en part tous les ans deux pour Bassora, une pour Jedda, une pour Moka, & quelquefois une pour la Chine. Toutes ces cargaisons sont d'une richesse immense. On fait directement de la colonie, des expéditions moins considérables.

Celles de la compagnie en particulier, sont pour les comptoirs qu'elle a formés depuis Surate jusqu'au cap Comorin. Les roupies de Bombay, qui ont remplacé celles de Surate sur toute la côte & dans l'intérieur du pays, lui assurent un avantage de cinq pour cent sur toutes les nations rivales. Elle expédie aussi des cargaisons pour Bassora, pour Bender-Abassi, pour Syndi, où ses établissemens ont pour but principal la vente de ses draps. Treize ou quatorze cent balles suffisent à leur consommation. Ses liaisons avec Surate lui sont plus utiles : cette place lui achete beaucoup de fer & de plomb, quelques étoffes de laine, & lui fournit pour ses retours une grande quantité de manufactures.

Autrefois les vaisseaux expédiés d'Europe se rendoient à l'échelle où ils devoient trouver leur chargement. Ils s'arrêtent aujourd'hui à Bombay. Ce changement doit son origine à l'avantage qu'a la compagnie d'y réunir sans frais toutes les marchandises du pays, depuis que, revêtue de la dignité d'amiral du grand-mogol, elle est obligée d'avoir une marine sur la côte.

Les détails où nous sommes entrés, feroient penser que la position des Anglois dans le Malabar, est telle qu'ils pouvoient la desirer. Il est pourtant prouvé qu'ils ne tirent de tous les établissemens qu'ils ont formés sur cette côte, que 2, 250, 000 livres; tandis que leurs dépenses annuelles y montent à plus de six millions.

Si la compagnie n'avoit été détournée, par les grandes scenes qui l'ont occupée au Coromandel & dans le Bengale, on peut croire que les choses seroient dans un meilleur ordre au Malabar.

Les fortifications de Bombay n'auroient pas été augmentées, ensuite diminuées, étendues de nouveau, & enfin changées à cent reprises différentes. Des plans formés par les gens de l'art, exécutés par des citoyens honnêtes, auroient prévenu ces énormes dissipations, qui ont excité une indignation si universelle.

On auroit envoyé du Gange ou d'Europe des fonds suffisans, pour former chaque année sept ou huit riches cargaisons, au lieu de trois ou quatre fort médiocres, que fournit un commerce languissant & presqu'abandonné.

L'état habituel de foiblesse, d'anarchie & de guerre où sont les souverainetés indépendantes dans ce continent, sur-tout vers le midi, auroit fait imaginer un systême convenable au bonheur de ces peuples, & aux intérêts de la nation qui l'auroit procuré par son influence.

Enfin, la compagnie auroit acquis l'isle de Salsete, que lui offroient les Marattes, pour un secours momentané de cinq cents hommes contre le souba du Décan; & elle seroit sortie par cet arrangement de la honteuse dépendance où elle est d'eux, pour ses subsistances.

Ces barbares ont pris sur les Portugais l'isle très-fertile de Salsete, qui a vingt-six milles de long, sur huit ou neuf de large. De cette conquête, ils menaçoient Bombay, qui n'en est séparé que par un canal étroit, & guéable dans les eaux basses. L'invasion est impraticable, depuis que les Anglois ont élevé de grandes fortifications, & jeté une garnison nombreuse dans leur colonie, devenue plus importante. Les Marattes, eux-mêmes en sont persuadés;

mais ils penſent pouvoir ruiner cet établiſſement, ſans même l'attaquer. Ils n'ont pour cela, diſent-ils, qu'à lui refuſer des vivres à Salſete, & l'empêcher d'en tirer du continent. Les obſervateurs qui connoiſſent bien la diſpoſition des lieux, voient plus que de la vraiſemblable dans ces idées.

Enfin depuis la faute, peut-être néceſſaire, qu'on a faite de remettre aux Marattes tous les ports des Angrias, ces barbares augmentent tous les jours leur marine. Leur ambition croîtra avec leur puiſſance; & il n'eſt pas poſſible qu'à la longue leurs prétentions, & les prétentions des Anglois, ne ſe choquent.

Si nous oſions haſarder une conjecture, nous ne craindrions pas de prédire que les agens de la compagnie feront les auteurs de la rupture. Indépendamment de la paſſion commune à tous leurs pareils d'exciter des troubles, parce que la confuſion eſt favorable à leur cupidité; ils ſont rongés du dépit ſecret de n'avoir eu aucune part aux fortunes immenſes qui ſe ſont faites au Coromandel, & ſur-tout dans le Bengale. Leur avarice, leur jalouſie, leur orgueil même, les porteront à peindre les Marattes comme des voiſins inquiets, toujours prêts d'envahir Bombay; à exagérer la facilité de diſſiper ces aventuriers, pourvu que l'on ſoit en force; à vanter l'avantage de piller leurs montagnes, remplies des tréſors de l'Indoſtan qu'ils y accumulent depuis un ſiecle. La compagnie, accoutumée au rôle de conquérant, & qui n'a plus un beſoin urgent de ſes troupes dans le Gange, adoptera un plan qui lui préſentera une augmentation de richeſſes, de gloire & de puiſſance. Si ceux qui craignent cet eſprit d'ambition réuſſiſſoient à la détourner de cette nouvelle entrepriſe, elle y feroit de force engagée par ſes employés; & quel que fût l'événement de cette guerre pour ſes intérêts, il ſeroit toujours favorable à ceux qui l'y auroient entraînée. Ce malheur eſt moins à craindre ſur les côtes du Coromandel & d'Orixa, qui s'étendent depuis le cap Comorin juſqu'au Gange.

CHAPITRE

## CHAPITRE LV.

*Commerce général de la côte du Coromandel, & celui des Anglois en particulier.*

LEs géographes & les hiſtoriens diſtinguent toujours ces deux régions, occupées par deux peuples, dont la langue, le génie, les habitudes ne ſe reſſemblent point. Cependant comme le commerce qui s'y fait eſt à-peu-près le même, & qu'il s'y fait de la même maniere; nous les déſignerons ſous le nom général du Coromandel. Les deux côtes ont d'autres traits de reſſemblance. Sur l'une & ſur l'autre, on éprouve depuis le commencement de Mai juſqu'à la fin d'Octobre, une chaleur exceſſive qui commence à neuf heures du matin, & qui ne finit qu'à neuf heures du ſoir. Elle eſt toujours tempérée durant la nuit, par un vent de mer qui vient du ſud-eſt; le plus ſouvent même on jouit de cet agréable rafraîchiſſement, dès les trois heures après midi. L'air eſt moins embraſé, quoique trop chaud, le reſte de l'année. Les pluies ſont preſque continuelles dans les mois de Novembre & de Décembre. Un ſable, tout-à-fait aride, couvre cette immenſe plage dans l'eſpace de deux mille & quelquefois ſeulement d'un mille.

Pluſieurs raiſons firent d'abord négliger cette région, par les premiers Européens qui étoient paſſés aux Indes. Elle étoit ſéparée par des montagnes inacceſſibles, du Malabar où ces hardis navigateurs travailloient à s'établir. On n'y trouvoit pas les aromates & les épiceries qui fixoient principalement leur attention. Enfin les troubles civils en avoient banni la tranquillité, la ſureté & l'induſtrie.

A cette époque, l'empire de Biſnagar, qui donnoit des loix à ce grand pays, s'écrouloit de toutes parts. Les premiers monarques de ce bel état, avoient dû leur pouvoir à leurs talens. On

les voyoit à la tête de leurs armées pendant la guerre. Durant la paix, ils dirigeoient leurs conseils; ils visitoient leurs provinces; ils administroient la justice. La prospérité les corrompit. Ils contracterent peu-à-peu l'habitude de se montrer rarement aux peuples, d'abandonner le soin des affaires à leurs généraux & à leurs ministres. Cette conduite préparoit leur ruine. Les gouverneurs de Visapour, de Carnate, de Golconde, d'Orixa, se rendirent indépendans sous le nom de rois. Ceux de Maduré, de Tanjaour, de Mayssour, de Gingi, & quelques autres, usurperent aussi l'autorité souveraine, mais sans quitter leurs anciens titres de naick. Cette grande révolution étoit encore récente, lorsque les Européens se montrerent sur la côte du Coromandel.

Le commerce avec l'étranger y étoit alors peu de chose. Il se réduisoit aux diamans de Golconde, qui étoient portés à Calicut, à Surate, & de-là à Ormuz ou à Suez, d'où ils se répandoient en Europe & en Asie. Mazulipatam, la ville la plus riche, la plus peuplée de ces contrées, étoit le seul marché qu'on connût pour les toiles. Dans une grande foire qui s'y tenoit tous les ans, elles étoient achetées par des bâtimens Arabes & Malais qui fréquentoient sa rade, & par des caravanes qui y venoient de loin. Ces toiles avoient la même destination que les diamans.

Le goût qu'on commençoit à prendre parmi nous pour les manufactures du Coromandel, inspira la résolution de s'y établir à toutes les nations Européennes, qui fréquentoient les mers des Indes. Elles n'en furent détournées, ni par la difficulté de faire arriver les marchandises de l'intérieur des terres, qui n'offroient pas un fleuve navigable; ni par la privation totale des ports, dans des mers qui ne sont pas tenables une partie de l'année; ni par la stérilité des côtes, la plupart incultes & inhabitées; ni par la tyrannie & l'instabilité du gouvernement. On pensa que l'industrie viendroit chercher l'argent; que le Pégu fourniroit des bois pour les édifices, & le Bengale, des grains pour la subsistance; que neuf mois d'une navigation paisible, seroient plus que suffisans

pour les chargemens ; qu'il n'y auroit qu'à se fortifier, pour se mettre à couvert des vexations des foibles despotes, qui opprimoient ces contrées.

Les premieres colonies furent établies sur les bords de la mer. Quelques-unes dûrent leur origine à la force ; la plupart se formerent du consentement des souverains : toutes eurent un terrain très-resserré. Leurs limites étoient fixées par une haie de plantes épineuses qui formoit toute leur défense. Avec le tems, on éleva des fortifications. La tranquillité qu'elles procuroient & la douceur du gouvernement, multiplierent en peu de tems le nombre des colons. L'éclat & l'indépendance de ces établissemens, blesserent plus d'une fois les princes dans les états desquels ils s'étoient formés ; mais leurs efforts, pour les anéantir, furent inutiles. Chaque colonie vit augmenter ses prospérités, selon la mesure des richesses & de l'intelligence de la nation qui l'avoit fondée.

Aucune des compagnies qui exercent leur privilege exclusif au-delà du cap de Bonne-Espérance, n'entreprit le commerce des diamans. Il fut toujours abandonné aux négocians particuliers ; & par degrés, il tomba tout entier entre les mains des Anglois ou des Juifs & des Arméniens, qui vivoient sous leur protection. Aujourd'hui, ce grand objet de luxe & d'industrie est peu de chose. Les révolutions arrivées dans l'Indostan, ont écarté les hommes de ces riches mines ; & l'anarchie, dans laquelle est plongé ce malheureux pays, ne permet pas d'espérer qu'ils s'en rapprochent. Toutes les spéculations de commerce à la côte du Coromandel, se réduisent à l'achat des toiles de coton.

On y achete des toiles blanches, dont la fabrication n'est pas assez différente de la nôtre, pour que ses détails puissent nous intéresser ou nous instruire. On y achete des toiles imprimées, dont les procédés, d'abord servilement copiés en Europe, ont été depuis simplifiés & perfectionnés par notre industrie. On y achete enfin des toiles peintes que nous n'avons pas entrepris d'imiter. Ceux qui croient que la cherté de notre main-d'œuvre nous a seule empêché d'adopter ce genre d'industrie, sont dans l'erreur. La

nature ne nous a pas donné les fruits ſauvages & les drogues propres à la compoſition de ces brillantes & ineffaçables couleurs, qui font le principal mérite des ouvrages des Indes. Elle nous a ſur-tout refuſé les eaux qui leur ſervent de mordant ; & qui, bonnes à Pondichery, ſont parfaites à Madras, à Paliacate, à Mazulipatam, à Biblipatam.

Les Indiens ne ſuivent pas par-tout la même méthode pour peindre leurs toiles ; ſoit qu'il y ait des pratiques minucieuſes, particulieres à certaines provinces ; ſoit que les différens ſols produiſent des drogues différentes, propres aux mêmes uſages.

Ce ſeroit abuſer de la patience de nos lecteurs, que de leur tracer la marche lente & pénible des Indiens, dans l'art de peindre leurs toiles. On diroit qu'ils le doivent plutôt à leur antiquité, qu'à la fécondité de leur génie. Ce qui ſemble autoriſer cette conjecture, c'eſt qu'ils ſe ſont arrêtés dans la carriere des arts, ſans y avoir avancé d'un ſeul pas depuis pluſieurs ſiecles ; tandis que nous l'avons parcourue avec une rapidité extrême, & que nous voyons, avec une émulation pleine de confiance, l'intervalle immenſe qui nous ſépare encore du terme. A ne conſidérer même que le peu d'invention des Indiens, on ſeroit tenté de croire que depuis un tems immémorial, ils ont reçu les arts qu'ils cultivent, de quelque peuple plus induſtrieux ; mais quand on réfléchit que ces arts ont un rapport excluſif avec les matieres, les gommes, les couleurs, les productions de l'Inde, on ne peut s'empêcher de voir qu'ils y ſont nés.

Une choſe qui pourroit ſurprendre, c'eſt la modicité du prix des toiles où l'on fait entrer toutes les couleurs. Elles ne coûtent guere plus que celles où il n'en entre que deux ou trois. Mais il faut obſerver que les marchands du pays vendent à la fois, à toutes les compagnies, une quantité conſidérable de toiles ; & que dans les aſſortimens qu'ils fourniſſent, on ne leur demande qu'une petite quantité de toiles peintes en toutes couleurs ; parce qu'elles ne ſont pas fort recherchées en Europe.

Quoique toute la partie de l'Indoſtan, qui s'étend depuis le cap

Comorin jufqu'au Gange, offre quelques toiles de toutes les efpeces; on peut dire que les belles fe fabriquent dans la partie orientale, les communes au milieu, & les groffieres à la partie la plus occidentale. On trouve des manufactures dans les colonies Européennes & fur la côte. Elles deviennent plus abondantes à cinq ou fix lieues de la mer, où le coton eft plus cultivé, où les vivres font à meilleur marché. On y fait des achats qu'on pouffe trente & quarante lieues dans les terres. Des marchands Indiens, établis dans nos comptoirs, font toujours chargés de ces opérations.

On convient avec eux de la quantité & de la qualité des marchandifes qu'on veut. On en regle le prix fur des échantillons; & on leur donne, en paffant le contrat, le quart ou le tiers de l'argent qu'elles doivent coûter. Cet arrangement tire fon origine de la néceffité où ils font eux-mêmes de faire, par le miniftere de leurs affociés ou de leurs agens, répandus par-tout, des avances aux ouvriers, de les furveiller pour la fureté de ce capital, & d'en diminuer par degrés le fonds, en retirant journellement les toiles à mefure qu'elles font ouvrées. Sans ces précautions, on ne feroit jamais affuré de rien dans un gouvernement, où l'oppreffion empêche le tifferand de travailler pour fon compte, foit qu'il n'en ait pas l'aifance, ou qu'il n'ofe la montrer, de peur des exactions.

Les compagnies qui ont de la fortune ou de la conduite, ont toujours dans leurs établiffemens une année de fonds d'avance. Cette méthode leur affure, pour le tems le plus convenable, la quantité de marchandifes dont elles ont befoin, & de la qualité qu'elles les defirent. D'ailleurs leurs ouvriers, leurs marchands, qui ne font pas un inftant fans occupation, ne les abandonnent jamais.

Les nations qui manquent d'argent & de crédit, ne peuvent commencer leurs opérations de commerce qu'à l'arrivée de leurs vaiffeaux. Elles n'ont que cinq ou fix mois, au plus, pour l'exécution des ordres qu'on leur envoie d'Europe. Les marchandifes font fabriquées, examinées avec précipitation; on eft même réduit à en recevoir qu'on connoît pour mauvaifes, & qu'on auroit rebutées dans un autre tems. La néceffité de complet-

ter les cargaifons & d'expédier les bâtimens avant le tems des ouragans, ne permet pas d'être difficile.

On fe tromperoit, en penfant qu'on pourroit déterminer les entrepreneurs du pays à faire fabriquer pour leur compte, dans l'efpérance de vendre avec un bénéfice convenable à la compagnie à laquelle ils font attachés. Outre qu'ils ne font pas la plupart affez riches pour former un projet fi vafte, ils ne feroient pas furs d'y trouver leur profit. Si des événemens imprévus empêchoient la compagnie qui les occupe, de faire fes armemens ordinaires, ces marchands n'auroient nuls débouchés pour leurs toiles. L'Indien, dont le vêtement par fa forme, exige d'autres largeurs d'autres longueurs que celles des toiles fabriquées pour nous, n'en voudroit pas; & les autres compagnies Européennes fe trouvent pourvues ou affurées de tout ce que l'étendue de leur commerce demande, & de tout ce que leurs facultés leur permettent d'acheter. La voie des emprunts, imaginée pour lever cet embarras, n'a été, ni ne pouvoit être utile.

C'eft un ufage immémorial dans l'Indoftan, que tout citoyen qui emprunte, donne un titre écrit à fon créancier. Cet acte n'eft admis en juftice, qu'autant qu'il eft figné de trois témoins, & qu'il porte le jour, le mois, l'année de l'engagement, avec le taux de l'intérêt auquel il a été contracté. Lorfque le débiteur manque à fes obligations, il peut être arrêté par le prêteur lui-même. Jamais il n'eft enfermé, parce qu'on eft bien affuré qu'il ne prendra pas la fuite. Il ne fe permettroit pas même de manger, fans en avoir obtenu la permiffion de fon créancier.

Les Indiens diftinguent trois fortes d'intérêts; l'un qui eft péché; l'autre, qui n'eft ni péché ni vertu; un troifieme, qui eft vertu: c'eft leur langage. L'intérêt qui eft péché, eft de quatre pour cent par mois; l'intérêt qui n'eft ni péché ni vertu, eft de deux pour cent par mois; l'intérêt qui eft vertu, eft d'un pour cent par mois. Le dernier eft à leurs yeux, un acte de bienfaifance qui n'appartient qu'aux ames les plus héroïques. Quoique ce traitement foit celui qu'obtiennent les nations Européennes, qui font ré-

duites à emprunter, on sent bien qu'elles ne peuvent profiter de cette facilité, sans courir à leur ruine.

Le commerce extérieur du Coromandel n'est point dans les mains des naturels du pays. Seulement dans la partie occidentale, il y a des mahométans, connus sous le nom de Chalias, qui font à Naour & à Porto-Novo, des expéditions pour Achem, pour Merguy, pour Siam, pour la côté de l'Est. Outre les bâtimens assez considérables qu'ils emploient dans ces voyages, ils ont de moindres embarcations pour le cabotage de la côte, pour Ceilan, pour la pêche des perles. Les Indiens de Mazulipatam, emploient leur industrie d'une autre maniere. Ils font venir du Bengale des toiles blanches, qu'ils teignent ou qu'ils impriment; & vont les revendre avec un bénéfice de trente-cinq ou quarante pour cent, dans les lieux même d'où ils les ont tirées.

A l'exception de ces liaisons qui font bien peu de chose, toutes les affaires ont passé aux Européens, qui n'ont pour associés que quelques Banians, quelques Arméniens, fixés dans leurs établissemens. On peut évaluer à trois mille cinq cents balles la quantité de toiles qu'on tire du Coromandel pour les différentes échelles de l'Inde. Les François en portent huit cents au Malabar, à Moka, à l'Isle de France. Les Anglois, douze cents à Bombay, au Malabar, à Sumatra & aux Philippines. Les Hollandois, quinze cents à leurs divers établissemens. A l'exception de cinq cents balles destinées pour Manille, qui coûtent chacune 2, 400 livres, les autres sont composées de marchandises si communes, que leur valeur primitive ne s'éleve pas au dessus de 720 livres. Ainsi, la totalité de trois mille cinq cents balles ne passe pas 3, 360, 000 livres.

Le Coromandel fournit à l'Europe neuf mille cinq cents balles; huit cents par les Danois, deux mille cinq cents par les François, trois mille par les Anglois, trois mille deux cents par les Hollandois. Parmi ces toiles, il s'en trouve une assez grande quantité de teintes en bleu, ou de rayées en rouge & bleu, propres pour la traite des Noirs. Les autres sont de belles bétilles, des indiennes peintes, des mouchoirs de Masulipatam ou de Paliacate. L'expé-

rience prouve que l'une dans l'autre, chacune des neuf mille cinq cents balles ne coûte que 960 livres ; c'eſt donc 8, 160, 000 livres qu'elles doivent rendre aux atteliers dont elles ſortent.

Ni l'Europe, ni l'Aſie ne paient entiérement avec des métaux. Nous donnons en échange des draps, du fer, du plomb, du cuivre, du corail, & quelques autres articles moins conſidérables. L'Aſie de ſon côté donne des épiceries, du poivre, du riz, du ſucre, du bled, des dattes. Tous ces objets réunis peuvent monter à 4, 800, 000 livres. Il réſulte de ce calcul, que le Coromandel reçoit en argent 6, 720, 000 livres.

L'Angleterre, qui a acquis ſur cette côte la même ſupériorité qu'elle a priſe ailleurs, y a formé pluſieurs établiſſemens. Elle s'eſt emparée en 1757 de Maduré, ville conſidérable & aſſez fortifiée. Ce ne ſont pas des vues de commerce qui y ont fixé les conquérans. Les toiles propres pour l'eſt de l'Aſie & pour l'Afrique, qui ſe fabriquent dans le royaume dont elle eſt la capitale, ſont la plupart portées aux comptoirs Hollandois de la côte de la Pêcherie. L'utilité de cette poſſeſſion pour les Anglois ſe borne à en tirer des revenus plus conſidérables, que les dépenſes qu'ils ſont obligés d'y faire.

Trichenapaly, quoique ruiné de fond en comble par les guerres cruelles qu'il a eues à ſoutenir, eſt pour eux bien plus important. Cette forte place eſt la porte du Tanjaour, du Mayſſour, du Maduré, & leur donne une grande influence dans ces trois états.

Ce fut uniquement pour s'aſſurer d'une communication facile avec cette célebre fortereſſe, qu'ils s'emparerent en 1749 de Divicottei, dont le territoire n'a que trois milles de tour. On ne voit ni ſur les lieux, ni au voiſinage, aucune eſpece de manufacture, & on n'en peut tirer que quelques bois & un peu de riz. La garde de ce comptoir coûte environ 40, 000 livres ; dépenſe qui abſorbe tout ce qu'il peut rendre. Cependant ce ſeroit un poſte important, s'il étoit vrai, comme quelques hommes éclairés l'ont écrit, qu'il ne fallût que des frais médiocres pour y mettre le Colram en état de recevoir les plus grands vaiſſeaux. Alors la côte du Coromandel ne ſeroit plus ſans ports ; & la nation, maîtreſſe du ſeul port qui

s'y trouveroit, auroit, pour pousser son commerce, un moyen puissant dont seroient privées les nations rivales.

Les Anglois acheterent en 1686, Goudelour, avec un territoire de huit milles de long de la côte, & de quatre milles dans l'intérieur des terres. Cette acquisition, qu'ils avoient obtenue d'un prince Indien, pour la somme de 742, 500 livres, leur fut assurée par les Mogols, qui s'emparerent du Carnate peu de tems après. Faisant réflexion dans la suite que la place, qu'ils avoient trouvée toute établie, étoit à plus d'un mille de la mer, & qu'on pouvoit lui couper les secours qui lui seroient destinés, ils bâtirent à une portée de canon, la forteresse de Saint-David, à l'entrée d'une riviere & sur le bord de l'Océan Indien. Il s'est élevé dans la suite, trois aldées, qui avec la ville & la forteresse, forment une population de soixante mille ames. Leur occupation est de teindre en bleu, ou de peindre les toiles qui viennent de l'intérieur des terres, & de fabriquer pour quinze cents mille francs, des plus beaux basins de l'univers. Le ravage que les François ont porté en 1758, dans cet établissement, & la destruction de ses fortifications, ne lui ont fait qu'un mal passager. Son activité paroît même augmentée, quoiqu'on n'ait pas rebâti Saint-David, & qu'on se soit contenté de mettre Goudelour en état de faire une médiocre résistance. Un revenu de 144, 000 livres, couvre tous les frais que peut occasionner cette colonie. Mazulipatam présente des utilités d'un autre genre.

Cette ville, qui des mains des François, a passé dans celles des Anglois en 1759, n'est plus ce qu'elle étoit, lorsque les Européens doublerent le cap de Bonne-Espérance, à la fin du quinzieme siecle. Il ne s'y fabrique, il ne s'y vend que peu de toiles, qui malgré leur beauté, ne peuvent pas former un objet d'exportation fort considérable. Aussi ses nouveaux maîtres regardent-ils moins leur conquête comme un marché où ils peuvent beaucoup acheter, que comme un marché où ils peuvent beaucoup vendre. Par le moyen des caravanes qui viennent de très-loin s'y pourvoir de sel, par les liaisons qu'ils ont formées dans l'intérieur des terres; ils

ſont parvenus à établir l'uſage de leurs draperies, dans les contrées les plus reculées du Décan, & cette proſpérité doit augmenter encore. A cet avantage s'en joint un autre; celui de tirer du produit du ſel, du produit des douanes, 1, 320, 000 livres, dont 600, 000 livres ſeulement, ſont abſorbées par les frais annuels de l'établiſſement.

Vizagapatam eſt une petite ville preſque ſans territoire, qui n'a pas quatre mille habitans. Sa poſition entre Mazulipatam & Ganjam, attire dans ſon ſein les belles toiles de cette partie de l'Orixa. Elles conſiſtent en cinq ou ſix cents balles, qui coûtent 480, 000 liv.

Les marchandiſes qu'on tire de toutes ces places, & de quelques comptoirs ſubalternes, qui changent ſuivant les circonſtances, ſont portées à Madraz, le centre de toutes les affaires que la nation fait à la côte du Coromandel.

Cette ville fut bâtie il y a cent ans par Guillaume Langhorne, dans le pays d'Arcate, & ſur le bord de la mer. Comme il la plaça dans un terrain ſablonneux, tout-à-fait aride & entiérement privé d'eau potable, qu'il faut aller puiſer à plus d'un mille; on chercha les raiſons qui pouvoient l'avoir déterminé à ce mauvais choix. Ses amis prétendirent qu'il avoit eſpéré, ce qui eſt en effet arrivé, d'attirer à lui tout le commerce de Saint-Thomé; & ſes ennemis l'accuſerent de n'avoir pas voulu s'éloigner d'une maîtreſſe qu'il avoit dans cette colonie Portugaiſe. Cet établiſſement s'eſt tellement accru avec le tems, qu'il a été partagé en trois diviſions. La premiere, connue en Europe ſous le nom de fort Saint-George, & aux Indes ſous celui de Ville-Blanche, ſert d'habitation à quatre ou cinq cents Anglois, hommes, femmes ou enfans. Elle n'eſt défendue que par un mur peu épais, & par quatre baſtions conſtruits ſans intelligence. Au nord, eſt la ville Noire, plus grande & moins fortifiée encore, où les Juifs, les Arméniens, les Maures, les plus riches d'entre les Indiens, font leur ſéjour. Vient enſuite un fauxbourg entiérement ouvert, rempli d'un peuple nombreux. Les trois diviſions qui forment la place; deux aldées qui en ſont peu éloignées, & le territoire entier qui n'a pas plus de quinze milles

de circonférence, contiennent deux cent cinquante mille habitans, presque tous nés aux Indes.

Dans une si grande population, il n'y a que peu de tisserands. Quinze mille ouvriers sont occupés à imprimer, à peindre les belles perses qui se consomment en Europe; une quantité considérable de toiles communes destinées pour les différentes échelles des mers d'Asie, sur-tout pour les Philippines. Peut-être compteroit-on quarante mille personnes dont l'industrie est employée à arranger, à débiter du corail, de la verroterie, dont les femmes dans l'intérieur des terres, ornent leurs cheveux, ou forment des colliers & des bracelets. D'autres travaux inséparables d'un grand entrepôt, occupent beaucoup de bras. Les colons qui ont mérité la confiance de la compagnie, se répandent dans l'Arcate & dans les pays voisins, pour y acheter les marchandises dont elle a besoin. Les plus considérables d'entr'eux prêtent de l'argent aux négocians Anglois, qui sans être de la compagnie, ont la liberté de trafiquer dans les différentes échelles de l'Asie; ils s'associent avec eux, ou chargent sur leurs bâtimens des effets pour leur propre compte. Les entreprises réunies de la compagnie & des particuliers, ont fait de Madraz une des plus opulentes & des plus importantes places de l'Inde.

Indépendamment des bénéfices que font les Anglois sur les toiles qu'ils tirent de cette ville, sur les draps & les autres marchandises qu'ils y vendent; les douanes, les droits sur le tabac & sur le bétel, & quelques autres impositions, leur forment un revenu de 1, 200, 000 livres. Une garnison de mille Européens, & de quinze ou dix-huit cents Cipayes, assure la durée de ces avantages.

Tel est, à la côte du Coromandel, l'état de la compagnie Angloise, envisagée seulement comme corps marchand. Il reste à la considérer sous un point de vue politique.

Les Anglois entreprirent en 1751, de donner la nababie d'Arcate à Mamet-Alikan. L'exécution de ce grand projet éprouva des difficultés sans nombre. Elles furent enfin surmontées après des combats, des défaites, des victoires, des négociations, qui

durerent bien des années. Le nouveau souverain, auquel il restoit toujours beaucoup d'ennemis, mit sa personne sous la sauve-garde de ses protecteurs, en fixant sa personne à Madraz, & ses provinces, sous la protection de leurs armes, en leur en abandonnant totalement la défense. Pour les mettre en état de porter le fardeau dont ils se chargeoient, & de se rembourser des avances qu'ils avoient faites, on convint qu'ils jouiroient des revenus du pays, qui dans des tems plus heureux, furent de 12, 000, 000 liv. & qui sont encore de 8, 400, 000 livres au moins. Il est vrai qu'il en faut prélever 2, 880, 000 livres pour les dépenses publiques, & autant pour l'entretien du nabab : mais il en reste toujours 2, 640, 000 livres, en pur bénéfice pour la compagnie. Par cet arrangement, elle tient le Carnate, c'est-à-dire, la contrée la plus industrieuse de ces vastes régions, dans une dépendance entiere.

Pour augmenter encore leur influence sur ces côtes, les Anglois méditoient depuis long-tems d'acquérir un grand territoire aux environs de Mazulipatam. Ils réussirent en 1767 à se faire céder, par le souba du Décan, les provinces de Candavir, d'Elour, de Montasanagar, de Ragimendry & de Chicakol. Cette prodigieuse extension de revenu & de territoire leur faisoit penser, qu'ils n'auroient plus qu'à jouir du bonheur de leur position; lorsqu'ils virent se former contr'eux un orage, qui pouvoit ébranler leur fortune, & peut-être la renverser.

Hyder-Alikan, soldat de fortune, qui avoit appris la guerre des Européens, avoit fait de grandes conquêtes, & s'étoit rendu maître du Mayssour. Ses forces & sa réputation l'enhardirent à sommer le souba du Décan & le nabab du Carnate, de se joindre à lui, pour chasser les Anglois du Coromandel, sous peine de voir ravager toutes leurs provinces. La compagnie crut qu'il étoit de sa gloire & de ses intérêts de prévenir un ennemi qui annonçoit si fiérement sa haine & ses projets; & fit marcher une armée contre lui, au mois de Mars 1767.

Le colonel Wood, qui la commandoit, marchoit avec con-

fiance ; lorſqu'à ſon grand étonnement, il ſe vit en tête une armée exactement payée, très-bien diſciplinée, compoſée de trente mille hommes d'infanterie, de vingt mille chevaux, & qui conduiſoit un train d'artillerie conſidérable. La guerre ſe tourna en ruſes, comme le deſiroit Hyder, génie artificieux & fécond en ſtratagêmes. Il eut l'art de ſurprendre ſes ennemis dans leurs camps, de leur enlever leurs vivres & leurs équipages, de s'emparer de leurs meilleures places par des intelligences bien ménagées, de pouſſer devant lui leurs troupes, battues, découragées, preſque révoltées par le défaut de ſolde ; & il en vint à leur faire craindre de voir leur capitale aſſiégée, pillée & détruite. Le découragement devenoit univerſel, lorſque des ſecours arrivés à propos, mirent le général Anglois en état de ſe reporter en avant. Il réuſſit le 4 Octobre 1768, à forcer les Indiens à une bataille rangée qu'ils avoient paru juſqu'alors vouloir éviter. Ce fut peut-être l'action la plus diſputée, la plus ſanglante qu'on eût encore vue dans ces contrées. A la fin, Wood reſta le maître du champ, où de part & d'autre, l'on avoit combattu ſi vaillamment : mais ce fut tout le fruit qu'il retira de ſa victoire.

Hyder, quoique vaincu, préſentoit un front menaçant ; étoit toujours redoutable. On lui fit porter des paroles de conciliation. Il les écouta aſſez froidement ; & ce ne fut pas ſans de grandes négociations, ni ſi l'on en croit quelques relations, ſans des préſens conſidérables, qu'on le détermina à la paix, après deux ans de guerre. Ce prince continue à paroître aux Anglois plutôt un ennemi contre lequel il faut être toujours en garde, qu'un allié ſur lequel ils puiſſent compter. Les plus éclairés d'entr'eux penſent même, qu'à moins que leur nation ne ſoit débarraſſée, de quelque maniere que ce puiſſe être, d'un voiſin trop ambitieux & trop actif, pour la laiſſer tranquille, elle ne pourra pas compter ſur la puiſſance que des circonſtances heureuſes lui ont procuré au Coromandel. Voyons ſa poſition dans le Bengale.



## CHAPITRE LVI.

*Commerce général du Bengale, & celui des Anglois en particulier.*

LE Bengale eſt une vaſte contrée de l'Aſie, bornée à l'orient par le royaume d'Azham & d'Arrakan; au couchant, par pluſieurs provinces du grand-mogol; au nord, par des rochers affreux; au midi, par la mer. Elle s'étend ſur les deux rives du Gange, qui ſe forme de diverſes ſources dans le Thibet, erre quelque tems dans le Caucaſe, & entre dans l'Inde en traverſant les montagnes qui ſont ſur la frontiere. Cette riviere après avoir formé dans ſon cours un grand nombre d'iſles vaſtes, fertiles & bien peuplées, va ſe perdre dans l'Océan par pluſieurs embouchures, dont il n'y en a que deux de connues & de fréquentées.

Dans le haut de ce fleuve, il y avoit autrefois une ville nommée Palybothra. Elle étoit ſi ancienne, que Diodore de Sicile ne craignoit pas d'aſſurer qu'elle avoit été bâtie par cet Hercule à qui les Grecs attribuoient tout ce qui s'étoit fait de grand & de prodigieux dans le monde. Ses richeſſes, du tems de Pline, étoient célebres dans l'univers entier. On la regardoit comme le marché général des peuples qui étoient ſitués en-deçà & au-delà du fleuve qui baignoit ſes murs.

L'hiſtoire des révolutions, dont le Bengale a été le théatre, eſt mêlée de tant de fables, qu'il ne faut pas s'en occuper. On y entrevoit ſeulement que cet empire a été tantôt plus, tantôt moins étendu; qu'il a eu des périodes heureux & des périodes malheureux; qu'il forma tour-à-tour un ſeul royaume & pluſieurs états. Un ſeul maître lui donnoit des loix, lorſqu'un deſpote plus puiſſant, Egbar, grand-pere d'Aurengzeb, en entreprit la conquête. Il la commença en 1590, & elle étoit finie en 1595. Depuis cette époque, le Bengale n'a pas ceſſé de reconnoître les mogols pour ſes ſouverains. Le gouverneur chargé de le régir, tenoit d'abord ſa cour à Raja-

Mahol : il la transféra dans la ſuite à Daca. Depuis 1718, elle eſt à Moxudabat, grande ville ſituée dans les terres à deux lieues de Caſſimbazar. Pluſieurs nababs & rajas ſont ſubordonnés à ce vice-roi, nommé ſouba.

Ce furent long-tems les fils du grand-mogol qui occuperent ce poſte important. Ils abuſerent ſi ſouvent, pour troubler l'empire, des forces & des richeſſes dont ils diſpoſoient, qu'on crut devoir les confier à des hommes moins accrédités & plus dépendans. Les nouveaux gouverneurs ne firent pas, à la vérité, trembler la cour de Delhy; mais ils ſe montrerent peu exacts à envoyer au tréſor royal les tributs qu'ils recueilloient. Ce déſordre augmenta encore après l'expédition de Koulikan ; & les choſes furent portées ſi loin, que l'empereur qui étoit hors d'état de payer aux Marattes ce qu'il leur devoit, les autoriſa en 1740 à l'aller chercher eux-mêmes dans le Bengale. Ces brigands au nombre de deux cents mille hommes, partagés en trois armées, ravagerent ce beau pays pendant dix-ans, & n'en ſortirent qu'après s'être fait donner des ſommes immenſes.

Dans tous ces mouvemens, le gouvernement deſpotique, qui eſt malheureuſement celui de toute l'Inde, s'eſt maintenu dans le Bengale ; mais auſſi un petit diſtrict qui y avoit conſervé ſon indépendance, la conſerve encore. Ce canton fortuné, qui peut avoir cent ſoixante mille d'étendue, ſe nomme Biſnapore. Il eſt conduit de tems immémorial par une famille bramine de la tribu des Rajeputes. C'eſt-là qu'on retrouve, ſans altération, la pureté & l'équité de l'ancien ſyſtême politique des Indiens. On a vu juſqu'ici, avec trop d'indifférence, ce gouvernement unique, le plus beau monument & le plus intéreſſant qu'il y ait dans le monde. Il ne nous reſte des anciens peuples que de l'airain & des marbres, qui ne parlent qu'à l'imagination & à la conjecture, interpretes peu fideles des mœurs & des uſages qui ne ſont plus. Le philoſophe, tranſporté dans le Biſnapore, ſe trouveroit tout-à-coup témoin de la vie que menoient, il y a pluſieurs milliers d'années, les premiers habitans de l'Inde ; il converſeroit avec eux ; il ſuivroit les progrès

de cette nation, qui fut célebre, pour ainsi dire, au fortir du berceau ; il verroit fe former un gouvernement, qui n'ayant pour bafe que des préjugés heureux, que des mœurs fimples & pures, que la douceur des peuples, que la bonne-foi des chefs, a furvécu à cette foule innombrable de légiflations qui n'ont fait que paroître fur la terre avec les générations qu'elles ont tourmentées. Plus folide, plus durable que ces édifices politiques, qui, formés par l'impofture & l'enthoufiafme, font les fléaux du genre-humain, & deftinés à périr avec les folles opinions qui les ont élevés ; le gouvernement de Bifnapore, ouvrage de l'attention qu'on a donnée à l'ordre & aux loix de la nature, s'eft établi, s'eft maintenu fur des principes qui ne changent point, & n'a pas fouffert plus d'altération que ces mêmes principes. La pofition finguliere de cette contrée, a confervé fes habitans dans leur bonheur primitif & dans la douceur de leur caractere, en les garantiffant du danger d'être conquis, ou de tremper leurs mains dans le fang des hommes. La nature les a environnés d'eaux prêtes à inonder leurs poffeffions ; il ne faut pour cela qu'ouvrir les éclufes des rivieres. Les armées envoyées pour les réduire, ont été fi fouvent noyées, qu'on a renoncé au projet de les affervir. On a pris le parti de fe contenter d'une apparence de foumiffion.

La liberté & la propriété font facrées dans le Bifnapore. On n'y entend parler ni de vol particulier, ni de vol public. Un voyageur, quel qu'il foit, n'y eft pas plutôt entré, qu'il fixe l'attention des loix qui fe chargent de fa fureté. On lui donne gratuitement des guides qui le conduifent d'un lieu à un autre, & qui répondent de fa perfonne & de fes effets. Lorfqu'il change de conducteur, les nouveaux donnent à ceux qu'ils relevent une atteftation de leur conduite, qui eft enrégiftrée & envoyée enfuite au raja. Tout le tems qu'il eft fur le territoire, il eft nourri & voituré avec fes marchandifes aux dépens de l'état, à moins qu'il ne demande la permiffion de féjourner plus de trois jours dans la même place. Il eft alors obligé de payer fa dépenfe, s'il n'eft pas retenu par quelque maladie, ou par quelque maladie, ou par un autre accident forcé.

Cette

des étrangers, eſt la ſuite du vif intérêt que les citoyens prennent les uns aux autres. Ils ſont ſi éloignés de ſe nuire, que celui qui trouve une bourſe ou quelqu'autre effet de prix, les ſuſpend au premier arbre, & en avertit le corps-de-garde le plus prochain, qui l'annonce au public au ſon du tambour. Ces principes de probité ſont ſi généralement reçus, qu'ils dirigent juſqu'aux opérations du gouvernement. De ſept à huit millions qu'il reçoit annuellement, ſans que la culture ni l'induſtrie en ſouffrent, ce qui n'eſt pas conſommé par les dépenſes indiſpenſables de l'état, eſt employé à ſon amélioration. Le raja peut ſe livrer à des ſoins ſi humains, parce qu'il ne donne aux mogols que le tribut qu'il juge à propos, & lorſqu'il le juge à propos.

Quoique le reſte du Bengale ſoit bien éloigné d'un pareil bonheur cette province ne laiſſe pas d'être la plus riche & la plus peuplée de l'empire. Indépendamment de ſes conſommations qui ſont néceſſairement conſidérables, il ſe fait des exportations immenſes. Une partie des marchandiſes, va dans l'intérieur des terres. Il paſſe dans le Thibet des toiles auxquelles on joint du fer & des draps apportés d'Europe. Les habitans de ces montagnes viennent les chercher eux-mêmes à Patna, & les paient avec du muſc & de la rhubarbe.

La rhubarbe, qu'on commence à cultiver avec ſuccès dans les montagnes d'Ecoſſe, n'eſt pas comme on le croit communément, une plante qui rampe : elle croît par touffe, de diſtance en diſtance. On ne la ſeme pas : ſa graine tombe naturellement à terre, & produit un nouveau plan. (*)

Le muſc eſt une production particuliere au Thibet. Il ſe forme dans un petit ſac de la groſſeur d'un œuf de poule, qui croît en

(*) Ceux qui la cueillent coupent ſa racine par morceaux pour la faire ſécher plus promptement, les enfilent dans une ficelle, & les ſuſpendent dans quelqu'endroit, plus ordinairement aux cornes de leurs moutons. Ils ne voient pas que cette méthode détruit une des meilleures parties de la racine ; parce que ce qui eſt autour du tronc ſe pourrit néceſſairement.

forme de vessie sous le ventre d'une espece de chevreuil, entre le nombril & les parties naturelles. Ce n'est dans son origine, qu'un sang putride qui se coagule dans le sac de l'animal. La plus grosse vessie, ne produit qu'une demi-once de musc. Son odeur est naturellement si forte, que dans l'usage ordinaire il faut nécessairement la tempérer en y mêlant des parfums plus doux. Pour grossir leurs profits, les chasseurs avoient imaginé d'ôter des vessies une partie du musc, & de remplir ce vuide avec du foie & du sang coagulé de l'animal, hachés ensemble. Le gouvernement, qui vouloit arrêter ces mêlanges frauduleux, ordonna que toutes les vessies, avant que d'être cousues, seroient visitées par des inspecteurs, qui les fermeroient eux-mêmes, & les scelleroient du sceau royal. Cette précaution a empêché les supercheries qui altéroient la qualité du musc, mais non celles qui en augmentoient le poids. On ouvre subtilement les vessies, pour y faire couler quelques particules de plomb.

Le commerce du Thibet n'est rien en comparaison de celui que le Bengale fait avec Agra, Delhy, les provinces voisines de ces superbes capitales. On leur porte du sel, du sucre, de l'opium, de la soie, des soieries, une infinité de toiles, des mousselines en particulier. Ces objets réunis, montoient autrefois à plus de quarante millions par an. Une somme si considérable ne passoit pas sur les bords du Gange ; mais elle y faisoit rester une somme à-peu-près égale qui en feroit sortie pour payer les tributs, ou pour d'autres usages. Depuis que les lieutenans du mogol se sont rendus comme indépendans ; depuis qu'ils ne lui envoient de ses revenus que ce qu'ils veulent bien lui accorder ; le luxe de la cour est fort diminué, & la branche d'exportation dont on vient de parler, n'est plus si forte.

Le commerce maritime du Bengale exercé par les naturels du pays, n'a pas éprouvé la même diminution ; mais aussi n'avoit-il pas autant d'étendue. On peut le diviser en deux branches, dont le Cateck fait la meilleure partie.

Le Cateck est un district assez étendu, un peu au dessous de l'embouchure la plus occidentale du Gange. Balassor, située sur

une riviere navigable, lui ſert de port. La navigation pour les Maldives, que l'intempérie du climat a forcé les Anglois & les François d'abandonner, s'eſt concentrée dans cette rade. On y charge pour ces iſles du riz, de groſſes toiles, quelques ſoieries; & l'on y reçoit en échange des cauris qui ſervent de monnoie dans le Bengale, & qui ſont vendus aux Européens.

Les habitans du Cateck, & quelques autres peuples du bas Gange, ont des liaiſons plus conſidérables avec le pays d'Asham. Ce royaume, qu'on croit avoir fait autrefois partie du Bengale, & qui n'en eſt ſéparé que par une riviere qui ſe jette dans le Gange, devroit être plus connu, s'il étoit vrai, comme on l'aſſure, que l'invention de la poudre à canon lui eſt due; qu'elle a paſſé d'Asham au Pégu, & du Pégu à la Chine. Ses mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, auroient ajouté à ſa célébrité, ſi elles euſſent été bien exploitées. Au milieu de ces richeſſes dont il faiſoit peu d'uſage, le ſel, dont il ſentoit un beſoin très-vif, lui manquoit. On étoit réduit à ce qu'on pouvoit s'en procurer par la décoction de quelques plantes. (*)

Au commencement du ſiecle, quelques brames de Bengale allerent porter leurs ſuperſtitions à Asham, où on avoit le bonheur de ne ſuivre que la religion naturelle. Ils perſuaderent à ce peuple, qu'il ſeroit plus agréable à Brama, s'il ſubſtituoit le ſel pur & ſain de la mer, à ce qui lui en tenoit lieu. Le ſouverain conſentit à le recevoir, à condition que le commerce excluſif en ſeroit dans ſes mains; qu'il ne pourroit être porté que par des Bengalis; & que les bateaux qui le conduiroient, s'arrêteroient à la frontiere du royaume. C'eſt ainſi que ſe ſont introduites toutes ces religions factices, par l'intérêt & pour l'interêt des prêtres qui les prêchoient, & des rois qui les recevoient. Depuis cet arrangement, il va tous

(*) Ils étoient réduits, pour s'en procurer, à ramaſſer l'écume verte qui ſe forme ſur les eaux dormantes, à la ſécher, à la brûler, à en faire bouillir les cendres, à les leſſiver pour en tirer le ſel. La même opération étoit répétée ſur les feuilles de figuier; on ne conſommoit d'autre ſel juſqu'à l'époque dont nous allons parler.

les ans du Gange à Asham, une quarantaine de bâtimens de cinq à six cents tonneaux chacun, dont les cargaisons de sel donnent près de deux cents pour cent de bénéfice. On reçoit en paiement un peu d'or & un peu d'argent, de l'ivoire, du musc, du bois d'aigle, de la gomme-lacque, & sur-tout de la soie.

Cette soie, unique en son espece, n'exige aucun soin. Elle vient sur des arbres où les vers naissent, se nourrissent, font toutes leurs métamorphoses. L'habitant n'a que la peine de la ramasser. Les cocons oubliés, fournissent une nouvelle semence. Pendant qu'elle se développe, l'arbre pousse de nouvelles feuilles, qui servent successivement à la nourriture des nouveaux vers. Ces révolutions se répetent douze fois dans l'année; mais moins utilement dans les tems de pluie que dans les tems secs. Les étoffes fabriquées avec cette soie, ont beaucoup de lustre & peu de durée.

A la réserve de ces deux branches de navigation, que des raisons particulieres ont conservées aux naturels du pays; tous les autres bâtimens expédiés du Gange pour les différentes échelles de l'Inde, appartiennent aux Européens & sont construits au Pégu.

Le Pégu est un pays situé sur le golfe du Bengale, entre les royaumes d'Aracan & de Siam. Les révolutions si fréquentes dans tous les empires despotiques de l'Asie, s'y sont répétées plus souvent qu'ailleurs. On l'a vu alternativement, le centre d'une grande puissance, & la province de plusieurs états qui ne l'égaloient pas en étendue. Il est aujourd'hui dans la dépendance d'Ava. (*)

Le seul port de Pégu, ouvert aux étrangers, s'appelle Syriam. Les Portugais, durant leur prospérité, en furent assez long-tems les maîtres. Il jetoit alors un grand éclat. Aujourd'hui on ne le

(*) Sa religion, ses loix, ses mœurs ne different que peu de celle de Siam, mais les femmes sont plus immodestes; non-seulement elles sont nues jusqu'à la ceinture, mais le vêtement qu'elles ont autour des reins, & qui leur descend jusqu'aux genoux, est d'une étoffe si claire, qu'elle ne dérobe rien à la vue. Si l'on en croit les Péguans, cet usage a été introduit par une reine qui, connoissant le penchant que ses sujets avoient pour la pédérastie, chercha à y remédier en ordonnant à un sexe de se vêtir de maniere à pouvoir toujours irriter les desirs de l'autre : mais ôter la pudeur aux femmes, n'étoit pas un moyen de leur ramener les hommes.

voit guere fréquenté que par les Européens établis au Coromandel & dans le Bengale. Ces derniers ne peuvent y vendre que quelques toiles groſſieres. On ne les y verroit point aller, ſans le beſoin de conſtruire ou de radouber des vaiſſeaux. Hors le fer & les cordages, ils y trouvent tous les matériaux propres à cet objet, d'une excellente qualité & à un prix honnête. Depuis qu'on s'eſt dégoûté de la conſtruction trop chere de Surate; Syriam eſt devenu le chantier général des bâtimens qui naviguent d'Inde en Inde.

Ils en exportent du bois de tecke, de la cire, de l'ivoire, du calin & une huile excellente pour la conſervation des vaiſſeaux. Tout ce que l'univers poſſede de parfait en topazes, en ſaphirs, en améthiſtes & en rubis, vient du Pégu. On les trouve rarement à Syriam; & pour en avoir, il faut pénétrer juſqu'à la cour, qui ſe tient à Ava. Les Arméniens y ont pris depuis quelque tems un tel aſcendant, qu'ils rendent le commerce difficile aux Européens, même aux Anglois, les ſeuls qui aient formé un établiſſement au Pégu.

Une branche plus conſidérable de commerce que les Européens de Bengale font avec le reſte de l'Inde, c'eſt celui de l'opium. L'opium eſt le produit d'une plante, appellée pavot, dont la racine eſt à-peu-près de la groſſeur du doigt, & remplie comme le reſte de la plante, d'un lait amer. Sa tige, qui eſt ordinairement liſſe & quelquefois un peu velue, a deux coudées de hauteur. Sur cette tige, naiſſent des feuilles ſemblables à celle de la laitue, oblongues, découpées, crêpues, couleur de verd de mer. Ses fleurs ſont en roſe. Lorſque le pavot eſt dans la force de ſa ſeve, on fait au ſommet une légere inciſion, dont il découle quelques larmes d'une liqueur laiteuſe, qu'on laiſſe figer & qu'on recueille enſuite. On répete juſqu'à trois fois l'opération; mais le produit va toujours en diminuant, pour la quantité & pour la qualité. Après que l'opium a été recueilli, on l'humecte & on le paîtrit avec de l'eau ou du miel, juſqu'à ce qu'il ait acquis la conſiſtance, la viſcoſité, & l'éclat de la poix bien préparée. On le réduit en petits pains. On eſtime celui qui eſt un peu mou, qui obéit ſous le doigt,

qui eſt inflammable, d'une couleur brune & noirâtre, d'une odeur forte & puante. Celui qui eſt ſec, friable, brûlé, mêlé de terre & de ſable, doit être rejeté. Selon les différentes préparations qu'on lui donne, & les doſes qu'on en prend, il aſſoupit, il procure des idées agréables, ou il rend furieux.

Patna, ſitué ſur le haut Gange, eſt le lieu de l'univers où le pavot eſt le plus cultivé. Ses campagnes en ſont couvertes. Indépendamment de l'opium qui va dans les terres, il en ſort tous les ans par mer, trois ou quatre mille coffres, chacun du poids de trois cents livres. Le coffre ſe vend ſur les lieux, cinq à ſix cents francs. Cet opium n'eſt pas raffiné, comme celui de Syrie & de Perſe, dont nous nous ſervons en Europe. Ce n'eſt qu'une pâte ſans préparation, qui fait dix fois moins d'effet que l'opium raffiné.

Dans tous les pays qui ſont à l'Orient de l'Inde, on a une paſſion extrême pour l'opium. Les empereurs Chinois l'ont réprimée dans leurs états, en condamnant au feu tout vaiſſeau qui porteroit cette eſpece de poiſon, toute maiſon qui en recevroit. A la côte des Malais, à Borneo, dans les Moluques, à Java, à Macaſſar & à Sumatra, la conſommation en eſt immenſe. Ces peuples le fument avec le tabac. Ceux qui veulent faire quelque action déſeſpérée, s'enivrent de cette fumée. Ils ſe jettent enſuite indifféremment ſur tout ce qu'ils rencontrent : ils iroient ſur un ennemi, au travers d'une pique. Les Hollandois, poſſeſſeurs de preſque tous les lieux où l'opium fait le plus de ravage, ont été plus touchés du bénéfice qu'ils retiroient de ſa vente, que de pitié pour ſes nombreuſes victimes. Plutôt que d'en interdire l'uſage, ils ont autoriſé les particuliers à maſſacrer tous ceux qui étant ivres d'opium, courroient les rues avec des armes. Ainſi certaines légiſlations introduiſent & nourriſſent des paſſions & des opinions enivrantes & furieuſes ; & quand on a donné ces maladies aux peuples, on ne ſait d'autre remede que la mort & les ſupplices.

La compagnie de Hollande faiſoit autrefois le commerce de l'opium dans ſes poſſeſſions. Elle en débitoit peu ; parce qu'on gagnoit quatre cents pour cent à l'introduire en fraude. En 1743,

elle abandonna cette branche de ſon commerce à une ſociété particuliere, à qui elle livre une certaine quantité d'opium à un prix convenu. Cette ſociété compoſée des principaux membres du gouvernement de Batavia, fait des gains immenſes; perſonne n'oſant s'expoſer à leurs pourſuites, en contrariant leurs intétêts par la contrebande. La côte des Malais & une partie de l'iſle de Sumatra, ſont pourvues d'opium par des négocians libres Anglois, qui gagnent plus ſur cette marchandiſe, que ſur les toiles communes qu'ils portent à ces différens marchés.

Ils envoient à la côte du Coromandel du riz & du ſucre dont ils ſont payés en argent, à moins qu'un heureux haſard ne leur y faſſe trouver quelque marchandiſe étrangere à bon compte. Ils expédient un ou deux vaiſſeaux avec du riz, des toiles & de la ſoie: le riz eſt vendu à Ceilan, les toiles au Malabar, & la ſoie à Surate, dont on rapporte du coton, que les manufactures groſſieres du Bengale emploient utilement. Deux ou trois bâtimens chargés de riz, de gomme-lacque & de toileries, prennent la route de Baſſora, d'où ils reviennent avec des fruits ſecs, de l'eau-roſe, & ſur-tout de l'or. L'Arabie ne paie qu'avec de l'argent & de l'or, les riches marchandiſes qu'on lui porte. Le commerce du Gange avec les autres échelles de l'Inde, fait rentrer vingt-huit millions par an dans le Bengale.

Quoique ce commerce paſſe par les mains des Européens & ſe faſſe ſous leur pavillon, il n'eſt pas tout entier pour leur compte. A la vérité, les mogols communément bornés aux places du gouvernement, prennent rarement intérêt dans ces armemens; mais les Arméniens, qui depuis les révolutions de Perſe, ſe ſont fixés ſur les bords du Gange où ils ne faiſoient autrefois que des voyages, y placent volontiers leurs capitaux. Les fonds des Indiens y ſont encore plus conſidérables. L'impoſſibilité où ſont les naturels du pays de jouir de leurs richeſſes, ſous un gouvernement oppreſſeur, ne les empêche pas de travailler continuellement à les augmenter. Comme ils courroient trop de riſque à faire le négoce à découvert, ils ſont réduits à chercher des voies détournées. Dès qu'il arrive un

Européen, les Gentils qui se connoissent mieux en hommes qu'on ne pense, l'étudient; & s'ils lui trouvent de l'économie, de l'activité, de l'intelligence, ils s'offrent à lui pour courtiers & pour caissiers; ils lui prêtent ou lui font trouver de l'argent à la grosse ou à intérêt. Cet intérêt, qui est ordinairement de neuf pour cent au moins, devient plus fort, lorsqu'on est réduit à emprunter des Cheks.

Ces Cheks sont une famille d'Indiens, puissante de tems immémorial sur le Gange. Ses richesses ont mis long-tems dans ses mains la banque de la cour, la ferme générale du pays & la direction des monnoies qu'elle frappe tous les ans d'un nouveau coin, pour renouveller tous les ans les bénéfices de cette opération. Tant de moyens réunis, l'ont mise en état de prêter à la fois au gouvernement, quarante, soixante, & jusqu'à cent millions. Lorsqu'on n'a pas pu les lui rendre, on lui a permis de se dédommager en opprimant les peuples. Une fortune si prodigieuse & si soutenue dans le centre de la tyrannie, au milieu des révolutions, paroît incroyable. Il n'est pas possible de comprendre comment cet édifice a pu s'élever, comment sur-tout il a pu durer. Pour débrouiller ce mystere, il faut savoir que cette famille a toujours eu une influence décidée à la cour de Delhy; que les nababs & rajas de Bengale se sont mis dans sa dépendance; que ce qui entoure le souba, lui a été constamment vendu; que le souba lui-même s'est soutenu, ou a été précipité par les intrigues de cette famille. On peut ajouter que ses membres, ses trésors étant dispersés, il n'a jamais été possible de lui faire qu'un demi-mal, qui lui auroit laissé plus de ressources qu'il n'en falloit pour pousser sa vengeance aux derniers excès. Les Européens qui fréquentoient le Gange, n'ont pas été assez frappés de ce despotisme, qui devoit les empêcher de se mettre dans les fers des Checks. Ils sont tombés en empruntant de ces avides financiers des sommes considérables à neuf pour cent en apparence, mais en effet à treize, par la différence des monnoies qu'on leur prêtoit, à celles qu'ils étoient obligés de donner en paiement. Les engagemens des compagnies de France & de Hollande,

Hollande, ont eu des bornes. Ceux de la compagnie d'Angleterre, n'en ont point connu. En 1755, elle devoit aux Checks environ vingt-huit millions.

Telle eſt la conduite de ces corps conſidérables, qui ſont les ſeuls agens du commerce de l'Europe avec le Bengale. Les Portugais, qui fréquenterent les premiers cette riche contrée, eurent la ſageſſe de former leur établiſſement à Chatigan, port ſitué ſur la frontiere d'Aracan, non loin de la branche la plus orientale du Gange. Les Hollandois, qui ſans ſe commettre avec ces ennemis alors redoutables, vouloient avoir part à leur fortune, chercherent le port, qui ſans nuire à leur projet, les expoſoit le moins aux hoſtilités. En 1603, ils jetterent les yeux ſur Balaſſor; & toutes les compagnies, plutôt par imitation que par des combinaiſons bien raiſonnées, ſuivirent depuis cet exemple. L'expérience leur apprit qu'il leur convenoit de ſe rapprocher des différens marchés d'où elles tiroient leurs marchandiſes; & elles remonterent le bras du Gange, qui, après s'être ſéparé du corps du fleuve à Morchia au deſſus de Caſſimbazar, ſe perd dans l'Océan au voiſinage de Balaſſor, ſous le nom de riviere d'Ougli. Le gouvernement du pays leur accorda la liberté de placer des loges dans tous les lieux abondans en manufactures, & celle de ſe fortifier ſur cette riviere.

En la remontant, on trouve d'abord Calcuta, qui eſt le principal établiſſement de la compagnie Angloiſe. L'air y eſt mal-ſain, l'eau ſaumâtre, l'ancrage peu sûr, & les environs n'offrent que peu de manufactures. Ces inconvéniens n'ont pas empêché qu'un grand nombre de riches négocians Arméniens, Maures & Indiens, attirés par la liberté & la ſureté, n'y fixaſſent leur ſéjour. Le peuple s'eſt multiplié dans les proportions, ſur un terrain de trois ou quatre lieues de circonférence, que la compagnie poſſede en toute ſouveraineté. Cette forteresse a cet avantage, que les bâtimens qui veulent arriver aux colonies Européennes, ſont forcés de paſſer ſous ſon canon.

Six lieues au deſſus, on trouve Fréderic-Nagor, fondé en 1756

par les Danois, pour remplacer une colonie ancienne, où ils n'avoient pu se soutenir. Cet établissement n'a encore acquis aucune consistance, & tout porte à croire qu'il ne sera jamais grand chose.

Chandernagor, situé deux lieues & demie plus haut, appartient aux François. Il a l'inconvénient d'être un peu dominé du côté de l'ouest; mais son port est excellent, & l'air y est aussi pur qu'il puisse l'être sur les bords du Gange. Toutes les fois qu'on veut élever des édifices qui doivent avoir de la solidité, il faut comme dans tout le reste du Bengale, bâtir sur pilotis; parce qu'il est impossible de creuser la terre, sans trouver l'eau à trois ou quatre pieds. Son territoire, qui n'a guere qu'une lieue de circonférence, est rempli de manufactures, depuis que l'invasion des Marattes a réduit les naturels du pays à venir y chercher un asile. On y fabrique une grande quantité de mouchoirs & de mousselines rayées, qui, il faut l'avouer, ont un peu dégénéré depuis leur transplantation. Cependant cette activité n'a jamais rendu Chandernagor le rival de Calcuta, que ses immenses richesses mettent en état de former les plus vastes entreprises de commerce.

A un mille de Chandernagor, on voit Chinchura, plus connu sous le nom Dougli, parce qu'il est situé près des fauxbourgs de cette ville, autrefois célebre. Les Hollandois n'y ont de propriété que celle de leur fort. Les habitations dont il est environné, dépendent du gouvernement du pays, qui souvent s'y fait sentir par ses extorsions. Un autre inconvénient de cet établissement, c'est qu'un banc de sable empêche que les vaisseaux ne puissent y arriver : ils s'arrêtent vingt mille au dessous de Calcuta, à Fulta, ce qui multiplie les frais d'administration.

Les Portugais avoient autrefois établi leur commerce à Bandel, à quatre-vingts lieues de l'embouchure du Gange, & à un quart de lieue au dessus d'Ougli. On y voit encore leur pavillon, avec un petit nombre de misérables, qui ont oublié leur patrie, après en avoir été oubliés. Les affaires de ce comptoir se réduisent à fournir des courtisanes aux Mogols & aux Hollandois.

Si l'on en excepte les mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, où des ouragans fréquens, presque continuels, rendent le golfe de Bengale impraticable, les vaisseaux Européens peuvent entrer le reste de l'année dans le Gange. Ceux qui veulent remonter ce fleuve, reconnoissent auparavant la Pointe des Palmiers. Ils y sont reçus par des pilotes de leur nation, fixés à Balassor. L'argent qu'ils portent est mis dans des chaloupes nommées bots, du port de soixante à cent tonneaux, qui vont toujours devant les vaisseaux. Ils arrivent par un canal étroit, entre deux bancs de sable, dans la riviere d'Ougli. Ils s'arrêtoient autrefois à Coulpy : mais avec le tems, ils ont osé braver les courans, les bancs mouvans & élevés qui sembloient fermer la navigation du fleuve; & ils se sont rendus à leur destination respective. Cette audace a été suivie de plusieurs naufrages, dont le nombre a diminué à mesure qu'on a acquis de l'expérience, & que l'esprit d'observation s'est étendu. Il faut espérer que l'exemple de l'amiral Watson, qui avec un vaisseau de soixante-dix canons, est remonté jusqu'à Chandernagor, ne sera pas perdu. Si l'on en sait profiter, on épargnera beaucoup de tems, de soins & de dépenses.

Outre cette grande navigation, il y en a une autre pour faire arriver les marchandises, des lieux même qui les produisent au chef-lieu de chaque compagnie. De petites flottes, composées de quatre-vingts, cent bateaux, ou même davantage servent à cet usage. On y place des soldats noirs ou blancs, nécessaires pour réprimer l'avidité insatiable des nababs & des rajas, qu'on trouve sur la route. Ce qu'on tire du haut Gange, de Patna, de Cassimbazar, descend par la riviere d'Ougli. Les marchandises des autres branches du fleuve, toutes navigables dans l'intérieur des terres, & communiquant les unes aux autres, sur-tout vers le bas du Gange, entrent dans la riviere d'Ougli par Rangafoula & Batatola, à quinze ou vingt lieues de la mer. Elles remontent de là, au principal établissement de chaque nation.

Il sort du Bengale pour l'Europe du musc, de la lacque, du bois rouge, du poivre, des cauris, quelques autres articles peu consi-

dérables, qui y ont été portés d'ailleurs. Ceux qui lui ſont propres, ſont le borax, le ſalpêtre, la ſoie & les ſoieries, les mouſſelines, & cent eſpeces de toiles différentes.

Le borax, qui ſe trouve dans la province de Patna, eſt une ſubſtance ſaline, que les chymiſtes Européens ont vainement tenté de contrefaire. Quelques-uns d'entr'eux le regardent comme un ſel alcali, qui ſe trouve tout formé dans cette riche contrée de l'Indoſtan; d'autres veulent qu'il ſoit le produit des volcans ou des incendies ſouterrains.

Quoi qu'il en ſoit, le borax ſert très-utilement dans le travail des métaux, dont il facilite la fuſion & la purification. Convertie promptement en verre par l'action du feu, cette ſubſtance ſe charge des parties étrangeres avec leſquelles ces métaux ſont combinés, & les réduit en ſcories. Le borax eſt même d'une néceſſité indiſpenſable pour les eſſais des mines, & pour la ſoudure des métaux. Il n'y a que les Hollandois qui ſachent le purifier. Ce ſecret leur fut apporté, dit-on, par quelques familles Vénitiennes, qui allerent chercher dans les Provinces-Unies une liberté qu'elles ne trouvoient pas ſous le joug de leur ariſtocratie.

Le ſalpêtre vient auſſi de Patna. Il eſt tiré d'une argille tantôt noire, tantôt blanchâtre, & quelquefois rouſſe. On la rafine en creuſant une grande foſſe, dans laquelle on met cette terre nitreuſe, qu'on détrempe de beaucoup d'eau, & qu'on remue juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue une bouillie liquide. L'eau en ayant tiré tous les ſels, & la matiere la plus épaiſſe s'étant précipitée au fond, on prend les parties les plus fluides, qu'on verſe dans une autre foſſe plus petite que la premiere. Cette matiere s'étant de nouveau purifiée, on enleve le plus clair qui ſurnage, & qui forme une eau toute nitreuſe. On la fait bouillir dans des chaudieres; on l'écume à meſure qu'elle cuit, & l'on en tire au bout de quelques heures, un ſel de nitre infiniment ſupérieur à celui qu'on trouve ailleurs. Les Européens en exportent pour les beſoins de leurs colonies d'Aſie, ou de leurs métropoles, environ dix millions peſant. La livre s'achete ſur les lieux trois ſols, au plus, & nous eſt revendue dix ſols, au moins.

Caſſimbazar, qui s'eſt enrichi de la ruine de Maldo & de Rajamahol, eſt le marché général de la ſoie du Bengale, & c'eſt ſon territoire qui en fournit la plus grande partie. Les vers y ſont élevés & nourris comme ailleurs; mais la chaleur du climat les y fait éclore & proſpérer tous les mois de l'année. On y fabrique une grande quantité d'étoffes de ſoie & de coton, qui ſe répandent dans une partie de l'Aſie. Celles de ſoie pure, prennent la plupart la route de Delhy. Elles ſont prohibées en France; & le nord de l'Europe n'en conſomme guere que quelques armoiſins, & une quantité prodigieuſe de mouchoirs. A l'égard de la ſoie en nature, on peut évaluer à trois ou quatre cents milliers ce que l'Europe en emploie dans ſes manufactures. En général, elle eſt très-commune, mal filée, & ne prend nul éclat dans la teinture. On ne peut guere l'employer que pour la trame, dans les étoffes brochées. Elle ſe vend ſur les lieux, depuis 272 juſqu'à 288 livres le quintal. Les compagnies qui ont aſſez de fonds, d'activité & d'intelligence pour faire virer les ſoies dans leur loge, les ont à meilleur marché.

Il ſeroit long & inutile de faire l'énumération de tous les endroits où ſe fabriquent les coutis, les toiles de coton propres à faire du linge de table, à être employées en blanc, à être teintes ou imprimées. Il ſuffira de parler de Daca, qu'il faut regarder comme le marché général du Bengale, celui qui réunit le plus d'eſpeces de toiles, les plus belles, & en plus grande quantité.

Cette ville eſt ſituée par les vingt-quatre degrés de latitude nord. (*) La fertilité de ſon territoire & les avantages de ſa ſituation, en ont fait depuis très-long-tems, le centre d'un grand commerce. Les cours de Delhy & de Moxudabat, en tirent les toiles néceſſaires à leur conſommation. Chacune des deux cours y

(*) Elle n'en eſt pas moins reſtée une des villes de l'univers les plus déſagréables. Une multitude prodigieuſe de chaumieres, conſtruites au haſard dans un tas de boue, au milieu deſquelles quelques maiſons de brique bâties à la Moreſque s'élevent d'eſpace en eſpace, à-peu-près comme les baliveaux dans nos bois-taillis; c'eſt la peinture naturelle de cette ville ſi induſtrieuſe.

entretient un agent, chargé de les faire fabriquer. Il a une autorité indépendante du magiſtrat ſur les courtiers, tiſſerands, brodeurs, ſur tous les ouvriers dont l'induſtrie a quelque rapport à l'objet de ſa commiſſion. On défend à ces malheureux, ſous des peines pécuniaires & corporelles, de vendre à qui que ce puiſſe être, aucune piece dont la valeur excede 72 livres. Ce n'eſt qu'à force d'argent qu'ils peuvent ſe rédimer de cette vexation.

Dans ce marché, comme dans tous les autres, les compagnies Européennes traitent avec des courtiers Maures, établis dans le lieu même & autoriſés par le gouvernement. Elles prêtent auſſi leur nom aux particuliers de leur nation, ainſi qu'aux Indiens & aux Arméniens fixés dans leurs établiſſemens, qui, ſans cette précaution, ſeroient ſurement pillés. Les Mogols eux-mêmes couvrent ſouvent ſous un pareil voile leur propre induſtrie, pour ne payer que deux au lieu de cinq pour cent.

On diſtingue dans les contrats, les toiles qu'on fait fabriquer, & celles que le tiſſerand oſe, dans quelques endroits, entreprendre pour ſon compte. La longueur, le nombre des fils, & le prix des premieres ſont fixés. On ne ſtipule que la commiſſion pour les autres, parce qu'on ne peut traiter avec le même détail. Les nations qui ſe font un point capital d'avoir de belles marchandiſes, s'arrangent pour être en état de donner des avances aux entrepreneurs dès le commencement de l'année. Les tiſſerands, peu occupés en général dans ce tems-là, travaillent avec moins de précipitation que dans les mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre, tems où les demandes ſont forcées.

On reçoit une partie des toiles en écru, & une partie à demi-blanc. Il ſeroit à deſirer qu'on pût changer cet uſage. Rien n'eſt plus ordinaire, que de voir des toiles d'une très-belle apparence, dégénérer au blanchiſſage. Peut-être les fabricans & les courtiers prévoient-ils ce qui arrivera, mais les Européens n'ont pas le tact aſſez fin, ni le coup-d'œil aſſez exercé, pour s'y connoître. Une choſe particuliere à l'Inde, c'eſt que les toiles, de quelque nature qu'elles ſoient, ne peuvent jamais être bien blanchies & bien

apprêtées, que dans le lieu même de leur fabrication. Si malheureusement elles sont avariées avant d'être embarquées pour l'Europe, il faut les renvoyer aux endroits d'où on les a tirées.

Entre les toiles qu'on achete à Daca, les plus importantes, sans comparaison, sont les mousselines unies, rayées & brodées. De toutes les contrées de l'Inde, on n'en fait que dans le Bengale, où se ttouve le seul coton qui y soit propre. Il est planté à la fin d'Octobre, & recueilli dans le mois de Février. On le prépare tout de suite, pour le mettre en œuvre dans les mois de Mai, Juin & Juillet. C'est la saison des pluies. Comme le coton prête plus & casse moins, elle est la plus favorable pour fabriquer des mousselines. Ceux qui en font le reste de l'année, entretiennent cette humidité nécessaire au coton, en mettant de l'eau immédiatement au dessous de leur chaîne. Voilà dans quel sens il faut entendre qu'on travaille les mousselines dans l'eau.

A quelque degré de finesse qu'aient été portées ces toiles, on peut assurer qu'elles sont dans un état d'imperfection très-sensible. L'usage où est le gouvernement, de forcer les meilleurs manufacturiers à travailler pour lui, de les mal payer, & de les tenir dans une espece de captivité, fait qu'on craint de paroître trop habile. Par-tout la contrainte & la rigueur étouffent l'industrie, fille de la nécessité, mais compagne de la liberté.

Les cours de Delhy, de Moxudabat, sont moins difficiles sur les broderies qu'on ajoute aux mousselines. A leur imitation, les gens du pays, les Mogols, les Patanes, les Arméniens, qui en font faire considérablement, les prennent telles qu'elles sont. Cette indifférence retient l'art de broder dans un état d'imperfection. Les Européens traitent pour les broderies, comme pour les mousselines & les autres marchandises, avec des courtiers autorisés par le gouvernement, auquel ils paient une contribution annuelle, pour avoir ce privilege exclusif. Ces entrepreneurs distribuent aux femmes les pieces destinées pour les broderies plates, & aux hommes, celles en chaînette. On se contente souvent des dessins de

l'Inde; d'autres fois nous leur envoyons des deſſins pour les rayures, les brochures & les broderies.

Vingt millions payoient, il n'y a que peu d'années, tous les achats faits dans le Bengale par les nations Européennes. Leur fer, leur plomb, leur cuivre, leurs étoffes de laine, les épiceries des Hollandois, couvroient à-peu-près le tiers de ces valeurs : on ſoldoit le reſte avec de l'argent. Depuis que les Anglois ſe ſont rendus maîtres de cette riche contrée, elle a vu augmenter ſes exportations, & diminuer ſa recette; parce que les conquérans ont enlevé une plus grande quantité de marchandiſes, & qu'ils ont trouvé dans les revenus du pays de quoi les payer. On peut préſumer que cette révolution dans le commerce du Bengale n'eſt pas à ſon terme, & qu'elle aura tôt ou tard des ſuites & des effets plus conſidérables.

## CHAPITRE LVII.

### *Établiſſement des Anglois à Sainte-Hélene.*

Pour entretenir ſes liaiſons avec cette vaſte région & ſes autres établiſſemens d'Aſie, la compagnie Angloiſe a formé un lieu de relâche à Sainte-Hélene. Cette iſle, qui n'a que vingt-huit à vingt-neuf mille de circuit, eſt ſituée à quinze degrés cinquante minutes de latitude auſtrale, entre l'Afrique & l'Amérique, & à une diſtance à-peu-près égale de ces deux parties du monde. Rien ne prouve que les Portugais qui la découvrirent en 1502, y aient jamais établi de colonie; mais il eſt certain qu'ils y jetterent, ſuivant leur méthode, quelques quadrupedes & des volailles, pour l'uſage de ceux de leurs vaiſſeaux qui y relâcheroient. Ces commodités inviterent dans la ſuite les Hollandois à y former un petit établiſſement. Ils en furent chaſſés par les Anglois, qui y ſont fixés depuis 1673.

Quoique Sainte-Hélene ne paroiſſe qu'un grand rocher, battu de

de tous côtés par les vagues, elle n'en eſt pas moins un lieu délicieux. Son climat eſt plus tempéré qu'il ne devroit l'être. La terre, qui n'a qu'un pied & demi de profondeur, y eſt couverte de citronniers, de palmiers, de grenadiers, d'autres arbres chargés de fleurs & de fruits en même tems. Des eaux excellentes, mieux diſtribuées par la nature que l'art n'auroit pu le faire, y vivifient tout. Les hommes nés dans ce fortuné ſéjour, y jouiſſent d'une ſanté parfaite. Les paſſagers y guériſſent de leurs maux, ſur-tout du ſcorbut. Quatre cents familles d'Anglois, de François réfugiés, y cultivent des légumes, y élevent des beſtiaux d'un goût exquis, qui ſont d'une grande reſſource pour les navigateurs. Cet établiſſement, que la nature & l'art réunis ont rendu preſque inattaquable, a cependant un très-grand vice. Les vaiſſeaux qui reviennent des Indes en Europe, y abordent avec une ſureté entiere & une grande facilité; mais ceux qui vont d'Europe aux Indes, opiniâtrément repouſſés par les vents & les courans contraires, n'y trouvent point d'aſile. Pluſieurs, pour éviter les inconvéniens d'un ſi long voyage fait ſans s'arrêter, relâchent au cap de Bonne-Eſpérance : les autres, particuliérement ceux qui ſont deſtinés pour l'Arabie & pour le Malabar, vont prendre des rafraîchiſſemens aux iſles de Comore.



## CHAPITRE LVIII.

*A quel uſage les Anglois ſont ſervir les iſles de Comore.*

CEs iſles, ſituées dans le canal de Mozambique, entre la côte de Zanguebar & Madagaſcar, ſont au nombre de cinq. La principale, qui a donné ſon nom à ce petit archipel, eſt peu connue. Les Portugais, qui, dans leurs premieres expéditions la découvrirent, y firent tellement déteſter par leurs cruautés le nom des Européens, que tous ceux qui ont oſé s'y montrer depuis ont été ou maſſacrés, ou fort mal reçus : auſſi l'a-t-on entiérement perdue de vue. Celles de Mayote, de Moeti & d'Anjouan, ne ſont pas plus fréquentées,

parce que les approches en sont difficiles, & que le mouillage n'y est pas sûr. Les Anglois ne relâchent qu'à l'isle de Johanna.

C'est-là que la nature, dans une étendue de trente lieues de contour, étale toute sa richesse avec toute sa simplicité. Des côteaux toujours verds, des vallées toujours riantes y forment par-tout des paysages variés & délicieux. Trente mille habitans, distribués en soixante-treize villages, en partagent les productions. Leur langue est l'arabe, leur religion, un mahométisme fort corrompu. On leur trouve des principes de morale, plus épurés qu'ils ne le sont communément dans cette partie du globe. L'habitude qu'ils ont contractée de vivre de lait & de végétaux, leur a donné une aversion insurmontable pour le travail. De cette paresse, est né un certain air de grandeur, qui consiste pour les gens distingués, à laisser croître excessivement leurs ongles. Pour se faire une beauté de cette négligence, ils les teignent d'un rouge tirant sur le jaune, que leur fournit un arbrisseau.

Ce peuple, né pour l'indolence, a perdu la liberté qu'il étoit sans doute, venu chercher d'un continent voisin, dont il doit être originaire. Un négociant Arabe, il n'y a pas un siecle, ayant tué au Mozambique un gentilhomme Portugais, se jeta dans un bateau que le hasard conduisit à Johanna. Cet étranger se servit si bien de la supériorité de ses lumieres, & du secours de quelques-uns de ses compatriotes, qu'il s'empara d'une autorité absolue que son petit-fils exerce encore aujourd'hui. Cette révolution dans le gouvernement, ne diminua rien de la liberté & de la sureté que trouvoient les Anglois qui abordoient dans l'isle. Ils continuoient à mettre paisiblement leurs malades à terre, où la salubrité de l'air, l'excellence des fruits, des vivres & de l'eau, les rétablissoient bientôt. Seulement on fut réduit à payer plus cher les provisions dont on avoit besoin ; & voici pourquoi.

Les Arabes ont pris la route d'une isle où régnoit un Arabe. Ils y ont porté le goût des manufactures des Indes ; & comme des cauris, des noix de coco, & les autres denrées qu'ils y prenoient en échange, ne suffisoient pas pour payer ce luxe, les insulaires

ont été réduits à exiger de l'argent pour leurs bœufs, leurs chevres, leurs volailles, qu'ils livroient auparavant pour des grains de verre, & d'autres bagatelles d'un auſſi vil prix. Cette nouveauté n'a pas cependant dégoûté les Anglois d'un lieu de relâche, qui n'a d'autre défaut que celui d'être trop éloigné de nos parages.

## CHAPITRE LIX.

*La compagnie Angloiſe a abandonné aux négocians particuliers le commerce d'Inde en Inde.*

Un pareil inconvénient ne pouvoit pas empêcher la compagnie Angloiſe de donner une grande extenſion à ſon commerce. Celui qu'on peut faire d'un port de l'Inde à l'autre, étoit trop borné, trop ſubalterne, pour l'occuper long-tems. Elle fut de bonne-heure aſſez éclairée, pour ſentir que cette navigation ne lui convenoit pas. Elle invita les négocians particuliers de ſa nation à l'entreprendre. Elle leur en facilitoit les moyens, en prenant part à leurs expéditions, & en leur cédant des intérêts dans ſes propres armemens; ſouvent même elle ſe chargea de leurs marchandiſes pour un fret modique. Cette conduite généreuſe, inſpirée par un eſprit national, ſi oppoſée en tout à celle des autres compagnies, donna promptement de l'activité, de la force, de la conſidération aux colonies Angloiſes. Leurs marchands libres eurent bientôt une douzaine de brigantins, qui naviguoient dans l'intérieur du Gange, ou qui en ſortoient pour ſe rendre à Achem, à Keda, à Johor & à Ligor. Ils expédioient de Calcuta, de Madraz, de Bombai, un pareil nombre de vaiſſeaux plus conſidérables, qui fréquentoient toutes les échelles de l'Orient. Ces bâtimens ſe ſeroient encore multipliés, ſi la compagnie n'avoit exigé, dans tous les lieux où elle avoit des établiſſemens, un droit de cinq pour cent, & huit & demi pour cent de toutes les remiſes que les marchands libres avoient à faire dans la métropole. Lorſque ſes beſoins ne la forcerent pas à ſe

relâcher de ce bizarre arrangement, ces armateurs donnerent leur argent à la grosse, quelquefois aux autres négocians Européens qui en manquoient, & le plus souvent aux officiers des vaisseaux de leur nation, qui, n'étant pas proprement attachés à la compagnie, peuvent trafiquer pour eux en naviguant pour elle.



## CHAPITRE LX.

*La compagnie a jugé qu'il ne lui convenoit pas d'avoir une marine.*

CE grand corps conçut dans les premiers tems, l'ambition d'avoir une marine. Elle n'existoit plus lorsqu'il reprit son commerce, au tems du protectorat. Pressé alors de jouir, il se détermina à se servir de bâtimens particuliers; & ce qu'il fit par nécessité, il l'a continué depuis par économie. Des négocians lui fretent des vaisseaux tout équipés, tout avituaillés, pour porter dans l'Inde & pour en rapporter le nombre des tonneaux dont on est convenu. Le tems qu'ils doivent s'arrêter dans le lieu de leur destination, est toujours fixé. Ceux à qui l'on n'y peut donner de cargaison, sont communément occupés par quelque marchand libre, qui se charge volontiers du dédommagement dû à l'armateur. Ils doivent être expédiés les premiers l'année suivante, afin que leurs agrès ne s'usent pas trop. Dans un cas de nécessité, la compagnie leur en fourniroit de ses magasins; mais elle se les feroit payer au prix stipulé, de cinquante pour cent de bénéfice.

Les bâtimens employés à cette navigation, portent depuis six cents jusqu'à huit cents tonneaux. La compagnie n'y prend à leur départ, que la place dont elle a besoin pour son fer, son plomb, son cuivre, ses étoffes de laine, & des vins de Madere, les seules marchandises qu'elle envoie aux Indes. Les propriétaires peuvent remplir ce qui reste d'espace dans le vaisseau, des vivres nécessaires pour un si long voyage, & de tous les objets dont le corps qu'ils servent ne fait pas commerce. Au retour, ils ont aussi le droit de

difpofer comme bon leur femble, de l'efpace de trente tonneaux, que par leur contrat ils n'ont pas cédé : ils font même autorifés à y placer les mêmes chofes que reçoit la compagnie. Jufqu'à ces derniers tems, ils devoient lui payer trente pour cent de la valeur de ces marchandifes. Depuis le 21 Octobre 1773, ce droit eft réduit à la moitié. On a jugé que cette faveur engageroit les armateurs & leurs agens à mieux remplir leurs obligations, & qu'elle feroit ceffer les importations frauduleufes. L'amour de l'humanité, plus commun dans les états libres que fous d'autres loix, a donné naiffance, en Angleterre, à un ufage bien refpectable. Le chirurgien de chaque navire arrivé des Indes, reçoit outre fes appointemens, 22 liv. 10 fols de gratification, pour chaque homme de l'équipage qu'il ramene en Europe.



## CHAPITRE LXI.

*Fonds de la compagnie.*

LA compagnie débarraffée des foins qu'exige néceffairement une marine, ainfi que de la circulation particuliere à l'Inde, n'eut à s'occuper que du commerce direct de l'Europe avec l'Afie. Elle le commença avec 8, 322, 547 livres 10 fols. Des événemens heureux l'ayant mife en état en 1676, de faire une répartition de cent pour cent, elle jugea qu'il convenoit mieux à fes intérêts de doubler fon fonds. Ce capital augmenta encore, lorfque les deux compagnies qui s'étoient fait une guerre fi deftructive, réunirent en 1702, leurs richeffes, leurs projets & leurs efpérances. Il a été porté depuis à foixante-douze millions, divifés par actions, originairement de 1, 125 livres, & dans la fuite de 2, 250 livres.



## CHAPITRE LXII.

*Étendue du commerce de la compagnie.*

LEs affaires furent pouſſées avec beaucoup d'activité & de ſuccès dans les premiers tems, malgré la médiocrité des fonds. Dès l'an 1628, la compagnie occupoit douze mille tonneaux d'embarquement, & quatre mille matelots. Ses expéditions varierent d'une maniere inconcevable. Elles furent plus ou moins vives, ſuivant l'ignorance & la capacité de ceux qui les dirigeoient; ſuivant la paix ou la guerre; la proſpérité ou les diſgraces de la métropole; la paſſion ou l'indifférence de l'Europe pour les manufactures des Indes; le plus ou le moins de concurrence des autres nations. Depuis le commencement du ſiecle, les révolutions ſont moins fréquentes, moins marquées. Ce commerce a pris de la conſiſtance, & les ventes ſe ſont élevées à ſoixante-dix-huit millions.

Leur accroiſſement auroit été plus conſidérable encore, ſans les entraves dont on les ſurcharge. Le détail en feroit long & minutieux. Il ſuffira de dire que tout vaiſſeau qui revient des Indes, eſt obligé de faire ſon retour dans un port d'Angleterre; & que ceux qui portent des marchandiſes prohibées, ſont forcés de les conduire au port de Londres. Les toiles & les étoffes qui arrivent de ces contrées, paient des droits très-conſidérables. Ceux auxquels le thé eſt aſſujetti, ſont plus forts encore. Si le gouvernement s'eſt flatté d'arrêter, par cette impoſition énorme, la fureur qu'on avoit pour cette boiſſon, ſes eſpérances ont été trompées.

Ce furent les lords Arlington & Offori, qui introduiſirent le thé en Angleterre. Ils y en apporterent de Hollande en 1666, & leurs femmes le mirent à la mode chez les perſonnes de leur rang. La livre peſant ſe vendoit alors ſoixante-ſept ou huit livres à Londres, quoiqu'elle n'en eût coûté que trois ou quatre à Batavia. Ce prix, qui ne diminua que très-lentement, n'empêcha pas que le goût

de cette boiſſon ne fît des progrès. Cependant elle ne devint d'un uſage commun, que vers 1715 : alors ſeulement, on commença à prendre du thé verd ; car juſqu'à cette époque, on n'avoit connu que le thé bouy. Depuis, la paſſion pour cette feuille Aſiatique eſt devenue générale. Peut-être cette manie n'eſt-elle pas ſans inconvénient : mais on ne ſauroit nier que la nation ne lui doive plus de ſobriété, que n'en avoient pu obtenir les loix les plus ſéveres, les déclamations éloquentes des orateurs chrétiens, les meilleurs traités de morale.

Il a été exporté de la Chine en 1766, ſix millions peſant de thé par les Anglois ; quatre millions cinq cent mille livres par les Hollandois ; deux millions quatre cent mille livres par les Suédois ; autant par les Danois ; & deux millions cent mille livres par les François. Ces quantités réunies, forment un total de dix-ſept millions quatre cent mille livres. La préférence que la plupart des peuples donnent au chocolat, au café, à d'autres boiſſons ; des obſervations ſuivies avec ſoin pendant pluſieurs années ; des calculs les plus exacts qu'il ſoit poſſible de faire dans des matieres ſi compliquées : tout nous décide à penſer que la conſommation de l'Europe entiere ne s'éleve pas au deſſus de cinq millions quatre cent mille livres. En ce cas, celle de la Grande-Bretagne doit être de douze millions.

Il eſt univerſellement reçu, qu'il y a au moins deux millions d'hommes dans la métropole, & un million dans les colonies, qui font un uſage habituel du thé. On ne s'éloignera pas de la vraiſemblance, en ſuppoſant que chacun en prend quatre livres par an. S'ils en conſomment un peu moins, le vuide eſt rempli par les citoyens un peu moins livrés à cette boiſſon, & que pour cette raiſon, nous n'avons pas comptés. La livre de thé, qui ne coûte que trente ſols dans l'Orient, ſe vend réguliérement ſix livres dix ſols dans les ventes Angloiſes, en y comprenant les droits. C'eſt donc environ ſoixante-douze millions que coûte à la nation la manie de cette feuille Aſiatique.

Ce ſeroit ignorance ou mauvaiſe foi, que d'oppoſer à cette ſup-

putation l'autorité des douanes. Il eſt vrai que leur produit, qui, d'après le calcul de cette conſommation, devroit être d'environ 18, 000, 000 livres, n'eſt guere que de la moitié ; mais la contrebande qui ſe fait en Angleterre de cette marchandiſe, eſt généralement connue. Le gouvernement lui-même en eſt ſi convaincu, que pour la diminuer, il vient de baiſſer les droits de vingt ſols par livre. Vraiſemblablement il auroit été plus généreux, s'il n'étoit malheureuſement réduit à regarder ſes douanes plutôt comme une reſſource de finance, que comme le thermometre de ſon commerce. Ce ſacrifice, inſuffiſant en lui-même pour empêcher les thés répandus dans les différens ports de l'Europe, de s'introduire en fraude dans la Grande-Bretagne, a été ſoutenu par l'acquiſition qu'a faite la nation de l'iſle de Man, qui appartenoit à la maiſon d'Athol. (*)

Quoique

(*) Cette petite iſle ſtérile ſituée ſous un climat froid & toujours couvert de brouillards épais, ne fournit de ſon fonds aucun objet de commerce ; auſſi ſa population & ſes richeſſes avoient-elles une autre baſe que ſes productions. Sa poſition lui donnoit la facilité de verſer, ſans payer les droits, une quantité prodigieuſe de marchandiſes ſur les côtes occidentales de l'Angleterre & de l'Ecoſſe, & dans toute la circonférence de l'Irlande.

Les négocians tiroient des vins, des eaux-de-vie, des étoffes de ſoie d'Eſpagne & de France ; ils tiroient du tabac, du ſucre, des batiſtes, des linons, d'autres toiles de Hambourg, de Hollande & de Flandre ; ils tiroient du rum, du café, d'autres denrées des colonies nationales & étrangeres. Comme leurs magaſins étoient toujours remplis de toutes ſortes de marchandiſes prohibées ou ſujettes à des droits très-forts, ils ſaiſiſſoient toutes les occaſions favorables de les introduire dans les royaumes Britanniques. Ces occaſions ne tardoient jamais à ſe préſenter, parce qu'un orage, une nuit obſcure étoit le tems qu'il leur falloit. Quel que fût le vent, il les pouſſoit toujours vers un marché aſſuré & rempli de leurs aſſociés ou de leurs chalans.

Ce n'étoit pas tout : le grain qui y étoit porté d'Angleterre avec la gratification accordée pour l'exportation, étoit converti en boiſſon. Comme elle étoit exempte des droits énormes de l'accuſé, les braſſeurs de l'iſle pouvoient la fournir aux côtes voiſines & aux navigateurs qui les fréquentoient, à beaucoup meilleur marché que les braſſeurs Anglois : auſſi tous les navires du côté du nord-oueſt qui alloient en Amérique & en Afrique relâchoient-ils à l'iſle du Man pour y prendre leurs proviſions de biere. Toutes ces pratiques réunies diminuoient les revenus publics de l'Angleterre de deux cent mille livres ſterlings, & ceux de l'Irlande de la moitié.

Il paroiſſoit impoſſible de réprimer ces abus, ſans attaquer les droits anciens & authentiques de la maiſon d'Athol, poſſeſſeur de la juriſdiction & des douanes de l'iſle. On ſe ſeroit aiſément permis cette violence dans les états où la propriété n'eſt pas auſſi reſpectée qu'en Angleterre. Le miniſtere Britannique a préféré d'acheter des franchiſes qui lui étoient

Quoique la plupart des branches du revenu public aient été augmentées par un arrangement qui ôtoit au commerce frauduleux son entrepôt le plus favorable, la compagnie des Indes y a plus particuliérement gagné. Comme ses marchandises étoient chargées de plus forts droits que les autres, l'importation clandestine en étoit plus considérable ; & elle se faisoit sur-tout par l'isle de Man, admirablement située pour recevoir tout ce qui venoit du Nord. Le thé étoit l'objet chéri de cette contrebande. La compagnie Angloise ne manquera pas à l'avenir d'en faire des provisions proportionnées aux demandes, & de s'approprier le bénéfice que ses rivaux venoient lui enlever jusques dans son propre empire.

Mais les thés & les autres marchandises qui arrivoient des Indes, avec quoi les payoit-on ? avec de l'argent. Le gouvernement qui ne l'ignoroit pas, a fixé à 6, 750, 000 livres ce qu'on pourroit exporter d'especes. Cette disposition bizarre & indigne d'un peuple commerçant, n'a pas eu & ne pouvoit pas avoir d'exécu-

---

onéreuses, & il est parvenu à les éteindre en 1764 pour la somme de soixante-dix mille livres sterlings, & pour une pension sur l'Irlande, dont les revenus ont été légitimement chargés d'une partie de la dépense qu'a coûté cette transaction, puisqu'elle en partagera le bénéfice.

Il étoit à craindre que le commerce de contrebande chassé de l'isle de Man ne se refugiât aux isles de Faro qui appartiennent au Dannemarck. On a pris les mesures les plus sages, les plus séveres pour que cela n'arrivât pas. D'autres précautions ont été ajoutées. L'état qui, avant la derniere guerre, n'entretenoit pendant la paix que dix mille matelots, en occupe maintenant seize mille. Leur activité, leur hardiesse, vertus essentielles de cette profession, sont employées à des croisieres vives contre les contrebandiers.

Quoique toutes les parties de l'administration se soient ressenties de ces arrangemens, la compagnie des Indes y a plus particuliérement gagné. Comme ses marchandises étoient chargées de plus forts droits que toutes les autres, l'importation clandestine en étoit plus considérable, & elle se faisoit sur-tout par l'isle de Man, admirablement située pour recevoir tout ce qui venoit du Nord. Déjà l'influence de ces précautions s'est fait sentir aux ventes des compagnies étrangeres, où les thés, objet chéri du commerce interlope, ont baissé de prix. La compagnie Angloise ne manquera pas à l'avenir d'en faire des provisions proportionnées aux demandes, & de s'approprier le bénéfice que ses rivaux venoient lui enlever jusques dans son propre empire. Si quelque chose peut tempérer l'éclat de cette nouvelle prospérité, c'est la découverte faite depuis peu à l'Abrador d'une espece de thé qui commence à être connu sous le nom d'hiperion. Déjà le nord de l'Amérique le substitue au thé d'Asie, & il n'est pas impossible que la métropole suive l'exemple de ses colonies. Cette nouvelle fantaisie ne sauroit prendre de la consistance, sans occasionner un vuide immense dans le commerce de la compagnie.

tion. Les fommes enrégiftrées font toujours montées beaucoup plus haut ; & cette indulgence n'a pas empêché qu'on n'ait encore dérobé à la connoiffance des officiers de la douane, des fommes très-confidérables, qui fortoient clandeftinement. Le fraude a augmenté à mefure que le commerce s'eft étendu ; & l'on a long-tems évalué l'argent qui fortoit du royaume, au tiers du produit des ventes.

Cette extraction auroit été plus confidérable, fi la compagnie fe fût tenue à la loi qui lui étoit impofée par fa charte, d'exporter en marchandifes nationales, la valeur du dixieme de ce qu'elle prenoit en monnoie fur fes vaiffeaux. Conftamment elle a chargé en étain, en plomb, en draps d'Angleterre, pour des fommes beaucoup plus fortes ; fans compter les bénéfices qu'elle faifoit dans l'Inde fur les fers de Suede & de Bifcaye, & fur d'autres objets qu'elle tiroit de plufieurs contrées de l'Europe.

Ses partifans, pour lui ramener la bienveillance publique, qui lui a été affez communément refufée, ont fouvent avancé que ce corps faifoit rentrer dans l'état autant d'argent, qu'il en avoit fait fortir. Cette prétention fut fi vivement combattue au commencement du fiecle, que le gouvernement jugea la queftion digne de fon attention. Il trouva, que depuis la fin de Décembre 1712, jufqu'à la fin de Décembre 1717, il étoit forti pour l'Inde, fuivant les regiftres, 52, 563, 037 livres 10 fols. Tout lui indiquoit que l'argent parti clandeftinement montoit au moins à la moitié, de forte qu'on ne crut pas s'égarer, en formant des deux fommes réunies, un total de 78, 844, 566 livres 5 fols. Les réexportations faites par la compagnie, dans le même efpace de tems, montoient à 75, 058, 391 livres 5 fols. Ainfi, en fuppofant la jufteffe de ces calculs, la confommation que l'Angleterre auroit faite des productions de l'Afie pendant cinq ans, ne lui auroit coûté que 3, 786, 165 livres. On a lieu de conjecturer qu'elle lui coûta beaucoup davantage, & que plufieurs des marchandifes vendues en apparence pour l'étranger, ne fortirent pas du royaume. La faveur qu'ont prifes les toiles d'Ecoffe & d'Irlande, imprimées en Angleterre, & l'augmentation des manufactures de foie, en laif-

ſant moins de débouchés pour la contrebande, doivent rendre le commerce de l'Orient plus avantageux à la nation. Avant 1720, il ſe conſommoit par an dans la Grande-Bretagne, trois millions ſept cent cinquante mille verges de toiles des Indes. Cette conſommation a bien diminué.

## CHAPITRE LXIII.

### *Répartitions des actionnaires.*

IL n'étoit pas poſſible que les rapports du commerce de l'Inde avec l'état en général, éprouvaſſent des révolutions, ſans qu'il n'arrivât des variations dans les intérêts particuliers des actionnaires. Leurs bénéfices ont été énormes dans certains périodes, & très-bornés dans d'autres. Les répartitions ont ſuivi le cours de ces changemens. Le dividende, qui depuis long-tems n'étoit que de ſept pour cent, fut porté à huit en 1743. Il tomba depuis à ſix, & monta à dix en 1766. Il s'eſt élevé depuis à douze & demi. C'étoit plus que la ſituation de la compagnie ne le permettoit; puiſqu'à cette époque, il ne lui reſtoit que fort peu de choſe au-delà de ſes premiers fonds. S'il en eſt ainſi, comment un ſi foible capital a-t-il pu acquérir dans l'opinion publique, la valeur de deux cent quatre-vingts millions, qui eſt le terme où l'a porté le prix de l'action? (*)

(*) Dans l'ivreſſe où l'on étoit, on l'auroit pouſſé beaucoup plus loin, ſi l'on n'eût été arrêté par le parlement qui, perdant de vue le précieux dépôt dont il étoit chargé, fit un acte d'autorité dont les conſéquences peuvent être dangereuſes. Cet attentat contre le droit impreſcriptible de propriété, lui ſera éternellement reproché, même par les gens ſages, qui penſoient auſſi-bien que lui, que le tems n'étoit pas encore venu de porter ſi haut les répartitions; ils appuyoient leurs ſentimens ſur la ſituation actuelle de la compagnie. Elle doit environ ſix millions quatre mille cent quarante-cinq livres, ſuivant l'état remis par la direction même le 17 Mai 1767. Ces engagemens ſont publics, il n'eſt pas poſſible de les diſſimuler; & les circonſtances pouvoient faire penſer qu'il étoit dangereux de ſe montrer aux yeux de la nation dans une ſituation un peu équivoque. Cet intérêt qu'avoit la

Cette objection n'eſt pas invincible. On connoît l'enthouſiaſme Anglois. Cent & cent fois, il a été mis en mouvement par des objets qui n'auroient pas fait la moindre ſenſation ſur les peuples les plus légers & les plus frivoles. Un événement important a

---

compagnie de paroître riche, a fait ſoupçonner qu'elle cachoit quelques dettes privées de l'Europe, & ſur-tout des Indes. Une défiance qui n'eſt fondée que ſur des poſſibilités, ne peut pas balancer une déclaration publique & légale. Il faut donc voir quelles ſont les reſſources de la compagnie pour faire face à des engagemens ſi conſidérables.

La partie de ſon bien la mieux éclaircie, eſt ce que le gouvernement lui doit : elle lui a prêté deux millions en 1698 ; un million deux cent mille livres en 1708 ; un million en 1744. Ces ſecours n'ont jamais eu d'autre but que d'obtenir la prorogation ou le renouvellement d'un privilege excluſif. L'intérêt que l'état lui payoit a toujours été égal à celui qu'il payoit à ſes autres créanciers ; & il n'a été réduit à trois pour cent qu'en 1757 avec le reſte de la dette nationale. Ce que la compagnie poſſede en Angleterre en autres effets, en autres créances, ſe réduit à cent ſoixante-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-neuf livres ; de ſorte que la fortune de la compagnie en Europe ne s'éleve pas au deſſus de quatre millions trois cent ſoixante-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-neuf livres ſterlings.

Ses fonds circulans dans le commerce ne paroiſſent pas ſi aiſés à déterminer. Les ſpéculateurs qui avoient la meilleure opinion de ſa ſituation, ne lui accordoient pas au-delà de quatre millions cinq cent mille livres qui leur paroiſſoient plus que ſuffiſans pour trois expéditions entieres : ils ſe trompoient. La compagnie vient de déclarer elle-même qu'elle a dans l'Inde, ſur l'Océan ou dans ſes magaſins cinq millions deux cent quatre-vingt-quatre mille neuf cent ſoixante-ſix livres, qui, joint à ce qu'elle poſſede en Europe, forment un capital de neuf millions ſix cent ſoixante-quatre mille neuf cent cinquante-cinq livres.

Ce n'eſt pas tout. La maſſe de ſes richeſſes eſt groſſie par d'autres objets la plupart conſidérables. Un nabab lui doit ſix cent cinquante mille livres ; elle en a prêté ſoixante-quatorze mille à ceux qui lui fretent des vaiſſeaux. Son fonds mort en Aſie monte à quatre cent mille livres ; ſes magaſins d'Angleterre en valent quarante mille, & ſes fortifications de l'Inde ne peuvent être eſtimées moins de ſix cent ſoixante-quatre mille trois cent trente-cinq. Ses poſſeſſions anciennes évaluées par leurs revenus qui eſt de quatre cent trente-neuf mille livres, doivent être eſtimées deux millions cent quatre-vingt-quinze mille livres. Le produit net de vingt-cinq vaiſſeaux attendus dans l'année 1767 ſera d'un million huit cent dix-ſept mille ſept cent ſoixante-huit livres. Toutes ces ſommes réunies forment un fonds de cinq millions huit cent trente-un mille cent quatre livres, qui joint aux neuf millions ſix cent ſoixante-quatre mille neuf cent cinquante-cinq livres, donnent quinze millions quatre cent quatre-vingt-ſeize mille cinquante-quatre livres.

Les eſprits chagrins ont trouvé plus que de l'exagération dans ce calcul. A les entendre, toutes les créances ſur les princes de l'Inde ſont des chimeres dont, dans tous les tems, on a bercé l'Europe. Les bâtimens militaires ſi vantés ont peu de valeur en eux-mêmes, & n'en auront aucune à l'expiration de la charte, quels qu'aient été les frais de leur conſtruction. Il n'eſt point de territoire qui ne coûte plus à défendre que ce qu'on en tire. Les bénéfices des ventes ſont deſtinés à payer le dividende, & ne groſſiſſent pas le capital des actionnaires. Enfin dans cette énormité de prétentions, le petit nombre de celles

violemment entraîné dans ſon tourbillon, la nation entiere. Elle s'eſt livrée, avec l'emportement qui lui eſt propre, aux vaſtes eſpérances que lui offroit la conquête récente du Bengale. (*)

---

qui ont quelques fondemens, doit ſuffire à peine pour payer les dettes que la précipitation a fait oublier, ou que l'éloignement a empêché d'éclaircir. Les hommes difficiles vont juſqu'à réduire la compagnie aux neuf millions ſix cent ſoixante-quatre mille neuf cent cinquante-cinq livres qui lui ſont dus par le gouvernement, ou qu'elle fait travailler dans ſon commerce. Il ne lui reſte dans leur ſyſtême que la dette de ſix millions quatre mille cent quarante-cinq livres une fois payée, que ſes propres fonds qui ne ſont que de deux millions huit cent mille livres, quoiqu'ils paroiſſent être de trois millions deux cent mille livres, & huit cent ſoixante mille huit cent dix livres qui ſe trouvent au deſſus de cette ſomme.

S'il en étoit ainſi, feroit-il poſſible qu'un capital de trois millions ſix cent ſoixante mille huit cent dix livres eût acquis dans l'opinion publique une valeur de près de neuf millions, qui eſt le terme où l'a porté le prix de l'action.

(*) L'Angleterre jeta en 1757 les fondemens de ſa domination dans cette contrée auſſi opulente qu'étendue, lorſqu'elle ſe fit céder les provinces de Burdivan, de Midnapour & de Chatigam; mais ce ne fut qu'après avoir chaſſé les François de l'Inde entiere qu'elle éleva ce grand édifice. Ses efforts furent prodigieux. Les victoires qui les couronnoient paroiſſoient devoir être déciſives, & ne finiſſoient rien. Les vaincus trouvoient des reſſources, & c'étoit toujours à recommencer. Il n'auroit tenu qu'aux conquérans de mettre fin à tant de calamités, en réduiſant leur ambition à de juſtes bornes; mais ils vouloient tout ou rien, & leur réſolution étoit priſe de ne s'arrêter que lorſqu'ils auroient trouvé une perſonne aſſez vile pour être ſatisfaite de porter le vain nom de ſouba ſous leur protection ou leur dépendance. Un vieux mogol qui cherchoit à ſe ménager la faveur des Anglois pour la faire ſervir à ſon rétabliſſement, leur propoſa de prendre la ſoubabie pour eux-mêmes. L'étendard impérial dont il honoreroit ce titre d'autorité, effaceroit, leur dit-il, le ſouvenir de leurs violences, donneroit à leur uſurpation un air de juſtice, & leur épargneroit toutes les dépenſes qu'il en coûte pour maintenir un droit de conquête diſputé ou méconnu. Sans doute que le ſage Clive craignit l'impreſſion que cette nouveauté pourroit faire ſur l'imagination du peuple; il détermina ſa nation à ſe contenter en 1766 d'un pouvoir abſolu ſous le titre modeſte de fermier d'un prince de quatorze ou quinze ans.

Depuis cette époque la compagnie paie annuellement à l'empereur précipité du trône vingt-ſix lacks de roupies, & les deux tiers de cette ſomme au fantôme de ſouba, qu'on tient comme priſonnier à Moucoudabat. Elle eſt de plus chargée de toutes les dépenſes néceſſairement fort conſidérables qu'exigent l'adminiſtration & la défenſe du pays. A ces conditions, tous les revenus publics du Bengale ſont verſés dans ſa caiſſe, & elle en a la diſpoſition entiere.

On a beaucoup varié ſur le produit net de cette riche & vaſte conquête. L'ignorance a entaſſé les contradictions; la politique a multiplié les myſteres; l'intérêt particulier a tout embrouillé. Il y auroit plus que de la préſomption à ſe flatter de diſſiper des ténebres que tant de gens éclairés n'ont pu pénétrer. Cependant, qu'il nous ſoit permis de haſarder nos conjectures, & d'indiquer la baſe ſur laquelle nous les appuyons.

La vente annuelle de la compagnie peut être eſtimée trois millions ſterlings. La diffé-

## CHAPITRE LXIV.

*Conquête du Bengale. Avantages que les Anglois tirent de cette acquiſition, & la conduite qu'ils y ont tenue juſqu'ici.*

CETTE révolution prodigieuſe, qui a influé, d'une maniere ſi ſenſible, ſur la deſtinée des habitans de cette partie de l'Aſie, & ſur le commerce que les nations Européennes font dans ces climats, a-t-elle été l'effet & le réſultat d'une ſuite de combinaiſons politiques? Eſt-ce encore un de ces événemens, dont la prudence ait droit de s'enorgueillir? non: le haſard ſeul en a décidé; & les circonſtances qui ont ouvert aux Anglois cette carriere de gloire & de puiſſance, loin de leur promettre les ſuccès qu'ils ont eu, ſembloient au contraire, leur annoncer les revers les plus funeſtes.

Depuis quelque tems il s'étoit introduit dans ces contrées, un uſage pernicieux. Tout gouverneur, de quelque établiſſement Européen, ſe permettoit de donner aſile aux naturels du pays,

---

rence de l'achat à la vente doit être de moitié. Par conſéquent les marchandiſes ont été payées avec un million & demi de livres.

On eſt autoriſé à penſer que, depuis quelques années, les Anglois portent dans l'Inde autant de draps & d'autres productions d'Europe que d'argent. Il n'a donc dû ſortir de leur pays que ſept cent cinquante mille livres.

Non-ſeulement cette exportation de métaux a ceſſé entiérement, mais encore il a été réglé, après que les dettes d'Aſie ont été liquidées, & que les comptoirs ont été pourvus de fonds ſuffiſans d'avances, qu'on feroit venir dans la métropole cinq cent mille livres en nature. C'eſt donc approcher de la vérité que d'eſtimer le revenu net du Bengale à douze cent cinquante mille livres.

Nos conjectures ne s'éloignent pas beaucoup du calcul de M. Dowe, qui vient d'écrire qu'au mois d'Avril 1766 les revenus du Bengale s'élevoient à trente-trois millions vingt-cinq mille neuf cent ſoixante-huit roupies; que les dépenſes montoient à vingt-deux millions quatre cent cinquante mille roupies, ou un million trois cent vingt-un mille neuf cent quatre-vingt-quatorze livres quinze ſols ſterlings.

Qu'on déduiſe de cette ſomme les quatre cent mille livres, que la compagnie s'eſt obligée de donner au gouvernement, pour la protection qu'elle en a reçue, pour les faveurs qu'elle en attend, on aura une idée aſſez juſte de ce que lui vaut actuellement le Bengale.

qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les sommes souvent très-considérables, qu'il recevoit pour prix de sa protection, lui faisoient fermer les yeux sur le danger auquel il exposoit les intérêts de ses commettans. Un des principaux officiers du Bengale, qui connoissoit cette ressource, se réfugia chez les Anglois à Calcuta, pour se soustraire aux peines que ses infidélités avoient méritées. Il fut accueilli. Le souba offensé, comme il devoit l'être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place, & s'en empara. Il fit jeter la garnison dans un cachot étroit, où elle fut étouffée en douze heures. Il n'en resta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui étoit à la porte de leur prison, pour qu'on fît avertir le prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissemens l'apprenoient au peuple qui en étoit touché; mais personne ne vouloit aller parler au despote. Il dort, disoit-on aux Anglois mourans ; & il n'y avoit pas peut-être un seul homme dans le Bengale qui pensât, que pour sauver la vie à cent cinquante infortunés, il fallût ôter un moment de sommeil au tyran.

L'amiral Watson, qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde avec une escadre, & le colonel Clive, qui s'étoit si fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à venger leur nation. Ils ramasserent les Anglois dispersés & fugitifs ; ils remonterent le Gange, dans le mois de Décembre 1756, reprirent Calcuta, s'emparerent de plusieurs autres places, & remporterent enfin une victoire complette sur le souba.

Un succès si étendu & si rapide, devient en quelque sorte inconcevable, lorsqu'on pense que c'étoit avec un corps de cinq cents hommes que les Anglois luttoient ainsi contre toutes les forces du Bengale : mais s'ils dûrent en partie leurs avantages à la supériorité de leur discipline & à l'ascendant marqué que les Européens ont dans les combats sur les nations Indiennes ; ils ont encore été servis plus utilement par l'ambition des chefs, par la cupidité des ministres, & par la nature d'un gouvernement qui n'a d'autres ressorts que l'intérêt du moment & la crainte. C'est du concours de ces diverses circonstances, qu'ils ont su profiter dans cette premiere

entreprife, & dans toutes celles qui l'ont fuivie. Le fouba étoit détefté de fes peuples, comme le font prefque toujours les defpotes; fes principaux officiers vendoient leur crédit aux Anglois; il fut trahi à la tête de fon armée, dont la plus grande partie refufa de combattre; & il tomba lui-même au pouvoir de fes ennemis, qui le firent étrangler en prifon.

Ils difpoferent de la foubabie en faveur de Jaffer-Alikan, chef de la confpiration. Il céda à la compagnie quelques provinces; & il lui accorda tous les privileges, toutes les exemptions, toutes les faveurs auxquelles elle pouvoit prétendre. Mais, bientôt las du joug qu'il s'étoit impofé, il chercha fourdement les moyens de s'en affranchir. Ses deffeins furent pénétrés; & il fut arrêté au milieu de fa propre capitale.

Cachem-Alikan, fon gendre, fut proclamé à fa place. Il avoit acheté cette ufurpation par des fommes immenfes. Mais il n'en jouit pas long-tems. Impatient du joug, comme l'avoit été fon prédéceffeur, il fe montra indocile, & refufa de recevoir la loi. Auffi-tôt la guerre fe rallume. Ce même Jaffer-Alikan, que les Anglois tenoient prifonnier, eft proclamé de nouveau fouba du Bengale. On marche contre Cachem-Alikan; on parvient à corrompre fes généraux; il eft trahi & entiérement défait: trop heureux en perdant fes états, de fauver les immenfes richeffes qu'il avoit accumulées!

Au milieu de cette révolution, Cachem-Alikan ne perdit pas l'efpoir de la vengeance. Il alla porter fon reffentiment & fes tréfors chez le nabab de Bénarès, premier vifir de l'empire Mogol. Ce nabab, & tous les princes voifins fe réunirent contre l'ennemi commun, qui les menaçoit tous également: mais ce n'étoit plus à une poignée d'Européens, venue de la côte du Coromandel, qu'ils avoient à faire; c'étoit à toutes les forces du Bengale que les Anglois tenoient fous leur puiffance. Fiers de leurs fuccès, ils n'attendirent point qu'on vînt les attaquer; ils marcherent les premiers au-devant de cette ligue formidable; & ils marcherent avec la confiance que leur infpiroit Clive, ce général dont le nom fembloit

être

être devenu le garant de la victoire. Cependant Clive ne voulut rien hasarder. Une partie de la campagne se passa en négociations: mais enfin les richesses que les Anglois avoient déja tirées du Bengale, servirent à leur assurer encore de nouvelles conquêtes. Les chefs de l'armée Indienne furent corrompus; & lorsque le nabab de Bénarès voulut engager une action, il fut entraîné par la fuite des siens, sans même avoir pu combattre.

Cette victoire livra le pays de Bénarès aux Anglois; & il sembloit que rien ne pût les empêcher de réunir cette souveraineté à celle du Bengale. Mais, soit modération, soit prudence, ils se contenterent de lever huit millions de contribution; & ils offrirent la paix au nabab à des conditions qui devoient le mettre dans l'impuissance de leur nuire, mais qu'il étoit encore trop heureux d'accepter, pour rentrer dans ses états.

Parmi ces désastres, Cachem-Alikan a trouvé encore le moyen de sauver une partie de ses trésors, & il s'est retiré chez les Scheiks, peuples situés aux environs de Delhy, d'où il cherche à se faire des alliés & à susciter des ennemis aux Anglois.

Pendant que ces choses se passoient dans le Bengale, l'empereur Mogol, chassé de Delhy par les Patanes, qui avoient proclamé son fils à sa place, erroit de province en province, cherchant un asyle dans ses propres états, & demandant vainement du secours à ses propres vassaux. Abandonné de ses sujets, trahi par ses alliés, sans appui, sans armée; il fut frappé de la puissance des Anglois, & il implora leur protection. Ils lui promirent de le conduire à Delhy, & de le rétablir sur son trône; mais ils commencerent par se faire céder d'avance le Bengale en toute souveraineté. Cette cession fut faite par un acte authentique, & revêtue de toutes les formalités usitées dans l'empire Mogol.

Les Anglois munis de ce titre qui légitimoit en quelque sorte, leur usurpation aux yeux des peuples, oublierent bientôt leurs promesses. Ils firent entendre à l'empereur, que les circonstances ne leur permettoient pas de se livrer à une pareille entreprise; qu'il

falloit attendre des tems plus heureux ; & ils lui affignerent, pour tout dédommagement, une penfion de fix millions, & le revenu des provinces d'Ellabad & de Caza-Jeham-Abad, avec lefquels ce malheureux prince fut réduit à fubfifter dans une des principales villes du royaume de Bénarès, où il a fixé fa réfidence. Ainfi, l'empire Mogol fe trouve partagé entre deux empereurs ; l'un, qui eft reconnu dans les différentes contrées de l'Inde, où la compagnie Angloife a des établiffemens & de l'autorité ; l'autre, qui l'eft dans les provinces qui environnent Delhy, & dans les pays où cette compagnie n'a point d'influence.

Les Anglois ainfi devenus fouverains du Bengale, ont cru devoir conferver l'image des formes anciennes, dans un pays où elles ont le plus grand pouvoir, & peut-être le feul pouvoir qui foit sûr & durable. C'eft toujours fous le nom d'un fouba qu'ils gouvernent ce royaume, & qu'ils en perçoivent les revenus. Ce fouba, qui eft à leur nomination, à leur gage, femble donner des ordres. C'eft de lui que paroiffent émanés les actes publics, les décrets qui ont été réellement délibérés dans le confeil de Calcuta ; de maniere qu'après avoir changé de maîtres ; ces peuples ont pû croire pendant long-tems, qu'ils étoient encore courbés fous le même joug.

Si nous cherchons maintenant à connoître les revenus publics du Bengale, nous trouverons qu'au moment de la conquête, ils étoient de quatre-vingt millions. Les dépenfes pour régir ou pour défendre cet état, furent fixées alors à quarante & un millions. Il fut convenu d'en donner fix à l'empereur Mogol, & trois au fouba. Ainfi, il en reftoit trente à la compagnie. Ses achats, dans les différens marchés de l'Inde, devoient en abforber la plus grande partie : mais cependant, l'on avoit eftimé qu'il refteroit encore plufieurs millions, qui feroient portés dans la Grande-Bretagne.

Ce nouvel ordre de chofes, fans apporter aucun changement fenfible à la forme extérieure de la compagnie Angloife, en a changé effentiellement l'objet. Ce n'eft plus une fociété commerçante ; c'eft une puiffance territoriale qui exploite fes revenus, à

l'aide d'un commerce qui faisoit autrefois toute son existence, & qui, malgré l'extension qu'il a reçu, n'est plus qu'un accessoire dans les combinaisons de sa grandeur actuelle.

Les arrangemens imaginés pour donner de la stabilité à une situation si favorable, sont peut-être les plus raisonnables qu'il fût possible de faire. L'Angleterre a aujourd'hui dans l'Inde, le fond de neuf mille huit cents hommes de troupes Européennes, & de cinquante-quatre mille Cipayes, bien armés, bien disciplinés. Trois mille de ces Européens, vingt-cinq mille de ces Cipayes sont dispersés sur les bords du Gange.

Le corps le plus considérable de ces troupes, a été placé à Bénarès, autrefois le berceau des sciences Indiennes, & encore aujourd'hui la plus fameuse académie de ces riches contrées, où l'avarice Européenne ne respecte rien. On a choisi cette position; parce qu'elle a paru favorable, pour arrêter les peuples belliqueux qui pourroient descendre des montagnes du Nord, & qu'en cas d'attaque, il seroit moins ruineux de soutenir la guerre sur un territoire étranger, que sur celui dont on perçoit les revenus. Au Midi, l'on a occupé autant qu'il étoit possible, tous les défilés par lesquels un ennemi actif & entreprenant pourroit chercher à pénétrer dans la province. Daca, qui en est le centre, voit sous ses murs une force considérable, toujours prête à voler par-tout où sa présence deviendroit nécessaire. Tous les nababs, tous les rajas, qui dépendent de sa soubabie du Bengale, sont désarmés, entourés d'espions pour découvrir les conspirations, & de troupes pour les dissiper.

En cas d'une révolution malheureuse, qui réduiroit le conquérant à lever ses quartiers & à abandonner ses postes, on a construit près de Calcuta, le fort Williams, qui, au besoin serviroit d'asile à l'armée, forcée de se replier, & qui lui donneroit le tems d'attendre les secours nécessaires pour recouvrer sa supériorité. C'est un octogone régulier, avec huit bastions, plusieurs contre-gardes, & quelques demi-lunes commencées sans glacis, ni chemin couvert. Le fossé de cette place peut avoir cent soixante pieds de

large, ſur dix-huit de profondeur. Du côté du Gange, la place eſt moins forte; & les courtines ne ſont couvertes que de redans, ſur leſquels il y a une double batterie, aſſiſe ſur pilotis. Le grand inconvénient de cette citadelle, dont la conſtruction a coûté vingt millions, c'eſt qu'elle ne protege pas Calcuta, devenue la plus importante ville de l'Inde, depuis qu'il s'y eſt formé une population de ſix cents mille ames, que des richeſſes prodigieuſes ſe ſont concentrées dans ſon ſein, & que les circonſtances l'ont rendue le théatre d'un commerce immenſe. Il faut que la ſalubrité de l'air, & l'avantage d'une poſition heureuſe l'aient emporté ſur toutes les autres conſidérations.

Malgré la ſageſſe des précautions que les Anglois ont priſes, ils ne ſont, & ils ne ſauroient être ſans inquiétude. La puiſſance mogole peut s'affermir, & chercher à délivrer d'un joug étranger la plus belle de ſes provinces. On doit craindre que des nations barbares ne ſoient attirées de nouveau dans ce doux climat. Les princes diviſés mettront peut-être fin à leurs diſcordes, & ſe réuniront pour leur liberté commune. Il n'eſt pas impoſſible que les ſoldats Indiens qui ſont actuellement la force de l'Anglois conquérant, tournent un jour contre lui les armes dont il leur a enſeigné l'uſage. Sa grandeur, uniquement fondée ſur l'illuſion, peut même s'écrouler, ſans qu'il ſoit chaſſé de ſa poſſeſſion. Perſonne n'ignore que les Marattes jettent toujours leurs regards ſur ce beau pays, & le menacent continuellement d'une irruption. Si l'on ne réuſſit pas à détourner par la corruption ou par l'intrigue, ce dangereux orage, le Bengale ſera pillé, ravagé, quelques meſures qu'on puiſſe prendre contre une cavalerie légere, dont la célérité eſt au deſſus de tout ce qu'on peut dire. Les courſes de ces brigands pourront ſe répéter; & il y aura alors néceſſairement moins de tributs & plus de dépenſe.

Suppoſons cependant qu'aucun des malheurs que nous oſons prévoir, n'arrivera; eſt-il vraiſemblable que les revenus du Bengale puiſſent reſter toujours les mêmes? Il doit être permis d'en douter. La compagnie Angloiſe ne porte plus d'argent dans le pays; elle

en tire même pour ses comptoirs. Ses agens font des fortunes incroyables, & les négocians particuliers d'assez grandes fortunes, dont ils vont jouir dans la métropole. Les autres nations Européennes trouvent dans les trésors de la puissance dominante, des facilités qui les dispensent d'introduire de nouveaux métaux. Toutes ces combinaisons ne doivent-elles pas former dans le numéraire de ces contrées un vuide, qui tôt ou tard se fera sentir dans le recouvrement des deniers publics?

Cette époque s'éloigneroit sans doute, si les Anglois, respectant les droits de l'humanité, écartoient enfin de ces contrées l'oppression sous laquelle elles gémissent depuis tant de siecles. Alors Calcuta, loin d'être un objet de terreur pour les peuples, deviendroit un tribunal toujours ouvert aux plaintes des malheureux que la tyrannie oseroit poursuivre. La propriété seroit si respectée, que l'or enseveli depuis tant d'années, sortiroit des entrailles de la terre, pour remplir sa destination. On encourageroit tellement l'agriculture & les manufactures, que les objets d'exportation deviendroient tous les jours plus considérables; & que la compagnie, en suivant de pareilles maximes, au lieu d'être réduite à diminuer les tributs qu'elle a trouvés établis, pourroit peut-être concilier leur augmentation avec l'aisance universelle. Et qu'on ne dise pas que ce plan est une chimere. La compagnie Angloise, elle-même en a prouvé la possibilité.

La plupart des nations Européennes qui ont acquis quelque territoire dans l'Inde, choisissent pour leurs fermiers des naturels du pays, dont elles exigent des avances si considérables, que pour les payer, ils sont obligés d'emprunter à un intérêt exorbitant. L'état violent où ces fermiers avides se sont mis volontairement, les réduit à la nécessité d'exiger des habitans, auxquels ils sous-louent quelques portions de terre, un prix si considérable, que ces malheureux abandonnent leurs aldées, & les abandonnent pour toujours. Le traitant, ruiné par cette fuite qui le rend insolvable, est renvoyé pour faire place à un successeur, qui a communément la même destinée; de sorte qu'il arrive le plus souvent qu'il

n'y a de payé que les premieres avances, ou fort peu de chose au-delà.

On avoit suivi une marche différente dans les possessions Angloises, à la côte du Coromandel. On avoit remarqué que les aldées étoient formées par plusieurs familles, qui la plupart, tenoient les unes aux autres ; & cette observation avoit fait bannir l'usage des fermiers. Chaque champ étoit taxé à une redevance annuelle, & le chef de la famille étoit caution pour ses parens, pour ses alliés. Cette méthode lioit les colons les uns aux autres, & leur donnoit la volonté, les moyens de se soutenir réciproquement. Telle étoit la cause qui avoit élevé les établissemens de cette nation au degré de prospérité dont ils étoient susceptibles ; tandis que ceux de ses rivaux languissoient, sans culture, sans manufactures, & par conséquent sans population.

Pourquoi faut-il qu'une administration qui fait tant d'honneur à la raison & à l'humanité, ne se soit point étendue au-delà du petit territoire de Madras ? Seroit-il donc vrai que la modération est une vertu uniquement attachée à la médiocrité ? La compagnie Angloise avoit eu jusqu'à ces derniers tems une conduite supérieure à celle des autres compagnies. Ses agens, ses facteurs étoient bien choisis. Les principaux étoient des jeunes gens de famille, déjà parfaitement instruits des élémens du commerce, & qui ne craignoient point d'aller servir leur patrie au-delà des mers, de ces mers immenses que la nation regarde comme une partie de son empire. La compagnie avoit vu le plus souvent le commerce en grand, & l'avoit presque toujours fait comme une société de vrais politiques, autant que comme une société de négocians. Enfin ses colons, ses marchands, ses militaires avoient conservé plus de mœurs, plus de discipline, plus de vigueur que ceux des autres nations.

Qui auroit imaginé que cette même compagnie, changeant tout-à-coup de conduite & de systême, en viendroit bientôt au point de faire regretter aux peuples du Bengale, le despotisme de leurs anciens maîtres ? Cette funeste révolution n'a été que trop

prompte & trop réelle. Une tyrannie méthodique a ſuccédé à l'autorité arbitraire. Les exactions ſont devenues générales & régulieres; l'oppreſſion a été continuelle & abſolue. On a perfectionné l'art deſtructeur des monopoles; on en a inventé de nouveaux. En un mot, on a altéré, corrompu toutes les ſources de la confiance, de la félicité publique.

Sous le gouvernement des empereurs Mogols, les ſoubas, chargés de l'adminiſtration des revenus, étoient forcés par la nature des choſes, d'en abandonner la perception aux nababs, aux paleagars, aux zemidars, qui les ſous-affermoient à d'autres Indiens, & ceux-ci à d'autres encore; de maniere que le produit de ces terres paſſoit & ſe perdoit en partie dans une multitude de mains intermédiaires, avant d'arriver dans le tréſor du ſouba, qui n'en rendoit lui-même qu'une très-petite portion à l'empereur. Cette adminiſtration vicieuſe à beaucoup d'égards, avoit du moins cela de favorable aux peuples, que les fermiers ne changeant point, le prix des fermes étoit toujours le même; parce que la moindre augmentation, en ébranlant cette chaîne où chacun trouvoit graduellement ſon profit, auroit infailliblement cauſé une révolte; reſſource terrible, mais la ſeule qui reſte en faveur de l'humanité, dans les pays opprimés par le deſpotiſme.

Peut-être qu'au milieu de cet ordre des choſes, il y avoit une foule d'injuſtices & de vexations particulieres. Mais du moins la perception des deniers publics ſe faiſant toujours ſur un taux fixe & modéré, l'émulation n'étoit point abſolument éteinte. Les cultivateurs, sûrs de conſerver le produit de leur récolte, en payant exactement le prix de leur ferme, ſecondoient par leur travail la fécondité du ſol. Les tiſſerands, maîtres du prix de leurs ouvrages, libres de choiſir l'acheteur qui leur convenoit le mieux, s'attachoient à perfectionner & à étendre leurs manufactures. Les uns & les autres tranquilles ſur leur ſubſiſtance, ſe livroient avec joie aux plus doux penchans de la nature, au penchant dominant dans ces climats; & ils ne voyoient dans l'augmentation de leur famille, qu'un moyen d'augmenter leurs richeſſes. Telles ſont évidemment

les caufes de ce haut degré auquel l'induftrie, l'agriculture & la population s'étoient élevées dans le Bengale. Il fembloit qu'elles dûffent encore s'accroître fous le gouvernement d'un peuple libre & ami de l'humanité. Mais la foif de l'or, la plus dévorante, la plus cruelle de toutes les paffions, a produit une adminiftration deftructive.

Les Anglois, fouverains du Bengale, peu contens de percevoir les revenus fur le même pied que les anciens foubas, ont voulu tout-à-la-fois augmenter le produit des fermes, & s'en approprier le bénéfice. Pour remplir ce double objet, la compagnie Angloife, cette compagnie fouveraine, eft devenue la fermiere de fon propre fouba, c'eft-à-dire, d'un efclave auquel elle venoit de conférer ce vain titre, pour en impofer plus furement aux peuples. La fuite de ce nouveau plan, a été de dépouiller les fermiers, pour leur fubftituer des agens de la compagnie. Elle s'eft encore emparée, toujours fous le nom, & en apparence pour le compte du fouba, de la vente exclufive du fel, du tabac, du bétel, objets de premiere néceffité dans ces contrées. Il y a plus. Elle a fait créer en fa faveur par ce même fouba, un privilege exclufif pour la vente du coton venant de l'étranger, afin de le porter à un prix exceffif. Elle a fait augmenter les douanes ; & elle a fini par faire publier un édit qui défend le commerce dans l'intérieur du Bengale à tout particulier Européen, & qui le permet aux feuls Anglois.

Quand on réfléchit à cette prohibition barbare, il femble qu'elle n'ait été imaginée que pour épuifer tous les moyens de nuire à ce malheureux pays, dont la compagnie Angloife, pour fon feul intérêt, auroit dû chercher la profpérité. Au refte, il eft aifé de voir que la cupidité perfonnelle des membres du confeil de Calcuta, a dicté cette loi honteufe. Ils ont voulu s'affurer le produit de toutes les manufactures, pour forcer enfuite les négocians des autres nations, qui voudroient commercer d'Inde en Inde, à acheter d'eux ces objets à des prix exceffifs, ou à renoncer à leurs entreprifes.

Cependant au milieu de cette tyrannie fi contraire à l'avantage de

de leurs commettans, ces agens infideles ont essayé de se couvrir de l'apparence du zele. Ils ont dit, que dans la nécessité de faire passer en Angleterre une quantité de marchandises proportionnée à l'étendue de son commerce, la concurrence des particuliers nuisoit aux achats de la compagnie.

C'est sous le même prétexte, & pour étendre indirectement l'exclusif jusqu'aux autres compagnies, en paroissant respecter leurs droits, qu'ils ont commandé dans ces dernieres années plus de marchandises que le Bengale n'en pouvoit fournir. Il a été défendu en même tems aux tisserands de travailler pour les autres nations, jusqu'à ce que les ordres de la compagnie Angloise fussent exécutés. Ainsi, ces ouvriers n'ayant plus la liberté de choisir entre plusieurs acheteurs, ont été forcés de livrer le fruit de leur travail, pour le prix qu'on a bien voulu leur en donner.

Et dans quelle monnoie encore les a-t-on payés ? C'est ici que la raison se confond, & qu'on cherche en vain des excuses ou des prétextes. Les Anglois, vainqueurs du Bengale, possesseurs des trésors immenses que la fécondité du sol & l'industrie des habitans y avoient rassemblés, ont osé se permettre d'altérer le titre des especes. Ils ont donné l'exemple de cette lâcheté, inconnue aux despotes de l'Asie ; & c'est par cet acte déshonorant, qu'ils ont annoncé leur souveraineté aux peuples. Il est vrai qu'une opération si contraire à la foi du commerce & à la foi publique, ne put se soutenir long-tems. La compagnie elle-même en ressentit les pernicieux effets ; & il fut résolu de retirer toutes les fausses especes, pour y substituer une monnoie parfaitement semblable à celle qui avoit toujours eu cours dans ces contrées. Mais voyons de quelle maniere se fit cet échange si nécessaire.

On avoit frappé en roupies d'or environ quinze millions, valeur nominale ; mais qui ne représentoient effectivement que neuf millions, parce qu'on y avoit mêlé quatre dixiemes d'alliage, & même quelque chose de plus. Il fut enjoint à tous ceux qui se trouveroient avoir de ces roupies d'or, de faux-aloi, de les rapporter au trésor de Calcuta, où on les rembourseroit en roupies d'argent. Mais au

lieu de dix roupies & demi d'argent que chaque roupie d'or devoit valoir, suivant sa dénomination, on n'en donna que six; de maniere que l'alliage fut définitivement en pure perte pour le propriétaire.

Une oppression si générale devoit nécessairement être accompagnée de violence : aussi a-t-il fallu recourir souvent à la force des armes, pour faire exécuter les ordres du conseil de Calcuta. On ne s'est point borné à en faire usage contre les Indiens. Le tumulte & l'appareil de la guerre se sont renouvellés de toutes parts, dans le sein même de la paix. Les Européens ont été exposés à des actes d'hostilité marqués, & particuliérement les François, qui, malgré leur abaissement & leur foiblesse, excitoient encore la jalousie de leurs anciens rivaux.

Si au tableau des vexations publiques, nous ajoutions celui des exactions particulieres, on verroit presque par-tout les agens de la compagnie percevant les tributs pour elle avec une extrême rigueur, & levant des contributions pour eux avec la derniere cruauté. On les verroit portant l'inquisition dans toutes les familles, sur toutes les fortunes; dépouiller indifféremment l'artisan & le laboureur; souvent faire un crime à un homme, & le punir de n'être pas assez riche. On les verroit vendant leur faveur & leur crédit, pour opprimer l'innocent ou pour sauver le coupable. On verroit à la suite de ces excès, l'abattement gagnant tous les esprits, le désespoir s'emparant de tous les cœurs, & l'un & l'autre arrêtant par-tout les progrès & l'activité du commerce, de la culture, de la population.

On croira sans doute après ces détails, qu'il étoit impossible que le Bengale eût encore à redouter de nouveaux malheurs. Cependant comme si les élémens, d'accord avec les hommes, eussent voulu réunir à la fois, & sur un même peuple, toutes les calamités qui désolent successivement l'univers, une sécheresse dont il n'y avoit jamais eu d'exemple dans ces climats, est venue préparer une famine épouvantable dans le pays de la terre le plus fertile.

Il y a deux récoltes dans le Bengale, l'une en Avril, l'autre en Octobre. La premiere qu'on appelle la petite récolte, est formée par de menus-grains; la seconde, désignée sous le nom de grande récolte, consiste uniquement en riz. Ce sont les pluies qui commencent réguliérement au mois d'Août & finissent au milieu d'Octobre, qui sont la source de ces productions diverses; & c'est la sécheresse arrivée en 1769, dans la saison où l'on attendoit les pluies, qui a fait manquer la grande récolte de 1769, & la petite récolte de 1770. Le riz, qui croît sur les montagnes, a peu souffert, il est vrai, de ce dérangement des saisons; mais il s'en falloit beaucoup qu'il fût en assez grande quantité, pour nourrir tous les habitans de cette contrée. Les Anglois, d'ailleurs occupés d'avance à assurer leur subsistance, & celle de leurs cipayes, n'ont pas manqué de faire enfermer dans leurs magasins une partie de cette récolte, déjà insuffisante.

On les a accusés d'avoir abusé de cette précaution néceſſaire, pour exercer le plus odieux, le plus criminel des monopoles. Il se peut bien que cette maniere horrible de s'enrichir ait tenté quelques particuliers; mais que les principaux agens de la compagnie, que le conseil de Calcuta ait adopté, ait ordonné cette opération destructive; que pour gagner quelques millions de roupies à la compagnie, il ait froidement dévoué des millions d'hommes à la mort & à la mort la plus cruelle: non, nous ne le croirons jamais. Nous osons même dire que cela est impossible, parce qu'une pareille atrocité ne sauroit entrer tout à la fois dans la tête & dans le cœur de plusieurs hommes, qui déliberent & qui agissent pour les intérêts des autres.

Cependant le fléau n'a pas tardé à se faire sentir dans toute l'étendue du Bengale. Le riz, qui ne valoit communément qu'un sol les trois livres, a augmenté graduellement au point de se vendre jusqu'à quatre sols la livre, & il a même valu jusqu'à cinq ou six sols: encore n'y en avoit-il que dans les lieux où les Européens avoient pris soin d'en ramasser pour leurs besoins.

Dans cette disette, les malheureux Indiens, sans moyen, sans

reſſource, périſſoient tous les jours par milliers, faute de pouvoir ſe procurer la moindre nourriture. On les voyoit dans leurs aldées, le long des chemins, au milieu de nos colonies Européennes, pâles, défaits, exténués, déchirés par la faim; les uns couchés par terre & attendant la mort; les autres ſe traînant avec peine, pour chercher quelques alimens autour d'eux, & embraſſant les pieds des Européens, en les ſuppliant de les recevoir pour eſclaves.

Qu'à ce tableau, qui fait frémir l'humanité, l'on ajoute d'autres objets également affligeans pour elle; que l'imagination ſe les exagere, s'il eſt poſſible; que l'on ſe repréſente encore des enfans abandonnés, d'autres expirant ſur le ſein de leurs meres: par-tout des morts & des mourans: par-tout les gémiſſemens de la douleur & les larmes du déſeſpoir; & l'on aura une foible idée du ſpectacle horrible qu'a offert le Bengale pendant l'eſpace de ſix ſemaines.

Durant tout ce tems, le Gange a été couvert de cadavres; les campagnes & les chemins en ont été jonchés; des exhalaiſons infectes ont rempli l'air; les maladies ſe ſont multipliées; & peu s'en eſt fallu, qu'un fléau ſuccédant à l'autre, la peſte n'enlevât le reſte des habitans de ce malheureux royaume. Il paroît, ſuivant des calculs aſſez généralement avoués, que la famine en a fait périr un quart, c'eſt-à-dire, environ trois millions.

Mais ce qu'il y a de vraiment remarquable, ce qui caractériſe la douceur, ou plutôt l'inertie morale & phyſique de ces peuples, c'eſt qu'au milieu de ce fléau terrible, cette multitude d'hommes, preſſée par le plus impérieux de tous les beſoins, eſt reſtée dans une inaction abſolue, & n'a rien tenté pour ſa propre conſervation. Tous les Européens, les Anglois ſur-tout, avoient des magaſins, & ces magaſins ont été reſpectés. Les maiſons particulieres l'ont été également. Aucune révolte; point de meurtres; pas la moindre violence. Les malheureux Indiens, livrés à un déſeſpoir tranquille, ſe bornoient à implorer des ſecours qu'ils n'obtenoient pas, & ils attendoient paiſiblement la mort.

Que l'on ſe figure maintenant une ſemblable calamité affligeant

une partie de l'Europe. Quel désordre ! Quelle fureur ! Que d'atrocités ! Que de crimes ! Comme on verroit nos Européens se disputer leur subsistance un poignard à la main, se chercher, se fuir, s'égorger impitoyablement les uns les autres ! Comme on les verroit, tournant ensuite leur rage contre eux-mêmes, déchirer, dévorer leurs propres membres, & dans leur désespoir aveugle, fouler aux pieds l'autorité, la raison & la nature !

Si les Anglois avoient eu de pareils événemens à redouter de la part des peuples du Bengale, peut-être que cette famine eût été moins générale & moins meurtriere. Car si nous avons cru devoir rejeter loin d'eux toute accusation de monopole, nous n'entreprendrons pas de les défendre sur le reproche de négligence & d'insensibilité. Et dans quelle circonstance ont-ils mérité ce reproche ? C'est dans le moment où ils avoient à choisir entre la vie & la mort de plusieurs millions d'hommes. Il semble que dans une pareille alternative, l'amour de l'humanité, ce sentiment inné dans tous les cœurs, eût dû leur inspirer des ressources. Eh quoi ! auroient pu leur crier les infortunés expirant sous leurs yeux.

» Ce n'est donc que pour nous opprimer que vous êtes féconds » en moyens ? Les trésors immenses qu'une longue suite de siecles » avoit accumulés dans cette contrée, vous en avez fait votre » proie ; vous les avez transportés dans votre patrie ; vous avez » augmenté les tributs ; vous les faites percevoir par vos agens ; » vous êtes les maîtres de notre commerce intérieur ; vous faites » seuls le commerce du dehors. Vos nombreux vaisseaux chargés » des productions de notre industrie & de notre sol, vont enrichir » vos comptoirs & vos colonies. Toutes ces choses, vous les ordon- » nez, vous les exécutez pour votre seul avantage. Mais qu'avez- » vous fait pour notre conservation ? Quelles mesures avez-vous » prises, pour éloigner de nous le fléau qui nous menaçoit ? Privés » de toute autorité, dépouillés de nos biens, accablés sous un » pouvoir terrible, nous n'avons pu que lever les mains vers vous, » pour implorer votre assistance. Vous avez entendu nos gémisse- » mens ; vous avez vu la famine s'avancer à grands pas : alors,

» vous vous êtes éveillés ; vous avez moiſſonné le peu de ſubſiſ-
» tances échappées à la ſtérilité ; vous en avez rempli vos magaſins ;
» vous les avez diſtribuées à vos ſoldats. Et nous, triſtes jouets de
» votre cupidité ; malheureux tour-à-tour, & par votre tyrannie,
» & par votre indifférence, vous nous traitez comme des eſclaves,
» tant que vous nous ſuppoſez des richeſſes ; & quand nous n'avons
» plus que des beſoins, vous ne nous regardez pas même comme
» des hommes. De quoi nous ſert-il que l'adminiſtration des forces
» publiques ſoit toute entiere dans vos mains ? Où ſont ces loix
» & ces mœurs dont vous êtes ſi fiers ? Quel eſt donc ce gouver-
» nement dont vous nous vantez la ſageſſe ? Avez-vous arrêté
» l'exportation prodigieuſe de vos négocians particuliers ? Avez-
» vous changé la deſtination de vos vaiſſeaux ? Ont-ils parcouru
» les mers qui nous environnent, pour y chercher des ſubſiſtances ?
» En avez-vous demandé aux contrées voiſines ? Ah ! pourquoi le
» ciel a-t-il permis que vous ayez briſé la chaîne qui nous atta-
» choit à nos anciens ſouverains ? Moins avides & plus humains
» que vous, ils auroient appellé l'abondance de toutes les parties
» de l'Aſie ; ils auroient facilité les communications ; ils auroient
» prodigué leurs tréſors ; ils auroient cru s'enrichir en conſervant
» leurs ſujets. »

Cette derniere réflexion, du moins, étoit de nature à faire impreſſion ſur les Anglois, en ſuppoſant même que par un effet de la corruption, tout ſentiment d'humanité fût éteint dans leur cœur. La ſtérilité avoit été annoncée par la ſéchereſſe ; & l'on ne ſauroit douter, que, ſi au lieu de penſer uniquement à eux, & de demeurer dans l'inaction pour tout le reſte, ils euſſent pris dès les premiers momens toutes les précautions qui étoient en leur pouvoir, ils ne fuſſent parvenus à ſauver la vie à la plupart de ceux qui l'ont perdue.

Il étoit impoſſible qu'une adminiſtration ſi vicieuſe, ne rendît pas inutiles les moyens de proſpérité attachés à la poſſeſſion de ces vaſtes contrées. Déjà la compagnie, preſſée par des beſoins réels, & ne trouvant plus que des reſſources inſuffiſantes dans ces richeſſes

qui étonnoient l'imagination, vient d'être obligée de déchirer le voile qui déroboit sa situation à tous les yeux. Suivant le travail arrêté au premier Janvier 1773, la totalité de ce qu'elle possede en Europe, soit en recouvremens à faire, soit en marchandises existantes dans ses magasins, soit même en immeubles, ne s'éleve qu'à une somme de 175, 156, 000 livres, tandis que ses engagemens sont portés à 207, 430, 000 livres; d'où il résulte un vuide de 32, 274, 000 livres.

Il est vrai que l'actif de la compagnie dans l'Inde, c'est-à-dire, le montant des especes en caisse dans ses différens comptoirs; celui de ses dettes actives; la valeur de ses marchandises, de ses munitions militaires & civiles, de ses éléphans, de ses vaisseaux, de ses cargaisons, qui se trouvent sur mer, forme un capital de 143, 939, 000 livres. D'un autre côté, ses dettes passives ne s'élevent qu'à la somme de 45, 726, 000 livres; de maniere que la balance de sa situation dans l'Inde, offre un résultat en sa faveur, de 98, 213, 000 livres. Il faut en défalquer le montant de ce qu'elle doit en Europe; c'est-à-dire, 32, 274, 000 livres, ce qui réduit la solde de son compte général à la somme de 65,939,000 livres. Et comme le fonds des actions est de 72, 000, 000 livres, il s'ensuit qu'il y a une perte réelle de 6, 061, 000 livres sur ce fonds capital. Ainsi, dans le cas où tous les effets de la compagnie, tant en Europe qu'aux Indes, pourroient se convertir en argent, ce qui est une supposition infiniment favorable, les actionnaires ne retrouveroient pas leur mise.

Il étoit difficile, sans doute, de soupçonner une pareille situation, en voyant les ventes de la compagnie s'élever progressivement de 44, 000, 000, montant de celle qui fut faite en 1762, à 80, 000, 000, où est montée celle de 1769. Le commerce de la compagnie a été poussé au point, que les ventes des dix dernieres années, jusques & compris 1771, ont produit net une somme totale de 649, 207, 000 livres. Mais il est essentiel de remarquer, que dans le même espace de tems, la compagnie a payé pour les différens droits auxquels son commerce est assu-

jetti, 170, 665, 000 livres, c'eſt-à-dire, plus de vingt-cinq pour cent du produit de ſes ventes. Et cette ſomme, déjà ſi conſidérable, eſt indépendante de la redevance annuelle de 9,000,000, au moyen de laquelle le gouvernement a abandonné à la compagnie tous les droits qu'il pouvoit avoir ſur le Bengale.

Pour ſatisfaire à des engagemens ſi étendus, & diſtribuer en même tems aux actionnaires un dividende de 9, 000, 000, ſur le prix de douze & demi pour cent, il auroit fallu que les revenus de l'Inde fuſſent adminiſtrés avec ſageſſe & économie : alors ils auroient ſuffi, non-ſeulement aux achats que la compagnie fait dans l'Inde, mais encore à ceux qu'elle fait à la Chine ; & ils l'auroient diſpenſée d'envoyer des fonds dans quelques-uns de ſes petits comptoirs. C'étoit dans cette confiance, que les actionnaires jouiſſoient paiſiblement de leur dividende, & qu'ils s'attendoient à le voir s'augmenter, par les importations d'argent qu'on leur avoit annoncées. Mais loin que l'événement ait répondu à ces eſpérances magnifiques, les agens de la compagnie à Bengale, Bombay, Madras, ont tiré continuellement ſur elle, pour couvrir l'inſuffiſance des revenus. Les traites qu'ils ont faites pendant les cinq dernieres années, c'eſt-à-dire, depuis & compris 1768, juſques & compris 1772, s'élevent à une ſomme de 49, 250, 000 livres. Ces traites ont diſpenſé la compagnie d'envoyer des métaux aux Indes; mais elle a été forcée d'en faire paſſer pendant les mêmes cinq années, pour environ 20, 000, 000 à la Chine. Cette exportation même n'ayant point ſuffi aux achats prodigieux qu'elle a faits à Canton, ce comptoir a encore tiré ſur elle 7, 780, 000 livres. La compagnie, d'ailleurs a exporté aux Indes, pendant le même tems, pour 60, 140, 000 livres de marchandiſes. Ainſi en réuniſſant toutes ces ſommes, il ſe trouve que pendant ces cinq années, qui ſembloient devoir être l'époque de ſa plus grande proſpérité, la compagnie, ſoit par ſes exportations au-dehors, ſoit par les traites qu'elle a payées en Europe, a mis dans ſon commerce 137, 590, 000 livres ; ce qui fait pour l'année commune 27, 515, 000 livres.

Cependant

Cependant malgré cette différence prodigieuſe entre les ſpéculations & la réalité, ſi les revenus du Bengale n'euſſent pas été livrés à une déprédation dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple, la compagnie auroit pu facilement ſupporter toutes ſes charges & continuer encore un dividende de douze & demi pour cent à ſes actionnaires. On en trouvera la preuve dans les réſultats de ſon commerce, calculés d'après les recettes & les dépenſes des dernieres années, dont l'expérience nous a paru propre à fixer l'opinion ſur l'état actuel des choſes.

## *RECETTE.*

| | |
|---|---|
| Produit de la vente, eſcompte déduit...... | 78, 750, 000 liv. |
| Produit des impoſitions au profit de la compagnie, ſur le commerce particulier........... | 560, 000. |
| Valeur de cinq cents tonneaux de ſalpêtre, demandés annuellement pour l'artillerie..... | 500, 000. |
| | 79, 810, 000 liv. |

## *DÉPENSE.*

| | |
|---|---|
| Montant des droits.................... | 20, 250, 000 liv. |
| Fret & miſe hors................. | 11, 250, 000. |
| Valeur des marchandiſes exportées annuellement........................ | 11, 250, 000. |
| Montant de l'argent effectif exporté à la Chine, & des traites que ce comptoir fait annuellement ſur la compagnie........ | 4, 500, 000. |
| Pour l'impoſition de cinq pour cent ſur le produit brut des ventes annuelles, évaluées à quatre-vingt-quatre millions.......... | 4, 200, 000. |
| | 51, 450, 000 liv. |

| | |
|---|---|
| *Montant de l'autre part,* | 51, 450, 000 liv. |
| Lettres-de-change tirées des différentes parties de l'Inde. . . . . . . . . . . . . . . . . . . | 8, 080, 000. |
| Redevance annuelle à payer au gouvernement, relativement au Bengale. . . . . . . | 9, 000, 000. |
| Pour le dividende ſur le pied de douze & demi pour cent par an. . . . . . . . . . . . | 9, 000, 000. |
| Pour l'intérêt des obligations au-delà de ce que la compagnie reçoit du gouvernement. . . | 1, 120, 000. |
| | 78, 650, 000 liv. |

Si du montant de la recette, portée à 79, 810, 000 livres, on déduit cette derniere ſomme de 78, 650, 000 livres, on trouve un excédent de recette de 1, 160, 000 livres.

Ce tableau, dont les articles mis ſous les yeux du parlement, ne ſauroient être révoqués en doute, ſert à faire voir, qu'en ſuppoſant même une adminiſtration plus ſage en Europe & aux Indes, les actionnaires n'auroient que peu de bénéfice à eſpérer au-delà du dividende de douze & demi pour cent, qui leur avoit été fixé.

Mais ſi de l'intérêt particulier d'une ſociété commerçante, nous nous élevons à des conſidérations plus étendues, quelles reſſources, quels avantages le commerce de l'Inde ne procure-t-il pas à l'état? Le montant des droits ſur les marchandiſes importées par la compagnie; celui de l'impoſition de cinq pour cent ſur le produit brut des ventes; celui de la redevance exigée par le gouvernement, relativement au Bengale, forment un tribut de 33, 450, 000 livres, que le commerce & les poſſeſſions d'Aſie paient annuellement à la Grande-Bretagne. Et tandis que le tréſor public, ſoulagé par cette nouvelle branche de revenu, le fait ſervir à l'accroiſſement de la puiſſance & de la proſpérité du royaume, la maſſe des richeſſes nationales s'augmente encore, par les exportations des marchandiſes que fait la compagnie; par les dépenſes de ſa navigation; par

le bénéfice de fon dividende, qui eft de huit & demi au-delà de l'intérêt ordinaire; par les traites même qu'elle acquitte, puifque ces traites repréfentent les fortunes que fes agens font à fon fervice, & dont ils viennent jouir dans leur patrie. Tous ces objets réunis, forment un total de près de 40, 000, 000, qui font dépenfés par le commerce de l'Inde au profit du fol & de l'induftrie Angloife; & cette fomme de 40, 000, 000 & celle de 33, qui eft perçue par le gouvernement, n'exigent qu'une exportation de 2 ou 3, 000, 000 d'argent effectif. Ainfi le fifc & le royaume s'enrichiffent également des produits d'un commerce, qui, par l'effet d'une adminiftration inconcevable, menace de ruiner les actionnaires qui l'exploitent.

Il eft aifé de juger, d'après le tableau qu'on vient de préfenter, qu'ils auront long-tems des facrifices à faire fur leur dividende, pour couvrir en totalité le vuide de 32, 000, 000, qui s'eft établi dans leurs affaires en Europe. Mais ce qui fera plus difficile encore, ce fera de ramener dans l'Inde l'ordre & l'économie néceffaires, pour parvenir à l'acquittement des 45, 000, 000 de dettes qu'on y a contractées pour le compte de la compagnie. (*)

(*) Si les Anglois devoient pratiquer & pratiquer conftamment dans le Bengale l'humanité, la juftice, la faine politique dont ils ont montré des lueurs dans les territoires bornés qu'ils ont poffédé jufqu'ici, nous applaudirions à leurs fuccès; nous nous livrerions autant, peut-être plus qu'eux-mêmes, à l'efpérance de voir renaître la profpérité fur un fol que la nature embellit, & que le defpotifme n'a ceffé de ravager. Perfuadés du droit qu'ont tous les hommes de travailler au bonheur de leurs femblables, nous fermerions les yeux fur l'irrégularité des ufurpations qui n'ont dépouillé que des tyrans. Il nous feroit doux de penfer que les révolutions qui bouleverfent ces riches contrées en feroient écartées pour jamais; peut-être nous joindrions-nous aux politiques qui ne ceffent de folliciter la Grande-Bretagne d'achever la conquête de l'Indoftan; malheureufement nous n'ofons nous livrer à ces délicieufes efpérances.

La compagnie Angloife a eu jufqu'ici une conduite fupérieure à celle des autres nations : nous en fommes convenus. Ses agens, fes facteurs font bien choifis. Les principaux font des jeunes gens de famille formés dans fes bureaux à Londres avec un foin extrême. Ils apportent en Afie la fcience du commerce, des mœurs & l'habitude du travail. Les marchands libres qui s'enrichiffent fous fa protection, & les particuliers qui la compofent, ont fouvent paru auffi attachés à fes intérêts qu'aux leurs; elle-même a vu le plus fouvent le commerce en grand, & l'a prefque toujours fait comme une fociété de vrais politiques autant que comme une fociété de vrais négocians. Ces colons, ces marchands, ces

Il faut en convenir, la corruption à laquelle les Anglois se sont livrés dès les premiers momens de leur puissance ; l'oppression qui en a été la suite ; les abus qui se multiplient encore tous les jours ; l'oubli profond de tous les principes : tout cela forme un contraste révoltant avec leur conduite passée dans l'Inde, avec la constitution actuelle de leur gouvernement en Europe. Mais cette espece de problême moral se résoudra facilement, si l'on considere avec attention l'effet naturel des événemens & des circonstances.

Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il étoit bien difficile que les Anglois n'abusassent pas de leur pouvoir. Dans l'éloignement de sa patrie, l'on n'est plus retenu par la crainte de rougir aux yeux de ses concitoyens. Dans un climat chaud, où le corps perd de sa vigueur, l'ame doit perdre de sa force. Dans un pays où la nature & les usages conduisent à la mollesse, on s'y laisse entraîner. Dans des contrées où l'on est venu pour s'enrichir, on oublie aisément d'être juste.

Peut-être cependant qu'au milieu d'une position si périlleuse, les Anglois auroient conservé du moins, quelque apparence de modéra-

---

militaires ont jusqu'à présent conservé plus de mœurs, de discipline & de vigueur que ceux des autres nations ; mais on peut prédire qu'ils finiront par se corrompre.

Dominateurs sans contradiction dans un empire où ils n'étoient que négocians, il est bien difficile que les Anglois n'abusent pas de leur pouvoir. Ils auront sous les yeux les despotes de l'Asie ; ils se familiariseront avec les excès qui effarouchoient d'abord l'honnêteté Angloise. La corruption s'introduira donc dans leurs colonies, elle commencera par les militaires, espece d'hommes qui chez toutes les nations a le moins de mœurs. Le commun des négocians ne tardera non plus à se corrompre. Les agens de la compagnie si bien choisis seront quelque tems leurs censeurs, & finiront par être leurs complices.

A cette époque qui n'est peut-être pas bien éloignée, les Indiens s'appercevront qu'ils ont perdu à changer de maîtres. N'étant plus soutenus par ce fanatisme qui rendoit leurs fers supportables, ils sentiront tout le poids du joug qu'on leur aura imposé. L'autorité étrangere dépouillée de ce prestige imposant qui semble annoblir la servitude, n'aura que ses forces physiques pour les contenir. Elles sont insuffisantes contre leur désespoir, contre les secours que des voisins inquiets, ambitieux leur offriront sans cesse. Trois mille brigands plutôt perdus que dispersés dans un espace de sept à huit cents lieues, seront aisément massacrés, & dans leurs tombeaux seront ensevelis ces agréables chimeres qui causent aujourd'hui une ivresse si universelle. La compagnie Angloise se trouvera sans possession, sans revenu, sans mœurs, sans commerce, comme cela est arrivé aux François, ainsi qu'on le verra dans le livre suivant.

tion & de vertu, s'ils avoient été retenus par le frein des loix ; mais il n'en exiftoit aucune qui pût les diriger ou les contraindre. Les réglemens faits par la compagnie, pour l'exploitation de fon commerce, ne s'appliquoient point à ce nouvel ordre de chofes ; & le gouvernement Anglois ne confidérant la conquête du Bengale que comme un moyen d'augmenter numérairement les revenus de la Grande-Bretagne, a abandonné à cette compagnie, pour 9, 000, 000 par an, la deftinée de douze millions d'hommes.

Heureufement, pour cette portion de l'humanité, une révolution pacifique fe prépare. La nation a été frappée de tant d'excès. Elle a entendu le gémiffement de cette multitude de victimes, immolées à l'avarice & aux paffions de quelques particuliers. Déjà le parlement s'occupe de ce grand objet. Tous les détails de cette adminiftration font mis fous fes yeux ; tous les faits vont être éclaircis ; tous les abus dévoilés ; toutes leurs caufes recherchées & détruites. Quel fpectacle à donner à l'Europe ! Quel exemple à laiffer à la poftérité ! C'eft la main de la liberté, qui va pefer le fort d'un peuple entier dans la balance de la juftice.

« Oui, vous remplirez notre attente, légiflateurs auguftes ! Vous » rendrez à l'humanité fes droits ; vous mettrez un frein à la cupi- » dité ; vous briferez le joug de la tyrannie. L'autorité inébran- » lable des loix prendra par-tout la place d'une adminiftration pure- » ment arbitraire. A l'afpect de cette autorité, le monopole, ce » tyran de l'induftrie, difparoîtra pour jamais. Les entraves que » l'intérêt particulier a mifes au commerce, vous les ferez céder » à l'intérêt général.

» Vous ne vous bornerez pas à cette réforme momentanée. Vous » porterez vos vues vers l'avenir ; vous calculerez l'influence du » climat, le danger des circonftances, la contagion de l'exemple, » & vous en préviendrez les effets. Des hommes choifis, fans liai- » fons, fans paffions, dans ces contrées éloignées, partiront du » fein de la métropole pour aller parcourir ces provinces, pour » écouter les plaintes, pour étouffer les abus, pour réparer les

» injuſtices ; en un mot, pour maintenir & pour reſſerrer les liens
» de l'ordre dans toutes les parties.

» En exécutant ce plan ſalutaire, vous aurez beaucoup fait,
» ſans doute, pour le bonheur de ces peuples ; mais vous n'aurez
» point aſſez fait pour votre gloire. Il vous reſtera un préjugé à
» vaincre, & cette victoire eſt digne de vous. Oſez faire jouir vos
» nouveaux ſujets des douceurs de la propriété. Partagez-leur les
» campagnes qui les ont vu naître ; ils apprendront à les cultiver
» pour eux. Enchaînés par ce bienfait, plus encore qu'il ne l'étoient
» par la crainte, ils paieront avec joie des tributs qui ſeront im-
» poſés avec modération. Ils inſtruiront leurs enfans à chérir, à
» admirer votre gouvernement ; & les générations ſucceſſives ſe
» tranſmettront, avec leurs héritages, les ſentimens de leur félicité
» & celui de leur reconnoiſſance.

» Alors, les amis de l'humanité applaudiront à vos ſuccès ; ils
» ſe livreront à l'eſpérance de voir renaître la proſpérité ſur un ſol
» que la nature embellit, & que le deſpotiſme n'a ceſſé de ravager.
» Il leur ſera doux de penſer, que les calamités qui affligeoient ces
» riches contrées, en ſeront écartées pour jamais. Ils vous par-
» donneront des uſurpations qui n'ont dépouillé que des tyrans, &
» ils vous inviteront à de nouvelles conquêtes, en voyant l'influence
» de votre conſtitution ſublime s'étendre juſqu'aux extrémités de
» l'Aſie, pour y faire éclore la liberté, la propriété, le bonheur. »

*Fin du troiſieme Livre.*


GER
OFLE
INDIGO



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE, &c.

## LIVRE QUATRIEME.

*Voyages, établissemens, guerres & commerce des François dans les Indes orientales.*



## CHAPITRE LXV.

*Anciennes révolutions du commerce de France.*

LES anciens Gaulois, presque toujours en guerre les uns avec les autres, n'avoient entr'eux d'autre communication que celle qui peut convenir à des peuples sauvages, dont les besoins sont toujours très-bornés. Leurs liaisons au-dehors étoient encore plus resserrées. Quelques navigateurs de Vannes portoient dans la

Grande-Bretagne de la poterie, qu'ils échangeoient contre des chiens, des esclaves, de l'étain & des fourrures. Ceux de ces objets qui ne trouvoient pas des acheteurs dans la Gaule même, passoient à Marseille, où ils étoient payés avec des vins, des étoffes, des épiceries, que les négocians de l'Italie ou de la Grece y avoient apportés.

Ce genre de trafic ne s'étendoit pas à tous les Gaulois. On voit dans César que les habitans de la Belgique avoient proscrit chez eux les productions étrangeres, comme capables de corrompre les mœurs : ils pensoient que leur sol étoit assez fertile pour suffire à tous leurs besoins. La police des Celtes & des Aquitains étoit moins rigide. Pour être en état de payer les marchandises que leur offroit la Méditerranée, & dont la passion devenoit tous les jours plus vive, ces peuples se livrerent à un travail dont ils ne s'étoient pas avisés jusqu'alors : ils ramasserent avec soin les paillettes d'or que plusieurs de leurs rivieres charioient avec leurs sables.

Quoique les Romains n'aimassent ni n'estimassent le commerce, il devint nécessairement plus considérable dans la Gaule, après qu'ils l'eurent soumise, & en quelque sorte policée. On vit se former des ports de mer à Arles, à Narbonne, à Bordeaux, dans d'autres lieux encore. Il fut construit de toutes parts de grandes & magnifiques voies, dont les débris nous causent encore de l'étonnement. Toutes les rivieres navigables eurent des compagnies de marchands, auxquelles on avoit accordé de grands privileges, & qui sous le nom général de *nautes*, étoient les agens, les ressorts d'un mouvement continuel.

Les invasions des Francs & des autres barbares arrêterent cette activité naissante. Elle ne reprit pas même son cours, lorsque ces brigands se furent affermis dans leurs conquêtes. A leur férocité succéda une aveugle passion des richesses. Pour la satisfaire, on eut recours à tous les genres de vexation. Un bateau qui arrivoit à une ville, devoit payer un droit pour son entrée, un droit pour le salut, un droit pour le pont, un droit pour approcher du bord, un droit d'ancrage, un droit pour la liberté de décharger, un droit pour

pour le lieu où il devoit placer ses marchandises. (*) Les voitures de terre n'étoient pas traitées plus favorablement. Des commis répandus par-tout, les accabloient de tyrannies intolérables. Ces excès furent poussés au point, que quelquefois le prix des effets conduits au marché, n'étoit pas suffisant pour payer les frais préliminaires à la vente. Un découragement universel devenoit la suite nécessaire de pareils désordres.

Bientôt il n'y eut plus d'industrie, de manufactures que dans le cloître. Les moines n'étoient pas alors des hommes corrompus par l'oisiveté, par l'intrigue & par la débauche. Des soins utiles remplissoient tous les instans d'une vie édifiante & retirée. Les plus humbles, les plus robustes d'entr'eux, partageoient avec leurs serfs les travaux de l'agriculture. Ceux à qui la nature avoit donné ou moins de force, ou plus d'intelligence, recueilloient dans des atteliers les arts fugitifs & abandonnés. Les uns & les autres servoient, dans le silence & la retraite, une patrie dont leurs successeurs n'ont jamais cessé de dévorer la substance, & de troubler la tranquillité.

Dagobert réveilla un peu les esprits au septieme siecle. Aussi-tôt

---

(*) Il lui falloit payer encore cinq ou six autres droits avant de pouvoir exposer en vente ce qu'il apportoit. Les voitures de terre n'étoient pas mieux traitées. Ces abus effrayoient les marchands, ils préféroient l'inaction à une ruine inévitable : tout étoit obstrué.

Pour rouvrir les canaux, on imagina les foires dans le septieme siecle. C'étoient des marchés annuels & périodiques, où les négocians jouissoient d'un grand nombre d'immunités attachées au tems & au lieu. Cet usage commença à Saint-Denis, & s'étendit bientôt dans le reste de la monarchie.

Le peu de vigueur que cet expédient, mauvais en lui-même, mais utile dans les circonstances, avoit redonné à l'industrie, ne tarda pas à être étouffé de nouveau par les calamités de tous les genres qui affligeoient l'état entier presque sans interruption ; chaque révolution perpétuoit la barbarie, & quelquefois y ajoutoit. Enfin Louis XI. dont le caractere méchant ne put heureusement faire du mal aux particuliers, sans qu'il en résultât un bien pour l'état, abaissa les grands qui se partageoient le royaume, & donna de la vigueur aux loix.

Les peuples délivrés de leurs petits tyrans, & protégés par le souverain, montrerent de l'activité & de l'industrie sous les regnes de Louis XII. & de François I. Les manufactures de la nation firent quelques progrès ; & ses bleds, ses vins, ses huiles, ses eaux-de-vie étoient recherchés & portés dans tous les pays de l'Europe.

on vit accourir aux foires nouvellement établies, les Saxons avec l'étain & le plomb de l'Angleterre; les Juifs, avec des bijoux & des vafes d'argent ou d'or; les Efclavons, avec tous les métaux du Nord; les Lombards, les Provençaux, les Efpagnols, avec les marchandifes de leur pays, & celles qui leur arrivoient d'Afrique, d'Egypte & de Syrie; les négocians de toutes les provinces du royaume, avec ce que pouvoit fournir leur fol & leur induftrie. Malheureufement cette profpérité fut courte; elle difparut fous les rois fainéans, pour renaître fous Charlemagne.

Ce prince, que l'hiftoire pourroit placer fans flatterie à côté des plus grands hommes, s'il n'eût pas été quelquefois un vainqueur fanguinaire & un tyran perfécuteur, parut fuivre les traces de ces premiers Romains, que les travaux champêtres délaffoient des fatigues de la guerre. Il s'occupa du foin de fes vaftes domaines, avec une fuite & une intelligence qu'on attendroit à peine du particulier le plus appliqué. Tous les grands de l'état fe livrerent, à fon exemple, à l'agriculture, & aux arts qui la précedent ou qui la fuivent. Dès-lors les François eurent beaucoup de productions, à échanger, & une facilité extrême à les faire circuler dans l'immenfe empire qui alors recevoit leurs loix.

Une fituation fi floriffante, offrit un nouvel attrait au penchant qu'avoient les Normands à la piraterie. Ces barbares accoutumés à chercher dans le pillage des biens que leur fol ne pouvoit pas leur procurer, fortirent en foule de leur âpre climat, pour amaffer du butin. Ils fe jetterent fur toutes les côtes, mais plus avidement fur celles de France, qui leur offroient une plus riche proie. Ce qu'ils commirent de ravages, ce qu'ils fe permirent de cruautés, ce qu'ils allumerent d'incendies pendant un fiecle entier dans ces fertiles provinces, ne fe peut imaginer fans horreur. Durant ce funefte période, on ne fongeoit qu'à éviter l'efclavage ou la mort. Il n'y avoit point de communication entre les peuples, & il n'y avoit point par conféquent de commerce.

Cependant les feigneurs chargés de l'adminiftration des provinces, s'en étoient infenfiblement rendus les maîtres, & avoient

réussi à rendre leur autorité héréditaire. Ils n'avoient pas rompu tout lien avec le chef de l'empire ; mais sous le nom modeste de vassaux, ils n'étoient guere moins redoutables à l'état, que les rois voisins de ses frontieres. On les confirma dans leurs usurpations, à l'époque mémorable qui fit passer le sceptre de la famille de Charlemagne dans celle des Capets. Dès-lors il n'y eut plus d'assemblée nationale, plus de tribunaux, plus de loix, plus de gouvernement. Dans cette confusion meurtriere, le glaive tenoit lieu de justice ; & ceux des citoyens qui n'étoient pas encore serfs, furent obligés de le devenir, pour acheter la protection d'un chef en état de les défendre.

Il étoit impossible que le commerce prospérât sous les chaînes de l'esclavage, & au milieu des troubles continuels qu'enfantoit la plus cruelle des anarchies. L'industrie ne se plaît qu'à l'ombre de la paix : elle craint sur-tout la servitude. Le génie s'éteint lorsqu'il est sans espérance, sans émulation ; & il n'y a ni espérance ni émulation, où il n'y a point de propriété. Rien ne fait mieux l'éloge de la liberté, & ne prouve mieux les droits de l'homme, que l'impossibilité de travailler avec succès pour enrichir des maîtres barbares.

Plusieurs rois de France soupçonnerent cette importante vérité : ils travaillerent à donner un frein à ces tyrans subalternes, qui en ruinant leurs malheureux vassaux, perpétuoient les calamités de la monarchie. Cependant Saint Louis fut le premier qui fit entrer dans le systême du gouvernement, le commerce, qui jusqu'alors n'avoit été que l'ouvrage du hasard & des circonstances. Il lui donna des loix constantes : il dressa lui-même des statuts, qui ont servi de modele à ceux qu'on a faits depuis.

Ces premiers pas conduisirent à de plus grandes opérations. Il existoit depuis bien long-tems une défense formelle de transporter hors du royaume aucune de ses denrées. La culture étoit découragée par cette aveugle prohibition. Le sage monarque abattit des barrieres si funestes. Il espéra avec raison que la liberté des expor-

tations feroit rentrer dans l'état, les tréfors que fon imprudente expédition d'Afie en avoit fait fortir.

Des événemens politiques feconderent ces vues falutaires. Jufqu'à Saint Louis, les rois avoient eu peu de ports fur l'Océan, & aucun fur la Méditerranée. Les côtes feptentrionales étoient partagées entre les comtes de Flandre, les ducs de Bourgogne, de Normandie & de Bretagne; le refte avoit fubi le joug Anglois. Les côtes méridionales appartenoient aux comtes de Touloufe, aux rois de Majorque, d'Arragon & de Caftille. Par cette difpofition des chofes, les provinces de l'intérieur ne pouvoient que très-difficilement ouvrir une communication libre avec les marchés étrangers : la réunion du comté de Touloufe à la couronne, leva ce puiffant obftacle, du moins pour une partie du territoire, dont elle jouiffoit.

Philippe, fils de Saint Louis, pour mettre de plus en plus à profit cette efpece de conquête, voulut attirer à Nîmes, ville de fa dépendance, une partie du commerce fixé à Montpellier, qui appartenoit au roi d'Arragon. Les privileges qu'il accorda, produifirent l'effet qu'il en attendoit; mais on ne tarda pas à s'appercevoir que ce n'étoit pas un fi grand bonheur. Les Italiens remplirent la France d'épiceries, de parfums, de foieries, de toutes les riches étoffes de l'Orient. Les arts n'étoient pas affez avancés dans le royaume, pour donner leurs ouvrages en échange; & les produits de l'agriculture ne fuffifoient pas pour payer tant d'objets de luxe. Une confommation fi chere n'auroit pu fe foutenir qu'avec des métaux; & la nation, quoiqu'une des moins pauvres de l'Europe, en avoit fort peu, fur-tout depuis les croifades.

Philippe le Bel démêla ces vérités : il réuffit à donner aux travaux champêtres affez d'accroiffement pour payer les importations étrangeres, en même tems qu'il en diminuoit la quantité, par l'établiffement de nouvelles manufactures, & par le degré de perfection où il porta les anciennes. Sous ce regne, le miniftere entreprit pour la premiere fois de guider la main de l'artifte, de diriger

ſes ouvrages. La largeur, la qualité, l'apprêt des draps furent fixés. On défendit la ſortie des laines que les nations voiſines venoient acheter pour les mettre en œuvre. C'étoit ce que dans ces ſiecles d'ignorance on pouvoit faire de moins déraiſonnable.

Depuis cette époque, le progrès des arts fut proportionné à la décadence de la tyrannie féodale. Cependant le goût des François ne commença à ſe former que durant leurs expéditions en Italie. Gênes, Veniſe, Florence, leur offrirent mille objets nouveaux qui les éblouirent. L'auſtérité que maintenoit Anne de Bretagne, ſous les regnes de Charles VIII. & de Louis XII., empêcha d'abord les conquérans de ſe livrer à l'attrait qu'ils ſe ſentoient pour l'imitation. Mais auſſi-tôt que François I. eut appellé les femmes à la cour; auſſi-tôt que Catherine de Médicis eut paſſé les Alpes, les grands affecterent une magnificence inconnue depuis la fondation de la monarchie. La nation entiere ſe laiſſa entraîner à ce luxe ſéduiſant, & ce fut une néceſſité que les manufactures ſe perfectionnaſſent.

Depuis Henri II juſqu'à Henri IV, les guerres civiles, les mépriſables querelles de religion, l'ignorance du gouvernement, l'eſprit de finance qui commençoit à s'introduire dans le conſeil, la barbare & dévorante cupidité des gens d'affaires, à qui la protection donnoit un nouvel eſſor; toutes ces cauſes retarderent les progrès de l'induſtrie, & ne purent la détruire. Elle reparut avec éclat ſous le miniſtere économe de Sully. On la vit preſque s'anéantir ſous ceux de Richelieu & de Mazarin, livrés tous deux aux traitans; (*) occupés, l'un de ſa domination & de ſes vengeances, l'autre d'intrigues & de brigandages.

(*) L'un occupé de guerre & du projet d'établir violemment l'ordre dans le royaume; l'autre plus avide qu'éclairé ſur les moyens d'enrichir l'état, & favorable aux abus, parce qu'il les faiſoit ſervir à augmenter ſes propres richeſſes.





## CHAPITRE LXVI.

*Premiers voyages des François aux Indes.*

AUCUN roi de France n'avoit pensé sérieusement aux avantages que pouvoit procurer le commerce des Indes ; & l'éclat qu'il donnoit aux autres nations, n'avoit pas réveillé l'émulation des François. Ils consommoient plus de productions orientales que les autres peuples ; ils étoient aussi favorablement situés pour les aller chercher à leur source, & ils se bornoient à payer à l'activité étrangere, une industrie qu'il ne tenoit qu'à eux de partager. A la vérité, quelques négocians de Rouen avoient hasardé en 1535, un foible armement ; mais Genonville qui le commandoit fut accueilli au cap de Bonne-Espérance par de violentes tempêtes, qui le jetterent sur des côtes inconnues, d'où il eut bien de la peine à regagner l'Europe.

En 1601, une société formée en Bretagne, expédia deux navires pour prendre part, s'il étoit possible, aux richesses de l'Orient, que les Portugais, les Anglois & les Hollandois se disputoient. Pyrard qui les commandoit, arriva aux Maldives, & ne revit sa patrie qu'après dix ans d'une navigation malheureuse.

Une nouvelle compagnie, dont Girard le Flamand étoit le chef fit partir de Normandie en 1616 & en 1619 quelques vaisseaux pour l'isle de Java. Ils en revinrent avec des cargaisons suffisantes pour dédommager les intéressés, mais trop foibles pour les encourager à de nouvelles entreprises.

Le capitaine Reginon voyant cet octroi inutile expiré en 1633, engagea deux ans après plusieurs négocians de Dieppe à entrer dans une carriere, qui pouvoit donner de grandes richesses à quiconque sauroit la parcourir avec intelligence. La fortune trahit les efforts des nouveaux aventuriers. L'unique fruit de ces expéditions répétées, fut une haute opinion de l'isle de Madagascar, découverte en 1506 par les Portugais.

L'idée avantageuſe qu'on en avoit priſe, donna naiſſance en 1642 à une compagnie qui devoit y former un grand établiſſement, pour aſſurer à ſes vaiſſeaux la facilité d'aller plus loin.



## CHAPITRE LXVII.

*Etabliſſement des François à Madagaſcar. Deſcription de cette iſle.*

LORSQU'ON eut parcouru cette iſle, on trouva qu'elle étoit ſituée le long des côtes orientales de l'Afrique; qu'elle avoit trois cent trente-ſix lieues de long, cent vingt dans ſa plus grande largeur, & environ huit cents de circonférence. Par quelque vent qu'un navigateur y aborde, il n'apperçoit que des ſables triſtes & tout-à-fait ſtériles. Mais à meſure qu'il s'éloigne du rivage, il trouve un ſol tantôt noir, tantôt rougeâtre, communément aſſez fertile, & par-tout arroſé par un grand nombre de rivieres. La nature y eſt toujours en végetation, & produit ſans beaucoup de travail, du riz, des patates, des bananes, des ananas, de l'indigo, du chanvre, du coton, de la ſoie, du ſucre, des palmiers, des cocotiers, des orangers, des arbres gommiers, des bois propres à la conſtruction & à tous les arts. Les pâturages ſont excellens; on y voit paître des bœufs de la plus grande eſpece, & des bêtes à laine entiérement ſemblables à celles de Barbarie.

L'iſle de Madagaſcar eſt partagée en un grand nombre de provinces. Chacune a un chef nommé *dian*, mot qui répond à celui de ſeigneur: des eſclaves & des troupeaux, c'eſt tout ce qu'il a pour ſoutenir la dignité de ſon rang. Sa place eſt héréditaire; mais s'il meurt ſans poſtérité, elle appartient de droit au plus ancien de ſes délégués. Quelques-uns de ces magiſtrats qu'il choiſit lui-même forment ſon conſeil, pendant que le plus grand nombre va maintenir la tranquillité dans les villages, & y rendre la juſtice. Il ne peut entreprendre la guerre que de leur aveu, ni la ſoutenir qu'avec les contributions & les efforts volontaires de ſes peuples.

Telle eſt la forme du gouvernement établie généralement dans l'iſle : on ne s'en eſt écarté que dans la province d'Anoſſi, où les Arabes s'établirent il y a pluſieurs ſiecles. Quoique peu nombreux, ils s'y rendirent bientôt les plus forts, & partagerent le pays en vingt-deux diſtricts, dont chacun eut un maître de leur nation qu'on nomma *boandrian*, ou deſcendant d'Abraham. Ces eſpeces de ſouverains ſe font perpétuellement la guerre ; mais ils ne manquent jamais de ſe réunir contre les autres princes de Madagaſcar, auxquels la qualité d'étrangers & d'uſurpateurs les rend extrêmement odieux. C'eſt la partie de l'iſle où il y a moins de mœurs, d'activité, d'induſtrie & de bravoure, parce que c'eſt la ſeule où il n'y a point de liberté.

Des François établis au Fort-Dauphin dans le pays d'Anoſſi, ont découvert depuis peu dans leurs courſes une nouvelle eſpece d'hommes appellés *Rimos*, dont les plus grands n'ont pas quatre pieds. Ils forment une quarantaine de villages dans l'intérieur des terres, au nord-oueſt de l'iſle. On les dit plus méchans, & ce qui paroît bien extraordinaire, moins poltrons que tous leurs voiſins. Ils ne ſortent pas de leurs montagnes, & ne permettent à perſonne d'y pénétrer.

Les autres habitans de Madagaſcar ſont grands, agiles, d'une contenance fiere. Ils cachent ſous un air riant, un grand deſſein ou une paſſion forte avec autant d'art que les fourbes des nations civiliſées. Leurs loix, dont ils ignorent eux-mêmes l'origine, s'obſervent avec beaucoup d'uniformité. Les vieillards chargés de les maintenir, ne reçoivent jamais aucun honoraire pour le procès d'un criminel, & croient aſſez gagner en délivrant leur pays d'un malfaiteur. Dans les cauſes civiles, on leur amene un nombre d'animaux proportionné à l'importance des affaires.

Le délit qui arme le plus ſouvent la juſtice, c'eſt le vol. Malgré l'uſage où l'on eſt de percer la main à ceux qui en ſont convaincus, la paſſion pour le brigandage eſt univerſelle. Les citoyens inquiets pour leurs propriétés, vivent dans une continuelle méfiance les uns des autres. Pour ſe raſſurer mutuellement, autant qu'il eſt poſſible, ils

ils scellent leurs engagemens par les sermens les plus solemnels. L'habitude de ces formalités est si bien établie, qu'ils les observent lors même qu'ils traitent avec les Européens. Dans ces occasions importantes, celui qui représente la nation, met dans un vase rempli d'eau-de-vie, de l'or, de l'argent, une pierre à fusil, de la poudre à canon, s'il se peut, de la poussiere du tombeau de ses ancêtres, souvent même du sang, qu'à la maniere des anciens Scythes, les contractans font sortir de leur bras par une incision. Durant ces préparatifs, les armes sont posées à terre en forme de croix. Bientôt après, les deux parties intéressées les ramassent, & en tiennent la pointe dans la coupe, en remuant sans cesse ce qu'elle contient, jusqu'à ce que les engagemens aient été contractés. Alors les négociateurs, les témoins, les spectateurs, tout le monde boit dans le vase, jusqu'a ce qu'il ait été vuidé. On s'embrasse, & l'on se retire.

Des principes religieux n'arrêtent pas les infidélités des habitans de Madagascar. Quoiqu'ils admettent confusément la doctrine si répandue des deux principes, ils n'ont point de culte. Cette indifférence n'empêche pas qu'ils ne soient livrés à des superstitions de tous les genres. Dans leurs idées grossieres d'astrologie, ils ne voient rien, ils n'imaginent rien, à quoi ils n'attachent quelque liaison avec l'avenir.

Le plus dangereux de leurs préjugés, est sans doute, celui qui a établi la distinction des jours heureux & malheureux. On fait inhumainement mourir tous les enfans nés sous des auspices funestes. C'est un principe de destruction qui, joint à beaucoup d'autres, empêche le pays de se peupler.

Ceux qui ne sont pas la victime de cette cruelle superstition, sont la plupart circoncis à deux ans, ou à vingt-quatre lunes, selon leur maniere de s'exprimer. On donne à la cérémonie le plus d'éclat qu'il est possible. Pendant qu'on fait l'amputation, un des parens de l'enfant tient une coupe sous le couteau sacré du prêtre ou de l'ombiasse; l'oncle le plus distingué avale la partie du prépuce qui a été coupée. Le reste de la famille & des assistans, trempe le

doigt dans le ſang & le goûte. Des feſtins, des danſes, des plaiſirs de tous les genres, terminent enfin ces ſinguliers myſteres.

Parvenu à l'âge viril, ſans avoir reçu aucune éducation, l'habibitant de Madagaſcar ſe marie. L'homme du peuple, l'eſclave même, prend autant de femmes qu'il veut, ou qu'il en peut trouver. Les gens au deſſus du commun n'ont qu'une épouſe légitime ; mais ils ſe dédommagent avec des concubines des ennuis de l'uniformité. Les uns & les autres rompent, quand bon leur ſemble, un nœud qu'ils trouvent mal aſſorti ; & les deux ſexes ont alors un droit égal de former de nouveaux liens, ou de reſter libres.

C'eſt par une vie oiſive & corrompue que l'habitant de Madagaſcar, arrive à la fin de ſa carriere. Elle eſt rarement très-longue. Un climat mal-ſain, de mauvais alimens, une débauche continuelle, le défaut de ſecours, d'autres cauſes encore, la précipitent ordinairement. Un homme eſt-il mort, des cris de douleur, exprimés par des chants continuels & monotones, en avertiſſent tout le voiſinage. Les parens s'aſſemblent. Ils ſe livrent aux profuſions des feſtins, tandis que le plus affectionné des eſclaves eſt occupé à demander à celui qui a ceſſé d'être, quelles raiſons l'ont déterminé à ſe ſéparer de ce qu'il avoit de plus cher. Au bout de huit jours le cadavre eſt enterré avec ſes bijoux les plus précieux. Cependant il n'eſt pas oublié. Le reſpect pour les ancêtres eſt incroyable dans ces régions barbares. Il eſt ordinaire de voir des hommes de tous les âges aller pleurer ſur le tombeau de leurs peres, & leur demander des conſeils dans les actions les plus intéreſſantes de leur vie.

Le riz, qui malgré la plus mauvaiſe des cultures, ſe multiplie au centuple, eſt la nourriture ordinaire des habitans de Madagaſcar. (*)

---

(*) L'expérience a prouvé que le bled comme le riz pouvoit croître à Madagaſcar. Les François le cultiverent autrefois à la pointe méridionale de l'iſle, où ils avoient bâti le fort Dauphin. On y trouve encore aujourd'hui de beaux épis de froment qui retombant dans la terre quand il eſt mûr, ſe reproduit annuellement de lui-même, & croît confuſément avec les herbes naturelles du pays.

Peut-être n'y a-t-il pas de contrée au monde où les ſubſiſtances ſoient à meilleur

Ils ont pour boiſſon une eſpece d'hydromel & du vin de ſucre & de banane. Leur habit le plus ſomptueux eſt un pagne ſur leurs épaules, & un autre au milieu du corps.

Madagaſcar avoit été viſité par les Portugais, les Hollandois & les Anglois, qui, n'y trouvant aucun des objets qui les attiroient dans l'Orient, l'avoient dédaigné. Les François qui ne paroiſſoient pas avoir de but bien arrêté, employerent à le conquérir les fonds qu'ils avoient faits pour étendre leur commerce. Quelque or qu'ils trouverent répandu dans un coin de l'iſle, leur fit préſumer qu'il devoit y avoir des mines. Leur avidité les empêcha de ſoupçonner que ce métal qui diminuoit tous les jours ſenſiblement avoit été porté par les Arabes; & ils furent punis de leur aveuglement par la perte entiere de leurs capitaux. A l'expiration de leur octroi, il ne leur reſtoit que quelques habitations ſituées en cinq ou ſix endroits de la côte, conſtruites de planches, couvertes de feuilles, entourées de pieux, & honorées du nom impoſant de forts, parce qu'on y voyoit quelques mauvais canons. Leurs défenſeurs étoient réduits à une centaine de brigands, qui par leur cruauté ajoutoient tous les jours à la haine qu'on avoit conçue contre leur nation. Quelques petits diſtricts abandonnés par les naturels du pays, quelques cantons plus étendus d'où la force arrachoit un tribut en denrées, formoient toutes leurs conquêtes.

---

marché dans le tems de la récolte. Les habitans qui ne penſent jamais à l'avenir, & qui ont des deſirs très-impétueux, donnent alors avec joie pour un morceau de toile bleue ou pour de très-vils objets, une quantité de riz très-conſidérable. Après cette diſſipation de leurs moiſſons, ils n'ont plus rien à livrer; ſouvent il ne leur reſte pas de quoi vivre. On les voit dans pluſieurs provinces, chercher pendant la moitié de l'année leur nourriture au milieu des bois.

La liqueur chérie de ces ſauvages eſt une eſpece d'hydromel compoſée d'eau & de miel qu'on fait bouillir enſemble. On fait auſſi du vin de ſucre & de banane. Le premier eſt très-ſpiritueux, mais le ſecond n'a que de l'agrément ſans force.

Les inſulaires font des pagnes, des tapis de coton qu'ils teignent de pluſieurs couleurs. Ils n'ont pas de métiers dreſſés, mais étendant leurs filets à terre, ils y paſſent d'autres filets par le moyen de petits bâtons qu'ils levent & qu'ils baiſſent ſucceſſivement. Leur habit le plus ſomptueux eſt un pagne ſur les épaules, & un autre au milieu du corps. Les gens du commun ne portent ordinairement qu'une ceinture qui couvre aſſez mal ce que la pudeur défend de montrer.

Le maréchal de la Meilleraie s'empara de ces débris, & conçut le dessein de relever pour son utilité particuliere une entreprise si mal conduite. Il y réussit si peu, que sa propriété ne fut vendue que vingt mille francs; & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit valoir.

Enfin Colbert présenta en 1664 à Louis XIV. le plan d'une compagnie des Indes. La France avoit alors une agriculture si florissante & une industrie si animée, qu'il sembloit que cette branche de commerce lui fût inutile. Son ministre pensa autrement. Il prévit que les nations d'Europe établiroient à son exemple des manufactures de toute espece, & qu'elles auroient de plus que la France leurs liaisons avec l'Orient. Cette vue fut trouvée profonde, & l'on créa une compagnie des Indes avec tous les privileges dont jouissoit celle de Hollande. On alla même plus loin. Colbert considérant qu'il y a naturellement pour les grandes entreprises de commerce une confiance dans les républiques, qui ne se trouve pas dans les monarchies, eut recours à tous les expédiens propres à la faire naître.

Le privilege exclusif fut accordé pour cinquante ans, afin que la compagnie fût enhardie à former de grands établissemens dont elle auroit le tems de recueillir le fruit.

Tous les étrangers qui y prendroient un intérêt de vingt mille livres devenoient régnicoles, sans avoir besoin de se faire naturaliser.

Au même prix les officiers, à quelques corps qu'ils fussent attachés, étoient dispensés de résidence, sans rien perdre des droits & des gages de leurs places.

Ce qui devoit servir à la construction, à l'armement, à l'avitaillement des vaisseaux, étoit déchargé de tous les droits d'entrée & de sortie, ainsi que des droits de l'amirauté.

L'état s'obligeoit à payer cinquante francs par tonneau des marchandises qu'on porteroit de France aux Indes, & soixante-quinze livres pour chaque tonneau qu'on en rapporteroit.

On s'engageoit à soutenir les établissemens de la compagnie par la force des armes, à escorter ses envois & ses retours, par

des efcadres auffi nombreufes que les circonftances l'exigeroient. (*)

La paffion dominante de la nation fut intéreffée à cet établiffement. On promit des honneurs & des titres héréditaires à tous ceux qui fe diftingueroient au fervice de la compagnie.

Comme le commerce ne faifoit que de naître en France, & qu'il étoit hors d'état de fournir les quinze millions qui devoient former le fond de la nouvelle fociété, le minifte re s'engagea à en prêter jufqu'à trois. Les grands, les magiftrats, les citoyens de tous les ordres, furent invités à prendre part au refte. La nation jaloufe de plaire à fon prince qui ne l'avoit pas encore écrafée du poids de fa fauffe grandeur, s'y porta avec un empreffement extrême.

L'obftination de s'établir à Madagafcar fit perdre le fruit de la premiere expédition. Il fallut enfin renoncer à cette ifle, dont le peuple fauvage & indomptable ne s'accommodoit ni des marchandifes, ni du culte, ni des mœurs de l'Europe.

A cette époque, les vaiffeaux de la compagnie prirent directement la route des Indes. Par les intrigues de Marcara, né à Ifpahan, mais attaché au fervice de France, on obtint la liberté d'établir des comptoirs fur diverfes côtes de la péninfule. On tenta même d'avoir part au commerce du Japon. Colbert offrit de n'y envoyer que des proteftans; mais les artifices des Hollandois firent refufer aux François l'entrée de cet empire, comme ils l'avoient fait refufer aux Anglois.

---

(*) Le gouvernement prenoit fur lui toutes les pertes que la compagnie pourroit faire dans les dix premieres années. Il tint parole, & cet engagement lui coûta quatre millions.
La paffion dominante que l'on connoiffoit à la nation pour tout ce qui a de l'éclat, détermina à promettre, à tous ceux qui fe diftingueroient au fervice de la compagnie, des honneurs & des titres qui pafferoient à la poftérité.



## CHAPITRE LXVIII.

*Les François font de Surate le centre de leur commerce. Idée de cette ville célebre, & du Guzurate où elle est située.*

SURATE avoit été choisie pour être le centre de toutes les affaires que la compagnie devoit faire dans l'Inde. C'étoit de cette ville principale du Guzurate que devoient partir les ordres pour les établissemens subalternes : c'étoit-là que devoient se réunir les différentes marchandises qu'on expédieroit pour l'Europe.

Le Guzurate forme une presqu'isle entre l'Indus & le Malabar. Il a environ cent soixante milles de long, & une largeur à-peu-près égale. Les montagnes de Marva le séparent du royaume d'Agra. Les pluies y sont continuelles depuis Juin jusqu'en Septembre ; le reste de l'année le ciel est si serein, qu'on y apperçoit rarement un nuage. Heureusement les ardeurs du soleil sont tempérées par une rosée bienfaisante qui rafraîchit l'air & humecte la terre. La richesse d'un sol abondant en bled, en riz, en sucre, en coton, en troupeaux, en gibier, en fruits de toute espece qui se succedent sans interruption, jointe à plusieurs manufactures importantes, suffisoit au bonheur des habitans ; lorsque des étrangers leur porterent, au commencement du huitieme siecle, de nouvelles branches d'industrie.

Des Persans persécutés dans leurs opinions par les Sarrazins leurs vainqueurs, se refugierent dans l'isle d'Ormus, d'où quelque tems après ils firent voile pour l'Inde, & prirent terre à Diu. Ils ne s'arrêterent que dix-neuf ans dans cet asile, & se rembarquerent. Les vents les pousserent sur une plage riante entre Daman & Baçaim. Le prince qui donnoit des loix à cette contrée, ne consentit à les admettre parmi ses sujets, qu'à condition qu'ils dévoileroient les mysteres de leur croyance, qu'ils quitteroient leurs armes, qu'ils parleroient indien, qu'ils feroient paroître leurs femmes en public

ſans voile, & qu'ils célébreroient leurs mariages à l'entrée de la nuit, ſelon l'uſage du pays; comme ces ſtipulations n'avoient rien de contraire à leurs idées religieuſes, les réfugiés les accepterent. On leur donna un terrain où ils bâtirent une ville, d'où ils ne tarderent pas à ſe répandre dans l'intérieur des terres.

L'habitude du travail contractée & perpétuée par une heureuſe néceſſité, fit proſpérer entre leurs mains les terres & les manufactures de l'état. Aſſez ſages pour ne ſe mêler ni du gouvernement, ni de la guerre, ils jouirent d'une paix profonde au milieu des révolutions. Cette circonſpection & leur aiſance multiplierent leur nombre. Ils formerent toujours ſous le nom de Parſis un peuple ſéparé, par l'attention qu'ils eurent de ne point s'allier aux Indiens, & par l'attachement aux principes qui les avoient fait proſcrire. Ce ſont ceux de Zoroaſtre, mais un peu altérés par le tems, par l'ignorance & par l'avidité des prêtres.

La proſpérité du Guzurate qui étoit en partie l'ouvrage des Perſans réfugiés, excita l'ambition de deux puiſſances redoutables. Tandis que les Portugais le preſſoient du côté de la mer par les ravages qu'ils faiſoient, par les victoires qu'ils remportoient, par la conquête de Diu, regardé avec raiſon comme le boulevard du royaume, les Mogols, déjà maîtres du nord de l'Inde, & qui brûloient d'avancer vers les contrées méridionales où étoient le commerce & les richeſſes, le menaçoient dans le continent.

Badur, Patane de nation, qui gouvernoit alors le Guzurate, ſentit l'impoſſibilité de réſiſter à la fois à deux ennemis ſi acharnés. Il crut avoir moins à craindre d'un peuple dont les forces étoient ſéparées de ſes états par des mers immenſes, que d'une nation puiſſamment établie aux frontieres de ſes provinces. Cette conſidération le réconcilia avec les Portugais. Les ſacrifices qu'il leur fit les déterminerent même à joindre leurs troupes aux ſiennes contre Akebar, dont ils ne redoutoient guere moins que lui l'activité & le courage.

Cette alliance déconcerta des hommes qui avoient compté n'avoir affaire qu'à des Indiens. Ils ne pouvoient ſe réſoudre à combattre

des Européens qui paſſoient pour invincibles. Les naturels du pays, encore pleins de l'effroi que ces conquérans leur avoient cauſé, les peignoient aux ſoldats Mogols comme des hommes deſcendus du ciel ou ſortis des eaux, d'une eſpece infiniment ſupérieure aux Aſiatiques en valeur, en génie & en connoiſſance. Déjà l'armée ſaiſie de frayeur, preſſoit ſes généraux de la ramener à Delhi; lorſqu'Akebar convaincu qu'un prince qui entreprend une grande conquête, doit lui-même commander ſes troupes, vole à ſon camp. Il ne craint pas d'aſſurer ſes troupes qu'elles battront un peuple amolli par le luxe, les richeſſes, les délices, les chaleurs des Indes; & que la gloire de purger l'Aſie de cette poignée de brigands leur eſt réſervée. L'armée raſſurée, applaudit à l'empereur & marche avec confiance. La bataille s'engage; les Portugais mal ſecondés par leurs alliés, ſont enveloppés & taillés en pieces. Badur s'enfuit & diſparoît pour toujours. Toutes les villes du Guzurate s'empreſſent d'ouvrir leurs portes au vainqueur. Ce beau royaume devient en 1565, une province du vaſte empire, qui doit bientôt envahir tout l'Indoſtan.

Le gouvernement Mogol, qui étoit alors dans ſa force, fit jouir le Guzurate de plus de tranquillité qu'il n'en avoit eu. Les manufactures ſe multiplierent à Cambaie, à Amadabad, à Broitſchia, dans pluſieurs autres villes. Il s'en établit dans celles qui n'avoient pas connu cette induſtrie. Les campagnes étendirent leurs productions & leur culture. Bientôt la partie du Malabar qui en eſt voiſine, fatiguée depuis long-tems par les vexations des Portugais, y porta ſes fabriques de toiles. On y vit arriver auſſi les marchandiſes des bords de l'Indus, qu'il étoit difficile de déboucher par le haut du fleuve, à cauſe de ſa rapidité, & par le bas, parce que ſes eaux ſe déchargeant dans la mer par un très-grand nombre d'embouchures, ſe perdent pour ainſi dire, dans les ſables.

Toutes ces richeſſes ſe réuniſſoient à Surate, bâtie ſur la riviere de Tapti, à quelques milles de l'Océan. Cette ville dut cet avantage à un fort qui faiſoit la ſureté des marchands, & à ſon port, le meilleur de la côte, ſans être excellent. Les Mogols, dont c'étoit

c'étoit alors la ſeule place maritime, y prenoient tout ce qui ſervoit à leur luxe, ou à leur volupté; & les Européens qui n'avoient encore aucun des grands établiſſemens qu'ils ont formés depuis dans le Bengale & au Coromandel, y achetoient la plupart des marchandiſes des Indes. Elles s'y trouvoient toutes réunies par l'attention qu'avoit eu Surate de ſe procurer une marine ſupérieure à celle de ſes voiſins.

Ses vaiſſeaux qui duroient des ſiecles entiers, étoient la plupart de mille ou douze cents tonneaux. Ils étoient conſtruits d'un bois très-dur qu'on appelle tecke. Loin de lancer les navires à l'eau, par des apprêts coûteux & des machines compliquées, on introduiſoit dans le chantier la marée qui les enlevoit. Les cordages faits d'écorce de cocotier étoient plus rudes, moins maniables que les nôtres; mais ils avoient autant ou plus de ſolidité. Si leurs voiles de toiles de coton n'étoient ni ſi fortes, ni ſi durables que celles de chanvre, elles étoient plus pliantes & moins ſujettes à ſe fendre. Au lieu de poix, ils employoient la gomme d'un arbre nommé d'amar, qui valoit peut-être mieux. La capacité de leurs officiers, quoique médiocre, étoit ſuffiſante pour les mers, pour les ſaiſons où ils naviguoient. A l'égard de leurs matelots appellés laſcars; les Européens les ont trouvés bons, pour leurs voyages d'Inde en Inde. On s'en eſt même quelquefois ſervi avec ſuccès pour ramener dans nos parages orageux, des vaiſſeaux qui avoient perdu leurs équipages.

Tant de moyens réunis avoient attiré à Surate une infinité de Mogols, d'Indiens, de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens, de Juifs & d'Européens. Nous ſoupçonnions à peine que le commerce pût avoir des principes, & ils étoient connus, pratiqués dans cette partie de l'Aſie. On y trouvoit de l'argent à bas prix, & des lettres de change pour tous les marchés des Indes. Les aſſurances pour les navigations les plus éloignées, y étoient d'une reſſource très-uſitée. Il régnoit tant de bonne foi, que les ſacs étiquetés & cachetés par les banquiers, circuloient des années entieres, ſans être ni comptés, ni peſés. Les fortunes étoient proportionnées à cette facilité de

s'enrichir par l'induſtrie. Celles de cinq à ſix millions n'étoient pas rares, & il y en avoit de plus conſidérables.

Elles étoient la plupart entre les mains des Banians. (*) Ces négocians étoient renommés pour leur franchiſe. Quelques momens leur ſuffiſoient, pour terminer les affaires les plus importantes. Ils conſervoient dans les diſcuſſions les plus compliquées, une égalité & une politeſſe dont nous nous formerions difficilement l'idée.

Leurs enfans qui aſſiſtoient à tous les marchés, ſe formoient de bonne heure à ces mœurs paiſibles. A peine avoient-ils une lueur de raiſon, qu'ils étoient initiés dans tous les myſteres du commerce. Il étoit ordinaire d'en voir de dix ou douze ans en état de remplacer leur pere. Quel contraſte, quelle diſtance de cette éducation, à celle que nos enfans reçoivent; & cependant quelle différence entre les lumieres des Indiens, & les progrès de nos connoiſſances!

Les Banians qui avoient quelques eſclaves Abyſſins, ce qui étoit rare chez des hommes ſi doux, les traitoient avec une humanité qui doit nous paroître bien ſinguliere. Ils les élevoient comme s'ils euſſent été de leur famille, les formoient aux affaires, leur avançoient des fonds, ne les laiſſoient pas ſeulement jouir des bénéfices; ils leur permettoient même d'en diſpoſer en faveur de leurs deſcendans, lorſqu'ils en avoient.

La dépenſe des Banians ne répondoit pas à leur fortune. Réduits par principe de religion à ſe priver de viande & de liqueurs ſpiritueuſes, ils ne vivoient que de fruits & de quelques ragoûts ſimples. On ne les voyoit s'écarter de cette économie que pour l'établiſ-

---

(*) Caſte Indienne, vouée uniquement au commerce. Ils ſe diſtinguoient par la franchiſe avec laquelle ils traitoient; en une demi-heure ils concluoient des marchés de plusieurs millions avec une bonne foi qu'on auroit trouvé difficilement ailleurs. Leur facilité à courir les hafards du commerce étoit paſſée en proverbe. Le flegme qu'ils ont naturellement, leur donnoit un grand avantage dans les diſcuſſions. Leur offroit-on beaucoup au deſſous de ce que valoient leurs marchandiſes; marquoit-on du chagrin de ce qu'ils rabaiſſoient celles des autres; rien ne les rebutoit. Ils laiſſoient évaporer cette ivreſſe, comme ils l'appelloient quand elle étoit paſſée; ils reprenoient froidement leurs propoſitions, & s'ils s'en relâchoient, ce n'étoit point pour le bruit qu'on venoit de faire, mais uniquement pour l'avantage qu'ils trouvoient à conclure une affaire.

ſement de leurs enfans. Dans cette ocaſion unique, tout étoit prodigué pour le feſtin, pour la muſique, la danſe, les feux d'artifice. Leur ambition étoit de pouvoir ſe vanter de la dépenſe que leur avoient coûté ces noces. Elle montoit quelquefois à cent mille écus.

Leurs femmes même, avoient du goût pour ces mœurs ſimples. Leur unique gloire, étoit de plaire à leurs époux. Peut-être la grande vénération qu'elles avoient pour le lien conjugal, venoit-elle de l'uſage où l'on étoit de les engager dès l'âge le plus tendre. Ce ſentiment étoit à leurs yeux le point le plus ſacré de leur religion. Jamais elles ne ſe permettoient le plus court entretien avec des étrangers. Moins de réſerve n'auroit pas ſuffi à des maris qui ne pouvoient revenir de leur étonnement, quand on leur parloit de la familiarité qui régnoit en Europe entre les deux ſexes. Ceux qui leur aſſuroient que des manieres ſi libres n'avoient aucune influence ſur la conduite, ne les perſuadoient pas. Ils répondoient, en ſecouant la tête, par un de leurs proverbes, qui ſignifie que *ſi l'on approche le beurre trop près du feu, il eſt bien difficile de l'empêcher de fondre.*

A l'exception des Mogols qui poſſédoient toutes les charges du gouvernement; qui dépenſoient beaucoup pour leurs écuries, pour leurs bains, pour leur ſerrail; & qui pour oublier les violences du deſpotiſme ſous lequel ils vivent, outroient tous les genres de volupté; l'économie des Banians étoit devenue celle des autres négocians de Surate; autant que la différence de religion le permettoit. Leur plus grande dépenſe, étoit l'embelliſſement de leurs maiſons.

Elles étoient conſtruites de la maniere la plus convenable à la chaleur du climat. De très-belles boiſeries couvroient les murs extérieurs; & les murs intérieurs, ainſi que les plafonds, étoient incruſtés de porcelaine. Les fenêtres recevoient le jour par des carreaux d'écaille ou de nacre qui tempéroient l'éclat du ſoleil, ſans en trop affoiblir la lumiere. Entre les appartemens, dont la diſtribution & l'ameublement étoient agréablement aſſortis aux uſages du pays; l'on diſtinguoit la piece où jailliſſoit dans un baſſin de marbre une

fontaine, dont la fraîcheur & le murmure invitoit à un doux ſommeil.

Dans le tems de leur repos, le plus grand plaiſir, le plaiſir le plus ordinaire des habitans de Surate, étoit de s'étendre ſur un ſopha, où des hommes d'une dextérité ſinguliere les pêtriſſoient, pour ainſi dire, comme on pêtrit la pâte. Le beſoin de faciliter la circulation des fluides, ſouvent rallentie par la trop grande chaleur, avoit donné l'idée de cette opération, ſource féconde d'une infinité de ſenſations délicieuſes. On éprouvoit une tendre langueur, qui alloit quelquefois juſqu'à l'évanouiſſement. Cet uſage étoit, dit-on, paſſé de la Chine aux Indes; & quelques épigrammes de Martial, quelques déclamations de Séneque, paroiſſent indiquer qu'il n'étoit pas inconnu aux Romains, dans le tems où ils raffinoient ſur tous les plaiſirs, comme les tyrans qui mirent aux fers ces maîtres du monde, raffinerent dans la ſuite ſur tous les ſupplices.

Il y avoit à Surate, un autre genre de délices, que notre molleſſe lui eût peut-être encore plus envié: c'étoient ſes danſeuſes, ou *balliaderes*, nom que les Européens leur ont toujours donné d'après les Portugais. (*)

Elles ſont réunies en troupes, dans des ſéminaires de volupté. Les ſociétés de cette eſpece les mieux compoſées, ſont conſacrées aux pagodes riches & fréquentées. Leur deſtination eſt de danſer dans les temples aux grandes ſolemnités, & de ſervir aux plaiſirs des brames. Ces prêtres qui n'ont pas fait le vœu artificieux & impoſteur de renoncer à tout, pour mieux jouir de tout, aiment mieux avoir des femmes qui leur appartiennent, que de corrompre à la fois le célibat & le mariage. Ils n'attentent pas aux droits d'autrui par l'adultere; mais ils ſont jaloux des danſeuſes, dont ils partagent & le culte & les vœux avec leurs dieux, juſqu'à ne permettre

(*) Tout ce que la fable & la poéſie ont imaginé d'enchanteur ſur les nymphes & les prêtreſſes de Vénus qui rendirent le culte de cette divinité ſi célebre dans l'antiquité, s'eſt trouvé réaliſé par les *balliaderes* de Surate.

jamais ſans répugnance, qu'elles aillent amuſer les rois & les grands. (*)

On ignore comment cette inſtitution ſinguliere s'eſt formée. Il eſt vraiſemblable qu'un brame qui avoit ſa concubine ou ſa femme, s'aſſocia d'abord avec un autre brame, qui avoit auſſi ſa concubine ou ſa femme; mais qu'à la longue, le mélange d'un grand nombre de brames & de femmes, occaſionna tant d'infidélités, que les femmes devinrent communes entre tous ces prêtres. Réuniſſez dans un ſeul cloître des célibataires des deux ſexes, & vous ne tarderez pas à voir naître la communauté des hommes & des femmes.

Il eſt vraiſemblable qu'au moyen de cette communauté d'hommes & de femmes, la jalouſie s'éteignit, & que les femmes virent ſans peine le nombre de leurs ſemblables ſe multiplier, & les hommes, le nombre des brames s'accroître. C'étoit moins une rivalité qu'une conquête nouvelle.

Il eſt vraiſemblable que pour pallier aux peuples le ſcandale d'une vie ſi licencieuſe, toutes ces femmes furent conſacrées au ſervice des autels. Il ne l'eſt pas moins que les peuples ſe prêterent d'autant plus volontiers à cette eſpece de ſuperſtition, qu'elle renfermoit dans une ſeule enceinte les deſirs effrénés d'une troupe de moines, & mettoit ainſi leurs femmes & leurs filles à l'abri de la ſéduction.

Il eſt vraiſemblable qu'en attachant un caractere ſacré à ces eſpeces de courtiſannes, les parens virent ſans répugnance leurs plus belles filles, entraînées par cette vocation, quitter la maiſon paternelle, pour entrer dans ce ſéminaire, d'où les femmes ſurannées pouvoient retourner ſans honte dans la ſociété : car il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux ne conſacre, aucune vertu qu'elle n'aviliſſe. La notion d'un être abſolu eſt entre les mains

(*) Sans doute ils penſent que l'amour, cet encens pur & céleſte de la beauté, ne peut qu'être profané dans les cœurs où tout s'achete & ſe proſtitue ; où la proſtitution de toute eſpece d'honneur conduit ſouvent aux places les plus honorables.

des prêtres qui en abusent, une destruction de toute morale. Une chose ne plaît pas aux dieux, parce qu'elle est bonne ; mais elle est bonne, parce qu'elle plaît aux dieux.

Il ne restoit plus aux brames qu'un pas à faire, pour porter l'institut à sa derniere perfection : c'étoit de persuader aux peuples qu'il étoit agréable aux dieux, honnête & saint, d'épouser une balliadere de préférence à toute autre femme, & de faire solliciter comme une grace spéciale le reste de leurs débauches.

Il est des troupes moins choisies dans les grandes villes, pour l'amusement de tous les gens riches. Les Maures & les Gentils peuvent également se procurer le spectacle de ces danseuses, dans leurs maisons de campagne ou dans leurs assemblées publiques. Il y a même de ces troupes ambulantes conduites par de vieilles femmes, qui, d'éleves de ces sortes de séminaires, en deviennent à la fin les directrices. (*)

Par un contraste bizarre, & dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme & d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs pour ajouter à notre musique militaire, & qui aux Indes se nomme *tam.* Celui qui le tient répete continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses ; tandis que les balliaderes, échauffées par le desir de plaire & par

(*) Par un contraste bizarre, & dont l'effet est toujours choquant, ces filles traînent à leur suite des musiciens à gage, espece de monstres vils & difformes, accablés de toutes les disgraces de la nature. Ils ont des tambourins, des vielles, des fifres, avec lesquels ils exécutent des concerts peu agréables, mais assez mesurés. Ces airs inspirent des pantomimes dont le sujet est communément une intrigue amoureuse. L'amour peint dans ces ballets tous ses caracteres, & fait les assortir au goût des spectateurs que les balliaderes veulent enivrer.

Ces danseuses respectent peu, même en public, la modestie ; mais sans exposer aucune nudité. Dans l'intérieur des maisons la liberté prend plus d'essor. Les regards lascifs, les molles postures de ces prêtresses, pleines du dieu qui les inspire, font passer dans tous les sens qu'elles agitent à la fois, la contagion de l'enthousiasme & de la fureur qui les embrasent. Ce n'est plus une passion, c'est un feu électrique qui se répand d'un seul corps sur tous les corps qui l'environnent ; c'est un feu plus subtile encore, que son étincelle visible, & qui cause un ébranlement universel dans les organes, une commotion générale dans toutes les personnes de l'assemblée.

les odeurs dont elles ſont parfumées, finiſſent par être hors d'elles-mêmes.

Les danſes ſont preſque toutes des pantomimes d'amour : le plan, le deſſin, les attitudes, les meſures, les ſons, & les cadences de ces ballets, tout reſpire cette paſſion, & en exprime les voluptés & les fureurs.

Tout conſpire au prodigieux ſuccès de ces femmes voluptueuſes ; l'art & la richeſſe de leur parure, l'adreſſe qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars ſur leurs épaules ou relevés en treſſes, ſont chargés de diamans & parſemés de fleurs. Des pierres précieuſes enrichiſſent leurs colliers & leurs braſſelets. Les bijoux même attachés à leurs narines, cette parure qui choque au premier coup-d'œil, eſt d'un agrément qui plaît & releve tous les autres ornemens, par le charme de la ſymmétrie, & d'un effet inexplicable, mais ſenſible avec le tems.

Rien n'égale ſur-tout leur attention à conſerver leur ſein, comme un des tréſors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de groſſir ou de ſe déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints enſemble & bouclés parderriere. Ces étuis ſont ſi polis & ſi ſouples, qu'ils ſe prêtent à tous les mouvemens du corps, ſans applatir, ſans offenſer le tiſſu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis eſt revêtu d'une feuille d'or parſemée de brillans. C'eſt-là ſans contredit la parure la plus recherchée, la plus chere à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté ſinguliere. Ce voile qui couvre le ſein n'en cache point les palpitations, les ſoupirs, les molles ondulations ; il n'ôte rien à la volupté.

La plupart de ces danſeuſes croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impreſſion de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une aiguille de tête teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes Orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens, qui n'y étoient pas accoutumés, a fini par leur être agréable.

Cet art de plaire eſt toute la vie, toute l'occupation, tout le

bonheur des balliaderes. On réſiſte difficilement à leur ſéduction. Elles obtiennent même la préférence ſur ces belles Cachemiriennes, qui rempliſſent les ſerrails de l'Indoſtan, comme les Géorgiennes & les Circaſſiennes peuplent ceux d'Iſpahan & de Conſtantinople. La modeſtie, ou plutôt la réſerve naturelle à de ſuperbes eſclaves ſéqueſtrées de la ſociété des hommes, ne peut balancer les preſtiges de ces courtiſanes exercées.

Nulle part elles n'étoient à la mode comme à Surate, la ville la plus riche, la plus peuplée de l'Inde. Elle commença à décheoir en 1664. Le fameux Sevagi la ſaccagea, & en emporta vingt-cinq à trente millions. Le pillage eût été infiniment plus conſidérable, ſi les Anglois & les Hollandois n'avoient échappé au malheur public, par l'attention qu'ils avoient eu de fortifier leurs comptoirs ; & ſi le château où l'on avoit retiré tout ce qu'on avoit de plus précieux, n'eût été hors d'inſulte. Cette perte inſpira des précautions. On entoura la ville de murs, pour prévenir un pareil déſaſtre. Il étoit réparé, lorſque les Anglois arrêterent en 1686, par une coupable & honteuſe avidité, tous les bâtimens que Surate expédioit pour différentes mers. Ce brigandage qui dura trois ans, détourna de ce fameux entrepôt la plupart des branches de commerce qui ne lui appartenoient pas en propre. Il fut preſque réduit à ſes richeſſes naturelles.

D'autres pirates ont depuis infeſté ſes parages, & troublé à diverſes repriſes ſes expéditions. Ses caravanes même qui tranſportoient les marchandiſes à Agra, à Delhy, dans tout l'empire, n'ont pas été toujours reſpectées par les ſujets des rajas indépendans, qu'on trouve ſur différentes routes. On avoit imaginé autrefois un moyen ſingulier pour la ſureté de ces caravanes ; c'étoit de les mettre ſous la protection d'une femme ou d'un enfant d'une race ſacrée, chez les peuples qu'on avoit à craindre. Lorſque ces brigands approchoient pour piller, le gardien menaçoit de ſe donner la mort, s'ils perſiſtoient dans leur réſolution ; & ſi l'on ne cédoit pas à ſes remontrances, il ſe la donnoit effectivement. Les hommes irréligieux, que le reſpect pour un ſang révéré de leur nation n'avoit

pas

pas arrêtés, étoient excommuniés, dégradés, exclus de leur caste. La crainte de ces peines rigoureuses enchaînoit quelquefois l'avarice; mais depuis que tout est en combustion dans l'Indostan, aucune considération n'y peut éteindre la soif de l'or.

Malgré ces malheurs, Surate est encore une ville de grand commerce. Tout le Guzurate verse dans ses magasins, le produit de ses innombrables manufactures. Une grande partie est transportée dans l'intérieur des terres; le reste passe par le moyen d'une navigation suivie, dans toutes les parties du globe. Les marchandises les plus connues, sont les doutis, grosse toile écrue qui se consomme en Perse, en Arabie, en Abyssinie, sur la côte orientale de l'Afrique, & les toiles bleues qui ont la même destination, & que les Anglois & les Hollandois placent utilement dans leur commerce de Guinée.

Les toiles de Cambaïe, à carreaux bleus & blancs, qui servent de mante en Arabie & en Turquie. Il y en a de grossieres, il y en a de fines, il y en a même où l'on mêle de l'or pour l'usage des gens riches.

Les toiles blanches de Broitschia, si connues sous le nom de baftas. Comme elles sont d'une finesse extrême, elles servent pour le caftan d'été des Turcs & des Persans. L'espece de mousseline terminée par une raie d'or, dont ils font leurs turbans, se fabrique dans le même lieu.

Les toiles peintes d'Amadabad, dont les couleurs sont aussi vives, aussi belles, aussi durables que celles du Coromandel; on s'en habille en Perse, en Turquie, en Europe. Les gens riches de Java, de Sumatra, des Moluques, en font des pagnes & des couvertures.

Les gazes de Bairapour, les bleues servent en Perse & en Turquie à l'habillement d'été des hommes du commun, & les rouges à celui des gens plus distingués. Les Juifs à qui la Porte a interdit la couleur blanche, s'en servent pour leurs turbans.

Les étoffes mêlées de soie & de coton, unies, rayées, satinées, mêlées d'or & d'argent. Si leur prix n'étoit pas si considérable, elles

pourroient plaire à l'Europe même, malgré la médiocrité de leur deſſin, par la vivacité des couleurs, par la belle exécution des fleurs. Elles durent peu; mais c'eſt à quoi l'on ne regarde guere dans les ferrails de Turquie & de Perſe, où s'en fait la conſommation.

Quelques étoffes purement de ſoie, appellées tapis. Ce ſont des pagnes de pluſieurs couleurs, fort recherchés dans l'eſt de l'Inde. Il s'en fabriqueroit davantage, ſi l'obligation d'y employer des matieres étrangeres, n'en augmentoit trop le prix.

Les chaales, draps très-légers, très-chauds & très-fins, fabriqués avec des laines de Cachemire. On les teint en différentes couleurs, & l'on y mêle des fleurs & des rayures. Ils ſervent à l'habillement d'hiver en Turquie, en Perſe, & dans les contrées de l'Inde où le froid ſe fait ſentir. On fait avec cette laine précieuſe des turbans d'une aune de large, & d'un peu plus de trois aunes de long, qui ſe vendent depuis 2400 livres, juſqu'à 3600 livres. Quoiqu'elle ſoit miſe quelquefois en œuvre à Surate, les plus beaux ouvrages ſortent de Cachemire même. (*)

Indépendamment de la quantité prodigieuſe de coton que Surate emploie dans ſes manufactures, elle en envoie annuellement ſept ou huit mille bales au moins dans le Bengale. La Chine, la Perſe & l'Arabie réunies en reçoivent beaucoup davantage, lorſque la récolte eſt très-abondante. Si elle eſt médiocre tout le ſuperflu va ſur le Gange, où le prix eſt toujours plus avantageux.

Quoique Surate reçoive en échange de ſes exportations des porcelaines de la Chine; des ſoies du Bengale & de Perſe; des mâtures & du poivre du Malabar; des gommes, des dattes, des fruits ſecs, du cuivre, des perles de Perſe; des parfums & des eſclaves d'Arabie; beaucoup d'épiceries des Hollandois; du fer, du plomb, des draps, de la cochenille, quelques clincailleries des Anglois;

---

(*) C'eſt une vallée délicieuſe, vers l'extrémité ſeptentrionale de l'Indoſtan, formée par les montagnes d'Attok & par celles du Caucaſe, habitée par les hommes de l'Inde les plus induſtrieux & les plus polis, par les femmes les plus belles & les plus piquantes.

la balance lui eſt ſi favorable, qu'il lui revient tous les ans en argent vingt-cinq ou vingt-ſix millions. Le profit augmenteroit de beaucoup, ſi la ſource des richeſſes de la cour de Delhy n'étoit pas détournée.

Cette balance cependant ne pourroit jamais redevenir auſſi conſidérable qu'elle l'étoit, lorſqu'en 1668, les François s'établirent à Surate. Leur chef ſe nommoit Caron. C'étoit un négociant d'origine Françoiſe qui avoit vieilli au ſervice de la compagnie de Hollande. Hamilton raconte que cet habile homme qui s'étoit rendu agréable à l'empereur du Japon, en avoit obtenu la permiſſion de bâtir dans l'iſle où étoit le comptoir qu'il dirigeoit, une maiſon pour le compte de ſes maîtres. Ce bâtiment devint un château, ſans aucune défiance des naturels du pays qui n'entendent rien aux fortifications. Ils ſurprirent des canons qu'on envoyoit de Batavia, & inſtruiſirent la cour de ce qui ſe paſſoit. Caron reçut ordre d'aller à Jedo rendre compte de ſa conduite. Comme il ne put alléguer rien de raiſonnable pour ſa juſtification, il fut traité avec beaucoup de ſévérité & de mépris. On lui arracha poil à poil la barbe; on lui mit un bonnet & un habit de fou; on l'expoſa en cet état à la riſée publique, & il fut chaſſé de l'empire. L'accueil qu'il reçut à Java acheva de le dégoûter des intérêts qu'il avoit embraſſé; & un motif de vengeance l'attacha à la compagnie Françoiſe, dont il devint l'agent.



## CHAPITRE LXIX.

*Entrepriſe des François ſur l'iſle de Ceilan & ſur Saint-Thomé. Leur établiſſement à Pondichery.*

SURATE où on l'avoit fixé, ne rempliſſoit pas l'idée qu'il s'étoit formée d'un établiſſement principal. Il en trouvoit la poſition mauvaiſe. Il gémiſſoit d'être obligé d'acheter ſa ſureté par des ſoumiſſions. Il voyoit du déſavantage à négocier en concurrence avec

des nations plus riches, plus inſtruites, plus accréditées. Il vouloit un port indépendant au centre de l'Inde, dans quelqu'un des lieux où croiſſent les épiceries, ſans quoi il croyoit impoſſible qu'une compagnie pût ſe ſoutenir. La baie de Trinquemale dans l'iſle de Ceilan lui parut réunir tous ces avantages, & il y conduiſit une forte eſcadre qu'on lui avoit envoyée d'Europe ſous les ordres de la Haye, & dont il devoit diriger les opérations. On crut, ou l'on feignit de croire qu'on pouvoit s'y fixer ſans bleſſer les droits des Hollandois, dont la propriété n'avoit jamais été reconnue par le ſouverain de l'iſle, avec qui l'on avoit un traité.

Tout cela pouvoit être vrai, mais l'événement n'en fut pas plus heureux. On publia un projet qu'il falloit taire. On exécuta lentement une entrepriſe qu'il falloit bruſquer. On ſe laiſſa intimider par une flotte qui étoit hors d'état de combattre, & qui ne pouvoit pas avoir ordre de haſarder une action. La diſette & les maladies firent périr la majeure partie des équipages & des troupes de débarquement. On laiſſa quelques hommes dans un petit fort, qu'on avoit bâti, & où ils furent bientôt réduits à ſe rendre. Avec le reſte on alla chercher des vivres à la côte du Coromandel. On n'en trouva ni chez les Danois de Trinquebar, ni ailleurs; & le déſeſpoir fit attaquer Saint-Thomé, où l'on fut averti qu'il régnoit une grande abondance.

Cette ville long-tems floriſſante avoit été bâtie il y avoit plus d'un ſiecle par les Portugais. Le roi de Golconde ayant conquis le Carnate, ne vit pas ſans chagrin dans des mains étrangeres une place de cette importance. Il la fit attaquer en 1662, pas ſes généraux, qui s'en rendirent maîtres. Ses fortifications, quoique conſidérables & bien conſervées, n'arrêterent pas les François qui les emporterent d'aſſauts en 1672. Ils s'y virent bientôt inveſtis, & forcés deux ans après de ſe rendre; parce que les Hollandois qui étoient en guerre avec Louis XIV. joignirent leurs armes à celles des Indiens.

Ce dernier événement auroit achevé de rendre inutile la dépenſe que le gouvernement avoit faite en faveur de la compagnie, ſi

Martin n'avoit pas été du nombre des négocians envoyés sur l'escadre de la Haye. Il recueillit les débris des colonies de Ceilan & de Saint-Thomé ; & il en peupla la petite bourgade de Pondichery qu'on lui avoit nouvellement cédée, & qui devenoit une ville, lorsque la compagnie conçut les plus belles espérances d'un nouvel établissement qu'on eut occasion de former dans l'Inde.



## CHAPITRE LXX.

*Etablissement des François à Siam. Leurs vues sur le Tonquin & sur la Cochinchine.*

Quelques prêtres des missions étrangeres avoient prêché l'évangile à Siam. Ils s'y étoient fait aimer par leur morale & par leur conduite. Simples, doux, humains, sans intrigue & sans avarice, ils ne s'étoient rendus suspects ni au gouvernement, ni aux peuples ; ils leur avoient inspiré du respect & de l'amour pour les François en général, pour Louis XIV. en particulier.

Un Grec d'un esprit inquiet & ambitieux, nommé Constantin Phaulcon, voyageant à Siam, avoit plu au prince, & en peu de tems il étoit parvenu à l'emploi de principal ministre, ou barcalon, charge à-peu-près semblable à celle de nos anciens maires du palais.

Phaulcon gouvernoit despotiquement le peuple & le roi. Ce prince étoit foible, valétudinaire & sans postérité. Son ministre forma le projet de lui succéder, peut-être même celui de le détrôner. On sait que ces entreprises sont aussi faciles & aussi communes dans les pays soumis aux despotes, qu'elles sont difficiles & rares dans les pays où le prince regne par la justice ; dans les pays où son autorité a pour principes, pour mesure & pour regle des loix fondamentales & immuables dont la garde est confiée à des corps de magistrature éclairés & nombreux. Là, les ennemis du souverain se montrent les ennemis de la nation. Là, ils se trouvent

arrêtés dans leurs projets, par toutes les forces de la nation; parce que, en s'élevant contre le chef de l'état, ils s'élevent contre les loix qui font les volontés communes & immuables de la nation.

Phaulcon imagina de faire fervir les François à fon projet, comme quelques ambitieux s'étoient fervis auparavant d'une garde de fix cents Japonois, qui avoient difpofé plus d'une fois de la couronne de Siam. Il envoya en 1684, des ambaffadeurs en France pour y offrir l'alliance de fon maître, des ports aux négocians François, & pour y demander des vaiffeaux & des troupes.

La vanité faftueufe de Louis XIV. tira un grand parti de cette ambaffade. Les flatteurs de ce prince digne d'éloges, mais trop loué, lui perfuaderent que fa gloire répandue dans le monde entier lui attiroit les hommages de l'Orient. Il ne fe borna pas à jouir de ces vains honneurs. Il voulut faire ufage des difpofitions du roi de Siam en faveur de la compagnie des Indes, & plus encore en faveur des miffionnaires. Il fit partir une efcadre fur laquelle il y avoit plus de jéfuites que de négocians; & dans le traité qui fut conclu entre les deux rois, les ambaffadeurs de France dirigés par le jéfuite Tachard, s'occuperent beaucoup plus de religion que de commerce.

La compagnie avoit cependant conçu les plus grandes efpérances de l'établiffement de Siam, & ces efpérances étoient fondées.

Ce royaume, quoique coupé par une chaîne de montagnes qui va fe réunir aux rochers de la Tartarie, eft d'une fertilité fi prodigieufe, qu'une grande partie des terres cultivées y rend deux cents pour un. Il y en a même qui, fans les travaux du laboureur, fans le fecours de la femence, prodiguent d'abondantes récoltes de riz. Moiffonné comme il eft venu, fans foin, & fans attention, ce grain abandonné, pour ainfi dire, à la nature, tombe & meurt dans le champ où il eft né, pour fe reproduire dans les eaux du fleuve qui traverfe le royaume.

Peut-être n'y a-t-il point de contrée fur la terre où les fruits foient en auffi grande abondance, auffi variés, auffi fains que dans cette terre délicieufa. Elle en a qui lui font particuliers; & ceux

qui lui ſont communs avec d'autres climats, ont un parfum, une ſaveur qu'on ne leur trouve point ailleurs.

La terre toujours chargée de ces tréſors ſans ceſſe renaiſſans, couvre encore ſous une légere ſuperficie des mines d'or, de cuivre, d'aiman, de fer, de plomb & de calin, cet étain ſi recherché dans toute l'Aſie.

Le deſpotiſme le plus affreux rend inutiles tant d'avantages. Un prince corrompu par ſa puiſſance même, opprime du fond de ſon ſerrail par ſes caprices, ou laiſſe opprimer par ſon indolence les peuples qui lui ſont ſoumis. A Siam, il n'y a que des eſclaves & point de ſujets. Les hommes y ſont diviſés en trois claſſes. Ceux de la premiere compoſent la garde du monarque, cultivent ſes terres, travaillent aux atteliers de ſon palais. La ſeconde eſt deſtinée aux travaux publics, à la défenſe de l'état. Les derniers ſervent les magiſtrats, les miniſtres, les premiers officiers du royaume. Jamais un Siamois n'eſt élevé à un emploi diſtingué, qu'on ne lui donne un certain nombre de gens de corvée. Ainſi les gages des grandes places ſont bien payés à la cour de Siam; parce que ce n'eſt pas en argent, mais en hommes qui ne coûtent rien au prince. Ces malheureux ſont inſcrits dès l'âge de ſeize ans dans des regiſtres. A la premiere ſommation, chacun doit ſe rendre au poſte qui lui eſt aſſigné, ſous peine d'être mis aux fers, ou condamnés à la baſtonade.

Dans un pays où les hommes doivent ſix mois de leur travail au gouvernement ſans être payés ni nourris, & travaillent les autres ſix mois pour gagner de quoi vivre toute l'année : dans un tel pays, la tyrannie doit s'étendre des perſonnes aux terres. Il n'y a point de propriété. Les fruits délicieux, qui ſont la richeſſe des jardins du monarque & des grands, ne croiſſent pas impunément chez les particuliers. Si les ſoldats envoyés pour la viſite des vergers, y trouvent quelque arbre dont les productions ſoient précieuſes, ils ne manquent jamais de le marquer pour la table du deſpote ou de ſes miniſtres. Le propriétaire en devient le gardien;

& quand le tems de cueillir les fruits eſt arrivé, il en eſt reſponſable, ſous des peines ou des traitemens ſéveres.

C'eſt peu que les hommes y ſoient eſclaves de l'homme, ils le ſont même des bêtes. Le roi de Siam entretient un grand nombre d'éléphans. Ceux de ſon palais ſont traités avec des honneurs & des ſoins extraordinaires. Les moins diſtingués ont quinze eſclaves à leur ſervice, continuellement occupés à leur couper de l'herbe, des bananes, des cannes à ſucre. Ces animaux qui ne ſont d'aucune utilité réelle, flattent tellement l'orgueil du prince, qu'il meſure plutôt ſa puiſſance ſur leur nombre, que ſur celui de ſes provinces. Sous prétexte de les bien nourrir, leurs conducteurs les font entrer dans les terres & dans les jardins pour les dévaſter, à moins qu'on ne ſe rédime de cette vexation par des préſens continuels. Perſonne n'oſeroit fermer ſon champ aux éléphans du roi, dont pluſieurs ſont décorés de titres honorables & élevés aux premieres dignités de l'état.

Tant d'eſpeces de tyrannie font que les Siamois déteſtent leur patrie, quoiqu'ils la regardent comme le meilleur pays de la terre. La plupart ſe dérobent à l'oppreſſion en fuyant dans les forêts, où ils menent une vie ſauvage cent fois préférable à celle des ſociétés corrompues par le deſpotiſme. Cette déſertion eſt devenue ſi conſidérable, que, depuis le port de Mergui, juſqu'à Juthia, capitale de l'empire, on marche huit jours entiers ſans trouver la moindre population, dans des plaines immenſes, bien arroſées; dont le ſol eſt excellent, & où l'on découvre les traces d'une ancienne culture. Ce beau pays eſt abandonné aux tigres.

On y voyoit autrefois des hommes. Indépendamment des naturels du pays, il étoit couvert de colonies qu'y avoient ſucceſſivement formées toutes les nations ſituées à l'eſt de l'Aſie. Cet empreſſement tiroit ſon origine du commerce immenſe qui s'y faiſoit. Tous les hiſtoriens atteſtent qu'au commencement du ſeizieme ſiecle, il arrivoit tous les ans un très-grand nombre de vaiſſeaux dans ſes rades. La tyrannie qui commença peu de tems après,

anéantit

anéantit successivement les mines, les manufactures, l'agriculture. Avec elles disparurent les négocians étrangers, les nationaux même. L'état tomba dans la confusion & dans la langueur qui en est la suite. Les François à leur arrivée le trouverent parvenu à ce point de dégradation. Il étoit en général pauvre, sans arts, soumis à un despote qui voulant faire le commerce de ses états, ne pouvoit que l'anéantir. Le peu d'ornemens & de marchandises de luxe qui se consommoient à la cour & chez les grands, étoient tirés du Japon. Le Siamois avoit un respect extrême pour les Japonois, un goût exclusif pour leurs ouvrages.

Il étoit difficile de faire changer cette opinion, & il le falloit cependant pour donner quelque débit aux productions de l'industrie Françoise. Si quelque chose pouvoit amener le changement, c'étoit la religion chrétienne que les prêtres des missions étrangeres avoient annoncée avec succès; mais les jésuites trop livrés à Phaulcon qui devenoit odieux, & abusant de leur faveur à la cour, se firent haïr, & cette haine retomba sur leur religion. Des églises furent bâties avant qu'il y eût des chrétiens. On fonda des maisons religieuses, & on révolta ainsi le peuple & les talapoins. Ce sont des moines; les uns solitaires, les autres intriguans. Ils prêchent au peuple les dogmes & la morale de Sommonacodom. Ce législateur des Siamois fut long-tems honoré comme un sage, & il a été honoré depuis comme un dieu, ou comme une émanation de la divinité, un fils de dieu. Il n'y a pas de merveille qu'ils n'en racontent. Il vivoit avec un grain de riz par jour. Il arracha un de ses yeux pour le donner à un pauvre auquel il n'avoit rien à donner. Une autrefois il donna sa femme. Il commandoit aux astres, aux rivieres, aux montagnes; mais il avoit un frere qui le contrarioit beaucoup dans ses projets de faire du bien aux hommes. Dieu le vengea, & crucifia lui-même ce malheureux frere. Cette fable avoit indisposé les Siamois contre la religion d'un Dieu crucifié; & ils ne pouvoient révérer Jesus-Christ, parce qu'il étoit mort du même genre de supplice que le frere de Sommonacodom.

S'il n'étoit pas possible de porter des marchandises à Siam, on pouvoit travailler à en inspirer peu-à-peu le goût, préparer un grand commerce dans le pays même, & se servir de celui qu'on trouvoit en ce moment, pour ouvrir des liaisons avec tout l'Orient. La situation du royaume entre deux golfes où il occupe cent soixante lieues de côtes sur l'un, & environ deux cents sur l'autre, auroit ouvert la navigation de toutes les mers de cette partie de l'univers. La forteresse de Bankok bâtie à l'embouchure du Menan, qu'on avoit remise aux François, étoit un excellent entrepôt pour toutes les opérations qu'on auroit voulu faire à la Chine, aux Philippines, dans tout l'est de l'Inde. Le port de Mergui, le principal de l'état, & l'un des meilleurs d'Asie qu'on leur avoit aussi cédé, leur donnoit de grandes facilités pour la côte du Coromandel, sur-tout pour le Bengale. Il leur assuroit une communication avantageuse avec les royaumes du Pégu, d'Ava, d'Arrakam, de Lagos, pays plus barbares encore que Siam, mais où l'on trouve les plus beaux rubis de la terre, & de la poudre d'or. Tous ces états offrent de même que Siam l'arbre d'où découle cette gomme précieuse avec laquelle les Chinois & les Japonois composent leur vernis; & quiconque possédera le commerce de cette denrée, en fera un très-lucratif à la Chine & au Japon.

Outre l'avantage de trouver de bons établissemens tout formés, qui ne coûtoient rien à la compagnie, & qui pouvoient mettre dans ses mains une grande partie du commerce de l'Orient; elle auroit pu tirer de Siam pour l'Europe, de l'ivoire, du bois de teinture semblable à celui qu'on coupe à la baie de Campêche, beaucoup de caffe, cette grande quantité de peaux de buffles & de daims qu'y alloient chercher autrefois les Hollandois. On auroit pu y cultiver le poivre, & peut-être d'autres épiceries qu'on n'y recueilloit point, parce qu'on en ignoroit la culture, & que le malheureux habitant de Siam indifférent à tout ne réussissoit à rien.

Les François ne s'occuperent point de ces objets. Les facteurs de la compagnie, les officiers, les troupes, les jésuites n'entendoient rien au commerce; ils ne songeoient qu'aux conversions,

& à se rendre les maîtres. Enfin, après avoir mal secouru Phaulcon au moment où il vouloit exécuter ses desseins, ils furent entraînés dans sa chûte ; & les forteresses de Mergui & de Bankok défendues par des garnisons Françoises, furent reprises par le plus lâche de tous les peuples.

Pendant le peu de tems que les François furent établis à Siam, la compagnie chercha à s'introduire au Tonquin. Elle se flattoit de pouvoir négocier avec sureté, avec utilité, chez une nation que les Chinois avoient pris soin d'instruire il y avoit environ sept siecles. Le théisme y domine ; c'est la religion de Confucius, dont les dogmes & les livres y sont révérés plus qu'à la Chine même. Mais il n'y a pas comme à la Chine le même accord entre les principes du gouvernement, la religion, les loix, l'opinion & les rites. Aussi quoique le Tonquin ait le même législateur ; il s'en faut bien qu'il ait les mêmes mœurs. Il n'a ni ce respect pour les parens, ni cet amour pour le prince, ni ces égards réciproques, ni ces vertus sociales qui regnent à la Chine. Il n'en a point le bon ordre, la police, l'industrie & l'activité.

Cette nation, livrée à une paresse excessive, à une volupté sans goût & sans délicatesse, vit dans une défiance continuelle de ses souverains & des étrangers ; soit qu'il y ait dans son caractere un fond d'inquiétude ; soit que son humeur séditieuse vienne de ce que la morale des Chinois qui a éclairé le peuple n'a pas rendu le gouvernement meilleur. Quel que soit le cours des lumieres, qu'elles aillent de la nation au gouvernement, ou du gouvernement à la nation ; il faut toujours que l'un & l'autre se perfectionnent à la fois & de concert, sans quoi les états sont exposés aux plus grandes révolutions. Aussi dans le Tonquin voit-on un choc continuel des eunuques qui gouvernent, & des peuples qui portent impatiemment le joug. Tout languit, tout dépérit au milieu de ces dissentions ; & le mal doit empirer, jusqu'à ce que les sujets aient forcé leurs maîtres à s'éclairer, ou que les maîtres aient achevé d'abrutir leurs sujets. Les Portugais, les Hollandois qui avoient essayé de former quelques liaisons au Tonquin, s'étoient

vus forcés d'y renoncer. Les François ne furent pas plus heureux. Il n'y a eu depuis entre les Européens que quelques négocians particuliers de Madras qui aient suivi, abandonné & repris cette navigation. Ils partagent avec les Chinois l'exportation du cuivre & des soies communes, les seules marchandises de quelque importance que fournisse le pays.

La Cochinchine étoit trop voisine de Siam pour ne pas attirer aussi l'attention des François, & il est vraisemblable qu'ils auroient cherché à s'y fixer, s'ils avoient eu la sagacité de prévoir ce que cet état naissant devoit devenir un jour. L'Europe doit à un voyageur philosophe le peu qu'elle sait avec certitude de ce beau pays. Voici à quoi ces connoissances se réduisent.

Lorsque les François arriverent dans ces contrées éloignées, il n'y avoit pas plus d'un demi-siecle qu'un prince du Tonquin fuyant devant son souverain qui le poursuivoit comme un rebelle, avoit franchi avec ses soldats & ses partisans le fleuve qui sert de barriere entre le Tonquin & la Cochinchine. Les fugitifs aguerris & policés chasserent bientôt des habitans épars qui erroient sans société policée, sans forme de gouvernement civil, & sans autres loix que celles de l'intérêt mutuel & sensible qu'ils avoient à ne point se nuire réciproquement. Ils y fonderent un empire sur la culture & la propriété. Le riz étoit la nourriture la plus facile & la plus abondante : il eut les premiers soins des nouveaux colons. La mer & les rivieres attirerent des habitans sur leurs bords, par une profusion d'excellent poisson. On éleva des animaux domestiques, les uns pour s'en nourrir, les autres pour s'en aider au travail. On cultiva les arbres les plus nécessaires, tels que le cotonier pour se vêtir. Les montagnes & les forêts qu'il n'étoit pas possible de défricher donnerent du gibier, des métaux, des gommes, des parfums & des bois admirables. Ces productions servirent de matériaux, de moyens & d'objets de commerce. On construisit les cent galeres qui défendent constamment les côtes du royaume.

Tous ces avantages de la nature & de la société étoient dignes d'un peuple qui a les mœurs douces, un caractere humain, dont

il eſt en partie redevable aux femmes; ſoit que l'aſcendant de ce ſexe tienne à ſa beauté, ou que ce ſoit un effet particulier de ſon aſſiduité au travail & de ſon intelligence pour les affaires. En général, dans le commencement des ſociétés, les femmes ſont les premieres à ſe policer. Leur foibleſſe même & leur vie ſédentaire, plus occupée de détails variés & de petits ſoins, leur donnent plutôt ces lumieres & cette expérience, ces attachemens domeſtiques qui ſont les premiers inſtrumens & les liens les plus forts de la ſociabilité. C'eſt peut-être pour cela qu'on voit chez pluſieurs peuples ſauvages les femmes chargées des premiers objets de l'adminiſtration civile, qui ſont une ſuite de l'économie domeſtiqe. Tant que l'état n'eſt qu'une eſpece de ménage, elles gouvernent l'un & l'autre. C'eſt alors ſans doute que les peuples ſont les plus heureux, ſur-tout quand ils vivent ſous un climat où la nature n'a preſque rien laiſſé à faire aux hommes.

Tel eſt celui qu'habitent les Cochinchinois. Auſſi ce peuple goûte-t-il dans l'imperfection de ſa police un bonheur qu'on ne ſauroit trop lui envier dans le progrès d'une ſociété plus avancée. Il ne connoît ni voleurs, ni mendians. Tout le monde a droit d'y vivre dans ſon champ ou chez autrui. Un voyageur entre dans une maiſon de la peuplade où il ſe trouve, s'aſſeoit à table, mange, boit, ſe retire, ſans invitation, ſans remercîment, ſans queſtion. C'eſt un homme; dès-lors il eſt ami, parent de la maiſon. Fût-il d'un pays étranger, on le regarderoit avec plus de curioſité; mais il ſeroit reçu avec la même bonté.

Ce ſont les ſuites & les reſtes du gouvernement des ſix premiers rois de la Cochinchine, & du contrat ſocial qui ſe fit entre la nation & ſon conducteur, avant de paſſer le fleuve qui ſépare les Cochinchinois du Tonquin. C'étoient des hommes las d'oppreſſion. Ils prévirent un malheur qu'ils avoient éprouvé, & voulurent ſe prémunir contre les abus de l'autorité, qui, d'elle-même tranſgreſſe ſes limites. Leur chef qui leur avoit donné l'exemple & le courage de ſe révolter, leur promit un bonheur dont il vouloit jouir lui-même, celui d'un gouvernement juſte, modéré, paternel. Il cultiva avec eux la terre

où ils s'étoient ſauvés enſemble. Il ne leur demanda jamais qu'une ſeule rétribution annuelle & volontaire, pour l'aider à défendre l'état contre le deſpote Tonquinois, qui les pourſuivit long-tems au-delà du fleuve qu'ils avoient mis entr'eux & ſa tyrannie.

Ce contrat primitif a été religieuſement obſervé durant plus d'un ſiecle, ſous cinq ou ſix ſucceſſeurs de ce brave libérateur: mais il s'eſt enfin altéré & corrompu. Cet engagement réciproque & ſolemnel ſe renouvelle encore tous les ans, à la face du ciel & de la terre, dans une aſſemblée générale de la nation, qui ſe tient en plein champ, où le plus ancien préſide, où le roi n'aſſiſte que comme un particulier. Ce prince honore & protege encore l'agriculture, mais ſans donner l'exemple du labourage comme ſes ancêtres. En parlant de ſes ſujets, il dit encore : *ce ſont mes enfans ;* mais ils ne le ſont plus. Ses courtiſans ſe ſont appellés ſes eſclaves, & lui ont donné le titre faſtueux & ſacrilege de *roi du ciel.* Dès ce moment, les hommes n'ont dû être devant lui que des inſectes rampans ſur la terre. L'or qu'il a fait déterrer dans les mines, a deſſéché l'agriculture. Il a mépriſé le toit ſimple & modeſte de ſes peres; il a voulu un palais. On en a creuſé l'enceinte, d'une lieue de circonférence. Des milliers de canons autour des murailles de ce palais, le rendent redoutable au peuple. On n'y voit plus qu'un deſpote. Bientôt on ne le verra plus ſans doute; & l'inviſibilité qui caractériſe la majeſté des rois de l'Orient, fera ſuccéder le tyran au pere de la nation.

La découverte de l'or a naturellement amené celle des impôts; & le nom d'adminiſtration des finances, ne tardera pas à remplacer celui de légiſlation civile, & de contrat ſocial. Les tributs ne ſont plus des offrandes volontaires, mais des exactions par contrainte. Des hommes adroits vont ſurprendre au palais du roi, le privilege de piller les provinces. Avec de l'or, ils achetent à la fois le droit du crime & de l'impunité : ils corrompent les courtiſans, ſe dérobent aux magiſtrats, & vexent les laboureurs. Déjà les grands chemins offrent aux voyageurs des villages abandonnés par leurs habitans, & des terres négligées. *Le roi du ciel*, ſemblable aux dieux

d'Epicure, laiſſe tomber les fléaux & les calamités ſur les campagnes. Il ignore, & les maux, & les larmes de ſes peuples. Bientôt ils retomberont dans le néant, où ſont enſevelis les ſauvages qui leur céderent leur territoire. Ainſi périſſent, ainſi périront les nations gouvernées par le deſpotiſme. Si la Cochinchine retombe dans le cahos dont elle eſt ſortie il y a environ cent cinquante ans, elle deviendra indifférente aux navigateurs qui fréquentent ſes ports. Les Chinois, qui ſont en poſſeſſion d'y faire le principal commerce, en tirent aujourd'hui en échange des marchandiſes qu'ils y portent, des bois de menuiſerie, des bois pour la charpente des maiſons & la conſtruction des vaiſſeaux.

Une immenſe quantité de ſucre, le brut à quatre livres le cent, le blanc à huit, & à dix le candi.

De la ſoie de bonne qualité, des ſatins agréables, & du pitre, filament d'un arbre reſſemblant au bananier, qu'ils mêlent en fraude dans leurs manufactures.

Du thé noir & mauvais, qui ſert à la conſommation du peuple.

De la canelle ſi parfaite, qu'on la paie trois ou quatre fois plus cher que celle de Ceilan. Il y en a peu; elle ne croît que ſur une montagne toujours entourée de gardes.

Du poivre excellent, & du fer ſi pur, qu'on le forge ſortant de la mine, ſans le faire fondre.

De l'or, au titre de vingt-trois karats. Il y eſt plus abondant que dans aucune autre contrée de l'Orient.

Du bois d'aigle, qui eſt plus ou moins parfait, ſelon qu'il eſt plus ou moins réſineux. Les morceaux qui contiennent le plus de cette réſine, ſont communément tirés du cœur de l'arbre ou de ſa racine. On les nomme calunbac, & ils ſont toujours vendus au poids de l'or aux Chinois, qui les regardent comme le premier des cordiaux. On les conſerve avec un ſoin extrême dans des boëtes d'étain, pour qu'ils ne ſéchent pas. Quand on veut les emploier, on les broie ſur un marbre avec des liquides convenables aux différentes maladies qu'on éprouve. Le bois d'aigle inférieur, qui ſe vend au moins cent francs la livre, eſt porté en Perſe, en Turquie & en Arabie. On

l'y emploie à parfumer les habits, & même dans les grandes occasions, les appartemens, en y mêlant de l'ambre. Il a encore une autre destination. C'est un usage chez ces peuples, que ceux qui reçoivent une visite de quelqu'un auquel on veut témoigner de la considération, lui présentent à fumer; suit le café, accompagné de confitures. Lorsque la conversation commence à languir, arrive le sorbet, qui semble annoncer le départ. Dès que l'étranger se leve pour s'en aller, on lui présente une cassolette où brûle du bois d'aigle, dont on fait exhaler la fumée sous sa barbe, qu'on parfume d'eau de rose.

Quoique les François, qui ne pouvôient guere porter que des draps, du plomb, de la poudre à canon & du soufre, à la cochinchine, eussent été réduits à y faire le commerce, principalement avec de l'argent, il falloit le suivre en concurrence avec les Chinois. Les bénéfices qu'on auroit faits sur les marchandises envoyées en Europe, ou qui se seroient vendues dans l'Inde, auroient fait disparoître cet inconvénient. Mais il n'est plus tems de revenir sur ses pas. La probité & la bonne foi qui sont essentiellement la base d'un commerce actif & solide, disparoissent de ces contrées autrefois si florissantes, à mesure que le gouvernement y devient arbitraire, & par conséquent injuste. Bientôt on ne verra pas dans leurs ports un plus grand nombre de navigateurs, que dans ceux des états voisins dont on connoît à peine l'existence.

Quoi qu'il en soit de ces observations, la compagnie Françoise chassée de Siam, & n'espérant point de s'établir aux extrémités de l'Asie, commença de regretter son comptoir de Surate, où elle n'osoit plus se montrer depuis qu'elle en étoit sortie sans payer ses dettes. Elle avoit perdu le seul débouché qu'elle connût alors pour ses draps, son plomb, son fer; & elle éprouvoit des embarras continuels dans l'achat des marchandises que demandoient les fantaisies de la métropole, ou qu'exigeoient les besoins des colonies. En faisant face à ses engagemens, elle eût pu recouvrer la liberté dont elle s'étoit privée. Le gouvernement Mogol qui desiroit une plus grande concurrence dans sa rade, & qui auroit préféré les François

François aux Anglois, à qui la cour avoit vendu le privilege de ne payer aucun droit d'entrée, l'en preſſa ſouvent. Soit défaut de probité, d'intelligence, ou de moyens, elle n'effaça pas la honte dont elle s'étoit couverte. Toute ſon attention ſe bornoit à ſe fortifier à Pondichery, lorſqu'elle vit ſes projets arrêtés par une guerre ſanglante dont l'origine étoit éloignée.

## CHAPITRE LXXI.

*Perte & recouvrement de Pondichery, devenu le principal établiſſement dans l'Inde.*

Les Barbares du Nord qui avoient renverſé l'empire Romain, maître du monde, établirent une forme de gouvernement qui ne leur permit pas de pouſſer leurs conquêtes, & qui maintint chaque état dans ſes limites naturelles. La ruine des loix féodales, & les changemens qui en furent les ſuites néceſſaires, ſembloient conduire à voir une ſeconde fois s'établir une ſorte de monarchie univerſelle; mais la puiſſance Autrichienne, affoiblie par la grandeur même de ſes poſſeſſions, & par la diſtance où elles étoient les unes des autres, ne réuſſit pas à renverſer les boulevards qui s'élevoient contr'elle. Après un ſiecle de travaux, d'eſpérances & de revers, elle fut réduite à céder ſon rôle à une nation que ſes forces, ſa poſition & ſon activité rendoient plus redoutable aux libertés de l'Europe. Richelieu & Mazarin commencerent cette révolution par leurs intrigues. Turenne & Condé l'acheverent par leurs victoires. Colbert l'affermit par la création des arts & par tous les genres d'induſtrie. Si Louis XIV. qu'on doit peut-être moins regarder comme le plus grand monarque de ſon ſiecle, que comme celui qui repréſenta ſur le trône avec le plus de dignité, eût voulu modérer l'uſage de ſa puiſſance & le ſentiment de ſa ſupériorité, il eſt difficile de prévoir juſqu'où il auroit pouſſé ſa fortune. Sa vanité nuiſit à ſon ambition. Après avoir plié ſes ſujets à ſes volontés, il voulut y aſſu-

jettir ſes voiſins. Son orgueil lui ſuſcita plus d'ennemis, que ſon aſcendant & ſon génie ne pouvoient lui procurer d'alliés & de reſſources.

Le goût qu'il ſembloit prendre aux flatteries de ſes panégyriſtes & de ſes courtiſans, qui lui promettoient l'empire univerſel, ſervit plus que l'étendue même de ſon pouvoir à faire naître la crainte d'une conquête & d'une ſervitude générales. Les pleurs & les ſatires de ſes ſujets proteſtans diſperſés par un fanatiſme tyrannique, mirent le comble à la haine que ſes ſuccès & l'abus de ſes proſpérités avoient inſpirée.

Le prince d'Orange, eſprit juſte, ferme, profond, doué de toutes les vertus que n'exclut pas l'ambition, devint le centre de tant de reſſentimens, qu'il fomentoit depuis long-tems par ſes négociations & ſes émiſſaires. La France fut attaquée par la plus formidable confédération dont l'hiſtoire ait conſervé le ſouvenir, & la France fut par-tout & conſtamment triomphante.

Elle ne fut pas auſſi heureuſe en Aſie qu'en Europe. Les Hollandois eſſayerent d'abord de faire attaquer Pondichery par les naturels du pays, qui ne pouvoient jamais être contraints de le reſtituer. Le prince Indien auquel ils s'adreſſerent, ne fut pas tenté par l'argent qu'on lui offrit, de ſe prêter à cette perfidie. *Les François*, répondit-il conſtamment, *ont acheté cette place, il ſeroit injuſte de les en déloger.* Ce que ce raja refuſoit de faire, fut exécuté par les Hollandois eux-mêmes. Ils aſſiégerent la place en 1693, & furent forcés de la rendre à la paix de Riſwick, en beaucoup meilleur état qu'ils ne l'avoient priſe.

Martin y fut placé de nouveau comme directeur, & y conduiſit les affaires de la compagnie avec la ſageſſe, l'intelligence & la probité qu'on attendoit de lui. Cet habile & vertueux négociant attira de nouveaux colons à Pondichery; & il leur en fit aimer le ſéjour, par le bon ordre qu'il y fit régner, par ſa douceur & par ſa juſtice. Il ſut plaire aux princes voiſins, dont l'amitié étoit néceſſaire à une colonie foible & naiſſante. Il choiſit ou forma des ſujets excellens, qu'il envoya dans les différens marchés d'Aſie, & chez les différens princes. Il avoit perſuadé aux François, qu'étant arrivés les derniers

dans l'Inde, s'y trouvant ſans force, & n'y ayant aucune eſpérance d'être ſecourus par leur patrie, ils ne pouvoient y réuſſir qu'en y donnant une idée avantageuſe de leur caractere. Il leur fit perdre ce ton léger & mépriſant, qui rend ſi ſouvent leur nation inſupportable aux étrangers. Ils furent doux, modeſtes, appliqués. Ils furent ſe conduire ſelon le génie des peuples, & ſuivant les circonſtances. Ceux qui ne ſe bornoient pas aux emplois de la compagnie répandus dans les différentes cours, y apprirent à connoître les lieux où ſe fabriquoient les plus belles étoffes, les entrepôts des marchandiſes les plus précieuſes, & enfin tous les détails du commerce intérieur de chaque pays.

Préparer de loin des ſuccès àla compagnie par l'opinion qu'il donnoit des François, par le ſoin de lui former des agens, par les connoiſſances qu'il faiſoit prendre, & par le bon ordre qu'il ſavoit maintenir dans Pondichery, où ſe rendoient de jour en jour de nouveaux habitans; c'étoit le ſeul ſervice que Martin pouvoit rendre, mais ce n'étoit pas aſſez pour donner de la vigueur à un corps atteint dès ſon berceau de maladies viſiblement mortelles. (*)

---

(*) On commença par lui défendre de vendre aux étrangers des étoffes des Indes; dans la vue, diſoit-on, de les forcer d'acheter des étoffes de France. La nation ne pouvoit rien gagner à une ſpéculation ſi bizarre, & la compagnie y perdit une branche principale de ſon commerce.

L'introduction de la ſoie écrue de la Chine & du Bengale fut prohibée, ſous prétexte qu'elle arrêtoit la plantation des mûriers, quoique dans la vérité il n'en reſtât pas la dixieme partie dans l'état, & que le reſte paſsât dans le pays voiſin avec un bénéfice conſidérable.

On portoit aux Indes quelques toiles peintes, mais une plus grande quantité de toiles blanches qu'on imprimoit dans le royaume à la façon des Indes. La paſſion qu'avoit alors l'Europe pour les deſſins de France donnoit une grande activité à cette manufacture. L'ignorance & l'avidité l'enſevelirent ſous la défenſe générale des toiles peintes.

Les marchandiſes que la compagnie pouvoit introduire, devoient, par le tarif de 1664, payer des droits ſi modérés, que les plus forts ne montoient pas à trois pour cent. On y ajouta ſix livres pour chaque piece de coton de dix aunes, & vingt livres par aune pour les étoffes brochées d'or ou d'argent; cinquante ſols par aune pour les taffetas & ſatins unis. Peu après le débit de toutes ces marchandiſes fut interdit dans le royaume, & l'on défendit pendant un tems l'entrée des mouſſelines. Toutes ces variations firent penſer à l'Europe que le commerce s'établiroit, ſe fixeroit difficilement dans un pays où tout dépend des caprices d'un miniſtre, des intérêts de ceux qui le gouvernent.

Tant de coups portés à la compagnie avoient été précédés par des fautes ſans nombre qu'elle avoit fait elle-même. Les premiers actionnaires n'avoient pas rempli les obliga-

## CHAPITRE LXXII.

*Décadence de la compagnie de France. Caufes de fon dépériffement.*

SEs premieres opérations eurent pour but d'établir un grand empire à Madagafcar. Un feul armement y porta feize cens quatre-vingt-huit perfonnes, à qui on avoit fait efpérer un climat délicieux, une fortune rapide, & qui n'y trouverent que la famine, la difcorde & la mort.

Un commencement fi ruineux dégoûta d'une entreprife à laquelle on ne s'étoit porté que par une efpece de mode, ou par complaifance. Les actionnaires ne remplirent pas les obligations de leur foufcription avec l'exactitude néceffaire dans les affaires de commerce. Le gouvernement qui s'étoit engagé à prêter gratuitement le cinquiéme des fommes qui feroient verfées dans les caiffes de la compagnie, & qui n'avoit dû y fournir jufqu'alors que deux millions, tira encore en 1668 deux millions du tréfor public, dans l'efpérance de foutenir fon ouvrage. Il pouffa quelque tems après la générofité plus loin, en donnant ce qui n'avoit été d'abord qu'avancé.

---

tions de leurs foufcriptions avec l'exactitude néceffaire dans les affaires de commerce. La conduite de fes adminiftrateurs, de fes agens n'avoit été ni bien dirigée, ni bien furveillée. On avoit pris fur les capitaux des répartitions qui ne devoient fortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des regnes avoit fervi de modele à une fociété de négocians. Les expéditions avoient été faites avec la même fécurité dans les tems d'un embrafement général, que durant la plus profonde paix. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus avantageux, le plus sûr de tous ceux qu'on peut faire dans l'Afie. Tous ces événemens avoient préparé la chûte de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la fucceffion d'Efpagne précipiterent fa ruine.

L'impoffibilité où elle fe trouva en 1708 de faire aucune expédition, la détermina à confentir qu'un particulier opulent envoya deux vaiffeaux dans l'Inde, fous condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice fur les marchandifes. Quatre ans après elle abandonna entiérement fon commerce aux négocians de Saint-Malo, en fe réfervant le même avantage. Le défordre de fes affaires étoit extrême ; elle devoit plus de dix millions au-delà de ce qu'elle avoit.

Ce facrifice de la part du miniftere, n'empêcha pas que la compagnie ne fe vît réduite à concentrer fes opérations à Surate & à Pondichery. Il lui fallut abandonner fes établiffemens de Bantam, de Rajapour, de Tilferi, de Mazulipatam, de Bender-Abaffi, de Siam. On ne peut douter que les comptoirs ne fuffent trop multipliés, qu'il n'y en eût même plufieurs de mal placés; mais ce ne furent pas ces raifons qui les firent profcrire; il n'y eut que l'impuiffance abfolue de les foutenir, qui les fit déferter.

Bientôt après il fallut faire un pas de plus. En 1682, on permit également aux régnicoles & aux étrangers, de faire pendant cinq ans le commerce des Indes fur les vaiffeaux de la compagnie, en lui payant le fret dont on conviendroit, & à condition que les marchandifes en retour, feroient dépofées dans fes magafins, vendues avec les fiennes, & lui paieroient un droit de cinq pour cent. L'empreffement du public à profiter de ces facilités, fit tout efpérer aux directeurs, de la multiplication des petits profits qu'on feroit continuellement fans courir de rifque. Mais les actionnaires, moins touchés des avantages médiocres qu'ils retiroient de cet arrangement, que bleffés des bénéfices confidérables que faifoient les négocians libres, obtinrent au bout de deux ans qu'il leur feroit permis de redonner à leur privilege toute fon étendue.

Pour foutenir ce monopole avec quelque bienféance, il falloit des fonds. En 1684, la compagnie fit ordonner par le gouvernement, à tous les affociés, de donner comme par fupplément le quart de la valeur de leur intérêt, fous peine aux actionnaires qui ne fourniroient pas l'appel, de voir paffer leurs droits entiers à ceux qui auroient payé à leur place. Soit humeur, foit raifon, foit impuiffance, un grand nombre de perfonnes ne nourrirent pas leurs actions, qui perdoient alors les trois quarts de leur prix originaire; & à la honte de la nation, il fe trouva des hommes affez barbares ou affez injuftes, pour s'enrichir de ces dépouilles.

Un expédient fi déshonorant, mit en état d'expédier quelques vaiffeaux pour l'Afie; mais de nouveaux befoins fe firent bientôt fentir. Cette fituation cruelle, & qui empiroit fans ceffe, fit ima-

giner de redemander aux actionnaires en 1697, les répartitions de dix & de vingt pour cent, qui avoient été faites en 1687 & en 1691. Une propoſition ſi extraordinaire révolta tous les eſprits. Il fallut recourir à la voie déjà uſée des emprunts. Plus on les multiplioit, & plus ils devenoient onéreux, parce que le paiement étoit toujours moins aſſuré.

Comme la compagnie manquoit d'argent & de crédit, le vuide de ſa caiſſe la mettoit dans l'impoſſibilité de donner dans l'Inde des avances au marchand, qui, ſans cet encouragement, ne travaille pas & ne fait pas travailler. Cette impuiſſance réduiſoit à rien les ventes Françoiſes. Il eſt prouvé que depuis 1664 juſqu'en 1684, c'eſt-à-dire dans l'eſpace de vingt-ans, elles ne s'éleverent pas en totalité au deſſus de neuf millions cent mille livres.

A ces fautes s'étoient joints d'autres abus. La conduite des adminiſtrateurs, des agens de la compagnie, n'avoit été ni bien dirigée, ni bien ſurveillée. On avoit pris ſur les capitaux, des dividendes qui ne devoient ſortir que des bénéfices. Le plus brillant & le moins heureux des regnes avoit ſervi de modele à une ſociété de négocians. On avoit abandonné à un corps particulier le commerce de la Chine, le plus facile, le plus sûr, le plus avantageux de tous ceux qu'on peut faire dans l'Aſie.

La ſanglante guerre de 1689, ajouta aux calamités de la compagnie, par les ſuccès même de la France. Des eſſaims de corſaires ſortis des différens ports du royaume, déſolerent par leur activité & par leur courage, le commerce de la Hollande & de l'Angleterre. Dans leurs innombrables priſes, ſe trouva une quantité prodigieuſe de marchandiſes des Indes : elles ſe répandirent à vil prix. La compagnie qui étoit forcée par cette concurrence de vendre à perte, chercha des tempéramens qui puſſent la tirer de ce précipice ; elle n'en imagina aucun qui pût ſe concilier avec l'intérêt des armateurs, & le miniſtere ne jugea pas devoir ſacrifier des hommes utiles, à un corps qui depuis ſi long-tems le fatiguoit de ſes beſoins & de ſes murmures.

Après tout la compagnie avoit bien d'autres cauſes d'inquiétude.

Les financiers lui avoient montré une haine ouverte : ils la traverſoient, ils la gênoient continuellement. Appuyés par ces vils aſſociés, qu'il ont en tout tems à la cour, ils tenterent, ſous le ſpécieux prétexte de favoriſer les manufactures nationales, d'anéantir le commerce de l'Inde. Le gouvernement craignit d'abord de s'avilir, en prenant une conduite oppoſée aux principes de Colbert, & en révoquant les édits les plus ſolemnels : mais les traitans trouverent des expédiens pour rendre inutiles des privileges qu'on ne vouloit pas abolir ; & ſans en être dépouillée, la compagnie ceſſa d'en jouir.

On ſurchargea ſucceſſivement de droits tout ce qui venoit des Indes. Il ſe paſſoit rarement ſix mois, ſans qu'on vît paroître des réglemens qui autoriſoient, qui proſcrivoient l'uſage de ces marchandiſes : c'étoit un flux, un reflux continuels de contradictions, dans une partie d'adminiſtration qui auroit exigé des principes réfléchis & invariables. Toutes ces variations firent penſer à l'Europe, que le commerce s'établiroit, ſe fixeroit difficilement dans un empire où tout dépend des caprices d'un miniſtre, & des intérêts de ceux qui gouvernent.

La conduite d'une adminiſtration ignorante & corrompue ; la légéreté, l'impatience des actionnaires, la jalouſie intéreſſée de la finance, l'eſprit oppreſſeur du fiſc, d'autres cauſes encore, avoient préparé la chûte de la compagnie. Les malheurs de la guerre pour la ſucceſſion d'Eſpagne, précipiterent ſa ruine.

Toutes les reſſources étoient épuiſées. Les plus confians ne voyoient point de jour à faire le moindre armement. Il étoit d'ailleurs à craindre, que ſi par quelque bonheur ineſpéré, on réuſſiſſoit à expédier quelques foibles bâtimens, ils ne fuſſent arrêtés en Europe ou aux Indes, par des créanciers qui devoient être aigris des infidélités continuelles qu'ils éprouvoient. Ces puiſſans motifs déterminerent la compagnie en 1707 à conſentir que de riches négocians envoyaſſent leurs propres vaiſſeaux dans l'Inde, ſous la condition qu'elle retireroit quinze pour cent de bénéfice ſur les marchandiſes qu'ils rapporteroient, & qu'elle auroit le droit de prendre

ſur ces navires l'intérêt que ſes facultés lui permettroient. Bientôt même on la vit réduite à céder l'exercice entier & excluſif de ſon privilege à quelques armateurs de Saint-Malo, mais ſous la réſerve du même indult, qui depuis quelques années lui conſervoit un reſte de vie.

Cette ſituation déſeſpérée ne l'empêcha pas de ſolliciter en 1714, le renouvellement de ſon privilege qui alloit expirer, & dont elle avoit joui un demi-ſiecle. Il lui fut accordé une prorogation de dix ans, par un miniſtere qui ne ſavoit pas ou ne vouloit pas voir qu'il y avoit à prendre des meſures plus raiſonnables. Ce nouvel arrangement n'eut lieu qu'en partie, par des événemens extraordinaires dont il faut développer les cauſes.



## CHAPITRE LXXIII.

*La compagnie de France reçoit un éclat paſſager du ſyſtême de Law, & retombe dans l'obſcurité.*

LEs eſprits accoutumés à ſuivre la marche des empires, ont toujours regardé la mort de Colbert comme le terme de la vraie proſpérité de la France. Elle jeta encore quelque éclat au-dehors; mais le dépériſſement de ſon intérieur devenoit tous les jours plus grand. Ses finances adminiſtrées ſans ordre & ſans principes, furent la proie d'une foule de traitans avides. Ils ſe rendirent néceſſaires par leurs brigandages même, & parvinrent à donner la loi au gouvernement. La confuſion, l'uſure, les mutations continuelles dans les monnoies, les réductions forcées d'intérêt, les aliénations du domaine & des impoſitions, des engagemens impoſſibles à tenir, la création des rentes & des charges, les privileges, les exemptions de toute eſpece; cent maux plus ruineux les uns que les autres, furent la ſuite d'une adminiſtration ſi vicieuſe.

Le diſcrédit devint bientôt univerſel. Les banqueroutes ſe multiplierent. L'argent diſparut. Le commerce fut anéanti. Les conſommations

ſomations diminuerent. On négligea la culture des terres. Les ouvriers paſſerent chez l'étranger. Le peuple n'eut ni nourriture, ni vêtement. La nobleſſe fit la guerre ſans appointemens, & engagea ſes poſſeſſions. Tous les ordres de l'état accablés ſous le poids des taxes, manquoient du néceſſaire. Les effets royaux étoient dans l'aviliſſement; les contrats ſur l'hôtel-de-ville ne ſe vendoient que la moitié de leur valeur, & les billets d'uſtenſiles perdoient quatre-vingt & quatre-vingt-dix pour cent. Louis XIV. eut un beſoin preſſant ſur la fin de ſes jours de huit millions : il fut obligé de les acheter par trente-deux millions de reſcriptions. C'étoit emprunter à quatre cent pour cent.

Tel étoit le déſordre des affaires, lorſque le duc d'Orléans prit les rênes du gouvernement. Les gens extrêmes vouloient que dans l'impoſſibilité de faire face à tout, on ſacrifiât aux propriétaires des terres les créanciers de l'état, qui n'étoient tout au plus que comme un à ſix cent. Le régent ſe refuſa à une violence qui auroit imprimé une tache ineffaçable ſur ſon adminiſtration. Il préféra un examen des engagemens publics à une banqueroute entiere.

Malgré la réduction de ſix cents millions d'effets au porteur, à deux cent cinquante millions de billets d'état, la dette nationale ſe monta à deux milliards ſoixante-deux millions cent trente-huit mille une livre, à vingt-huit francs le marc, dont les intérêts au denier vingt-cinq montoient à quatre-vingt-neuf millions neuf cent quatre-vingt-trois mille quatre cent cinquante-trois livres.

L'énormité de ces engagemens qui abſorboient preſqu'entiérement les revenus de l'état, fit adopter l'idée d'une chambre de juſtice deſtinée à pourſuivre ceux qui avoient cauſé la miſere publique, & qui en avoient profité. Cette inquiſition ne fit que mettre au grand jour l'incapacité des miniſtres qui avoient conduit les finances, les ruſes des traitans qui les avoient englouties, la baſſeſſe des courtiſans qui vendoient leur crédit à qui vouloit l'acheter. Les bons eſprits furent affermis par cette nouvelle expérience, dans l'horreur qu'ils avoient toujours eue pour un tribunal pareil. Il avilit la dignité du prince qui manque à ſes engagemens, & met ſous les

yeux des peuples les moins éclairés, les vices d'une adminiſtration corrompue. Il anéantit les droits du citoyen qui ne doit compte de ſes actions qu'à la loi. Il fait pâlir tous les hommes riches, que leur fortune bien ou mal acquiſe déſigne à la proſcription. Il encourage les délateurs, qui marquent du doigt à la tyrannie ceux qu'il eſt avantageux de ruiner. Il eſt composé de ſang-ſues impitoyables qui voient des criminels par-tout où ils ſoupçonnent des richeſſes. Il épargne des brigands qui ſavent ſe mutiler à tems, pour dépouiller des ames honnêtes, défendues ſeulement par leur innocence. Il ſacrifie les intérêts du fiſc aux fantaiſies de quelques favoris avides, débauchés & diſſipateurs.

Tandis que la France donnoit à l'Europe le ſpectacle cruel & déshonorant de tant de maux, elle vit arriver dans ſa capitale un empirique Ecoſſois, qui promenoit depuis long-tems ſes talens & ſon inquiétude. Son génie ardent & déciſif étoit fait pour braver les raiſonnemens, pour ſurmonter les difficultés. Il fit goûter en 1716 l'idée d'une banque, dont les ſuccès confondirent ſes contradicteurs, ſurpaſſerent même ſes eſpérances. Avec quatre-vingt-dix millions que lui fournit la compagnie d'Occident, elle redonna la vie à l'agriculture, au commerce, aux arts, à l'état entier. Son auteur paſſa pour un génie juſte, étendu, élevé, qui dédaignoit la fortune, qui aimoit la gloire, qui vouloit arriver à la poſtérité par de grandes choſes. La reconnoiſſance le jugeoit digne des monumens publics les plus honorables. Cette étonnante proſpérité lui procura une autorité entiere. Il s'en ſervit pour réunir en 1719 les compagnies d'Occident, d'Afrique, de la Chine, des Indes, dans un même corps. Des projets de commerce furent ceux qui occuperent le moins la nouvelle ſociété. Elle porta ſon ambition juſqu'à vouloir rembourſer toutes les dettes de l'état. Le gouvernement lui accorda la vente du tabac, les monnoies, les recettes & les fermes générales, pour la mettre en état de ſuivre un ſi grand projet.

Ses premieres opérations ſubjuguerent toutes les imaginations. Six cent vingt-quatre mille actions, achetées la plupart avec des billets d'état, & qui, l'une dans l'autre, ne coûtoient pas réellement

cinq cents livres, valurent jusqu'à dix mille francs payables en billets de banque. Les François, l'étranger, les gens les plus sensés vendoient leurs contrats, leurs terres, leurs bijoux, pour jouer un jeu si extraordinaire. L'or & l'argent tomberent dans le plus grand avilissement. On ne vouloit que du papier.

Cet enthousiasme le fit multiplier à l'infini. Il fut porté à six milliards cent trente-huit millions deux cent quarante-trois mille cinq cent quatre-vingt-dix livres en actions de la compagnie des Indes, ou en billets de banque, quoiqu'il n'y eût dans le royaume que douze cents millions d'especes à soixante francs le marc.

Une pareille disproportion eût été peut-être soutenable chez un peuple libre où elle se seroit formée par degrés. Les citoyens accoutumés à regarder la nation comme un corps permanent & indépendant, l'acceptent d'autant plus volontiers pour caution, qu'ils ont rarement une connoissance exacte de ses facultés, & qu'ils ont de sa justice une idée favorable, fondée ordinairement sur l'expérience. Avec ce préjugé, le crédit y est souvent porté au-delà des ressources & des suretés. Il n'en est pas ainsi dans les monarchies absolues, dans celles sur-tout qui ont souvent violé leurs engagemens. Si dans un instant de vertige on leur accorde une confiance aveugle, elle finit toujours avec la folie qui l'a vu naître. Leur insolvabilité frappe tous les yeux. La bonne foi du monarque, l'hypotheque, les fonds, tout paroît imaginaire. Le créancier revenu de son premier éblouissement revendique son argent, avec une impatience proportionnée à ses inquiétudes. L'histoire du systême vient à l'appui de cette vérité.

Pour pouvoir faire face aux premieres demandes, on eut recours à des expédiens bien extraordinaires. L'or fut proscrit dans le commerce. Il fut défendu de garder chez soi plus de cinq cents livres en especes. Un édit annonça plusieurs diminutions successives dans les monnoies. Ces moyens n'arrêterent pas seulement l'empressement qu'on avoit eu à retirer l'argent de la banque : ils y firent encore porter, dans moins d'un mois, quarante-quatre millions six cent quatre-vingt-seize mille cent quatre-vingt-dix livres d'especes à quatre-vingts francs le marc.

Comme cet aveuglement ne pouvoit pas être durable, on penſa que pour rapprocher le papier de l'argent, il convenoit de réduire le billet de banque à la moitié de ſa valeur, & l'action à cinq neuviemes. Le marc de l'argent fut porté à quatre-vingt-deux livres dix ſols. Cette opération, la plus raiſonnable peut-être qu'on pût faire dans la criſe où l'on s'étoit mis, acheva de tout confondre. La conſternation fut univerſelle. Chacun s'imagina avoir perdu la moitié de ſon bien, & s'empreſſa de retirer le reſte. La banque manquoit de fonds, & il ſe trouva que les agioteurs n'avoient embraſſé que des chimeres. Les moins malheureux furent les étrangers, qui, les premiers, avoient réaliſé leur papier, & qui emporterent le tiers des métaux qui étoient dans le royaume. Les eſpérances qu'avoit conçues le gouvernement de payer ſes dettes, diſparurent avec Law, & il ne reſta de monument ſolide du ſyſtême qu'une compagnie des Indes, dont les actions fixées par la liquidation de 1723, au nombre de cinquante-ſix mille, furent réduites par des événemens poſtérieurs à cinquante mille deux cent ſoixante-huit quatre dixiemes.

Malheureuſement elle conſerva les privileges des différentes compagnies dont elle étoit formée; & cette prérogative ne ſervit pas à lui donner de la puiſſance & de la ſageſſe. Elle gêna la traite des negres; elle arrêta les progrès des colonies à ſucre. La plupart de ſes privileges ne firent qu'autoriſer des monopoles odieux. Les pays les plus fertiles de la terre ne furent entre ſes mains ni peuplés, ni cultivés. L'eſprit de finance qui rétrécit les vues, comme l'eſprit de commerce les étend, s'empara de la compagnie, & ne la quitta plus. Les directeurs ne ſongerent qu'à tirer de l'argent des droits cédés en Amérique, en Afrique, en Aſie, à la compagnie. Elle devint une ſociété de fermiers, plutôt que de négocians. Si elle n'eût eu la probité de payer les dettes accumulées depuis un ſiecle par la nation dans l'Inde; ſi elle n'eût eu la précaution de mettre Pondichery à l'abri de l'invaſion en l'entourant de murs, on ſe trouveroit réduit à l'impoſſibilité de louer aucune partie de ſon adminiſtration. Son commerce fut foible & précaire, juſqu'au moment où Orri fut chargé des finances du royaume.

## CHAPITRE LXXIV.

*Grands ſuccès des François aux Indes.*

CE miniſtre, dont l'intégrité & le déſintéreſſement formoient le caractere, gâtoit ſes vertus par une rudeſſe qu'il juſtifioit d'une maniere peu honorable pour ſa nation. *Comment cela pourroit-il être autrement*, diſoit-il un jour à un de ſes amis qui lui reprochoit ſa brutalité : *ſur cent perſonnes que je vois par jour, cinquante me prennent pour un ſot, & cinquante pour un frippon.* Il avoit un frere nommé Fulvy, dont les principes étoient moins auſteres, mais qui avoit plus de liant & de capacité. Il lui confia le ſoin de la compagnie, qui devoit prendre néceſſairement de l'activité dans de telles mains.

Les deux freres, malgré les préjugés anciens & nouveaux ; malgré l'horreur qu'on avoit pour un rejeton du ſyſtême ; malgré l'autorité de la ſorbonne, qui avoit déclaré le dividende des actions uſuraire ; malgré l'aveuglement d'une nation aſſez crédule pour n'être pas révoltée d'une déciſion ſi abſurde, réuſſirent à perſuader au cardinal de Fleury qu'il convenoit de protéger efficacement la compagnie des Indes. Ils engagerent même ce miniſtre, quelquefois trop économe, à prodiguer les bienfaits du roi à cet établiſſement. Le ſoin d'en conduire le commerce & d'en augmenter les forces, fut enſuite confié à pluſieurs ſujets d'une capacité connue.

Dumas fut envoyé à Pondichery. Bientôt il obtint de la cour de Delhy la permiſſion de battre monnoie ; privilege qui valut quatre à cinq cent mille francs par an. Il ſe fit céder le territoire de Karical, qui donna une part conſidérable dans le commerce du Tanjaour. Quelque tems après, cent mille Marattes firent une invaſion dans le Décan. Ils attaquerent le nabab d'Arcate, qui fut vaincu & tué. Sa famille & pluſieurs de ſes ſujets ſe réfugierent

à Pondichery. On les reçut avec les égards qui étoient dus à des alliés malheureux. Ragogi Bouſſola, général du parti victorieux, demandoit qu'on les lui livrât. Il voulut même exiger douze cent mille livres, en vertu d'un tribut auquel il prétendoit que les François s'étoient anciennement ſoumis.

Dumas répondit que tant que les Mogols avoient été les maîtres de ces contrées, ils avoient toujours traité les François avec la conſidération due à l'une des plus illuſtres nations du monde, & qu'elle ſe faiſoit gloire de protéger à ſon tour ſes bienfaiteurs; qu'il n'étoit pas dans le caractere de ce peuple magnanime d'abandonner une troupe de femmes, d'enfans, de malheureux ſans défenſe, pour les voir égorger; que les fugitifs renfermés dans la ville étoient ſous la protection de ſon roi, qui s'honoroit ſur-tout de la qualité de protecteur des infortunés; que tout ce qu'il y avoit de François dans Pondichery perdroit volontiers la vie pour les défendre; qu'il lui en coûteroit la tête, ſi ſon ſouverain ſavoit qu'il eût ſeulement écouté la propoſition d'une redevance. Il ajouta qu'il étoit diſpoſé à défendre ſa place juſqu'à la derniere extrémité, & que ſi la fortune lui étoit contraire, il s'en retourneroit en Europe ſur ſes vaiſſeaux. Que c'étoit à Ragogi à juger s'il lui convenoit d'expoſer à une deſtruction entiere une armée, dont le plus grand bonheur devoit être de s'emparer d'un monceau de ruines.

Les Indiens n'étoient pas accoutumés à entendre parler les François avec tant de dignité. Cette fierté jeta le général des Marattes dans l'incertitude: des négociations habilement conduites le déciderent à accorder la paix à Pondichery. (*)

---

(*) Il eſt d'uſage aux Indes de faire des préſens à ceux qui ſont chargés de quelques négociations. Dumas donna à l'envoyé des Marattes quelques bouteilles de liqueur d'Europe. Celui-ci les offrit à la maîtreſſe de ſon général; elle les trouva excellentes, & voulut en avoir une proviſion. Nagogi qui aimoit éperdument cette femme, en fit demander au prix qu'on voudroit y mettre. Dumas informé de la cauſe de cet empreſſement, répondit que ces liqueurs n'étoient que pour ſon uſage & pour celui de ſes amis. Nagogi qui ne pouvoit réſiſter aux deſirs de ſa maîtreſſe, fit de nouvelles inſtances. Deux bramines, hommes d'eſprit, furent députés au camp des Marattes, leur porterent des liqueurs, & Pondichery obtint la paix.

Tandis que Dumas donnoit des richesses & de la considération à la compagnie, le gouvernement envoya la Bourdonnais à l'Isle de France.

Au tems de leurs premieres navigations aux Indes, les Portugais avoient découvert à l'est de Madagascar, entre le dixneuvieme & le vingtieme degré de latitude, trois isles, qu'ils appellerent Mascarenhas, Cerné & Rodrigue. Ils n'y trouverent ni hommes, ni quadrupedes, & n'y formerent aucun établissement. La plus occidentale de ces isles, qu'ils avoient nommée Mascarenhas, servit d'asyle, vers l'an 1665, à quelques François établis auparavant à Madagascar. Leur nouvelle patrie leur offroit un espace de soixante milles de long sur quarante-cinq de large, où il y avoit peu de plaines & beaucoup de montagnes. Ils y éleverent d'abord des troupeaux; ensuite ils cultiverent des grains d'Europe, les fruits de l'Asie & de l'Afrique, quelques végétaux propres à ce doux climat. La santé, l'aisance, la liberté dont ils jouissoient, déterminerent plusieurs matelots des vaisseaux qui y alloient prendre des rafraîchissemens, à se joindre à eux. L'industrie augmenta avec la population. En 1718, on tira d'Arabie quelques pieds de café, qui se multiplierent utilement, quoique le fruit eût beaucoup perdu de son parfum. Leur culture ainsi que les autres travaux pénibles, devinrent le partage des esclaves qu'on tiroit des côtes d'Afrique ou de Madagascar. Alors, l'isle Mascarenhas qui avoit quitté son nom pour prendre celui de Bourbon, devint pour la compagnie un objet important. Sa population, en 1763, étoit de 4627 blancs, & de 15149 noirs. 8702 bœufs, 4084 moutons, 7405 chevres, 7619 cochons, formoient ses troupeaux. Sur un espace de 125909 arpens de terre mis en valeur; elle récoltoit le manioc nécessaire à la nourriture de ses esclaves, 1135000 livres de bled, 844100 livres de riz, 2879100 livres de mays, & enfin 2535100 livres de café, que la compagnie lui achetoit à raison de six sols par livre.

Malheureusement cette possession précieuse n'a point de port. Cet inconvénient tourna les yeux des François vers l'isle de

Cerné, où les Portugais, ſelon leur méthode, avoient jeté quelques quadrupedes & des volailles, pour les beſoins des vaiſſeaux de leur nation, que les circonſtances détermineroient à y relâcher. Les Hollandois qui s'y fixerent depuis, l'abandonnerent, pour ne pas trop multiplier leurs établiſſemens. Elle étoit déſerte, lorſque les François y aborderent, en 1720, & changerent ſon nom de Maurice en celui de l'Iſle de France, qu'elle porte encore.

Les premiers habitans qu'on y fit paſſer, étoient partis de Bourbon. On les oublia pendant quinze ans. Ils ne formerent, pour ainſi dire, qu'un corps-de-garde chargé d'arborer un pavillon qui apprit aux nations que cette iſle avoit un maître. La compagnie, long-tems incertaine, ſe décida enfin à la conſerver, & la Bourdonnais fut chargé, en 1735, de la rendre utile.

Cet homme, depuis ſi célebre, étoit né à Saint-Malo. A dix ans il s'étoit embarqué: rien n'avoit interrompu ſes voyages, & dans tous il s'étoit fait remarquer. Il avoit reconcilié les Arabes & les Portugais, prêts à s'égorger dans la rade de Moka. Il s'étoit diſtingué dans la guerre de Mahé. Il étoit le premier des François qui eût imaginé d'armer dans les mers des Indes. On le connoiſſoit également propre à conſtruire des vaiſſeaux, à les conduire & à les défendre. Ses projets portoient l'empreinte du génie; & l'eſprit de détail qu'il avoit ſupérieurement, ne rétréciſſoit pas ſes vues. Les difficultés ne ſervoient qu'à exciter ſon activité, & à montrer le talent qu'il avoit pour tirer parti des hommes ſoumis à ſes ordres. On ne lui reprocha qu'une paſſion démeſurée pour les richeſſes; & il faut convenir, qu'il n'étoit pas délicat ſur le choix des moyens qui pouvoient lui en procurer.

Dès qu'il fut arrivé à l'Iſle de France, il s'attacha à la connoître. Il lui trouva 31890 toiſes dans ſon plus grand diametre, 22124 dans ſa plus grande largeur, & 432680 arpens de ſuperficie. La majeure partie de cet eſpace étoit couverte de forêts preſqu'impénétrables, & de montagnes dont l'élévation ne paſ-

ſoit pas 400 toiſes. La plupart de ces hauteurs étoient remplies de réſervoirs, dont les eaux alloient arroſer une terre d'un noir cendré, criblée de trous, & le plus ſouvent remplie de pierres.

Les côtes attirerent principalement l'attention de la Bourdonnais; & les deux ports qu'elles offrent aux navigateurs, furent ce qu'il y obſerva avec plus de ſoin. Il ne fit pas grand cas de celui du ſud-eſt, dont des vents réguliers & forts, rendent la ſortie impoſſible ou très-difficile durant preſque toute l'année. Celui du nord-oueſt lui parut mériter une préférence entiere, quoiqu'on y arrive entre deux bas-fonds par un canal étroit, qu'il faille ſe faire remorquer pour y entrer, & qu'il ne puiſſe guere contenir que trente-cinq ou quarante-vaiſſeaux.

Dès que la Bourdonnais ſe fut procuré ces connoiſſances néceſſaires, on le vit occupé à inſpirer de l'émulation aux premiers colons de l'iſle, entiérement découragés par l'abandon où on les avoit laiſſés, & à aſſujettir à l'ordre les brigands récemment arrivés de la métropole. Il fit cultiver le riz & le bled, pour la nourriture des Européens. Le manioc, qu'il avoit porté du Bréſil, fut deſtiné à la ſubſiſtance des eſclaves. Madagaſcar devoit lui fournir la viande néceſſaire à la conſommation journaliere des navigateurs & des colons aiſés, juſqu'à ce que les troupeaux qu'il en avoit tirés, fuſſent aſſez multipliés, pour qu'on pût ſe paſſer de ces ſecours étrangers. Un poſte qu'il avoit placé à la petite iſle de Rodrigue, ne le laiſſoit pas manquer de tortues pour les pauvres. Bientôt les vaiſſeaux qui alloient aux Indes, trouverent les rafraîchiſſemens, les commodités néceſſaires après une longue navigation. On vit ſortir des arſenaux trois navires, dont l'un étoit de cinq cents tonneaux. Si le fondateur n'eut pas la conſolation de porter la colonie au degré de proſpérité dont elle étoit ſuſceptible, il eut du moins la gloire d'avoir découvert ce qu'elle pourroit devenir dans des mains habiles.

Cependant ces créations, quoique faites comme par magie, n'eurent pas l'approbation de ceux qu'elles intéreſſoient le plus. La Bourdonnais fut réduit à ſe juſtifier. Un des directeurs lui demandoit un jour, comment il avoit ſi mal fait les affaires de la compagnie,

& si bien les siennes. *C'est*, répondit-il, *que j'ai fait mes affaires selon mes lumieres, & celles de la compagnie d'après vos instructions.*

Par-tout les grands hommes ont plus fait que les grands corps. Les peuples & les sociétés ne sont que les instrumens des hommes de génie: ce sont eux qui ont fondé des états, des colonies. L'Espagne, le Portugal, la Hollande & l'Angleterre, doivent leurs conquêtes ou leurs établissemens des Indes à des navigateurs, des guerriers, ou des législateurs d'une ame supérieure. La France, sur-tout, est plus redevable de sa gloire à quelques heureux particuliers, qu'à son gouvernement. Un de ces sujets rares venoit d'établir la puissance des François sur deux isles importantes de l'Afrique; un autre encore plus extraordinaire, l'illustroit en Asie; c'étoit Dupleix.

Il fut d'abord envoyé sur les bords du Gange, où il avoit la direction de la colonie de Chandernagor. Cet établissement, quoique formé dans la région de l'univers la plus propre aux grandes entreprises de commerce, n'avoit fait que languir jusqu'au tems de son administration. La compagnie ne s'étoit pas trouvée en état d'y faire passer des fonds considérables; & ses agens transplantés dans l'Inde sans un commencement de fortune, n'avoient pu profiter de la liberté qu'en leur laissoit d'avancer leurs affaires particulieres. L'activité du nouveau gouverneur, qui apportoit des richesses considérables acquises par dix ans d'heureux travaux, se communiqua à tous les esprits. Dans un pays qui regorge d'argent, ils trouverent aisément du crédit, lorsqu'ils commencerent à s'en montrer dignes. Chandernagor devint bientôt un sujet d'étonnement pour ses voisins, & de jalousie pour ses rivaux. Dupleix qui avoit associé à ses vastes spéculations les autres François, s'ouvrit des sources de commerce dans tout le Mogol, & jusques dans le Thibet. En arrivant il n'avoit pas trouvé une chaloupe, & il arma jusqu'à quinze bâtimens à la fois. Ces vaisseaux négocioient d'Inde en Inde. Il en expédioit pour la mer Rouge, pour le golfe Persique, pour Surate, pour Goa, pour les Maldives, pour Manille, pour toutes les mers où il étoit possible de faire un commerce avantageux.

Il y avoit douze ans que Dupleix soutenoit l'honneur du nom

François dans le Gange, qu'il étendoit la fortune publique & les fortunes particulieres, lorſqu'en 1742 il fut appellé à Pondichery pour y prendre la direction générale des affaires de la compagnie dans l'Inde. Elles étoient alors plus floriſſantes qu'elles ne l'avoient jamais été, qu'elles ne l'ont été depuis, puiſque les retours de cette année s'éleverent à vingt-quatre millions. Si l'on eût continué à ſe bien conduire, ſi l'on eût voulu prendre plus de confiance en deux hommes tels que Dupleix & la Bourdonnais, il eſt vraiſemblable qu'on auroit acquis une puiſſance qui eût été difficilement détruite.

La Bourdonnais prévoyoit alors une rupture entre l'Angleterre & la France; & il propoſa un projet qui devoit donner aux vaiſſeaux de ſa nation l'empire des mers de l'Aſie pendant toute la guerre. Convaincu que celle des deux nations qui ſeroit la premiere en armes dans l'Inde, auroit un avantage déciſif, il demanda une eſcadre qu'il conduiroit à l'Iſle de France, où il attendroit le commencement des hoſtilités. Alors il devoit partir de cette iſle, & aller croiſer dans le détroit de la Sonde, par lequel paſſent la plupart des vaiſſeaux qui vont à la Chine, & tous ceux qui en reviennent. Il y auroit intercepté les bâtimens Anglois, & ſauvé ceux de ſon pays. Il s'y ſeroit même emparé de la petite eſcadre que l'Angleterre envoya dans les mêmes parages; & maître des mers de l'Inde, il y auroit ruiné tous les établiſſemens Anglois.

Le miniſtere approuva ce plan. On accorda à la Bourdonnais cinq vaiſſeaux de guerre, & il mit à la voile.

A peine étoit-il parti, que les directeurs également bleſſés du myſtere qu'on leur avoit fait de la deſtination de l'eſcadre, de la dépenſe où elle les engageoit, des avantages qu'elle devoit procurer à un homme qu'ils ne trouvoient pas aſſez dépendant, renouvellerent les cris qu'ils avoient déjà pouſſés ſur l'inutilité de cet armement. Ils étoient ou paroiſſoient ſi perſuadés de la neutralité qui s'obſerveroit dans l'Inde entre les deux compagnies, qu'ils en convainquirent le miniſtre, dont la foibleſſe n'étoit plus encouragée, ni l'inexpérience éclairée depuis l'éloignement de la Bourdonnais.

La cour de Verſailles ne vit pas qu'une puiſſance qui a pour baſe

principale le commerce, ne pouvoit pas renoncer férieufement à combattre fur l'Océan Indien; & que fi elle faifoit ou écoutoit des propofitions de neutralité, ce ne pouvoit être que dans la vue de gagner du tems. Elle ne vit pas que quand la convention auroit été faite de bonne foi de part & d'autre, mille inconvéniens qu'il n'étoit pas poffible de prévoir, devoient déranger une harmonie dont les accords étoient fi fragiles. Elle ne vit pas que l'objet qu'on fe propofoit ne pouvoit jamais être qu'imparfaitement rempli, parce que la marine guerriere des deux nations n'étant pas liée par les traités des compagnies, attaqueroit dans les mers d'Europe les navires de ces fociétés. Elle ne vit pas que dans les colonies même, les deux parties feroient des préparatifs pour n'être pas furprifes; que ces précautions meneroient à une défiance réciproque, & la défiance à une rupture ouverte. Elle ne vit rien de tout cela, & l'efcadre fut rappellée. Les hoftilités commencerent, & la prife de prefque tous les bâtimens François qui naviguoient dans l'Inde, fit voir trop tard quelle avoit été la politique la plus judicieufe.

La Bourdonnais fut touché des fautes qui caufoient le malheur de l'état, comme s'il les eût faites lui-même, & il ne fongea qu'à les réparer. Sans magafins, fans vivres, fans argent, il parvint par fes foins & par fa conftance, à former une efcadre, compofée d'un vaiffeau de foixante canons, & de cinq navires marchands armés en guerre. Il ofa attaquer l'efcadre Angloife; il la battit, la pourfuivit, la força de quitter la côte du Coromandel, & alla affiéger & prendre Madras, la premiere des colonies Angloifes. Le vainqueur fe difpofoit à de nouvelles expéditions. Elles étoient fures & faciles; mais il fe vit contrarié avec un acharnement qui coûta la perte de neuf millions cinquante-fept mille livres, ftipulées pour le rachat de la ville conquife, fans compter les fuccès qui devoient fuivre cet événement.

La compagnie étoit alors gouvernée par deux commiffaires du roi, brouillés irréconciliablement. Les directeurs, les fubalternes avoient pris parti dans cette querelle, fuivant leurs inclinations ou leurs intérêts. Les deux factions étoient extrêmement aigries l'une

contre l'autre. Celle qui avoit fait ôter à la Bourdonnais ſon eſcadre, ne voyoit pas ſans chagrin qu'il eût trouvé des reſſources dans ſon génie, pour rendre inutiles les coups qu'on lui avoit portés. On a des raiſons pour croire qu'elle le pourſuivit dans l'Inde, & qu'elle verſa le poiſon de la jalouſie dans l'ame de Dupleix. Deux hommes faits pour s'eſtimer, pour s'aimer, pour illuſtrer le nom François, pour aller peut-être enſemble à la poſtérité, devinrent les vils inſtrumens d'une haine qui leur étoit étrangere. Dupleix traverſa la Bourdonnais, & lui fit perdre un tems précieux. Celui-ci, après avoir reſté trop tard ſur la côte du Coromandel, à attendre les ſecours qu'on avoit différés ſans néceſſité, vit ſon eſcadre ruinée par un coup de vent. La diviſion ſe mit dans ſes équipages. Tant de malheurs cauſés par les intrigues de Dupleix, forcerent la Bourdonnais à repaſſer en Europe, où un cachot affreux fut la récompenſe de ſes glorieux travaux, & le tombeau des eſpérances que la nation avoit fondées ſur ſes grands talens. Les Anglois délivrés dans l'Inde de cet ennemi redoutable, & fortifiés par de puiſſans ſecours, ſe virent en état d'attaquer à leur tour les François. Ils mirent le ſiege devant Pondichery.

Dupleix ſut réparer alors les torts qu'il avoit eus. Il défendit ſa place avec beaucoup de vigueur & d'intelligence; & après quarante-deux jours de tranchée ouverte, les Anglois furent obligés de ſe retirer. Bientôt la nouvelle de la paix arriva, & les hoſtilités ceſſerent entre les compagnies des deux nations.

La priſe de Madras, le combat naval de la Bourdonnais & la levée du ſiege de Pondichery, donnerent aux nations de l'Inde le plus grand reſpect pour les François. Ils furent pour ces régions, le premier peuple de l'Europe, la puiſſance principale.

Dupleix voulut faire uſage de cette diſpoſition des eſprits. Il s'occupa du ſoin de procurer à ſa nation des avantages ſolides & conſidérables. Pour juger ſainement de ſes projets, il faut avoir ſous les yeux un tableau de la ſituation où étoit alors l'Indoſtan.



## CHAPITRE LXXV.

*Vue des François pour leur agrandiſſement. Tableau de l'Indoſtan.*

CETTE belle & riche contrée tenta, ſi l'on veut s'en rapporter à des traditions incertaines, l'avidité des premiers conquérans du monde. Mais ſoit que Bacchus, Hercule, Séſoſtris, Darius, aient ou n'aient pas parcouru les armes à la main cette grande partie du globe; il eſt certain qu'elle fut pour les premiers Grecs, un champ inépuiſable de fictions & de merveilles. Ces chimeres enchantoient tellement un peuple toujours crédule, parce qu'il fut toujours dominé par ſon imagination, qu'on ne s'en déſabuſa pas, même dans les ſiecles les plus éclairés de la république.

En réduiſant les choſes à la vérité, l'on trouvera qu'un air pur, des alimens ſains, une grande frugalité avoient de bonne heure prodigieuſement multiplié les hommes dans l'Indoſtan. Ils connurent les loix, la police, les arts; lorſque le reſte de la terre étoit déſert ou ſauvage. Des inſtitutions ſages & heureuſes préſerverent de la corruption ces peuples, qui paroiſſoient n'avoir qu'à jouir des bienfaits du ſol & du climat. Si, de tems en tems, les bonnes mœurs s'altéroient dans quelques cours, les trônes étoient auſſi-tôt renverſés; & lorſqu'Alexandre ſe montra dans ces régions, il y reſtoit fort peu de rois; il y avoit beaucoup de villes libres.

Un pays, partagé en une infinité de petits états, populaires ou aſſervis, ne pouvoit pas oppoſer un front bien redoutable au héros de la Macédoine. Auſſi ſes progrès furent-ils rapides. Il auroit tout aſſervi, ſi la mort ne l'eût ſurpris au milieu de ſes triomphes.

En ſuivant le conquérant dans ſes expéditions, l'Indien Sandrocotus avoit appris la guerre. Cet homme, auquel ſes talens tenoient lieu de droits & de naiſſance, raſſembla une armée nombreuſe, & chaſſa les Macédoniens des provinces qu'ils avoient envahies. Libérateur de ſa patrie, il s'en rendit le maître, & réunit ſous ſes loix

l'Indoſtan entier. On ignore quelle fut la durée de ſon regne, quelle fut la durée de l'empire qu'il avoit fondé.

Au commencement du huitieme ſiecle, les Arabes ſe répandirent aux Indes, comme dans pluſieurs autres contrées de l'univers. Ils ſoumirent à leur domination quelques iſles. Mais contens de négocier paiſiblement dans le continent, ils n'y formerent que peu d'établiſſemens.

Trois ſiecles après, des barbares de leur religion ſortis du Khoraſſan & conduits par Mahmoud, attaquent l'Inde par le nord, & pouſſent leurs brigandages juſqu'au Guzurate. Ils emportent de ces opulentes contrées d'immenſes dépouilles, qu'ils vont enfouir dans leurs incultes & miſérables déſerts.

Le ſouvenir de ces calamités n'étoit pas encore effacé, lorſque Gengiskan, qui avec ſes Tartares avoit ſubjugué la plus grande partie de l'Aſie, porta, vers l'an douze cent, ſes armes victorieuſes ſur les rives occidentales de l'Indus. On ignore quelle part ce conquérant & ſes deſcendans prirent aux affaires de l'Indoſtan. Il eſt vraiſemblable qu'elles les occuperent peu ; puiſqu'on voit, peu de tems après, les Patanes régner dans ce beau pays.

C'étoient, dit-on, des marchands Arabes établis ſur les côtes de l'Indoſtan, qui, profitant de la foibleſſe des rois & des peuples qui les avoient admis parmi eux, s'emparerent ſans beaucoup d'efforts de pluſieurs provinces, & fonderent un vaſte empire dont Delhy fut la capitale. Sous leur domination, l'Inde fut heureuſe ; parce que des hommes élevés dans le commerce n'avoient pas porté dans la conquête cet eſprit de ravage & de rapine qui accompagne ordinairement les invaſions.

Les Indiens avoient eu à peine le tems de ſe façonner à un joug étranger, qu'il leur fallut encore changer de maître. Tamerlan, ſorti de la grande Tartarie, & déjà célebre par ſes cruautés & par ſes victoires, ſe montre à la fin du quatorzieme ſiecle au nord de l'Indoſtan, avec une armée aguerrie, triomphante & infatigable. Il s'aſſure lui-même des provinces ſeptentrionales, & abandonne à ſes lieutenans le pillage des terres méridionales. On

le croyoit déterminé à ſubjuguer l'Inde entiere, lorſque tout-à-coup il tourna ſes armes contre Bajazet, le vainquit, le détrôna, & ſe trouva, par la réunion de toutes ſes conquêtes, le maître de l'eſpace immenſe qui s'étend depuis la délicieuſe Smirne juſqu'aux bords fortunés du Gange. Des guerres ſanglantes ſuivirent ſa mort. Ses riches dépouilles échapperent à ſa poſtérité ; Babar, ſixieme deſcendant d'un de ſes enfans, conſerva ſeul ſon nom.

Ce jeune prince élevé dans la molleſſe, régnoit à Samarcande, où ſon aïeul avoit fini ſes jours. Les Tartares Usbecks le précipiterent du trône, & le forcerent de ſe réfugier dans le Cabuliſtan. Ranguildas, gouverneur de la province, l'accueillit & lui donna une armée.

» Ce n'eſt pas du côté du nord où t'appelleroit la vengeance, que » tu dois porter tes pas, lui dit cet homme ſage. Des ſoldats amollis » par les délices des Indes, n'attaqueroient pas ſans témérité des » guerriers célébres par leur courage & par leurs victoires. Le ciel » t'a conduit ſur les rives de l'Indus, pour placer ſur ta tête une des » plus riches couronnes de l'univers. Jette les yeux ſur l'Indoſtan. » Cet empire, déchiré par les guerres continuelles des Indiens & » des Patanes, attend un maître. C'eſt dans ces délicieuſes régions » qu'il faut former une nouvelle monarchie, & te couvrir d'une » gloire égale à celle du redoutable Tamerlan. »

Un conſeil ſi judicieux fit ſur l'eſprit de Babar une forte impreſſion. On traça ſans perdre de tems un plan d'uſurpation, qui fut ſuivi avec beaucoup de vivacité & d'intelligence. Le ſuccès le couronna. Les provinces ſeptentrionales, Delhy même, ſe ſoumirent après quelque réſiſtance. Un monarque fugitif eut l'honneur de fonder la puiſſance des Tartares Mogols qui exiſte encore.

La conſervation de la conquête exigeoit un gouvernement. Celui que Babar trouva établi dans l'Inde, étoit un deſpotiſme purement civil, tempéré par les uſages, par les formes, par l'opinion ; en un mot, abſolument conforme au caractere de douceur que ces peuples doivent à l'influence du climat, & à l'influence plus puiſſante encore des opinions religieuſes. A cette conſtitution paiſible,

Babar

Babar fit ſuccéder un deſpotiſme violent & militaire, tel qu'on devoit l'attendre d'une nation conquérante & barbare.

Ranguildas fut long-tems le témoin de la puiſſance du nouveau ſouverain. Il s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Le ſouvenir de ce qu'il avoit fait pour placer ſur le trône le fils de ſon maître, rempliſſoit ſon ame d'une ſatisfaction vraie & ſans trouble. Un jour qu'il faiſoit ſa priere dans le temple, il entendit à côté de lui un Banian qui s'écrioit : » ô Dieu ! tu vois les malheurs de mes freres.
» Nous ſommes la proie d'un jeune homme qui nous regarde com-
» me un bien qu'il peut diſſiper & conſumer à ſon gré. Parmi les
» nombreux enfans qui t'implorent dans ces vaſtes contrées, un
» ſeul les opprime tous : venge-nous du tyran, venge-nous des
» traîtres qui l'ont porté ſur le trône, ſans examiner s'il étoit juſte. »

Ranguildas étonné s'approcha du Banian, & lui dit : « ô toi qui
» maudis ma vieilleſſe, écoute. Si je ſuis coupable, c'eſt ma conſ-
» cience qui m'a trompé. Lorſque j'ai rendu l'héritage au fils de
» mon ſouverain, lorſque j'ai expoſé ma fortune & ma vie pour
» établir ſon pouvoir, Dieu m'eſt témoin que j'ai cru me confor-
» mer à ſes ſages décrets ; & qu'au moment où j'ai entendu ta
» priere, je béniſſois encore le ciel de m'avoir accordé les deux
» plus grands biens des derniers jours, le repos & la gloire.

» La gloire, dit le Banian ? Apprenez, Ranguildas, qu'elle n'ap-
» partient qu'à la vertu, & non à des actions qui ſont éclatantes
» ſans être utiles aux hommes. Eh ! quel bien avez-vous fait à
» l'Indoſtan, quand vous avez couronné le deſcendant d'un uſur-
» pateur ! Aviez-vous examiné s'il feroit le bien, s'il auroit la vo-
» lonté & le courage d'être juſte ? Vous lui avez, dites-vous,
» rendu l'héritage de ſes peres, comme ſi les hommes pouvoient
» être légués & poſſédés, ainſi que des terres & des troupeaux.
» Ne prétendez pas à la gloire, ô Ranguildas ! ou ſi vous voulez
» de la reconnoiſſance, allez la chercher dans le cœur de Babar ;
» il vous la doit. Vous l'avez achetée aſſez cher par le bonheur de
» tout un peuple »

Cependant en appeſantiſſant le deſpotiſme, Babar avoit voulu

l'enchaîner lui-même, & donner à ses institutions une telle force, que ses successeurs, quoiqu'absolus, fussent obligés d'être justes. Le prince devoit être le juge du peuple & l'arbitre de l'état. Mais son tribunal & son conseil étoient dans la place publique. L'injustice & la tyrannie, aiment à se renfermer dans l'ombre; elles se cachent à ceux qu'elles oppriment. Mais, quand le monarque ne veut agir que sous les yeux de ses sujets; c'est qu'il n'a que du bien à leur faire. Insulter en face à des hommes rassemblés, est une injure dont les tyrans même peuvent rougir.

Le principal appui de l'autorité, étoit un corps de quatre mille hommes, qui s'appelloient les premiers esclaves du prince. C'est dans ce corps que l'on choisissoit les omrahs, c'est-à-dire, ceux qui entroient dans les conseils de l'empereur, & à qui il donnoit des terres honorées de grands privileges. Ces sortes de fiefs étoient toujours amovibles, & le prince héritoit de ceux qu'il en avoit fait possesseurs. C'est à cette condition qu'étoient données toutes les grandes places: tant il paroît de la nature du despotisme, de n'enrichir des esclaves que pour les dépouiller.

Les places d'omrahs n'en étoient pas moins briguées. C'étoit l'objet de l'ambition de quiconque aspiroit au gouvernement d'une province. Pour prévenir les projets d'élévation & d'indépendance que pouvoient former les gouverneurs; on mettoit auprès d'eux des surveillans qui ne leur étoient soumis en rien, & qui étoient chargés d'examiner l'emploi qu'ils faisoient des forces militaires, qu'on étoit obligé de leur confier pour tenir dans le respect les Indiens assujettis. Les places fortes étoient souvent entre les mains d'officiers qui ne rendoient compte qu'à la cour. Cette cour soupçonneuse mandoit souvent le gouverneur, le retenoit ou le déplaçoit, selon les vues d'une politique changeante. Ces vicissitudes étoient devenues si communes, qu'un nouveau gouverneur, sortant de Delhy, resta sur son éléphant, le visage tourné vers la ville, *pour voir*, disoit-il, *venir son successeur.*

Cependant, la forme de l'administration n'étoit pas la même dans tout l'empire. Les Mogols avoient laissé plusieurs princes Indiens

en possession de leurs souverainetés, & même avec pouvoir de les transmettre à leurs descendans. Ils gouvernoient selon les loix du pays, quoique relevant d'un nabab nommé par la cour. On ne leur imposoit qu'un tribut, & l'obligation de rester soumis aux conditions accordées à leurs ancêtres au tems de la conquête.

Il faut que la nation conquérante n'ait pas exercé de grands ravages, puisqu'elle ne fait encore que le dixieme de la population de l'Inde. Il y a cent millions d'Indiens sur dix millions de Tartares. Les deux peuples ne se sont point mêlangés. Les Indiens seuls sont cultivateurs & ouvriers. Eux seuls remplissent les campagnes & les manufactures. Les mahométans sont dans la capitale, à la cour, dans les grandes villes, dans les camps & dans les armées. (*)

Il paroît qu'à l'époque où les Mogols entrerent dans l'Indostan, ils n'y trouverent point de propriétés particulieres. Toutes les terres appartenoient aux princes Indiens; & l'on peut bien croire que des conquérans féroces, livrés à l'ignorance & à la cupidité, consacrerent cet abus, qui est le dernier excès du pouvoir arbitraire. La portion des terres de l'empire, que les nouveaux souverains s'attribuerent, fut divisée en grands gouvernemens qu'on appella soubabies. Les soubas, chargés de l'administration militaire & civile,

(*) Il passe pour constant que le conquérant, pour établir plus solidement sa puissance, se réserva la propriété des terres qu'il laissoit aux uns, & de celles qu'il confioit aux autres. Cette opinion n'est pas tout-à-fait exacte. Dans tous les pays que les princes Indiens continuerent à régir sous l'autorité mogole, le laboureur fut maintenu dans l'usage de disposer à son gré des champs qu'il arrosoit de ses sueurs. S'il en étoit chassé, comme on le voit souvent encore, par le rentier chargé de recevoir une portion des fruits, & de rendre une somme fixe au gouvernement, c'étoit un acte de tyrannie qui ne manqua jamais d'attirer l'exécration publique sur celui qui l'exerçoit & l'autorisoit. Dans les cantons même absolument assujettis, le cultivateur ne fut pas dépouillé du droit de vendre & de tester, soit que l'empereur donna leurs héritages en fief, soit qu'il se contentât de les affermer. La politique indienne & mogole fut toujours également d'empêcher qu'aucune famille ne pût mettre dans ses mains de vastes domaines. Comme toutes les acquisitions de terre sont sujettes à de grandes formalités, si quelqu'un eût essayé de se rendre maître d'un terrain un peu étendu, on lui auroit refusé les certificats nécessaires pour s'en mettre en possession, & sa tête auroit été marquée comme une victime qu'il falloit sacrifier à la tranquillité de l'état.

le furent aussi de la perception des revenus. Ils en confioient le soin aux nababs qu'ils établirent dans l'étendue de leurs soubabies, & ceux-ci à des fermiers particuliers, qui furent chargés immédiatement de la culture des terres.

Au commencement de l'année, qui est fixé au mois de Juin, les officiers du nabab convenoient avec les fermiers d'un prix de bail. Il se faisoit une espece de contrat, appellé jamabandi, qui étoit déposé dans la chancellerie de la province, & ces fermiers alloient ensuite, chacun dans leur district, chercher des cultivateurs auxquels ils faisoient des avances assez considérables, pour les mettre en état d'ensemencer les terres. Après la récolte, les fermiers remettoient le produit de leur bail aux officiers du nabab. Le nabab le faisoit passer entre les mains du souba, & le souba le versoit dans les trésors de l'empereur. Les baux étoient ordinairement portés à la moitié du produit des terres; l'autre moitié servoit à couvrir les frais de culture, à enrichir les fermiers, & à nourrir les cultivateurs. Indépendamment des grains, qui sont les récoltes principales, les autres productions de la terre se trouvoient enveloppées dans le même systême. Le bétel, le sel, le tabac, étoient autant d'objets de ferme.

Il y avoit aussi quelques douanes, quelques droits sur les marchés publics; mais aucune imposition personnelle, aucune taxe sur l'industrie. Il n'étoit pas venu dans la tête des despotes de demander quelque chose à des hommes à qui on ne laissoit rien. Le tisserand, renfermé dans son aldée, travailloit sans inquiétude, & disposoit librement du fruit de son travail.

Cette facilité s'étendoit à toute espece de mobilier. C'étoit véritablement la propriété des particuliers. Ils n'en devoient compte à personne. Ils pouvoient en disposer de leur vivant; & après leur mort, il passoit à leurs descendans. Les maisons des aldées, celles des villes, & les jardins toujours peu considérables, dont elles sont ornées, formoient encore un objet de propriété particuliere. On en héritoit, & l'on pouvoit les vendre.

Dans le dernier cas, le vendeur & l'acheteur se rendoient devant

le cothoal. Les conditions du marché étoient rédigées par écrit, & le cothoal appofoit fon fceau au pied de l'acte, pour lui donner de l'authenticité.

La même formalité s'obfervoit à l'égard des efclaves; c'eft-à-dire de ces hommes infortunés, qui, preffés par la mifere, préféroient une fervitude particuliere qui les faifoit fubfifter, à l'état d'une fervitude générale, dans laquelle ils n'avoient aucun moyen de vivre. Ils fe vendoient alors à prix d'argent, & l'acte de vente fe paffoit en préfence du cothoal, afin que la propriété du maître fût connue & inattaquable.

Le cothoal étoit une efpece d'officier public établi dans chaque aldée, pour y faire les fonctions de notaire. C'étoit devant lui que fe paffoit le petit nombre d'actes auxquels la nature d'un pareil gouvernement pouvoit donner lieu. Un autre officier, du nom générique de gémidard, prononçoit fur les conteftations qui s'élevoient entre particuliers. Ses jugemens étoient prefque toujours définitifs, à moins qu'il ne s'agît de quelque objet important, & que la partie condamnée n'eût affez de fortune, pour aller acheter un jugement différent à la cour du nabab. Le gémidard étoit auffi chargé de la police. Il avoit le pouvoir d'infliger des peines légeres; mais lorfqu'il s'agiffoit de quelque crime capital, le jugement en étoit réfervé au nabab, parce qu'à lui feul appartenoit le droit de prononcer la peine de mort.

Un tel gouvernement, qui n'étoit rien autre chofe qu'un defpotifme qui alloit en fe fubdivifant, depuis le trône jufqu'au dernier officier, ne pouvoit avoir d'autre reffort qu'une force coactive toujours en action. Auffi, dès que la faifon des pluies étoit paffée, le monarque quittoit fa capitale, & fe rendoit dans fon camp. Les nababs, les rajas, les principaux officiers, étoient appellés autour de lui, & il parcouroit ainfi fucceffivement les provinces de l'empire, dans un appareil de guerre, qui, pourtant, n'excluoit pas les rufes de la politique. Souvent on fe fervoit d'un grand, pour en opprimer un autre. Le raffinement le plus odieux du defpotifme, eft de divifer fes efclaves. Des délateurs, publiquement entretenus

par le prince, fomentoient ces divisions & répandoient des alarmes continuelles. Ces délateurs étoient toujours choisis parmi les personnes du rang le plus distingué. La corruption est au comble, quand le pouvoir annoblit ce qui est vil.

Chaque année, le Mogol recommençoit ses courses, plutôt en conquérant qu'en souverain, allant rendre la justice dans les provinces, comme on y va pour les piller, & maintenant son autorité par les voies & l'appareil de la force, qui font que le gouvernement despotique n'est qu'une continuation de la guerre. Cette maniere de gouverner, quoiqu'avec des formes légales, est bien dangereuse pour un despote. Tant que les peuples n'éprouvent ses injustices que par le canal des dépositaires de son autorité, ils se contentent de murmurer, en présumant que le souverain les ignore, & ne les souffriroit pas: mais lorsqu'il vient les consacrer par sa présence & par ses propres décisions, il perd la confiance; l'illusion cesse; c'étoit un Dieu; c'est un imbécille ou un méchant.

Cependant les empereurs Mogols ont joui long-tems de l'idée superstieuse que la nation s'étoit formée de leur caractere sacré. La magnificence extérieure qui en impose au peuple, plus que la justice, parce que les hommes ont une plus grande opinion de ce qui les accable que de ce qui les sert; la richesse fastueuse de la cour du prince, & la pompe qui l'environnoit dans ses voyages, nourrissoient dans l'esprit des peuples ces préjugés de l'ignorance servile qui tremble devant les idoles qu'elle a faites. Ce qu'on raconte du luxe des plus brillantes cours de l'univers n'approche pas de l'ostentation du Mogol, lorsqu'il se montroit à ses sujets. Les éléphans, autrefois si terribles à la guerre, & qui n'y seroient plus que des masses incommodes depuis que l'on combat avec la foudre; ces colosses de l'Orient, inconnus à nos climats, donnent aux despotes de l'Asie un air de grandeur dont nous n'avons pas l'idée. Les peuples se prosternent devant le monarque élevé majestueusement sur un trône d'or, resplendissant de pierreries, porté par le superbe animal qui s'avance à pas lents, fier de présenter au respect de tant d'esclaves le maître d'un grand empire. C'est ainsi qu'en éblouis-

ſant les hommes ou en les effrayant, les Mogols, conſerverent, & même étendirent leurs conquêtes. Aurengzeb les acheva, en ſe rendant maître de toute la péninſule. Tout l'Indoſtan, ſi l'on en excepte une petite langue de terre ſur la côte du Malabar, ſe ſoumit à ce tyran ſuperſtitieux & barbare, teint du ſang de ſon pere, de ſes freres & de ſes neveux.

Ce deſpote exécrable avoit fait déteſter la puiſſance Mogole: mais il la ſoutint, & à ſa mort elle tomba pour ne plus ſe relever. L'incertitude du droit de ſucceſſion fut la premiere cauſe des troubles que l'on vit naître après lui, au commencement du dix-huitieme ſiecle. Il n'y avoit qu'une ſeule loi généralement reconnue, celle qui ordonnoit que le trône ne ſortiroit point de la famille de Tamerlan. D'ailleurs, chaque empereur pouvoit choiſir ſon ſucceſſeur, n'importe à quel degré de parenté. Ce droit indéfini étoit une ſource de diſcorde. De jeunes princes que leur naiſſance appelloit à régner, & qui ſe trouvoient ſouvent à la tête d'une province & d'une armée, ſoutenoient leurs prétentions les armes à la main, & ne reſpectoient guere les diſpoſitions d'un deſpote qui n'étoit plus. C'eſt ce qui arriva à la mort d'Aurengzeb. Sa magnifique dépouille fut enſanglantée. Dans ces convulſions du corps politique, les reſſorts qui contenoient une milice de douze cent mille hommes ſe relâcherent. Chaque nabab ne ſongea plus qu'à ſe rendre indépendant, à étendre les contributions qu'on levoit ſur le peuple, & à diminuer les tributs qu'on envoyoit au tréſor de l'empereur. Rien ne fut plus réglé par la loi, & tout fut conduit par le caprice ou troublé par la violence.

L'éducation des jeunes princes ne promettoit aucun remede à tant de maux. Abandonnés aux femmes juſqu'à l'âge de ſept ans, imbus pendant leur adoleſcence de quelques préceptes religieux, ils alloient enſuite conſommer dans la molle oiſiveté d'un ſerrail ces années de jeuneſſe & d'activité qui doivent former l'homme & l'inſtruire dans la ſcience de la vie. On les amolliſſoit, pour n'avoir pas à les craindre. Les conſpirations

des enfans contre leurs peres étoient fréquentes. On vouloit les prévenir, on leur ôtoit toute vertu, de peur qu'ils ne fussent capables d'un crime. De là cette pensée atroce d'un poëte Oriental que *les peres, pendant la vie de leurs fils, donnent toute leur tendresse à leurs petits-fils, parce qu'ils aiment en eux les ennemis de leurs ennemis.*

Les Mogols n'avoient plus rien de ces mœurs fortes qu'ils avoient apportées de leurs montagnes. Ceux d'entr'eux qui parvenoient à quelque place importante, ou à de grandes richesses, changeoient de domicile suivant les saisons. Dans ces retraites plus ou moins délicieuses, ils n'occupoient que des maisons bâties d'argile & de terre, mais dont l'intérieur respiroit toute la mollesse Asiatique, tout le faste des cours les plus corrompues. Par-tout où les hommes ne peuvent élever une fortune stable, ni la transmettre à leurs descendans, ils se hâtent de rassembler toutes leurs jouissances dans le seul moment dont ils soient sûrs. Ils épuisent au milieu des parfums & des femmes, & tous les plaisirs, & tout leur être.

L'empire Mogol étoit dans cet état de foiblesse, lorsqu'il fut attaqué en 1738 par le fameux Thamas Koulikan. Les innombrables milices de l'Inde se disperserent sans résistance devant cent mille Persans, comme ces mêmes Persans avoient été autrefois dissipés devant trente mille Grecs instruits par Alexandre. Thamas entra victorieux dans Delhy, reçut les soumissions de l'imbécile Muhammet, & trouvant le monarque plus imbécile encore que les sujets, lui permit de vivre & de régner, réunit à la Perse les provinces qui étoient à sa bienséance, & se retira chargé d'un butin immense & des dépouilles de l'Indostan.

Muhammet méprisé par son vainqueur, le fut encore plus par ses sujets. Les grands ne voulurent plus relever du vassal d'un roi de Perse. Les nababies devinrent indépendantes, & ne furent plus soumises qu'à un léger tribut. Inutilement l'empereur exigea qu'elles continuassent d'être amovibles; chaque nabab employoit la force pour rendre sa place héréditaire, & le fer décidoit de tout, La guerre se faisoit continuellement entre le maître & les sujets, sans

ſans être traitée de rebellion. Quiconque put payer un corps de troupe, prétendit à une ſouveraineté. La ſeule formalité qu'on obſervoit, c'étoit de contrefaire le ſeing de l'empereur dans un *firman* ou brevet d'inveſtiture. L'uſurpateur ſe le faiſoit apporter & le recevoit à genoux. Cette comédie étoit néceſſaire pour en impoſer au peuple, qui reſpectoit encore aſſez la famille de Tamerlan, pour vouloir que toute eſpece d'autorité parût au moins émaner d'elle.

Ainſi la diſcorde, l'ambition & l'anarchie déſoloient cette belle contrée de l'Indoſtan. Les crimes étoient d'autant plus aiſés à cacher, que les grands de l'empire étoient accoutumés à n'écrire jamais qu'en termes équivoques, & n'employoient que des agens obſcurs qu'ils déſavouoient quand il le falloit. L'aſſaſſinat & le poiſon devinrent des forfaits communs qu'on enſeveliſſoit dans l'ombre de ces palais impénétrables remplis de ſatellites prêts à tout oſer au moindre ſignal de leur maître. (*)

---

(*) Il n'étoit pas même néceſſaire d'avoir une patente du prince, ou d'être héritier d'un homme qui en avoit eu, pour être en droit d'aſpirer au gouvernement. Dans un pays où il n'y a de nobleſſe héréditaire que celle du ſang royal ; où il faut un acte du ſouverain pour annoblir le fils même du grand-viſir ; où le champ de la fortune eſt ouvert à quiconque a de l'eſprit ou du courage ; où plus de la moitié des grands de l'empire ſont ſortis du plus vil état : dans ce pays tout homme qui avoit de l'argent pouvoit avoir l'ambition de devenir nabab. Dès que ſes intentions étoient publiques, des chefs de guerre indépendans, qui menoient leurs troupes où elles pouvoient ſubſiſter, venoient ſe ranger ſous ſes drapeaux. En peu de ſemaines ils ſe trouvoient à la tête d'une nombreuſe armée. Si la fortune lui étoit favorable, la cour impériale ne manquoit pas de ſe déclarer pour un homme qui ſouvent même n'attendoit pas ſon conſentement. Ce mépris pour le chef de l'empire étoit porté ſi loin, qu'on contrefaiſoit ſes ordres. Ces prétendus députés qui les portoient étoient reçus avec appareil. On s'humilioit, on ſe proſternoit devant eux ; ils remettoient publiquement leurs lettres de créance & les firmans dont ils ſe diſoient chargés. Cette comédie étoit néceſſaire pour ſe concilier l'eſprit des peuples ; ils conſervoient toujours un ſi grand reſpect pour le ſang de Tamerlan, qu'un uſurpateur n'auroit jamais eu d'établiſſement ſolide, s'il n'étoit parvenu à ſe faire regarder comme le favori du prince, dans le tems même qu'il prenoit les armes contre ſon autorité.

Ces guerres, celles que ſe faiſoient entr'eux les omrahs & les rajas dont l'ambition n'avoit point de frein, entretenoient l'oppreſſion, les ravages & l'anarchie dans l'Indoſtan.

Ces calamités régnoient avec d'autant plus de force, qu'il n'étoit pas même aiſé d'en connoître les auteurs. Les ſecrets des ſeigneurs Mogols ont toujours été impénétrables. Dans les tems les plus heureux quand il s'agiſſoit d'affaires importantes, ils n'écrivoient qu'en termes équivoques ; & pour celles qui étoient odieuſes, ils ſe contentoient d'em-

Les troupes étrangeres appellées par les différens partis, mirent le comble au désastre de ce malheureux pays. Elles en emportoient les richesses, ou forçoient les peuples à les enfouir. Ainsi disparurent peu-à-peu ces trésors amassés pendant tant de siecles. Le découra-

---

ployer un agent obscur qu'ils désavouoient s'il le falloit. Depuis que les défauts de leur gouvernement furent arrivés à leur dernier période, ils ajouterent à ces principes d'une politique exécrable, le poison & l'assassinat. Rien n'est si facile aux princes de l'Inde que d'ordonner ou de cacher un meurtre dans leurs appartemens. On n'y arrive que par des routes obliques remplies de satellites affreux, chargés de veiller à la conservation de leur maître, & de poignarder ceux qui lui font ombrage. Ces pratiques détestables devinrent si communes, qu'un homme ne pouvoit pas payer le dernier tribut à la nature, sans qu'on attribuât sa mort à ceux qui en retiroient un avantage visible. Sous une autorité arbitraire, l'homme ne jouit point de sa personne. Sous une autorité foible & chancelante, il ne jouit point de sa vertu. Dans l'un & dans l'autre cas les liens qui pouvoient l'attacher à l'ordre disparoissent, & il s'abandonne à tous les crimes utiles.

Les troupes qui auroient pu arrêter le désordre, l'augmentoient encore. Quoiqu'enrôlées au nom de l'empereur, elles ne connoissoient que les nababs chargés de les payer sur les revenus de leur gouvernement. Ceux-ci qui ne comptoient guere sur l'attachement de ces corps rassemblés ou liés par la vénalité, réformoient ceux dont ils ne croyoient pas avoir besoin, les renvoyoient de leurs provinces, privés de la solde qui leur étoit due; & pour se mettre à couvert de leur ressentiment, les faisoient tailler en pieces par des troupes plutôt vendues à leur argent qu'attachées à leurs ordres. Ceux même qui ne se portoient pas à cet excès, ne manquoient jamais de laisser en arriere une partie de la solde de leurs troupes. Cette pratique étoit généralement regardée comme nécessaire, pour rendre fideles à leurs drapeaux des mercenaires rassemblés de toutes les parties d'un empire despotique. Le premier ambitieux qui pouvoit payer & vouloit les payer, n'avoit qu'à se présenter pour faire une révolution. Indépendamment de ce danger, on couroit le risque de les voir refuser de marcher à l'ennemi, ou bien se battre négligemment. Leur inaction, leur découragement n'étoient que trop entretenus par la conduite des administrateurs, chargés de veiller à la subsistance & au bon ordre de la milice. Un goût de luxe & d'ostentation naturel aux Mogols; une certaine impuissance de résister aux fantaisies qui semblent naître d'un climat où toutes les sensations sont vives & peu durables; la mollesse & tous les vices qui précedent ou qui la suivent, faisoient sacrifier l'achat d'un joyau, d'un ornement de prix, à un argent qui auroit suffi pour empêcher la défection totale d'une armée.

Des richesses accumulées dans l'Indostan pendant une longue suite de siecles, préserverent pendant quelque tems ce malheureux pays d'un renversement entier. Peu-à-peu ces trésors disparurent. Le découragement & la défiance en firent rentrer une partie dans les entrailles de la terre. Les troupes étrangeres appellées pour placer, pour affermir des usurpateurs, en rapporterent beaucoup dans leur patrie; le reste ne se trouve plus que dans les mains des usuriers, des courtiers avides. Pour l'en tirer, les Mogols paresseux, fiers & voluptueux se servoient des Gentils, que leur caractere froid & infatigable rend d'excellens instrumens d'oppression. Quand leur prodigalité l'emportoit sur les moyens que le ministre de leur tyrannie pouvoit leur fournir, ils le mettoient à la torture, pour l'obliger à révéler où il avoit caché ses larcins. Si l'argent qu'on lui arrachoit

gement devint général. La terre ne fut plus cultivée, & les manufactures languirent. Les peuples ne vouloient plus travailler pour des étrangers déprédateurs, ou pour des oppresseurs domestiques. La misere & la famine se firent sentir. Ces calamités qui, depuis dix ans ravageoient les provinces de l'empire, alloient s'étendre jusqu'à la côte du Coromandel. Le sage Nizam-Elmoulouk, souba du Decan, n'étoit plus. Sa prudence & ses talens avoient fait fleurir la partie de l'Inde où il commandoit. Les négocians d'Europe craignirent que leur commerce ne tombât, lorsqu'il n'auroit plus cet

---

étoit suffisant pour les besoins ou les caprices du moment, il étoit rétabli dans son poste ; mais si son avarice ne rendoit pas assez à la tyrannie, il lui en coûtoit la tête ; un autre avoit la place. Ces ressources d'un gouvernement despotique, absolu, personnel, avide, odieux & méprisabe, eurent enfin leur terme, & s'épuiserent dans l'abyme de dissipation où la mauvaise administration avoit fait tomber la prospérité publique. Depuis bien des années des milliers d'hommes périssoient de faim & de misere dans ces terres si fertiles. Le laboureur n'osoit plus cultiver, les tisserands, les ouvriers & les marchands abandonnoient leur commerce & leurs métiers. La fuite de ces malheureux interrompoit les travaux, faisoit languir toutes les affaires. Ces calamités qui ravageoient depuis dix ans la plus grande partie de l'empire, alloit arriver à la côte du Coromandel. Elle avoit été préservée jusqu'alors de ces fléaux terribles par l'autorité du souba du Decan, Nizam-Elmoulouk; mais ce sage gouverneur venoit de mourir : on prévoyoit avec chagrin que le commerce des étrangers dans l'Inde alloit tomber avec lui ; que nos vaisseaux, après un long séjour dans ces parages dangereux, seroient réduits à partir à vuide, ou avec de foibles ou de mauvaises cargaisons. Ce désordre paroissoit devoir toujours augmenter, à moins que les peuples de l'Europe qui négocioient aux Indes, ne parvinssent à rassembler dans un territoire qui leur seroit soumis, un assez grand nombre d'ouvriers, de manufacturiers, pour leur fournir une partie considérable des marchandises dont ils avoient besoin.

Telle fut l'idée de Dupleix, elle étoit brillante & encore plus hardie. Les Européens toujours heureux à la guerre contre les Indiens dans le tems de leurs premiers établissemens, n'avoient jamais remporté d'avantage considérable contre les conquérans de l'Indostan. Plusieurs épreuves toutes malheureuses leur avoient persuadés que les Mogols étoient des ennemis aussi braves que formidables. Ces échecs multipliés les avoient accoutumés à souffrir les mêmes humiliations, que les naturels du pays assujettis à la domination la plus despotique. Le moindre officier du plus petit nabab traitoit ces étrangers avec hauteur, leur imposoit des loix, leur extorquoit à son gré des sommes considérables. S'ils osoient réclamer quelquefois contre ces tyrannies, c'étoit avec une soumission sans bornes, c'étoit avec des présens. On n'obtient jamais justice qu'à ce prix, dans un gouvernement où le supérieur ne croit rien devoir à l'inférieur ; où le prince corrompt toujours par un vil intérêt ses propres graces. Des garnisons sans talens, sans discipline, sans subordination, diminuoient considérablement les bénéfices du commerce, sans qu'on osât s'en servir pour arrêter le cours de ces vexations criantes. Parmi ce concours de circonstances défavorables, les manufactures propres pour l'Occident avoient tellement augmenté de prix & diminué de qualité, que les profits se réduisoient insensiblement à rien.

abri. Contre ce danger, ils ne voyoient de reſſource que la propriété d'un terroir aſſez vaſte pour contenir un nombre de manufacturiers ſuffiſant pour former leurs cargaiſons.

Dupleix fut le premier qui vit la poſſibilité de réaliſer ce ſouhait. La guerre avoit amené à Pondichery des troupes nombreuſes, avec leſquelles il eſpéra de ſe procurer par des conquêtes rapides, des avantages plus conſidérables que les nations rivales n'en avoient obtenus par une conduite ſuivie & réfléchie.

Depuis long-tems il étudioit le caractere des Mogols, leurs intrigues, leurs intérêts politiques. Il avoit acquis ſur ces objets des lumieres, qui auroient pu étonner dans un homme élevé à la cour de Delhy. Ces connoiſſances profondément combinées, l'avoient convaincu qu'il pouvoit ſe donner une influence principale dans les affaires de l'Indoſtan, peut-être en devenir l'arbitre. La trempe de ſon ame, qui le portoit à vouloir au-delà même de ce qu'il pouvoit, donnoit une nouvelle force à ſes réflexions. Rien ne l'effrayoit dans le grand rôle qu'il ſe diſpoſoit à jouer à ſix mille lieues de ſa patrie. Inutilement voulut-on lui en faire craindre les dangers ; il n'étoit frappé que de l'avantage glorieux d'aſſurer à la France une domination nouvelle au milieu de l'Aſie ; de la mettre en état, par les revenus qui y ſeroient attachés, de couvrir les frais de commerce & les dépenſes de ſouveraineté ; de l'affranchir même du tribut que notre luxe paie à l'induſtrie des Indiens, en procurant au royaume des cargaiſons riches & nombreuſes, qui ne ſeroient achetées par aucune exportation d'argent, mais dont le fonds ſeroit fait par la ſurabondance des nouveaux revenus. Plein de ce grand projet, Dupleix ſaiſit avec empreſſement la premiere occaſion qui ſe préſenta de l'exécuter ; & bientôt il oſa diſpoſer de la ſoubabie du Decan, de la nababie du Carnate, en faveur de deux hommes prêts à tous les ſacrifices qu'il exigeroit.

La ſoubabie du Decan eſt une vice-royauté, compoſée de pluſieurs provinces qui formoient autrefois des états indépendans. Elle s'étend depuis le cap Comorin juſqu'au Gange. Celui qui occupe cette grande place, a inſpection ſur tous les princes Indiens,

ſur tous les gouverneurs Mogols qui ſont dans l'étendue de ſa juriſdiction ; & c'eſt dans ſes mains que ſont dépoſées les contributions qui doivent enrichir le tréſor public. Il peut obliger ſes ſubalternes de le ſuivre dans toutes les expéditions militaires qu'il juge à propos de faire dans les contrées ſoumiſes à ſes commandemens ; mais ſans un ordre formel du chef de l'empire, il ne lui eſt pas permis de les conduire ſur un territoire étranger.

La ſoubabie du Decan étant devenue vacante en 1748, Dupleix, après une ſuite d'événemens & de révolutions, où la corruption des Mogols, la foibleſſe des Indiens, l'audace des François, ſe firent également remarquer, en mit en poſſeſſion au commencement de 1751, Salabetzingue, l'un des fils du dernier vice-roi. Ce ſuccès aſſuroit de grands avantages aux établiſſemens François répandus ſur la côte du Coromandel ; mais l'importance de Pondichery parut exiger des ſoins plus particuliers. Cette ville ſituée dans le Carnate, a des rapports ſi ſuivis & ſi immédiats avec le nabab de cette riche contrée, qu'on crut néceſſaire de procurer le gouvernement de la province à un homme, ſur l'affection & la dépendance duquel on pût compter. Le choix tomba ſur Chandaſaeb, connu par ſes intrigues, par ſes malheurs, par ſes faits de guerre, par un caractere ferme, & parent du dernier nabab.

Pour prix de leurs ſervices, les François ſe firent céder un territoire immenſe. A la tête de leurs acquiſitions, étoit l'iſle de Scheringham, formée par deux branches du Caveri. Cette iſle, longue & fertile, doit ſon nom & ſa célébrité à une pagode, qui eſt fortifiée comme la plupart des grands édifices deſtinés au culte public. Le temple eſt entouré de ſept enclos quarrés, éloignés les uns des autres de trois cent cinquante pieds, & formés par des murs qui ont une aſſez grande élévation, & une épaiſſeur proportionnée. L'autel eſt au centre. Un ſeul monument de cette eſpece avec ſes fortifications, & les myſteres & les richeſſes qu'il renferme, eſt plus propre à maintenir, à perpétuer une religion, que la multiplicité des temples & des prêtres diſperſés dans les villes, avec les ſacrifices, les cérémonies, les prieres, les diſcours, qui par leur nombre, leur

publicité, leur fréquente répétition, font exposés au rebut des sens fatigués, au mépris de la raison clairvoyante, à des profanations dangereuses, ou à un oubli, à un abandon que le clergé redoute encore plus que des sacrileges. Les prêtres de l'Inde aussi sages que ceux de l'Egypte, ont la politique de ne laisser pénétrer aucun étranger dans la pagode de Scheringham. A travers les fables qui enveloppent l'histoire de ce temple, il y a apparence qu'un philosophe savant qui pourroit y être admis, trouveroit dans les emblêmes, la forme & la construction de l'édifice, dans les pratiques superstitieuses & les traditions particulieres à cette enceinte sacrée, des sources d'instruction & des lumieres sur l'histoire des siecles les plus reculés. Des pélerins de tout l'Indostan y viennent chercher l'absolution de leurs péchés, & ne se présentent jamais sans une offrande proportionnée à leur fortune. Ces dons étoient encore si considérables au commencement du siecle, qu'ils faisoient subsister dans les douceurs d'une vie oisive & commode quarante mille personnes. Ces brames, malgré les gênes d'une assez grande subordination, étoient tellement satisfaits de leur situation, qu'ils quittoient rarement leur retraite, pour se précipiter dans les intrigues & la politique.

Indépendamment des autres avantages que Scheringham offroit aux François, ils y trouvoient une position qui devoit leur donner une grande influence dans les pays voisins, & un empire absolu sur le Tanjaour, qu'ils étoient les maîtres de priver quand ils le voudroient, des eaux nécessaires pour la culture de ses riz.

Karical & Pondichery virent augmenter chacune leur territoire, d'un espace de dix lieues & de quatre-vingts aldées. Si ces acquisitions n'étoient pas aussi considérables que celle de Scheringham pour l'influence dans les affaires générales, elles étoient bien plus avantageuses au commerce.

Mais c'étoit encore peu de chose, au prix du territoire qu'on gagnoit au nord. Il embrassoit le Condavir, Mazulipatam, l'isle de Divy, & les quatre provinces de Moutafanagar, d'Elour, de Ragimendry, & de Chicakol. Des concessions de cette importance ren-

doient les François maîtres de la côte dans une étendue de ſix cents milles, & devoient leur donner des toiles ſupérieures à celles qui ſortent du reſte de l'Indoſtan. Il eſt vrai qu'ils ne devoient jouir des quatre provinces, qu'autant qu'ils entretiendroient au ſervice du ſouba le nombre des troupes dont on étoit convenu; mais cet engagement qui ne lioit que leur probité, ne les inquiétoit guere. Leur ambition dévoroit d'avance les tréſors accumulés dans ces vaſtes contrées depuis tant de ſiecles.

L'ambition des François & leurs projets de conquête, alloient bien plus loin encore. Ils ſe propoſoient de ſe faire céder la capitale des colonies Portugaiſes, & de s'emparer du triangle qui eſt entre Mazulipatam, Goa, & le cap Comorin.

En attendant que le tems fût venu de réaliſer ces brillantes chimeres, ils regardoient les honneurs qu'on prodiguoit perſonnellement à Dupleix, comme le préſage des plus grandes proſpérités. On n'ignore pas que toute colonie étrangere eſt plus ou moins odieuſe aux indigenes; qu'il eſt dans les principes d'une conduite judicieuſe, de chercher à diminuer cette averſion, & que le plus puiſſant moyen pour arriver à ce but, eſt d'adopter, autant qu'il eſt poſſible, les uſages du pays où l'on veut vivre. Cette maxime généralement vraie, l'eſt ſur-tout dans les contrées où l'on penſe peu, & par conſéquent aux Indes.

Le penchant que le chef des François avoit pour le faſte Aſiatique, l'affermiſſoit encore plus dans ces principes. Auſſi fut-il comblé de joie, lorſqu'il ſe vit revêtu de la dignité de nabab. Ce titre le rendoit l'égal de ceux dont on avoit été réduit juſqu'alors à briguer la protection, & lui donnoit une grande facilité pour préparer les révolutions qu'il jugeroit convenables aux grands intérêts qui lui étoient confiés. Il eſpéra encore davantage du gouvernement qu'il obtint de toutes les poſſeſſions mogoles, dans un eſpace preſqu'auſſi étendu que la France entiere. Tous les revenus de ces riches contrées devoient être dépoſés dans ſes mains, ſans qu'il fût obligé d'en rendre compte qu'au ſouba même.

Quoique ces arrangemens faits par des marchands ne duffent pas être agréables à la cour de Delhy, on craignit peu fon reffentiment. Privée des fecours d'hommes & d'argent, que les foubas, les nababs, les rajas, fes moindres prépofés fe permettoient de lui refufer, elle fe voyoit affaillie de tous les côtés.

Les Rajeputes, defcendans de ces Indiens que combattit Alexandre, chaffés de leurs terres par les Mogols, fe font réfugiés dans des montagnes prefqu'inacceffibles. Des troubles continuels les mettent hors d'état de former des projets de conquête; mais dans les momens de repos que leur laiffent leurs diffentions, ils font des incurfions qui fatiguent un empire épuifé.

Les Patanes font des ennemis encore plus redoutables. Chaffés par les Mogols de la plupart des trônes de l'Indoftan, ils fe font réfugiés au pied du mont Imaüs, qui eft une branche du Caucafe. Ce féjour a finguliérement changé leurs mœurs, & leur a donné une férocité de caractere qu'ils n'avoient pas fous un ciel plus doux. La guerre eft leur occupation la plus ordinaire. On les voit fe ranger indifféremment fous les étendards des princes Indiens ou mahométans; mais leur docilité n'égale pas leur valeur. De quelque crime qu'ils fe foient rendus coupables, il eft dangereux de les en punir, parce que l'efprit de vengeance les porte à l'affaffinat quand ils font foibles, & à la révolte, lorfque leur nombre peut les enhardir à des démarches audacieufes. Depuis que la puiffance dominante a perdu fa force, la nation a fecoué le joug. Ses généraux ont même, il y a peu d'années, pouffé leurs ravages jufqu'à Delhy, qu'ils n'ont abandonné qu'après un affreux pillage.

Au nord de l'Indoftan eft une nation, qui, quoique nouvelle, & même parce qu'elle eft nouvelle, infpire encore plus de terreur. Ces peuples, connus fous le nom de Seiks, ont fu fe tirer des fers du defpotifme & de la fuperftition, quoiqu'entourés de nations efclaves. On les dit fectateurs d'un philofophe du Thibet, qui leur donna des idées de liberté, & leur enfeigna le déifme, fans aucun mélange de fuperftition. Ils fe firent connoître au commencement du fiecle; mais alors ils étoient moins regardés comme une nation que

que comme une ſecte. Durant les calamités de l'empire Mogol, leur nombre s'accrut conſidérablement, par des apoſtats de toutes les religions qui vinrent ſe joindre à eux, & y chercher un aſile contre les vexations & les fureurs de leurs tyrans. Pour être admis dans cette ſociété, il ſuffit de jurer une haine implacable à la monarchie. Il paſſe pour conſtant, que dans un temple eſt un autel ſur lequel eſt placé le code de leur légiſlation, à côté duquel on voit un ſceptre & un poignard. Quatre vieillards ſont élus, pour conſulter dans l'occaſion la loi, unique ſouverain de cette république. Les Seiks poſſedent actuellement toute la province de Punjal, la plus grande partie du Multan & du Sinde, les deux rives de l'Indus depuis Cachemire juſqu'à Tatta, & tout le pays du côté de Delhy, depuis Lahor juſqu'à Sirhind: ils peuvent mettre ſur pied une armée de ſoixante mille bons chevaux.

Mais de tous les ennemis du Mogol, il n'y en a pas d'auſſi dangereux que les Marattes. Ces peuples, devenus depuis quelque tems ſi célebres, occupoient, autant que l'obſcurité de leur origine & de leur hiſtoire permet de le conjecturer, pluſieurs provinces de l'Indoſtan, d'où la crainte ou les armes des Mogols les chaſſerent. Ils ſe refugierent dans les montagnes qui s'étendent depuis Surate juſqu'à Goa, & y formerent pluſieurs peuplades, qui avec le tems ſe fondirent dans un ſeul état, dont Sattarah fut la capitale. La plupart d'entr'eux porterent bientôt le vice & la licence à tous les excès qu'on doit attendre d'un peuple ignorant qui a ſecoué le joug des préjugés, ſans mettre à leur place de bonnes loix & des lumieres. Dégoûtés des occupations louables & paiſibles, ils ne reſpirerent que le brigandage. Cependant leurs rapines ſe bornoient à piller quelques villages, à détrouſſer quelques caravanes, lorſque le Coromandel preſſé par Aurengzeb, les avertit de leurs forces, en implorant leur ſecours.

A cette époque on les vit ſortir de leurs rochers, ſur des chevaux petits & mal faits, mais robuſtes & accoutumés à une mauvaiſe nourriture, à des chemins impraticables, à des fatigues exceſſives. Un turban, une ceinture, un manteau, c'étoit tout l'équipage du

cavalier Maratte. Ses provisions se réduisoient à un petit sac de riz, & à une bouteille de cuir remplie d'eau. Il n'avoit pour armes, qu'un sabre d'une trempe excellente.

Malgré le secours de ces barbares, les princes Indiens furent forcés de subir le joug d'Aurengzeb; mais le conquérant lassé de lutter sans cesse contre des troupes irrégulieres, qui portoient continuellement la destruction & le ravage dans les provinces nouvellement asservies, se détermina à un traité qui auroit été honteux, si la nécessité plus forte que les préjugés, les sermens & les loix, ne l'avoit dicté. Il céda à perpétuité aux Marattes le droit de chotaie, ou la quatrieme partie des revenus du Decan, soubabie formée de toutes les usurpations qu'il avoit faites dans la péninsule.

Cette espece de tribut fut réguliérement payé, tant que vécut Aurengzeb. Après sa mort, on le donna, on le refusa, suivant qu'on étoit, ou qu'on n'étoit pas en force. Le soin de le lever attira les Marattes en corps d'armée, jusques dans les lieux les plus éloignés de leurs montagnes. Leur audace s'est accrue dans l'anarchie de l'Indostan. Ils ont fait trembler l'empire; ils en ont déposé les chefs; ils ont étendu leurs frontieres, ils ont accordé leur appui aux rajas, aux nababs, qui cherchoient à se rendre indépendans. Leur influence a été sans bornes.

Tandis que la cour de Delhy luttoit avec désavantage contre tant d'ennemis acharnés à sa ruine, M. de Bussy, qui avec un foible corps de François & une armée Indienne, avoit conduit Salabetzingue à Aurengabad, sa capitale, s'occupoit avec succès du soin de l'affermir sur le trône où il l'avoit placé. L'imbécillité du prince, les conspirations dont elle fut la cause, l'inquiétude des Marattes, les firmans qu'on avoit accordés à des rivaux, d'autres obstacles traverserent ses vues sans y rien changer. Il fit régner le protégé des François plus paisiblement que les circonstances ne permettoient de l'espérer, & il le maintint dans une indépendance absolue du chef de l'empire.

La situation de Chandasaeb, nommé à la nababie du Carnate, n'étoit pas si heureuse. Les Anglois, toujours opposés aux François,

lui avoient suscité un rival, nommé Mahamet-Alikan. Le nom de ces deux princes servit de voile aux deux nations, pour se faire une guerre vive, elles combattoient pour la gloire, pour la richesse, pour servir les passions de leurs chefs, Dupleix & Saunders. La victoire passa souvent de l'un à l'autre camp. Les succès auroient été moins variés, si le gouverneur de Madras eût eu plus de troupes, ou le gouverneur de Pondichery de meilleurs officiers. Tout portoit à douter lequel de ces deux hommes, à qui la nature avoit donné le même caractere d'inflexibilité, finiroit par donner la loi; mais on étoit bien assuré qu'aucun ne la recevroit, tout le tems qu'il lui resteroit un soldat ou une roupie pour se soutenir. Cet épuisement même, malgré leurs efforts excessifs, paroissoit fort éloigné, parce qu'ils trouvoient l'un & l'autre dans leur haine & dans leur génie, des ressources que les plus habiles ne soupçonnoient pas. Il étoit manifeste que les troubles ne cesseroient point dans le Carnate, à moins que la paix n'y arrivât d'Europe; & l'on pouvoit craindre que le feu concentré depuis six ans dans l'Inde, ne se communiquât au loin. Les ministres de France & d'Angleterre dissiperent ce danger, en ordonnant aux deux compagnies de se rapprocher. Elles firent un traité conditionnel, qui commença par suspendre les hostilités dans les premiers jours de 1755, & qui devoit finir par établir entr'elles une égalité entiere de territoire, de force & de commerce à la côte du Coromandel & à celle d'Orixa. Cet arrangement n'avoit pas encore obtenu la sanction des cours de Londres & de Versailles, lorsque de plus grands intérêts rallumerent le flambeau de la guerre entre les deux nations. (*)

---

(*) La nouvelle de ce grand incendie qui, de l'Amérique septentrionale, se communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un tems où la situation des Anglois étoit très-fâcheuse, & pouvoit le devenir encore davantage. Depuis quelque tems il s'étoit introduit dans ces contrées éloignées un usage pernicieux. Tout gouverneur de quelqu'établissement Européen se permettoit de donner asile aux naturels du pays qui craignoient des vexations ou des châtimens. Les sommes souvent très-considérables qu'ils recevoient pour prix de leur protection, leur faisoient fermer les yeux sur le danger auquel ils exposoient les intérêts de leurs commettans. Un des principaux officiers du Bengale qui connoissoit cette ressource, se refugia chez les Anglois à Calicuta, pour se soustraire aux peines que ses

## CHAPITRE LXXXI.

*Guerre entre les Anglois & les François. Les derniers perdent tous leurs établissemens.*

LA nouvelle de ce grand incendie, qui de l'Amérique septentrionale se communiqua à tout l'univers, arriva aux Indes dans un tems où les Anglois avoient à soutenir contre le souba du Bengale une guerre très-embarrassante. Si les François avoient été alors ce qu'ils étoient quelques années auparavant, ils auroient joint leurs intérêts aux intérêts des naturels du pays. Des vues étroites & des intérêts mal combinés, leur firent desirer d'assurer par une convention formelle, une neutralité, qui dans les dernieres dissentions, avoit eu lieu sur les bords du Gange. Leur rival leur fit espérer cet arrangement, tant qu'il eut besoin de leur inaction. Mais aussi-tôt que ses succès l'eurent mis en état de donner la loi, il attaqua Chandernagor. La prise de cette place entraîna la ruine de tous les comptoirs qui lui étoient subordonnés; & elle mit les Anglois en état de faire passer des hommes, de l'argent, des vivres, des vaif-

infidélités avoient méritées. Il fut accueilli avec une distinction calculée sur les présens que ses immenses richesses le mettoit en état d'offrir. Le souba blessé comme il le devoit être, se mit à la tête de son armée, attaqua la place & s'en empara. Il fit jeter la garnison dans un cachot étroit où elle fut étouffée dans deux heures; il n'en resta que vingt-trois hommes. Ces malheureux offrirent de grandes sommes à la garde qui étoit à la porte de leur prison, pour qu'on fit avertir le prince de leur situation. Leurs cris, leurs gémissemens l'apprenoient au peuple; il en étoit touché, mais personne ne vouloit aller parler au souba. *Il dort*, disoit-on aux Anglois mourans, & il n'y avoit pas un homme dans le Bengale qui pensât que, pour sauver la vie à un grand nombre de malheureux, il fallût ôter un moment de sommeil à son tyran.

L'amiral Watzon qui étoit arrivé depuis peu dans l'Inde, & le colonel Clive qui s'étoit fort distingué dans la guerre du Carnate, ne tarderent pas à en venger leur nation. Ils ramasserent les Anglois dispersés & fugitifs, ils remonterent le Gange dans le mois de Décembre 1756, reprirent Calicuta, s'emparerent de plusieurs autres places, & remporterent enfin une victoire complette sur le souba, qu'ils obligerent à un traité honteux.

ſaux, à la côte du Coromandel, où les François venoient d'arriver avec des forces conſidérables de terre & de mer.

Ces forces, deſtinées à couvrir les établiſſemens de leur nation, & à détruire ceux de leur ennemi, étoient plus que ſuffiſantes pour ce double objet. Il s'agiſſoit ſeulement d'en faire un uſage raiſonnable, & l'on s'égara dès les premiers pas. La preuve en eſt ſenſible.

Avant le commencement des hoſtilités, la compagnie poſſédoit aux côtes d'Orixa & du Coromandel, Mazulipatam avec cinq provinces; un grand arrondiſſement autour de Pondichery, qui n'avoit eu long-tems qu'une langue de ſable; un domaine à-peu-près égal, près de Karical; & enfin l'iſle de Scheringham. Ces poſſeſſions formoient quatre maſſes, trop éloignées les unes des autres pour s'étayer mutuellement. On y voyoit l'empreinte de l'eſprit un peu découſu, & de l'imagination ſouvent giganteſque de Dupleix, qui les avoit acquiſes.

Le vice de cette politique avoit pu être corrigé. Dupleix qui rachetoit ſes défauts par de grandes qualités, avoit amené les affaires au point de ſe faire offrir le gouvernement perpétuel du Carnate. C'étoit la province de l'empire Mogol la plus floriſſante. Des circonſtances ſingulieres & heureuſes, lui avoient donné de ſuite trois nababs de la même famille, qui avoient fixé un œil également vigilant ſur la culture & ſur l'induſtrie. La félicité générale avoit été le fruit d'une conduite ſi douce & ſi généreuſe, & les revenus publics étoient montés à douze millions. On en auroit donné la ſixieme partie à Salabetzingue, & le ſurplus ſeroit reſté à la compagnie.

Si le miniſtere & la direction, qui tour-à-tour vouloient & ne vouloient pas être une puiſſance dans l'Inde, avoient été capables d'une réſolution ferme & invariable, ils auroient pu ordonner à leur agent d'abandonner toutes les conquêtes éloignées, & de s'en tenir à ce grand établiſſement. Seul, il devoit donner aux François une exiſtence inébranlable, un état ſerré & contigu, une quantité prodigieuſe de marchandiſes, des vivres pour l'approviſionnement de leurs places fortes, des revenus ſuffiſans pour entretenir un corps de troupes, qui les eût mis en état de braver la jalouſie de leurs

voisins, & la haine de leurs ennemis. Malheureusement pour eux, la cour de Versailles ordonna qu'on refusât le carnate, & les affaires resterent sur le pied où elles étoient avant cette proposition.

La situation étoit délicate. Peut-être n'y avoit-il que Dupleix qui pût s'y soutenir, ou à son défaut, l'officier célebre qui étoit entré le plus avant dans sa confidence, & qui avoit eu le plus de part à ses combinaisons. On en jugea autrement. Dupleix avoit été rappellé. Le général qu'on chargea de la guerre de l'Inde, crut devoir renverser un édifice qu'il ne falloit qu'étayer dans des tems de trouble, & il publia ses idées avec un éclat qui ajoutoit beaucoup à l'imprudence de ses résolutions.

Cet homme, dont le caractere indomptable étoit presque toujours en contradiction avec les circonstances, avoit reçu de la nature les qualités les moins propres au commandement. Dominé par une imagination sombre, impétueuse, irréguliere, ses discours & ses projets, ses projets & ses démarches formoient un contraste continuel. Emporté, soupçonneux, jaloux, absolu à l'excès, il inspira une méfiance, un découragement universels; il excita des haines qui ne sont pas assouvies. Ses opérations militaires, son administration civile, ses combinaisons politiques, tout se ressentit du désordre de ses idées.

L'évacuation de l'isle de Scheringham fut la principale cause des malheurs de la guerre du Tanjaour. On perdit Mazulipatam & les provinces du nord, pour avoir renoncé à l'alliance de Salabetzingue. Les petites puissances du Carnate ne respectant plus dans les François le caractere de leur ancien ami, le souba du Decan, acheverent de tout perdre, en embrassant d'autres intérêts.

D'un autre côté, l'escadre Françoise supérieure à celle des Anglois l'avoit combattue trois fois sans avoir pu la vaincre; & elle avoit fini par la laisser la maîtresse de la mer. Cet abandon décida la perte de l'Inde. Pondichery livré aux horreurs de la famine, fut obligé de se rendre le 15 Janvier 1761. Lally avoit corrigé la veille un projet de capitulation dressé par le conseil; il avoit nommé des députés pour la porter au camp ennemi; & par une contra-

diction qui le peint, mais dont les ſuites ont été fatales, il chargea ces mêmes députés d'une lettre pour le général Anglois, auquel il marquoit *qu'il ne vouloit point de capitulation, parce que les Anglois étoient gens à ne pas la tenir.*

En prenant poſſeſſion de la place, le conquérant fit embarquer pour l'Europe, non-ſeulement les troupes qui l'avoient défendue, mais encore tous les François attachés au ſervice de la compagnie. On pouſſa plus loin la vengeance. Pondichery fut détruit, & cette ville ſuperbe ne fut plus qu'un monceau de ruines.

Ceux de ſes habitans qu'on avoit tranſportés en France, y arriverent avec le déſeſpoir d'avoir perdu leur fortune, & d'avoir vu, en s'éloignant du rivage, leurs maiſons renverſées. Ils remplirent Paris de leurs cris; ils dénoncerent leur chef à l'indignation publique; ils le préſenterent au gouvernement comme l'auteur de tous leurs maux, comme la cauſe unique de la perte d'une colonie floriſſante. Lally fut arrêté; le parlement inſtruiſit ſon procès. Il avoit été accuſé de haute trahiſon & de concuſſion; la premiere de ces accuſations fut reconnue abſolument fauſſe; la ſeconde reſta ſans preuves; & cependant Lally fut condamné à perdre la tête.

Nous demanderons au nom de l'humanité, quel étoit ſon crime dans l'ordre des loix? Le glaive redoutable de la juſtice n'a point été dépoſé dans les mains des magiſtrats, pour venger des haines particulieres, ni même pour ſuivre les mouvemens de l'indignation publique. C'eſt à la loi ſeule qu'il appartient de marquer les victimes; & ſi les clameurs d'une multitude aveugle & paſſionnée pouvoient décider les juges à prononcer une peine capitale, l'innocence prendroit la place du crime, & il n'y auroit plus de ſureté pour le citoyen. Analyſons l'arrêt ſous ce point de vue.

Il déclare Lally convaincu *d'avoir trahi les intérêts du roi, de ſon état, & de la compagnie des Indes.* Qu'eſt-ce que trahir les intérêts? Où eſt la loi qui ordonne la peine de mort pour ce délit vague & indéfini? Il n'en exiſte, il ne peut en exiſter aucune. La diſgrace du prince, le mépris de la nation, l'opprobre public, ſont les châtimens deſtinés à l'homme incapable ou inſenſé qui a mal ſervi

l'état : mais la mort, & la mort sur l'échaffaut, pour la mériter, il faut des crimes d'un autre genre.

L'arrêt déclare encore Lally convaincu *de vexations*, *d'exactions*, *d'abus d'autorité*. Nous n'en doutons pas ; il en a commis sans nombre. Il a employé des moyens violens pour se procurer des ressources pécuniaires ; mais cet argent a été versé dans le trésor public. Il a vexé, il a tourmenté des citoyens ; mais il n'a point attenté à leur vie, il n'a point attenté à leur honneur. Il a fait dresser des gibets dans la place publique ; mais il n'y a fait attacher personne.

Dans la vérité, c'étoit un fou noir & dangereux ; un homme odieux & méprisable ; un homme essentiellement incapable de commander aux autres. Mais ce n'étoit ni un concussionnaire, ni un traître ; & pour nous servir de l'expression d'un philosophe dont les vertus font honneur à l'humanité : *tout le monde avoit droit de tuer Lally, excepté le bourreau.*

## CHAPITRE LXXXII.

### *Source des malheurs éprouvés par les François.*

LES disgraces qu'éprouvoient les François en Asie avoient été prévues par tous les observateurs, qui réfléchissoient sur la corruption de cette nation. Ses mœurs avoient sur-tout dégénéré dans le climat voluptueux des Indes. Les guerres que Dupleix avoit faites dans l'intérieur des terres, avoient commencé un assez grand nombre de fortunes. Les dons que Salabetzingue prodigua à ceux qui le conduisirent triomphant dans sa capitale & l'affermirent sur le trône, les multiplierent & les augmenterent. Les officiers qui n'avoient pas partagé le péril, la gloire, les avantages de ces expéditions brillantes, chercherent à se consoler de leur malheur, en réduisant à la moitié le nombre des Cipayes qu'ils devoient avoir, & dont ils pouvoient facilement détourner la solde, parce qu'on leur en laissoit la

la manutention. Les commis à qui ces reſſources étoient interdites, débitant les marchandiſes envoyées d'Europe, ne rendoient à la compagnie que la moindre partie d'un bénéfice qu'elle auroit dû avoir entier, & lui revendoient fort cher celles de l'Inde, qu'elle auroit dû recevoir de la premiere main. Ceux qui étoient chargés de l'adminiſtration de quelque poſſeſſion, l'affermoient eux-mêmes ſous des noms Indiens, ou la donnoient à vil prix, parce qu'ils avoient reçu d'avance une gratification conſidérable; ſouvent même ils retenoient tout le revenu de ces poſſeſſions, en ſuppoſant des violences & des ravages qui avoient rendu impoſſible le recouvrement. Toutes les entrepriſes, de quelque nature qu'elles fuſſent, s'accordoient clandeſtinement: elles étoient la proie des employés qui avoient ſu ſe rendre redoutables, ou de ceux qui jouiſſoient de plus de faveur & de fortune. L'abus ſolemnel aux Indes de faire & de recevoir des préſens à chaque traité, avoit multiplié les engagemens ſans néceſſité. Les navigateurs qui abordoient dans ces climats, éblouis des fortunes qu'ils voyoient quadrupler d'un voyage à l'autre, ne voulurent plus regarder les vaiſſeaux dont on leur confioit le commandement, que comme une voie de trafic & de richeſſe qui leur étoit ouverte. La corruption fut portée à ſon comble par les gens de qualité, avilis & ruinés, qui, ſur ce qu'ils voyoient, ſur ce qu'ils entendoient dire, voulurent paſſer en Aſie, dans l'eſpérance d'y rétablir leurs affaires, ou d'y continuer avec impunité leurs déréglemens. La conduite perſonnelle des directeurs les mettoit dans la néceſſité de fermer les yeux ſur tous ces déſordres. On leur reprochoit de ne voir dans leur place que le crédit, l'argent, le pouvoir qu'elle leur donnoit. On leur reprochoit de livrer les poſtes les plus importans à des parens ſans mœurs, ſans application, ſans capacité. On leur reprochoit de multiplier ſans ceſſe & ſans meſure le nombre des facteurs, pour ſe ménager des protecteurs à la ville & à la cour. Enfin on leur reprochoit de fournir eux-mêmes ce qu'on auroit obtenu ailleurs à un prix plus modique, & de meilleure qualité. Soit que le gouvernement ignorât ces excès, ſoit qu'il n'eût pas le courage de les réprimer; il fut,

par ſon aveuglement ou par ſa foibleſſe, complice en quelque ſorte de la ruine des affaires de la nation dans l'Inde. On pourroit même ſans injuſtice l'accuſer d'en avoir été la cauſe principale, par les inſtrumens foibles ou infideles qu'il employa pour diriger, pour défendre une colonie importante, qui n'avoit pas moins à craindre de ſa corruption, que des flottes & des armées Angloiſes.



## CHAPITRE LXXXIII.

*Meſures que l'on prend en France pour le rétabliſſement des affaires dans l'Inde.*

LE poids des malheurs qui accabloient la compagnie dans l'Orient, étoit augmenté par la ſituation où elle ſe trouvoit en Europe. Dès les premiers momens, on crut devoir en préſenter le fidele tableau aux actionnaires. Cette vérité amena le déſeſpoir, & ce déſeſpoir enfanta cent ſyſtêmes, la plupart abſurdes. On paſſoit rapidement de l'un à l'autre, ſans qu'aucun pût fixer des eſprits pleins d'incertitude & de défiance. Des momens précieux ſe paſſoient en reproches & en invectives. L'aigreur nuiſoit aux délibérations. Perſonne ne pouvoit prévoir où tant de convulſions aboutiroient ; lorſqu'un jeune négociant d'un génie hardi, lumineux & profond, ſe fit entendre. A ſa voix, les orages ſe calment ; les cœurs s'ouvrent à l'eſpérance. Il n'y a qu'un avis, & c'eſt le ſien. La compagnie, que les ennemis de tout privilege excluſif deſiroient de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, eſt maintenue ; & ce qui eſt indiſpenſable, on la réforme.

Parmi les cauſes qui avoient précipité la compagnie dans l'abyme où elle ſe trouvoit, il y en avoit une regardée depuis longtems comme la ſource de toutes les autres : c'étoit la dépendance, ou plutôt la ſervitude où le gouvernement tenoit ce grand corps depuis près d'un demi-ſiecle.

Dès 1723, la cour avoit elle-même choiſi les directeurs. En 1730,

un commiſſaire du roi fut introduit dans l'adminiſtration de la compagnie. Dès-lors, plus de liberté dans les délibérations; plus de relation entre les adminiſtrateurs & les propriétaires; aucun rapport immédiat, entre les adminiſtrateurs & le gouvernement. Tout ſe dirigea par l'influence & ſuivant les vues de l'homme de la cour. Le myſtere, ce voile dangereux d'une adminiſtration arbitraire, couvrit toutes les opérations; & ce ne fut qu'en 1744 qu'on aſſembla les actionnaires. Ils furent autoriſés à nommer des ſyndics, & à faire tous les ans une aſſemblée générale; mais ils n'en furent pas mieux inſtruits de leurs affaires, ni plus maîtres de les diriger. Le prince continua à nommer les directeurs; & au lieu d'un commiſſaire qu'il avoit eu juſqu'alors dans la compagnie, il voulut en avoir deux.

Dès ce moment, il y eut deux partis. Chacun des commiſſaires forma des projets différens, adopta des protégés, chercha à faire prévaloir ſes vues. Delà, les diviſions, les intrigues, les délations, les haines, dont le foyer étoit à Paris, mais qui s'étendirent juſqu'aux Indes, & qui y éclaterent d'une maniere ſi funeſte pour la nation.

Le miniſtere frappé de tant d'abus, & fatigué de ces guerres interminables, y chercha un remede. Il crut l'avoir trouvé en nommant un troiſieme commiſſaire. Cet expédient ne fit qu'augmenter le mal. Le deſpotiſme avoit régné lorſqu'il n'y en avoit qu'un; la diviſion, lorſqu'il y en eut deux: mais dès l'inſtant qu'il y en eut trois, tout tomba dans l'anarchie. On revint à n'en avoir que deux, qu'on tâcha de concilier le mieux qu'on put; & il n'y en avoit même qu'un en 1764; lorſque les actionnaires demanderent qu'on rappellât la campagnie à ſon eſſence, en lui rendant ſa liberté.

Ils oſerent dire au gouvernement que c'étoit à lui à s'imputer les malheurs & les fautes de la compagnie, puiſque les actionnaires n'avoient pris aucune part à la conduite de leurs affaires: qu'elles ne pouvoient être dirigées vers le but le plus utile pour eux & pour l'état, qu'autant qu'elles le feroient librement, & qu'on établiroit des relations immédiates entre les propriétaires & les adminiſtrateurs, entre les adminiſtrateurs & le miniſtere: que toutes les fois

qu'il y auroit un intermédiaire, les ordres donnés d'une part, & les repréſentations faites de l'autre, recevroient néceſſairement en paſſant par ſes mains, l'impreſſion de ſes vues particulieres & de ſa volonté perſonnelle; enſorte qu'il ſeroit toujours le véritable & l'unique adminiſtrateur de la compagnie : qu'un adminiſtrateur de cette nature toujours ſans intérêt, ſouvent ſans lumieres, ſacrifieroit perpétuellement à l'éclat paſſager de ſon adminiſtration, & à la faveur des gens en place, le bien & l'avantage réel du commerce : qu'on devoit tout attendre au contraire d'une adminiſtration libre, choiſie par les propriétaires, éclairée par eux, agiſſant avec eux, & loin de laquelle on écarteroit conſtamment toute idée de gêne & de contrainte.

Ces raiſons furent ſenties par le gouvernement. Il aſſura à la compagnie ſa liberté par un édit ſolemnel; & le même négociant qui venoit de lui donner une nouvelle exiſtence par ſon génie, forma un projet de ſtatuts proviſoires, pour donner une nouvelle forme à ſon adminiſtration.

Le but de ces inſtitutions étoit, que la compagnie ne fût plus conduite par des hommes, qui ſouvent n'étoient pas dignes d'en être les facteurs : que le gouvernement ne s'en mêlât que pour la protéger : qu'elle fût également préſervée & de la ſervitude, ſous laquelle elle avoit conſtamment gémi, & de l'eſprit de myſtere qui avoit perpétué la corruption : qu'il y eût des relations continuelles entre les adminiſtrateurs & les actionnaires : que Paris, privé de l'avantage dont jouiſſent les capitales des autres nations commerçantes, celui d'être un port de mer, pût s'inſtruire du commerce dans des aſſemblées libres & paiſibles : que le citoyen s'y formât enfin des idées juſtes de ce lien puiſſant de toutes les nations, & qu'il apprît, en s'éclairant ſur les ſources de la proſpérité publique, à reſpecter le négociant dont les opérations y contribuent, ainſi qu'à mépriſer les profeſſions qui la détruiſent.

Les événemens qui ſuivirent ces ſages inſtitutions, furent plus heureux qu'on n'oſoit l'eſpérer. On remarqua de tous côtés une grande activité. Pendant les cinq années que dura la nouvelle admi-

niſtration, les ventes s'éleverent annuellement à dix-huit millions. Elles n'avoient pas été ſi conſidérables, dans les tems qu'on avoit regardé comme les plus brillans; puiſque depuis 1726, juſques & y compris 1756, elles n'étoient montées qu'à 437, 376, 284 livres; ce qui faiſoit année commune, paix & guerre, 14, 108, 912 livres.

Il faut tout dire. Les bénéfices depuis 1764 n'étoient pas ce qu'ils avoient été. La différence de l'achat à la vente qui avoit été auparavant de cent pour cent au moins, n'étoit plus que d'environ ſoixante-dix pour cent. Cette diminution de profit venoit du défaut de fonds, de la ruine de la conſidération Françoiſe dans l'Inde, du pouvoir exorbitant de la nation conquérante qui venoit d'aſſervir ces régions éloignées. Les agens de la compagnie étoient réduits à ſe procurer l'argent & la marchandiſe aux conditions les plus dures. Ils tiroient l'un & l'autre des négocians Anglois, qui cherchoient à faire paſſer en Europe les fortunes immenſes qu'ils avoient faites en Aſie.

C'eſt avec ces entraves & ces dégoûts, qu'étoit exercé le privilege excluſif du commerce des Indes; lorſque le gouvernement jugea convenable de le ſuſpendre. Il faut voir quelle étoit alors la ſituation de la compagnie. (*)

(*) Les événemens qui ont ſuivi ces inſtitutions, ont paru dépoſer en faveur de leur ſageſſe. En quatre années qui ſe ſont écoulées ſous le regne de la liberté, l'adminiſtration nouvelle a liquidé & payé moitié en contrat, moitié en argent, ſoixante millions de dettes contractées dans l'Inde pendant la derniere guerre, ou même dans des tems antérieurs. Elle a fait quatre expéditions ſucceſſives, au moyen deſquelles les ventes ſe ſont ſucceſſivement élevées à un degré égal ou même ſupérieur à celui auquel elles étoient parvenues, dans les tems de la plus grande ſplendeur de la compagnie.

La premiere, celle de 1766, a monté net à la ſomme de 14, 798, 336 livres.

Celle de 1767, à la ſomme de 16, 913, 826 livres.

Et celle de 1768 à la ſomme de 24, 006, 506 livres : en tout 55, 717, 668 livres.

D'un autre côté on a fait des réglemens ſages pour les divers comptoirs, & l'on a rétabli l'ordre & l'économie dans différentes parties de l'adminiſtration. Mais ces premiers ſuccès qui ont ſurpaſſé l'attente des actionnaires & du public, n'ont point changé eſſentiellement l'état de la compagnie : on en jugera facilement par une expoſition exacte & préciſe de ſa ſituation actuelle.

## CHAPITRE LXXXIV.

*Les mesures sont insuffisantes. On substitue le commerce des particuliers à celui de la compagnie. Situation de ce corps à l'époque de son anéantissement.*

AVANT 1764, il existoit 50268 actions. A cette époque le ministere, qui, en 1746, 1747 & 1748, avoit abandonné aux actionnaires le produit des actions & des billets d'emprunt qui lui appartenoient, leur sacrifia les billets & les actions même, les uns & les autres au nombre de 11835, pour les indemniser des dépenses qu'ils avoient faites durant la derniere guerre. Ces actions ayant été annulées, il n'en resta que 38432.

Les besoins de la compagnie, firent décider dans la suite un appel de 400 livres par action. Plus de trente-quatre mille actions remplirent cette obligation. Les quatre mille qui s'en étoient dispensées ayant été réduites aux termes de l'édit, qui avoit autorisé l'appel, aux cinq huitiemes de la valeur de celles qui y avoient satisfait; le nombre total se trouva réduit, par l'effet de cette opération à 36920 actions entieres & six huitiemes.

Le dividende des actions de la compagnie de France a varié, comme celui des autres compagnies, suivant les circonstances. Il fut de 100 livres, en 1722. Depuis 1723 jusqu'en 1745, de 150. Depuis 1746 jusqu'en 1749, de 70 livres. Depuis 1750 jusqu'en 1758, de 80 livres. Depuis 1759 jusqu'en 1763, de 40 livres. Il ne fut que de 20 livres en 1764. Ces détails démontrent que le dividende & la valeur de l'action qui s'y proportionnoit toujours, étoient nécessairement assujettis au hasard du commerce, au flux & reflux de l'opinion publique. Delà, ces écarts prodigieux, qui, tantôt élevoient, tantôt abaissoient le prix de l'action; qui de deux cents pistoles la réduisoient à cent, dans la même année; qui la reportoient ensuite à dix-huit cents livres, pour la faire retomber

à ſept cents, quelque tems après. Cependant, au milieu de ces révolutions, les capitaux de la compagnie étoient preſque toujours les mêmes. Mais c'eſt un calcul que le public ne fait jamais. La circonſtance du moment le détermine ; & dans ſa confiance comme dans ſes craintes, il va toujours au-delà du but.

Les actionnaires perpétuellement expoſés à voir leur fortune diminuer de moitié en un jour, ne voulurent plus courir les haſards d'une pareille ſituation. En faiſant de nouveaux fonds pour la repriſe du commerce, ils demanderent à mettre à couvert tout ce qui leur reſtoit de leur bien ; de maniere que dans tous les tems, l'action eût un capital fixe, & une rente aſſurée. Le gouvernement conſacra cet arrangement par ſon édit du mois d'Août 1764. L'article treizieme porte expreſſément, que pour aſſurer aux actionnaires un ſort fixe, ſtable & indépendant de tout événement futur du commerce ; il ſera détaché de la portion du contrat qui ſe trouvoit libre alors, le fonds néceſſaire pour former à chaque action un capital de 1600 livres, & un intérêt de 80 livres, *ſans que cet intérêt & ce capital ſoient tenus de répondre, en aucun cas & pour quelque cauſe que ce ſoit, des engagemens que la compagnie pourroit contracter poſtérieurement à cet édit.* (*)

---

(*) Indépendamment de ces avantages qui ne doivent ſouffrir aucune altération, & qui ont mis les actions au nombre des dettes hypothécaires de la compagnie, les actionnaires ont conſervé un intérêt général dans ſes propriétés & dans les bénéfices de ſon commerce, quels qu'ils puiſſent être. Cependant les actions n'ont point de faveur. Le public ne veut prendre aucune confiance en un établiſſement qui a été conſtamment ſi mal dirigé qu'il a coûté des ſommes immenſes au gouvernement & aux actionnaires, tandis que des inſtitutions ſemblables étoient ailleurs aſſez floriſſantes pour payer chérement la faveur de leur privilege excluſif. A cette conſidération s'en joint une autre qui eſt d'un grand poids dans l'eſprit de beaucoup de ſpéculateurs. La fortune de la compagnie, diſent-ils, n'a d'autre baſe qu'une créance bien ou mal fondée ſur l'état. Si le tréſor public eſt ſi obéré qu'il ne puiſſe pas long-tems faire face à tous ſes engagemens, celui qu'il a pris avec la compagnie ne ſera pas plus reſpecté que les autres ; par conſéquent les actions ne doivent pas avoir une plus grande valeur que les effets royaux. Inutilement veut-on leur faire obſerver que le miniſtere, quels que ſoient ſes embarras, eſt trop pénétré de l'importance du commerce des Indes, pour en procurer lui-même la chûte par une infidélité. Ils répondent que la rente payée aux actionnaires n'a nul rapport avec ce commerce qui ne s'eſt jamais fait, qui ne ſe fera jamais, qu'avec les fonds qui ſont en circulation.

La compagnie devoit donc pour 36920 actions & six huitiemes, sur le pied de 80 livres par action, un intérêt de 2953660 livres.

Elle payoit pour ses différens contrats 2, 727, 506 livres; ce qui faisoit en tout 5, 681, 166 livres de rentes perpétuelles. Les rentes viageres

---

Sans chercher à examiner jusqu'à quel point cette opinion est fondée, nous croyons devoir placer ici l'état détaillé des dettes hypothécaires de la compagnie.

Elle paie un intérêt de deux cent cinquante-huit mille six cent vingt-cinq livres, pour dix mille trois cent quarante-cinq billets qui restent de l'emprunt fait en 1745 au denier vingt-cinq. Un intérêt de quinze cent mille livres pour des promesses de passer contrat créées en 1751 & en 1755 au denier vingt; un intérêt de neuf cent soixante-quatre mille neuf cent quatre-vingt-cinq livres, pour diverses promesses de passer contrat au denier vingt-cinq depuis 1764; deux millions neuf cent cinquante-trois mille sept cent quarante livres, pour trente-six mille neuf cent vingt-une action, & six-huitiemes à quatre-vingt francs par action. Ces rentes sont perpétuelles, & forment un total de cinq millions six cent soixante-dix-sept mille trois cent cinquante livres, au capital de cent dix-huit millions trois cent soixante-onze mille neuf cent quarante-six livres.

Les rentes viageres sont moins considérables. La compagnie doit un million cent quarante-six mille trois cent soixante-huit mille livres pour la loterie composée en 1724; neuf cent neuf mille trois cent soixante-une livres; pour les rentes créées sur deux têtes en 1748, quatre cent soixante-dix mille six cent soixante-huit livres, provenant de la loterie de 1765; quatre cent dix-neuf mille cent deux livres, d'un emprunt fait à neuf pour cent dans la même année; cent vingt-neuf mille quatre cent livres, pour des pensions ou quelques arrangemens particuliers. Les rentes viageres en tout montent à trois millions soixante-quatorze mille huit cent quatre-vingt-dix-neuf livres, qui jointes aux cinq millions six cent soixante-dix-sept mille trois cent cinquante mille livres de rentes perpétuelles, élevent la dette de la compagnie à huit millions sept cent cinquante-deux mille deux cent quarante-neuf livres.

Il résulte de ce calcul, qu'il reste à la compagnie sur son contrat de cent quatre-vingts millions un revenu libre de deux cent quarante-sept mille sept cent cinquante-une livres, qui peut paroître suffisant pour faire face aux prétentions encore mal éclaircies de quelques particuliers, & aux demandes de la compagnie Angloise pour la nourriture des prisonniers François durant la derniere guerre.

Outre les dettes hypothécaires en perpétuel & en viager, la compagnie en a encore de deux natures. Les dettes anciennes, c'est-à-dire celles contractées avant l'époque du premier Juillet 1764, montant à douze millions quatre cent cinquante-huit mille six cent soixante-dix-huit livres; les dettes contractées depuis le premier Juillet 1764, montant à soixante-neuf millions six cent soixante-dix-sept mille huit cent soixante livres; ce qui fait en tout quatre-vingt-deux millions cent trente-six mille cinq cent trente-huit livres. Mais d'un autre côté, la compagnie a dans son commerce ou dans la caisse, soit en argent, soit en recouvrement à faire, quatre-vingt-trois millions cent treize mille huit cent quarante-deux livres; somme suffisante pour balancer la masse de ses dettes anciennes & nouvelles.

Ses effets mobiliers & immobiliers s'élevent environ à vingt millions. Cette portion du bien de la compagnie comprend son hôtel à Paris; trente vaisseaux en état de naviguer,

viageres montoient à 3, 074, 899 livres. Ainſi la totalité des rentes viageres & perpétuelles, formoit une ſomme de 8, 756, 065 livres. On va voir maintenant quels étoient les moyens de la compagnie, pour faire face à des engagemens ſi conſidérables.

Ce grand corps, beaucoup trop mêlé dans les opérations de Law, lui avoit fourni, 90, 000, 000 livres. A la chûte du ſyſtême, on lui abandonna pour ſon paiement la vente excluſive du tabac, qui rendoit alors trois millions par an; mais il ne lui reſtoit aucun fonds pour ſon commerce. Auſſi ſon inaction dura-t-elle juſqu'en 1726, que le gouvernement vint à ſon ſecours. La célérité de ſes progrès étonna toutes les nations. L'effor qu'il prenoit, ſembloit devoir l'élever au-deſſus des compagnies les plus floriſſantes. Cette opinion, qui étoit générale, enhardiſſoit les actionnaires à ſe plaindre de ce qu'on ne doubloit pas, qu'on ne triploit pas les répartitions. Ils croyoient, & le public croyoit avec eux, que le

viguer, les édifices de l'Orient; les munitions navales qu'ils renferment; treize cent quarante-neuf têtes de noirs reſtans aux iſles de France & de Bourbon; les bâtimens civils que la compagnie a conſervé dans ces deux iſles, & ceux qui ont été reconſtruits aux Indes. On oublie tout ce que ces objets ont coûté pour les réduire à leur valeur actuelle.

Une propriété bien plus importante, c'eſt un fonds d'environ ſoixante millions, qui eſt actuellement hypothéqué ſur le contrat de cent quatre-vingts millions pour ſureté du paiement de trois millions de rentes viageres que la compagnie paie actuellement. Pour peu qu'on veuille faire attention au tems qui s'eſt écoulé depuis la conſtitution d'une partie de ces rentes, on ſentira que la propriété de ce fonds vaut au moins aujourd'hui trente millions ou quinze cent mille francs de rentes perpétuelles.

En récapitulant les divers articles qui conſtituent l'actif & le paſſif de la compagnie, & en évaluant les rentes viageres ſur le pied de dix pour cent, on trouvera que les dettes hypothécaires montent en capital à la ſomme de cent quarante-neuf millions cent vingt mille neuf cent trente-ſix livres, & les autres dettes anciennes & nouvelles à la ſomme de quatte-vingt-deux millions cent trente-ſix mille cinq cent trente-ſix livres; ce qui porte le paſſif à deux cent trente-un millions deux cent cinquante-ſept mille quatre cent ſoixante-quatorze livres.

On trouvera d'un autre côté que le contrat de cent quatre-vingts millions, les fonds que la compagnie a dans ſon commerce ou dans ſa caiſſe, ſoit en argent, ſoit en recouvremens à faire, montent à quatre-vingt-trois millions cent treize mille huit cent quarante-deux livres; & ſes effets mobiliers & immobiliers eſtimés vingt millions, forment un total de deux cent quatre-vingt-trois millions cent treize mille huit cent quarante-deux livres. En comparant ces deux réſultats, on trouvera définitivement que l'actif ſurpaſſe le paſſif de cinquante-un millions huit cent cinquante-ſix mille trois cent ſoixante-huit livres.

tréfor du prince s'enrichiffoit de leurs dépouilles. Le profond myftere, fous lequel on enfeveliffoit le fecret des opérations, donnoit beaucoup de force à ces conjectures.

Le commencement des hoftilités entre la France & l'Angleterre en 1744, rompit le charme. Le miniftere, trop gêné dans fes affaires pour faire des facrifices à la compagnie, l'abandonna à elle-même. On fut alors bien furpris, de voir tout prêt à s'écrouler, ce coloffe, qui n'avoit point éprouvé de fecouffes, & dont tous les malheurs fe réduifoient à la perte de deux vaiffeaux d'une valeur médiocre. (*) C'en étoit fait de fon fort, fi en 1747 le gouvernement ne fe fût reconnu débiteur envers la compagnie de 180,000,000 liv. dont il s'obligeoit de lui payer à perpétuité l'intérêt au denier vingt. Cet engagement, qui devoit lui tenir lieu de la vente exclufive du tabac, eft un point fi important dans fon hiftoire, qu'on ne le trouveroit pas affez éclairci, fi nous ne reprenions les chofes de plus haut.

L'ufage du tabac, introduit en Europe après la découverte de l'Amérique, ne fit pas en France des progrès rapides. La confommation en étoit fi bornée, que le premier bail, qui commença le premier Décembre 1674 & qui finit le premier Octobre 1680, ne rendit au gouvernement que 500, 000 livres les deux premieres années, & 600, 000 livres les quatre dernieres; quoiqu'on eût joint à ce privilege le droit de marque fur l'étain. Cette ferme fut confondue dans les fermes générales jufqu'en 1691, qu'elle y refta encore unie; mais elle y fut comprife pour 1, 500, 000 livres par an. En 1697, elle redevint une ferme particuliere aux mêmes conditions, jufqu'en 1709, où elle reçut une augmentation de 100,000 liv. jufqu'en 1715. Elle ne fut alors renouvellée que pour trois années, dont les deux premieres devoient rendre 2, 000, 000 livres, & la derniere 200, 000 livres de plus. A cette époque, elle fut élevée

(*) La fureur de donner de la grandeur, de la force, de la magnificence à fes établiffemens d'Afie; la paffion de rendre fon port de l'Orient rival de Breft & de Portsmouth avoient porté fur les bords du précipice une fociété qui, de quelques membres qu'elle fût compofée, n'étoit après tout qu'un corps marchand.

à 4, 020, 000 livres par an; mais cet arrangement ne dura que du premier Octobre 1718, au premier Juin 1720. Le tabac devint marchand dans toute l'étendue du royaume, & resta sur ce pied jusqu'au premier Septembre 1721. Les particuliers en firent, dans ce court intervalle, de si grandes provisions, que lorsqu'on voulut rétablir cette ferme, on ne put la porter qu'à un prix modique. Ce bail, qui étoit le onzieme, devoit durer neuf ans, à commencer du premier Septembre 1721, au premier Octobre 1730. Les fermiers donnoient pour les treize premiers mois, 1, 300, 000 livres; 1, 800, 000 livres pour la seconde année; 2, 560, 000 livres pour la troisieme année, & 3, 000, 000 livres pour chacune des six dernieres. Cet arrangement n'eut pas lieu; parce que la compagnie des Indes, à qui le gouvernement devoit 90, 000, 000 livres portées au trésor royal en 1717, demanda la ferme du tabac, qui lui avoit été alors aliénée à perpétuité, & dont des événemens particuliers l'avoient empêché de jouir. Sa requête fut trouvée juste, & l'on lui adjugea ce qu'elle sollicitoit avec la plus grande vivacité.

Elle régit, par elle-même, cette ferme, depuis le premier Octobre 1723, jusqu'au dernier Septembre 1730. Le produit durant cet espace, fut de 50, 083, 967 livres 11 sous 9 deniers; ce qui faisoit par an, 7, 154, 852 livres 10 sous 3 deniers; sur quoi il falloit déduire chaque année, pour les frais d'exploitation, 3, 042, 963 livres 19 sous 6 deniers.

Ces frais énormes firent juger, qu'une affaire qui devenoit tous les jours plus considérable, seroit mieux entre les mains des fermiers généraux, qui la conduiroient avec moins de dépense, par le moyen des commis qu'ils avoient pour d'autres usages. La compagnie leur en fit un bail pour huit années. Ils s'engagerent à lui payer 7, 500, 000 livres pour chacune des quatre premieres années, & 8, 000, 000 livres pour chacune des quatre dernieres. Ce bail fut continué sur le même pied jusqu'au mois de Juin 1747, & le roi promit de tenir compte à la compagnie de l'augmentation de produit, lorsqu'elle seroit connue & constatée.

A cette époque, le roi réunit la ferme du tabac à ses autres

droits, en créant & aliénant au profit de la compagnie neuf millions de rente perpétuelle, au principal de cent quatre-vingts millions. On crut lui devoir ce grand dédommagement pour l'ancienne dette de quatre-vingt-dix millions; pour l'excédent du produit de la ferme du tabac, depuis 1738 jufqu'en 1747; & pour l'indemnifer des dépenfes faites pour la traite des negres, des pertes fouffertes pendant la guerre, de la rétroceffion du privilege exclufif du commerce de Saint-Domingue, de la non-jouiffance du droit de tonneau, dont le paiement avoit été fufpendu depuis 1731. Ce traitement a paru cependant infuffifant à quelques actionnaires, qui font parvenus à découvrir que, depuis 1758, il s'eft vendu annuellement dans le royaume, onze millions fept cent mille livres de tabac à un écu la livre, quoiqu'il n'eût coûté d'abord que vingt-fept francs le cent pefant.

La nation penfe bien différemment. Elle a accufé les adminiftrateurs, qui déterminerent le gouvernement à fe reconnoître débiteur d'une fomme fi confidérable, d'avoir immolé la fortune publique aux intérêts d'une fociété particuliere. Un écrivain qui examineroit de nos jours fi ce reproche eft ou n'eft pas fondé, pafferoit pour un homme oifif. (*) Cette difcuffion eft devenue très-inutile, depuis

---

(*) Peut-être nous permettra-t-on d'obferver, que fi les protecteurs de la compagnie avoient été moins aveuglés par leurs préventions, ils auroient procuré à la nation quelques dédommagemens pour la dette immenfe qu'il lui faifoit contracter. Rien n'étoit plus facile; il n'auroit fallu pour cela que la dépouiller du monopole odieux qui faifoit paffer le caftor du Canada dans les mains des Anglois; rendre à l'état le Sénégal dont elle ne tiroit annuellement que fept à huit cents efclaves; décharger le gouvernement & le commerce du tribut extravagant qu'il lui payoit pour la traite de Guinée; la ramener enfin à l'efprit de fon inftitution, & l'y retenir fans lui jamais permettre d'en franchir les bornes.

Ceux qui ont fuivi la marche de la compagnie, font inftruits que fon commerce fut peu de chofe dans le dernier fiecle. Des mémoires fur lefquels on peut compter, font foi que depuis 1664 jufqu'en 1684, il ne s'éleva pas en totalité au deffus de neuf millions cinq cent mille livres. Ses progrès furent peu confidérables dans la fuite, parce que la France ne fut occupée que de l'ambition de reculer fes frontieres. Il commença à prendre quelques accroiffemens après 1720 : mais ce ne fut que cinq ou fix ans après qu'il devint un objet important. On efpéroit encore davantage de fa fortune, lorfque deux guerres interrompirent ou ruinerent fes opérations.

que les vraies lumieres ſe ſont répandues. Il ſuffira de remarquer que c'eſt avec les neuf millions de rente mal-à-propos ſacrifiés par l'état, que la compagnie faiſoit face aux 8, 756, 065 livres dont elle étoit chargée ; de maniere qu'il lui reſtoit encore environ 244, 000 livres de revenu libre.

Il eſt vrai qu'elle devoit en dettes chirographaires, 74, 505, 000 liv. mais elle avoit dans ſon commerce, dans ſa caiſſe ou dans ſes recouvremens à faire 70, 733, 000 livres; ſomme preſque ſuffiſante pour balancer ſes dettes.

Son unique richeſſe conſiſtoit donc en effets mobiliers ou immobiliers, pour environ vingt millions, & dans l'eſpérance de l'extinction des rentes viageres, qui, avec le tems, devoit lui donner trois millions de revenu, dont la valeur actuelle pouvoit être aſſimilée à un capital libre de trente millions.

---

Il eſt prouvé que les ventes faites à l'Orient depuis 1726 juſques & y compris 1756, époque de la derniere guerre, n'ont monté qu'à 437, 376, 284 livres. On a gagné réguliérement de l'achat à la vente cent deux pour cent depuis 1740 juſqu'en 1756 ; deſorte qu'en ſuppoſant les bénéfices toujours les mêmes, les exportations de l'argent ont dû ſe réduire à 216, 522, 912 livres. Il ſeroit naturel de diſtraire de cette ſomme le produit des marchandiſes portées d'Europe en Aſie ; mais les troubles où la compagnie s'eſt engagée ont plus fait ſortir de métaux de la métropole, que l'exportation de ſes marchandiſes n'y en a retenu.

Si on veut examiner à combien s'eſt élevé le commerce annuel de la compagnie durant cet eſpace de tems, on trouvera qu'il n'a pas paſſé 14, 108, 912 livres. Des retours de vingt-quatre millions auroient été à peine ſuffiſans pour la ſeule conſommation du royaume, & ils auroient dû être beaucoup plus conſidérables pour pouvoir fournir aux beſoins des états voiſins.

Ces importantes conſidérations devoient fixer l'attention du gouvernement & des actionnaires, au moment où le retour de la paix permettoit à la France de reprendre le commerce des Indes. Ce moment arriva ; mais la perte de tous les établiſſemens de l'Inde ; les événemens qui l'avoient précédé, ceux qui l'avoient ſuivie, jetterent le déſeſpoir dans l'ame des actionnaires, & ce déſeſpoir enfanta cent ſyſtêmes la plupart abſurdes. On paſſoit rapidement de l'un à l'autre, ſans qu'aucun pût fixer les eſprits pleins d'incertitude & de défiance. Des momens qui devenoient tous les jours plus précieux pour agir, ſe paſſoient en reproches & en invectives ; l'aigreur étoit comme des délibérations. Perſonne ne pouvoit prévoir où tant de convulſions aboutiroient, lorſqu'un jeune négociant, d'un génie hardi & lumineux, ſe fit entendre : à ſa voix les orages ſe calment, les cœurs s'ouvrent à l'eſpérance; il n'y a qu'un avis, & c'eſt le ſien. La compagnie, que les eſprits ennemis de tout privilege excluſif déſiroit de voir abolie, & dont tant d'intérêts particuliers avoient juré la ruine, eſt maintenue, & ce qui eſt indiſpenſable on la réforme.

Indépendamment de ces propriétés, la compagnie jouiffoit de quelques droits qui lui étoient extrêmement utiles. On lui avoit accordé le commerce exclufif du café. Le bien général exigea que celui qui venoit des ifles de l'Amérique, fortît de fon privilege en 1736 : mais il lui fut accordé en dédommagement une fomme annuelle de cinquante mille francs qui lui fut toujours payée. Le privilege même du café de Moka, fut détruit en 1767, le gouvernement ayant permis l'introduction de celui qui étoit tiré du Levant. La compagnie n'obtint à ce fujet aucune indemnité.

Elle avoit éprouvé l'année précédente une privation plus fenfible. On lui avoit accordé en 1720 le droit de porter feule des efclaves dans les colonies d'Amérique. Le vice de ce fyftême ne tarda pas à fe faire fentir ; & il fut décidé que tous les négocians du royaume pourroient prendre part à ce trafic, à condition qu'ils ajouteroient une piftole par tête, aux treize livres qu'avoit accordées le tréfor royal. En fuppofant que les ifles Françoifes recevoient quinze mille noirs par an, il en réfultoit un revenu de 345,000 liv. pour la compagnie. Cet encouragement qui lui étoit donné pour un commerce qu'elle ne faifoit pas, fut fupprimé en 1767 ; mais remplacé par un équivalent moins déraifonnable.

La compagnie, au tems de fa formation, avoit obtenu une gratification de 50 livres pour chaque tonneau de marchandifes, qu'elle exporteroit, & une gratification de 75 livres pour chaque tonneau de marchandifes qu'elle importeroit. Le miniftere, en lui ôtant ce qu'elle tiroit des negres, porta la gratification de chaque tonneau d'exportation à 75 livres, & à 80 livres celle de chaque tonneau d'importation. Qu'on les évalue annuellement à fix mille tonneaux, & l'on trouvera pour la compagnie un produit de plus d'un million, en y comprenant les 50,000 livres qu'elle recevoit pour les cafés.

En confervant fes revenus, la compagnie avoit vu diminuer fes dépenfes. L'édit de 1764 avoit fait paffer la propriété des ifles de France & de Bourbon dans les mains du gouvernement, qui s'étoit impofé l'obligation de les fortifier & de les défendre. Par cet arran-

gement, la compagnie s'étoit trouvée déchargée d'une dépenſe annuelle de deux millions, ſans que le commerce excluſif dont elle jouiſſoit dans ces deux colonies eût reçu la moindre atteinte: (*)

---

(*) Avec tant de moyens de proſpérité, la compagnie languit & languira long-tems, parce qu'elle manque d'argent & de crédit. Le vuide de ſa caiſſe la met dans l'impoſſibilité de donner dans les Indes des avances au marchand qui ne fait pas travailler, & par ſon canal à l'ouvrier qui ne travaille pas ſans cet encouragement. On reſte dans l'inaction une partie de l'année ; les fonds arrivent, ils ſont diſtribués, & tout ſe reſſent de la précipitation avec laquelle on les emploie : la néceſſité d'expédier des vaiſſeaux dans un tems convenable, fait fermer les yeux ſur les vices de fabrication. Cette facilité qui décrie en Europe les ventes Françoiſes, a encore une autre cauſe. L'impoſſibilité où l'on ſe trouve à la fin de chaque traité de ſolder avec les fourniſſeurs Indiens, met indiſpenſablement dans leur dépendance, ſans qu'on en ſoit moins obligé de leur payer un intérêt de douze pour cent pour toutes les ſommes qui reſtent dues.

Ce déſordre durera juſqu'à ce que la compagnie ſoit en ſituation de laiſſer des fonds d'avance dans ſes comptoirs, & il paroît difficile, peut-être même impoſſible dans la ſituation actuelle, qu'elle ſe les procure : Sous le regne de la liberté, elle auroit pu attendre plus de zele de la part de ſes actionnaires, plus de confiance de la part du public ; mais ni le public, ni les actionnaires ne verſeront dans une entrepriſe de cette nature des fonds conſidérables ſur la foi d'une adminiſtration qui, depuis les nouvelles lettres-patentes du mois de Juin 1768, ne peut ni ſe diriger elle-même, ni ſe laiſſer diriger par ſes propriétaires ; qui néceſſairement aſſujettis à l'influence d'un commiſſaire, doit faire craindre pour l'avenir les mêmes inconvéniens qu'on a éprouvé par le paſſé. Comme tout ſon capital ſe trouve abſorbé, ou par les dettes qu'on a contractées, ou par le parti qu'on a bien ou mal pris d'aſſurer aux actionnaires une rente fixe, il ne lui reſte aucune ſureté à donner à des prêteurs. Nous n'ignorons pas qu'à la rigueur elle pourroit aliéner ce que l'extinction des rentes viageres laiſſe à ſa diſpoſition, qui, ſelon toutes les probabilités, doit s'élever annuellement à cinquante mille livres : mais nous doutons beaucoup que les propriétaires de l'argent fiſſent des prêts conſidérables ſur cet hypotheque.

Si on cherchoit à les tenter par l'appas ſéduiſant d'un fort intérêt, ils ſeroient ramenés à leur défiance naturelle par les révolutions arrivées dans le commerce, qui ne peuvent plus faire eſpérer les mêmes profits, par les obſtacles de toute nature qu'il éprouve, & qui ne permettent pas d'élever les ventes au deſſus de vingt à vingt-cinq millions, tandis qu'il faudroit les porter à trente ou trente-cinq, pour donner à la conſommation qui ſe fait dans le royaume des marchandiſes d'Aſie, & à l'exportation qui peut s'en faire au-dehors, toute l'étendue dont ces objets ſont ſuſceptibles.

Ils ſeroient encore ramenés à la défiance naturelle par l'obligation où eſt la compagnie d'approviſionner les iſles de France & de Bourbon pour acquitter les devoirs de ſon privilege, tandis que ces iſles, ſi on en excepte pour environ un million de café, n'ayant que des lettres de change ſur les tréſoriers des colonies, à donner en paiement des marchandiſes d'Europe qu'on leur apporte, il en réſulte pour la compagnie la néceſſité de faire ſucceſſivement des avances de douze ou quinze millions, & d'acquérir ſur le roi une créance que les circonſtances publiques rendent toujours incertaines, ſoit pour la nature, ſoit pour l'époque du paiement.

Un autre principe de défiance très-fondé naît de l'énormité des dépenſes auxquelles la

Avec tant de moyens apparens de profpérité, la compagnie devoit s'endetter tous les jours; parce que fes revenus & les bénéfices de fon commerce n'étoient pas fuffifans pour payer tout à la fois les dépenfes attachées à l'adminiftration de ce commerce & celles qui tiennent à la fouveraineté, dépenfes qui s'élevoient enfemble à huit millions par an. Elles pouvoient même fe porter plus loin, étant fufceptibles par leur nature de s'étendre & de s'accroître à l'infini,

---

compagnie eft affujettie. Nous ne prétendons pas dire qu'elles ne foient pas néceffaires, qu'elles ne foient pas même en général réglées avec économie : mais elles s'élevent à huit millions par an, fuivant les derniers relevés qui en ont été faits. Elles peuvent même fe porter plus loin, la compagnie étant chargée des dépenfes de fouveraineté; dépenfes qui par leur nature font fufceptibles de s'étendre & de s'accroître à l'infini, fuivant les vues du gouvernement qui eft l'unique juge de leur néceffité & de leur importance.

Ce font toutes ces circonftances qui nous font penfer, que fi le roi ne fe charge pas des dépenfes de fouveraineté; que s'il ne prend pas des arrangemens qui rendent l'approvifionnement des ifles de France & de Bourbon moins onéreux pour la compagnie; que s'il ne lui affure pas de nouveau & d'une maniere plus inviolable toute la liberté qui fait l'effence d'une entreprife de commerce. Celui de la compagnie dépérira tous les jours, & finira par s'anéantir. Ces changemens qui ne font au fond que le retour à l'ordre naturel, deviennent encore plus indifpenfables pour mettre la compagnie en état de furmonter les obftacles de toute nature qui naiffent de la fituation où elle fe trouve dans l'Inde.

Ce corps a eu pendant quelques années dans les mers d'Afie des poffeffions immenfes, que fur la foi de fes agens il croyoit une fource intariffable de richeffes. On le flattoit que, quelqu'extenfion qu'il voulût donner à fon commerce, il ne feroit plus obligé d'envoyer des métaux dans l'Orient. Il eft démontré aujourd'hui que le Candavir & les quatre cerkars qui formoient le grand territoire dont on attendoit tant de tréfors, n'ont rendu durant cinq ans qu'on les a occupés, que treize millions fept cent foixante-treize mille quatre cent foixante-fix roupies, & que leur adminiftration ou leur défenfe en ont coûté quatorze millions neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille fix cent quatre-vingt-quatre. La dépenfe a donc excédé le revenu d'un million deux cent vingt-fix mille deux cent dix-huit roupies. A quoi il faut ajouter les frais fupportés par la compagnie pour le tranfport ou le renouvellement des hommes dans ces régions éloignées, & environ 120,000 livres qu'il a fallu payer à M. de Buffy; que fes négociations appuyées par les troupes dont il avoit le commandement, avoit mis à portée d'obtenir la premiere des cinq provinces en 1752, & en 1753 les quatre autres.

Les calculs qu'on vient de voir, & dont aucun homme inftruit ne conteftera la jufteffe, font bien propres à confoler la compagnie de la perte qu'elle a faite de la grande acquifition dont nous avons parlé, & de quelques autres qui ne lui étoient pas moins à charge. Les Anglois ont profité de leur fupériorité pour la réduire au territoire qu'elle poffédoit avant 1749, ce qu'on peut regarder comme un avantage : mais ce qui eft un mal peut-être irréparable; ils ne lui ont reftitué en 1763 fes établiffemens que totalement détruits. Parcourons rapidement ces ruines, en commençant par le Malabar où elle n'avoit qu'une colonie.

l'infini, fuivant les vues politiques du gouvernement, qui eft l'unique juge de leur importance & de leur néceffité.

Dans une fituation fi fâcheufe, la compagnie ne pouvoit fe foutenir que par le fecours du gouvernement. Mais depuis quelque tems le confeil de Louis XV. paroiffoit envifager avec indifférence l'exiftence de ce grand corps. Il parut enfin un arrêt du confeil, en date du 13 Août 1769, par lequel le roi fufpendoit le privilege exclufif de la compagnie des Indes, & accordoit à tous fes fujets la liberté de naviguer & de commercer au-delà du cap de Bonne-Efpérance. Cependant en donnant cette liberté inattendue, le gouvernement crut devoir y appofer quelques conditions. L'arrêt qui ouvre cette nouvelle carriere aux armateurs particuliers, les affujettit à fe munir de paffe-ports qui doivent leur être délivrés gratuitement par les adminiftrateurs de la compagnie des Indes; il les oblige à faire leur retour dans le port de l'Orient, exclufivement à tout autre; il établit un droit d'indult fur toutes les marchandifes provenant des Indes; droit qui, par un fecond arrêt du confeil rendu le fix Septembre fuivant, fut fixé à cinq pour cent fur toutes les marchandifes des Indes & de la Chine, & à trois pour cent fur toutes celles du crû des ifles de France & de Bourbon.

L'arrêt du 13 Août, en fe bornant à fufpendre le privilege de la compagnie, fembloit conferver aux actionnaires la faculté d'en reprendre l'exercice : mais ils n'en prévirent pas la poffibilité; & ils fe déterminerent fagement à une liquidation qui pût affurer le fort de leurs créanciers, & les débris de leur fortune.

Ils offrirent au roi de lui céder tous les vaiffeaux de la compagnie, au nombre de trente; tous les magafins & les édifices qui lui appartenoient au port de l'Orient & aux Indes; la propriété de fes comptoirs & des aldées qui en dépendoient; tous fes effets de marine & de guerre; enfin huit cents efclaves qu'elle s'étoit réfervés aux ifles. Ces objets furent évalués trente millions par les actionnaires qui demanderent en même tems le paiement de 16, 500, 000 livres qui leur étoient dus par le gouvernement.

Le roi, en agréant la ceffion propofée, crut devoir en diminuer

le prix : non pas que les choses qui en faisoient l'objet n'eussent une valeur plus considérable encore dans les mains de la compagnie ; mais parce qu'en passant dans celles du gouvernement, elles devenoient pour lui une charge nouvelle. Ainsi, au lieu de 46, 500, 000 liv. demandées par les actionnaires, le prince, pour s'acquitter en totalité avec eux, créa à leur profit par son édit du mois de Janvier 1770, 1, 200, 000 livres de rentes perpétuelles au principal de trente millions.

Ce nouveau contrat servit d'hypotheque à un emprunt de douze millions en rentes viageres à dix pour cent, & par voie de lotterie, que la compagnie fit dans le mois de Février suivant. L'objet de cet emprunt étoit de faire face aux engagemens pris pour former les dernieres expéditions : mais il ne suffisoit pas encore ; & dans l'impossibilité de se procurer des fonds par la voie du crédit, les actionnaires remirent au roi, dans leur assemblée du 7 Avril 1770 toutes leurs propriétés, à l'exception du capital hypothéqué aux actions.

Les principaux objets compris dans cette nouvelle cession consistoient dans l'extinction de 4, 200, 000 livres de rentes viageres ; dans la partie du contrat de neuf millions qui excédoit le capital des actions ; dans l'hôtel de Paris ; dans les marchandises des Indes attendues en 1770 & 1771, présumées devoir s'élever à 26,000,000 liv. & enfin dans trois ou quatre millions de créances à exercer sur des débiteurs la plupart solvables, aux Indes, aux isles de France & de Bourbon, à Saint-Domingue. Les actionnaires s'engageoient en même tems à fournir au roi une somme de 14, 768, 000 livres, par la voie d'un appel qui fut fixé à 400 livres par action. Le ministere, en acceptant ces divers arrangemens, s'engagea de son côté à payer toutes les rentes perpétuelles & viageres constituées par la compagnie ; tous les autres engagemens, qui montoient à environ quarante-cinq millions ; toutes les pensions & demi-soldes qu'elle avoit accordées, & qui formoient un objet annuel de quatre-vingt mille francs ; enfin à supporter tous les frais & tous les risques d'une liquidation qui, nécessairement, devoit durer plusieurs années.

Le roi, en même tems porta à 2500 livres, produisant 125 livres de rente, le capital de l'action, qui par l'édit du mois d'Août 1764, avoit été fixé à 1600 livres de principal, produisant une rente de 80 livres. La nouvelle rente de 125 livres fut assujettie à la retenue du dixieme; & il fut décidé que le produit de ce dixieme seroit employé annuellement au remboursement des actions par la voie du sort, sur le pied de leur capital de 2500 livres; de maniere que la rente des actions remboursées accroîtroit le fond d'amortissement jusqu'au parfait remboursement de la totalité des actions.

Ces conditions respectives se trouvent consignées dans un arrêt du conseil, du 8 Avril 1770, portant homologation de la délibération prise la veille dans l'assemblée générale des actionnaires, & revêtu de lettres-patentes en date du 22 du même mois. Au moyen de ces arrangemens, l'appel a été fourni, le tirage pour le remboursement des actions au nombre de deux cent vingt, a été fait chaque année, & les dettes chyrographaires de la compagnie ont été fidélement acquittées à leur échéance.

Il est difficile, d'après ces détails, de se former une idée précise de la maniere d'être actuelle de la compagnie des Indes, & de l'état légal du commerce qu'elle exerçoit. Cette compagnie, aujourd'hui sans possessions, sans mouvement, sans objet, ne peut pourtant pas être regardée comme absolument détruite; puisque les actionnaires se sont réservés en commun le capital hypothéqué de leurs actions, & qu'ils ont une caisse particuliere & des députés pour veiller à leurs intérêts. D'un autre côté, le privilege a été suspendu, mais il n'a été que suspendu; & il n'est point compris au nombre des objets cédés au roi par la compagnie. La loi qui l'a établie subsiste encore; les vaisseaux qui partent pour les mers des Indes ne peuvent s'expédier qu'à la faveur d'une permission délivrée au nom de la compagnie. Ainsi la liberté accordée n'est qu'une liberté précaire; & si les actionnaires demandoient à reprendre leur commerce, en offrant des fonds suffisans pour en assurer l'exploitation, ils en auroient incontestablement le droit, sans qu'il fût besoin d'une loi nouvelle. Mais, à l'exception de ce droit appa-

rent, qui dans le fait eſt comme non-exiſtant, par l'impuiſſance où ſont les actionnaires de l'exercer, tous leurs autres droits, toutes leurs propriétés, tous leus comptoirs, ont paſſé dans les mains du gouvernement. Parcourons rapidement ces poſſeſſions, en commençant par le Malabar.



## CHAPITRE LXXXV.

*Situation actuelle des François à la côte du Malabar.*

ENTRE le Canara & le Calicut, eſt une contrée qui a dix-huit lieues d'étendue ſur la côte, & ſept ou huit au plus dans les terres. Le pays, extrêmement inégal, eſt couvert de poivriers & de cocotiers. Il eſt partagé en pluſieurs petits diſtricts, ſoumis à des ſeigneurs Indiens, tous vaſſaux de la maiſon de Colaſtry. Le chef de cette famille bramine doit borner ſon attention à ce qui peut intéreſſer le culte des dieux. Il ſeroit au-deſſous de lui de ſe livrer à des ſoins profanes, & c'eſt ſon plus proche parent qui tient les rênes du gouvernement. L'état eſt partagé en deux provinces. Dans la plus conſidérable, nommée l'Irouvenate, on voit le comptoir Anglois de Tallichery, & le comptoir Hollandois de Cananor. Ces deux nations s'en partagent le poivre, de maniere que la premiere en tire ordinairement quinze cent mille livres peſant, & qu'il n'en reſte guere que cinq cent mille pour ſa rivale.

C'eſt dans la ſeconde province, appellée Cartenate, & qui n'a que cinq lieues de côte, que les François furent appellés en 1722. On avoit en vue de s'en ſervir contre les Anglois; mais un accommodement ayant rendu leur ſecours inutile, ils ſe virent forcés d'abandonner un poſte qui leur donnoit des eſpérances. Le reſſentiment & l'ambition les ramenerent en plus grand nombre en 1725, & ils s'établirent, l'épée à la main, ſur l'embouchure de la riviere de Mahé. Cet acte de violence n'empêcha pas qu'ils n'obtinſſent du ſeul prince qui régiſſoit ce canton, le commerce excluſif du poivre.

Une faveur si utile donna naissance à une colonie, composée de six mille Indiens. Ils cultivoient 6350 cocotiers, 3967 arequiers, & 7762 poivriers. Tel étoit cet établissement, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres en 1760.

L'esprit de destruction qu'ils avoient porté dans leurs autres conquêtes, les suivit à Mahé. Leur projet étoit de démolir les maisons, & de disperser les habitans. Le souverain du pays réussit à les faire changer de résolution. Tout fut sauvé, excepté les fortifications. En rentrant dans leur comptoir, les François ont trouvé les choses telles à-peu-près qu'ils les avoient laissées. Il leur convient d'assurer leur état; il leur convient de l'améliorer.

Mahé est dominé par des hauteurs, sur lesquelles on avoit élevé cinq forts qui n'existent plus. C'étoit beaucoup trop d'ouvrages; mais il est indispensable de prendre quelques précautions. On ne doit pas rester perpétuellement exposé à l'inquiétude des Naïrs, qui ont été autrefois tentés de piller, de détruire la colonie, & qui pourroient bien encore avoir la même intention, pour se jeter dans les bras des Anglois de Tallichery, qui ne sont éloignés que de trois milles.

Indépendamment des postes que la sureté de l'intérieur exige, il est nécessaire de fortifier l'entrée de la riviere. Depuis que les Marattes ont acquis des ports, ils infestent la mer Malabare par leurs pirateries. Ces brigands tentent même des descentes, partout où ils comptent faire du butin. Mahé ne seroit pas à l'abri de leurs entreprises, s'il y avoit de l'argent ou des marchandises sans défense qui pussent exciter leur cupidité.

Les François se dédommageroient aisément des dépenses qui auroient été faites, s'ils conduisoient leur commerce avec activité & intelligence. Leur comptoir est le mieux placé de tous pour l'achat du poivre. Le pays leur en fourniroit deux millions cinq cent mille livres pesant. Ce que l'Europe ne consommeroit pas, ils l'envoieroient à la Chine, dans la mer Rouge, & dans le Bengale. La livre de poivre ne leur reviendroit qu'à douze sols, & ils nous la vendroient vingt-cinq ou trente.

Ce bénéfice, considérable par lui-même, seroit grossi par celui qu'on pourroit faire sur les marchandises d'Europe qu'on porteroit à Mahé. Les spéculateurs auxquels ce comptoir est le mieux connu, jugent qu'il sera aisé d'y débiter annuellement quatre cents milliers de fer, deux cents milliers de plomb, vingt-cinq milliers de cuivre, deux mille fusils, vingt mille livres de poudre, cinquante ancres ou grappins, cinquante balles de drap, cinquante mille aunes de toile à voile, une assez grande quantité de vif-argent, & environ deux cents barriques de vin ou d'eau-de-vie, pour les François établis dans la colonie, ou pour les Anglois qui sont au voisinage. Ces objets réunis produiront au moins 384, 000 livres, dont 153, 600 livres seront gain, en supposant un bénéfice de quarante pour cent. Un autre avantage de cette circulation, c'est qu'elle entretiendra toujours dans ce comptoir des fonds, qui le mettront en état de se procurer les productions du pays dans les saisons de l'année où elles sont à meilleur marché.

Le plus grand obstacle que le commerce peut trouver, c'est la douane établie dans la colonie. La moitié de cet impôt gênant appartient au souverain du pays, & a toujours été un principe de dissention. Les Anglois de Tallichery qui éprouvoient le même dégoût, ont réussi à se procurer de la tranquillité. On pourroit, comme eux, se rédimer de cette contrainte, par une rente fixe & équivalente. Mais pour y déterminer le prince, il faudroit commencer par lui payer les sommes qu'il a prêtées, & ne lui plus refuser le tribut auquel on s'est engagé, pour vivre paisiblement sur ses possessions. Il n'est pas si aisé de disposer favorablement les choses dans le Bengale.



## CHAPITRE LXXXVI.

*Situation actuelle des François dans le Bengale.*

LA France s'est obligée par le traité de 1763, à ne point ériger de fortifications, à n'entretenir aucunes troupes dans cette riche & vaste contrée. Les Anglois, qui y exercent la souveraineté, ne permettront jamais qu'on s'écarte de la loi qu'ils ont imposée. Ainsi Chandernagor, qui avant la derniere guerre comptoit soixante mille ames, & qui n'en a maintenant que vingt-quatre mille, est, & sera toujours un lieu entiérement ouvert.

A ce malheur d'une situation précaire, se joignent des vexations de tous les genres. Peu content des préférences que lui assure une autorité sans bornes, l'Anglois s'est porté à des excès crians. Il a insulté les loges des François; il leur a enlevé les ouvriers qui lui convenoient; il a déchiré sur le métier même, les toiles qui leur étoient destinées; il a voulu que les manufactures ne travaillassent que pour lui, durant les trois mois les plus favorables; il a ordonné que ses cargaisons seroient choisies & complettées, avant qu'on pût rien détourner des atteliers. Le projet imaginé par les François & les Hollandois réunis, de faire un dénombrement exact des tisserands, & de se contenter ensemble de la moitié, tandis que l'Anglois jouiroit seul du reste, a été regardé comme un outrage. Ce peuple dominateur a poussé ses prétentions jusqu'à vouloir que ses facteurs pussent acheter dans Chandernagor même; & il a fallu se soumettre à cette dure loi, pour ne se pas voir exclu des marchés de tout le Bengale. En un mot, il a tellement abusé de l'injuste droit de la victoire, que les philosophes pourroient être tentés de faire des vœux pour la ruine de sa liberté, si les peuples n'étoient pas cent fois plus oppresseurs & plus cruels encore sous

le gouvernement d'un feul homme, que dans les poffeffions d'un gouvernement tempéré par l'influence de la multitude. (*)

Tout le tems que les chofes refteront fur le pied où elles font dans cette opulente partie de l'Afie, les François y éprouveront perpétuellement des dégoûts, des humiliations, fans qu'il en puiffe réfulter aucun avantage folide & permanent pour leur commerce. On fortiroit de cet état d'opprobre, fi l'on pouvoit échanger Chandernagor pour Chatigam.

Chatigam eft fitué fur les confins d'Arrakan. Les Portugais, qui dans le tems de leur profpérité, cherchoient à occuper tous les poftes importans de l'Inde, y formerent un grand établiffement. Ceux qui s'y étoient fixés, fecouerent le joug de leur patrie, après qu'elle fut paffée fous la domination Efpagnole, & fe firent corfaires plutôt que d'être efclaves. Ils défolerent long-tems par leurs brigandages les côtes & les mers voifines. A la fin, les Mogols les attaquerent, & éleverent fur leurs ruines une colonie affez puiffante, pour empêcher les irruptions que les peuples d'Arrakan & du Pégu auroient pu être tentés de faire dans le Bengale. Cette place rentra alors dans l'obfcurité, & n'en eft fortie qu'en 1758, lorfque les Anglois s'y font établis.

Le climat en eft fain, les eaux excellentes, & les vivres abondans : l'abord y eft facile, & l'ancrage sûr. Le continent & l'ifle de Sandiva lui forment un affez bon port. Les rivieres de Barrempocter

(*) Les moyens que les agens de la compagnie de France mettent en ufage pour lutter contre tant de difficultés, font affurément très-fages ; ils ont réformé les marchands Indiens avec lefquels on contractoit à des conditions énormes, & leur ont fubftitué des hommes de confiance qui fourniffent les marchandifes aux prix des manufactures, moyennant une commiffion de trois pour cent. Ils ont affuré au corps dont ils conduifent les affaires, les toiles qui fe fabriquent dans Chandernagor même, & qui étoient autrefois abandonnées aux particuliers, quoique ce fût un objet de grande importance. Enfin ils ont cherché à diminuer les vexations, & à remplir les ordres qui leurs venoient d'Europe, en achetant, des chefs même des comptoirs Anglois, une partie de ce qui devoit entrer dans leurs envois. Malgré les précautions, les cargaifons qui arrivent en France font cheres, foibles, tardives, de mauvaife qualité ; il faut que la compagnie abandonne le Bengale, ou qu'elle y périffe, à moins qu'elle n'échange Chandernagor contre Chatigam.

poĉter & de l'Ecki, qui ſont des bras du Gange, ou qui du moins y communiquent, rendent faciles ſes opérations de commerce. Si Chatigam eſt plus éloigné de Patna, de Caſſimbazar, de quelques autres marchés, que les colonies Européennes de la riviere d'Ougly, elle eſt plus proche de Jougdia, de Daca, de toutes les manufactures du bas fleuve. Il eſt indifférent que les grands vaiſſeaux puiſſent ou ne puiſſent pas entrer de ce côté-là dans le Gange, puiſque la navigation intérieure ne ſe fait jamais qu'avec des bateaux.

Quoique la connoiſſance de ces avantages, eût déterminé l'Angleterre à s'emparer de Chatigam, nous penſons qu'à la derniere paix, elle l'auroit cédé aux François, pour être débarraſſée de leur voiſinage dans les lieux pour leſquels l'habitude lui avoit donné plus d'attachement. Nous préſumons même qu'elle ſe feroit déſiſtée pour Chatigam, des conditions qui font de Chandernagor un lieu tout-à-fait ouvert, & qui impriment ſur ſes poſſeſſeurs un opprobre plus nuiſible qu'on ne croit aux ſpéculations de commerce. C'eſt une profeſſion libre. La mer, les voyages, les riſques, & les viciſſitudes de la fortune, tout lui inſpire l'amour de l'indépendance. C'eſt-là ſon ame & ſa vie : dans les entraves, elle languit, elle meurt.

L'occaſion eſt peut-être favorable, pour s'occuper de l'échange que nous indiquons. Quelques tremblemens de terre qui ont renverſé les fortifications que les Anglois avoient commencé à élever, paroiſſoient les avoir dégoûtés d'un lieu pour lequel ils avoient montré de la prédileĉtion. Cet inconvénient eſt encore préférable pour les François, à celui d'une ville ſans force. Il vaut mieux avoir à lutter contre la nature que contre les hommes, & s'expoſer aux ſecouſſes de la terre qu'aux inſultes des nations. Heureuſement les François gênés dans le Bengale, trouvent quelques dédommagemens dans une ſituation plus avantageuſe au Coromandel.



## CHAPITRE LXXXVII.

*Situation actuelle des François à la côte du Coromandel.*

AU nord de cette immenſe côte, la France occupe Yanon, dans la province de Ragimendry. Ce comptoir ſans territoire, ſitué à neuf milles de l'embouchure de la riviere d'Ingerom, fut autrefois floriſſant. De fauſſes vues le firent négliger vers l'an 1748. Cependant on y pourroit acheter pour quatre à cinq cent mille livres de marchandiſes, parce que la fabrication des bonnes & belles toiles eſt conſidérable dans le voiſinage. Quelques expériences heureuſes, prouvent qu'on y peut trouver un débouché avantageux pour les draps d'Europe. Le commerce y ſeroit plus lucratif, ſi l'on n'étoit obligé d'en partager le bénéfice avec les Anglois, qui ont un petit établiſſement à deux milles ſeulement de celui des François.

Cette concurrence eſt bien plus funeſte encore à Mazulipatam. La France réduite, dans cette ville qui reçut autrefois ſes loix, à la loge qu'elle y occupoit avant 1749, ne peut pas ſoutenir l'égalité contre la Grande-Bretagne, à laquelle il faut payer des droits d'entrée & de ſortie, & qui obtient d'ailleurs dans le commerce toute la faveur qu'entraîne la ſouveraineté. Auſſi toutes les ſpéculations des François ſe bornent-elles à l'achat de quelques mouchoirs fins, de quelques autres toiles, pour la valeur de 150,000 liv. Il faut ſe former une autre idée de Karical.

Cette ville ſituée dans le royaume de Tanjaour, ſur une des branches du Colram, qui peut recevoir des bâtimens de 150 tonneaux, fut cédée en 1738 à la compagnie, par un roi détrôné qui cherchoit de l'appui par-tout. Ses affaires s'étant rétablies avant que ſes engagemens euſſent été remplis, il rétracta le don qu'il avoit fait. Un nabab attaqua la place avec ſon armée, & la remit en 1739 aux François, dont il étoit ami. Dans ces circonſtances, le prince ingrat & perfide fut étranglé par les intrigues de ſes oncles;

& son successeur, qui avoit hérité de ses ennemis comme de son trône, voulut se concilier une nation puissante, en la confirmant dans sa possession. Les Anglois s'étant rendus maîtres de la place en 1760, en firent sauter les fortifications. Elle fut depuis restituée aux François, qui y rentrerent en 1765.

Dans l'état actuel, Karical est un lieu ouvert, qui peut avoir quinze mille habitans, la plupart occupés à fabriquer des mouchoirs communs, & des toiles propres à l'usage des naturels du pays. Son territoire, considérablement augmenté par les concessions qu'avoit faites en 1749 le roi de Tanjaour, est redevenu ce qu'il étoit dans les premiers tems, de deux lieues de long sur une dans sa plus grande largeur. De quinze aldées qui le couvrent, la seule digne d'attention, se nomme Tiranoulé-Rayenpatnam : elle n'a pas moins de vingt-cinq mille ames. On y fabrique, on y peint des perses médiocrement fines, mais convenables pour Batavia & les Philippines. Les Choulias, mahométans, ont de petits bâtimens, avec lesquels ils font le commerce de Ceilan, & le cabotage.

La France peut tirer tous les ans de cette possession, deux cents balles de toiles ou de mouchoirs propres pour l'Europe, & beaucoup de riz pour l'approvisionnement de ses autres colonies.

Toutes les marchandises achetées à Karical, à Yanon, à Mazulipatam, sont portées à Pondichery, chef-lieu de tous les établissemens François dans l'Inde.

Cette ville, dont les commencemens furent si foibles, acquit avec le tems, de la grandeur, de la puissance, & un nom fameux. Ses rues, la plupart fort larges, & toutes tirées au cordeau, étoient bordées de deux rangs d'arbres, qui donnoient de la fraîcheur, même au milieu du jour. Une mosquée, deux pagodes, deux églises, & le gouvernement, regardé comme le plus magnifique édifice de l'Orient, étoient des monumens publics dignes d'attention. On avoit construit en 1704 une petite citadelle, qui étoit devenue inutile, depuis qu'il avoit été permis de bâtir des maisons tout autour. Pour remplacer ce moyen de défense, trois côtés de la place avoient été fortifiés par un rempart, un fossé, des bastions, & un

glacis imparfait dans quelques endroits. La rade étoit défendue par des batteries, judicieusement placées.

La ville, dans une circonférence d'une grande lieue, contenoit soixante-dix mille habitans. Quatre mille étoient Européens, Métis ou Topasses. Il y avoit au plus dix mille mahométans; le reste étoit des Indiens, dont quinze mille étoient chrétiens, & les autres, de dix-sept ou dix-huit castes différentes. Trois aldées dépendantes de la place, pouvoient avoir dix mille ames.

Tel étoit l'état de la colonie, lorsque les Anglois s'en rendirent les maîtres dans les premiers jours de 1761, la détruisirent de fond en comble, & en chasserent tous les habitans. D'autres examineront peut-être, si le droit barbare de la guerre pouvoit justifier toutes ces horreurs. Nous détournerons les yeux de tant de cruautés commises par un peuple libre, magnanime, éclairé, pour ne parler que de la résolution que la France a prise de rétablir Pondichery, & d'en faire de nouveau le centre de son commerce. Tout justifie la sagesse de ce choix.

La ville privée de port, comme toutes celles qui ont été bâties sur la côte du Coromandel, a sur les autres l'avantage d'une rade beaucoup plus commode. Les vaisseaux peuvent mouiller près du rivage, sous la protection du canon des fortifications. Son territoire qui a trois lieues de long sur une de large, n'est qu'un sable stérile sur le bord de la mer; mais dans sa plus grande partie, il est propre à la culture du riz, des légumes, & d'une racine nommée chaya, qui fait les couleurs. Deux foibles rivieres qui traversent le pays, inutiles à la navigation, ont des eaux excellentes pour les teintures, pour le bleu singuliérement. A trois milles au nord-est de la place, s'éleve cent toises au dessus de la mer, un côteau, qui sert de guide aux navigateurs à sept ou huit lieues de distance, avantage inestimable sur une côte généralement trop basse. A l'extrémité de cette hauteur, est un vaste étang creusé depuis plusieurs siecles, & qui après avoir rafraîchi & fertilisé un grand territoire, vient arroser les environs de Pondichery. Enfin, la colonie est favorablement située, pour recevoir les vivres & les marchandises du Carnate, du Mayssour, & du Tanjaour.

Tels ſont les puiſſans motifs qui ont déterminé la France à la réédification de Pondichery. Auſſi-tôt que ſes agens parurent le 11 d'Avril 1765, on vit accourir les infortunés Indiens, que la guerre, la dévaſtation & la politique, avoient diſperſés. Au commencement de 1770, il s'en trouvoit vingt-ſept mille qui avoient relevé les ruines de leurs anciennes habitations. Le préjugé où ils ſont élevés, qu'on ne peut être heureux qu'en mourant dans le lieu où l'on a reçu le jour; ce préjugé ſi doux à conſerver, ſi utile à nourrir, ne permet pas de douter qu'ils ne reviennent tous, auſſitôt que la ville ſera fermée. Les tiſſerands, les teinturiers, les peintres, les marchands, ceux qui ont quelque choſe à perdre, n'attendent que cette ſureté pour ſuivre leur inclination.

Dans l'état actuel, les comptoirs François dans l'Inde coûtent beaucoup & rendent peu. Malheureuſement on n'eſt pas dédommagé par les iſles de Bourbon & de France, qui ne ſont pas arrivées au dégré de proſpérité qu'on devoit attendre.



## CHAPITRE LXXXVIII.

*Situation actuelle des François à l'iſle de France.*

LA derniere des deux iſles, devenue célebre, occupa plus longtems l'imagination que l'induſtrie de ſes poſſeſſeurs. Ils s'épuiſerent en conjectures, ſur l'uſage qu'on en pouvoit faire.

Les uns vouloient qu'elle fût un entrepôt, où viendroient aboutir toutes les marchandiſes qu'on tireroit des Indes. Elles devoient y être portées ſur des bâtimens du pays, & verſées enſuite dans des vaiſſeaux François, qui ne pouſſeroient jamais leur navigation plus loin. Cet arrangement offroit le double avantage; & de l'économie, puiſque la ſolde & la nourriture des matelots Indiens ne coûtent que peu; & de la conſervation des équipages Européens, ſouvent détruits par la longueur des voyages, plus ſouvent encore par l'intempérie du climat, ſur-tout dans le Bengale & dans l'Arabie. Ce

ſyſtême, auquel on auroit dû peut-être s'arrêter, fut regardé comme impraticable, à cauſe de la néceſſité ſuppoſée de promener dans les mers d'Aſie un pavillon formidable, pour prévenir ou pour réprimer les vexations qui ſouvent y ſont à craindre.

Une nouvelle combinaiſon occupa les eſprits. On conjectura qu'il pourroit être utile d'ouvrir aux habitans de l'iſle de France, le commerce des Indes, qui leur avoit été d'abord interdit. Les défenſeurs de cette opinion, ſoutenoient qu'une pareille liberté ſeroit une ſource féconde de richeſſes pour la colonie, & par conſéquent pour la métropole. Ils pouvoient avoir raiſon, mais les expériences ne furent pas heureuſes; & ſans examiner ſi cette innovation avoit ou n'avoit pas été judicieuſement conduite, l'iſle fut fixée à l'état d'un établiſſement purement agricole.

Ce nouvel ordre de choſes occaſionna de nouvelles fautes. On fit paſſer d'Europe dans la colonie, des hommes qui n'avoient ni le goût ni l'habitude du travail. Les terrains furent diſtribués au haſard, & ſans diſtinguer ce qui devoit être défriché de ce qui ne le devoit pas être. Des avances furent faites au cultivateur, non en proportion de ſon induſtrie, mais de la protection qu'il avoit ſu ſe ménager dans l'adminiſtration. La compagnie qui gagnoit cent pour cent ſur les marchandiſes qu'elle tiroit d'Europe, & cinquante pour cent ſur celles qui lui venoient de l'Inde, exigea que les productions du pays fuſſent livrées à vil prix dans ſes magaſins. La tyrannie des corvées, ſans objet & ſans meſure, aggrava les excès du monopole. Pour comble de malheur, le corps qui avoit concentré dans ſes mains tous les pouvoirs, manqua aux engagemens qu'il avoit pris avec ſes ſujets, ou ſi l'on veut avec ſes eſclaves.

Sous un pareil gouvernement toute eſpece de bien étoit impoſſible. Rien ne marchoit d'un pas ferme & ſoutenu. Le coton, l'indigo, le ſucre, le rocou, le poivre, le thé, le cacao : tout fut eſſayé, mais avec cette légéreté qui ne permet aucun ſuccès. En courant après des chimeres, on négligea les cultures eſſentielles. Quoiqu'il y eût en 1765 dans la colonie 1469 blancs, non compris les troupes; 587 Indiens ou negres libres; 11881 eſclaves;

ſes productions ne s'élevoient pas au deſſus de 320650 livres peſant de bled, de 474030 livres de riz, de 1570040 livres de maïs, de 142700 livres de haricots, de 135500 livres d'avoine. Les obſervateurs qui voyoient l'agriculture de l'iſle de France, ne la trouvoient pas fort différente de celle qu'ils avoient apperçue parmi les ſauvages.

Depuis que cette iſle eſt entre les mains du gouvernement, il s'y eſt fait quelques changemens utiles. La culture du café établie depuis long-tems à Bourbon y a été introduite. C'eſt avec un tel ſuccès qu'on ne déſeſpere pas d'y en recueillir un jour ſix à ſept millions de livres, ſi le tems & une adminiſtration éclairée y réuniſſent jamais les moyens d'exploitation, ſans leſquels il eſt impoſſible qu'aucune colonie puiſſe proſpérer. A cet eſpoir s'en eſt joint un autre depuis peu.

Perſonne n'ignore que les Hollandois s'enrichiſſent depuis deux ſiecles par la vente du girofle & de la muſcade. Pour s'en approprier le commerce excluſif, ils ont mis aux fers ou exterminé le peuple qui poſſédoit ces épiceries. Dans la crainte même d'en voir diminuer le prix dans leurs propres mains, ils ont extirpé la plupart des arbres, & ſouvent brûlé le fruit de ceux qu'ils ont conſervés. Cette avidité cruelle, dont les nations ſe ſont ſi ſouvent indignées, révoltoit ſinguliérement M. Poivre, qui avoit parcouru l'Aſie en naturaliſte & en philoſophe. Il a profité de l'autorité qui lui étoit confiée à l'iſle de France, pour faire chercher dans les parties les moins fréquentées des Moluques, ce que l'avarice avoit dérobé juſqu'ici à l'activité. Le ſuccès a couronné les travaux des navigateurs hardis & intelligens, dans leſquels il avoit placé ſa confiance,

Le 24 Juin 1770 il a été porté dans l'iſle de France quatre cents plants de muſcadier; dix mille noix muſcades, ou germées ou propres à germer; ſoixante-dix plants de girofliers; une caiſſe de baies de girofle, dont quelques-unes étoient germées & hors de terre.

Ces richeſſes ont été diſtribuées aux colons, pour eſſayer tous les terrains, toutes les expoſitions. La plupart des plantes ont péri,

& il eſt vraiſemblable que les autres ne porteront point de fruit. Mais quoi qu'il arrive, l'iſle de France devra être toujours regardée comme le plus heureux préſent de la nature, pour une nation qui voudra faire le commerce de l'Aſie.

Elle eſt ſituée dans les mers d'Afrique, mais à l'entrée de l'Océan Indien. Un peu écartée de la route ordinaire, elle en eſt plus ſure du ſecret de ſes armemens. Ceux qui la deſireroient plus près de notre continent, ne voient pas, qu'il ſeroit alors impoſſible de ſe porter en un mois au Malabar, au Coromandel, & en deux mois au plus dans les golfes les plus éloignés; avantage ineſtimable pour un peuple qui n'a aucun port dans l'Inde. La poſition de cette iſle, ſituée à la hauteur des côtes arides & brûlantes de l'Afrique, ne l'empêche pas d'être tempérée & ſaine. Le ſol, quoique pierreux, eſt aſſez fertile. L'expérience a prouvé qu'il pouvoit donner la plupart des choſes néceſſaires aux beſoins, aux délices même de la vie. Ce qui pourroit lui manquer ſera fourni par Madagaſcar, qui a des vivres abondans, & par Bourbon, où des mœurs encore ſimples ont maintenu le goût de l'agriculture. Le fer qu'on ne trouveroit pas dans ces deux iſles, elle le tire de ſes propres mines.

## CHAPITRE LXXXIX.

*Il convient à la cour de Verſailles de fortifier l'Iſle-de-France & Pondichery, ſi elle veut prendre part au commerce des Indes.*

LA Grande-Bretagne voit d'un œil chagrin dans les mains de ſes rivaux, une poſſeſſion où l'on peut préparer la ruine de ſes proſpérités d'Aſie. Dès les premieres hoſtilités entre les deux nations, elle dirigera ſurement tous ſes efforts contre une colonie qui menace la ſource de ſes plus riches tréſors. Quel malheur pour la France ſi elle s'en laiſſoit dépouiller!

Cependant que ne faut-il pas craindre, quand on voit que juſqu'ici il n'y a point eu de projet fixe pour fortifier cette iſle; que les

les moyens ont toujours manqué, ou qu'ils ont été mal employés; que d'année en année, le ministere de Louis XV. a attendu, pour prendre un parti, les dépêches des administrateurs, comme l'on attend le retour d'un courrier de la frontiere. Loin de pouvoir penser que les assaillans trouveroient une résistance insurmontable, on est réduit à craindre qu'ils ne fissent réussir leur projet par les seuls moyens que l'Inde peut leur fournir, sans aucun secours d'Europe.

Il est tems de tout dire. Quand on parcourt les côtes de l'Isle-de-France, on est tout étonné de la trouver accessible pour des bateaux dans tous les points de sa circonférence. Malgré les récifs qui l'environnent, il y a plusieurs baies où un débarquement de troupes peut être exécuté de vive force sous la protection du feu des vaisseaux.

Dans les parties de l'isle où les navires sont obligés de se tenir le plus au large, les récifs laissent entr'eux & la terre une mer calme & tranquille, où des bateaux peuvent manœuvrer la nuit sans le plus petit risque.

Si dans certains endroits il se trouve entre les récifs & la terre trop peu d'eau pour que les bateaux y abordent, le débarquement se fait alors avec de l'eau jusqu'à mi-jambe. Le calme qui regne entre la terre & les récifs, ne laisse rien à craindre à l'assaillant dans une telle manœuvre. La retraite n'en est que plus sure en cas de résistance, & les bateaux que plus en sureté pendant l'opération.

Telle est, sans exception, l'idée qu'il faut se former de l'Isle-de-France; parce que s'il se trouve une pointe où un bateau ne puisse pas aborder, l'obstacle cesse à vingt toises à droite ou à gauche. Ainsi l'ennemi ne fera jamais un débarquement de vive force, que par ignorance ou par présomption. Dans l'impossibilité où seront les défenseurs de garder toute une circonférence de quarante lieues, il aura toujours un lieu pour y débarquer sans obstacle.

Durant la derniere guerre, on avoit élevé autour de l'isle des batteries, dont les feux directs sur la mer n'avoient pour objet, que de tirer sur les vaisseaux mouillés au large, ou passant à la voile.

Des ingénieurs plus éclairés, ont reconnu que ces batteries élevées à grands frais, partageroient inutilement les forces, demeureroient elles-mêmes sans défense comme sans utilité, & qu'elles ne résisteroient pas au feu des vaisseaux que les meilleures fortifications ne peuvent soutenir. On a pris le parti de les abandonner, mais sans leur rien substituer.

Le port du nord-ouest est le chef-lieu de l'isle, & doit être le principal objet de l'ennemi dans ses dispositions d'attaque. La nature du terrain ne permet pas de le fortifier assez, pour qu'il puisse soutenir un siege. Il faudroit le mettre à l'abri d'un coup de main, & fortifier dans l'intérieur du pays un point intermédiaire, d'où l'on pût porter rapidement par des communications bien ménagées, les forces de la colonie par-tout où elles pourroient être nécessaires.

Avec un tel établissement pour derniere ressource, il faudra que l'ennemi livre cent combats pour s'emparer de l'isle. Il n'en viendra pas même à bout, si les chemins ouverts au milieu des bois pour aller du centre à la circonférence, ont été pratiqués avec un tel art, qu'en donnant toute facilité aux défenseurs pour se porter au rivage, ils aient réservé à l'ennemi les difficultés pour pénétrer au centre. La nature du pays en fournit les moyens : par-tout elle offre des ravins qu'il faut passer, des montagnes qu'il faut tourner. Il est aisé de saisir les points favorables.

Cependant il y a un rapport si nécessaire & si absolu entre l'Isle-de-France & Pondichery, que ces deux possessions sont absolument dépendantes l'une de l'autre ; car sans l'Isle-de-France, il n'y a point de protection pour les établissemens de l'Inde ; & sans Pondichery, l'Isle-de-France sera exposée à l'invasion des Anglois par l'Asie comme par l'Europe.

L'Isle-de-France & Pondichery, considérés dans leurs rapports nécessaires, feront leur sureté respective. Pondichery protégera l'Isle-de-France par sa rivalité avec Madras, que les Anglois seront toujours obligés de couvrir de leurs forces de terre & de mer ; & réciproquement l'Isle-de-France sera toujours prête à porter du secours à Pondichery, ou à agir offensivement selon les circonstances.

D'après ces principes, rien de si pressé que de mettre Pondichery en état de défense. Depuis 1764, les intérêts particuliers qui croisent l'intérêt général, ont laissé à déterminer à quel plan de fortifications il falloit s'arrêter sur cette place importante. On a déjà dépensé des fonds assez considérables pour cet objet, & ils l'ont été inutilement, parce qu'ils ont été successivement employés à des systêmes contraires. Il seroit superflu de s'appesantir sur les inconvéniens de ces éternelles irrésolutions.

## CHAPITRE XC.

*Les François solidement établis dans l'Inde sortiront de l'état d'oppression où les tiennent les Anglois.*

Lorsque l'Isle-de-France & Pondichery seront arrivés au point de force où il convient de les porter, on pourra s'occuper sérieusement du commerce qui a cessé d'exister au moment où il est devenu libre. A la vérité, les expéditions pour la Chine ont continué, les expéditions pour les isles de France & de Bourbon se sont même multipliées : mais à l'exception d'un ou deux armemens qui tiennent à des circonstances particulieres, aucun négociant raisonnable n'a envoyé ses fonds au Malabar, au Coromandel, au Bengale ; & le petit nombre des armateurs inconsidérés qui ont osé le tenter, ont péri misérablement. Il en devoit être ainsi, sans qu'on en puisse rien conclure en faveur des privileges exclusifs.

On peut se souvenir que la destruction de la compagnie, qui seroit arrivée d'elle-même, fut précipitée par la cupidité & par la haine. La politique, qui n'avoit aucune part à la révolution, n'avoit pas préparé d'avance l'action du commerce public, qui devoit remplacer le privilege exclusif. Ce passage subit ne pouvoit être suivi d'aucun succès. Avant d'essayer de ce nouveau régime, il auroit fallu substituer insensiblement & par degrés, les négocians particuliers à la compagnie. Il auroit fallu les mettre à portée d'ac-

quérir des connoiſſances poſitives ſur les différentes branches d'un commerce juſqu'alors inconnu pour eux. Il auroit fallu leur laiſſer le tems de former des liaiſons dans les comptoirs. Il auroit fallu les favoriſer, & pour ainſi dire les conduire dans les premieres expéditions.

Diſons plus. Toutes ces précautions n'auroient pas encore ſuffi, pour aſſurer les opérations des négocians François dans l'Inde. Il étoit impoſſible de lutter avec ſuccès contre l'Anglois, qui, maître de tout & par-tout, auroit pour les faire échouer, les facilités que donne la puiſſance, & les principes relâchés qu'inſpire la proſpérité. Ainſi, de quelque maniere & ſous quelque forme que le commerce de France fût exploité, c'étoit une ſuite néceſſaire de la ſituation des choſes, qu'il éprouvât les plus grands malheurs. Les contrariétés ſeroient moindres, ſans doute, ſi la cour de Verſailles mettoit ſes établiſſemens de l'Inde en état d'accorder une protection que le ſouverain doit à ſes ſujets, dans toute l'étendue de ſa domination. Elles ſeroient encore moindres, ſi le miniſtere Britannique veilloit à l'exécution des traités avec la fermeté qu'exige la juſtice. Mais il n'y a que le rétabliſſement de la balance qui puiſſe finir efficacement une oppreſſion qui déshonore également la nation qui la ſouffre, & celle qui la permet; & cet équilibre ne peut malheureuſement s'établir que par la guerre.

Loin, & à jamais loin de nous toute idée qui tendroit à rallumer les flambeaux de la diſcorde. Que plutôt la voix de la philoſophie & de la raiſon ſe faſſe entendre des maîtres du monde. Puiſſent tous les ſouverains, après tant de ſiecles d'erreur, préférer la vertueuſe gloire de faire un petit nombre d'heureux, à l'ambition frénétique de dominer ſur des régions dévaſtées & des cœurs ulcérés! Puiſſent tous les hommes devenus freres, s'accoutumer à regarder l'univers, comme une ſeule famille raſſemblée ſous les yeux d'un pere commun! Mais ces vœux de toutes les ames éclairées & ſenſibles, paroîtront des rêves dignes de pitié, aux miniſtres ambitieux qui tiennent les rênes des empires. Leur inquiete activité continuera à faire répandre des torrens de ſang.

Ce feront de miférables intérêts de commerce qui mettront de nouveau les armes à la main des François & des Anglois. Quoique la Grande-Bretagne dans la plupart des guerres ait pour but principal de détruire l'induftrie de fes voifins, & que la fupériorité de fes forces navales nourriffe cette efpérance tant de fois trompée, on peut prédire qu'elle chercheroit à éloigner les foudres & les ravages des mers d'Afie, où elle auroit fi peu à gagner & tant à perdre. Cette puiffance n'ignore pas les vœux fecrets qui fe forment de toutes parts, pour le renverfement d'un édifice qui offufque tous les autres de fon ombre. Le fouba du Bengale eft dans un défefpoir fecret, de n'avoir pas même une apparence d'autorité. Celui du Décan ne fe confole pas de voir tout fon commerce dans la dépendance d'une nation étrangere. Le nabab d'Arcate n'eft occupé qu'à diffiper les défiances de fes tyrans. Les Marattes s'indignent de trouver par-tout des obftacles à leurs rapines. Toutes les puiffances de ces contrées ou portent des fers, ou fe croient à la veille d'en recevoir. L'Angleterre voudroit-elle que les François devinffent le centre de tant de haines, fe miffent à la tête d'une ligue univerfelle ? Ne peut-on pas prédire au contraire qu'une exacte neutralité pour l'Inde feroit le parti qui lui conviendroit le mieux, & qu'elle embrafferoit avec le plus de joie.

Mais ce fyftême conviendroit-il également à fes rivaux ? on ne le fauroit croire. Les François font inftruits que des moyens de guerre préparés à l'ifle-de-France pourroient être employées très-utilement ; que les conquêtes de l'Angleterre font trop étendues pour n'être pas expofées ; & que depuis que les officiers qui avoient de l'expérience font rentrés dans leur patrie, les poffeffions Britanniques dans l'Indoftan ne font défendues que par des jeunes gens plus occupés de leur fortune que d'exercices militaires. On doit donc préfumer qu'une nation belliqueufe faifiroit rapidement l'occafion de réparer fes anciens défaftres. A la vue de fes drapeaux, tous les fouverains opprimés fe mettroient en campagne ; & les dominateurs de l'Inde entourés d'ennemis, attaqués à la fois au nord & au midi, par mer & par terre, fuccomberoient néceffairement.

Alors les François regardés comme les libérateurs de l'Indoſtan, ſortiront de l'état d'humiliation auquel leur mauvaiſe conduite les avoit réduits. Ils deviendront l'idole des princes & des peuples de l'Aſie, ſi la révolution qu'ils auront procurée devient pour eux une leçon de modération. Leur commerce ſera étendu & floriſſant, tout le tems qu'ils ſauront être juſtes. Mais cette proſpérité finiroit par des cataſtrophes, ſi une ambition démeſurée les pouſſoit à piller, à ravager, à opprimer. Il faudra même, pour donner de la ſtabilité à leur ſituation, que par des procédés nobles & généreux ils ſe faſſent pardonner leurs avantages par les rivaux qu'ils auront ſurpaſſés. On n'aura pas beſoin d'une grande magnanimité, pour ſouffrir patiemment les opérations des peuples du nord de l'Europe dans les mers d'Aſie.

*Fin du quatrieme Livre.*





# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE, &c.

## LIVRE CINQUIEME.

*Commerce du Dannemarck, d'Ostende, de la Suede, de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie aux Indes orientales. Questions importantes sur les liaisons de l'Europe avec les Indes.*

### CHAPITRE XCI.

*Anciennes révolutions du Dannemarck.*

C'Est une opinion assez généralement reçue, que les Cimbres occupoient dans les tems les plus reculés à l'extrémité de la Germanie, la Chersonese-Cimbrique, connue de nos jours sous le nom de Holstein, de Sleswick, de Jutland ; & que les Teutons habitoient les isles voisines. Que l'origine des deux peuples fût ou ne fût pas commune, ils sortirent de leurs forêts ou de leurs marais

enſemble & en corps de nation, pour aller chercher dans les Gaules du butin, de la gloire & un climat plus doux. Ils ſe diſpoſoient même à paſſer les Alpes; lorſque Rome jugea qu'il étoit tems d'oppoſer des digues à un torrent qui entraînoit tout. Ces barbares triompherent de tous les généraux que leur oppoſa cette fiere république, juſqu'à l'époque mémorable où ils furent exterminés par Marius.

Leur pays preſqu'entiérement déſert après cette terrible cataſtrophe, fut de nouveau peuplé par des Scythes, qui, chaſſés par Pompée du vaſte eſpace renfermé entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, marcherent vers le nord & l'occident de l'Europe, ſoumettant les nations qui ſe trouvoient ſur leur paſſage. Ils mirent ſous le joug la Ruſſie, la Saxe, la Weſtphalie, la Cherſoneſe-Cimbrique & juſqu'à la Fionie, la Norwege & la Suede. On prétend qu'Odin, leur chef, ne parcourut tant de contrées, ne chercha à les aſſervir, qu'afin de ſoulever tous les eſprits contre la puiſſance formidable, odieuſe & tyrannique des Romains. Ce levain, qu'en mourant il laiſſa dans le nord, y fermenta ſi bien en ſecret, que quelques ſiecles après toutes les nations fondirent d'un commun accord ſur cet empire ennemi de toute liberté, & eurent la conſolation de le renverſer, après l'avoir affoibli par pluſieurs ſecouſſes réitérées.

Le Dannemarck & la Norwege, ſe trouverent ſans habitans, après ces expéditions glorieuſes. Ils ſe rétablirent peu-à-peu dans le ſilence, & recommencerent à faire parler d'eux vers le commencement du huitieme ſiecle. Ce ne fut plus la terre qui ſervit de théatre à leur valeur; l'Océan leur ouvrit une autre carriere. Entourés de deux mers, on les vit ſe livrer entiérement à la piraterie, qui eſt toujours la premiere école de la navigation pour des peuples ſans police.

Ils s'eſſayerent d'abord ſur les états voiſins & s'emparerent du petit nombre de bâtimens marchands qui parcouroient la Baltique. Ces premiers ſuccès enhardirent leur inquiétude, & les mirent en état de former des entrepriſes plus conſidérables. Ils infeſterent de

de leurs brigandages, les mers & les côtes d'Ecosse, d'Irlande, d'Angleterre, de Flandre, de France, même de l'Espagne, de l'Italie & de la Grece. Souvent ils pénétrerent dans l'intérieur de ces vastes contrées, & ils s'éleverent jusqu'à la conquête de la Normandie & de l'Angleterre. Malgré la confusion qui regne dans les annales de ces tems barbares, on parvient à démêler quelques-unes des causes de tant d'événemens étranges.

D'abord, les Danois & les Norwégiens avoient, pour la piraterie, un penchant violent qu'on a toujours remarqué dans les peuples qui habitent le voisinage de la mer, lorsqu'ils ne sont pas contenus par de bonnes mœurs & de bonnes loix. L'habitude dut les familiariser avec l'Océan, les aguerrir à ses fureurs. Sans agriculture, élevant peu de troupeaux, ne trouvant qu'une foible ressource à la chasse dans un pays couvert de neiges & de glaces, rien ne les attachoit à leur territoire. La facilité de construire des flottes, qui n'étoient que des radeaux grossiérement assemblés pour naviguer le long des côtes, leur donnoit les moyens d'aller partout, de descendre, de piller & de se rembarquer. Le métier de pirate étoit pour eux ce qu'il avoit été pour les premiers héros de la Grece, la carriere de la gloire & de la fortune, la profession de l'honneur qui consistoit dans le mépris de tous les dangers. Ce préjugé leur inspiroit un courage invincible dans leurs expéditions, tantôt combinées entre différens chefs, & tantôt séparées en autant d'armemens que de nations. Ces irruptions subites, faites en cent endroits à la fois, ne laissoient aux habitans des côtes mal défendues, parce qu'elles étoient mal gouvernées, que la triste alternative d'être massacrés, ou de racheter leur vie en livrant tout ce qu'ils avoient.

Quoique ce caractere destructeur fût une suite de la vie sauvage que menoient les Danois & les Norwégiens, de l'éducation grossiere & toute militaire qu'ils recevoient; il étoit plus particuliérement l'ouvrage de la religion d'Odin. Ce conquérant imposteur exalta, si l'on peut s'exprimer ainsi, par ses dogmes sanguinaires, la férocité naturelle de ces peuples. Il voulut que tout ce qui ser-

voit à la guerre, les épées, les haches, les piques, fût déifié. On cimentoit les engagemens les plus ſacrés, par ces inſtrumens ſi chers. Une lance plantée au milieu de la campagne, attiroit à la priere & aux ſacrifices. Odin lui-même, mis par ſa mort au rang des immortels, fut la premiere divinité de ces affreuſes contrées, où les rochers & les bois étoient teints & conſacrés par le ſang humain. Ses ſectateurs croyoient l'honorer, en l'appellant le dieu des armées, le pere du carnage, le dépopulateur, l'incendiaire. Les guerriers, qui alloient ſe battre, faiſoient vœu de lui envoyer un certain nombre d'ames qu'ils lui conſacroient. Ces ames étoient le droit d'Odin. La croyance univerſelle étoit, que ce dieu ſe montroit dans les batailles, tantôt pour protéger ceux qui ſe défendoient avec courage, & tantôt pour frapper les heureuſes victimes qu'il deſtinoit à périr. Elles le ſuivoient au ſéjour du ciel, qui n'étoit ouvert qu'aux guerriers. On couroit à la mort, au martyre, pour mériter cette récompenſe. Elle achevoit d'élever juſqu'à l'enthouſiaſme, juſqu'à une ſainte ivreſſe du ſang, le penchant de ces peuples pour la guerre.

Le chriſtianiſme renverſa toutes les idées qui formoient la chaîne d'un pareil ſyſtême. Les miſſionnaires avoient beſoin de rendre leurs proſélytes ſédentaires, pour travailler utilement à leur inſtruction; & ils réuſſirent à les dégoûter de la vie vagabonde, en leur ſuggérant d'autres moyens de ſubſiſter. Ils furent aſſez heureux pour leur faire aimer la culture & ſur-tout la pêche. L'abondance du hareng, que la mer amenoit alors ſur les côtes, y procuroit un moyen de ſubſiſtance très-facile. Le ſuperflu de ce poiſſon fut bientôt échangé contre le ſel néceſſaire pour conſerver le reſte. Une même foi, de nouveaux rapports, des beſoins mutuels, une grande ſureté, encourageront ces liaiſons naiſſantes. La révolution fut ſi entiere, que, depuis la converſion des Danois & des Norwégiens, on ne trouve pas dans l'hiſtoire la moindre trace de leurs expéditions, de leurs brigandages.

Le nouvel eſprit, qui paroiſſoit animer la Norwege & le Dannemarck, devoit étendre de jour en jour leur communication avec

les autres peuples de l'Europe. Malheureusement, elle fut interceptée par l'ascendant que prenoient les villes Anséatiques. Lors même que cette grande & singuliere confédération fut déchue, Hambourg maintint la supériorité qu'il avoit acquise sur tous les sujets de la domination Danoise. Ils commençoient à rompre les liens qui les avoient asservis à cette espece de monopole ; lorsqu'ils furent décidés à la navigation des Indes, par une circonstance assez particuliere, pour être remarquée.

## CHAPITRE XCII.

*Le Dannemarck entreprend le commerce des Indes.*

UN facteur Hollandois nommé Boschower, chargé par sa nation de faire un traité de commerce avec le roi de Ceilan, se rendit si agréable à ce monarque, qu'il devint le chef de son conseil, son amiral, & fut nommé prince de Mingone. Boschower enivré de ces honneurs, se hâta d'aller en Europe les étaler aux yeux de ses concitoyens. L'indifférence avec laquelle ces républicains reçurent l'esclave titré d'une cour Asiatique, l'offensa cruellement. Dans son dépit il passa chez Christiern IV. roi de Dannemarck, pour lui offrir ses services & le crédit qu'il avoit à Ceilan. Ses propositions furent acceptées. Il partit en 1618 avec six vaisseaux, dont trois appartenoient au gouvernement, & trois à la compagnie qui s'étoit formée pour entreprendre le commerce des Indes. La mort qui le surprit dans la traversée ruina les espérances qu'on avoit conçues. Les Danois furent mal reçus à Ceilan ; & Ové Giedde de Tommerup leur chef ne vit d'autre ressource que de les conduire dans le Tanjaour, partie du continent le plus voisin de cette isle.

Le Tanjaour est un petit état qui n'a que cent milles dans sa plus grande longueur, & quatre-vingts milles dans sa plus grande largeur. C'est la province de cette côte la plus abondante en riz.

Cette richeſſe naturelle, beaucoup de manufactures communes ; une grande abondance de racines propres à la teinture, font monter ſes revenus publics à près de cinq millions. Elle doit ſa proſpérité à l'avantage d'être arroſée par le Caveri, riviere qui prend ſa ſource dans les Gathes. Ses eaux, après avoir parcouru un eſpace de plus de quatre cents milles, ſe diviſent à l'entrée du Tanjaour en deux bras. Le plus oriental prend le nom de Colram. L'autre conſerve le nom de Caveri, & ſe ſubdiviſe encore en quatre branches, qui coulent toutes dans le royaume, & le préſervent de cette ſécherеſſe horrible qui brûle durant une grande partie de l'année le reſte du Coromandel.

Cette heureuſe ſituation fit deſirer aux Danois de former un établiſſement dans le Tanjaour. Leurs propoſitions furent accueillies favorablement. On leur accorda un territoire fertile & peuplé, ſur lequel ils bâtirent d'abord Trinquebar, & dans la ſuite la forteresse de Dansbourg, ſuffiſante pour la défenſe de la rade & de la ville. De leur côté ils s'engagerent à une redevance annuelle de 16500 livres qu'ils paient encore.

La circonſtance étoit favorable pour fonder un grand commerce. Les Portugais opprimés par un joug étranger, ne faiſoient que de foibles efforts pour la conſervation de leurs poſſeſſions. Les Eſpagnols n'envoyoient des vaiſſeaux qu'aux Moluques & aux Philippines. Les Hollandois ne travailloient qu'à ſe rendre maîtres des épiceries. Les Anglois ſe reſſentoient des troubles de leur patrie, même aux Indes. Toutes ces puiſſances voyoient avec chagrin un nouveau rival, mais aucune ne le traverſoit.

Il arriva de là que les Danois, malgré la modicité de leur premier fonds, qui ne paſſoit pas 853263 livres, firent des affaires aſſez conſidérables dans toutes les parties de l'Inde. Malheureuſement la compagnie de Hollande prit une ſupériorité aſſez décidée, pour les exclure des marchés où ils avoient traité avec le plus d'avantage ; & par un malheur plus grand encore, les diſſentions qui bouleverſerent le nord de l'Europe, ne permirent pas à la métropole de cette nouvelle colonie de s'occuper d'intérêts

ſi éloignés. Les Danois de Trinquebar tomberent inſenſiblement dans le mépris, & des naturels du pays, qui n'eſtiment les hommes qu'en proportion de leurs richeſſes, & des nations rivales dont ils ne purent ſoutenir la concurrence. Cet état d'impuiſſance les découragea. La compagnie remit ſon privilege, & céda ſes établiſſemens au gouvernement, pour ſe dédommager des ſommes qui lui étoient dues.

## CHAPITRE XCIII.

*Variations qu'a éprouvées le commerce des Danois aux Indes.*

UNE nouvelle ſociété s'éleva en 1670 ſur les débris de l'ancienne. Chriſtiern V. lui fit un préſent en vaiſſeaux & autres effets, qui fut eſtimé 310, 828 livres 10 ſols, & les intéreſſés fournirent 732, 600 livres. Cette ſeconde entrepriſe formée ſans fonds ſuffiſans, fut encore plus malheureuſe que la premiere. Après un petit nombre d'expéditions, le comptoir de Trinquebar fut abandonné à lui-même. Il n'avoit, pour fournir à ſa ſubſiſtance, à celle de ſa foible garniſon, que ſon petit territoire & deux bâtimens qu'il frétoit aux négocians du pays. Ces reſſources même lui manquerent quelquefois; & il ſe vit réduit, pour ne pas mourir de faim, à engager trois des quatre baſtions qui formoient ſa forteresſe. A peine le mettoit-on en état d'expédier tous les trois ou quatre ans un vaiſſeau pour l'Europe avec une cargaiſon médiocre.

La pitié paroiſſoit le ſeul ſentiment qu'une ſituation ſi déſeſpérée pût inſpirer. Cependant la jalouſie qui ne dort jamais, & l'avarice qui s'alarme de tout, ſuſciterent aux Danois une guerre odieuſe. Le raja de Tanjaour qui leur avoit coupé pluſieurs fois la communication avec ſon territoire, les attaqua en 1689 dans Trinquebar même, à l'inſtigation des Hollandois. Ce prince étoit ſur le point de prendre la place après ſix mois de ſiege, lorſqu'elle fut ſecourue & délivrée par les Anglois. Cet événement n'eut ni ne pouvoit

avoir des suites importantes. La compagnie Danoise continua à languir. Son dépérissement devenoit même tous les jours plus grand. Elle expira en 1730.

De ses cendres naquit deux ans après celle qui subsiste aujourd'hui. Les faveurs qu'on lui prodigua pour la mettre en état de négocier avec économie, avec liberté, sont la preuve de l'importance que le gouvernement attachoit à ce commerce. Son privilege exclusif doit durer quarante ans. Ce qui sert à l'armement, à l'équipement de ses vaisseaux, est exempt de tout droit. Les ouvriers du pays qu'elle emploie, ceux qu'elle fait venir des pays étrangers ne sont point assujettis aux réglemens des corps de métier qui enchaînent l'industrie en Dannemarck comme dans le reste de l'Europe. On la dispense de se servir de papier timbré dans ses affaires. Sa jurisdiction est entiere sur ses employés; & les sentences de ses directeurs ne sont point sujettes à revision, à moins qu'elles ne prononcent des peines capitales. Pour écarter jusqu'à l'ombre de la contrainte, le souverain a renoncé au droit qu'il devoit avoir de se mêler de l'administration, comme principal intéressé. Il n'a nulle influence dans le choix des officiers civils ou militaires, & ne s'est réservé que la confirmation du gouverneur de Trinquebar. Il s'est même engagé à ratifier toutes les conventions politiques qu'on jugeroit à propos de faire avec les puissances de l'Asie.

Pour prix de tant de sacrifices, le gouvernement n'a exigé qu'un pour cent sur toutes les marchandises des Indes & de la Chine qui seroient exportées, & deux & demi pour cent sur toutes celles qui se consommeroient dans le royaume.

L'octroi, dont on vient de voir les conditions, n'eut pas été plutôt accordé, qu'on s'occupa du soin de trouver des intéressés. Pour y parvenir plus aisément, on distingua deux especes de fonds. Le premier appellé *constant*, fut destiné à l'acquisition de tous les effets que l'ancienne compagnie avoit en Europe & en Asie. On donna le nom de *roulant* à l'autre; parce qu'il est réglé tous les ans sur le nombre, la cargaison & la dépense des vaisseaux qu'on juge convenable d'expédier. Chaque actionnaire a la liberté de s'inté-

reſſer ou de ne pas s'intéreſſer à ces armemens qui ſont liquidés à la fin de chaque voyage. Si quelqu'un refuſoit d'y prendre part ; ce qui n'eſt pas encore arrivé, on céderoit ſa place à d'autres. Par cet arrangement, la compagnie fut permanente par ſon fonds conſtant, & annuelle par le fonds roulant.

Il paroiſſoit difficile de régler les frais que devoit ſupporter chacun des deux fonds. Tout s'arrangea plus aiſément qu'on ne l'avoit eſpéré. Il fut arrêté que le roulant ne feroit que les dépenſes néceſſaires pour l'achat, l'équipement, la cargaiſon des vaiſſeaux. Tout le reſte devoit regarder le conſtant qui, pour ſe dédommager, préleveroit dix pour cent ſur toutes les marchandiſes de l'Aſie qui ſe vendroient en Europe, & de plus cinq pour cent ſur tout ce qui partiroit de Trinquebar. Cette addition continuelle au fonds conſtant a tellement augmenté ſa maſſe, qu'au lieu de quatre cents actions de 1125 liv. chacune qu'avoit la compagnie, on lui en compte aujourd'hui ſeize cents de 1687 liv. 10 ſ. Elle s'eſt fixée à ce nombre en 1755 ; & depuis cette époque les droits dont s'accroiſſoit le fonds conſtant, ont ſervi à augmenter le dividende qui avoit été pris juſqu'alors ſur les bénéfices du fonds roulant.

Il ſuffit d'être propriétaire d'une action pour avoir droit de ſuffrage dans les aſſemblées générales. Ceux qui en ont trois ont deux voix ; ceux qui en ont cinq ont trois voix, & ainſi dans la même proportion juſqu'au nombre de vingt actions qui donnent douze voix, ſans qu'on puiſſe aller au-delà.

En renouvellant en 1772 pour vingt ans l'octroi de la compagnie, on a fait quelque changement à ce réglement. Il a été arrêté qu'aucun membre, quel que fût ſon intérêt, ne pourroit jamais avoir au-delà de trois voix, & qu'il ne lui ſeroit plus permis de voter par écrit ou par procuration.



## CHAPITRE XCIV.

*Etat du commerce des Danois aux Indes.*

Le Dannemarck fait son commerce d'Asie dans les mêmes contrées que les autres nations de l'Europe. Ce qu'il tire de poivre du Malabar, ne passe pas, une année dans l'autre, soixante milliers.

Tout porteroit à croire que ses affaires du Coromandel sont animées. Il y possede un excellent territoire qui, quoique de deux lieues de circonférence seulement, a une population de trente mille ames. Environ dix mille habitent Trinquebar. Il y en a douze mille dans une grande aldée, remplie de manufactures grossieres. Le reste travaille utilement dans quelques autres aldées moins considérables. Trois cents Danois, dont cent cinquante forment la garnison, sont tout ce qu'il y a d'Européens dans la colonie. Leur entretien ne coûte annuellement que 96000 livres, ce qui est à-peu-près le revenu de la possession.

La compagnie y occupe peu ses facteurs. Elle ne leur expédie que deux bâtimens tous les trois ans; & ces vaisseaux n'emportent en tout que dix-huit cents balles de toiles communes, qui ne coûtent pas au-delà de 1500000 livres. Les facteurs eux-mêmes ne savent pas profiter, pour leur fortune particuliere, de l'inaction où on les laisse. Toute leur industrie se borne à prêter à gros intérêts, à des marchands Indiens, les foibles fonds dont ils ont la disposition. Aussi Trinquebar, quoique fort ancien, n'a-t-il pas cet air de vie & d'opulence qu'une activité éclairée a donnée à des colonies plus modernes. Les François chassés de leurs établissemens, avoient donné quelque vigueur à Trinquebar; mais leur retraite a fait retomber cette colonie dans son état languissant. Cependant la situation des Danois au Coromandel, est encore moins fâcheuse que dans le Bengale.

Peu de tems après leur arrivée en Asie, ils firent voir leur pavillon

villon ſur le Gange. Une prompte décadence les en éloigna, & on ne les y a revus qu'en 1755. La jalouſie du commerce, qui eſt devenue la paſſion dominante de notre ſiecle, a traverſé leurs vues ſur Bankibaſar, & ils ont été réduits à ſe fixer dans le voiſinage. Les François qui avoient ſeuls appuyé le nouveau comptoir, y ont trouvé dans les malheurs de la derniere guerre un aſile, & tous les ſecours de l'amitié & de la reconnoiſſance. Rarement il reçoit des vaiſſeaux directement d'Europe. Depuis 1757 on n'y en a vu que deux dont les cargaiſons réunies n'ont coûté dans le pays que 2, 160, 000 livres.

Le commerce de la Chine n'étant point ſujet à tant de longueurs, à tant d'obſtacles, la compagnie Danoiſe s'y eſt attachée avec plus de vivacité qu'à celui du Gange ou du Coromandel, qui demandent des fonds d'avance. Elle y envoie tous les ans un, & le plus ſouvent deux gros vaiſſeaux. Les thés qui forment leur plus grand retour, ſe conſommoient la plupart en Angleterre. L'acquiſition que ce royaume a faite de l'iſle du Man qui ſervoit d'entrepôt à cette fraude, en fermant aux Danois ce débouché, doit naturellement diminuer le commerce qu'ils faiſoient à la Chine. (*)

Actuellement les ventes annuelles de la compagnie s'élevent à ſix millions cinq cent mille livres. Il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle les pouſſe beaucoup plus loin. Ses armemens, nous le ſavons, ſe font facilement & à bon marché. Ses navigateurs, moins hardis que ceux de quelques autres nations, ont de la ſageſſe & de l'expérience. Elle trouve dans les mines de Norwege le fer qu'elle

---

(*) Quoi qu'il en ſoit de cette conjecture, il eſt conſtant que la compagnie actuelle a, dans les quatorze années qui ont ſuivi ſon octroi, expédié trente-un vaiſſeaux. Leur charge en argent montoit à trois millions ſept cent quatorze mille cinq cent trente-cinq écus Danois, & en marchandiſes à la valeur de deux cent cinquante-huit mille neuf cent trente-huit écus. Elle a reçu dans le même eſpace de tems vingt-quatre vaiſſeaux dont la charge a été vendue ſept millions quatre cent ſoixante-un écus. La métropole en a ſi peu conſommé, que l'exportation s'eſt élevée à ſix millions cent ſoixante-ſix mille quatre cent trente-deux écus. Dans les proportions il n'y a aucune compagnie des Indes qui ait été auſſi utile à ſon pays, puiſqu'il n'y en a aucune qui ait autant vendu à l'étranger.

porte aux Indes. Le gouvernement lui paie à un prix très-avantageux le salpêtre qu'il l'oblige de rapporter. Les manufactures nationales ne sont ni en assez grand nombre, ni assez favorisées pour la gêner dans ses ventes. Tout le Nord, & une partie de l'Allemagne, lui ouvrent, par leur situation, un débit facile. Elle a de bonnes loix, & sa conduite est digne des plus grands éloges. Peut-être n'y a-t-il pas de régie qu'on puisse comparer à la sienne, pour la probité & l'économie.

Malgré ces avantages, la compagnie Danoise languira toujours. Les consommations de ses marchandises seront nécessairement médiocres, dans une région que la nature a condamnée à la pauvreté, & que l'industrie ne peut enrichir. La métropole n'est ni assez peuplée, ni assez puissante, pour lui fournir les moyens d'étendre son commerce. Ses fonds sont foibles & le seront toujours. Les étrangers ne confieront point leurs capitaux à un corps soumis à l'autorité arbitraire d'une monarchie absolue. Avec une administration dont la sagesse feroit honneur à la république la mieux constituée, il éprouvera les maux qu'entraîne la servitude. Un gouvernement despotique eût-il les meilleures intentions, n'est jamais assez puissant pour faire le bien. Il commence par ôter aux sujets ce libre exercice des volontés, qui est l'ame, le ressort des nations; & quand il a brisé ce ressort, il ne peut plus le rétablir. C'est la confiance qui lie les hommes, unit les intérêts, fait les affaires; & le pouvoir arbitraire est absolument exclusif de la confiance, parce qu'il est absolument exclusif de toute sureté.

Le projet formé en 1728 de transférer de Copenhague à Altena le siege de la compagnie, ne pouvoit pas remédier à ces inconvéniens. L'expédition des vaisseaux auroit été à la vérité plus facile, & ils n'auroient pas été exposés au malheur de manquer leur voyage, que les glaces du Sund leur font perdre quelquefois; mais nous ne pensons pas avec les auteurs du projet que le voisinage eût déterminé Hambourg à placer ses capitaux dans une affaire pour laquelle il a toujours montré de l'éloignement. Ainsi nous ne

craindrons pas de dire que l'Angleterre & la Hollande firent un acte de tyrannie inutile en s'oppofant à cet arrangement domeftique d'une puiffance libre & indépendante. Leurs inquiétudes fur Oftende étoient mieux fondées.

## CHAPITRE XCV.

### *Établiffement d'une compagnie des Indes à Oftende.*

LEs lumieres fur le commerce & fur l'adminiftration, la faine philofophie, qui gagnoient infenfiblement d'un bout de l'Europe à l'autre, avoient trouvé des barrieres infurmontables dans quelques monarchies. Elles n'avoient pu pénétrer à la cour de Vienne qui ne s'occupoit que de projets de guerre & d'agrandiffement par la voie des conquêtes. Les Anglois & les Hollandois attentifs à empêcher la France d'augmenter fon commerce, fes colonies & fa marine, lui fufcitoient des ennemis dans le continent, & prodiguoient à la maifon d'Autriche des fommes immenfes qu'elle employoit à combattre la France; mais à la paix, le luxe d'une couronne rendoit à l'autre plus de richeffes, qu'elle ne lui en avoit ôté par la guerre.

Des états, qui par leur étendue rendroient formidable la puiffance Autrichienne, bornent fes facultés par leur fituation. La plus grande partie de fes provinces eft éloignée des mers. Le fol de fes poffeffions produit peu de vins, peu de fruits précieux aux autres nations. Il ne fournit ni les huiles, ni les foies, ni les belles laines qu'on recherche. Rien ne lui permettoit d'afpirer à l'opulence, & elle ne favoit pas être économe. Avec le luxe & le fafte naturel aux grandes cours, elle n'encourageoit point l'induftrie & les manufactures, qui pouvoient fournir à ce goût de dépenfe. Le mépris qu'elle a toujours eu pour les fciences arrêtoit fes progrès en tout. Les artiftes reftent toujours médiocres dans tous les pays où ils ne font pas éclairés par les favans. Les fciences & les

arts languiffent enfemble, par-tout où n'eft point établie la liberté de penfer. L'orgueil & l'intolérance de la maifon d'Autriche entretenoient dans fes vaftes domaines la pauvreté, la fuperftition, un luxe barbare.

Les Pays-Bas même, autrefois fi renommés pour leur activité & leur induftrie, ne confervoient rien de leur ancien éclat. Anvers ne voyoit pas un feul vaiffeau dans fon port; il n'étoit plus le magafin du Nord, comme il l'avoit été pendant deux fiecles. Bien loin de fournir aux nations leur habillement, Bruxelles & Louvain recevoient le leur des Anglois. La pêche fi précieufe du hareng, avoit paffé de Bruges à la Hollande. Gand, Courtrai, quelques autres villes, voyoient diminuer tous les jours leurs manufactures de toiles & de dentelles. Ces provinces, placées au milieu des trois peuples les plus éclairés, les plus commerçans de l'Europe, n'avoient pu, malgré leurs avantages naturels, foutenir cette concurrence. Après avoir lutté quelque tems contre l'oppreffion, contre des entraves multipliées par l'ignorance, contre les privileges qu'un voifin avide arrachoit aux befoins continuels du gouvernement, elles étoient tombées dans un dépériffement extrême.

Le prince Eugene, auffi grand homme d'état que grand homme de guerre, élevé au deffus de tous les préjugés, cherchoit depuis long-tems les moyens d'accroître les richeffes d'une puiffance dont il avoit fi fort reculé les frontieres; lorfqu'on lui propofa d'établir à Oftende une compagnie des Indes. Les vues de ceux qui avoient formé ce plan étoient étendues. Ils prétendoient que fi cette entreprife pouvoit fe foutenir, elle animeroit l'induftrie de tous les états de la maifon d'Autriche, donneroit à cette puiffance une marine, dont une partie feroit dans les Pays-Bas, & l'autre à Fiume ou à Triefte, la délivreroit de l'efpece de dépendance où elle étoit encore des fubfides de l'Angleterre & de la Hollande, & la mettroit en état de fe faire craindre fur les côtes de Turquie, & jufques dans Conftantinople.

L'habile miniftre auquel s'adreffoit ce difcours, fentit aifément le prix des ouvertures qu'on lui faifoit. Il ne voulut cependant rien

précipiter. Pour accoutumer les esprits de sa cour, ceux de l'Europe entiere à cette nouveauté, il voulut qu'en 1717 on fît partir avec ses seuls passe-ports deux vaisseaux pour l'Inde. Le succès de leur voyage multiplia les expéditions dans les années suivantes. Toutes les expériences furent heureuses; & la cour de Vienne crut devoir en 1722 fixer le sort des intéressés, la plupart Anglois ou Hollandois, par l'octroi le plus ample qui eût été jamais accordé.

La nouvelle compagnie qui avoit un fonds de vingt millions partagé en dix mille actions, parut avec éclat dans tous les marchés des Indes. Elle forma deux établissemens, celui de Coblom, entre Madras & Sadraspatan à la côte du Coromandel, & celui de Bankibasar dans le Gange. Elle projetoit même de se procurer un lieu de relâche, & ses regards s'étoient arrêtés sur Madagascar. Elle étoit assez heureuse pour pouvoir se reposer du soin de sa prospérité sur des agens, qui avoient eu assez de fermeté pour surmonter les obstacles que la jalousie leur avoit opposés, & assez de lumieres pour se débarrasser des pieges qu'on leur avoit tendus. La richesse de ses retours, la réputation de ses actions qui gagnoient quinze pour cent, ajoutoient à sa confiance. On peut penser que les événemens ne l'auroient pas trahie, si les opérations, qui en étoient la base, n'eussent été traversées par la politique. Pour bien développer les causes de cette discussion, il est nécessaire de reprendre les choses de plus haut.

## CHAPITRE XCVI.

*Raisons qui ont amené la destruction de la compagnie d'Ostende.*

LORSQU'ISABELLE eut fait découvrir l'Amérique, & fait pénétrer jusqu'aux Philippines, l'Europe étoit plongée dans une telle ignorance, qu'on jugea devoir interdire la navigation des deux Indes, à tous les sujets de l'Espagne qui n'étoient pas nés en Castille. La partie des Pays-Bas qui n'avoit pas recouvré la liberté, ayant été

donnée en 1598 à l'infante Isabelle, qui épousoit l'archiduc Albert, on exigea des nouveaux souverains qu'ils renonçassent formellement à ce commerce. La réunion de ces provinces faite de nouveau en 1638 au corps de la monarchie, ne changea rien à cette odieuse stipulation. Les Flamands, blessés avec raison de se voir privés du droit que la nature donne à tous les peuples, de trafiquer par-tout où d'autres nations ne sont pas en possession légitime d'un commerce exclusif, firent éclater leurs plaintes. Elles furent appuyées par leur gouverneur, le cardinal Infant, qui fit décider qu'on les autoriseroit à naviguer aux Indes orientales. L'acte qui devoit constater cet arrangement n'étoit pas encore expédié, lorsque le Portugal brisa le joug sous lequel il gémissoit depuis si long-tems. La crainte d'augmenter le mécontentement des Portugais, que l'on espéroit de ramener, empêcha de leur donner un nouveau rival en Asie, & fit éloigner la conclusion de cette importante affaire. Elle n'étoit pas finie, lorsqu'il fut réglé en 1648 à Munster, que les sujets du roi d'Espagne ne pourroient jamais étendre leur commerce dans les Indes, plus qu'il ne l'étoit à cette époque. Cet acte ne doit pas moins lier l'empereur qu'il ne lioit la cour de Madrid, puisqu'il ne possede les Pays-Bas qu'aux mêmes conditions, avec les mêmes obligations dont ils étoient chargés sous la domination Espagnole.

Ainsi raisonnerent la Hollande & l'Angleterre, pour parvenir à obtenir la suppression de la nouvelle compagnie, dont le succès leur causoit les plus vives inquiétudes. Ces deux alliés, qui par leurs forces maritimes pouvoient anéantir Ostende & son commerce, voulurent ménager une puissance qu'ils avoient élevée eux-mêmes, & dont ils croyoient avoir besoin contre la maison de Bourbon. Ainsi, quoique déterminés à ne point laisser puiser la maison d'Autriche à la source de leurs richesses, ils se contenterent de lui faire des représentations, sur la violation des engagemens les plus solemnels. Ils furent appuyés par la France, qui avoit le même intérêt, & qui de plus étoit garante du traité violé.

L'empereur ne se rendit pas à ces représentations. Il étoit sou-

tenu dans ſon entrepriſe par l'opiniâtreté de ſon caractere, par les eſpérances ambitieuſes qu'on lui avoit données, par les grands privileges, les préférences utiles que l'Eſpagne accordoit à ſes négocians. Cette couronne ſe flattoit alors d'obtenir pour Don Carlos l'héritiere de la maiſon d'Autriche, & ne croyoit pas pouvoir faire de trop grands ſacrifices à cette alliance. La liaiſon des deux cours qu'on avoit cru irréconciliables, agita l'Europe. Toutes les nations ſe crurent en péril. Il ſe fit des ligues, des traités ſans nombre, pour rompre une harmonie qui paroiſſoit plus dangereuſe qu'elle ne l'étoit. On n'y réuſſit, malgré tant de mouvemens, que lorſque le conſeil de Madrid, qui n'avoit plus de tréſors à verſer en Allemagne, ſe fut convaincu qu'il couroit après des chimeres. La défection de ſon allié n'étonna pas l'Autriche; elle parut décidée à ſoutenir toutes les prétentions qu'elle avoit formées, ſpécialement les intérêts de ſon commerce. Soit que cette fermeté en imposât aux puiſſances maritimes, ſoit, comme il eſt plus vraiſemblable, qu'elles ne conſultaſſent que les principes d'une politique utile, elles ſe déterminerent en 1727 à garantir la pragmatique ſanction. La cour de Vienne paya un ſi grand ſervice, par le ſacrifice de la compagnie d'Oſtende.

Quoique les actes publics ne fiſſent mention que d'une ſuſpenſion de ſept ans, les aſſociés ſentirent bien que leur perte étoit décidée, & que cette ſtipulation n'étoit là que par ménagement pour la dignité impériale. Ils avoient trop bonne opinion de la cour de Londres & des Etats-Généraux, pour penſer qu'on eût aſſuré l'indiviſibilité des poſſeſſions Autrichiennes pour un avantage qui n'auroit été que momentané. Cette perſuaſion les détermina à oublier Oſtende, & à porter ailleurs leurs capitaux. Ils firent ſucceſſivement des démarches pour s'établir à Hambourg, à Trieſte, en Toſcane. La nature, la force ou la politique ruinerent leurs efforts. Les plus heureux d'entr'eux, furent ceux qui tournerent leurs regards vers la Suede.

## CHAPITRE XCVII.

*Idée générale de l'ancien gouvernement de Suede.*

La Suede, dont les habitans sous le nom de Goths, avoient concouru au renversement de l'empire Romain, après avoir fait le bruit & les ravages d'un torrent, se perdit dans ses déserts & retomba dans l'obscurité. Ses dissentions domestiques, toujours assez vives quoique continuelles, ne lui permirent pas de s'occuper de guerres étrangeres, ni de mêler ses intérêts à ceux des autres nations. Elle avoit malheureusement de tous les gouvernemens le plus vicieux, celui où l'autorité est partagée, sans qu'aucune puissance de l'état sache précisément le degré qui lui en appartient. Les prétentions opposées du roi, du clergé, de la noblesse, des villes, des paysans, formoient une espece de chaos qui auroit cent fois perdu le royaume, si les peuples voisins n'avoient langui dans la même barbarie. Gustave Vasa, en réunissant dans sa personne une grande partie des différens pouvoirs, mit fin à cette anarchie; mais il précipita l'état dans une autre calamité tout aussi funeste.

Cette nation, que l'étendue de ses côtes, l'excellence de ses ports, ses bois de construction, ses mines de fer & de cuivre, tous les matériaux nécessaires à la marine appelloient à la navigation, l'avoit abandonnée depuis qu'elle s'étoit dégoûtée de la piraterie. Lubeck étoit en possession d'enlever aux Suédois leurs productions, & de leur fournir le sel, les étoffes, toutes les marchandises qu'ils tiroient de l'étranger. On ne voyoit dans leurs rades que les vaisseaux de cette république, ni dans leurs villes d'autres magasins que ceux qu'elle y avoit formés.

Cette dépendance blessa l'ame fiere de Gustave. Il voulut rompre les liens qui enchaînoient au-dehors l'industrie de ses sujets, mais il le voulut avec trop de précipitation. Avant d'avoir construit des vaisseaux, d'avoir formé des négocians, il ferma ses ports aux Lubeckois.

bekois. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre ſon peuple & les autres peuples. Cette interruption ſubite & entiere dans les affaires fit tomber l'agriculture, le premier des arts dans tous les pays, & le ſeul qui fut alors connu en Suede. Les champs reſterent en friche, auſſi-tôt que le laboureur vit ceſſer ces demandes réitérées & continuelles, qui avoient excité juſqu'alors ſon activité. Quelques bâtimens Anglois & Hollandois qui ſe montroient de loin en loin, n'avoient pas réveillé l'ancienne émulation, lorſque Guſtave-Adolphe monta ſur le trône.

Les premieres années de ſon regne furent marquées par des changemens utiles. Les travaux champêtres furent ranimés. On exploita mieux les mines. Il ſe forma des compagnies pour la Perſe & pour les Indes occidentales. Les côtes de l'Amérique ſeptentrionale virent jeter les fondemens d'une colonie. Le pavillon Suédois répandit dans toutes les mers d'Europe du cuivre, du fer, du bois, du ſuif, du goudron, des cuirs, du beurre, des grains, du poiſſon, des pelleteries; il recevoit en échange des vins, des eaux-de-vie, du ſel, des épiceries, toutes ſortes d'étoffes.

Cette proſpérité n'eut qu'un moment. Les guerres du grand Guſtave en Allemagne firent aiſément diſparoître une induſtrie naiſſante. Ses ſucceſſeurs voulurent la relever, mais de nouvelles guerres qui durerent juſqu'à la mort de Charles XII. la firent tomber encore. Durant ce long période, les rois n'avoient d'autre but que de s'emparer du pouvoir abſolu, & le génie de la nation étoit entiérement tourné du côté des armes.

Les Suédois ne s'occuperent d'objets utiles, que lorſqu'ils eurent perdu toutes leurs conquêtes, & que l'élévation de la Ruſſie ne leur laiſſa plus l'eſpérance d'en faire de nouvelles. Les états du royaume ayant aboli le deſpotiſme, corrigerent les abus d'une adminiſtration ſi vicieuſe. Le paſſage rapide d'un état d'eſclavage à la plus grande liberté, n'occaſionna pas pourtant les ſecouſſes violentes qui accompagnent ces révolutions. Tous les changemens furent faits avec maturité. Les profeſſions les plus néceſſaires, ignorées ou mépriſées juſqu'alors, fixerent les premiers regards. On ne

tarda pas à connoître les arts de commodité ou d'agrément. Il parut ſur les ſciences les plus profondes des ouvrages lumineux, qui mériterent d'être adoptés par les nations même les plus éclairées. La jeune nobleſſe alla ſe former dans tous les états de l'Europe, qui offroient quelque genre d'inſtruction. Ceux des citoyens qui s'étoient éloignés d'un pays depuis long-tems ruiné & dévaſté, y rapporterent les talens qu'ils avoient acquis. L'ordre, l'économie politique, les différentes branches d'adminiſtration, devinrent le ſujet de tous les entretiens. Tout ce qui intéreſſoit la république, fut mûrement diſcuté dans les aſſemblées générales, & librement approuvé, librement cenſuré par des écrits publics. On appella des lumieres de tous les côtés. Les étrangers qui apportoient quelques inventions, quelque connoiſſance utile, étoient accueillis, & c'eſt dans ces heureuſes circonſtances que les agens de la compagnie d'Oſtende ſe préſenterent.

## CHAPITRE XCVIII.

*Les Suédois ſe livrent au commerce des Indes. Sur quelle baſe eſt établi le commerce.*

UN riche négociant de Stockholm, nommé Henri Koning, goûta leurs projets, & les fit approuver par la diete de 1731. On établit une compagnie des Indes, à laquelle on accorda le privilege excluſif de négocier au-delà du cap de Bonne-Eſpérance. Son octroi fut borné à quinze ans. On crut qu'il ne falloit pas lui donner plus de durée, ſoit pour remédier de bonne heure aux imperfections qui ſe trouvent dans les nouvelles entrepriſes, ſoit pour diminuer le chagrin d'un grand nombre de citoyens, qui s'élevoient contre un établiſſement que la nature & l'empire du climat ſembloient repouſſer. Le deſir de réunir le plus qu'il ſeroit poſſible les avantages d'un commerce libre & ceux d'une aſſociation privilégiée, firent régler que les fonds ne ſeroient pas limités, & que tout

aɛtionnaire pourroit retirer les ſiens à la fin de chaque voyage. Comme les intéreſſés étoient la plupart étrangers, il parut juſte d'aſſurer un bénéfice à la nation, en les aſſujettiſſant à payer au gouvernement 2250 livres par l'aſt que porteroit chaque bâtiment.

Cette condition n'empêcha pas que les aɛtionnaires, qui bornoient à-peu-près leurs opérations au commerce de la Chine, ne partageaſſent de beaucoup plus gros bénéfices que ne l'avoit jamais fait aucune compagnie. Un pareil ſuccès détermina les états, qui en 1746 renouvelloient le privilege, à exiger à la place de l'ancien droit, un droit de 75, 000 livres par vaiſſeau. La convention fut exaɛtement remplie juſqu'en 1753 : alors les direɛteurs qui trouvoient leur poſition utile, formerent le projet de la rendre permanente, en donnant une conſiſtance fixe à l'aſſociation paſſagere dont ils conduiſoient les affaires ; & ils firent adopter leur plan par la nation aſſemblée. Il paroiſſoit plus difficile de faire goûter aux aɛtionnaires un arrangement qui engageoit leur liberté, & que les malheurs des autres compagnies devoient leur rendre plus que ſuſpeɛt. On les ébranla par l'eſpoir d'un revenu à-peu-près régulier, au lieu d'un dividende qui depuis quelques années varioit d'une maniere incroyable ; ſoit que ce fût un moyen imaginé pour préparer le ſuccès du projet ; ſoit que ce fût une ſuite naturelle des révolutions du commerce. Ils furent tout-à-fait déterminés, par la complaiſance qu'eut le gouvernement de ſe contenter d'un droit de vingt pour cent ſur les thés, ſur les autres marchandiſes des Indes qui ſe conſommeroient dans le royaume, au lieu de 75, 000 livres qu'il recevoit depuis ſix ans pour chaque navire. Ce nouvel ordre de choſes dura juſqu'en 1766, tems auquel expiroit le privilege accordé vingt ans auparavant.

On n'avoit pas attendu ce terme, pour s'occuper du renouvellement de la compagnie. Dès le ſeptieme de Juillet 1762, il fut accordé un nouvel oɛtroi pour vingt ans encore. Les conditions en furent plus avantageuſes pour l'état, que ne l'eſpéroient ceux de ſes membres qui n'avoient pas ſuivi les bénéfices de ce commerce. On lui prêta quinze cent mille francs ſans intérêt, & trois millions

à un intérêt de six pour cent. Les actionnaires qui faisoient ces avances, en devoient être rembourfés successivement par la retenue des 112, 500 livres, qu'ils s'engageoient à payer pour chaque navire qu'ils expédieroient. Celles de leurs marchandises qui sortiroient du royaume, furent de plus assujetties à un droit d'un quart pour cent de leur vente, & celles qui seroient consommées dans l'intérieur du pays, aux droits anciens ou à des droits nouveaux, tels qu'il plairoit au gouvernement de les régler. Tel est l'ordre qui subsiste depuis 1766.

La compagnie a établi le siege de ses affaires à Gotenbourg, dont la position offre pour la navigation des facilités que refusoient les autres ports. Au commencement ses fonds varioient d'un voyage à l'autre. Il est reçu qu'en 1753 ils furent fixé à neuf millions, dont il n'y en eut que six de fournis. L'opinion des gens les mieux instruits, est que le dernier arrangement les a portés réellement à dix millions. On est réduit à de simples conjectures sur ce point important. Jamais il ne fut mis sous les yeux du public. Comme les Suédois n'entroient que pour très-peu dans ce capital, on jugea convenable de dérober la connoissance de cette pauvreté. Pour y parvenir, il fut statué que tout directeur qui révéleroit le nom des intéressés, ou les sommes qu'ils auroient souscrites, seroit suspendu, déposé même, & qu'il perdroit sans retour tout l'argent qu'il auroit dans cette entreprise. Cet esprit de mystere s'est perpétué. A la vérité, douze des principaux actionnaires, choisis tous les quatre ans dans une assemblée générale, reçoivent réguliérement les comptes de l'administration : mais cette sureté ne paroîtra jamais suffisante à des négocians; ils trouveront toujours étonnant qu'un état libre ait ouvert une pareille porte à la corruption. Le secret, dans la politique, est comme le mensonge; il sauve pour un moment les états, & les perd à la longue. L'un & l'autre n'est utile qu'aux méchans. (*)

(*) Une opération sur laquelle la compagnie n'a pas pu jeter le voile, c'est sur le nombre des vaisseaux qu'elle a expédiés. Jusqu'à l'an 1763 inclusivement, on en compte cinquante sept, dont trois ont pris la route du Bengale, trois, celle de Surate, & le reste celle de la Chine. Tous n'ont pas fini leur voyage, cinq ont péri misérablement.

Malgré quelques malheurs qu'a essuyés la compagnie, le dividende d'une année dans l'autre, s'est élevé à trente-deux pour cent. Ce bénéfice n'a été fait que sur des ventes qui n'ont pas passé annuellement six millions de livres. Les onze douziemes de ces marchandises ont eté portés à l'étranger, & la Suede a payé de ses productions le peu qu'elle a consommé. La foiblesse de son numéraire & la médiocrité de ses ressources, lui interdisoit un plus grand luxe. On en va voir la preuve.

## CHAPITRE XCIX.

### *État actuel de la Suede.*

LA Suede a six mille neuf cents lieues quarrées, à n'en compter que dix & demi par degré, comme elle fait. Une grande partie est occupée par des lacs immenses. Son sol, assez généralement gras & argilleux, est plus difficile à cultiver que des champs sablonneux, mais il est plus fertile. Les neiges prodigieuses qui le couvrent, garantissent & nourrissent ses plantes. Malheureusement les travaux de la campagne sont réduits à peu de chose, à cause de la longueur des hivers & de la briéveté des jours. Il faut d'ailleurs à des hommes plus grands & plus robustes qu'on ne les trouve ailleurs, une nourriture plus solide & plus abondante.

Ces raisons pourroient faire soupçonner que la Suede ne fut jamais excessivement peuplée, qnoiqu'on l'ait appellée *la fabrique du genre humain.* Il est vraisemblable que les nombreuses bandes qui en sortoient, & qui sous le nom si redouté de Goths & de Vandales, ravagerent, asservirent tant de contrées de l'Europe, n'étoient que des essaims de Scythes & de Sarmates, qui s'y rendoient par le nord de l'Asie, & qui se poussoient, se remplaçoient successivement. Cependant ce seroit une erreur de croire, que cette vaste contrée ait été toujours aussi déserte que nous la voyons. Des preuves historiques présentées aux derniers états, les convain-

quirent que leur pays avoit il y a trois fiecles plus d'habitans qu'aujourd'hui, quoique la religion catholique qu'on y profeffoit alors, autorisât les cloîtres, & prefcrivît au clergé le célibat. Un dénombrement fait avec la plus grande précifion, par ordre du gouvernement en 1760, prouve que la Suede, fans y comprendre fes poffeffions d'Allemagne, qui font peu de chofe, n'a actuellement que 2, 383, 113 fujets; & que dans cette population, il y a 1, 127, 938 hommes, & 1, 255, 175 femmes. En prenant un terme moyen, c'eft 345 habitans par lieue quarrée. Les deux extrêmes, font la Gothie qui en compte 1248, & la Laponie qui n'en compte que deux.

Le nombre feroit plus grand dans toutes les provinces, fi elles n'étoient continuellement abandonnées, & fouvent fans retour, par un grand nombre de ceux qui y ont pris naiffance. On voit dans tous les pays des hommes, qui par curiofité, par inquiétude naturelle, & fans objet déterminé, paffent d'une contrée dans une autre; mais c'eft une maladie qui attaque feulement quelques individus, & ne peut être regardée comme la caufe générale d'une émigration conftante. Il y a dans tous les hommes un penchant à aimer leur patrie, qui tient plus à des caufes morales qu'à des principes phyfiques. Le goût naturel pour la fociété, les liaifons de fang & d'amitié, l'habitude du climat & du langage, cette prévention qu'on contracte fi aifément pour le lieu, les mœurs, le genre de vie auxquels on eft accoutumé; tous ces liens attachent un être raifonnable à des contrées où il a reçu le jour & l'éducation. Il faut de puiffans motifs pour lui faire rompre à la fois tant de nœuds, & préférer une autre terre, où tout fera étranger & nouveau pour lui. En Suede, où toute la puiffance eft entre les mains des états compofés des différens ordres du royaume, même de celui des payfans, on devroit plus tenir à fon pays; cependant on en fort beaucoup, & il doit y avoir des raifons de cette émigration.

La claffe de citoyens la plus attachée à fa patrie, eft celle des laboureurs. L'agriculture fut affez floriffante, avant que Guftave-

Vaſa défendît l'exportation des grains. Depuis ce funeſte édit, elle rétrograda toujours : les efforts qu'on a faits dans les derniers tems pour lui redonner de l'activité, n'ont pas eu un ſuccès auſſi complet qu'on le deſiroit. L'état achete annuellement une partie du bled néceſſaire à ſa conſommation. Ce beſoin peut durer long-tems, par la difficulté d'élever de nombreux troupeaux. Il faut les nourrir neuf mois au ſec, & on manque de bras pour couper, pour ſerrer la quantité de fourrages que la longueur des hivers rendroit néceſſaire.

Les mines ne ſont pas expoſées à de pareils inconvéniens. Leur exploitation fut long-tems la plus grande reſſource du royaume. Elles tomberent depuis dans la dépendance des Anglois & des Hollandois, par les avances conſidérables que les négocians de ces deux nations faiſoient à leurs propriétaires. Une meilleure adminiſtration les a fait ſucceſſivement ſortir de cette ſervitude. Celles d'argent rendent annuellement à l'état quatre mille cinq cents marcs; celles de cuivre, huit mille chiffons ou lingots, dont on en exporte cinq mille cinq cents; & celles de fer, quatre cent mille chiffons, dont environ trois cent mille paſſent à l'étranger. Il étoit facile de multiplier les dernieres, ſur-tout dans les provinces boréales où abondent les bois, les eaux néceſſaires pour ces travaux, & où l'hiver par ſa rigueur & par ſa durée favoriſe les charrois. Les états de 1765 ont défendu d'en ouvrir de nouvelles, ſans qu'on puiſſe découvrir aucune raiſon d'économie politique, qui ait ſuggéré cette prohibition. Il doit être permis de ſoupçonner qu'elle a pris ſa ſource dans les intérêts particuliers & perſonnels de quelques membres puiſſans de la diete. Les manufactures n'ont pas été mieux traitées que les mines.

Juſqu'à l'heureuſe révolution qui rendit à la Suede ſa liberté, la nation étoit généralement habillée d'étoffes étrangeres. On ſentit à cette époque mémorable, l'impoſſibilité de faire ceſſer un ſi grand abus avec les laines du pays extrêmement groſſieres; & on fit venir d'Eſpagne & d'Angleterre des brebis & des beliers, qui, par les précautions qu'on a priſes, n'ont que peu dégénéré. A meſure que

les troupeaux se sont multipliés, les fabriques ont augmenté, au point qu'en 1763 elles occupoient quarante-cinq mille ames. Ces progrès ont blessé quelques citoyens qui les croyoient nuisibles à l'agriculture. Inutilement on a voulu leur faire observer que les manufactures opéroient la consommation des productions territoriales; qu'elles multiplioient les troupeaux, & que les troupeaux fécondoient les champs; qu'il n'y avoit au plus dans l'état que huit ou neuf villes dignes de ce nom, & que leur population n'étoit relativement à celle de la campagne, que dans le rapport d'un à douze, ce qui ne se trouvoit dans aucun autre gouvernement. Ces représentations n'ont pas été goûtées. La diete de 1765 a adopté, par esprit de parti ou par ignorance, les vues de ceux qui vouloient renvoyer tout le monde à la charrue. Pour faire réussir ce plan, on a embarrassé l'industrie de toutes les entraves qu'il a été possible d'imaginer. Il est arrivé delà que les ouvriers ont porté leurs talens ailleurs, sur-tout en Russie, & que la Suede se trouve actuellement sans manufactures.

Ses pêcheries n'ont pas eu la même destinée. La seule qui mérite d'être envisagée sous un point de vue politique, c'est celle du hareng. Elle ne remonte pas au-delà de 1740. Avant cette époque, ce poisson fuyoit les côtes de Suede. Il donna alors à celle de Gotenbourg, & il ne s'en est pas retiré depuis. On en exporte annuellement deux cent mille barils, qui, à raison de vingt francs par baril, forment un objet de quatre millions de livres. Environ huit mille barils sont portés dans les isles Angloises de l'Amérique. Il est bien étonnant que les François, qui ont plus d'esclaves, & moins de facilité pour les nourrir, aient négligé jusqu'à présent un moyen que tout les invitoit à adopter.

La nation Suédoise ne jouissoit pas encore de sa pêche du hareng, lorsqu'elle défendit aux étrangers d'introduire dans ses ports d'autres denrées que celles du crû de leur pays, & de transporter ces marchandises d'un port du royaume à l'autre. Cette loi célebre, connue sous le nom de *placard des productions*, & qui est de 1724, ressuscita la navigation, anéantie depuis long-tems par les malheurs des guerres.

guerres. Un pavillon inconnu par-tout, ſe montra ſur toutes les mers. Ceux qui l'arboroient, ne tarderent pas à acquérir de l'habileté & de l'expérience. Leurs progrès parurent même à des politiques éclairés devenir trop conſidérables pour un pays dépeuplé. Ils penſerent qu'il falloit s'en tenir à l'exportation des productions de l'état, à l'importation de celles dont il avoit beſoin, & abandonner le commerce purement de fret. Ce ſyſtême a été vivement combattu. De grands adminiſtrateurs ont cru, que bien loin de gêner cette branche d'induſtrie, il convenoit de l'encourager, en aboliſſant tous les réglemens qui la contrarient. Le droit excluſif de paſſer le Sund, fut anciennement attribué à un petit nombre de villes, déſignées ſous le nom de *Staple*. Tous les ports même ſitués au nord de Stockholm ou d'Abo, furent aſſervis à porter leurs denrées à l'un de ces entrepôts, & à s'y pourvoir des marchandiſes de la Baltique, qu'ils auroient pu ſe procurer de la premiere main, à meilleur marché. Ces odieuſes diſtinctions imaginées dans des tems barbares, & qui tendent à favoriſer le monopole des marchands, exiſtent encore aujourd'hui. Les ſpéculateurs les plus ſages en matiere d'adminiſtration, deſirent qu'elles ſoient anéanties; afin qu'une concurrence plus univerſelle, produiſe une plus grande activité. Perſonne ne fait des vœux pour l'augmentation des troupes.

Avant Guſtave-Vaſa, tout Suédois étoit ſoldat. Au cri du beſoin public, le laboureur quittoit ſa charrue & prenoit un arc. La nation entiere ſe trouvoit aguerrie par des troubles civils qui ne diſcontinuoient pas. L'état ne ſoudoyoit que cinq cents hommes, qui devoient être toujours prêts à marcher. En 1542 ce foible corps fut porté juſqu'à ſix mille. Les payſans chez qui l'on mettoit en quartier ces troupes, trouverent ce fardeau intolérable, & il fallut les en décharger. Pour y parvenir, on réunit au fiſc les terres incultes, on les fit défricher, & on y plaça les nouveaux défenſeurs de la patrie. Cette excellente inſtitution s'eſt perpétuée. Les gens de guerre ne ſont pas empriſonnés comme ailleurs dans l'oiſiveté des garniſons. Depuis le général juſqu'au ſoldat, tous ont une maiſon qu'ils habitent, une portion de terre qu'ils font valoir comme

leur propre bien. L'étendue & la valeur de ce terrain ſont proportionnées aux grades de milice. Cette poſſeſſion qu'ils tiennent de la couronne, s'appelle *boſtell*, & ne s'accorde jamais que dans les domaines qui appartiennent au gouvernement. L'armée eſt actuellement compoſée de huit régimens de cavalerie, de trois régimens de dragons, de deux régimens d'huſſards, de vingt-un régimens d'infanterie nationale, qui ſont payés de cette maniere, & de dix régimens de troupes étrangeres qui ont une ſolde en argent, & qu'on place dans les provinces, dans les fortereſſes ſituées au-delà des mers; ce qui forme en tout cinquante mille hommes. Cette maſſe eſt groſſie & portée juſqu'à quatre-vingt-quatre mille hommes, par trente-quatre mille ſoldats de réſerve qui ont auſſi leurs boſtels, & qui par leur inſtitution ſont deſtinés à remplacer ceux de l'infanterie nationale qui meurent, qui ſe perdent, ou qui ſont faits priſonniers. Vingt vaiſſeaux de ligne, un nombre de frégates proportionné, & quelques galeres, achevent de former les forces de la république.

Pour faire agir ces forces, l'état n'a qu'un revenu de dix-huit millions de livres. Il eſt formé par un impôt ſur les terres, par le produit des douanes, par des droits ſur le cuivre & ſur le fer, & ſur le papier timbré, par une capitation & un don gratuit. C'eſt bien peu pour les dépenſes de la guerre, pour les beſoins du gouvernement; & encore y faut-il puiſer ce qui doit ſervir à l'acquittement des dettes.

Elles montoient à ſept millions cinq cent mille livres, lorſque Charles XI. arriva au trône. Ce prince, économe de la maniere dont il convient aux ſouverains de l'être, les paya. Il fit plus. Il dégagea pluſieurs des domaines conquis en Allemagne, qui avoient été aliénés à des voiſins puiſſans. Il retira les diamans de la couronne, ſur leſquels on avoit emprunté en Hollande des ſommes conſidérables. Il fortifia les places frontieres. Il ſecourut ſes alliés, & arma ſouvent des eſcadres pour maintenir ſa ſupériorité dans la mer Baltique. Les événemens qui ſuivirent ſa mort, replongerent les affaires dans le chaos d'où il les avoit tirées. Le déſordre a été

toujours en augmentant, & il s'eſt trouvé que l'état devoit quatre-vingt-deux millions cinq cent mille livres, pour leſquelles il payoit un intérêt de quatre & demi pour cent. De cette ſomme, huit millions appartiennent à l'étranger, cinq millions à une caiſſe d'amortiſſement qui fut établie pour le paiement des dettes de Charles XII. un million & demi à quelques communautés; douze millions & demi à des particuliers Suédois, & cinquante-cinq millions à la banque. Les meilleurs calculateurs prétendent que cette banque, qui appartient uniquement à l'état, & dont la nation aſſemblée a ſeule la diſpoſition, a autant gagné en prêtant ſon papier aux particuliers ſur des meubles ou des immeubles, que lui doit l'adminiſtration. En ce cas la république n'a réellement que le tiers de la dette dont elle paie les intérêts, dans la vue de ſoutenir le crédit public.

Ce crédit eſt d'autant plus néceſſaire, que depuis la derniere guerre d'Allemagne, il ne reſte pas deux millions d'eſpeces en circulation dans tout le royaume. Tout s'y fait avec du papier. L'obligation que contractent, ſous la foi du ſerment, ceux auxquels le dépôt en eſt confié, de garder un profond ſecret ſur tout ce qui a rapport à leurs fonctions, ne permet pas de fixer avec la derniere préciſion quelle eſt la quantité de papier qui tient lieu d'argent. Cependant on ne craindra pas d'avancer, d'après les obſervateurs le plus profondément inſtruits, que la maſſe des billets de banque monte à ſoixante-dix-ſept millions.

La pauvreté n'étoit pas toutefois la plus dangereuſe maladie qui, depuis quelque tems, travailloit la Suede; de plus grandes calamités la bouleverſoient. L'intérêt particulier, qui avoit pris la place de l'eſprit public, rempliſſoit de défiances, la cour, le ſénat, tous les ordres de la république. On cherchoit à ſe détruire réciproquement avec un acharnement qui n'avoit point d'exemple. Lorſque les moyens manquoient, on alloit les chercher au loin; & l'on ne rougiſſoit pas de conſpirer en quelque maniere avec des étrangers contre ſa patrie.

La malheureuſe ſituation où ſe trouvoit réduit un état qui paroiſſoit libre, nourriſſoit l'eſprit de ſervitude qui avilit la plupart

des contrées de l'Europe. Elles se vantoient de leurs fers, en voyant les maux que souffroit une nation qui avoit brisé ses chaînes. Personne ne vouloit voir que la Suede avoit passé d'un excès à un autre; que pour éviter l'inconvénient des volontés arbitraires; on étoit tombé dans les désordres de l'anarchie. Les loix n'avoient pas su concilier les droits particuliers des individus, avec les droits de la société, avec les prérogatives dont elle doit jouir pour la sureté commune de tous ceux qui la composent.

Dans cette fatale crise, il convenoit à la Suede, de confier au fantôme de roi qu'elle avoit formé, un pouvoir suffisant pour sonder les plaies de l'état, & pour y appliquer les remedes convenables. C'est le plus grand acte de souveraineté que puisse faire un peuple; & ce n'est pas perdre sa liberté que d'en remettre la direction à un dépositaire de confiance, en veillant à l'usage qu'il fera de ce pouvoir commis.

Cette résolution auroit comblé les Suédois de gloire, & fait leur bonheur. Elle auroit rempli les esprits de l'opinion de leurs lumieres & de leur sagesse. En se refusant à un parti si nécessaire, ils ont réduit le chef de l'état à s'emparer de l'autorité. Il regne aux conditions qu'il a voulu prescrire; & il ne reste à ses sujets de droits, que ceux dont sa modération ne lui a pas permis de les dépouiller.

Nous ne sommes pas placés à la distance convenable, pour occuper nos lecteurs de cette révolution; la postérité jugera. Il faut parler des liaisons formées aux Indes par le roi de Prusse.



## CHAPITRE C.

*Le roi de Pruſſe forme à Embden une compagnie pour les Indes. Caractere de ce prince. Sort de ſon établiſſement.*

CE prince, dans l'âge des plaiſirs, eut le courage de préférer à la molle oiſiveté des cours l'avantage de s'inſtruire. Le commerce des premiers hommes du ſiecle, & ſes réflexions, mûriſſoient dans le ſecret ſon génie, naturellement actif, naturellement impatient de s'étendre. Ni la flatterie, ni la contradiction ne purent jamais le diſtraire de ſes profondes méditations. Il forma de bonne heure le plan de ſa vie & de ſon regne. On oſa prédire à ſon avénement au trône, que ſes miniſtres ne ſeroient que ſes ſecretaires; les adminiſtrateurs de ſes finances, que ſes commis; ſes généraux, que ſes aides de camp. Des circonſtances heureuſes le mirent à portée de développer aux yeux des nations des talens acquis dans la retraite. Saiſiſſant avec une rapidité qui n'appartenoit qu'à lui le point déciſif de ſes intérêts, Frédéric attaqua une puiſſance qui avoit tenu ſes ancêtres dans la ſervitude. Il gagna cinq batailles contr'elle, lui enleva la meilleure de ſes provinces, & fit la paix auſſi à propos qu'il avoit fait la guerre.

En ceſſant de combattre, il ne ceſſa pas d'agir. On le vit aſpirer à l'admiration des mêmes peuples, dont il avoit été la terreur. Il appella tous les arts à lui, & les aſſocia à ſa gloire. Il réforma les abus de la juſtice, & dicta lui-même des loix pleines de ſageſſe. Un ordre ſimple, invariable, s'établit dans toutes les parties de l'adminiſtration. Perſuadé que l'autorité du ſouverain eſt un bien commun à tous les ſujets, une protection dont ils doivent tous également jouir, il voulut que chacun d'eux eût la liberté de l'approcher & de lui écrire. Tous les inſtans de ſa vie étoient conſacrés au bien de ſes peuples. Ses délaſſemens même leur étoient utiles. Ses ouvrages d'hiſtoire, de morale, de politique étoient remplis de vé-

rités pratiques. On vit régner jufques dans fes poéfies des idées profondes, & propres à répandre la lumiere. Il s'occupoit du foin d'enrichir fes états; lorfque des événemens heureux le mirent en poffeffion de l'Ooftfrife en 1744.

Embden, capitale de cette petite province, paffoit, il y a deux fiecles, pour un des meilleurs ports de l'Europe. Les Anglois, forcés de quitter Anvers, en firent le centre de leurs liaifons avec le continent. Les Hollandois, après avoir afpiré long-tems & inutilement à fe l'approprier, en étoient devenus jaloux, jufqu'à travailler à le combler. Tout indiquoit que c'étoit un lieu propre à devenir l'entrepôt d'un grand commerce. L'éloignement où étoit ce foible pays de la maffe des forces Pruffiennes, pouvoit expofer à quelques inconvéniens: mais Frédéric efpéra que la terreur de fon nom contiendroit la jaloufie des puiffances maritimes. Dans cette perfuafion, il voulut qu'en 1750, une compagnie pour les Indes Orientales, fût établie à Embden.

Le fonds de la nouvelle fociété étoit de 3,900,000 livres, il fut principalement formé par les Anglois & les Hollandois, malgré la févérité des loix que leurs gouvernemens avoient portées pour l'empêcher. On étoit encouragé à ces fpéculations, par la liberté indéfinie dont on devoit jouir, en payant au fouverain trois pour cent, de toutes les ventes qui feroient faites. L'événement ne répondit pas aux efpérances, fix vaiffeaux partis fucceffivement pour la Chine ne rendirent aux intéreffés que leur capital, & un bénéfice de dix pour cent en fept années. Une autre compagnie, qui fe forma peu de tems après dans le même lieu pour le Bengale, prit encore plus mal fes mefures. Un procès, dont vraifemblablement on ne verra jamais la fin, eft tout ce qui lui refte des deux feules expéditions qu'elle ait tentées. Les commencemens de la derniere guerre ont anéanti l'un & l'autre corps.

C'eft le feul échec qu'ait effuyé la grandeur du roi de Pruffe. Nous n'ignorons pas qu'il eft difficile d'apprécier fes contemporains: on les voit de trop près. Les princes font fur-tout ceux qu'on peut le moins fe flatter de bien connoître. La renommée

en parle rarement ſans paſſion. C'eſt le plus ſouvent d'après les baſſeſſes de la flatterie, d'après les injuſtices de l'envie, qu'ils ſont jugés. Le cri confus de tous les intérêts, de tous les ſentimens qui s'agitent & changent autour d'eux, trouble ou ſuſpend le jugement des ſages même.

Cependant, s'il étoit permis de prononcer, d'après une multitude de faits liés les uns aux autres, on diroit de Frédéric qu'il ſut diſſiper les complots de l'Europe conjurée contre lui; qu'il joignit à la grandeur & à la hardieſſe des entrepriſes, un ſecret impénétrable dans les moyens; qu'il changea la maniere de faire la guerre, qu'on croyoit, avant lui, portée à ſa perfection; qu'il montra un courage d'eſprit, dont l'hiſtoire lui fourniſſoit peu de modeles; qu'il tira de ſes fautes même plus d'avantages que les autres n'en ſavent tirer de leurs ſuccès; qu'il fit taire d'étonnement, ou parler d'admiration toute la terre, & qu'il donna autant d'éclat à ſa nation, que d'autres ſouverains en reçoivent de leurs peuples.

Ce prince préſente un front toujours menaçant. L'opinion qu'il a donnée de ſes talens; le ſouvenir ſans ceſſe préſent de ſes actions; un revenu annuel de ſoixante-dix millions; un tréſor de plus de deux cents; une armée de cent quatre-vingt mille hommes : tout aſſure ſa tranquillité. Malheureuſement, elle n'eſt pas utile à ſes ſujets comme elle le fut autrefois. Ce monarque continue à laiſſer les Juifs à la tête de ſes monnoies, où ils ont introduit un très-grand déſordre. Il n'a point ſecouru les plus riches négocians de ſes provinces, que ſes opérations avoient ruinés. Il a mis dans ſes mains les manufactures les plus conſidérables de ſon pays. Ses états ſont remplis de monopoles, deſtructeurs de toute induſtrie. Des peuples dont il fut l'idole, ont été livrés à l'avidité d'une foule de brigands étrangers. Cette conduite a inſpiré une défiance ſi univerſelle, ſoit au-dedans, ſoit hors de la Pruſſe, qu'il n'y a point de hardieſſe à aſſurer que les efforts qui ſe font pour reſſuſciter la compagnie d'Embden ſeront inutiles.

O Frédéric, Frédéric! tu reçus de la nature une imagination vive & hardie, une curioſité ſans bornes, du goût pour le travail,

des forces pour le ſupporter. L'étude du gouvernement, de la politique, de la légiſlation occupa ta jeuneſſe. L'humanité par-tout enchaînée, par-tout abattue, eſſuya ſes larmes à la vue de tes premiers travaux, & ſembla ſe conſoler de ſes malheurs, dans l'eſpérance de trouver en toi ſon vengeur. Elle augura & bénit d'avance tes ſuccès. L'Europe te donna le nom de roi philoſophe.

Lorſque tu parus ſur le théatre de la guerre, la célérité de tes marches, l'art de tes campemens, l'ordre de tes batailles étonnerent toutes les nations. On ne ceſſoit d'exalter cette diſcipline inviolable de tes troupes, qui leur aſſuroit la victoire; cette ſubordination méchanique qui ne fait de pluſieurs armées qu'un corps, dont tous les mouvemens dirigés par une impulſion unique, frappent à la fois au même but. Les philoſophes même, prévenus par l'eſpoir dont tu les avois remplis, enorgueillis de voir un ami des arts & des hommes parmi les rois, applaudiſſoient peut-être à tes ſuccès ſanglans. Tu fus regardé comme le modele des rois guerriers.

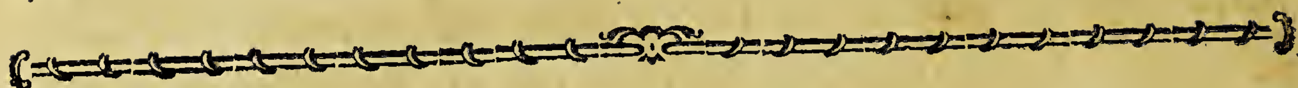
Il exiſte un titre plus glorieux; c'eſt celui de roi citoyen. On ne l'accorde pas aux princes, qui, confondant les erreurs & les vérités, la juſtice & les préjugés, les ſources du bien & du mal, enviſagent les principes de la morale comme des hypotheſes de métaphyſique, ne voient dans la raiſon qu'un orateur gagé par l'intérêt. O ſi l'amour de la gloire s'étoit éteint au fond de ton cœur! Si ton ame, épuiſée par tes grandes actions, avoit perdu ſon reſſort & ſon énergie! Si les foibles paſſions de la vieilleſſe vouloient te faire rentrer dans la foule des rois! Que deviendroit ta mémoire? Que deviendroient les éloges que toutes les bouches de la renommée, que la voix immortelle des lettres & des arts t'ont prodigués? Mais non: ton regne & ta vie ne feront pas un problême dans l'hiſtoire. R'ouvre ton cœur aux ſentimens nobles & vertueux qui firent tes premieres délices. Occupe tes derniers jours du bonheur de tes peuples. Prépare la félicité des générations futures, par la félicité de la génération actuelle. La puiſſance de la Pruſſe appartient à ton génie. C'eſt toi qui l'as créée, c'eſt toi qui la ſoutiens. Il faut la rendre propre à l'état qui te doit ſa gloire.

Que ces innombrables métaux enfouis dans tes coffres, en rentrant dans la circulation, rendent la vie au corps politique; que tes richeſſes perſonnelles, qu'un revers peut diſſiper, n'aient déſormais pour baſe que la richeſſe nationale, qui ne tarira jamais; que tes ſujets courbés ſous le joug intolérable d'une adminiſtration violente & arbitraire, retrouvent les tendreſſes d'un pere, au lieu des vexations d'un oppreſſeur; que des droits exorbitans ſur les perſonnes & les conſommations, ceſſent d'étouffer également la culture & l'induſtrie; que les habitans de la campagne ſortis d'eſclavage, que ceux des villes véritablement libres, ſe multiplient au gré de leurs penchans & de leurs efforts. Ainſi tu parviendras à donner de la ſtabilité à l'empire que tes qualités brillantes ont illuſtré, ont étendu; tu ſeras placé dans la liſte reſpectable & peu nombreuſe des rois citoyens.

Oſe davantage : donne le repos à la terre. Que l'autorité de ta médiation, que le pouvoir de tes armes, force à la paix des nations inquietes. L'univers eſt la patrie d'un grand homme; c'eſt le théatre qui convient à tes talens : deviens le bienfaiteur de tous les peuples.

Rien n'eſt grand, n'eſt heureux dans les monarchies, ſans l'influence du maître qui les gouverne; mais il ne dépend pas uniquement d'un monarque de faire tout ce qui convient au bonheur de ſes peuples. Il trouve ſouvent de puiſſans obſtacles dans les opinions, dans le caractere, dans les diſpoſitions de ſes ſujets. Ces opinions, ce caractere, ces diſpoſitions, peuvent ſans doute être corrigés; mais en attendant qu'ils le ſoient en Eſpagne, nous les regarderons comme la principale cauſe du peu de ſuccès qu'ont eu les projets ſi ſouvent formés, pour faire proſpérer le commerce des Philippines.





## CHAPITRE CI.

### *Établiſſement des Eſpagnols aux Philippines.*

LES Philippines, anciennement connues ſous le nom de Manilles, forment un archipel immenſe à l'eſt de l'Aſie. Les montagnes de ces iſles ſont peuplées de ſauvages, qui paroiſſent être les plus anciens habitans du pays. Quelques rapports qu'on a cru entrevoir entre leur langue & celle du Malabar, ont fait ſoupçonner qu'ils pouvoient être venus de cette agréable contrée de l'Inde. Leur vie eſt toute animale. Ils n'ont point de demeure fixe. Les fruits, les racines qu'ils trouvent dans les bois ſont leur unique nourriture; & lorſqu'ils ont épuiſé un canton; ils vont en dévorer un autre. Les efforts qu'on a faits pour les aſſujettir, ont toujours été vains, parce qu'il n'y a rien de ſi difficile que de dompter des peuples errans.

Les plaines d'où on les a chaſſés, ont été ſucceſſivement occupées par des colonies de Siam, de Sumatra, de Borneo, de Macaſſar, de Malaca, des Moluques & d'Arabie. Les mœurs de ces colons étrangers, leur religion, leur gouvernement, ne permettent pas de ſe méprendre ſur les lieux de leur origine.

Magellan fut le premier Européen qui reconnut ces iſles. Mécontent du Portugal, ſa patrie, il étoit paſſé au ſervice de Charles-Quint; & par le détroit qui depuis porta ſon nom, il arriva aux Manilles en 1521. Le malheur qu'il eut d'y périr, n'auroit pas empêché vraiſemblablement que ſon voyage n'eût eu des ſuites, ſi elles n'avoient été arrêtées par la combinaiſon dont on va rendre compte.

Tandis qu'au quinzieme ſiecle les Portugais s'ouvroient la route des Indes orientales, & ſe rendoient les maîtres des épiceries & des manufactures, qui avoient toujours fait les délices des nations policées, les Eſpagnols s'aſſuroient par la découverte de l'Amé-

rique, plus de tréfors que l'imagination des hommes n'en avoit jufqu'alors defiré. Quoique les deux nations fuiviffent leurs vues d'agrandiffement dans des régions bien féparées, il parut poffible qu'on fe rencontrât. Leur antipathie auroit rendu cet événement dangereux. Pour le prévenir, le pape Alexandre VI. fixa en 1493 les prétentions refpectives, par une fuite de ce pouvoir univerfel & ridicule, que les pontifes s'étoient arrogé depuis plufieurs fiecles, & que l'ignorance idolâtre de deux peuples également fuperftitieux, prolongeoit encore pour affocier le ciel à leur avarice. Il donna à l'Efpagne tout le pays qu'on découvriroit à l'oueft du méridien pris à cent lieues des Açores; & au Portugal, tout ce qu'il pourroit conquérir à l'eft de ce méridien. Dans la fuite, les deux puiffances convinrent de reculer cette ligne de démarcation à deux cent cinquante lieues plus à l'oueft, pour affurer davantage leur tranquillité. La cour de Rome ne connoiffoit pas affez la théorie de la terre, pour fentir que les Efpagnols pouffant leurs découvertes du côté de l'oueft, & les Portugais du côté de l'eft, c'étoit une néceffité qu'ils fe rencontraffent. L'expédition de Magellan démontra cette vérité.

Les Portugais, qui, quoique navigateurs, n'avoient pas imaginé qu'on pût parvenir aux Indes par une autre route que celle du cap de Bonne-Efpérance, furent très-étonnés d'y voir arriver les Efpagnols par la mer du Sud. Ils craignirent pour les Moluques, fur lefquelles leurs rivaux prétendoient avoir des droits ainfi que fur les Manilles. La cour de Lisbonne étoit déterminée à tout, plutôt qu'à voir échapper de fes mains le commerce des épiceries. Cependant, avant de fe commettre avec la feule puiffance dont les forces maritimes fuffent alors redoutables, elle crut devoir tenter la voie de la négociation. Ce moyen réuffit plus facilement qu'on ne l'avoit efpéré. Charles-Quint, que fes entreprifes continuelles réduifoient à des befoins fréquens, confentit pour la fomme de 3, 420, 000 livres, à fufpendre tous les armemens pour les Moluques, jufqu'à ce que les droits refpectifs euffent été éclaircis. Il s'engagea même, en cas que la décifion fût favorable, à n'en tirer

avantage qu'après avoir rembourſé l'argent qu'il auroit touché. Depuis cet accommodement, le monarque Eſpagnol occupé de ſon agrandiſſement en Europe & en Amérique, perdit de vue les Indes orientales.

Philippe II. reprit en 1564 le projet de ſoumettre les Manilles. L'exécution en fut confiée à Michel Lopés de l'Egaſpe. Il s'établit ſolidement à Luçon, la principale de ces iſles, & jeta les fondemens de quelques colonies dans les iſles voiſines, en particulier dans celle de Zebu, où Magellan avoit abordé. Ses ſucceſſeurs auroient vraiſemblablement achevé la conquête de cet archipel, ſi on leur eût fourni de plus grands moyens, peut-être même s'ils n'avoient été obligés d'employer le peu qu'ils en avoient, à ſoutenir les Portugais dans les Moluques. La patience Hollandoiſe triompha de ces efforts foibles, tardifs & peu ſinceres. Ils ne firent que retarder la perte des riches poſſeſſions qui en étoient l'objet; & ils laiſſerent la domination Caſtillane ſur les Manilles, qu'on commençoit à appeller Philippines, dans un état de langueur dont elle n'eſt jamais ſortie.

## CHAPITRE CII.

### *État actuel des Philippines.*

Le nombre des Eſpagnols n'y paſſe pas trois mille : on peut compter le triple de Métis. Les uns & les autres ſont chargés de contenir un million trois cent ſoixante & quelques mille Indiens, qui ſe trouverent ſoumis lors du recenſement de 1752. La plupart ſont chrétiens, & tous paient un tribut de 2 livres 13 ſols. Ils ſont diſperſés dans neuf iſles & diſtribués dans vingt départemens, dont celle de Luçon ſeule en contient douze. Sa capitale nommée dans tous les tems Manille, eſt ſituée à l'embouchure d'une grande riviere dans le fond d'une baie qui a trente lieues de circuit. L'Egaſpe la jugea propre à être le centre de l'état qu'il vouloit fonder,

& il y fixa le gouvernement & le commerce. Gomez Perez de las Marignas l'entoura de murailles en 1590, & y bâtit le fort Saint-Jacques. Comme elle ne reçoit que de petits bâtimens, on jugea dans la ſuite qu'il convenoit de fortifier Cavite, qui n'en eſt éloigné que de trois lieues, & qui lui ſert de port. Il eſt en demi-cercle. Les vaiſſeaux y ſont par-tout à l'abri des vents du ſud, mais expoſés à être battus de ceux du nord, s'ils ne rangent de fort près la terre. On y occupoit autrefois dans les chantiers trois ou quatre cents Indiens. Depuis quelques années, les atteliers ont été multipliés, & il s'y conſtruit actuellement des vaiſſeaux de guerre pour l'Europe.

La colonie a pour chef un gouverneur, dont l'autorité ſubordonnée au vice-roi du Mexique, doit durer huit ans. Il a le commandement des armes. Il diſpoſe de tous les emplois civils & militaires. Il peut diſtribuer des terres aux ſoldats, les ériger même en fiefs. Cette puiſſance, quoiqu'un peu balancée par l'influence que le clergé & l'inquiſition ont dans tous les établiſſemens Eſpagnols du nouveau-monde, s'eſt trouvée ſi dangereuſe, que pour en arrêter l'excès, on a imaginé pluſieurs expédiens. Le plus utile a été celui qui regle qu'on pourſuivra la mémoire d'un gouverneur mort dans l'exercice de ſa charge, & que celui qui ſera révoqué, ne partira qu'après que ſon adminiſtration aura été recherchée. Tout particulier peut porter ſes plaintes. S'il a éprouvé quelque injuſtice, il doit être dédommagé aux dépens du prévaricateur, qu'on condamne de plus à une amende envers le ſouverain, pour l'avoir rendu odieux. Dans les premiers tems de cette ſage inſtitution, la ſévérité fut pouſſée ſi loin, que lorſque les accuſations étoient graves & nombreuſes, le coupable étoit mis en priſon. Pluſieurs y moururent de frayeur, & d'autres n'en ſortirent que pour ſubir des peines rigoureuſes. La corruption a fait depuis des progrès. Celui qui ſuccede eſt communément déterminé, par des ſommes conſidérables ou par les vexations qu'il ſe propoſe de commettre, à pallier celles de ſon prédéceſſeur.

Cette colluſion a formé un ſyſtême ſuivi d'oppreſſion. On a

exigé arbitrairement des impôts. Le revenu public s'eſt perdu dans les mains deſtinées à le recueillir. Des droits exceſſifs ont fait dégénérer le commerce en contrebande. Le cultivateur s'eſt vu contraint de dépoſer ſes récoltes dans les magaſins du gouvernement. On a pouſſé l'atrocité, juſqu'à fixer la quantité de grains que ſes champs devoient produire, juſqu'à l'obliger de les fournir au fiſc, ſans en être payé que dans le tems & de la maniere qu'il plairoit à des maîtres oppreſſeurs. Cette tyrannie a déterminé une infinité d'Indiens à abandonner les Philippines, ou à ſe réfugier dans les lieux inacceſſibles de ces iſles. L'hiſtoire fait monter à pluſieurs millions, les malheureux que les vexations ont fait périr. Il n'eſt pas poſſible d'évaluer le nombre de ceux que l'anéantiſſement de la culture & des ſubſiſtances a empêché de naître. Ce qui a échappé à tant de calamités, a cherché ſa ſureté dans l'obſcurité & dans la miſere. Les efforts que quelques adminiſtrateurs honnêtes ont fait dans l'eſpace de deux ſiecles, pour arrêter le cours de tant de barbaries, ont été inutiles, parce que les abus étoient trop invétérés, pour céder à une autorité ſubordonnée & paſſagere. Il n'auroit pas fallu moins que le pouvoir ſuprême de la cour de Madrid, pour oppoſer une digue ſuffiſante au torrent de la cupidité univerſelle; mais ce moyen unique n'a jamais été employé. Cette honteuſe indifférence eſt cauſe que les Philippines n'ont pas été civiliſées: il n'y a ni police, ni induſtrie. A peine ſauroit-on leur nom, ſans les liaiſons qu'elles entretiennent avec le Mexique.

Ces liaiſons, auſſi anciennes que l'établiſſement des Eſpagnols dans les deux Indes, ſe réduiſent à faire paſſer en Amérique par la mer du Sud, les productions, les marchandiſes de l'Aſie. Nul des objets qui forment ces riches cargaiſons, n'eſt le produit du ſol ou des manufactures de ces iſles. Elles tirent la canelle de Batavia. Les Chinois leur portent des ſoieries, & les Anglois ou les François, les toiles blanches, les toiles peintes du Bengale & du Coromandel. Tous les peuples de l'Orient y peuvent naviguer ouvertement, mais les nations Européennes ſont obligées de maſquer leur pavillon. Sans cette précaution, qui n'eſt heureuſement qu'une

vaine cérémonie, elles ne feroient pas reçues. De quelque port qu'aient été expédiées les marchandifes, il faut qu'elles arrivent avant le départ des galions. Celles qui viendroient après, ou ne feroient pas vendues, ou ne le feroient qu'à perte, à des négocians qui fe trouveroient réduits à les garder dans leurs magafins, jufqu'à un nouveau voyage. Les paiemens fe font avec de la cochenille & des piaftres venues du Mexique. Il y entre auffi des cauris, qui n'ont point de cours en Afrique, mais qui font d'un ufage général fur les bords du Gange. Il eft rare qu'on traite directement avec les Efpagnols. La plupart dégoûtés des foins pénibles du commerce, mettent tous leurs biens entre les mains des Chinois, qui s'enrichiffent aux dépens de ces maîtres indolens. Si, comme la cour de Madrid l'avoit ordonné en 1750, on eût forcé ces agens les plus actifs de l'Afie, à fe faire baptifer ou à fortir du pays, les affaires feroient tombées dans un défordre extrême.

Il y a des politiques qui penfent que ce ne feroit pas un mal, & cette opinion eft fort ancienne. A peine les Philippines eurent-elles ouvert leur communication avec l'Amérique, qu'on parla de les abandonner, comme nuifibles aux intérêts de la métropole. Philippe II. & fes fucceffeurs ont conftamment rejeté cette propofition, qui a été renouvellée à plufieurs reprifes. La ville de Séville en 1731, & celle de Cadix en 1733, ont eu des idées plus raifonnables. Toutes deux ont imaginé ce qu'il eft bien étonnant qu'on n'eût pas vu plutôt, qu'il feroit utile à l'Efpagne de prendre part directement au commerce de l'Afie, & que les poffeffions qu'elle a dans cette partie du monde, feroient le centre des opérations qu'elle y voudroit faire. Inutilement leur a-t-on oppofé que l'Inde fourniffant des étoffes de foie, des toiles de coton fupérieures à celles de l'Europe pour le fini, pour les couleurs, fur-tout pour le bas prix, les manufactures nationales n'en pourroient foutenir la concurrence, & feroient infailliblement ruinées. Cette objection qui peut être de quelque poids chez certains peuples, leur a paru tout-à-fait frivole, dans la pofition où étoit leur patrie.

En effet, les Efpagnols s'habillent, fe meublent d'étoffes, de

toiles étrangeres. Ces besoins continuels augmentent nécessairement l'industrie, les richesses, la population, les forces de leurs voisins. Ceux-ci abusent de ces avantages, pour tenir dans la dépendance la nation qui les leur procure. Ne se conduiroit-elle pas avec plus de sagesse & de dignité, si elle adoptoit les manufactures des Indes? Outre l'économie & l'agrément qu'elle y trouveroit, elle parviendroit à diminuer une prépondérance, dont elle sera tôt ou tard la victime.

## CHAPITRE CIII.

*Ce que les Philippines pourroient devenir dans des mains actives.*

LES inconvéniens presqu'inséparables des nouvelles entreprises, sont levés d'avance. Les isles que l'Espagne possede sont situées entre le Japon, la Chine, la Cochinchine, Siam, Borneo, Macassar, les Moluques, & à portée d'entrer en liaison avec ces différens états. Si elles sont trop éloignées du Malabar, du Coromandel & du Bengale, pour protéger efficacement les établissemens qu'on y formeroit ; elles sont d'un autre côté si voisines de plusieurs pays que les Européens fréquentent, qu'elles en excluroient facilement leurs ennemis en tems de guerre. D'ailleurs la distance où elles sont du continent, les garantit des ravages qui le désolent, & elle les dérobe à la tentation délicate de prendre part à ses divisions.

Cet éloignement n'empêche pas que leur subsistance ne soit assurée. A la vérité les tremblemens de terre sont fréquens aux Philippines, & les pluies ne discontinuent pas depuis Juillet jusqu'en Novembre ; mais rien de tout cela ne nuit à leur fertilité. Il n'y a pas dans l'Asie de contrées plus abondantes en poisson, en grains, en fruits, en légumes, en bestiaux, en sagou, en cocotier, en plantes nourrissantes de toutes les especes.

On y trouve même plusieurs objets propres au commerce d'Inde en

en Inde; l'ébene, le tabac, la cire, ces nids d'oiseaux si recherchés, le bray, une espece de chanvre blanc, dont on fait des cables & des voiles; des bois de charpente & de construction, excellens & en abondance; les cauris, les perles, du sucre qu'on peut multiplier sans bornes, & enfin de l'or. On a des preuves incontestables, que dans les premiers tems, les Espagnols faisoient passer en Amérique, une grande quantité de ce métal, trouvé dans les rivieres par les naturels du pays. Si ce qu'ils en ramassent annuellement ne passe pas aujourd'hui mille ou douze cents livres pesant, il faut en accuser la tyrannie, qui ne leur permet pas de jouir du fruit de leur industrie. Une modération raisonnable les engageroit à reprendre leurs anciens travaux, & à se livrer à des travaux encore plus utiles à l'Espagne.

Alors cette couronne tirera de la colonie pour l'Europe, de l'alun, des peaux de buffles, de la casse, la feve de Saint Ignace si utile dans la médecine, de l'indigo, du cacao qu'on y a transporté du Mexique & qui y réussit fort bien, des bois de teinture, du coton, de la fausse canelle qu'on perfectionnera peut-être, & dont, telle qu'elle est, les Chinois se contentoient avant qu'ils fréquentassent Batavia. Quelques voyageurs assurent que l'isle de Mindanao qui la produit, avoit aussi autrefois des girofliers. Ils ajoutent que le souverain du pays ordonna de les arracher, en disant qu'il valoit mieux qu'il le fît lui-même que s'il y étoit forcé par les Hollandois. Cette anecdote paroît bien suspecte. Ce qu'il y a de certain, c'est que le voisinage des Moluques donne de grandes facilités pour se procurer les arbres qui produisent la muscade & le girofle.

Les marchés étrangers fourniront à l'Espagne, les soieries, les toiles, les autres productions de l'Asie nécessaires à sa consommation, & les lui fourniront à meilleur marché qu'à ses concurrens. Tous les peuples de l'Europe se servent de l'argent tiré de l'Amérique, pour négocier dans l'Inde. Avant qu'ils aient pu l'y faire arriver, cet argent a dû payer des droits considérables, faire des détours prodigieux, courir de grands risques. Les Espagnols, en l'envoyant directement de l'Amérique aux Philippines, gagneront

ſur l'impoſition, ſur le tems, ſur les aſſurances; de ſorte qu'en donnant la même quantité de métaux que les nations rivales, ils paieront réellement moins cher qu'elles.

Les tranſports d'argent diminueroient même avec le tems, ſi on ſavoit élever ces iſles au degré de ſplendeur auquel la nature les appelle. Il faudroit pour cela rappeller dans leurs ports les nations qui les fréquentoient avant que les Eſpagnols les euſſent envahies: faire oublier à la Chine que quarante mille de ſes ſujets qui s'étoient établis aux Philippines, y furent maſſacrés la plupart, parce qu'ils ſouffroient impatiemment le joug affreux qu'on leur impoſoit. Les Chinois déſerteroient Batavia, qu'ils trouvent trop éloigné de leur patrie, & ranimeroient dans ces iſles les arts & la culture. On les verroit bientôt ſuivis de beaucoup de négocians libres de l'Europe, répandus dans l'Inde, qui ſe regardent comme victimes du monopole de leurs compagnies. Les naturels du pays, excités au travail par les avantages inſéparables de cette concurrence, ſortiroient de leur indolence. Ils aimeroient le gouvernement qui s'occuperoit de leur bonheur; ils ſe rangeroient en foule ſous ſes loix, & ſeroient, en peu de tems, tous Eſpagnols. Si nos conjectures ne ſont pas vaines, une colonie, telle qu'on vient de la préſenter, ſeroit plus utile qu'un établiſſement purement paſſif, qui dévore une partie des tréſors de l'Amérique. La révolution eſt facile. On ne peut manquer de la hâter, en établiſſant une grande liberté de commerce, une grande liberté civile & religieuſe, & une ſureté entiere pour les propriétés.

Cet édifice ne ſauroit être l'ouvrage d'une compagnie excluſive. Depuis plus de deux ſiecles que les Européens fréquentent les mers d'Aſie, ils n'ont jamais été animés d'un eſprit vraiment louable. En vain la ſociété, la morale, la politique ont fait des progrès parmi nous; ces pays éloignés n'ont vu que notre avidité, notre inquiétude, notre tyrannie. Le mal que nous avons fait aux autres parties du monde, a été quelquefois compenſé par les lumieres que nous y avons portées, par de ſages inſtitutions que nous y avons établies. Les Indes ont continué à gémir dans leurs ténebres & ſous

leur despotisme, sans aucun effort de notre part pour les délivrer de ces fléaux terribles. Si les différens gouvernemens avoient eux-mêmes dirigé les démarches de leurs négocians libres, il est vraisemblable que l'amour de la gloire se seroit joint à la passion des richesses, & que plus d'un peuple auroit tenté des choses capables de l'illustrer. Des vues si nobles & si pures ne pouvoient entrer dans l'esprit d'aucunes compagnies de négocians. Resserrées dans les bornes étroites d'un gain présent, elles n'ont jamais pensé au bonheur des nations avec qui elles faisoient le commerce, & on ne leur a pas fait un crime d'une conduite à laquelle on s'attendoit.

Combien il seroit honorable pour l'Espagne, de qui personne n'espere peut-être en ce moment de grandes choses, de se montrer sensible aux intérêts du genre humain & de s'en occuper! Elle commence à secouer le joug des préjugés qui l'ont tenue dans l'enfance, malgré ses forces naturelles. Ses sujets n'ont pas encore l'ame avilie & corrompue par la contagion des richesses, dont leur indolence même & la cupidité de leur gouvernement, les ont heureusement sauvés. Cette nation doit aimer le bien; elle le peut connoître, elle le feroit, sans doute, elle en a tous les moyens dans les possessions que ses conquêtes lui ont données sur les plus riches pays de la terre. Ses vaisseaux, destinés à porter la félicité dans les contrées les plus reculées de l'Asie, partiroient de ses différens ports & se réuniroient aux Canaries, ou continueroient séparément leur chemin, suivant les circonstances. Ils pourroient revenir de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance; mais ils s'y rendroient par la mer du Sud, où la vente de leur cargaison augmenteroit de beaucoup leurs capitaux. Cet avantage leur assureroit la supériorité sur leurs concurrens, qui en général naviguent à faux fret & ne portent guere que de l'argent. La riviere de la Plata leur fourniroit des rafraîchissemens, s'il en étoit besoin. Ceux qui pourroient attendre, ne relâcheroient qu'au Chili ou même seulement à Juan-Fernandez.

Cette isle délicieuse, qui doit son nom à un Espagnol à qui on l'avoit cédée, & qui s'en dégoûta après y avoir fait un assez long séjour, se trouve à cent dix lieues de la terre-ferme du Chili. Sa

plus grande longueur n'eſt que d'environ cinq lieues, & elle n'a pas tout-à-fait deux lieues de largeur. Dans un eſpace ſi borné & un terrain très-inégal, on trouve un beau ciel, un air pur, des eaux excellentes, tous les végétaux ſpécifiques contre le ſcorbut. L'expérience a prouvé que les grains, les fruits, les légumes, les quadrupedes de l'Europe & de l'Amérique y réuſſiſſoient admirablement. Les côtes ſont fort poiſſonneuſes. Tant d'avantages ſont couronnés par un bon port. Les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents, excepté de celui du nord; mais il n'eſt jamais aſſez violent pour leur faire courir le moindre danger.

Ces commodités ont invité tous les corſaires qui vouloient infeſter les côtes du Pérou par leurs pirateries à relâcher à Juan-Fernandez. Anſon, qui portoit dans la mer du Sud des projets plus vaſtes, y trouva un aſile également commode & sûr. Les Eſpagnols convaincus enfin, que leur attention à détruire les beſtiaux qu'ils y avoient jetés, n'eſt pas une précaution ſuffiſante pour en écarter leurs ennemis, doivent y bâtir un fort. Ce poſte militaire deviendra un établiſſement utile, ſi la Cour de Madrid peut ſe déterminer à ouvrir les yeux. De plus grands détails ſeroient ſuperflus. On ne peut s'empêcher de voir combien les idées que nous ne faiſons qu'indiquer ſeroient avantageuſes au commerce, à la navigation, à la grandeur de l'Eſpagne. Il n'eſt pas poſſible que les liaiſons que la Ruſſie entretient par terre avec la Chine, s'élevent jamais à la même importance.



## CHAPITRE CIV.

### *Notions générales sur la Tartarie.*

ENTRE ces deux grands empires, dont la grandeur impose à l'imagination, est un espace immense, connu dans les premiers âges, sous le nom de Scythie, & depuis sous celui de Tartarie prise dans toute son étendue ; cette région est bornée à l'occident par la mer Caspienne & la Perse ; au sud par la Perse, l'Indostan, les royaumes d'Arrakan & d'Ava, la Chine & la Corée ; à l'est par la mer Orientale ; au nord par la mer Glaciale. Une partie de ces vastes déserts est soumise à l'empire des Chinois ; une autre reçoit ses loix des Russes ; la troisieme est indépendante, sous le nom de kharisme, de grande & de petite Bucharie.

Les habitans de ces célebres contrées vécurent toujours de chasse, de pêche, du lait de leurs troupeaux ; & avec un égal éloignement pour le séjour des villes, pour la vie sédentaire, & pour la culture. Leur origine qui s'est perdue dans leurs déserts & dans leurs courses errantes, n'est pas plus ancienne que leurs usages. Ils ont continué à être ce que leurs peres avoient été ; & en remontant de génération en génération, on trouve que rien ne ressemble tant aux hommes des premiers âges que les Tartares du nôtre.

Ces peuples adopterent la plupart de bonne heure la doctrine du grand lama, qui réside à Putola, ville située dans un pays qui appartient en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Cette grande contrée où les montagnes sont entassées les unes sur les autres, est appellée Boutan par les habitans de l'Indostan, Tangut par les Tartares ; Tsanli par les Chinois ; Lassa par les Indiens au-delà du Gange ; & Thibet par les Européens.

Des monumens au dessus de tout soupçon font remonter cette religion au dessus de trois mille ans. Rien n'est plus respectable qu'un

culte qui eut toujours pour baſe l'exiſtence du premier être & la morale la plus pure.

On penſe généralement que les ſectateurs de ce pontife le croient immortel; que pour entretenir cette erreur, la divinité ne ſe montre jamais qu'à un petit nombre de confidens; que lorſqu'elle s'offre aux adorations du peuple, c'eſt toujours dans une eſpece de tabernacle, dont la clarté douteuſe montre plutôt l'ombre de ce dieu vivant que ſes traits; que quand il meurt, on lui ſubſtitue un autre prêtre de la même taille, & autant qu'il eſt poſſible de la même figure, & qu'avec le ſecours de ces précautions, l'illuſion ſe perpétue, même dans les lieux où ſe joue cette comédie; à plus forte raiſon dans l'eſprit des croyans éloignés de la ſcene.

C'eſt un préjugé qu'un philoſophe lumineux & profond vient de diſſiper. A la vérité les grands lamas ſe montrent rarement, afin d'entretenir la vénération qu'ils ſont parvenus à inſpirer pour leur perſonne & pour leurs myſteres; mais ils admettent à leur audience les ambaſſadeurs, ils reçoivent les ſouverains qui viennent les viſiter. S'il eſt difficile de jouir de leur vue, hors des occaſions importantes & des plus grandes ſolemnités, on peut toujours enviſager leurs portraits continuellement ſuſpendus au deſſus des portes du temple de Putola.

Ce qui a donné un cours ſi univerſel à la fable de l'immortalité des lamas, c'eſt que la foi du pays ordonne de croire, que l'eſprit ſaint qui a animé un de ces pontifes, paſſe d'abord après ſa mort dans le corps de celui qui eſt légitimement élu pour le remplacer. Cette tranſmigration du ſouffle divin s'allie très-bien avec la métempſycoſe, dont le ſyſtême eſt établi de tems immémorial dans ces contrées.

La religion lamique fit de bonne heure des progrès conſidérables. On l'adopta dans une portion du globe fort étendue. Elle domine dans tout le Thibet, dans toute la Mongalie. Les deux Bucharies & pluſieurs provinces de la Tartarie, lui ſont preſque totalement ſoumiſes. Elle a des ſectateurs dans le royaume de Cachemire, aux Indes & à la Chine.

C'eſt de tous les cultes, le ſeul qui puiſſe ſe glorifier d'une antiquité très-reculée ſans mélange d'aucun autre dogme. La religion des Chinois a été plus d'une fois altérée par l'arrivée des divinités étrangeres & des ſuperſtitions qu'on a fait goûter aux dernieres claſſes du peuple. Les Juifs ont vu finir leur hiérarchie & démolir leur temple. Alexandre & Mahomet éteignirent autant qu'il étoit en eux, le feu ſacré des Guebres. Tamerlan & les Mogols ont affoibli dans l'Inde le culte du dieu Brama. Mais ni le tems, ni la fortune, ni les hommes n'ont pu ébranler le pouvoir théocratique du grand lama.

Cette ſtabilité, cette perpétuité doivent être particulieres aux religions qui ont des dogmes fixes, une hiérarchie eccléſiaſtique bien ordonnée, & un chef ſuprême qui par ſon autorité maintient ces dogmes dans leur état primitif, en condamnant toutes les opinions nouvelles, que l'orgueil ſeroit tenté de produire, & la crédulité d'adopter. Les lamas avouent eux-mêmes qu'ils ne ſont pas des dieux; mais ils prétendent repréſenter la divinité, & avoir reçu du ciel le pouvoir de décider en dernier reſſort de tout ce qui intéreſſe le culte public. Leur théocratie s'étend bien auſſi entiérement ſur le temporel que ſur le ſpirituel: mais les ſoins profanes ne leur paroiſſent pas mériter de les occuper; ils abandonnent toujours l'adminiſtration de l'état à des délégués qu'ils ont jugé dignes de leur confiance. Cet uſage a fait ſortir ſucceſſivement de leur vaſte domination pluſieurs provinces. Elles ſont devenues la proie de ceux qui les gouvernoient. Le grand lama autrefois maître abſolu de tout le Thibet, n'en poſſede aujourd'hui que la moindre partie.

Les opinions religieuſes des Tartares n'ont dans aucun tems énervé leur valeur. C'eſt pour arrêter les irruptions qu'ils faiſoient à la Chine, que fut élevée, environ trois ſiecles avant l'ere chrétienne, cette fameuſe muraille, qui s'étend depuis le fleuve Jaune juſqu'à la mer de Kamſchatka; qui eſt terraſſée par-tout, & flanquée par intervalles de groſſes tours, ſuivant l'ancienne méthode de fortifier les places. Un pareil monument prouve qu'il y avoit alors dans l'empire une prodigieuſe population: mais il doit auſſi faire préſumer qu'on y manquoit d'énergie & de ſcience militaire. Si les Chinois

avoient eu du courage, ils auroient eux-mêmes attaqué des hordes errantes, ou les auroient contenues par des armées bien disciplinées ; s'ils avoient su la guerre, ils auroient compris que des lignes de cinq cents lieues ne pouvoient pas être gardées par-tout, & qu'il suffisoit qu'elles fussent percées à un seul endroit, pour que le reste des fortifications devînt inutile.

Aussi les incursions des Tartares continuerent-elles jusqu'au treizieme siecle. A cette époque, l'empire fut conquis par ces barbares que commandoit Gengis-kan. Ce sceptre étranger ne fut brisé que lorsqu'au bout de quatre-ving-neuf ans, il se trouva dans les mains d'un prince indolent, livré aux femmes, esclave de ses ministres.

Les Tartares, chassés de leur conquête, n'établirent point dans leur pays les loix & la police de la Chine. En repassant la grande muraille, ils retomberent dans la barbarie, & vécurent dans leurs déserts, aussi grossiers qu'ils en étoient sortis. Cependant, joints au petit nombre de ceux qui avoient continué leur vie errante, ils formerent plusieurs hordes qui se peuplerent dans le silence, & qui avec le tems, se fondirent dans celle des Mantchoux. Leur réunion leur inspira le projet d'envahir de nouveau la Chine, qui étoit en proie à toutes les horreurs des dissentions domestiques.

Les mécontens étoient alors si multipliés, qu'ils formoient jusqu'à huit corps d'armée, sous autant de chefs. Dans cette confusion, les Tartares qui depuis long-tems ravageoient les provinces septentrionales de l'empire, s'emparerent de la capitale en 1644, & bientôt après de l'état entier.

Cette révolution sembla moins subjuguer la Chine, que l'augmenter d'une portion considérable de la Tartarie. Bientôt après, elle s'agrandit encore par la soumission des Tartares Mogols, célebres pour avoir fondé la plupart des trônes de l'Asie, celui de l'Indostan en particulier.

Les vainqueurs se soumirent à la législation des vaincus ; ils dépouillerent leurs mœurs pour prendre celles de leurs esclaves. On a voulu regarder cet événement comme une démonstration de la sagesse du gouvernement Chinois. Mais n'est-il pas dans la nature

que

que les grandes masses fassent la loi aux petites? Eh bien ! c'est par une conséquence de ce principe si simple que l'invasion de la Chine n'a rien changé, ni à ses loix, ni à ses coutumes, ni à ses usages. Les Tartares répandus dans l'empire le plus peuplé de la terre, s'y trouverent dans un rapport moindre que celui d'un à dix mille. Ainsi pour qu'il en arrivât autrement qu'il n'en est arrivé, il eût fallu qu'un Tartare prévalût sur dix mille Chinois. Concevez-vous que cela fût possible? Laissez-donc-là cette preuve de l'excellence de l'administration Chinoise, d'ailleurs assez prouvée. Et puis ces Tartares n'avoient ni mœurs, ni coutumes, ni usages fixes. Quelle merveille qu'ils aient adopté les institutions qu'ils trouvoient, bonnes ou mauvaises ! Cette révolution étoit à peine finie, que l'empire vit s'élever un nouvel ennemi qni pouvoit devenir dangereux.

## CHAPITRE CV.

### *Démêlés des Russes & des Chinois dans la Tartarie.*

Les Russes, qui vers la fin du seizieme siecle, avoient conquis les plaines incultes de la Sibérie, étoient arrivés de désert en désert jusqu'au fleuve Amour qui les conduisoit à la mer orientale, & jusqu'à la Selenga qui les approchoit de la Chine, dont ils avoient entendu vanter les richesses.

Les Chinois comprirent que les courses des Russes pourroient avec le tems troubler leur tranquillité; & ils construisirent quelques forts pour arrêter un voisin, dont l'ambition devenoit suspecte. Alors commencerent entre les deux nations des disputes vives touchant les frontieres. Leurs chasseurs se chargeoient souvent; & l'on se croyoit tous les jours à la veille d'une guerre ouverte. Heureusement les plénipotentiaires des deux cours parvinrent à se concilier en 1689; les limites des deux puissances furent posées à la riviere Kerbechi, près de l'endroit même où l'on négocioit, à trois cents lieues de la grande muraille. C'est le premier traité qu'eussent

fait les Chinois, depuis la fondation de leur empire. Cette pacification offrit une autre nouveauté. On accorda aux Ruſſes la liberté d'envoyer tous les ans une caravane à Pekin, dont les étrangers avoient été conſtamment éloignés avec des précautions tout-à-fait myſtérieuſes. Il fut aiſé de voir que les Tartares, qui s'étoient pliés aux mœurs & au gouvernement de la Chine, s'écartoient de ſes maximes politiques.

## CHAPITRE CVI.

*Les Ruſſes obtiennent la liberté d'envoyer une caravane à la Chine.*

CETTE condeſcendance n'inſpira pas de la modération aux Ruſſes. Ils continuerent leurs uſurpations, & bâtirent, trente lieues au-delà des limites convenues, une ville qu'ils nommerent Albaſſinskoi. Les Chinois s'étant plaints inutilement de cette infidélité, prirent en 1715 le parti de ſe faire juſtice. Les guerres où le czar étoit engagé dans la Baltique ne lui permettant pas d'envoyer des troupes à l'extrémité de la Tartarie, la place fut emportée après trois ans de ſiege.

La cour de Pétersbourg fut aſſez éclairée pour ne ſe pas livrer à un reſſentiment inutile. Elle fit partir en 1719 pour Pékin un miniſtre chargé de reſſuſciter le commerce anéanti par les derniers troubles. La négociation réuſſit : mais la caravane de 1721 ne s'étant pas conduit avec plus de réſerve que celles qui l'avoient précédée, il fut arrêté que dans la ſuite les deux nations ne traiteroient enſemble que ſur la frontiere. De nouvelles brouilleries ont encore interrompu cette liaiſon. Un commerce interlope eſt tout ce qui en reſte. Il eſt languiſſant; mais on doit croire que la Ruſſie s'occupe des moyens de le ranimer.

Les avantages qu'elle en retirera doivent l'engager à ſurmonter les difficultés inſéparables de cette entrepriſe. Cette puiſſance eſt la ſeule de l'Europe qui puiſſe négocier ſans argent avec les Chinois, & leur donner des marchandiſes pour des marchandiſes,

Avec ſes riches & précieuſes pelleteries elle obtiendra toujours ce qu'ils ſont en poſſeſſion de fournir à une grande partie du globe. Indépendamment des objets qui ſerviront à ſa conſommation, elle pourra faire des ſpéculations aſſez étendues ſur le thé & ſur la rhubarbe. Rien ne ſeroit plus ſage & plus facile que de réexporter ces deux productions, parce qu'elles conſerveront toujours, par la voie de terre, un degré de perfection qui ſe perd néceſſairement à travers ces mers immenſes par où l'on nous apporte tout ce qui vient de ces contrées ſi reculées de l'Aſie. Mais pour que ce commerce devienne quelque choſe, il faut qu'il ſoit conduit ſur des principes différens de ceux qu'on a ſuivis juſqu'ici.

Autrefois il partoit tous les ans de Pétersbourg une caravane qui, après avoir traverſé des déſerts immenſes, étoit reçue ſur la frontiere de la Chine par quelques centaines de ſoldats qui l'eſcortoient juſqu'à la capitale de l'empire. Là, tous ceux qui la compoſoient étoient renfermés dans un caravenſerail, où ils étoient obligés d'attendre que les marchands Chinois vinſſent leur offrir le rebut de leurs magaſins. Leur traite ainſi conſommée, ils reprenoient la route de leur patrie, & ſe retrouvoient à Pétersbourg, trois ans après en être partis.

Dans le cours ordinaire des choſes, les mauvaiſes marchandiſes qu'apportoit la caravane, n'auroient eu que peu de valeur: mais, comme ce commerce étoit pour le compte de la cour, & que la vente s'en faiſoit toujours ſous les yeux du ſouverain, les plus vils objets acquéroient du prix. Etre admis à cette eſpece de foire, étoit une grace que le deſpote n'accordoit guere qu'aux gens en faveur. Tous vouloient ſe montrer dignes de cette diſtinction. On y réuſſiſſoit en pouſſant follement les encheres, & en faiſant placer ainſi ſon nom ſur la liſte des acheteurs. Malgré cette honteuſe émulation, les objets offerts étoient ſi peu importans, que leur produit, la conſommation de la cour prélevée, ne s'élevoit jamais à cent mille écus. Pour rendre ces échanges dignes de quelque conſidération, il faudra les abandonner à l'intelligence, à l'activité, à l'économie des particuliers.

## CHAPITRE CVII.

*Projet de la Russie pour faire le commerce des Indes par la Tartarie indépendante.*

C'EUT été la méthode qu'il eût fallu suivre, si l'on eût réussi à établir une communication entre la Sibérie & l'Inde, par la Tartarie indépendante, comme Pierre premier se l'étoit proposé. Ce grand prince, toujours occupé de projets, vouloit former cette liaison par le Sirth, qui arrose le Turkestan, & il envoya en 1719 deux mille cinq cents hommes, pour s'emparer de l'embouchure de cette riviere.

Elle n'existoit plus. Les eaux avoient été détournées & conduites par différens canaux dans le lac Atall. C'étoit l'ouvrage des Tartares Usbecks, qui avoient pris ombrage des observations répétées qu'ils avoient vu faire. Un incident si singulier détermina les Russes à reprendre la route d'Astracan, d'où ils étoient partis. Il fallut que la cour de Pétersbourg se contentât des liaisons qu'elle entretenoit aux Indes par la mer Caspienne.

## CHAPITRE CVIII.

*Liaison de la Russie avec les Indes par la mer Caspienne.*

TELLE fut, dans les siecles les plus reculés, la voie par où le Nord & le Midi communiquoient ensemble. Les régions voisines de ce lac immense, aujourd'hui très-pauvres, très-dépeuplées, très-barbares, offrent à des yeux savans des traces d'une ancienne splendeur, qu'il n'est pas possible de contester. On y découvre encore tous les jours des monnoies frappées au coin des premiers califes. Ces monumens & d'autres aussi authentiques, donnent de

la vraiſemblance au naufrage de quelques Indiens ſur les côtes de l'Elbe du tems d'Auguſte, qu'on a toujours regardé comme fabuleux, malgré l'autorité des écrivains contemporains qui le rapportoient. On n'a jamais compris comment des habitans de l'Inde, auroient pu naviguer ſur les mers Germaniques. Mais, comme l'obſerve M. de Voltaire, il n'étoit pas plus étrange de voir un Indien trafiquer dans les pays ſeptentrionaux, que de voir un Romain paſſer dans l'Inde par l'Arabie. Les Indiens alloient en Perſe, s'embarquoient ſur la mer d'Hircanie, remontoient le Volga, pénétroient dans la grande Permie par le Kama, & de là pouvoient aller s'embarquer ſur la mer du Nord ou ſur la Baltique. Il y eut de tout tems des hommes entreprenans.

Quoi qu'il en ſoit de ces conjectures, les Anglois n'eurent pas plutôt découvert Archangel au milieu du ſeizieme ſiecle, & lié un commerce avec la Ruſſie, qu'ils formerent le projet de s'ouvrir à la faveur du Volga & de la mer Caſpienne, une route en Perſe beaucoup plus facile & plus courte que celle des Portugais, obligés de faire le tour de l'Afrique & d'une partie de l'Aſie, pour ſe rendre dans le golfe Perſique. Ils y étoient d'autant plus encouragés, que la partie ſeptentrionale de la Perſe, qui baigne la mer Caſpienne, a des productions bien plus riches que la méridionale. Les ſoies de Schirvan, du Manzeradan, & plus particuliérement celles du Ghilan, ſont les meilleures de l'Orient, & pouvoient ſervir à élever d'excellentes manufactures. Mais le commerce des Anglois n'étoit pas encore aſſez formé, pour ſurmonter les obſtacles que devoit trouver une entrepriſe ſi vaſte & ſi compliquée.

Ces difficultés n'effrayerent pas quelques années après un duc de Holſtein, qui avoit établi dans ſes états des fabriques de ſoie. Il vouloit en tirer les matieres premieres de la Perſe, où il envoya des ambaſſadeurs qui périrent ſur la mer Caſpienne.

Lorſque la France ſe fut apperçue de l'influence du commerce dans la balance de la politique, elle eut envie de faire arriver dans ſes ports les ſoies de la Perſe par la Ruſſie. La funeſte paſſion des conquêtes fit oublier ce projet comme tant d'autres, imaginés

par quelques hommes éclairés, pour la profpérité de ce grand empire.

Il n'étoit pas poffible que Pierre premier, guidé par fon génie, par fon expérience, & par les étrangers qui le fervoient de leurs lumieres, ne fentît, à la fin, que c'étoit à fes peuples qu'il appartenoit de s'enrichir par l'extraction des productions de la Perfe, & de proche en proche de celles des Indes. Auffi ce grand prince n'eut-il pas plutôt vu commencer les troubles qui ont bouleverfé l'empire des fophis, qu'il s'empara en 1722, des fertiles contrées qui bordent la mer Cafpienne. La chaleur du climat, l'humidité du fol, la malignité de l'air, firent périr les troupes chargées de conferver ces conquêtes. Cependant, la Ruffie ne fe détermina à abandonner les provinces ufurpées, que, lorfqu'en 1736, elle vit Kouli-kan victorieux des Turcs, en état de les lui arracher.

La cour de Pétersbourg avoit perdu de vue le commerce de cette région, lorqu'un Anglois, nommé Elton, forma en 1741 le projet de le donner à fa nation. Cet homme entreprenant fervoit en Ruffie. Il conçut le deffein de faire paffer par le Volga & par la mer Cafpienne des draps de fon pays, dans la Perfe, dans le nord de l'Indoftan, & dans une grande partie de la Tartarie. Par une fuite de fes opérations, il devoit recevoir en échange de l'or, & les marchandifes que les Arméniens, maîtres du commerce intérieur de l'Afie, faifoient payer un prix exceffif. Ce plan fut adopté avec chaleur par la compagnie Angloife de Mofcovie, & le miniftere Ruffe le favorifa.

Mais à peine l'aventurier Anglois avoit-il ouvert la carriere, que Kouli-kan, auquel il falloit des inftrumens hardis & actifs pour feconder fon ambition, réuffit à l'attacher à fon fervice, & à acquérir par fon moyen l'empire de la mer Cafpienne. La cour de Pétersbourg, aigrie par cette trahifon, révoqua en 1746, tous les privileges qu'elle avoit accordés : mais c'étoit un foible remede à un fi grand mal. La mort violente du tyran de la Perfe, étoit bien plus propre à raffurer les efprits.

Cette grande révolution, qui replongeoit plus que jamais les

états du fophi dans l'anarchie, fit repaffer dans les mains des Ruffes le fceptre de la mer Cafpienne. C'étoit un préliminaire néceffaire pour ouvrir le commerce avec la Perfe & avec les Indes; mais il ne fuffifoit pas pour le faire réuffir. Les Arméniens oppofoient au fuccès une barriere prefque infurmontable. Une nation active, accoutumée aux ufages de l'Orient, en poffeffion de gros capitaux, vivant avec une économie extrême, ayant des liaifons toutes formées de tems immémorial, defcendant aux moindres détails, s'élevant aux plus vaftes fpéculations : une telle nation ne pouvoit pas être aifément fupplantée. La cour de Pétersbourg ne l'efpéra pas ; & elle prit le fage parti d'attirer à Aftracan une colonie de ce peuple rufé, laborieux & riche. C'eft par fes mains qu'ont toujours paffé, que paffent encore les marchandifes de l'Afie, qui arrivent par cette voie aux Ruffes. Cette importation eft peu de chofe, & ne peut, de long-tems, beaucoup augmenter; à moins qu'on ne trouve le fecret d'ouvrir des débouchés à la réexportation. Pour porter la vérité de cette affertion jufqu'à l'évidence, il fuffira de jeter un coup-d'œil rapide fur l'état actuel de la Ruffie.

## CHAPITRE CIX.

*État de l'empire de Ruffie, avec les moyens de le rendre floriffant.*

CET empire, qui comme tous les autres, a eu de foibles commencemens, eft devenu avec le tems le plus vafte de l'univers. Son étendue d'orient en occident, eft de deux mille deux cents lieues, & d'environ huit cents du fud au nord.

Plufieurs membres de ce coloffe, n'ont jamais eu de gouvernement, n'en ont pas encore. Celui que la violence ou les circonftances ont rendu le chef des autres, a toujours été conduit par des principes afiatiques, c'eft-à-dire, oppreffeurs ou arbitraires. On ne s'y eft rapproché des ufages de l'Europe, que par l'inftitution d'un corps de nobleffe.

Telle eſt ſans doute la cauſe principale qui a empêché l'eſpece humaine de ſe multiplier ſur ce ſol immenſe. Par le dénombrement de 1747, il ne s'y eſt trouvé que 6, 646, 390, perſonnes qui payaſſent la capitation; & tous les mâles étoient compris dans le rôle, depuis l'enfant qui vient de naître juſqu'au vieillard le plus décrépit. En ſuppoſant le nombre des femmes égal à celui des hommes, on verra qu'il y a en Ruſſie 13, 292, 780 eſclaves. Il faut ajouter à ce calcul les ordres de l'empire qui ne ſont pas aſſujettis à ce honteux impot: l'état militaire qui monte à deux cent mille hommes, la nobleſſe & le clergé qu'on évalue au même nombre; les habitans de l'Ukraine & de la Livonie qui ne paſſent pas douze cent mille. Alors il ſe trouvera que la population fixe de la Ruſſie, ne s'éleve qu'à 14, 892, 780 perſonnes des deux ſexes.

Il ſeroit également inutile & impoſſible de faire le dénombrement des peuples errans dans ces vaſtes déſerts. Comme ces hordes de Tartares, de Sibériens, de Samoyedes, de Lapons, d'Oſtiacks, ne ſauroient contribuer à la richeſſe, à la force, à la ſplendeur d'un état; ils doivent être comptés pour rien, ou pour peu de choſe.

Lorſque la population eſt foible, les revenus de l'empire ne ſauroient être conſidérables. A l'élévation de Pierre premier au trône, les impoſitions ne rendoient au fiſc que vingt-cinq millions. Il les fit monter à ſoixante-cinq. Depuis ſa mort ils n'ont augmenté que peu; & cependant les peuples ſuccombent ſous un fardeau qui eſt au deſſus de leurs forces énervées par le deſpotiſme.

Tout invite la Ruſſie à remédier à ce défaut de population & de richeſſes. Elle n'y réuſſira que par l'agriculture. On feroit des efforts inutiles pour l'encourager dans les provinces les plus ſeptentrionales. Aucune production ne peut proſpérer dans ces déſerts glacés. Ce ſera toujours avec des oiſeaux, des poiſſons, des bêtes fauves, que ſe nourriront, que s'habilleront, que paieront leur tribut, les habitans diſperſés de loin en loin dans ce climat dur & ſauvage.

A meſure qu'on s'éloigne du nord, la nature devient moins avare en hommes & en productions. Cependant tout languit ſur un territoire

ritoire immenſe, faute de bras & de moyens. Ce ſol attend ſa proſpérité des lumieres, de l'indulgence, des ſecours du gouvernement. L'Ukraine obtiendra une attention particuliere.

Cette vaſte contrée, qui, après avoir été dans la dépendance de la Porte & de la Pologne, eſt venue ſe perdre dans les poſſeſſions du czar, eſt peut-être le pays le plus fécond du monde connu. La Ruſſie en tire la plupart de ſes conſommations, la plupart des objets de ſon commerce; & elle n'en obtient pas la vingtieme partie de ce qu'on pourroit lui demander. Les Coſaques qui l'habitoient ont péri la plupart dans des expéditions meurtrieres. On a voulu les remplacer par des Oſtiaks & des Samoyedes; mais ne voyoit-on pas que ces hommes, par leur petiteſſe ou leur difformité, abbatardiroient ſans fruit une race grande, robuſte, & courageuſe? Il ſeroit facile & raiſonnable, d'attirer les Moldaves & les Valaques, qui ſont unis à la Ruſſie par les liens de la même religion, & qui la regardent comme le ſiege de l'empire Grec.

Rien n'avanceroit plus la culture que l'exploitation des mines. La nature en a formé dans pluſieurs provinces; mais elle les a comme prodiguées à la Sibérie, quoique ce ſoit une contrée baſſe, & que le terrain y ſoit humide & marécageux. Le fer qu'on en tire eſt fort ſupérieur à celui des autres parties de la Ruſſie, égal à celui de la Suede même. Ce travail occuperoit des hommes, que rien n'occupe, & fourniroit d'excellens inſtrumens d'agriculture à de malheureux eſclaves, trop ſouvent réduits à fouiller avec du bois, une terre forte & rebelle. A l'extraction du fer, on ajouteroit celle de ces précieux métaux, qui enflamment ſi fort la cupidité de tous les hommes & de tous les peuples, & que la Sibérie poſſede excluſivement. Ses mines d'argent, près d'Argun, ſont connues très-anciennement; & l'on a découvert depuis peu des mines d'argent & d'or, dans le pays des Baskirs. Il eſt des nations auxquelles il conviendroit de négliger, de combler ces ſources de richeſſes. Il n'en eſt pas ainſi de la Ruſſie, où toutes les provinces intérieures ſont dans un tel état de pauvreté, qu'on y connoît à

peine ces ſignes de convention qui repréſentent toutes choſes dans le commerce.

Celui que les Ruſſes ont ouvert avec la Chine, avec la Perſe, avec la Turquie, avec la Pologne, a preſqu'uniquement pour baſe, les fourrures d'hermines, de zibelines, de loups blancs, de renards noirs, que fournit la Sibérie. Il y a telle peau, qu'à raiſon de la fineſſe, de la longueur, de la couleur, du luſtre de ſon poil, le caprice des conſommateurs a porté à un prix qu'on a peine à croire. Ces liaiſons pourroient devenir plus conſidérables, & s'étendre à de nouveaux objets.

Cependant ce ſeroit toujours ſur les côtes de la mer Baltique, que ſe feroient les plus grands enlevemens des productions du pays. Rarement les voit-on paſſer par les mains des négocians Ruſſes. Ils manquent généralement de connoiſſances, de fonds, de crédit & de liberté. Ce ſont des maiſons étrangeres, qui reçoivent, qui expédient les marchandiſes.

Il n'eſt point d'état auſſi heureuſement ſitué, pour étendre ſon commerce. Preſque toutes les rivieres y ſont navigables. Pierre premier voulut que l'art ſecondât la nature, & que divers canaux joigniſſent ces fleuves les uns aux autres. Les plus importans ſont achevés. Il y en a qui n'ont pas encore atteint leur perfection; quelques-uns même dont on n'a fait que donner le plan. Tel eſt le grand projet de réunir la mer Caſpienne au Pont-Euxin, en creuſant un canal du Tanaïs au Volga.

Malheureuſement ces moyens, qui rendent ſi facile la circulation des denrées dans tout l'intérieur de la Ruſſie, & qui ſont accompagnés d'une communication aiſée avec toutes les parties du globe, ſont rendus inutiles par des entraves que l'induſtrie ne ſauroit vaincre.

Le gouvernement a concentré dans ſes mains la vente & l'achat des productions les plus importantes. Tant que ce monopole durera, les opérations de commerce ſeront néceſſairement infidelles & languiſſantes. Le ſacrifice de ce revenu deſtructeur, contribue-

roit à la prospérité publique ; mais n'y suffiroit pas, sans la réduction des troupes.

A l'élévation de Pierre premier au trône, l'état militaire de la Russie se réduisoit à quarante mille strélits, indisciplinés & féroces, qui n'avoient du courage que contre les peuples qu'ils opprimoient, contre le souverain qu'ils déposoient ou qu'ils massacroient au gré de leur caprice. Ce grand prince cassa cette milice séditieuse, & parvint à former un état de guerre, modelé sur celui du reste de l'Europe.

Malgré la bonté de ses troupes, la Russie est, de toutes les puissances, celle qui doit éviter la guerre avec le plus de soin. La fureur de se donner de l'influence dans les affaires de l'Europe ne doit pas l'entraîner loin de ses frontieres : elle n'y pourroit agir sans subsides ; & il seroit contre toute raison qu'un état, dont la population n'est que de six personnes par lieue quarrée, songeât à vendre son sang. L'accroissement d'un territoire déjà trop étendu ne doit pas la pousser plus vivement aux hostilités. Jamais l'empire ne parviendra à recueillir le fruit des créations de son réformateur, à former un état contigu & serré, à devenir un peuple éclairé & florissant ; à moins qu'il n'abdique la manie si dangereuse des conquêtes, pour se livrer uniquement aux arts de la paix. Aucun de ses voisins ne peut le forcer à s'écarter de cet heureux systême.

Du côté du nord, l'empire est mieux gardé par la mer Glaciale, qu'il ne le seroit par des escadres ou des forteresses.

Un bataillon & deux pieces de campagne, disperseroient toutes les hordes de Tartares qui pourroient remuer vers l'orient.

Quand la Perse sortiroit de ses ruines, ses efforts iroient se perdre dans la mer Caspienne & dans l'immense désert qui la sépare de la Russie.

Au midi, les Turcs sont aujourd'hui sans force ; & le théatre où ils pourroient agir, est également destructeur du vaincu & du vainqueur.

Que peut craindre à l'occident la Russie, des Polonois, qui n'ont

jamais eu ni places, ni troupes, ni revenu, ni gouvernement, & qui n'ont presque plus de territoire.

La Suede a perdu tout ce qui la rendoit formidable. Il ne lui reste que la certitude d'être dépouillée de la Finlande, lorsque la cour de Pétersbourg jugera cette opération convenable à ses intérêts.

Quand le génie de Frédéric, qui fait aujourd'hui dans le Nord le contrepoids des forces Moscovites, se perpétueroit dans ses successeurs, il n'est guere vraisemblable que l'ambition du Brandebourg se tournât contre la Russie. Jamais ces monarques ne pourroient lever un bras sur cet empire, sans en étendre un autre vers l'Allemagne; ce qui diviseroit nécessairement trop leurs efforts, pour être efficaces.

Il résulte de ces discussions, que la Russie doit à ses intérêts bien raisonnés, le sacrifice d'une partie de ses forces de terre. Peut-être celui d'une partie de sa marine n'est-il pas moins indispensable.

Les foibles relations de cet empire avec le reste de l'Europe, s'entretenoient uniquement par terre; lorsque les Anglois cherchant un passage dans les mers du Nord pour arriver aux Indes orientales, découvrirent le port d'Archangel. Ayant remonté la Duina, ils arriverent à Moscou, & y jetterent les fondemens d'un nouveau commerce.

Il ne s'étoit pas ouvert d'autre porte de communication pour la Russie, quand Pierre premier entreprit d'attirer sur la mer Baltique les navigateurs qui fréquentoient la mer Blanche, & de procurer aux productions de son empire un débouché plus étendu, plus avantageux. Son esprit de création le porta bientôt plus loin. Il eut l'ambition de devenir une puissance maritime; & ce fut à Cronstadt, qui sert de port à Pétersbourg, qu'il plaça ses flottes.

La mer n'est pas assez large devant le bassin du port. Les bâtimens qui veulent y entrer, sont violemment poussés par l'impétuosité de la Neva, sur les côtes dangereuses de la Finlande. On y arrive par un canal si rempli d'écueils, qu'il faut un tems fait exprès pour les éviter. Les vaisseaux s'y pourrissent vîte. L'expé-

dition des efcadres eft retardée plus long-tems qu'ailleurs, par les glaces. On ne peut fortir que par un vent d'eft, & les vents d'oueft regnent la plus grande partie de l'été dans ces parages. Un dernier inconvénient, c'eft qu'on ait été réduit à placer les chantiers à Pétersbourg, d'où les vaiffeaux n'arrivent à Cronftadt, qu'après avoir paffé avec de grands dangers, un bas fond qui fe trouve au milieu du fleuve.

Si Pierre premier n'avoit eu cette prédilection aveugle, que les grands hommes ont, comme les hommes ordinaires, pour les lieux qu'ils ont créés, on lui eût fait aifément comprendre que Cronftadt & Pétersbourg n'avoient pas été formés pour être l'entrepôt de fes forces navales, & que l'art n'y pouvoit pas forcer la nature. Il auroit donné la préférence à Revel, qui fe refufoit beaucoup moins à cette importante deftination. Peut-être fes réflexions l'auroient-elles conduit à voir, que la pofition de fon empire ne l'appelloit pas à ce genre de puiffance.

En effet, la Ruffie a peu de côtes; la plupart ne font pas peuplées, & aucune ne naviguera jamais, à moins que le gouvernement ne change. Où trouver donc des hommes capables de conduire des vaiffeaux de guerre?

Cependant Pierre premier vint à bout de créer une marine. Une paffion que rien n'arrêtoit, lui fit furmonter des obftacles qu'on croyoit invincibles; mais ce fut avec plus d'éclat que d'utilité. Si fes fucceffeurs font jamais touchés du bien de leur empire, ils renonceront à la vaine gloire de montrer leur pavillon dans des parages éloignés, où il n'a pas à protéger un commerce qui ne fe fait que dans les rades nationales, qui ne s'y fait même que par des négocians étrangers. Alors changeant de fyftême, la Ruffie épargnera les frais que lui coûtent inutilement trente-fix ou quarante vaiffeaux de guerre, & fe réduira à fes galeres qui fuffifent à fa défenfe, qui la mettront même en état d'attaquer toutes les puiffances de la Baltique, fi les circonftances l'exigeoient jamais.

Ces galeres font de différentes grandeurs: on en difpofe quelques-unes pour la cavalerie, & un plus grand nombre pour l'in-

fanterie. Comme ce font les foldats, tous inftruits à manier la rame, qui forment eux-mêmes les équipages ; il n'y a ni retardement ni dépenfe à craindre. On jette l'ancre toutes les nuits, & le débarquement fe fait où l'on eft le moins attendu.

La defcente exécutée, les troupes tirent les galeres à terre, & en forment un camp retranché. Une partie de l'armée eft chargée de fa garde, le refte fe répand dans le pays qu'on veut mettre à contribution. L'expédition faite, on fe rembarque, pour recommencer ailleurs le ravage & la deftruction. Combien d'expériences ont démontré l'efficacité de ces armemens !

Les changemens que nous avons indiqués font indifpenfables pour rendre la Ruffie floriffante, mais ne fauroient fuffire. Pour donner à cette profpérité quelque confiftance, il faut donner de la ftabilité à l'ordre de la fucceffion. La couronne de cet empire fut long-tems héréditaire ; Pierre premier la rendit patrimoniale : elle eft devenue élective à la derniere révolution. Cependant toute nation veut favoir à quel titre on lui commande ; & le titre qui le frappe le plus eft celui de la naiffance. Otez aux regards de la multitude ce figne vifible, & vous remplirez les états de révoltes & de diffentions.

Mais il ne fuffit pas d'offrir aux peuples un fouverain qu'ils ne puiffent pas méconnoître. Il faut que ce fouverain les rende heureux ; ce qui eft impoffible en Ruffie, à moins qu'on n'y change la forme du gouvernement.

L'efclavage civil eft la condition de tous les fujets de cet empire, qui ne font pas nobles : ils font à la difpofition de leurs barbares maîtres, comme le font ailleurs les troupeaux. Entre ces efclaves, les plus maltraités font les cultivateurs ; ces hommes précieux, dont, fous des climats plus fortunés, on a chanté avec tant d'enthoufiafme le repos, le bonheur & la liberté.

L'efclavage politique eft celui dans lequel eft tombée toute la nation, depuis que les fouverains ont établi l'autorité arbitraire. Parmi les fujets qu'on regarde comme libres dans cet empire, il n'en eft aucun qui ait la fureté morale de fa perfonne, la pro-

priété conſtante de ſes biens, une liberté, qu'il ne puiſſe perdre que dans des cas prévus & déterminés par la loi.

On occupe depuis long-tems l'Europe du projet d'un code, qui doit donner une légiſlation à la Ruſſie. L'auguſte princeſſe qui la gouverne a très-bien ſenti, qu'il falloit que les peuples approuvaſſent eux-mêmes les loix qu'ils devoient ſuivre, pour qu'ils les reſpectaſſent & les chériſſent comme leur propre ouvrage. *Mes enfans*, a-t-elle dit aux députés de toutes les villes de ſon vaſte empire, *peſez avec moi l'intérêt de la nation ; formons enſemble un corps de loix qui établiſſe ſolidement la félicité publique.* Mais que ſont des loix ſans magiſtrats? Que ſont des magiſtrats dont le deſpote peut réformer les jugemens ſelon ſon caprice, ou qu'il peut même punir de les avoir rendus?

Sous un tel gouvernement, il ne ſauroit exiſter de lien entre les membres & leur chef. S'il eſt toujours redoutable pour eux, toujours ils ſont redoutables pour lui. La force publique dont il abuſe pour les écraſer, n'eſt que le produit des forces particulieres de ceux qu'il opprime. Le déſeſpoir, ou un ſentiment plus noble, peuvent à chaque inſtant les tourner contre lui.

Le reſpect qu'on doit à la mémoire d'un auſſi grand homme que Pierre premier, ne doit pas empêcher de dire, qu'il ne lui fut pas donné de voir l'enſemble d'un état bien conſtitué. Il étoit né avec du génie. On lui inſpira l'amour de la gloire. Cette paſſion le rendit actif, patient, appliqué, infatigable, capable de vaincre les difficultés que la nature, l'ignorance, l'habitude, l'opiniâtreté, oppoſoient à ſes entrepriſes. Avec ces vertus, & les étrangers qu'il appella à lui, il réuſſit à créer une armée, une flotte, un port. Il fit pluſieurs réglemens néceſſaires pour le ſuccès de ſes hardis projets; mais quoique les voix de la renommée lui aient prodigué de toutes parts le ſublime titre de légiſlateur, à peine publia-t-il deux ou trois loix, qui même portoient l'empreinte d'un caractere féroce. On ne le vit pas s'élever, juſqu'à combiner la félicité de ſes peuples avec ſa grandeur perſonnelle. Après ſes magnifiques établiſſemens, la nation continua à languir dans la pauvreté, dans la ſervitude &

dans l'oppreſſion. Il ne voulut rien relâcher de ſon deſpotiſme ; il l'aggrava peut-être ; & laiſſa à ſes ſucceſſeurs cette idée atroce & deſtructive, que les ſujets ne ſont rien, & que le ſouverain eſt tout.

Depuis ſa mort, on n'a ceſſé de répéter que la nation n'étoit pas encore aſſez éclairée, pour qu'on pût rompre utilement ſes fers. Courtiſans flatteurs, miniſtres infideles, apprenez que la liberté eſt le premier droit de tous les hommes ; que le ſoin de la diriger vers le bien commun, doit être le but de toute ſociété raiſonnablement ordonnée ; & que le crime de la force, eſt d'avoir privé la plus grande partie du globe de cet avantage naturel.

Catherine, qui paroît avoir porté ſur le trône l'ambition des grandes choſes, commence à comprendre, que des ravages dans les déſerts de la Moldavie, & dans quelques iſles ſans défenſe, achetés par le ſang de deux ou trois cent mille hommes, ne rendront pas ſon nom cher & vénérable à la poſtérité. On la voit occupée à faire naître chez un peuple abruti par l'eſclavage, le ſentiment de la liberté. Réuſſira-t-elle à l'égard de la génération actuelle ? c'eſt un problême. Pour les races futures, voici peut-être les moyens qu'il conviendroit d'employer.

Il faut choiſir la province la plus féconde de l'empire, y bâtir des maiſons, les pourvoir de toutes les choſes néceſſaires à l'agriculture, attacher à chacune une portion de terre. Il faut appeller des hommes libres des contrées policées, leur céder en toute propriété l'aſile qu'on leur aura préparé, leur aſſurer une ſubſiſtance pour trois ans, les faire gouverner par un chef qui n'ait aucun domaine dans la contrée. Il faut accorder la tolérance à toutes les religions, & par conſéquent permettre des cultes particuliers & domeſtiques, & n'en point permettre de public.

C'eſt de là que le levain de la liberté s'étendra dans tout l'empire : les pays voiſins verront le bonheur de ces colons, & ils voudront être heureux comme eux. Jeté chez des ſauvages, je ne leur dirois pas, conſtruiſez une cabane qui vous aſſure une retraite contre l'inclémence des ſaiſons, ils ſe moqueroient de moi ; mais

je la bâtirois. Le tems rigoureux arriveroit, je jouirois de ma prévoyance ; le ſauvage le verroit, & l'année ſuivante il m'imiteroit. Je ne dirois pas à un peuple eſclave, ſois libre ; mais je lui mettrois devant les yeux les avantages de la liberté, & il la deſireroit.

Je me garderois bien de charger mes transfuges des premieres dépenſes que j'aurois faites pour eux. Je me garderois bien davantage de rejeter ſur les ſurvivans, la dette prétendue de ceux qui mourroient ſans l'avoir acquittée. Cette politique ſeroit auſſi fauſſe qu'inhumaine. L'homme de vingt, de vingt-cinq, de trente ans, qui vous porte en don ſa perſonne, ſes forces, ſes talens, ſa vie, ne vous gratifie-t-il pas aſſez ? Faut-il qu'il vous paie la rente du don qu'il vous fait ? Lorſqu'il ſera opulent, alors vous le traiterez comme votre ſujet ; encore attendrez-vous la troiſieme ou quatrieme génération, ſi vous voulez que votre projet proſpere, & amener vos peuples à une condition dont ils auront eu le tems de connoître les avantages.

Dans ce nouvel ordre de perſonnes & de choſes, où les intérêts du monarque ne ſeront plus que ceux de ſes ſujets, il faudra pour donner des forces à la Ruſſie, tempérer l'éclat de ſa gloire ; ſacrifier l'influence qu'elle a pris dans les affaires générales de l'Europe ; réduire Pétersbourg, devenu mal-à-propos une capitale, à n'être qu'un entrepôt de commerce ; tranſporter le gouvernement dans l'intérieur de l'empire. C'eſt de ce centre de la domination, qu'un ſouverain ſage, jugeant avec connoiſſance des beſoins & des reſſources, pourra travailler efficacement à lier entr'elles les parties trop détachées de ce grand état. De l'anéantiſſement de tous les genres d'eſclavage, il ſortira un tiers-état, ſans lequel il n'y eut jamais chez aucun peuple, ni arts, ni mœurs, ni lumieres.

Juſqu'à cette époque, la cour de Ruſſie fera des efforts inutiles pour éclairer les peuples, en appellant des hommes célebres de toutes les contrées. Ces plantes exotiques périront dans le pays, comme les plantes étrangeres périſſent dans nos ſerres. Inutilement on formera des écoles & des académies à Pétersbourg ; inutilement

on enverra à Paris & à Rome des éleves ſous les meilleurs maîtres. Ces jeunes gens, au retour de leur voyage, ſeront forcés d'abandonner leur talent, pour ſe jeter dans des conditions ſubalternes qui les nourriſſent. En tout, il faut commencer par le commencement, & le commencement eſt de mettre en vigueur les arts méchaniques & les claſſes baſſes. Sachez cultiver la terre, travailler des peaux, fabriquer des laines, & vous verrez s'élever rapidement des familles riches. De leur ſein ſortiront des enfans, qui, dégoûtés de la profeſſion pénible de leurs peres, ſe mettront à penſer, à diſcourir, à arranger des ſyllabes, à imiter la nature; & alors vous aurez des poëtes, des philoſophes, des orateurs, des ſtatuaires & des peintres. Leurs productions deviendront néceſſaires aux hommes opulens, & ils les acheteront. Tant qu'on eſt dans le beſoin, on travaille; on ne ceſſe de travailler que quand le beſoin ceſſe. Alors naît la pareſſe; avec la pareſſe, l'ennui: & par-tout les beaux-arts ſont les enfans du génie, de la pareſſe & de l'ennui.

Etudiez les progrès de la ſociété, & vous verrez des agriculteurs dépouillés par des brigands; ces agriculteurs oppoſer à ces brigands une portion d'entr'eux, & voilà des ſoldats. Tandis que les uns récoltent, & que les autres font ſentinelle, une poignée d'autres citoyens dit au laboureur & au ſoldat, vous faites un métier pénible & laborieux. Si vous vouliez, vous ſoldats, nous défendre, vous laboureurs, nous nourrir, nous vous déroberions une partie de votre fatigue par nos danſes & nos chanſons. Voilà le troubadour & l'homme de lettres. Avec le tems, cet homme de lettres s'eſt ligué, tantôt avec le chef contre les peuples, & il a chanté la tyrannie; tantôt avec le peuple contre le tyran, & il a chanté la liberté. Dans l'un & l'autre cas, il eſt devenu un citoyen important.

Suivez la marche conſtante de la nature, auſſi-bien chercheriez-vous inutilement à vous en écarter. Vous verrez vos efforts & vos dépenſes s'épuiſer ſans fruit; vous verrez tout périr autour de vous; vous vous retrouverez preſqu'au même point de barbarie dont vous avez voulu vous tirer, & vous y reſterez juſqu'à ce que les

circonſtances faſſent ſortir de votre propre ſol une police indigene, dont les lumieres étrangeres peuvent tout au plus accélérer les progrès. N'en eſpérez pas davantage, & cultivez votre ſol.

Un autre avantage que vous y trouverez, c'eſt que les ſciences & les arts nés ſur votre ſol, s'avanceront peu-à-peu à leur perfection, & que vous ſerez des originaux; au lieu que ſi vous empruntez des modeles étrangers, vous ignorerez la raiſon de leur perfection, & vous vous condamnerez à n'être jamais que de foibles copies.

Le tableau qu'on s'eſt permis de tracer de la Ruſſie, pourra paroître un hors-d'œuvre; mais peut-être le moment étoit-il favorable pour apprécier une puiſſance, qui, depuis quelques années, joue un rôle ſi fier & ſi éclatant. Il faut parler maintenant des liaiſons que les autres nations de l'Europe ont formées avec la Chine.



## CHAPITRE CX.

*Liaiſons des Européens avec la Chine. État de cet empire, relativement au commerce.*

LA Chine eſt le pays de la terre où il y a le moins de gens oiſifs, le ſeul peut-être où il n'y en ait point. Quoiqu'on y ait le ſecours de l'imprimerie, & tous les moyens généraux de l'éducation, on n'y voit cependant ni grand édifice, ni belle ſtatue, ni poëme, ni éloquence, ni muſique, ni peinture, ni même aucune des connoiſſances qu'un homme ſeul, iſolé, méditatif, pourroit porter par ſes efforts à un grand point de perfection. Comme les mœurs ne permettent pas l'émigration, & que la population de l'empire eſt exceſſive, le néceſſaire eſt la limite des travaux. Il y a plus de profit à l'invention du plus petit art utile, qu'à la plus ſublime découverte qui ne montre que du génie. On fait plus de cas de celui qui ſait tirer parti des recoupes de la gaze, que de celui qui réſoudroit le problême des trois corps. C'eſt-là ſur-tout

que se fait la question, qu'on n'entend que trop fréquemment parmi nous : *à quoi cela sert-il ?* L'attente de la disette qui s'avance, remplit tous les citoyens d'activité, de mouvement & d'inquiétude. Il n'y a pas un instant qui n'ait sa valeur. L'intérêt doit être le mobile secret ou public de toutes les actions. Il est impossible que les mensonges, les fraudes, les vols ne se multiplient : les ames y doivent être basses, l'esprit y doit être petit, intéressé, rétréci & mesquin.

Un Européen achete des étoffes à Canton ; il est trompé sur la quantité, la qualité & le prix. Les marchandises sont déposées sur son bord. La fripponnerie du marchand Chinois est déjà reconnue. Lorsqu'il vient chercher son argent, l'Européen lui dit : Chinois, tu m'as trompé ; le Chinois répond, cela se peut, mais il faut payer. L'Européen : Mais tu es un frippon, un gueux, un misérable. Le Chinois : Européen, cela se peut, mais il faut payer. L'Européen paie ; le Chinois reçoit son argent, & dit en se séparant de sa dupe : A quoi t'a servi ta colere ? Qu'ont produit tes injures ? N'aurois-tu pas beaucoup mieux fait de payer tout de suite, & de te taire ? Par-tout où l'on est insensible à l'insulte, par-tout où l'on rougit si peu de la fripponnerie, l'empire peut être très-bien gouverné, mais les mœurs particulieres sont très-vicieuses.

Cet esprit d'avidité réduisit les Chinois à renoncer dans leur commerce intérieur aux monnoies d'or & d'argent qui étoient d'un usage général. Le nombre des faux-monnoyeurs qui augmentoit chaque jour, ne permettoit pas une autre conduite : on ne fabriqua plus que des especes de cuivre.

Le cuivre étant devenu rare par des événemens dont l'histoire ne rend pas compte, on lui associa les coquillages, si connus sous le nom de cauris. Le gouvernement s'étant apperçu que le peuple se dégoûtoit d'un objet si fragile, ordonna que les ustensiles de cuivre répandus dans tout l'empire, fussent livrés aux hôtels des monnoies. Ce mauvais expédient n'ayant pas fourni des ressources proportionnées aux besoins publics, on fit raser environ quatre cents temples de Foé, dont les idoles furent fondues. Dans

la ſuite, la cour paya les magiſtrats & l'armée, partie en cuivre, & partie en papier. Les eſprits ſe révolterent contre une innovation ſi dangereuſe, & il fallut y renoncer. Depuis cette époque qui remonte à trois ſiecles, la monnoie de cuivre eſt la ſeule monnoie légale.

Malgré le caractere intéreſſé des Chinois, leurs liaiſons extérieures furent long-tems très-peu de choſe. L'éloignement où cette nation vivoit des autres peuples, venoit du mépris qu'elle avoit pour eux. Cependant on deſira plus qu'on n'avoit fait de fréquenter les ports voiſins; & le gouvernement Tartare, moins zélé pour le maintien des mœurs que l'ancien gouvernement, favoriſa ce moyen d'accroître les richeſſes de la nation. Les expéditions qui jusqu'alors n'avoient été permiſes que par la tolérance intéreſſée des commandans des provinces maritimes, ſe firent ouvertement. Un peuple dont la ſageſſe étoit célebre, ne pouvoit manquer d'être accueilli favorablement. Il profita de la haute opinion qu'on avoit de lui pour établir le goût des marchandiſes qu'il pouvoit fournir; & ſon activité embraſſa le continent comme les mers.

Aujourd'hui la Chine trafique avec la Corée, qu'on croit avoir été originairement peuplée par les Tartares, qui a été ſurement pluſieurs fois conquiſe par eux, & qu'on a vue, tantôt eſclave, tantôt indépendante des Chinois, dont elle eſt actuellement tributaire. Ils y portent du thé, de la porcelaine, des étoffes de ſoie, & prennent en échange des toiles de chanvre & de coton, & du ginſeng médiocre.

Les Tartares qu'on peut regarder comme étrangers, achetent des Chinois des étoffes de laine, du riz, du thé, du tabac qu'ils paient avec des moutons, des bœufs, des fourrures, & ſur-tout du ginſeng. Cet arbuſte ne croît que ſur les montagnes les plus eſcarpées, au milieu des forêts les plus épaiſſes, autour des rochers les plus affreux. Sa tige hériſſée d'une eſpece de poil eſt d'ailleurs unie, ronde, & d'un rouge foncé, excepté dans la partie inférieure où elle blanchit un peu. Elle s'éleve à la hauteur d'environ dix-huit

pouces. Vers la cime, elle jette des rameaux d'où sortent des feuilles oblongues, menues, cotonneuses, dentelées, d'un verd obscur par-dessus, blanchâtre & luisant par-dessous. On connoît son âge par ses branches, & son âge augmente son prix. Le ginseng a plusieurs vertus, dont les plus reconnues sont de fortifier l'estomac & de purifier le sang. Il est si précieux aux yeux des Chinois, qu'ils ne le trouvent jamais trop cher. Le gouvernement fait cueillir tous les ans cette plante par dix mille soldats Tartares, dont chacun doit rendre gratuitement deux onces du meilleur ginseng. On leur donne pour le reste un poids égal en argent. Cette récolte est interdite aux particuliers. Une défense si odieuse ne les empêche pas d'en chercher. Sans cette contravention à une loi injuste, ils seroient hors d'état de payer les marchandises qu'ils tirent de l'empire, & réduits par conséquent à s'en passer.

On a déjà fait connoître le commerce de la Chine avec les Russes. Actuellement il n'est pas important; mais il peut & il doit le devenir.

Celui qu'elle fait avec les habitans de la petite Bucharie, se réduit à leur donner du thé, du tabac, des draps pour les grains d'or qu'ils trouvent dans leurs torrens quand la neige commence à fondre. Si jamais ces barbares apprennent à exploiter les mines dont leurs montagnes sont remplies, on verra des liaisons aujourd'hui languissantes, prendre un accroissement dont il n'est pas possible de fixer les bornes.

L'empire est séparé des états du Mogol & des autres contrées des Indes par des sables, des montagnes, des rochers qui rendent toute communication impraticable. Aussi son commerce de terre est-il si borné, qu'il ne passe pas huit ou neuf millions. Celui qu'il fait par mer est plus considérable.

C'est avec ses soieries, son thé, sa porcelaine, & quelques autres objets de moindre importance, qu'il se soutient. Le Japon paie les Chinois avec du cuivre & de l'or; les Philippines, avec des piastres; Batavia, avec des poivres & des épiceries; Siam, avec des bois de teinture & des vernis; le Tonquin, avec des soies; la Co-

chinchine, avec du ſucre & de l'or. Toutes ces branches réunies peuvent monter à trente millions, & occuper cent cinquante bâtimens. Les Chinois gagnent au moins cent pour cent dans ces différentes affaires, dont la Cochinchine fournit la moitié. Ils ont pour correſpondans dans la plupart des marchés qu'ils fréquentent, les deſcendans de ceux de leurs compatriotes qui s'exilerent de leur patrie lorſque les Tartares s'en rendirent maîtres.

Le commerce de la Chine qui, du côté du nord, ne s'étend pas plus loin que le Japon, ni du côté de l'orient, au-delà des détroits de Malaca & de la Sonde, auroit vraiſemblablement acquis une plus grande extenſion, ſi les conſtructeurs Chinois, moins aſſervis aux anciens uſages, avoient daigné s'inſtruire à l'école des navigateurs Européens.

Ceux d'entr'eux qui parurent les premiers ſur les côtes de la Chine, furent admis dans toutes les rades indifféremment. Leur extrême familiarité avec les femmes; leurs violences avec les hommes; des actes répétés de hauteur & d'indiſcrétion les firent concentrer depuis à Canton, le port le plus méridional de l'empire.

Cette ville eſt ſituée ſur les bords du Tigre, riviere conſidérable qui communique, d'un côté par divers canaux avec les provinces les plus reculées, & qui de l'autre conduit au pied de ſes murs les plus grands vaiſſeaux. On y voyoit nos pavillons mêlés avec ceux du pays. Dans la ſuite l'on a obligé les navires Européens de s'arrêter à Hoaung-pon, à quatre lieues de la place. Il eſt douteux ſi ce fut la crainte de quelque ſurpriſe qui inſpira cette précaution, ou ſi ce fut un moyen imaginé par les gens en place pour leurs intérêts particuliers. La défiance & l'avidité des Chinois autoriſent les deux conjectures.

Cet arrangement ne changea rien à la ſituation perſonnelle des navigateurs. Ils continuerent à jouir dans Canton de toute la liberté qui ne choquoit pas l'ordre public. Leur caractere les portoit à en abuſer; & ils ſe laſſerent bientôt de la circonſpection néceſſaire, dans un gouvernement rempli de formalités. On les punit de leur imprudence; tout accès chez les gens en place leur fut fermé. Le

magiſtrat, fatigué de leurs plaintes continuelles, ne voulut plus les recevoir que par le canal des interpretes dépendans des marchands Chinois. Tous les Européens eurent ordre d'habiter dans un quartier qui leur fut aſſigné. On ne diſpenſa de cette obligation que ceux qui trouvoient ailleurs un hôte qui répondoit de leurs mœurs & de leur conduite. Les gênes augmenterent encore en 1760. La cour avertie par les Anglois que le commerce éprouvoit des vexations criantes, fit partir de Pékin des commiſſaires, qui ſe laiſſerent ſéduire par les accuſés. Sur le rapport de ces hommes corrompus, tous les Européens furent confinés dans un petit nombre de maiſons, d'où ils ne pouvoient traiter qu'avec quelques négocians munis d'un privilege excluſif. Ce monopole vient de ceſſer; mais les autres gênes ſont toujours les mêmes.

Ces humiliations ne nous ont pas dégoûtés du commerce de la Chine. Nous continuons d'y aller chercher du thé, de la porcelaine, des ſoies, des ſoieries, du vernis, du papier, & quelques autres objets moins conſidérables.



## CHAPITRE CXI.

*Les Européens achetent du thé à la Chine.*

Le thé eſt un arbriſſeau de la hauteur de nos grenadiers ou de nos myrthes. Il vient des graines ſemées dans des trous de trois ou quatre pouces de profondeur. On n'eſtime de lui que ſes feuilles. A trois ans il en offre en abondance; mais il en donne moins à ſept. On le coupe alors à la tige pour obtenir des rejetons, dont chacun fournit à peu de choſe près autant de produit qu'un arbuſte entier.

La plupart des provinces de la Chine cultivent le thé: mais il n'a pas le même degré de bonté par-tout; quoique par-tout on ait l'attention de le placer au midi & dans les vallées. Celui qui croît ſur un ſol pierreux eſt fort ſupérieur à celui qui ſort des terres légeres,

légeres, & plus ſupérieur encore à celui qu'on trouve dans les terres jaunes.

La différence des terrains n'eſt pas la ſeule cauſe de la perfection plus ou moins grande du thé : les ſaiſons où la feuille eſt ramaſſée y influent encore davantage.

La premiere récolte ſe fait au commencement de Mars. Les feuilles, alors petites, tendres & délicates, forment ce qu'on appelle le thé impérial; parce qu'il ſert principalement à l'uſage de la cour & des gens en place. Les feuilles de la ſeconde récolte qui eſt au mois d'Avril, ſont plus grandes & plus développées; mais de moindre qualité que les premieres. Enfin le dernier & le moins eſtimé des thés, ſe recueille dans le mois ſuivant. Les uns & les autres ſont enfermés dans des boëtes d'étain groſſier, pour les garantir de l'impreſſion de l'air qui leur feroit perdre leur parfum.

Le thé eſt la boiſſon ordinaire des Chinois. Ce ne fut pas un vain caprice qui en introduiſit l'uſage. Dans preſque tout leur empire, les eaux ſont mal-ſaines & de mauvais goût. De tous les moyens qu'on imagina pour les améliorer, il n'y eut que le thé qui eut un ſuccès entier. L'expérience lui fit attribuer d'autres vertus. On ſe perſuada que c'étoit un excellent diſſolvant, qui purifioit le ſang, qui fortifioit la tête & l'eſtomac, qui facilitoit la digeſtion & la tranſpiration.

La haute opinion que les premiers Européens qui pénétrerent à la Chine, ſe formerent du peuple qui l'habite, leur fit adopter l'idée, peut-être exagérée, qu'il avoit du thé. Ils nous communiquerent leur enthouſiaſme, & cet enthouſiaſme a été toujours en augmentant dans le nord de l'Europe & de l'Amérique, dans les contrées où l'air eſt groſſier & chargé de vapeurs.

Quelle que ſoit en général la force des préjugés, on ne peut guere douter que le thé ne produiſe quelques heureux effets chez les nations qui en ont le plus univerſellement adopté l'uſage. Ce bien ne doit pas être pourtant ce qu'il eſt à la Chine même. On ſait que les Chinois gardent pour eux le thé le mieux choiſi & le mieux ſoigné. On ſait qu'ils mêlent ſouvent au thé qui ſort de

l'empire, d'autres feuilles, qui, quoique reſſemblantes pour la forme, peuvent avoir des propriétés différentes. On ſait que la grande exportation qui ſe fait du thé, les a rendus moins difficiles ſur le choix du terrain, & moins exacts pour les préparations. Notre maniere de le prendre, ſe joint à ces négligences, à ces infidélités. Nous le buvons trop chaud & trop fort. Nous y mêlons toujours beaucoup de ſucre, ſouvent des odeurs, & quelquefois des liqueurs nuiſibles. Indépendamment de ces conſidérations, le long trajet qu'il fait par mer ſuffiroit pour lui faire perdre la plus grande partie de ſes ſels bienfaiſans.

On ne pourra juger définitivement des vertus du thé, que lorſqu'il aura été tranſplanté dans nos climats. On commençoit à déſeſpérer du ſuccès, quoique les experiences n'euſſent été tentées qu'avec des graines, &, à ce qu'on prétend, avec des graines mal choiſies. Il a été enfin porté un arbriſſeau, dont la tige avoit ſix pouces; & c'eſt à M. Linnœus, au plus célebre botaniſte de l'Europe, qu'il a été remis. Cet habile homme eſt parvenu à le conſerver; & il eſpere de le multiplier en plein air, en Suede même; puiſqu'il ne périt pas dans les régions les plus ſeptentrionales de la Chine. Ce ſera un très-grand avantage de cultiver nous-mêmes une plante qui ne peut que difficilement perdre autant à changer de terrain, qu'à moiſir dans la longue traverſe qu'elle étoit obligée de faire. Il n'y a pas long-tems que nous étions tout auſſi éloignés du ſecret de faire de la porcelaine.

## CHAPITRE CXII.

*Les Européens achetent de la porcelaine à la Chine.*

IL exiſtoit il y a quelques années dans le cabinet du comte de Caylus, deux ou trois petits fragmens d'un vaſe cru Egyptien, qui, dans des eſſais faits avec beaucoup de ſoins & d'intelligence, ſe trouverent être de porcelaine non couverte. Si ce ſavant ne s'eſt

pas mépris ou n'a pas été trompé, ce bel art étoit déjà connu dans les beaux tems de l'ancienne Egypte. Mais il faudroit des monumens plus authentiques qu'un fait isolé, pour en faire refuser l'invention à la Chine, où l'origine s'en perd dans la nuit des tems.

Sans entrer dans le syſtême de ceux qui veulent donner à l'Egypte une antériorité de fondation, de loix, de ſciences & d'arts de toute eſpece, que la Chine a peut-être autant de droit de revendiquer en ſa faveur, qui ſait ſi ces deux empires, également anciens, n'ont pas reçu toutes leurs inſtitutions ſociales d'un peuple formé dans le vaſte eſpace de terre qui les ſépare? Si les habitans ſauvages des grandes montagnes de l'Aſie, après avoir erré durant pluſieurs ſiecles dans le continent, qui fait le centre de notre hémiſphere, ne ſe ſont pas diſperſés inſenſiblement vers les côtes des mers qui l'environnent, & formés en corps de nation ſéparées à la Chine, dans l'Inde, dans la Perſe, en Egypte? Si les déluges ſucceſſifs, qui ont pu déſoler cette partie de la terre, n'ont pas empriſonné les hommes dans ces régions, coupées par des montagnes & des déſerts? Ces conjectures ſont d'autant moins étrangeres à l'hiſtoire du commerce, que celle-ci doit, tôt ou tard, donner les plus grandes lumieres ſur l'hiſtoire générale du genre humain, de ſes peuplades, de ſes opinions, & de ſes inventions de toute eſpece.

Celle de la porcelaine eſt, ſinon une des plus merveilleuſes, du moins l'une des plus agréables qui ſoient ſorties des mains de l'homme. C'eſt la propreté du luxe qui vaut mieux que ſa richeſſe.

La porcelaine eſt une eſpece de poterie, ou plutôt c'eſt la plus parfaite de toutes les poteries. Elle eſt plus ou moins blanche, plus ou moins ſolide, plus ou moins tranſparente. La tranſparence ne lui eſt pas même tellement eſſentielle, qu'il n'y en ait beaucoup & de fort belle ſans cette propriété.

La porcelaine eſt couverte ordinairement d'un vernis blanc ou d'un vernis coloré. Ce vernis n'eſt autre choſe qu'une couche de verre fondu & glacé, qui ne doit jamais avoir qu'une demi-tranſparence. On donne le nom de couverte à cette couche, qui conſ-

titue proprement la porcelaine. Celle qui n'a pas reçu cette espece de vernis, se nomme biscuit de porcelaine. Celle-ci a bien le mérite intrinseque de l'autre, mais elle n'en a ni la propreté, ni l'éclat, ni la beauté.

Le mot de poterie convient à la définition de la porcelaine, parce que, comme toutes les autres poteries plus communes, sa matiere est prise immédiatement dans les substances de la terre même, sans autre altération de l'art qu'une simple division de leurs parties. Il ne doit entrer aucune substance métallique ni saline dans sa composition, pas même dans sa couverte, qui doit se faire avec des matieres aussi simples, ou peu s'en faut.

La meilleure porcelaine & communément la plus solide, sera celle qui sera faite avec le moins de matieres différentes; c'est-à-dire, avec une pierre vitrifiable, & une belle argile blanche & pure. C'est de cette derniere terre que dépend la solidité & la consistance de la porcelaine & de toute la poterie en général.

Les connoisseurs divisent en six classes la porcelaine qui nous vient d'Asie : la porcelaine truitée, le blanc ancien, la porcelaine du Japon, celle de la Chine, le Japon chiné & la porcelaine de l'Inde. Toutes ces dénominations tiennent plutôt au coup-d'œil qu'à un caractere bien décidé.

La porcelaine truitée, qu'on appelle ainsi sans doute parce qu'elle a de la ressemblance avec les écailles de la truite, paroît être la plus ancienne, & celle qui tient de plus près à l'enfance de l'art. Elle a deux imperfections. La pâte en est toujours fort grise, & la couverte en est gersée en mille manieres. Cette gersure n'est pas seulement dans la couverte, elle prend aussi sur le biscuit. De là vient que cette porcelaine n'est presque point transparente, qu'elle n'est point sonore, qu'elle est très-fragile, & qu'elle tient au feu plus facilement qu'une autre. Pour cacher la difformité de ces gersures, on l'a bariolée de couleurs différentes. Cette bigarrure a fait son mérite & sa réputation. La facilité avec laquelle M. le comte de Lauraguais l'a imitée, a convaincu les gens attentifs que cette espece de porcelaine n'est qu'une porcelaine manquée.

Le blanc ancien eſt certainement d'une grande beauté ; ſoit qu'on s'en tienne à l'éclat de ſa couverte ; ſoit qu'on en examine le biſcuit. Cette porcelaine eſt précieuſe, aſſez rare & de peu d'uſage. Sa pâte paroît très-courte, & on n'en a pu faire que de petits vaſes, ou des figures, & des magots dont la forme ſe prête à ſon défaut. On la vend dans le commerce comme porcelaine du Japon, quoiqu'il paroiſſe certain qu'il s'en fait de très-belle de la même eſpece à la Chine. Il y en a de deux teintes différentes, l'une qui a le blanc de la crême préciſément, l'autre qui joint à ſa blancheur un léger coup-d'œil bleuâtre qui ſemble annoncer plus de tranſparence. En effet la couverte ſemble être un peu plus fondue dans celle-ci. On a cherché à imiter cette porcelaine à Saint-Cloud, & il en eſt ſorti des pieces qui paroiſſoient fort belles. Ceux qui les ont examinées de plus près, ont trouvé que c'étoit des frittes, que c'étoit du plomb, & qu'elles ne pouvoient pas ſoutenir le parallele.

Il eſt plus difficile qu'on ne penſe de bien diſtinguer ce qu'on appelle porcelaine du Japon, de ce que la Chine fournit de plus beau en ce genre. Un fin connoiſſeur que nous avons conſulté, prétend qu'en général ce qu'on appelle véritablement Japon a une couverture plus blanche & moins bleuâtre que la porcelaine de la Chine, que les ornemens y ſont mis avec moins de profuſion, que le bleu y eſt plus éclatant, que les deſſins & les fleurs y ſont moins baroques, mieux copiés de la nature. Son témoignage paroît confirmé par les écrivains, qui diſent que les Chinois qui trafiquent au Japon, en rapportent quelques pieces de porcelaine qui ont plus d'éclat & moins de ſolidité que les leurs, & qu'ils s'en ſervent pour la décoration de leurs appartemens, mais jamais pour l'uſage, parce qu'elles ſoutiennent difficilement le feu. Il croit de la Chine tout ce qui eſt couvert d'un vernis coloré, ſoit en verd celadon, ſoit en couleur bleuâtre, ſoit en violet pourpre. Tout ce que nous avons ici du Japon nous eſt venu, ou nous vient, par la voie des Hollandois, les ſeuls Européens à qui l'entrée de cet empire ne ſoit pas interdite. Il eſt poſſible qu'ils l'aient choiſi dans les porce-

laines que les Chinois y apportent annuellement, qu'ils l'aient acheté à Canton même. Dans l'un & l'autre cas, la distinction entre la porcelaine du Japon & celle de la Chine seroit fausse au fond, & n'auroit d'autre base que le préjugé. Il résulte cependant de cette opinion, que tout ce qui porte parmi nous le titre de porcelaine du Japon, est toujours de très-belle porcelaine.

Il y a moins à douter sur ce qu'on appelle porcelaine de la Chine. La couverte est plus bleuâtre, elle est plus chargée de couleurs, & les dessins en sont plus bizarres que dans celle qu'on nomme du Japon. La pâte elle-même est communément plus blanche, plus liée, plus grasse; son grain plus fin, plus serré, & on lui donne moins d'épaisseur. Parmi les diverses porcelaines qui se fabriquent à la Chine, il y en a une qui est fort ancienne. Elle est peinte en gros bleu, en beau rouge & en verd de cuivre. Elle est fort grossiere, fort massive, & d'un poids fort considérable. Il s'en trouve de cette espece qui est truitée. Le grain en est souvent sec & gris. Celle qui n'est pas truitée est sonore; mais l'une & l'autre ont très-peu de transparence. Elle se vend sous le nom d'ancien Chine, & les pieces les plus belles sont censées venir du Japon. C'étoit originairement une belle poterie plutôt qu'une porcelaine véritable. Le tems & l'expérience l'ont perfectionnée. Elle a acquis plus de transparence, & les couleurs appliquées avec plus de soin ont eu plus d'éclat. Cette porcelaine differe essentiellement des autres, en ce qu'elle est faite d'une pâte courte, qu'elle est très-dure & très-solide. Les pieces de cette porcelaine ont toujours en dessous trois ou quatre traces de supports, qui ont été mis pour l'empêcher de fléchir dans la cuisson. Avec ce secours on est parvenu à fabriquer des pieces d'une hauteur, d'un diametre considérables. Les porcelaines qui ne sont pas de cette espece & qu'on appelle Chine moderne, ont la pâte plus longue, le grain plus fin, & la couverte plus glacée, plus blanche, plus belle. Elles ont rarement des supports, & leur transparence n'a rien de vîtreux. Tout ce qui est fabriqué de cette pâte est tourné facilement, en sorte que la main de l'ouvrier paroît avoir glissé dessus, ainsi que

ſur une excellente argile. Les porcelaines de cette eſpece varient à l'infini pour la forme, pour les couleurs, pour la main-d'œuvre & pour le prix.

Une cinquieme eſpece de porcelaine eſt celle à qui nous donnons le nom de Japon chiné, parce qu'elle réunit aux ornemens de la porcelaine qu'on croit du Japon, ceux qui ſont plus dans le goût de la Chine. Parmi cette eſpece de porcelaine, il s'en trouve une, enrichie d'un très-beau bleu avec des cartouches blancs. Cette couverte a cela de particulier, qu'elle eſt d'un véritable émail blanc, tandis que les autres couvertes ont une demi tranſparence; car les couvertures de la Chine ne ſont jamais tout-à-fait tranſparentes.

Les couleurs s'appliquent en général de la même maniere ſur toutes les porcelaines de la Chine, ſur celles même qu'on a faites à ſon imitation. La premiere, la plus ſolide de ces couleurs, eſt le bleu qu'on retire du ſaffre qui n'eſt autre choſe que la chaux de cobalt. Cette couleur s'applique ordinairement à crud ſur tous les vaſes, avant de leur donner la couverte & de les mettre au four; enſorte que la couverte qu'on met enſuite par-deſſus lui ſert de fondant. Toutes les autres couleurs, & même le bleu qui entre dans la compoſition de la palette, s'appliquent ſur la couverte, & ont beſoin d'être unies préalablement avec une matiere ſaline ou une chaux de plomb qui favoriſe leur ingrez dans la couverte. Une maniere particuliere & aſſez familiere aux Chinois de peindre la porcelaine, c'eſt de colorer la couverte toute entiere. Pour lors la couleur ne s'applique ni deſſus ni deſſous la couverte, mais on la mêle & on l'incorpore dans la couverte elle-même. Il ſe fait des choſes de fantaiſie très-extraordinaires en ce genre. De quelque maniere que les couleurs ſoient appliquées, elles ſe tirent communément du cobalt, de l'or, du fer, des terres martiales & du cuivre. Celle de cuivre eſt très-délicate & demande de grandes précautions.

Toutes les porcelaines dont nous avons parlé ſe font à King-to-ching, bourgade immenſe de la province de Kianſi. Elles y occu-

pent cinq cents fours & un million d'hommes. On a essayé à Pékin & dans d'autres lieux de l'empire de les imiter ; & les expériences ont été malheureuses par-tout, malgré la précaution qu'on avoit prise de n'y employer que les mêmes ouvriers, les mêmes matieres. Aussi a-t-on universellement renoncé à cette branche d'industrie, excepté au voisinage de Canton où on fabrique la porcelaine connue parmi nous sous le nom de porcelaine des Indes. La pâte en est longue & facile ; mais en général les couleurs, le bleu sur-tout & le rouge de mars, y sont très-inférieurs à ce qui vient du Japon & de l'intérieur de la Chine. Toutes les couleurs, excepté le bleu, y relevent en bosse, & sont communément mal-appliquées. On ne voit du pourpre que sur cette porcelaine, ce qui a fait follement imaginer qu'on le peignoit en Hollande. La plupart des tasses, des assiettes, des autres vases que portent nos négocians, sortent de cette manufacture moins estimée à la Chine que ne le sont dans nos contrées celles de fayance.

Nous avons cherché à naturaliser parmi nous l'art de la porcelaine. La Saxe s'en est occupée plus heureusement que les autres états. Sa porcelaine est de la vraie porcelaine, & vraisemblablement composée de matieres fort simples, quoique dépendante surement d'une combinaison plus recherchée que celle de l'Asie. Cette combinaison particuliere, & la rareté des matériaux qui entrent dans sa composition, doivent causer la cherté de cette porcelaine. Comme il ne sort de cette manufacture qu'une seule & même espece de pâte, on a pensé avec assez de vraisemblance que les Saxons ne possedent que leur secret, & n'ont point du tout l'art de la porcelaine. On est confirmé dans ce soupçon par la grande ressemblance qu'il y a entre la mie & le grain de la porcelaine de Saxe, & celles de quelques autres porcelaines d'Allemagne, qui paroissent faites par une combinaison à-peu-près semblable.

Quoi qu'il en soit de cette conjecture, on peut assurer qu'il n'y a point de porcelaine dont la couverte soit plus agréable à la vue, plus égale, plus unie, plus solide & plus fixe. Elle résiste à un très-grand feu, beaucoup plus long-tems que différentes couvertes des

porcelaines de la Chine. Ses couleurs jouent agréablement & ont un ton très-mâle. On n'en connoît point d'aussi-bien assorties à la couverte. Elles ne sont ni trop, ni trop peu fondues. Elles ont du brillant, sans être noyées & glacées, comme la plupart de celles de Sevre.

Ce mot nous avertit qu'il faut parler des porcelaines de France. On sait qu'elles ne sont faites, ainsi que celles d'Angleterre, qu'avec des frittes, c'est-à-dire, avec des pierres infusibles par elles-mêmes, auxquelles on fait prendre un commencement de fusion, en y joignant une quantité de sel plus ou moins considerable. Aussi sont-elles plus vitreuses, plus fusibles, moins solides & plus cassantes que toutes les autres. Celle de Sevre qui est sans comparaison la plus mauvaise de toutes, & dont la couverte a toujours un coup-d'œil jaunâtre sale, qui décele le plomb dont elle est chargée, n'a que le mérite que peuvent lui donner des dessinateurs, des peintres du premier ordre. Ces grands maîtres ont mis tant d'art à quelques-unes de ces pieces, qu'elles seront précieuses pour la postérité; mais en elle-même, elle ne sera jamais qu'un objet de goût, de luxe & de dépenses. Les supports seront une des principales causes de sa cherté.

Toute porcelaine, au moment qu'elle reçoit son dernier coup de feu, se trouve dans un état de fusion commencée : elle a pour lors, de la mollesse, & pourroit être maniée comme le fer lorsqu'il est embrasé. On n'en connoît point qui ne souffre, qui ne se tourmente lorsqu'elle est dans cet état. Si les pieces qui sont tournées ont plus d'épaisseur & de saillie d'un côté que de l'autre, aussi-tôt, le fort emporte le foible : elles fléchissent de ce côté, & la piece est perdue. On pare à cet inconvénient par des morceaux de porcelaines, faits de la même pâte, de différentes formes, qu'on applique au dessous ou contre les parties qui sont plus de saillie & courent plus de risques de fléchir que les autres. Comme toute porcelaine prend une retraite au feu à mesure qu'elle cuit, il faut non-seulement que la matiere dont on fait les supports puisse se retraire aussi; mais encore que sa retraite ne soit, ni plus, ni moins

grande que celle de la piece qu'elle eſt deſtinée à ſoutenir. Les différentes pâtes ayant des retraites différentes, il s'enſuit que le ſupport doit être de la même pâte que la porcelaine.

Plus une porcelaine eſt tendre au feu, & ſuſceptible de vitrification, plus elle a beſoin de ſupport. C'eſt par cet inconvénient que peche eſſentiellement la porcelaine de Sevre, dont la pâte eſt d'ailleurs fort chere, & qui en conſomme ſouvent plus en ſupport, qu'il n'en entre dans la piece de porcelaine même. La néceſſité de ce moyen diſpendieux, entraîne encore un autre inconvénient. La couverte ne peut cuire en même tems que la porcelaine, qui eſt obligée, par-là, d'aller deux fois au feu. La porcelaine de la Chine & celles qui lui reſſemblent étant faites d'une pâte plus ſolide, moins ſuſceptible de vitrification, ont rarement beſoin d'être ſoutenues, & ſe cuiſent avec la couverture. Elles conſomment donc beaucoup moins de pâte, ſouffrent moins de perte, demandent moins de tems, de ſoins & de feu.

Quelques écrivains ont cru bien établir la prééminence de la porcelaine d'Aſie ſur les nôtres, en diſant que ces dernieres réſiſtent moins au feu que celle qui leur a ſervi de modele, que toutes celles d'Europe fondent dans celle de Saxe, & que celle de Saxe finit par fondre dans celle des Indes. Rien n'eſt plus faux que cette aſſertion, priſe dans toute ſon étendue. Il y a peu de porcelaines de la Chine, qui réſiſtent autant au feu que celle de Saxe. Elles ſe déforment même & ſe bouillonnent au feu qui cuit celle de M. de Lauragais. Mais cela doit être compté pour rien ou pour fort peu de choſe. La porcelaine n'eſt pas faite pour retourner dans les fours dont elle eſt ſortie. Elle n'eſt pas deſtinée à eſſuyer un feu de reverbere.

C'eſt par la ſolidité que les porcelaines de la Chine l'emportent véritablement ſur celles d'Europe; c'eſt par la propriété qu'elles ont d'être échauffées plus promptement & avec moins de riſque, de ſouffrir ſans danger l'impreſſion ſubite des liqueurs froides ou bouillantes; c'eſt par la facilité qu'elles offrent de les cuire & de les travailler: avantage incomparable qui fait qu'on en fabrique,

ſans peine, des pieces de toutes grandeurs, qu'on la cuit avec moins de riſque, qu'elle eſt à meilleur marché, d'un uſage univerſel, & qu'elle peut être par conſéquent l'objet d'un commerce plus étendu.

Un autre avantage bien rare de la porcelaine des Indes, c'eſt que ſa pâte eſt admirable pour faire des creuſets & mille autres uſtenſiles de ce genre, qui ſont d'une utilité journaliere dans les arts. Non-ſeulement ces vaſes réſiſtent plus long-tems au feu; mais ce qui eſt bien plus précieux, ils ne communiquent rien aux verres & aux matieres qu'on y fait fondre. Leur matiere eſt ſi pure, ſi blanche, ſi compacte & ſi dure, qu'elle n'entre en fuſion que difficilement & ne porte point de couleur.

La France touche au moment de jouir de toutes ces commodités. Il eſt certain que M. le comte de Lauragais, qui a cherché long-tems le ſecret de la porcelaine de la Chine, eſt parvenu à en faire qui lui reſſemble. Ses matériaux ont le même caractere; & s'ils ne ſont pas exactement de la même eſpece, ils ſont au moins des eſpeces du même genre. Comme les Chinois, il peut faire ſa pâte longue ou courte, & employer à ſon choix ſon procédé, ou un procédé différent. Sa porcelaine ne le cede en rien à celle des Chinois pour la facilité à ſe tourner, à ſe modeler, & lui eſt ſupérieure par la ſolidité de ſa couverte, peut-être auſſi par ſon aptitude à recevoir les couleurs. S'il parvient à lui donner la même fineſſe, la même blancheur du grain, nous nous paſſerons aiſément de la porcelaine de la Chine. Il ne ſera pas ſi facile de renoncer à ſa ſoie.





## CHAPITRE CXIII.

*Les Européens achetent des ſoies à la Chine.*

LEs annales de cet empire attribuent la découverte de la ſoie à l'une des femmes de l'empereur Hoangti. Les impératrices ſe firent depuis une agréable occupation de nourrir des vers, d'en tirer la ſoie & de la mettre en œuvre. On prétend même qu'il y avoit dans l'intérieur du palais, un terrain deſtiné à la culture des mûriers. L'impératrice, accompagnée des dames les plus diſtinguées de ſa cour, ſe rendoit en cérémonie dans le verger, & y cueilloit elle-même les feuilles de quelques branches qu'on abaiſſoit à ſa portée. Une politique ſi ſage, encouragea ſi bien cette branche d'induſtrie, que bientôt la nation qui n'étoit couverte que de peaux, ſe trouva habillée de ſoie. En peu de tems, l'abondance fut ſuivie de la perfection. On dut ce dernier avantage aux écrits de pluſieurs hommes éclairés, de quelques miniſtres même, qui n'avoient pas dédaigné de porter leurs obſervations ſur cet art nouveau. La Chine entiere s'inſtruiſit dans leur théorie de tout ce qui pouvoit y avoir rapport.

L'art d'élever les vers qui produiſent la ſoie, de filer cette production, d'en fabriquer des étoffes, paſſa de la Chine aux Indes & en Perſe, où il ne fit pas des progrès rapides. S'il en eût été autrement, Rome n'eût pas donné juſqu'à la fin du troiſieme ſiecle une livre d'or, pour une livre de ſoie. La Grece ayant adopté cette induſtrie dans le huitieme ſiecle; les ſoieries ſe répandirent un peu plus, ſans devenir communes. Ce fut long-tems un objet de magnificence, réſervé aux places les plus éminentes & aux plus grandes ſolemnités. Roger, roi de Sicile, appella enfin d'Athenes des ouvriers en ſoie; & bientôt la culture des mûriers s'étendit de cette iſle au continent voiſin. D'autres contrées de l'Europe voulurent jouir d'un avantage qui donnoit des richeſſes à l'Italie, &

elles y parvinrent après quelques efforts inutiles. Cependant la nature du climat, & peut-être d'autres caufes, n'ont pas permis d'avoir par-tout le même fuccès.

Les foies de Naples, de Sicile, de Reggio, font toutes communes, foit en organfin, foit en trame. On les emploie pourtant utilement; elles font même néceffaires pour les étoffes brochées, pour les broderies, pour tous les ouvrages où l'on a befoin de foie forte.

Les autres foies d'Italie, celles de Novi, de Venife, de Tofcane, de Milan, du Montferrat, de Bergame & du Piémont, font employées en organfin pour chaîne, quoiqu'elles n'aient pas toutes la même beauté, la même bonté. Les foies de Bologne eurent longtems la préférence fur toutes les autres. Depuis que celles du Piémont ont été perfectionnées, elles tiennent le premier rang pour l'égalité, la fineffe, la légéreté. Celles de Bergame font celles qui en approchent le plus.

Quoique les foies que fournit l'Efpagne foient en général fort belles, celles de Valence ont une grande fupériorité. Les unes & les autres font propres à tout. Leur feul défaut eft d'être un peu trop chargées d'huile, ce qui leur fait beaucoup de tort à la teinture.

Les foies de France, fupérieures à la plupart des foies de l'Europe, ne cedent qu'à celles de Piémont & de Bergame pour la légéreté. Elles ont d'ailleurs plus de brillant en teint que celles du Piémont, plus d'égalité & de nerf que celles de Bergame. La France récoltoit il y a quelques années, fix mille quintaux de foie. La livre de quatorze onces, fe vendoit depuis quinze jufqu'à vingt-une livres. Au prix commun de dix-huit livres, c'étoit un revenu de dix millions. Lorfque les nouvelles plantations auront fait les progrès qu'on en doit attendre, cette puiffance fe trouvera déchargée du tribut qu'elle paie à l'étranger. Il eft encore confidérable. (*)

(*) Les regiftres des douanes font foi que depuis 1739 jufqu'en 1746, cette monarchie a acheté tous les ans fept cent foixante-huit mille vingt-quatre livres de foie; cent trente-fept mille fept cent trente-quatre livres de bourre; trois mille quatre cent cinquante-fept livres de cocons.

La diverſité des ſoies que recueille l'Europe, ne l'a pas miſe en état de ſe paſſer de celle de la Chine. Quoiqu'en général ſa qualité ſoit peſante & ſon brin inégal, elle ſera toujours recherchée pour ſa blancheur. On croit communément qu'elle tient cet avantage de la nature. Ne feroit-il pas plus naturel de penſer, que lors de la filature, les Chinois jettent dans la baſſine quelque ingrédient qui a la vertu de chaſſer toutes les parties hétérogenes, du moins les plus groſſieres? Le peu de déchet de cette ſoie, en comparaiſon de toutes les autres, lorſqu'on la fait cuire pour la teinture, paroît donner un grand poids à cette conjecture.

Quoi qu'il en ſoit de cette idée, la blancheur de la ſoie de la Chine, à laquelle nulle autre ne peut être comparée, la rend ſeule propre à la fabrique des blondes & des gazes. Les efforts qu'on a faits pour lui ſubſtituer les nôtres dans les manufactures de blondes, ont toujours été vains, ſoit qu'on ait employé des ſoies apprêtées ou non apprêtées. On a été un peu moins malheureux à l'égard des gazes. Les ſoies les plus blanches de France & d'Italie l'ont remplacée avec une apparence de ſuccès; mais le blanc & l'apprêt n'ont jamais été ſi parfaits.

Dans le dernier ſiecle, les Européens tiroient de la Chine fort peu de ſoie. La nôtre étoit ſuffiſante pour les gazes noires ou de couleur, & pour les marlis qui étoient alors d'uſage. Le goût qu'on a pris depuis quarante ans, & plus généralement depuis vingt-cinq, pour les gazes blanches & pour les blondes, a étendu peu à peu la conſommation de cette production orientale. Elle s'eſt élevée dans les tems modernes à quatre-vingts milliers par an, dont la France a toujours employé près des trois quarts. Cette importation a ſi fort augmenté, qu'en 1766, les Anglois ſeuls en tirerent cent quatre milliers. Comme les gazes & les blondes ne pouvoient pas la conſommer, les manufacturiers en employerent une partie dans leurs fabriques de moires & de bas. Ces bas ont, ſur les autres, l'avantage d'une blancheur éclatante & inaltérable, mais ils ſont infiniment moins fins.

Indépendamment de cette ſoie d'une blancheur unique, qui ſe

recueille principalement dans la province de Tche-Kiang, & que nous connoiſſons en Europe ſous le nom de ſoie de Nankin, lieu où on la fabrique plus particuliérement; la Chine produit des ſoies communes que nous appellons ſoies de Canton. Comme elles ne ſont propres qu'à quelques trames, & qu'elles ſont auſſi cheres que celles d'Europe qui ſervent aux mêmes uſages, on en tire très-peu. Ce que les Anglois & les Hollandois en exportent, ne paſſe pas cinq ou ſix milliers. Les étoffes forment un plus grand objet.

Les Chinois ne ſont pas moins habiles à mettre les ſoies en œuvre qu'à les recueillir. Cet éloge ne doit pas s'étendre à celles de leurs étoffes où il entre de l'or & de l'argent. Leurs manufacturiers n'ont jamais ſu paſſer ces métaux par la filiere; & leur induſtrie s'eſt toujours bornée à rouler leurs ſoies dans des papiers dorés, ou à appliquer les étoffes ſur les papiers même. Les deux méthodes ſont également vicieuſes.

Quoique les hommes ſoient plus frappés en général du nouveau que de l'excellent, ces étoffes, malgré leur brillant, ne nous ont jamais tentés. Nous n'avons été guere moins rebutés de la défectuoſité de leur deſſein. On n'y voit que des figures eſtropiées, & des grouppes ſans intention. Perſonne n'y a reconnu le moindre talent pour diſtribuer les jours & les ombres, ni cette grace, cette facilité qui ſe font remarquer dans les ouvrages de nos bons artiſtes. Il y a dans toutes leurs productions quelque choſe de roide & de meſquin, qui déplaît aux gens d'un goût un peu délicat. Tout y porte le caractere particulier de leur génie, qui manque de feu & d'élévation.

Ce qui nous fait ſupporter ces énormes défauts dans ceux de leurs ouvrages qui repréſentent des fleurs, des oiſeaux, des arbres, c'eſt qu'aucun de ces objets n'eſt en relief. Les figures ſont peintes ſur les étoffes même, avec des couleurs preſque ineffaçables. Cependant l'illuſion eſt ſi entiere, qu'on croiroit tous ces objets brochés ou brodés.

Les étoffes unies de la Chine n'ont pas beſoin d'indulgence. Elles ſont parfaites, ainſi que leurs couleurs, le verd & le rouge en par-

ticulier. Le blanc du damas a un agrément infini. Les Chinois n'emploient à cet ouvrage que des foies de Tche-Kiang. Ils font, comme nous, débouillir la chaîne à fonds, mais ils ne cuifent la trame qu'à demi. Cette méthode conferve à l'étoffe un peu de corps & de fermeté. Les blancs en font roux fans être jaunâtres, & délicieux à la vue fans avoir ce grand éclat qui la fatigue. Elle ne fe repofe pas moins agréablement fur les vernis Chinois.

## CHAPITRE CXIV.

*Les Européens achetent des ouvrages de vernis & du papier à la Chine.*

LE vernis eft une efpece de gomme liquide de couleur rouffâtre. Celui du Japon eft préférable à ceux du Tonquin & de Siam, qui ont eux-mêmes une grande fupériorité fur celui de Camboge. Les Chinois en achetent dans tous les marchés; parce que celui qu'ils tirent de plufieurs de leurs provinces ne fuffit pas à leur confommation. L'arbre qui le donne fe nomme tfi-chu, & a l'écorce, ainfi que la feuille du frêne. Sa plus grande élévation eft de quinze pieds, & fa groffeur commune de deux pieds & demi. Il ne produit ni fleurs ni fruits, & fe multiplie ainfi.

Au printems, lorfque la feve du tfi-chu commence à fe développer, il faut choifir le plus vigoureux des rejetons qui fortent du tronc de l'arbre. On l'enduit d'une terre jaune que l'on enveloppe d'une natte propre à le défendre des impreffions de l'air. Si le rejeton pouffe rapidement des racines, on le coupe & on le plante en automne. Si la nature eft plus tardive, on remet l'opération à un autre tems. En quelque faifon qu'elle fe faffe, il faut garantir des fourmis le nouveau plant, en rempliffant de cendres la foffe qui lui eft deftinée.

Ce n'eft qu'à fept ou huit ans que le tfi-chu offre du vernis, & c'eft en été qu'il le donne. Il coule de différentes incifions faites de

de diſtance en diſtance à l'écorce ſeule. Une coquille reçoit la liqueur à chaque fente. La récolte peut paſſer pour bonne lorſque mille arbres rendent dans une nuit vingt livres de vernis. Cette gomme eſt ſi dangereuſe, que ceux qui la mettent en œuvre ſont obligés, pour ſe garantir de ſa malignité, de prendre les précautions les plus ſuivies. Les ouvriers ſe frottent les mains & le viſage d'huile de rabette, avant & après le travail. Il ont un maſque, des gants, des bottines, & un plaſtron devant l'eſtomac.

Le vernis s'emploie de deux manieres. Dans la premiere, l'on frotte le bois d'une huile particuliere aux Chinois; & dès qu'elle eſt ſeche l'on applique le vernis. Sa tranſparence eſt telle que les veines du bois paroiſſent peintes, ſi l'on n'en met que deux ou trois couches. Il n'y a qu'à les multiplier pour donner au vernis l'éclat du miroir.

L'autre maniere eſt plus compliquée. Avec le ſecours d'un maſtic, on colle ſur le bois une eſpece de carton. Ce fonds uni & ſolide reçoit ſucceſſivement pluſieurs couches de vernis. Il ne doit être ni trop épais, ni trop liquide; & c'eſt à ſaiſir ce juſte milieu que conſiſte principalement le mérite de l'artiſte.

De quelque maniere que le vernis ſoit employé, il rend le bois comme incorruptible. Les vers ne s'y établiſſent que difficilement, & l'humidité n'y pénetre preſque jamais. Il ne faut qu'un peu d'attention pour empêcher que l'odeur même ne s'y attache.

L'agrément du vernis répond à ſa ſolidité. Il ſe prête à l'or, à l'argent, à toutes les couleurs. On y peint des hommes, des campagnes, des palais, des chaſſes, des combats. Il ne laiſſeroit rien à deſirer, ſi de mauvais deſſins Chinois ne le déparoient généralement.

Malgré ce vice, les ouvrages de vernis exigent des ſoins extrêmement ſuivis. On leur donne au moins neuf ou dix couches, qui ne ſauroient être trop légeres. Il faut laiſſer entr'elles un intervalle ſuffiſant, pour qu'elles puiſſent bien ſécher. L'eſpace doit être encore plus conſidérable entre la derniere couche, & le moment où l'on commence à polir, à peindre & à dorer. Pour tous

ces travaux, un été suffit à peine à Nankin, dont les atteliers fourniſſent la cour & les principales villes de l'empire. A Canton on va plus vîte. Comme les Européens demandent beaucoup d'ouvrages ; qu'ils les veulent aſſortis à leurs idées, & qu'ils ne donnent que peu de tems pour les exécuter ; tout ſe fait avec précipitation. L'artiſte, forcé de renoncer au bon, borne ſon ambition à produire des effets qui puiſſent arrêter agréablement la vue. Le papier n'a jamais les mêmes imperfections.

Originairement, les Chinois écrivoient avec un poinçon de fer ſur des tablettes de bois, qui, réunies, formoient des volumes. Dans la ſuite ils tracerent leurs caracteres ſur des pieces de ſoie ou de toile, auxquelles on donnoit la longueur & la largeur dont on avoit beſoin. Enfin le ſecret du papier fut trouvé il y a ſeize ſiecles.

On croit communément que ce papier ſe fait avec de la ſoie. Ceux auxquels la pratique des arts eſt un peu familiere, n'ignorent pas qu'il eſt impoſſible de diviſer ſuffiſamment la ſoie, pour en compoſer une pâte uniforme. C'eſt le coton qui eſt la matiere du bon papier Chinois, d'un papier qui ſeroit comparable, peut-être même ſupérieur au nôtre, s'il ſe conſervoit auſſi long-tems.

Le papier inférieur, celui qui n'eſt pas deſtiné à l'écriture, eſt compoſé de la premiere ou ſeconde écorce du mûrier, de l'orme, du cotonier, & ſur-tout du bambou. Ces matieres, après avoir pourri dans des eaux bourbeuſes, ſont enterrées dans la chaux. On les blanchit au ſoleil ; & des chaudieres bouillantes les réduiſent en une pâte fluide qui eſt étendue ſur des claies, d'où il ſort des feuilles de dix ou douze pieds, & même davantage. C'eſt de ce papier que ſont formés les ameublemens Chinois. Il plaît ſinguliérement par les formes, l'éclat & la variété que l'induſtrie a ſu lui donner. (*)

(*) Pour luſtrer leur papier, les Chinois ne ſe ſervent pas, comme nous, de colle, mais d'eau d'alun qui lui donne un luiſant extraordinaire. S'ils veulent l'argenter, ils réduiſent en pouſſiere du talc & de l'alun mêlés enſemble, & ſement légérement cette pouſſiere

Quoique ce papier ſe coupe, qu'il prenne l'humidité, & que les vers l'attaquent, il eſt devenu un objet de commerce. L'Europe a emprunté de l'Aſie l'idée d'en meubler des cabinets, d'en compoſer des paravens. Cependant ce goût commence à paſſer. Déjà les papiers Anglois remplacent ceux de la Chine, & les banniront ſans doute lorſqu'ils auront atteint plus de perfection. Les François imitent cette nouveauté, & il eſt vraiſemblable que toutes les nations l'adopteront.

Outre les objets dont on a parlé, les Européens achetent à la Chine de l'encre, du camphre, du borax, de la rhubarbe, de la gomme lacque, du rottin, eſpece de canne qui ſert à faire des fauteuils, & ils y achetoient autrefois de l'or.

En Europe un marc d'or vaut à peu près quatorze marcs & demi d'argent. S'il exiſtoit un pays où il en valût vingt, nos négocians y en porteroient, pour l'échanger contre de l'argent. Ils nous rapporteroient cet argent, pour l'échanger contre de l'or, auquel ils donneroient la même deſtination. Cette activité continueroit juſqu'à ce que la valeur relative des deux métaux ſe trouvât à peu près la même dans les deux contrées. Le même intérêt fit envoyer long-tems à la Chine de l'argent pour le troquer contre de l'or. On gagnoit à cette mutation quarante-cinq pour cent. Les compagnies excluſives ne firent jamais ce commerce; parce qu'un pareil bénéfice, quelque conſidérable qu'il paroiſſe, auroit été fort inférieur à celui qu'elles faiſoient ſur les marchandiſes. Leurs agens qui n'avoient pas la liberté du choix, ſe livrerent à ces ſpéculations pour leur propre compte. Ils pouſſerent cette branche d'induſtrie avec tant de vivacité, que bientôt ils ne trouverent pas un avantage ſuffiſant à la continuer. L'or eſt plus ou moins cher à Canton, ſuivant la ſaiſon où l'on l'achete. On l'a à bien meilleur marché depuis le commencement de Février juſqu'à la fin de

---

ſur une feuille enduite de colle de peau de bœuf mêlée d'alun, afin que les particules du talc s'y attachent. Quand la feuille eſt ſeche, on la frotte avec de l'étoupe de coton neuf pour l'unir, & pour faire tomber le ſuperflu du talc.

Mai, que durant le reste de l'année où la rade est remplie de vaisseaux étrangers. Cependant dans les tems les plus favorables il n'y a que dix-huit pour cent à gagner, gain insuffisant pour tenter personne. Les employés de la compagnie de France sont les seuls qui n'aient pas souffert de la cessation de ce commerce, qui leur fut toujours défendu. Les directeurs se réservoient exclusivement cette source de fortune. Plusieurs y puisoient; mais Castanier seul se conduisoit en grand négociant. Il expédioit des marchandises pour le Mexique. Les piastres qui provenoient de leur vente, étoient portées à Acapulco, d'où elles passoient aux Philippines, & de là à la Chine où on les convertissoit en or. Cet habile homme, par une circulation si lumineuse, ouvroit une carriere dans laquelle il est bien étonnant que personne n'ait marché après lui.

Toutes les nations Européennes qui passent le cap de Bonne-Espérance, vont à la Chine. Les Portugais y aborderent les premiers. On leur céda avec un espace d'environ trois milles de circonférence, Macao, ville bâtie dans un terrain stérile & inégal, sur la pointe d'une petite isle située à l'embouchure de la riviere de Canton. Ils obtinrent la disposition de la rade trop resserrée, mais sure & commode, en s'assujettissant à payer à l'empire tous les droits d'entrée; & ils acheterent la liberté d'élever des fortifications, en s'engageant à un tribut annuel de 37, 500 livres. Tout le tems que la cour de Lisbonne donna des loix aux mers des Indes, cette place fut un entrepôt célebre. Sa prospérité diminua dans les mêmes proportions que la puissance des Portugais. Insensiblement elle s'est anéantie. Macao n'a plus de liaison avec sa métropole, & toute sa navigation se réduit à l'expédition de trois petits bâtimens, un pour Timor, & deux pour Goa. Jusqu'en 1744, les foibles restes d'une colonie autrefois si florissante, avoient joui d'une espece d'indépendance. L'assassinat d'un Chinois détermina le viçe-roi de Canton à demander à sa cour un magistrat pour instruire, pour gouverner les barbares de Macao; ce furent les propres termes de la requête. On envoya un Mandarin, qui prit possession de la place au nom de son maître. Il dédaigna d'habiter parmi des étrangers,

pour lesquels on a un si grand mépris ; & il a établi sa demeure à une lieue de la ville.

Les Hollandois furent encore plus maltraités il y a près d'un siecle. Ces républicains qui, malgré l'ascendant qu'ils avoient pris dans les mers d'Asie, s'étoient vu exclus de la Chine par les intrigues des Portugais, parvinrent à s'en ouvrir enfin les ports. Mécontens de l'existence précaire qu'ils y avoient, ils tenterent d'élever un fort auprès de Hoaung-pon, sous prétexte d'y bâtir un magasin. Leur projet étoit, dit-on, de se rendre maîtres du cours du Tigre, & de faire également la loi aux Chinois & aux étrangers qui voudroient négocier à Canton. On démêla leurs vues, plutôt qu'il ne convenoit à leurs intérêts. Ils furent massacrés, & leur nation n'osa de long-tems se montrer sur les côtes de l'empire. Elle y reparut vers l'an 1730. Les premiers vaisseaux qui y aborderent, étoient partis de Java. Ils portoient différentes productions de l'Inde en général, de leurs colonies en particulier, & les échangeoient contre celles du pays. Ceux qui les conduisoient, uniquement occupés du soin de plaire au conseil de Batavia, de qui ils recevoient immédiatement leurs ordres, & dont ils attendoient leur avancement, ne songeoient qu'à se défaire avantageusement des marchandises qui leur étoient confiées, sans s'attacher à la qualité de celles qu'ils recevoient. La compagnie ne tarda pas à s'appercevoir que de cette maniere, elle ne soutiendroit jamais dans ses ventes la concurrence des nations rivales. Cette considération la détermina à faire partir directement d'Europe, des navires avec de l'argent. Ils touchent à Batavia, où ils se chargent des denrées du pays propres pour la Chine, & reviennent directement dans nos parages, avec des cargaisons beaucoup mieux composées qu'elles n'étoient autrefois, mais non pas aussi-bien que celles des Anglois.

De tous les peuples qui ont fait le commerce de la Chine, cette nation est celle qui l'a le plus suivi. Elle avoit une loge dans l'isle de Chusan, du tems que les affaires se traitoient principalement à Emouy. Lorsque des circonstances particulieres les eurent amenées à Canton, son activité fut toujours la même. L'obligation imposée

à sa compagnie d'exporter des étoffes de laine, la détermina à y entretenir assez constamment des employés chargés de les vendre. Cette pratique, jointe au goût qu'on prit dans les possessions Angloises pour le thé, fit tomber dans ses mains vers la fin du dernier siecle presque tout le commerce de la Chine avec l'Europe. Les droits énormes que mit le gouvernement sur cette consommation étrangere, ouvrirent les yeux des autres nations, de la France en particulier.

Cette monarchie avoit formé en 1660 une compagnie particuliere pour ce commerce. Un riche négociant de Rouen, nommé Fermanel, étoit à la tête de l'entreprise. Il avoit jugé qu'elle ne pouvoit être exécutée utilement qu'avec un fonds de deux cent vingt mille livres, & les souscriptions ne monterent qu'à cent quarante mille; ce qui fut cause que le voyage fut malheureux. L'éloignement qu'on avoit naturellement pour un empire, qui ne voyoit dans les étrangers que des hommes propres à corrompre ses mœurs, à entreprendre sur sa liberté, fut considérablement augmenté par les pertes qu'on avoit faites. Inutilement les dispositions de ce peuple changerent vers l'an 1685, & avec elles la maniere dont nous étions traités. Les François ne fréquenterent que rarement ses ports. La nouvelle société qu'on forma en 1698, ne mit pas plus d'activité dans ses expéditions que la premiere. Ce commerce n'a pris de la consistance que lorsqu'il a été réuni à celui des Indes, & dans la même proportion. (*)

Les Danois & les Suédois ont commencé à fréquenter les ports

---

(*) La compagnie a long-tems délibéré si elle enverroit des draperies en Chine, où quelques essais lui faisoient penser qu'elle trouveroit un débit avantageux. Cette question a partagé les esprits. Enfin on avoit décidé que la France ne trouvant pas en elle-même la consommation de la quinzieme partie du thé qu'elle apportoit, ne pouvoit s'assurer de le vendre, qu'autant qu'il seroit supérieur à celui des autres nations, avantage qu'on ne se procureroit qu'en le payant avec de l'argent. La direction actuelle a adopté le systême Anglois; elle a envoyé des étoffes de laine, & laissera, comme cette nation, des agens fixes à Canton, pour vendre & pour acheter toute l'année. L'événement nous apprendra quelle est la meilleure méthode pour les intérêts particuliers. Celle qu'on a prise est certainement la meilleure pour la nation.

de la Chine à-peu-près dans le même tems, & s'y ſont gouvernés ſuivant les mêmes principes. Il eſt vraiſemblable que celle d'Embden les auroit adoptés, ſi elle eût eu le tems de prendre quelque conſiſtance.

## CHAPITRE CXV.

### *A quelles ſommes s'élevent les achats que les Européens font à la Chine.*

LEs achats que les Européens font annuellement à la Chine, peuvent s'apprécier par ceux de 1766, qui ſont montés à 26,754,494 liv. Cette ſomme, dont le thé ſeul abſorbe plus des quatre cinquiemes, a été payée en piaſtres ou en marchandiſes, apportées par vingt-trois vaiſſeaux. La Suede a fourni 1,935,168 livres en argent; & en étain, en plomb, en autres marchandiſes, 427,500 livres. Le Dannemarck, 2,161,630 livres; & en fer, plomb, & pierres à fuſil, 231,000 livres. La France, 4,000,000 livres en argent, & 400,000 livres en draperies. La Hollande, 2,735,400 livres en argent, 44,600 livres en lainages, & 4,000,150 livres en productions de ſes colonies. La Grande-Bretagne, 5,443,566 livres en argent, 2,000,475 liv. en étoffes de laine, & 3,375,000 liv. en pluſieurs objets tirés de diverſes parties de l'Inde. Toutes ces ſommes réunies forment un total de 26,754,494 livres. Nous ne faiſons pas entrer dans ce calcul dix millions en argent que les Anglois ont porté de plus que nous n'avons dit; parce qu'ils étoient deſtinés à payer les dettes que cette nation avoit contractées, ou à former un fonds d'avance pour négocier dans l'intervalle des voyages. (*)

(*) La compagnie de France a avancé ſur la foi de ſes regiſtres, qu'elle a gagnée conſtamment cent vingt-deux pour cent dans ce commerce, en ſuppoſant, ce que perſonne ne s'aviſera de révoquer en doute, que les autres compagnies ont conduit auſſi heureuſement leurs affaires. On voit juſqu'où doivent s'élever les ventes. Ce bénéfice énorme ne

## CHAPITRE CXVI.

*Que deviendra le commerce d'Europe avec la Chine ?*

IL n'eſt pas aiſé de prévoir ce que deviendra ce commerce. Quelque paſſion qu'ait la Chine pour l'argent, elle paroît plus portée à fermer ſes ports aux Européens, que diſpoſée à leur faciliter les moyens d'étendre leurs opérations. A meſure que l'eſprit Tartare s'eſt affoibli, que les conquérans ſe ſont nourris des maximes du peuple vaincu, ils ont adopté ſes idées, ſon averſion, ſon mépris en particulier pour les étrangers. Ces diſpoſitions ſe ſont manifeſtées par des gênes humiliantes, qui ont ſucceſſivement remplacé les égards qu'on avoit pour eux. De cette ſituation équivoque à une expulſion entiere, il n'y a pas bien loin. Elle pourroit être d'autant plus prochaine, qu'il y a une nation active, qui s'occupe peut-être en ſecret des moyens de l'effectuer.

Les Hollandois voient, comme tout le monde, que l'Europe a pris un goût vif pour pluſieurs productions Chinoiſes. Ils doivent penſer que l'impoſſibilité de les tirer directement du lieu de leur origine, n'en anéantiroit pas la conſommation. Si nous étions tous exclus de l'empire, ſes ſujets exporteroient eux-mêmes leurs marchandiſes. Comme l'imperfection de leur marine ne leur permet pas de pouſſer loin leur navigation, ils ne pourroient les dépoſer qu'à Java ou aux Philippines ; & nous ſerions réduits à les tirer de l'une des deux nations à qui ces colonies appartiennent. La concurrence des Eſpagnols eſt ſi peu à craindre, que les Hollandois ſeroient

doit pas couvrir, comme dans le reſte de l'Inde, la conſtruction des forterеſſes ; la paye des garniſons qui les défendent, les guerres qu'elles entraînent. Les Européens n'ont point d'établiſſement en Chine ; ils n'y ſont reçus que comme négocians ; & leurs expéditions ne ſupportent que les frais inſéparables d'une longue navigation dirigée par des corps qui manquent ſouvent de probité, & preſque toujours d'économie.

feroient affurés de voir ce commerce entier tomber dans leurs mains. Il eft horrible de foupçonner ces républicains d'une politique fi baffe; mais perfonne n'ignore que de moindres intérêts les ont déterminés à des actions plus odieufes.

Si les ports de la Chine étoient une fois fermés, il eft vraifemblable qu'ils le feroient pour toujours. L'obftination de cette nation, ne lui permettroit jamais de revenir fur fes pas, & nous ne voyons point que la force pût l'y contraindre. Quels moyens pourroit-on employer contre un état dont la nature nous a féparés par un efpace de huit mille lieues? Il n'eft point de gouvernement affez dépourvu de lumieres, pour imaginer que des équipages fatigués ofaffent tenter des conquêtes dans un pays défendu par un peuple innombrable, quelque lâche qu'on fuppofe une nation avec laquelle les Européens ne fe font pas encore mefurés. Les coups qu'on lui porteroit fe réduiroient à intercepter fa navigation dont elle s'occupe peu, & qui n'intéreffe ni fes commodités ni fa fubfiftance.

Cette vengeance inutile n'auroit même qu'un tems fort borné. Les vaiffeaux deftinés à cette croifiere de piraterie, feroient écartés de ces parages une partie de l'année par les mouçons, & l'autre partie par les tempêtes nommées typhons, qui font particulieres aux mers de la Chine. (*)

Après avoir développé la maniere dont les nations de l'Europe ont conduit jufqu'à préfent le commerce des Indes, il convient

(*) Dans un tems calme & ferein on voit fe former au nord une groffe nuée fort noire près de l'horizon, rougeâtre vers le milieu, lumineufe dans fa partie fupérieure, pâle & blanche vers fes extrémités; elle fe montre quelquefois pendant douze heures avant d'éclater. Enfuite elle s'ouvre avec fracas, & il en fort un vent impétueux accompagné d'éclairs, de tonnerre & d'un torrent de pluie. Il fouffle environ deux heures au nord & avec la derniere violence. Lorfqu'il commence à tomber, la pluie ceffe, & l'orage fe calme pour une heure ou deux. Bientôt après on voit revenir du fud-oueft un autre tourbillon qui fouffle auffi long-tems & avec la même fureur que le premier. Ces horribles tempêtes défolent rarement plus d'une fois ou deux la partie de l'Océan Indien qui fert de théatre à leurs ravages: mais il eft rare auffi que les bâtimens qui s'y trouvent expofés n'en deviennent pas la proie.

d'examiner trois queſtions qui ſemblent naître du fond du ſujet, & qui ont partagé juſqu'ici les eſprits. Doit-on continuer ce commerce ? Les grands établiſſemens ſont-ils néceſſaires pour le faire avec ſuccès ? Faut-il le laiſſer dans les mains des compagnies excluſives ? Nous porterons dans cette diſcuſſion l'impartialité d'un homme de lettres, qui n'a dans cette cauſe d'autre intérêt que celui du genre humain.

## CHAPITRE CXVII.

### *L'Europe doit-elle continuer ſon commerce avec les Indes ?*

CEUX qui voudront conſidérer l'Europe comme ne formant qu'un ſeul corps, dont les membres ſont unis entr'eux par un intérêt commun, ou du moins ſemblable, ne mettront pas en problême ſi ſes liaiſons avec l'Aſie lui ſont avantageuſes. Le commerce des Indes augmente évidemment la maſſe de nos jouiſſances. Il nous donne des boiſſons ſaines & délicieuſes, des commodités plus recherchées, des ameublemens plus gais, quelques nouveaux plaiſirs, une exiſtence plus agréable. Des attraits ſi puiſſans ont également agi ſur les peuples qui, par leur poſition, leur activité, le bonheur de leurs découvertes, la hardieſſe de leurs entrepriſes, pouvoient aller puiſer ces délices à leur ſource ; & ſur les nations qui n'ont pu ſe les procurer que par le canal intermédiaire des états maritimes, dont la navigation faiſoit refluer dans tout notre continent la ſurabondance de ces voluptés. La paſſion des Européens pour ce luxe étranger a été ſi vive, que, ni les plus fortes impoſitions, ni les prohibitions, & les peines les plus ſéveres, n'ont pu l'arrêter. Après avoir lutté vainement contre un penchant qui s'irritoit par les obſtacles, tous les gouvernemens ont été forcés de céder au torrent, quoique des préjugés univerſels, cimentés par le tems & l'habitude, leur fiſſent regarder cette complaiſance comme nuiſible à la ſtabilité du bonheur général des nations.

Il étoit tems que cette tyrannie finît. Doutera-t-on que ce soit un bien d'ajouter aux jouissances propres d'un climat, celles qu'on peut tirer des climats étrangers ? La société universelle existe pour l'intérêt commun, & par l'intérêt réciproque de tous les hommes qui la composent. De leur communication il doit résulter une augmentation de félicité. Le commerce est l'exercice de cette précieuse liberté, à laquelle la nature a appellé tous les hommes, a attaché leur bonheur, & même leurs vertus. Disons plus ; nous ne les voyons libres que dans le commerce ; ils ne le deviennent que par les loix qui favorisent réellement le commerce : & ce qu'il y a d'heureux en cela, c'est qu'en même tems qu'il est le produit de la liberté, il sert à la maintenir.

On a mal vu l'homme, quand on a imaginé que pour le rendre heureux, il falloit l'accoutumer aux privations. Il est vrai que l'habitude des privations diminue la somme de nos malheurs ; mais en retranchant encore plus sur nos plaisirs que sur nos peines, elle conduit l'homme à l'insensibilité plutôt qu'au bonheur. S'il a reçu de la nature un cœur qui demande à sentir ; si son imagination le promene sans cesse malgré lui sur des projets ou des fantômes de félicité qui le flattent ; laissez à son ame inquiete un vaste champ de jouissances à parcourir. Que notre intelligence nous apprenne à voir dans les biens dont nous jouissons, des motifs de ne pas regretter ceux auxquels nous ne pouvons atteindre : c'est-là le fruit de la sagesse. Mais exiger que la raison nous persuade de rejeter ce que nous pourrions ajouter à ce que nous possédons, c'est contredire la nature, c'est anéantir peut-être les premiers principes de la sociabilité.

Comment réduire l'homme à se contenter de ce peu que les moralistes prescrivent à ses besoins? Comment fixer les limites du nécessaire qui varie avec sa situation, ses connoissances & ses desirs ? A peine eut-il simplifié par son industrie les moyens de se procurer la subsistance, qu'il employa le tems qu'il venoit de gagner, à étendre les bornes de ses facultés & le domaine de ses jouissances. De là naquirent tous les besoins factices. La découverte d'un nou-

veau genre de ſenſations excita le deſir de les conſerver, & la curioſité d'en imaginer d'une autre eſpece. La perfection d'un art, introduiſit la connoiſſance de pluſieurs. Le ſuccès d'une guerre occaſionnée par la faim ou par la vengeance, donna la tentation des conquêtes. Les haſards de la navigation jetterent les hommes dans la néceſſité de ſe détruire ou de ſe lier. Il en fut des traités de commerce entre les nations ſéparées par la mer, comme des pactes de ſociété entre les hommes ſemés & rapprochés par la nature ſur une même terre. Tous ces rapports commencerent par des combats, & finirent par des aſſociations. La guerre & la navigation ont mêlé les ſociétés & les peuplades. Dès-lors, les hommes ſe ſont trouvés liés par la dépendance ou la communication. L'alliage des nations fondues enſemble dans l'incendie des guerres, s'épure & ſe polit par le commerce. Dans ſa deſtination, le commerce veut que toutes les nations ſe regardent comme une ſociété unique, dont tous les membres ont également droit de participer aux biens de tous les autres. Dans ſon objet & ſes moyens, le commerce ſuppoſe le deſir & la liberté concertée entre tous les peuples, de faire tous les échanges qui peuvent convenir à leur ſatisfaction mutuelle. Deſir de jouir, liberté de jouir; il n'y a que ces deux reſſorts d'activité, que ces deux principes de ſociabilité, parmi les hommes.

Que peuvent oppoſer à ces raiſons d'une communication libre & univerſelle, ceux qui blâment le commerce de l'Europe avec les Indes? Qu'il entraîne une perte conſidérable d'hommes; qu'il arrête les progrès de notre induſtrie; qu'il diminue la maſſe de notre argent. Il eſt aiſé de détruire ces objections.

Tant que les hommes jouiront du droit de ſe choiſir une profeſſion, d'employer à leur gré leurs facultés, ne ſoyons pas inquiets de leur deſtinée. Comme dans l'état de liberté chaque choſe a le prix qui lui convient, ils ne braveront aucun danger qu'autant qu'ils en ſeront payés. Dans des ſociétés bien ordonnées, chaque individu doit être le maître de faire ce qui convient le mieux à ſon goût, à ſes intérêts, tant qu'il ne bleſſe en rien la propriété,

la liberté des autres. Une loi qui interdiroit tous les travaux où les hommes peuvent courir le risque de leur vie, condamneroit une grande partie du genre humain à mourir de faim, & priveroit la société d'une foule d'avantages. On n'a pas besoin de passer la ligne pour faire un métier dangereux ; & sans sortir de l'Europe, on trouveroit des professions beaucoup plus destructives de l'espece humaine que la navigation des Indes. Si les périls des voyages maritimes moissonnent quelques hommes, donnons à la culture de nos terres toute la protection qu'elle mérite, & notre population sera si nombreuse, que l'état pourra moins regretter les victimes volontaires que la mer engloutit. On peut ajouter que la plupart de ceux qui périssent dans ces voyages de long cours, sont enlevés par des causes accidentelles, qu'il seroit facile de prévenir par un régime de vie plus sain, & par une conduite plus réglée. Mais quand on ajoute aux vices de son climat & de ses mœurs, les vices corrupteurs des climats où l'on aborde ; comment résister à ce double principe de destruction ?

En supposant même que le commerce des Indes dût coûter à l'Europe autant d'hommes que l'on prétend qu'il en absorbe ou qu'il en fait périr, est-il bien certain que cette perte n'est pas réparée & compensée par les travaux dont il est la source, & qui nourrissent, qui multiplient la population ? Les hommes dispersés sur les vaisseaux qui voguent vers ces parages, n'occuperoient-ils pas sur la terre une place qu'ils laissent à remplir par des hommes à naître ? Qu'on jete un regard attentif sur le grand nombre d'habitans qui couvrent le territoire resserré des peuples navigateurs, & l'on sera convaincu que ce n'est pas la navigation d'Asie ni même la navigation en général, qui diminue la population des Européens, mais qu'elle seule balance peut-être toutes les causes de dépérissement & de décadence de l'espece humaine. Rassurons encore ceux qui craignent que le commerce des Indes ne diminue les occupations & les profits de notre industrie.

Quand il seroit vrai que cette communication auroit arrêté quelques-uns de nos travaux, à combien d'autres n'a-t-elle pas

donné naiſſance ? La navigation lui doit une grande extenſion. Nos colonies en ont reçu la culture du ſucre, du café & de l'indigo. Pluſieurs de nos manufactures ſont alimentées par ſes ſoies & par ſes cotons. Si la Saxe & d'autres contrées de l'Europe font de belles porcelaines ; ſi Valence fabrique des pekins ſupérieurs à ceux de la Chine même ; ſi la Suiſſe imite les mouſſelines & les toiles brodées du Bengale ; ſi l'Angleterre & la France impriment ſupérieurement des toiles ; ſi tant d'étoffes inconnues autrefois dans nos climats occupent aujourd'hui nos meilleurs artiſtes, n'eſt-ce pas de l'Inde que nous tenons tous ces avantages ?

Allons plus loin, & ſuppoſons que nous ne devons aucun encouragement, aucune connoiſſance à l'Aſie, la conſommation que nous faiſons de ſes marchandiſes n'en doit pas nuire davantage à notre induſtrie. Car avec quoi les payons-nous ? N'eſt-ce pas avec le prix de nos ouvrages portés en Amérique ? Je vends à un Eſpagnol pour cent francs de toile, & j'envoie cet argent aux Indes. Un autre envoie aux Indes la même quantité de toile en nature. Lui & moi en rapportons du thé. Eſt-ce qu'au fond notre opération n'eſt pas la même ? Eſt-ce que nous n'avons pas également converti en thé une valeur de cent francs en toile ? Nous ne différons, qu'en ce que l'un fait ce changement par deux procédés, & que l'autre le fait par le moyen d'un ſeul. Suppoſez que les Eſpagnols au lieu d'argent me donnent d'autres marchandiſes dont l'Inde ſoit curieuſe : eſt-ce que j'aurai diminué les travaux de la nation quand j'aurai porté ces marchandiſes aux Indes ? N'eſt-ce pas la même choſe que ſi j'y avois porté nos productions en nature ? Je pars d'Europe avec des manufactures nationales. Je les vais changer dans la mer du ſud contre des piaſtres. Je porte ces piaſtres aux Indes. J'en rapporte des choſes utiles ou agréables. Ai-je rétréci l'induſtrie de l'état ? Non, j'ai étendu la conſommation de ſes produits, & j'ai multiplié ſes jouiſſances. Ce qui trompe les gens prévenus contre le commerce des Indes, c'eſt que les piaſtres arrivent en Europe avant d'être tranſportées en Aſie. En derniere analyſe, que l'argent ſoit ou ne ſoit pas employé comme

gage intermédiaire, j'ai échangé directement ou indirectement avec l'Asie, des choses usuelles contre des choses usuelles, mon industrie contre son industrie, mes productions contre ses productions.

Mais, s'écrient quelques esprits chagrins, l'Inde a englouti dans tout les tems les trésors de l'univers. Depuis que le hasard a donné aux hommes la connoissance de la métallurgie, disent ces censeurs, on n'a cessé de cultiver cet art. L'avarice pâle, inquiete, n'a pas quitté ces rochers stériles, où la nature avoit enfoui sagement de perfides trésors. Arrachés des abymes de la terre, ils ont toujous continué de se répandre sur sa surface, d'où malgré l'extrême opulence des Romains, de quelques autres peuples, on les a vus disparoître en Europe, en Afrique, dans une partie de l'Asie même. Les Indes les ont absorbés. L'argent prend encore aujourd'hui la même route. Il coule sans interruption de l'Occident au fond de l'Orient, & s'y fixe, sans que rien puisse jamais le faire rétrograder. C'est donc pour les Indes que les mines du Pérou sont ouvertes; c'est donc pour les Indiens que les Européens se sont souillés de tant de crimes en Amérique. Tandis que les Espagnols épuisent le sang de leurs esclaves dans le Mexique, pour arracher l'argent des entrailles de la terre, les Banians se fatiguent encore davantage pour l'y faire rentrer. Si jamais les richesses du Potosi tarissent ou s'arrêtent, notre avidité sans doute ira les déterrer sur les côtes du Malabar, où nous les avons apportées. Après avoir épuisé l'Inde de perles & d'aromates, nous irons peut-être les armes à la main y ravir le prix de ce luxe. Ainsi nos cruautés & nos caprices entraîneront l'or & l'argent dans de nouveaux climats, où l'avarice & la superstition les enfouiront encore.

Ces plaintes ne sont pas sans fondement. Depuis que les autres parties du monde ont ouvert leur communication avec l'Inde, elles ont toujours échangé des métaux contre des arts & des denrées. La nature a prodigué aux Indiens le peu dont ils ont besoin; le climat leur interdit notre luxe, & la religion leur donne de l'éloi-

gnement pour les choſes qui nous ſervent de nourriture. Comme leurs uſages, leurs mœurs, leur gouvernement, ſont reſtés les mêmes au milieu des révolutions qui ont bouleverſé leur pays, il n'eſt pas permis d'eſpérer qu'ils puiſſent jamais changer. L'Inde a été, l'Inde ſera ce qu'elle eſt. Tout le tems qu'on y fera le commerce, on y portera de l'argent, on en rapportera des marchandiſes. Mais avant de ſe récrier contre l'abus de ce commerce, il faut en ſuivre la marche, en voir le réſultat.

D'abord il eſt conſtant que notre or ne paſſe pas aux Indes. Ce qu'elles en produiſent eſt augmenté continuellement de celui du Monomotapa, qui y arrive par la côte orientale de l'Afrique & par la mer Rouge; de celui des Turcs, qui y entre par l'Arabie & par Baſſora; de celui de Perſe, qui prend la double route de l'Océan & du continent. Jamais celui que nous tirons des colonies Eſpagnoles & Portugaiſes, ne groſſit cette maſſe énorme. En général, nous ſommes ſi éloignés d'envoyer de l'or dans les mers d'Aſie, que pendant long-tems nous avons porté de l'argent à la Chine, pour l'y échanger contre de l'or.

L'argent même que l'Inde reçoit de nous ne forme pas une auſſi groſſe ſomme qu'on ſeroit tenté de le croire, en voyant la quantité immenſe de marchandiſes que nous en tirons. Leur vente annuelle s'éleve depuis quelque tems à cent cinquante millions. En ſuppoſant qu'elles n'ont coûté que la moitié de ce qu'elles ont produit, il devroit être paſſé dans l'Inde pour leur achat ſoixante-quinze millions, ſans compter ce que nous aurions dû y envoyer pour nos établiſſemens. On ne craindra pas d'aſſurer, que depuis quelque tems toutes les nations réunies de l'Europe n'y portent pas annuellement au-delà de vingt-quatre millions. Huit millions ſortent de France, ſix millions de Hollande, trois millions d'Angleterre, trois millions de Dannemarck, deux millions de la Suede, & deux millions du Portugal. Il faut donner de la vraiſemblance à ce calcul.

Quoiqu'en général les Indes n'aient nul beſoin, ni de nos denrées, ni de nos manufactures, elles ne laiſſent pas de recevoir de nous,

nous, en fer, en plomb, en cuivre, en étoffes de laine, en quelques autres articles moins considérables, pour la valeur du cinquieme au moins de ce qu'elles nous fournissent.

Ce moyen de payer est grossi, par les ressources que les Européens trouvent dans leurs possessions d'Asie. Les plus considérables, de beaucoup, sont celles que les isles à épiceries fournissent aux Hollandois & le Bengale aux Anglois.

Les fortunes que les marchands libres & les agens des compagnies font aux Indes, diminuent encore l'exportation de nos métaux. Ces hommes actifs versent leurs capitaux dans les caisses de leur nation, dans les caisses des nations étrangeres, pour en être payés en Europe, où ils reviennent tous un peu plutôt, un peu plus tard. Ainsi, une partie du commerce se fait aux Indes, avec l'argent gagné dans le pays même.

Il arrive encore des événemens, qui mettent dans nos mains les trésors de l'Orient. Qui peut douter qu'en renversant des trônes dans le Décan & dans le Bengale, & en disposant à leur gré de ces grandes places, les François & les Anglois n'aient mis dans leurs mains les richesses accumulées dans ces contrées opulentes depuis tant de siecles? Il est visible que ces sommes réunies à d'autres moins considérables, que les Européens ont acquises par la supériorité de leur intelligence & de leur courage, ont dû retenir parmi nous beaucoup d'argent, qui, sans ces révolutions, auroient pris la route de l'Asie.

Cette riche partie du monde, nous a même restitué une partie des trésors que nous y avions versés. Personne n'ignore l'expédition de Kouli-kan dans l'Inde; mais tout le monde ne sait pas que ce terrible vainqueur arracha à la mollesse, à la lâcheté des Mogols, pour plus de deux milliards en especes, ou en effets précieux. Le palais seul de l'empereur, en renfermoit d'inestimables & sans nombre. La salle du trône étoit revêtue de lames d'or. Des diamans en ornoient le plafond. Douze colonnes d'or massif, garnies de perles & de pierres précieuses, formoient trois côtés du trône, dont le dais sur-tout étoit digne d'attention. Il représentoit la

figure d'un paon, qui, étendant ſa queue & ſes ailes, couvroit le monarque de ſon ombre. Les diamans, les rubis, les émeraudes, toutes les pierreries dont ce prodige de l'art étoit composé, repréſentoient au naturel les couleurs de cet oiſeau brillant. Sans doute qu'une partie de ces richeſſes eſt rentrée dans l'Inde. Les guerres cruelles, qui, depuis ce tems-là ont déſolé la Perſe, auront fait enterrer bien des tréſors venus de la conquête du Mogol. Mais il n'eſt pas poſſible que différentes branches de commerce n'en aient fait couler quelques parties en Europe, par des canaux trop connus pour en parler ici.

Admettons, ſi l'on veut, qu'il n'en ait rien reflué parmi nous; la cauſe de ceux qui condamnent le commerce des Indes, parce qu'il ſe fait avec des métaux, n'en ſera pas meilleure. Il eſt aiſé de le prouver. L'argent ne croît pas dans nos champs; c'eſt une production de l'Amérique, qui nous eſt tranſmiſe en échange de nos productions. Si l'Europe ne le verſoit pas en Aſie, bientôt l'Amérique ſeroit dans l'impoſſibilité de le verſer en Europe. Sa ſurabondance dans notre continent, lui feroit tellement perdre de ſa valeur, que les nations qui nous l'apportent ne pourroient plus en tirer de leurs colonies. Une fois que l'aune de toile, qui vaut préſentement vingt ſols, ſera montée à une piſtole, les Eſpagnols ne pourront plus l'acheter pour la porter dans le pays où croît l'argent. Ce métal leur coûte à exploiter. Dès que la dépenſe de cette exploitation ſera décuplée, ſans que l'argent ait augmenté de prix; cette exploitation, plus onéreuſe que profitable à ſes entrepreneurs, ſera néceſſairement abandonnée. Il ne viendra plus de métaux du nouveau-monde dans l'ancien. L'Amérique ceſſera d'exploiter ſes meilleures mines; comme par degrés, elle s'eſt vue forcée d'abandonner les moins abondantes. Cet événement ſeroit même déjà arrivé, ſi elle n'avoit trouvé un débouché d'environ trois milliards en Aſie, par la route du cap de Bonne-Eſpérance ou par celle des Philippines. Ainſi ce verſement de métaux dans l'Inde, que tant de gens aveuglés par leurs préjugés ont regardé juſqu'ici comme ſi ruineux, a été également utile, & à l'Eſpagne

dont il a soutenu l'unique manufacture, & aux autres peuples, qui, sans cela, n'auroient pu continuer à vendre, ni leurs productions, ni leur industrie. Le commerce des Indes ainsi justifié, il convient d'examiner s'il a été conduit dans les principes d'une politique judicieuse.

## CHAPITRE CXVIII.

*L'Europe a-t-elle besoin de grands établissemens dans les Indes pour y faire le commerce?*

Tous les peuples de l'Europe, qui ont doublé le cap de Bonne-Espérance, ont cherché à fonder de grands empires en Asie. Les Portugais, qui ont montré la route de ces riches contrées, ont donné, les premiers, l'exemple d'une ambition sans bornes. Peu contens de s'être rendus les maîtres des isles, dont les productions étoient précieuses, d'avoir élevé des forteresses par-tout où il en falloit, pour mettre dans leur dépendance la navigation de l'Orient; ils voulurent donner des loix au Malabar, qui, partagé en plusieurs petites souverainetés jalouses ou ennemies les unes des autres, fut forcé de subir le joug.

Les Espagnols ne montrerent pas d'abord plus de modération. Avant même d'avoir achevé la conquête des Philippines, qui devoient former le centre de leur puissance, ils firent des efforts pour étendre plus loin leur domination. Si depuis ils n'ont pas assujetti le reste de cet immense archipel, s'ils n'ont pas rempli de leurs fureurs tous les lieux voisins; il faut chercher la cause de leur inaction dans les trésors de l'Amérique, qui, sans assouvir leurs desirs, ont fixé leurs vues.

Les Hollandois enleverent aux Portugais les meilleurs postes qu'ils avoient dans le continent, & les chasserent de toutes les isles où croissent les épiceries. Ils n'ont réussi à conserver ces possessions, de même que celles qu'ils y ont ajoutées, qu'en établissant un gou-

vernement moins vicieux que celui du peuple ſur les ruines duquel ils s'élevoient.

Les pas incertains & lents des François, ne leur ont pas permis pendant long-tems de former de grands projets ou de les ſuivre. Dès qu'ils ſe ſont trouvés en force, ils ont profité du renverſement de l'autorité Mogole, pour uſurper l'empire du Coromandel. On leur a vu conquérir, ou ſe faire céder par des négociations artificieuſes, un terrain plus étendu qu'aucune puiſſance Européenne n'en avoit jamais poſſédé dans l'Indoſtan.

Les Anglois, plus ſages, n'ont travaillé à s'agrandir, qu'après avoir dépouillé les François, & lorſqu'aucune nation rivale ne pouvoit les traverſer. La certitude de n'avoir, enfin, que les naturels du pays à combattre, les a déterminés à porter leurs armes dans le Bengale. C'étoit la contrée de l'Inde qui devoit leur fournir le plus de marchandiſes propres pour les marchés d'Aſie & d'Europe, celle qui devoit le plus conſommer de leurs manufactures, celle enfin, qu'à la faveur d'un grand fleuve, leur pavillon pouvoit le plus aiſément tenir dans leur dépendance. Ils ont vaincu, & ils ſe flattent de jouir long-tems du fruit de leurs victoires.

Leurs ſuccès, ceux des François, ont confondu toutes les nations. On comprend ſans peine comment des iſles abandonnées à elles-mêmes, ſans aucune liaiſon avec leurs voiſins, ſans avoir ni l'art, ni les moyens de ſe défendre, ont pu être ſubjuguées. Mais des victoires remportées de nos jours, dans le continent, par cinq ou ſix cents Européens, ſur des armées innombrables de gentils & de mahométans, inſtruits la plupart dans les arts de la guerre, cauſent un étonnement dont on ne revient pas. Les eſprits devroient être cependant préparés de loin à ces étranges ſcenes.

A peine les Portugais parurent dans l'Orient, qu'un petit nombre de vaiſſeaux & de ſoldats y bouleverſerent les royaumes. Il ne fallut que l'établiſſement de quelques comptoirs, la conſtruction de quelques forts, pour abattre les puiſſances de l'Inde. Lorſqu'elles ceſſerent d'être opprimées par les premiers conquérans, elles le furent par ceux qui les chaſſoient & les remplaçoient. L'hiſtoire

de ces délicieuses contrées, cessa d'être l'histoire des naturels du pays; & ne fut plus que celle de leurs tyrans.

Mais qu'étoit-ce donc que ces hommes singuliers, qui ne s'instruisoient jamais à l'école du malheur & de l'expérience; qui se livroient eux-mêmes, sans défense, à leur ennemi commun; qui n'apprenoient pas de leurs défaites continuelles, à repousser quelques aventuriers que la mer avoit comme vomis sur leurs côtes? Ces hommes toujours dupes & toujours victimes, étoient-ils de la même espece que ceux qui les attaquoient? Pour résoudre ce problême, il suffira de remonter aux causes de la lâcheté des Indiens; & nous commencerons par le despotisme qui les écrase.

Il n'est point de nation, qui, en se poliçant, ne perde de sa vertu, de son courage, de son amour pour l'indépendance; & il est tout simple que les peuples du midi de l'Asie, s'étant les premiers assemblés en société, aient été les premiers exposés au despotisme. Telle a été, depuis l'origine du monde, la marche de toutes les associations. Une autre vérité également prouvée par l'histoire, c'est que toute puissance arbitraire se précipite vers sa destruction, & que des révolutions plus ou moins rapides, ramenent par-tout un peu plutôt, un peu plus tard la liberté. On ne connoît guere que l'Indostan, où les habitans ayant une fois perdu leurs droits, ne soient jamais parvenus à les recouvrer. Les tyrans sont cent fois tombés, mais la tyrannie s'est toujours maintenue.

A l'esclavage politique, s'est joint l'esclavage civil. L'Indien n'est pas le maître de sa vie: on n'y connoît point de loi qui la protege contre les caprices du despote, ni même contre les fureurs de ses délégués. Il n'est pas le maître de son esprit: l'étude de toutes les sciences intéressantes pour l'humanité lui est interdite; & toutes celles qui sont reçues concourent à son abrutissement. Il n'est pas le maître du champ qu'il cultive: les terres & leurs productions appartiennent au souverain; & c'est beaucoup pour le laboureur, s'il peut se promettre de son travail une nourriture suffisante pour lui & pour sa famille. Il n'est pas le maître de son industrie: tout artiste qui a eu le malheur de montrer un peu de talent, court

rifque d'être deftiné au fervice du chef de l'empire, de fes lieutenans, ou de quelque homme riche, qui aura acheté le droit de l'occuper à fa fantaifie. Il n'eft pas le maître de fes richeffes : pour fe fouftraire aux vexations, il dépofe fon or dans le fein de la terre, & l'y laiffe enfeveli même à fa mort, avec la folle perfuafion qu'il lui fervira dans une autre vie. Peut-on douter qu'une autorité abfolue, arbitraire, tyrannique, qui enveloppe, pour ainfi dire, l'Indien de tous les côtés, ne brife tous les refforts de fon ame, & ne le rende incapable des facrifices qu'exige le courage?

Le climat de l'Indoftan s'oppofe auffi à de généreux efforts. La molleffe qu'il infpire met un obftacle invincible aux révolutions grandes & hardies, fi ordinaires dans les régions du Nord. Le corps & l'efprit également affoiblis, n'ont que les vices & les vertus de l'efclavage. A la feconde, au plus tard à la troifieme génération, les Tartares, les Turcs, les Perfans, les Européens même, prennent la nonchalance Indienne. Sans doute que des inftitutions religieufes ou morales pourroient vaincre les influences phyfiques. Mais les fuperftitions du pays n'ont jamais connu ce but élevé. Jamais elles n'ont promis de récompenfes dans une autre vie au citoyen généreux qui mourroit pour la défenfe ou la gloire de la patrie. En confeillant, en ordonnant même quelquefois le fuicide, par l'appât féduifant des délices futures, elles ont févérement défendu l'effufion du fang.

C'étoit une fuite néceffaire du fyftême de la métempfycofe. Ce dogme doit infpirer à fes fectateurs une charité habituelle & univerfelle. La crainte de nuire à leur prochain, c'eft-à-dire à tous les animaux, à tous les hommes, les occupe continuellement. Le moyen qu'on foit foldat, quand on peut fe dire : peut-être que l'éléphant, le cheval que je vais abattre, renferme l'ame de mon pere; peut-être l'ennemi que je vais percer, fut autrefois le chef de ma race? Ainfi aux Indes la religion fortifie la lâcheté, née du defpotifme & du climat. Les mœurs y ajoutent plus encore.

Dans toutes les régions le plaifir de l'amour eft le premier des plaifirs; mais le defir n'en eft pas auffi ardent dans une zone que

dans une autre. Tandis que les peuples du Septentrion usent si modérément de ce délicieux présent de la nature, ceux du Midi s'y livrent avec une fureur qui brise tous les ressorts. La politique a quelquefois tourné ce penchant à l'avantage de la société ; mais les législateurs de l'Inde paroissent n'avoir eu en vue que d'augmenter les funestes influences d'un climat brûlant. Les Mogols, derniers conquérans de ces contrées, ont été plus loin. L'amour n'est pour eux qu'une débauche honteuse & destructive, consacrée par la religion, par les loix, par le gouvernement. La conduite militaire des peuples de l'Indostan, soit gentils, soit mahométans, est digne de pareilles mœurs. On entrera dans quelques détails, & on les puisera dans les écrits d'un officier Anglois, que ses faits de guerre ont rendu célebre dans ces contrées éloignées.

D'abord les soldats composent la moindre partie des camps Indiens. Chaque cavalier est suivi de sa femme, de ses enfans, & de deux domestiques, dont l'un doit panser le cheval & l'autre aller au fourrage. Le cortege des officiers & des généraux est proportionné à leur vanité, à leur fortune & à leur grade. Le souverain lui-même plus occupé, lorsqu'il se met en campagne, de l'étalage de sa magnificence que des besoins de la guerre, traîne à sa suite son serrail, ses éléphans, sa cour, la plupart des sujets de sa capitale. La nécessité de pourvoir aux besoins, aux caprices, au luxe de cette bizarre multitude, forme naturellement au milieu de l'armée une espece de ville, remplie de magasins & d'inutilités. Les mouvemens d'un monstre si pesant & si mal constitué sont nécessairement fort lents. Il regne une grande confusion dans ses marches, dans ses opérations. Quelque sobres que soient les Indiens & même les Mogols, les vivres doivent leur manquer souvent, & la famine entraîne après elle des maux contagieux, une affreuse mortalité.

Cependant, elle n'emporte presque jamais que des recrues. Quoiqu'en général, les habitans de l'Indostan affectent une grande passion pour la gloire militaire, ils font le métier de la guerre le moins qu'ils peuvent. Ceux qui ont eu assez de succès dans les combats

pour obtenir des titres honorables, ſont diſpenſés, pendant quelque tems, du ſervice; & il eſt rare qu'ils ne profitent pas de ce privilege. La retraite de ces vétérans, réduit les armées à n'être qu'un vil aſſemblage de ſoldats levés à la hâte, dans les différentes provinces de l'empire, & qui ne connoiſſent nulle diſcipline.

La maniere de vivre des troupes eſt digne d'une conſtitution ſi vicieuſe. Elles mangent le ſoir une quantité prodigieuſe de riz, & prennent après leur ſoupé des drogues qui les plongent dans un ſommeil profond. Malgré cette mauvaiſe habitude, l'on ne voit point de garde autour du camp, deſtinée à prévenir les ſurpriſes; & rien ne peut déterminer le ſoldat à ſe lever matin pour l'exécution des entrepriſes qui exigeroient le plus de célérité.

Les oiſeaux de proie, dont on a toujours un grand nombre, reglent les opérations. Les trouve-t-on peſans, engourdis? c'eſt un mauvais augure qui empêche de livrer bataille : ſont-ils furieux & emportés? on marche au combat, quelques raiſons qu'il y ait pour l'éviter ou le différer. Cette ſuperſtition, ainſi que l'obſervation des jours heureux ou malheureux, décident du ſort des projets les mieux concertés.

On ne connoît point d'ordre dans les marches. Chaque ſoldat va ſelon ſon caprice, & ſe contente de ſuivre le gros du corps auquel il eſt attaché. Souvent on lui voit ſur la tête ſes ſubſiſtances, & les uſtenſiles néceſſaires pour les préparer; tandis que ſes armes ſont portées par ſa femme, communément ſuivie de pluſieurs enfans. Si un fantaſſin a des parens ou des affaires dans l'armée ennemie, il y paſſe ſans inquiétude, & rejoint enſuite ſes drapeaux, ſans trouver la moindre oppoſition à ſon retour.

L'action n'eſt pas mieux dirigée que ſes préparatifs. La cavalerie qui fait toute la force des armées Indiennes, où l'on a un mépris décidé pour l'infanterie, charge aſſez bien à l'arme blanche, mais ne ſoutient jamais le feu du canon ou de la mouſqueterie. Elle craint de perdre ſes chevaux, la plupart Arabes, Perſans, ou Tartares, qui ſont toute ſa fortune. Ceux qui compoſent ce corps, également reſpecté & bien payé, ont tant d'attache-

ment pour leurs chevaux, qu'ils en portent quelquefois le deuil.

Autant les Indiens redoutent l'artillerie ennemie, autant ils ont confiance en la leur, quoiqu'ils ignorent également, & la maniere de la traîner, & celle de s'en ſervir. Leurs canons, qui ont tous des noms pompeux, & qui ſont la plupart d'une grandeur giganteſque, ſont plutôt un obſtacle qu'un inſtrument de victoire.

Ceux qui ont l'ambition de ſe diſtinguer, s'enivrent d'opium, auquel ils attribuent la vertu d'échauffer le ſang, & de porter l'ame aux actions héroïques. Dans cette ivreſſe paſſagere, ils reſſemblent bien plus, par leur habillement & par leur fureur impuiſſante, à des femmes fanatiques, qu'à des hommes déterminés.

Le prince qui commande ces troupes mépriſables, monte toujours ſur un éléphant richement caparaçonné, où il eſt à la fois, & le général & l'étendard de l'armée entiere qui a les yeux ſur lui. Prend-il la fuite? eſt-il tué? la machine ſe détruit. Tous les corps ſe diſperſent, ou ſe rangent ſous les enſeignes de l'ennemi.

Ce tableau que nous aurions pu étendre, ſans le charger, rend croyables nos ſuccès dans l'Indoſtan. Beaucoup d'Européens même, jugeant de ce qu'on pourroit dans l'intérieur du pays, par ce qui a été opéré ſur les côtes, penſent que la conquête entiere de ces contrées, pourroit s'entreprendre ſans témérité. Cette extrême confiance leur eſt venue de ce que dans des poſitions où aucun ennemi ne pouvoit les harceler ſur leurs derrieres, ni intercepter les ſecours qui leur arrivoient; ils ont vaincu des tiſſerands & des marchands timides, des armées ſans courage & ſans diſcipline, des princes foibles, jaloux les uns des autres, toujours en guerre avec leurs voiſins ou avec leurs ſujets. Ils ne veulent pas voir, que s'ils s'enfonçoient dans les profondeurs de l'Inde, ils auroient tous péri avant d'être arrivés au milieu de leur carriere. La chaleur exceſſive du climat, des fatigues continuelles, des maladies ſans nombre, le défaut de ſubſiſtances, cent autres cauſes d'une mort inévitable, réduiroient les conquérans à rien, quand même les troupes qui les harceleroient ne leur feroient courir des dangers d'aucune eſpece.

Suppofons cependant, fi l'on veut, que dix mille foldats Européens ont parcouru, ont ravagé l'Inde d'un bout à l'autre ; qu'en réfultera-t-il ? Ces forces fuffiront-elles pour affurer la conquête, pour contenir chaque peuple, chaque province, chaque canton; & fi elles ne fuffifent pas, qu'on nous dife de quelle augmentation de troupes on aura befoin ?

Qu'on admette la domination folidement établie, la fituation du conquérant ne fera pas beaucoup meilleure. Les revenus de l'Indoftan feront abforbés dans l'Indoftan même. Il ne reftera à la puiffance de l'Europe qui aura conçu ce projet d'ufurpation, qu'un grand vuide dans fa population, & la honte d'avoir embraffé des chimeres.

La queftion que nous venons d'agiter eft devenue affez inutile, depuis que les Européens ont travaillé eux-mêmes à rendre leurs fuccès dans l'Indoftan plus difficiles. En affociant à leurs jaloufies mutuelles les naturels du pays, ils les ont formés à la tactique, à la difcipline, aux armes. Cette faute politique a ouvert les yeux aux fouverains de ces contrées. L'ambition d'avoir des troupes aguerries les a faifis. Leur cavalerie a mis plus d'ordre dans fes mouvemens ; & leur infanterie, jufqu'alors fi méprifée, a pris la confiftance de nos bataillons. Une artillerie nombreufe & bien fervie, a défendu leur camp, a protégé leurs attaques. Les armées mieux compofées & plus réguliérement payées, ont été en état de tenir plus long-tems la campagne.

Ce changement que des intérêts momentanés avoient empêché, peut-être, de prévoir, pourra devenir avec le tems affez confidérable pour mettre des obftacles infurmontables à la paffion qu'ont les Européens de s'étendre dans l'Indoftan, pour les dépouiller même des conquêtes qu'ils y ont faites. Sera-ce un bien ? Sera-ce un mal ? C'eft ce que nous allons difcuter.

Lorfque les Européens voulurent commencer à négocier dans cette opulente région, ils la trouverent partagée en un grand nombre de petits états, dont les uns étoient gouvernés par des princes du pays, & les autres par des rois Patanes. Les haines qui

les divifoient leur mettoient prefque continuellement les armes à la main. Indépendamment de ces guerres de province à province, il y en avoit une perpétuelle entre chaque fouverain & fes fujets. Elle étoit entretenue par des régiffeurs ou fermiers, qui, pour fe rendre agréables à la cour, faifoient toujours outrer la mefure des impôts. Ces barbares ajoutoient à ce fardeau le poids plus accablant encore des vexations. Leurs rapines n'étoient qu'un moyen de plus pour conferver leurs places dans un pays où celui qui donne davantage a toujours raifon.

Cette anarchie, ces violences, nous perfuaderent, que pour établir un commerce sûr & permanent, il falloit le mettre fous la protection des armes; & nous bâtîmes des comptoirs fortifiés. Dans la fuite, la jaloufie, qui divife les nations Européennes aux Indes comme ailleurs, les précipita dans des dépenfes plus confidérables. Chacun de ces peuples étrangers fe crut obligé, pour n'être pas la victime de fes rivaux, d'augmenter fes forces.

Cependant notre domination ne s'étendoit pas au-delà de nos fortereffes. Les marchandifes y arrivoient des terres affez paifiblement, ou avec des difficultés qui n'étoient pas infurmontables. Après même que les conquêtes de Kouli-kan eurent plongé dans la confufion le nord de l'Indoftan, la tranquillité continua fur la côte du Coromandel. Mais la mort de Nizam El-moulouk, fouba du Decan, y alluma un incendie qui fume encore.

La difpofition de cette immenfe dépouille, appartenoit naturellement à la cour de Delhy. Sa foibleffe enhardit les enfans de Nizam à fe difputer la richeffe de leur pere. Pour fe fupplanter ils eurent recours tour-à-tour aux armes, aux trahifons, au poifon, aux affaffinats. La plupart des aventuriers qu'ils affocierent à leurs haines & à leurs crimes, périrent au milieu de ces horreurs. Les feuls Marattes qui formoient une nation, qui époufoient tantôt un parti, tantôt un autre, & qui avoient fouvent des troupes dans tous, paroiffoient devoir profiter de cette anarchie, & marcher à la fouveraineté du Decan. Les Européens ont prétendu avoir un grand intérêt à traverfer ce deffein profond, mais fecret; & voici pourquoi.

Les Marattes, ont-ils dit, ſont voleurs par les loix de leur éducation, par les principes de leur politique. Ils ne reſpectent point le droit des gens ; ils n'ont aucune connoiſſance du droit naturel, ou du droit civil ; ils portent par-tout avec eux la déſolation. Le ſeul bruit de leur approche fait un déſert des contrées les plus habitées. On ne voit que confuſion dans tous les pays qu'ils ont ſubjugués, & les manufactures y ſont anéanties.

Cette opinion fit penſer aux nations Européennes, prépondérantes à la côte du Coromandel, que de tels voiſins y ruineroient entiérement le commerce, & qu'il ne feroit plus poſſible de remettre des fonds aux courtiers, pour tirer des marchandiſes de l'intérieur des terres, ſans que ces fonds fuſſent enlevés par ces brigands. Le deſir de prévenir un malheur, qui devoit ruiner leur fortune, & leur faire perdre le fruit des établiſſemens qu'elles avoient formés, ſuggéra à leurs agens l'idée d'un nouveau ſyſtême.

Dans la ſituation actuelle de l'Indoſtan, publierent-ils, il eſt impoſſible d'y entretenir des liaiſons utiles ſans la protection d'un état de guerre. La dépenſe, dans un ſi grand éloignement de la métropole, ne peut être ſoutenue par les ſeuls bénéfices du commerce, quelques conſidérables qu'on les ſuppoſe. C'eſt donc une néceſſité de ſe procurer des poſſeſſions ſuffiſantes pour fournir à ces frais énormes, & par conſéquent des poſſeſſions qui ne ſoient pas médiocres.

Cet argument, imaginé vraiſemblablement pour maſquer une grande avidité ou une ambition ſans bornes, mais que la paſſion trop commune des conquêtes a fait trouver d'un ſi grand poids, pourroit bien n'être qu'un ſophiſme. Il ſe préſente pour le combattre, une foule de raiſons phyſiques, morales & politiques. Nous ne nous arrêterons qu'à une, & ce ſera un fait. Depuis les Portugais, qui, les premiers, ont porté dans l'Inde des vues d'agrandiſſement, juſqu'aux Anglois qui terminent la liſte fatale des uſurpateurs, il n'y a pas une ſeule acquiſition ni grande, ni petite, qui, à l'exception du Bengale & des lieux où croiſſent les épiceries, ait pu à la longue payer les dépenſes qu'a entraînées ſa conquête, qu'a

exigées ſa conſervation. Plus les poſſeſſions ont été vaſtes, plus elles ont été onéreuſes à la puiſſance ambitieuſe, qui, par quelque voie que ce pût être, avoit réuſſi à les obtenir.

Il en ſera toujours ainſi. Toute nation qui aura acquis un grand territoire, voudra le conſerver. Elle ne verra ſa ſureté que dans des places fortifiées, & l'on en élevera ſans nombre. Cet appareil de guerre éloignera le cultivateur & l'artiſte, également alarmés pour leur tranquillité. L'eſprit des princes voiſins ſe remplira de ſoupçons; & ils craindront, avec raiſon, de ſe voir la proie d'un marchand devenu conquérant. Dès-lors, ils méditeront la ruine d'un oppreſſeur, qu'ils n'avoient reçu dans leurs ports, que dans la vue d'augmenter leurs tréſors & leur puiſſance. Si les circonſtances les réduiſent à des traités, ils ne les ſigneront qu'en jurant, dans leur cœur, la perte de celui avec lequel ils feront alliance. Le menſonge ſera la baſe de tous leurs accords. Plus long-tems ils auront été réduits à feindre, & plus ils auront eu de loiſir pour aiguiſer le poignard deſtiné à frapper leur ennemi.

La crainte bien fondée de ces perfidies, déterminera les uſurpateurs à ſe tenir toujours en force. Auront-ils pour défenſeurs des Européens? Quelle conſommation d'hommes pour la métropole! Quelle dépenſe pour les aſſembler, pour leur faire paſſer les mers, pour les entretenir, pour les recruter! Si, par principe d'économie, l'on ſe borne aux troupes Indiennes; que pourra-t-on ſe promettre d'un amas confus de gens ſans aveu, dont les expéditions dégénerent toujours en brigandages, & finiſſent habituellement par une fuite honteuſe & précipitée? Leur reſſort moral & phyſique eſt relâché au point, que la défenſe de leurs dieux & de leurs foyers, n'a jamais inſpiré aux plus hardis d'entr'eux, que quelques mouvemens paſſagers d'une intrépidité bouillante. Des intérêts étrangers & ruineux pour leur patrie, éleveront-ils leur ame avilie & corrompue? Ne doit-on pas plutôt préſumer qu'ils feront toujours dans la diſpoſition prochaine de trahir une cauſe odieuſe, qui ne leur offrira aucun avantage permanent & ſenſible?

A ces inconvéniens ſe joindra un eſprit de concuſſion & de ra-

pine, qui, même dans les tems les plus calmes de la paix, ne différera que peu des ravages de la guerre. Les agens chargés de ces intérêts éloignés, voudront accumuler rapidement des richeſſes. Les gains lents & méthodiques du commerce ne leur paroîtront pas dignes de leur attention ; & ils précipiteront des révolutions qui mettront à leurs pieds des lacks de roupies. Leur audace aura fait des maux ſans nombre, avant que l'autorité éloignée de ſix mille lieues ſe ſoit occupée des ſoins de la réprimer. Les réformateurs feront impuiſſans contre des millions, ou ils arriveront trop tard pour prévenir le renverſement d'un édifice qui n'aura jamais eu de baſe bien ſolide.

Ce réſultat nous diſpenſera d'examiner la nature des engagemens politiques que les Européens ont contractés avec les puiſſances de l'Inde. Si ces grandes acquiſitions ſont nuiſibles, les traités faits pour ſe les procurer ne ſauroient être raiſonnables. Il faudra que nos marchands, s'ils ſont ſages, renoncent en même tems, & à la fureur des conquêtes, & à l'eſpoir flatteur de tenir dans leurs mains la balance de l'Aſie.

La cour de Delhy achevera de ſuccomber ſous le faix de ces diviſions inteſtines, ou la fortune ſuſcitera un prince capable de la relever. Le gouvernement reſtera féodal, ou redeviendra deſpotique. L'empire ſera partagé en pluſieurs états indépendans, ou n'obéira qu'à un ſeul maître. Ce feront les Marattes ou les Mogols qui donneront des loix. Ces révolutions ne doivent pas occuper les Européens. L'Indoſtan, quelle que ſoit ſa deſtinée, fabriquera des toiles. Ils les acheteront, ils nous les vendront : voilà tout.

Inutilement on objecteroit que l'eſprit qui, de tout tems, a régné dans ces contrées, nous a forcés de ſortir des regles ordinaires du commerce ; que nous ſommes armés ſur les côtes ; que cette poſition nous mêle, malgré nous, dans les affaires de nos voiſins ; que chercher à nous trop iſoler, c'eſt tout perdre. Ces craintes paroîtront un fantôme aux gens raiſonnables, qui ſavent que la guerre en ces régions éloignées ne peut qu'être encore plus funeſte aux Européens qu'aux habitans, & qu'elle nous mettra

dans la nécessité de tout envahir, ce qu'on ne peut se promettre ; ou d'être à jamais chassés d'un pays où il est avantageux de conserver des relations.

L'amour de l'ordre donnera même plus d'extension à ces vues pacifiques. Loin de regarder les grandes possessions comme nécessaires, on ne désespérera pas de pouvoir se passer un jour de postes fortifiés. Les Indiens sont naturellement doux & humains, malgré le caractere atroce du despotisme qui les écrase. Les peuples anciens qui trafiquoient avec eux se louerent toujours de leur candeur, de leur bonne foi. Cette partie de la terre est actuellement dans une position orageuse pour elle & pour nous. Notre ambition y a semé par-tout la discorde ; & notre cupidité y a inspiré de la haine, de la crainte, du mépris pour notre continent. Conquérans, usurpateurs, oppresseurs aussi prodigues de sang qu'avides de richesses : voilà ce que nous avons paru dans l'Orient. Nos exemples y ont multiplié les vices nationaux, & nous y avons enseigné à se défier des nôtres.

Si nous avions porté chez les Indiens des procédés établis sur la bonne foi ; si nous leur avions fait connoître que l'utilité réciproque est la base du commerce ; si nous avions encouragé leur culture & leur industrie par des échanges également avantageux pour eux & pour nous : insensiblement on se feroit concilié l'esprit de ces peuples. L'heureuse habitude de traiter surement avec nous, auroit fait tomber leurs préjugés & changé peut-être leur gouvernement. Nous en serions venus au point de vivre au milieu d'eux, de former autour de nous des nations stables & solidement policées, dont les forces auroient protégé nos établissemens par une réciprocité d'intérêt. Chacun de nos comptoirs fût devenu pour chaque peuple de l'Europe une nouvelle patrie, où nous aurions trouvé une sureté entiere. Notre situation dans l'Inde est une suite de nos déréglemens, des systêmes homicides que nous y avons portés. Les Indiens pensent ne nous rien devoir, parce que toutes nos actions leur ont prouvé que nous ne nous croyions tenus à rien envers eux.

Cet état violent déplaît à la plupart des peuples de l'Asie, &

ils font des vœux ardens pour une heureuſe révolution. Le déſordre de nos affaires doit nous avoir mis dans les mêmes diſpoſitions. Pour qu'il réſultât un rapprochement ſolide de cette unité d'intérêt à la paix & à la bonne intelligence, il ſuffiroit peut-être que les nations Européennes qui trafiquent aux Indes, convinſſent entre elles pour ces mers éloignées d'une neutralité que les orages ſi fréquens dans leur continent ne duſſent jamais altérer. Si elles pouvoient ſe regarder comme membres d'une même république, elles ſeroient diſpenſées d'entretenir des forces qui les rendent odieuſes & qui les ruinent. En attendant un changement que l'eſprit de diſcorde qui nous agite ne permet pas d'eſpérer ſi tôt, convient-il à l'Europe de continuer le commerce des Indes par des compagnies excluſives, ou de le rendre libre? c'eſt la derniere queſtion qui nous reſte à examiner.

## CHAPITRE CXIX.

*L'Europe doit-elle rendre libre le commerce des Indes, ou l'exploiter par des compagnies excluſives?*

SI nous voulions la décider par des généralités, elle ne ſeroit pas difficile à réſoudre. Demandez ſi dans un état qui admet une branche de commerce, tous les citoyens ont droit d'y prendre part; la réponſe eſt ſi ſimple, qu'elle n'eſt pas même ſuſceptible de diſcuſſion. Il ſeroit affreux que des ſujets, qui partagent également le fardeau des chaînes ſociales & des dépenſes publiques, ne participaſſent pas également aux avantages du pacte qui les réunit; qu'ils euſſent à gémir, & de porter le joug de leurs inſtitutions, & d'avoir été trompés en s'y ſoumettant.

D'un autre côté, les notions politiques ſe concilient parfaitement avec ces idées de juſtice. Tout le monde ſait que c'eſt la liberté qui eſt l'ame du commerce, & qu'elle eſt ſeule capable de le porter à ſon dernier terme. Tout le monde convient que c'eſt la concurrence

rence qui développe l'induſtrie, & qui lui donne tout le reſſort dont elle eſt ſuſceptible. Cependant depuis plus d'un ſiecle les faits n'ont ceſſé d'être en contradiction avec ces principes.

Tous les peuples de l'Europe qui font le commerce des Indes, le font par des compagnies excluſives ; & il faut convenir que des faits de cette eſpece ſont impoſans, parce qu'il eſt bien difficile de croire, que de grandes nations, chez qui les lumieres en tout genre ont fait tant de progrès, ſe ſoient conſtamment trompées pendant plus de cent années ſur un objet ſi important, ſans que l'expérience & la diſcuſſion aient pu les éclairer. Il faut donc, ou que les défenſeurs de la liberté aient donné trop d'étendue à leurs principes, ou que les défenſeurs du privilege excluſif aient porté trop loin la néceſſité de l'exception. Peut-être auſſi en embraſſant des opinions extrêmes, a-t-on paſſé le but de part & d'autre, & s'eſt-on également éloigné de la vérité.

Depuis qu'on agite cette queſtion fameuſe, on a toujours cru qu'elle étoit parfaitement ſimple ; on a toujours ſuppoſé qu'une compagnie des Indes étoit eſſentiellement excluſive, & que ſon exiſtence tenoit à celle de ſon privilege. De là les défenſeurs de la liberté ont dit : les privileges excluſifs ſont odieux, donc il ne faut point de compagnie. Leurs adverſaires au contraire ont répondu : la nature des choſes exige une compagnie, donc il faut un privilege excluſif. Mais ſi nous parvenons à faire voir, que les raiſons qui s'élevent contre les privileges ne prouvent rien contre les compagnies, & que les circonſtances qui peuvent rendre une compagnie des Indes néceſſaire, ne font rien en faveur de ſon privilege ; ſi nous prouvons que la nature des choſes exige à la vérité une aſſociation puiſſante, une compagnie pour le commerce des Indes, mais que le privilege excluſif tient à des cauſes particulieres, enſorte que cette compagnie peut exiſter ſans être privilégiée, nous aurons trouvé la ſource de l'erreur commune, & la ſolution de la difficulté.

Qu'eſt-ce qui conſtitue la nature des choſes en matiere de commerce ? Ce ſont les climats, les productions, la diſtance des lieux,

la forme du gouvernement, le génie & les mœurs des peuples qui y sont soumis. Dans le commerce des Indes, il faut aller à six mille lieues de l'Europe chercher les marchandises que fournissent ces contrées: il faut y arriver dans une saison déterminée, & attendre qu'une autre saison ramene les vents nécessaires pour le retour. Il résulte de là, que les voyages consomment environ deux années, & que les armateurs ne peuvent espérer de revoir leurs fonds qu'au bout de ces deux années. Premiere circonstance essentielle.

La nature d'un gouvernement, sous lequel il n'y a ni sureté ni propriété, ne permet point aux gens du pays d'avoir des marchés publics, ou de former des magasins particuliers. Qu'on se représente des hommes accablés & corrompus par le despotisme, des ouvriers hors d'état de rien entreprendre par eux-mêmes; & d'un autre côté, la nature plus féconde encore que l'autorité n'est avide, fournissant à des peuples paresseux une subsistance qui suffit à leurs besoins, à leurs desirs: & l'on sera étonné qu'il y ait la moindre industrie dans l'Inde. Aussi pouvons-nous assurer qu'il ne s'y fabriqueroit presque rien, si l'on n'alloit exciter les tisserands l'argent à la main, & si l'on n'avoit la précaution de commander un an d'avance les marchandises dont on a besoin. On paie un tiers du prix, au moment où on les commande; un second tiers, lorsque l'ouvrage est à moitié fait; & le dernier tiers enfin, à l'instant de la livraison. Il résulte de cet arrangement, une différence fort considérable sur le prix & sur la qualité; mais il résulte aussi la nécessité d'avoir ses fonds dehors une année de plus, c'est-à-dire, trois années au lieu de deux: nécessité effrayante pour des particuliers, sur-tout en considérant la grandeur des fonds qu'exigent ces entreprises.

En effet, les frais de navigation & les risques étant immenses, il faut nécessairement pour les courir, rapporter des cargaisons complettes, c'est-à-dire, des cargaisons d'un million ou quinze cents mille livres, prix d'achat dans l'Inde. Or, quels sont les négocians ou les capitalistes même, en état de faire des avances de cette nature, pour n'en recevoir le remboursement qu'au bout de trois

années ? Il y en a ſans doute très-peu en Europe ; & parmi ceux qui en auroient la puiſſance, il n'y en a preſque aucun qui en eût la volonté. Conſultez le cœur humain ; ce ſont les gens qui ont des fortunes médiocres qui courent volontiers de grands riſques, pour faire de grands profits. Mais lorſqu'une fois la fortune d'un homme eſt parvenue à un certain degré, il veut jouir, & jouir avec ſureté. Ce n'eſt pas que les richeſſes éteignent la ſoif des richeſſes, au contraire, elles l'allument ſouvent ; mais elles fourniſſent en même tems mille moyens de la ſatisfaire, ſans peine & ſans danger. Ainſi, d'abord ſous ce point de vue, commence à naître la néceſſité de former des aſſociations, où un grand nombre de gens n'héſiteront point de s'intéreſſer, parce que chacun d'eux en particulier ne riſquera qu'une petite partie de ſa fortune, & meſurera l'eſpérance des profits ſur la réunion des moyens que peut employer la ſociété entiere. Cette néceſſité deviendra plus ſenſible encore, ſi l'on conſidere de près la maniere dont ſe font les achats dans l'Inde, & les précautions de détail qu'exige cette opération.

Pour contracter une cargaiſon d'avance, il faut plus de cinquante agens différens répandus à trois cents, à quatre cents, à cinq cents lieues les uns des autres. Il faut, quand l'ouvrage eſt fini, le vérifier, l'auner, ſans quoi les marchandiſes ſeroient bientôt défectueuſes par la mauvaiſe foi des ouvriers, également corrompus par leur gouvernement, & par l'influence des crimes en tout genre, dont l'Europe depuis trois ſiecles leur a donné l'exemple.

Après tous ces détails, il faut encore d'autres opérations qui ne ſont pas moins néceſſaires. Il faut des blanchiſſeurs, des batteurs de toile, des emballeurs, des blanchiſſeries même qui renferment des étangs dont les eaux ſoient choiſies. Il ſeroit bien difficile, ſans doute, à des particuliers, de ſaiſir & d'embraſſer cet enſemble de précautions ; mais en ſuppoſant que leur induſtrie leur en fournît la poſſibilité, ce ne pourroit jamais être qu'autant que chacun d'eux feroit un commerce ſuivi, & des expéditions toujours ſucceſſives. Car tous les moyens que nous venons d'indiquer ne ſe créent pas d'un jour à l'autre, & ne peuvent ſe maintenir que par

des relations continuelles. Il faudroit donc que chaque particulier fût en état, pendant trois années de fuite, d'expédier fucceffivement un vaiffeau chaque année, c'eft-à-dire, de débourfer quatre millions de livres. On fent bien que cela eft impoffible, & qu'il n'y a qu'une fociété qui puiffe former une pareille entreprife.

Mais il s'établira peut-être dans l'Inde des maifons de commerce, qui feront toutes ces opérations de détail, & qui tiendront des cargaifons toutes prêtes pour les vaiffeaux qu'on expédiera d'Europe.

Cet établiffement de maifons de commerce à fix mille lieues de la métropole, avec des fonds immenfes pour faire les avances néceffaires aux tifferands, nous paroît une chimere démentie par la raifon & par l'expérience. Peut-on croire de bonne foi que des négocians qui ont une fortune faite en Europe, iront la porter en Afie, pour y former des magafins de mouffelines, dans l'efpérance de voir arriver des vaiffeaux qui n'arriveront peut-être pas, ou qui n'arriveront qu'en très-petit nombre, & avec des fonds infuffifans? Ne voit-on pas, au contraire, que l'efprit de retour s'empare de tous les Européens qui ont fait une petite fortune dans ces climats; & qu'au lieu de chercher à l'accroître par les moyens faciles que leur offrent le commerce particulier de l'Inde. & le fervice des compagnies, ils fe preffent d'en venir jouir tranquillement dans leur patrie.

Vous faut-il de nouvelles preuves & de nouveaux exemples? Voyez ce qui fe paffe en Amérique.

Si l'on pouvoit fuppofer que le commerce & l'efpoir des profits qu'il donne fuffent capables d'attirer les Européens riches hors de chez eux, ce feroit fans doute pour aller fe fixer dans cette partie du monde bien moins éloignée que l'Afie, & gouvernée par les loix, par les mœurs de l'Europe. Il femble qu'il feroit tout fimple de voir des négocians acheter d'avance le fucre des colons, pour le livrer aux vaiffeaux d'Europe à l'inftant de leur arrivée, en recevant d'eux en échange des denrées qu'ils revendroient à ces mêmes colons lorfqu'ils en auroient befoin. C'eft cependant tout le contraire qui arrive. Les négocians établis en Amérique ne font

que de ſimples commiſſionnaires, des facteurs, qui facilitent aux colons & aux Européens l'échange réciproque de leurs denrées, mais qui ſont ſi peu en état de faire activement le commerce par eux-mêmes, que lorſqu'un vaiſſeau n'a pu trouver le débit de ſa cargaiſon, elle reſte en dépôt pour le compte de l'armateur, chez le commiſſionnaire auquel elle avoit été adreſſée. D'après cela on doit conclure que ce qui ne ſe fait pas en Amérique ſe feroit encore moins en Aſie, où il faudroit de plus grands moyens, & où il y auroit de plus grandes difficultés à vaincre. Nous ajouterons que l'établiſſement ſuppoſé des maiſons de commerce dans l'Inde ne détruiroit point la néceſſité de former en Europe des ſociétés, parce qu'il n'en faudroit pas moins débourſer pour chaque armement douze ou quinze cent mille livres de fonds, qui ne pourroient jamais rentrer que la troiſieme année au plutôt.

Cette néceſſité une fois prouvée dans tous les cas, il en réſulte que le commerce de l'Inde eſt dans un ordre particulier, puiſqu'il n'y a point, ou preſque point de négocians qui puiſſent l'entreprendre & le ſuivre par eux-mêmes, avec leur propre fonds, & ſans le ſecours d'un grand nombre d'aſſociés. Il nous reſte à prouver que ces ſociétés démontrées néceſſaires, ſeroient portées par leur intérêt propre & par la nature des choſes à ſe réunir en une ſeule & même compagnie.

Deux raiſons principales viennent à l'appui de cette propoſition: le danger de la concurrence dans les achats & dans les ventes, & la néceſſité des aſſortimens.

La concurrence des vendeurs & des acheteurs réduit les marchandiſes à leur juſte valeur. Lorſque la concurrence des vendeurs eſt plus grande que celle des acheteurs, le prix des marchandiſes tombe au deſſous de leur valeur; comme il eſt plus conſidérable, lorſque le nombre des acheteurs ſurpaſſe celui des vendeurs. Appliquons ces notions au commerce de l'Inde.

Lorſque vous ſuppoſez que ce commerce s'étendra en proportion du nombre d'armemens particuliers qu'on y deſtinera, vous ne voyez pas que cette multiplicité n'augmentera que la concurrence des acheteurs, tandis qu'il n'eſt pas en votre pouvoir d'augmenter

celle des vendeurs. C'eſt comme ſi vous conſeilliez à des négocians d'aller en troupe mettre l'enchere à des effets, pour les avoir à meilleur marché.

Les Indiens ne font preſque aucune conſommation des productions de notre ſol & de notre induſtrie. Ils ont peu de beſoins, peu d'ambition, peu d'activité. Ils ſe paſſeroient facilement de l'or & de l'argent de l'Amérique, qui loin de leur procurer des jouiſſances, n'eſt qu'un aliment de plus à la tyrannie ſous laquelle ils gémiſſent. Ainſi comme la valeur de tous les objets d'échange n'a d'autre meſure que le beſoin & la fantaiſie des échangeurs, il eſt évident que dans l'Inde nos marchandiſes valent très-peu, tandis que celles que nous y achetons valent beaucoup. Tant que je ne verrai pas des vaiſſeaux Indiens venir chercher dans nos ports nos étoffes & nos métaux, je dirai que ce peuple n'a pas beſoin de nous, & qu'il nous fera néceſſairement la loi dans tous les marchés que nous ferons avec lui. De là il ſuit, que plus il y aura de marchands Européens occupés de ce commerce, plus la valeur des productions de l'Inde augmentera, plus celle des nôtres diminuera ; & qu'enfin ce ne ſera qu'avec des exportations immenſes que nous nous procurerons les marchandiſes qui nous viennent de l'Aſie. Mais ſi par une ſuite de cet ordre de choſes, chacune des ſociétés particulieres eſt obligée d'exporter plus d'argent, ſans rapporter plus de marchandiſes, il en réſultera pour elles une perte certaine ; & la concurrence qui aura entamé leur ruine en Aſie, les pourſuivra encore en Europe pour la conſommer ; parce que le nombre des vendeurs étant alors plus conſidérable, tandis que celui des acheteurs eſt toujours le même, les ſociétés ſeront obligées de vendre à meilleur marché, après avoir été forcées d'acheter plus cher.

L'article des aſſortimens n'eſt pas moins important. On entend par aſſortiment la combinaiſon de toutes les eſpeces de marchandiſes que fourniſſent les différentes parties de l'Inde, combinaiſon proportionnée à l'abondance ou à la diſette connue de chaque eſpece de marchandiſe en Europe. C'eſt de là principalement que dépendent tous les ſuccès & tous les profits du commerce. Mais rien ne ſeroit plus difficile dans l'exécution, pour des ſociétés parti-

culieres. En effet, comment voudroit-on que ces petites ſociétés iſolées, ſans communication, ſans liaiſon entr'elles, intéreſſées au contraire à ſe dérober la connoiſſance de leurs opérations, rempliſſent cet objet eſſentiel ? Comment voudroit-on qu'elles dirigeaſſent cette multitude d'agens & de moyens, dont on vient de montrer la néceſſité ? Il eſt clair que les ſubrécargues ou les commiſſionnaires incapables de vues générales, demanderoient tous en même-tems la même eſpece de marchandiſes, parce qu'ils croiroient qu'il y auroit plus à gagner. Ils en feroient par conſéquent monter le prix dans l'Inde, ils le feroient baiſſer en Europe, & cauſeroient tout à la fois un dommage inévitable à leurs commettans & à l'état.

Toutes ces conſidérations n'échapperoient certainement point aux armateurs & aux capitaliſtes, qu'on ſolliciteroit d'entrer dans ces ſociétés. La crainte de ſe trouver en concurrence avec d'autres ſociétés, ſoit dans les achats, ſoit dans les ventes, ſoit dans la compoſition des aſſortimens, rallentiroit leur activité. Bientôt le nombre des ſociétés diminueroit, & le commerce, au lieu de s'étendre, ſe renfermeroit tous les jours dans un cercle plus étroit, & finiroit peut-être par s'anéantir.

Ces ſociétés particulieres feroient donc intéreſſées, comme nous l'avons dit, à ſe réunir ; parce qu'alors tous leurs agens, ſoit à la côte du Coromandel, ſoit à la côte du Malabar, ſoit dans le Bengale, liés & dirigés par un ſyſtême ſuivi, travailleroient de concert dans les différens comptoirs, à aſſortir les cargaiſons qui devroient être expédiées du comptoir principal ; tandis que par des rapports & une relation intimes, toutes ces cargaiſons formées ſur un plan uniforme, concourroient à produire un aſſortiment complet, meſuré ſur les ordres & les inſtructions qui auroient été envoyés d'Europe.

Mais on eſpéreroit vainement qu'une pareille réunion pût s'opérer ſans le concours du gouvernement. Il y a des cas où les hommes ont beſoin d'être excités ; & c'eſt principalement, comme dans celui-ci, lorſqu'ils ont à craindre qu'on ne leur refuſe une protection qui leur eſt néceſſaire, ou qu'on n'accorde à d'autres des

faveurs qui pourroient leur nuire. Le gouvernement de ſon côté ne ſeroit pas moins intéreſſé à favoriſer cette aſſociation, puiſqu'il eſt conſtant que c'eſt le moyen le plus sûr & peut-être l'unique, de ſe procurer au meilleur marché poſſible les marchandiſes de l'Inde, néceſſaires à la conſommation intérieure de l'état, & à l'exportation qui s'en fait au-dehors. Cette vérité deviendra plus ſenſible par un exemple très-ſimple.

Suppoſons un négociant qui expédie un vaiſſeau aux Indes avec des fonds conſidérables. Ira-t-il charger pluſieurs commiſſionnaires dans le même lieu d'acheter les marchandiſes dont il a beſoin? Non, ſans doute; parce qu'il ſentira qu'en exécutant fort ſecrétement ſes ordres chacun de leur côté, ils ſe nuiroient les uns aux autres, & feroient monter néceſſairement le prix des marchandiſes demandées; enſorte qu'il en auroit une moindre quantité avec la même ſomme d'argent, que s'il n'eût employé qu'un ſeul commiſſionnaire. L'application n'eſt pas difficile à faire; c'eſt l'état qui eſt le négociant, & c'eſt la compagnie qui eſt le commiſſionnaire.

Nous avons prouvé juſqu'à préſent que dans le commerce des Indes, la nature des choſes exigeoit que les citoyens d'un état fuſſent réunis en compagnie, & pour leur intérêt propre, & pour celui de l'état même; mais nous n'avons encore rien trouvé d'où l'on pût induire que cette compagnie dût être excluſive. Nous croyons appercevoir, au contraire, que l'excluſif dont les compagnies Européennes ont toujours été armées, tient à des cauſes particulieres qui ne ſont point de l'eſſence de ce commerce.

Lorſque les différentes nations de l'Europe imaginerent ſucceſſivement qu'il étoit de leur intérêt de prendre part au commerce des Indes, que les particuliers ne faiſoient pas, quoiqu'il leur fût ouvert depuis long-tems, il fallut bien former des compagnies, & leur donner des encouragemens proportionnés à la difficulté de l'entrepriſe. On leur avança des fonds; on les décora de tous les attributs de la puiſſance ſouveraine; on leur permit d'envoyer des ambaſſadeurs; on leur donna le droit de faire la paix & la guerre, & malheureuſement pour elles & pour l'humanité, elles n'ont que trop

ufé de ce droit funefte. On fentit en même tems qu'il étoit néceffaire de leur affurer les moyens de s'indemnifer des dépenfes d'établiffement, qui devoient être très-confidérables. De là les privileges exclufifs, dont la durée fut d'abord fixée à un certain nombre d'années, & qui fe font enfuite perpétués par des circonftances que nous allons développer.

Les prérogatives brillantes que l'on avoit accordées aux compagnies, étoient, à le bien prendre, autant de charges impofées au commerce. Le droit d'avoir des fortereffes, emportoit la néceffité de les conftruire & de les défendre. Le droit d'avoir des troupes, emportoit l'obligation de les recruter & de les payer. Il en étoit de même de la permiffion d'envoyer des ambaffadeurs, & de faire des traités avec les princes du pays. Tout cela entraînoit après foi des dépenfes de pure repréfentation, bien propres à arrêter les progrès du commerce, & à faire tourner la tête aux gens que les compagnies envoyoient aux Indes pour y être leurs facteurs, & qui en arrivant fe croyoient des fouverains, & agiffoient en conféquence.

Cependant les gouvernemens trouvoient fort commode d'avoir en Afie des efpeces de colonies, qui, en apparence, ne leur coûtoient rien; & comme en laiffant toutes les dépenfes à la charge des compagnies, il étoit jufte de leur affurer tous les profits, les privileges ont été maintenus. Mais fi au lieu de s'arrêter à cette prétendue économie du moment, on eût porté fes regards vers l'avenir, & qu'on eût lié tous les événemens que la révolution d'un certain nombre d'années amene naturellement dans fon cours, on auroit vu que les dépenfes de fouveraineté, dont il eft impoffible de déterminer la mefure, parce qu'elles font fubordonnées à une infinité de circonftances politiques, abforberoient plutôt ou plus tard, & les bénéfices, & les capitaux du commerce: qu'il faudroit alors que le tréfor public s'épuisât pour venir au fecours de la compagnie privilégiée, & que ces faveurs tardives, qui n'apporteroient de remede qu'au mal déjà fait, fans en détruire la caufe, laifferoient à perpétuité les compagnies de commerce dans la médiocrité & dans la langueur.

Mais pourquoi les gouvernemens ne reviendroient-ils pas enfin

de cette erreur? Pourquoi ne reprendroient-ils pas une charge qui leur appartient, & dont le poids, après avoir accablé les compagnies, finit toujours par retomber tout entier fur eux? Alors la néceffité de l'exclufif s'évanouiroit. Les compagnies exiftantes, que des relations anciennes & un crédit établi rendent précieufes, feroient foigneufement confervées. L'apparence du monopole s'éloigneroit d'elles à jamais, & la liberté leur offriroit peut-être des objets nouveaux, que les charges attachées au privilege ne leur auroient pas permis d'embraffer. D'un autre côté, le champ du commerce ouvert à tous les citoyens, fe fertiliferoit fous leurs mains. On les verroit tenter de nouvelles découvertes, former des entreprifes nouvelles. Le commerce d'Inde en Inde, sûr de trouver un débouché en Europe, s'étendroit encore & prendroit plus d'activité. Les compagnies attentives à toutes ces opérations, mefureroient leurs envois & leurs retours fur les progrès du commerce particulier; & cette concurrence, dont perfonne ne feroit la victime, tourneroit au profit des différens états.

Ce fyftême nous femble propre à concilier tous les intérêts, tous les principes. Il ne nous paroît fufceptible d'aucune objection raifonnable, foit de la part des défenfeurs du privilege exclufif, foit de la part des défenfeurs de la liberté.

Les premiers diroient-ils que les compagnies fans privilege exclufif n'auroient qu'une exiftence précaire, & feroient bientôt ruinées par les particuliers?

Vous étiez donc de mauvaife foi, leur répondrois-je, lorfque vous fouteniez que le commerce particulier ne pouvoit pas réuffir? Car s'il parvient à ruiner celui des compagnies, comme vous le prétendez aujourd'hui, ce ne peut être qu'en s'emparant malgré elles, par la fupériorité de fes moyens & par l'afcendant de la liberté, de toutes les branches dont elles font en poffeffion. D'ailleurs, qu'eft-ce qui conftitue réellement vos compagnies? ce font leurs fonds, leurs vaiffeaux, leurs comptoirs, & non pas leur privilege exclufif. Qu'eft-ce qui les a toujours ruinées? ce font les dépenfes exceffives, les abus de tout genre, les entreprifes folles, en un mot, la mauvaife adminiftration, bien plus deftructive que

la concurrence. Mais si la distribution de leurs moyens & de leurs forces est faite avec sagesse & économie ; si l'esprit de propriété dirige leurs opérations, je ne vois point d'obstacle qu'elles ne puissent vaincre, point de succès qu'elles ne puissent espérer.

Ces succès feroient-ils ombrage aux défenseurs de la liberté ? Diroient-ils à leur tour que ces compagnies riches & puissantes épouvanteroient les particuliers, & détruiroient en partie cette liberté générale & absolue, si nécessaire au commerce.

Cette objection ne nous surprendroit pas de leur part ; car ce sont presque toujours des mots qui conduisent les hommes, & qui dirigent leurs démarches & leurs opinions. Je n'excepte pas de cette erreur le plus grand nombre des écrivains économiques. Liberté de commerce, liberté civile. Nous adorons avec eux ces deux divinités tutelaires du genre humain. Mais sans nous laisser séduire par des mots, nous nous attachons à l'idée qu'ils représentent. Que demandez-vous, dirois-je à ces respectables enthousiastes de la liberté ? que les loix abolissent jusqu'au nom de ces anciennes compagnies, afin que chaque citoyen puisse se livrer sans crainte à ce commerce, & qu'ils aient tous également les mêmes moyens de se procurer des jouissances, les mêmes ressources pour parvenir à la fortune. Mais si de pareilles loix, avec tout cet appareil de liberté, ne sont dans le fait que des loix très-exclusives, leur langage trompeur vous les fera-t-il adopter ? Lorsque l'état permet à tous ses membres de faire des entreprises qui demandent de grandes avances, & dont par conséquent les moyens sont entre les mains d'un très-petit nombre de citoyens, je demande ce que la multitude gagne à cet arrangement. Il semble qu'on veuille se jouer de sa crédulité, en lui permettant de faire des choses qu'il lui est impossible de faire. Anéantissez les compagnies en totalité, le commerce de l'Inde ne se fera point, ou ne se fera que par un petit nombre de négocians accrédités.

Je vais plus loin ; & en faisant abstraction des privileges exclusifs, je poserai en fait que les compagnies des Indes, par la maniere dont elles sont constituées, ont associé à leur commerce une infinité de gens, qui sans cela n'y auroient jamais eu de part. Voyez

le nombre des actionnaires de tout état, de tout âge, qui participent aux bénéfices de ce commerce; & vous conviendrez qu'il eût été bien plus resserré dans la supposition contraire; que l'existence des compagnies n'a fait que l'étendre, en paroissant le borner; & que la modicité du prix des actions doit rendre très-précieuse au peuple la conservation d'un établissement qui lui ouvre une carriere que la liberté lui auroit fermée.

Dans la vérité, nous croyons que les compagnies & les particuliers réussiroient également, sans que les succès des uns pussent nuire au succès des autres, ou leur donner de la jalousie. Les compagnies continueroient à exploiter des objets qui, exigeant par leur nature & leur étendue de grands moyens & de l'unité, ne peuvent être embrassés que par une association puissante. Les particuliers au contraire s'adonneroient à des objets, qui sont à peine apperçus par une grande compagnie, & qui, avec le secours de l'économie, & par la réunion d'un grand nombre de petits moyens, deviendroient pour eux une source de richesses.

C'est aux hommes d'état, appellés par leurs talens au maniment des affaires publiques, à prononcer sur les idées d'un citoyen obscur que son inexpérience peut avoir égaré. La politique ne sauroit s'appliquer assez tôt, ni trop profondément, à régler un commerce qui intéresse si essentiellement le sort des nations, & qui, vraisemblablement, l'intéressera toujours.

Pour que les liaisons de l'Europe avec les Indes discontinuassent, il faudroit que le luxe, qui a fait dans nos régions des progrès si rapides, jeté de si profondes racines, fût également proscrit dans tous les états. Il faudroit que la mollesse ne nous surchargeât plus de mille besoins factices, inconnus à nos ancêtres. Il faudroit que la rivalité du commerce cessât d'agiter, de diviser les nations avides de richesses. Il faudroit des révolutions dans les mœurs, dans les usages, dans les opinions, qui n'arriveront jamais. Il faudroit rentrer dans les bornes d'une nature simple, dont nous paroissons sortis pour toujours. Telles sont les dernieres réflexions que nous dicteront les relations de l'Europe avec l'Asie. Il est tems de s'occuper de l'Amérique.

*Fin du cinquieme Livre.*



# HISTOIRE PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE, &c.

## LIVRE SIXIEME.

*Découverte de l'Amérique. Conquête du Mexique ; établiſſemens Eſpagnols dans cette partie du nouveau-monde.*

### CHAPITRE CXX.

*Parallele de l'hiſtoire ancienne & moderne.*

L'HISTOIRE ancienne offre un magnifique ſpectacle. Ce tableau continu de grandes révolutions, de mœurs héroïques, & d'événemens extraordinaires, deviendra de plus en plus intéreſſant, à meſure qu'il ſera plus rare de trouver quelque choſe qui lui reſſemble. Il eſt paſſé le tems de la fondation & du renverſement des empires ! Il ne ſe trouvera plus, l'homme devant qui *la terre ſe*

*taifoit !* Les nations, après de longs ébranlemens, après les combats de l'ambition & de la liberté, femblent aujourd'hui fixées dans le morne repos de la fervitude. On combat aujourd'hui avec la foudre pour la prife de quelques villes, & pour le caprice de quelques hommes puiffans : on combattoit autrefois avec l'épée, pour détruire & fonder des royaumes, ou pour venger les droits naturels de l'homme. L'hiftoire des peuples eft feche & petite, fans que les peuples foient plus heureux. Une oppreffion journaliere a fuccédé aux troubles & aux orages ; & l'on voit avec peu d'intérêt des efclaves plus ou moins avilis, fe battre avec leurs chaînes pour amufer la fantaifie de leurs maîtres.

L'Europe, cette partie du globe qui agit le plus fur toutes les autres, paroît avoir pris une affiette folide & durable. Ce font des fociétés puiffantes, éclairées, étendues, jaloufes, dans un degré prefque égal. Elles fe prefferont les unes les autres ; & au milieu de cette fluctuation continuelle, les unes s'étendront, d'autres feront refferrées, & la balance penchera alternativement d'un côté & de l'autre, fans être jamais renverfée. Le fanatifme de religion & l'efprit de conquête, ces deux caufes perturbatrices du globe ont ceffé. Ce levier, dont l'extrémité eft fur la terre & le point d'appui dans le ciel, eft rompu ; & les fouverains commencent à s'appercevoir, non pas pour le bonheur de leurs peuples dont ils ne fe foucient guere, mais pour leur propre intérêt, que le grand point eft de réunir la fureté & les richeffes. On entretient de nombreufes armées, on fortifie fes frontieres, & l'on commerce.

Il s'établit en Europe un efprit de trocs & d'échanges, qui peut donner lieu à de vaftes fpéculations dans les têtes des particuliers, mais ami de la tranquillité & de la paix. Une guerre, au milieu des nations commerçantes, eft une incendie qui les ravage toutes ; c'eft un procès qui menace la fortune d'un grand négociant, & qui fait pâlir tous fes créanciers. Le tems n'eft pas loin, où la fanction tacite des gouvernemens s'étendra aux engagemens particuliers des fujets d'une nation avec les fujets d'une autre, & où ces banqueroutes, dont les contre-coups fe font fentir à des diftances

immenſes, deviendront des conſidérations d'état. Dans ces ſociétés mercantiles, la découverte d'une iſle, l'importation d'une nouvelle denrée, l'invention d'une machine, l'établiſſement d'un comptoir, l'invaſion d'une branche de commerce, la conſtruction d'un port, deviendront les tranſactions les plus importantes; & les annales des peuples demanderont à être écrites par des commerçans philoſophes, comme elles l'étoient autrefois par des hiſtoriens orateurs.

La découverte d'un nouveau monde pouvoit ſeule fournir des alimens à notre curioſité. Une vaſte terre en friche, l'humanité réduite à la condition animale, des campagnes ſans récoltes, des tréſors ſans poſſeſſeurs, des ſociétés ſans police, des hommes ſans mœurs; combien un pareil ſpectacle n'eût-il pas été plein d'intérêt & d'inſtruction pour un Lockè, un Buffon, un Monteſquieu! Quelle lecture eût été auſſi ſurprenante, auſſi délicieuſe, auſſi pathétique que le récit de leur voyage! Mais l'image de la nature brute & ſauvage eſt déjà défigurée. Il faut ſe hâter d'en raſſembler les traits à demi-effacés, après avoir fait connoître les avides & féroces chrétiens, qu'un malheureux haſard conduiſit d'abord dans cet autre hémiſphere.

## CHAPITRE CXXI.

### *Anciennes révolutions de l'Eſpagne.*

L'Espagne, connue dans les premiers âges ſous le nom d'Heſpérie & d'Ibérie, étoit habitée par des peuples, qui défendus d'un côté par la mer, & gardés de l'autre par les Pyrénées, jouiſſoient tranquillement d'un climat agréable, d'un pays abondant, & ſe gouvernoient par leurs uſages. La partie de la nation qui occupoit le midi, étoit un peu ſortie de la barbarie, par quelque foible liaiſon qu'elle avoit avec les étrangers; mais les habitans des côtes de l'Océan reſſembloient à tous les peuples, qui ne connoiſſent d'autre exercice que

celui de la chaſſe. Ce genre de vie avoit pour eux tant de charmes, qu'ils laiſſoient à leurs femmes tous les travaux de l'agriculture. On étoit parvenu à leur en faire ſupporter les fatigues, en formant tous les ans une aſſemblée générale, où celles qui s'étoient le plus diſtinguées dans cet exercice recevoient des éloges publics.

Telle étoit la ſituation de l'Eſpagne, lorſque les Carthaginois tournerent leurs regards avides vers une région remplie de richeſſes inconnues à ſes habitans. Ces négocians qui couvroient la Méditerranée de leurs vaiſſeaux, ſe préſenterent comme des amis qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités ſans nombre. L'appât d'un commerce en apparence ſi avantageux, ſéduiſit à tel point les Eſpagnols, qu'ils permirent à ces républicains de bâtir ſur les côtes des maiſons pour ſe loger, des magaſins pour la ſureté de leurs marchandiſes, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établiſſemens devinrent inſenſiblement des forteresſes, dont une puiſſance plus ruſée que guerriere profita pour aſſervir des peuples crédules toujours diviſés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, Carthage vint à bout de ſubjuguer l'Eſpagne avec les ſoldats & les tréſors de l'Eſpagne même.

Les Carthaginois devenus les maîtres de la plus grande & de la plus précieuſe partie de cette belle contrée, parurent ignorer ou mépriſer les moyens d'y affermir leur domination. Au lieu de continuer à s'approprier pour des effets de peu de valeur, l'or & l'argent que fourniſſoient aux vaincus des mines abondantes, ils voulurent tout emporter de force. Cet eſprit de tyrannie paſſa de la république au général, à l'officier, au ſoldat, au négociant même. Une conduite ſi violente jeta les provinces ſoumiſes dans le déſeſpoir, & inſpira à celles qui étoient encore libres, une horreur extrême pour un joug ſi dur. Ces diſpoſitions déterminerent les unes & les autres à accepter des ſecours auſſi funeſtes que leurs maux étoient cruels. L'Eſpagne devint un théatre de jalouſie, d'ambition & de haine entre Rome & Carthage.

Les deux républiques combattirent avec beaucoup d'acharnement,

ment, pour ſavoir à qui l'empire de cette belle portion de l'Europe appartiendroit. Peut-être ne ſeroit-il reſté ni à l'une ni à l'autre, ſi les Eſpagnols, ſpectateurs tranquilles des événemens, euſſent laiſſé le tems aux nations rivales de ſe conſumer. Mais pour avoir voulu être acteurs dans ces ſcenes ſanglantes, ils ſe trouverent eſclaves des Romains, & continuerent à l'être juſqu'au cinquieme ſiecle.

Bientôt la corruption des maîtres du monde inſpira aux peuples ſauvages du Nord, l'audace d'envahir des provinces mal gouvernées & mal défendues. Les Sueves, les Alains, les Vandales, les Goths, paſſerent les Pyrénées. Accoutumés au métier des brigands, ces barbares ne purent devenir citoyens; & ils ſe firent une guerre vive. Les Goths plus habiles ou plus heureux, ſoumirent leurs ennemis, & compoſerent de toutes les Eſpagnes un état, qui, malgré le vice de ſes inſtitutions, malgré les rapines des Juifs qui en étoient les ſeuls commerçans, ſe ſoutint juſqu'au commencement du huitieme ſiecle.

A cette époque, les Maures qui avoient ſubjugué l'Afrique avec cette impétuoſité qui diſtinguoit toutes leurs entrepriſes, paſſent la mer. Ils trouvent un roi ſans mœurs & ſans talens; beaucoup de courtiſans & point de miniſtres; des ſoldats ſans valeur & des généraux ſans expérience; des peuples amollis, pleins de mépris pour le gouvernement, & diſpoſés à changer de maître; des rebelles qui ſe joignent à eux, pour tout ravager, tout brûler, tout maſſacrer. En moins de trois ans, l'empire des chrétiens eſt détruit, & celui des infideles établi ſur des fondemens ſolides.

L'Eſpagne dut à ſes vainqueurs des ſemences de goût, d'humanité, de politeſſe, de philoſophie, pluſieurs arts, & un aſſez grand commerce. Ces jours brillans ne durerent pas long-tems; ils furent éclipſés par les innombrables ſectes qui ſe formerent parmi les conquérans, & par la faute qu'ils firent de ſe donner des ſouverains particuliers dans toutes les villes conſidérables de leur domination.

Pendant ce tems-là, les Goths qui, pour ſe dérober au joug des mahométans, avoient été chercher un aſile au fond des Aſturies,

ſuccomboient ſous le joug de l'anarchie, croupiſſoient dans une ignorance barbare, étoient opprimés par des prêtres fanatiques, languiſſoient dans une pauvreté inexprimable, ne ſortoient d'une guerre civile que pour entrer dans une autre. Trop heureux dans le cours de ces calamités, d'être oubliés ou ignorés, ils étoient bien éloignés de ſonger à profiter des diviſions de leurs ennemis. Mais auſſi-tôt que la couronne, d'abord élective, fut devenue héréditaire au dixieme ſiecle; que la nobleſſe & les évêques eurent perdu la faculté de troubler l'état; que le peuple ſorti d'eſclavage eut été appellé au gouvernement, on vit ſe ranimer l'eſprit national. Les Arabes preſſés de tous les côtés, furent dépouillés ſucceſſivement. A la fin du quinzieme ſiecle, il ne leur reſtoit qu'un petit royaume.

Leur décadence auroit été plus rapide, s'ils avoient eu affaire à une puiſſance qui pût réunir vers un centre commun, toutes les conquêtes qu'on faiſoit ſur eux. Les choſes ne ſe paſſerent pas ainſi. Les mahométans furent attaqués par différens chefs, dont chacun forma un état indépendant. L'Eſpagne fut diviſée en autant de ſouverainetés qu'elle contenoit de provinces. Combien il fallut de tems, de ſucceſſions, de guerres, de révolutions, pour que ces foibles états ſe trouvaſſent fondus dans ceux de Caſtille & d'Arragon! Enfin le mariage d'Iſabelle & de Ferdinand ayant heureuſement réuni dans une même famille toutes les couronnes d'Eſpagne, on ſe trouva des forces ſuffiſantes pour attaquer le royaume de Grenade.

Cet état, qui faiſoit à peine la huitieme partie de la péninſule, avoit toujours été floriſſant, depuis l'invaſion des Sarrazins; mais il avoit vu croître ſes proſpérités, à meſure que les conquêtes des chrétiens avoient déterminé un plus grand nombre d'infideles à s'y refugier. Il comptoit trois millions d'habitans. Le reſte de l'Europe n'offroit pas des terres auſſi-bien cultivées; des manufactures auſſi nombreuſes & auſſi parfaites; une navigation auſſi ſuivie, auſſi étendue. Le revenu public montoit à ſept millions de livres, richeſſe prodigieuſe dans un tems où l'or & l'argent étoient très-rares,

Tant d'avantages, loin de détourner les ſouverains de la Caſtille & de l'Arragon, d'attaquer Grenade, furent les motifs qui les pouſſerent le plus vivement à cette entrepriſe. Il leur fallut dix ans d'une guerre ſanglante & opiniâtre, pour ſubjuguer cette floriſſante province. La conquête en fut achevée par la priſe de la capitale, vers les premiers jours de l'an 1492.

## CHAPITRE CXXII.

*Colomb forme le projet de découvrir l'Amérique.*

CE fut dans ces circonſtances glorieuſes, qu'un homme obſcur, plus avancé que ſon ſiecle dans la connoiſſance de l'aſtronomie & de la navigation, propoſa à l'Eſpagne heureuſe au-dedans, de s'agrandir au-dehors. Chriſtophe Colomb ſentoit comme par inſtinct, qu'il devoit y avoir un autre continent, & que c'étoit à lui de le découvrir. Les antipodes, que la raiſon même traitoit de chimere, & la ſuperſtition d'erreur & d'impiété, étoient aux yeux de cet homme de génie, une vérité inconteſtable. Plein de cette idée, l'une des plus grandes qui ſoient entrées dans l'eſprit humain, il propoſa à Gênes, ſa patrie, de mettre ſous ſes loix un autre hémiſphere. Mépriſé par cette petite république, par le Portugal, où il vivoit, & par l'Angleterre même, qu'il devoit trouver diſpoſée à toutes les entrepriſes maritimes, il porta ſes vues & ſes projets à Iſabelle.

Les miniſtres de cette princeſſe prirent d'abord pour un viſionnaire, un homme qui vouloit découvrir un monde. Ils le traiterent long-tems avec cette hauteur inſultante que les hommes en place affectent ſi ſouvent avec ceux qui n'ont que du génie. Colomb ne fut pas rebuté par les difficultés. Il avoit, comme tous ceux qui forment des projets extraordinaires, cet enthouſiaſme qui les roidit contre les jugemens de l'ignorance, les dédains de l'orgueil, les petiteſſes de l'avarice, les délais de la pareſſe. Son ame ferme,

élevée, courageuſe; ſa prudence & ſon adreſſe, le firent enfin triompher de tous les obſtacles. On lui accorda trois petits vaiſſeaux & quatre-vingt-dix hommes. Il partit le 3 Août 1492, avec le titre d'amiral & de vice-roi des iſles & des terres qu'il découvriroit.

Après une longue navigation, ſes équipages épouvantés de l'immenſe étendue des mers qu'ils avoient miſe entr'eux & leur patrie, commencerent à déſeſpérer de trouver ce qu'ils cherchoient. Ils murmuroient, & pluſieurs fois on propoſa de jetter Colomb dans les flots, & de retourner en Eſpagne. L'amiral diſſimula le plus qu'il lui fut poſſible; mais quand il vit le mécontentement prêt à éclater, il déclara lui-même, que ſi dans trois jours on ne découvroit pas la terre, il reprendroit la route de l'Europe. Depuis quelque tems il trouvoit le fond avec la ſonde; & des indices qui trompent rarement, lui faiſoient juger qu'il n'étoit pas éloigné des terres.

## CHAPITRE CXXIII.

*Arrivée de Colomb dans le nouveau-monde.*

CE fut au mois d'Octobre que fut découvert le nouveau-monde. Colomb aborda à une des iſles Lucayes, qu'il nomma San-Salvador, & dont il prit poſſeſſion au nom d'Iſabelle. Perſonne en Eſpagne n'étoit capable de penſer, qu'il pût y avoir quelque injuſtice de s'emparer d'un pays qui n'étoit pas habité par des chrétiens.

Les inſulaires, à la vue des vaiſſeaux & de ces hommes ſi différens d'eux, furent d'abord effrayés, & prirent la fuite. Les Eſpagnols en arrêterent quelques-uns, qu'ils renvoyerent, après les avoir comblés de careſſes & de préſens. Il n'en fallut pas davantage pour raſſurer toute la nation.

Ces peuples vinrent ſans armes ſur le rivage. Pluſieurs entrerent dans les vaiſſeaux; ils examinoient tout avec admiration. On re-

marquoit en eux de la confiance & de la gaieté. Ils apportoient des fruits. Ils mettoient les Efpagnols fur leurs épaules, pour les aider à defcendre à terre. Les habitans des ifles voifines montrerent la même douceur & les mêmes mœurs. Les matelots que Colomb envoyoit à la découverte, étoient fêtés dans toutes les habitations. Les hommes, les femmes, les enfans, leur alloient chercher des vivres. On rempliffoit du coton le plus fin, les lits fufpendus dans lefquels ils couchoient. C'étoit de l'or que cherchoient les Efpagnols : ils en virent. Plufieurs fauvages portoient des ornemens de ce riche métal ; ils en donnerent à leurs nouveaux hôtes. Ceux-ci furent plus révoltés de la nudité, de la fimplicité de ces peuples, que touchés de leur bonté. Ils ne furent point reconnoître en eux l'empreinte de la nature. Etonnés de trouver des hommes couleur de cuivre, fans barbe & fans poil fur le corps, ils les regarderent comme des animaux imparfaits, qu'on auroit dès-lors traités inhumainement, fans l'intérêt qu'on avoit de favoir d'eux des détails importans fur les contrées voifines, & dans quel pays étoient les mines d'or.

Après avoir reconnu quelques ifles d'une médiocre étendue, Colomb aborda au nord d'une grande ifle, que les infulaires appelloient Hayti, & qu'il nomma l'Efpagnole : elle porte aujourd'hui le nom de Saint-Domingue. Il y fut conduit par quelques fauvages des autres ifles, qui l'avoient fuivi fans défiance, & qui lui avoient fait entendre que la grande ifle étoit le pays qui leur fourniffoit ce métal, dont les Efpagnols étoient fi avides.



## CHAPITRE CXXIV.

*Usages des habitans de l'isle d'Hayti, connue depuis sous le nom d'isle Espagnole.*

L'Isle de Hayti, qui a deux cents lieues de long, sur soixante, & quelquefois quatre-vingts de large, est coupée dans toute sa largeur de l'est à l'ouest, par une chaîne de montagnes, la plupart escarpées, qui en occupent le milieu. On la trouva partagée entre cinq nations fort nombreuses, qui vivoient en paix. Elles avoient des rois nommés caciques, d'autant plus absolus, qu'ils étoient fort aimés. Ces peuples étoient plus blancs que ceux des autres isles. Ils se peignoient le corps. Les hommes étoient entiérement nuds. Les femmes portoient une sorte de jupe de coton qui ne passoit pas le genou. Les filles étoient nues comme les hommes. Ils vivoient de mays, de racines, de fruits & de coquillages. Sobres, légers, agiles, peu robustes, ils avoient de l'éloignement pour le travail. Ils couloient leurs jours sans inquiétude & dans une douce indolence. Leur tems s'employoit à danser, à jouer, à dormir. Ils montroient peu d'esprit, à ce que disent les Espagnols; & en effet, des insulaires séparés des autres peuples, ne devoient avoir que peu de lumieres. Les sociétés isolées s'éclairent lentement & difficilement; elles ne s'enrichissent d'aucune des découvertes que le tems & l'expérience font naître chez les autres peuples. Le nombre des hasards qui menent à l'instruction est plus borné pour elles.

Ce sont les Espagnols eux-mêmes, qui nous attestent que ces peuples étoient humains, sans malignité, sans esprit de vengeance, presque sans passions.

Ils ne savoient rien, mais ils n'avoient aucun desir d'apprendre. Cette indifférence & la confiance avec laquelle ils se livroient à des étrangers, prouvent qu'ils étoient heureux.

Leur hiſtoire, leur morale, étoient renfermées dans un recueil de chanſons qu'on leur apprenoit dès l'enfance.

Ils avoient, comme tous les peuples, quelques fables ſur l'origine du genre humain.

On ſait peu de choſe ſur leur religion, à laquelle ils n'étoient pas fort attachés; & il y a apparence que ſur cet article comme ſur beaucoup d'autres, leurs deſtructeurs les ont calomniés. Ils ont prétendu que ces inſulaires ſi doux adoroient une multitude d'êtres malfaiſans. On ne le ſauroit croire. Les adorateurs d'un dieu malfaiſant n'ont jamais été bons.

Aucune loi ne régloit chez eux le nombre des femmes. Ordinairement, une d'entr'elles avoit quelques privileges, quelques diſtinctions; mais ſans autorité ſur les autres. C'étoit celle que le mari aimoit le plus, & dont il ſe croyoit le plus aimé. Quelquefois à la mort de cet époux, elle ſe faiſoit enterrer avec lui. Ce n'étoit point chez ce peuple un uſage, un devoir, un point d'honneur; c'étoit dans la femme une impoſſibilité de ſurvivre à ce que ſon cœur avoit de plus cher. Les Eſpagnols appelloient débauche, licence, crime, cette liberté dans le mariage & dans l'amour, autoriſée par les loix & par les mœurs; & ils attribuoient aux prétendus excès des inſulaires un mal qu'un médecin philoſophe prouve ſur l'origine de la maladie vénérienne, avoir été connu en Europe avant la découverte de l'Amérique.

Ces inſulaires n'avoient pour armes que l'arc avec des fleches d'un bois, dont la pointe durcie au feu étoit quelquefois garnie de pierres tranchantes ou d'arêtes de poiſſon. Les ſimples habits des Eſpagnols étoient des cuiraſſes impénétrables contre ces fleches lancées avec peu d'adreſſe. Ces armes jointes à de petites maſſues, ou plutôt à de gros bâtons dont le coup devoit être rarement mortel, ne rendoient pas ce peuple bien redoutable.

Il étoit compoſé de différentes claſſes dont une s'arrogeoit une eſpece de nobleſſe; mais on ſait peu quelles étoient les prérogatives de cette diſtinction, & ce qui pouvoit y conduire. Ce peuple

ignorant & ſauvage avoit auſſi des ſorciers, enfans ou peres de la ſuperſtition.

Colomb ne négligea aucun des moyens qui pouvoient lui concilier ces inſulaires. Mais il leur fit ſentir auſſi que, ſans avoir la volonté de leur nuire, il en avoit le pouvoir. Les effets ſurprenans de ſon artillerie dont il fit des épreuves en leur préſence, les convainquirent de ce qu'il leur diſoit. Les Eſpagnols leur parurent des hommes deſcendus du ciel; & les préſens qu'ils en recevoient n'étoient pas pour eux de ſimples curioſités, mais des choſes ſacrées. Cette erreur étoit avantageuſe. Elle ne fut détruite par aucun acte de foibleſſe ou de cruauté. On donnoit à ces ſauvages des bonnets rouges, des grains de verre, des épingles, des couteaux, des ſonnettes; & ils donnoient de l'or & des vivres.

Dans les premiers momens de cette union Colomb marqua la place d'un établiſſement qu'il deſtinoit à être le centre de tous les projets qu'il ſe propoſoit d'exécuter. Il conſtruiſit un petit fort avec le ſecours des inſulaires, qui travailloient gaiement à forger leurs fers. Il y laiſſa trente-neuf Caſtillans; & après avoir reconnu la plus grande partie de l'iſle, il fit voile pour l'Eſpagne.

Il arriva à Palos, port de l'Andalouſie, d'où ſept mois auparavant il étoit parti. Il ſe rendit par terre à Barcelone où étoit la cour. Ce voyage fut un triomphe. La nobleſſe & le peuple allerent au-devant de lui, & le ſuivirent en foule juſqu'aux pieds de Ferdinand & d'Iſabelle. Il leur préſenta des inſulaires qui l'avoient ſuivi volontairement. Il fit apporter des monceaux d'or, du coton, beaucoup de raretés que la nouveauté rendoit précieuſes. Cette multitude d'objets étrangers expoſée aux yeux d'une nation, dont la vanité & l'imagination exagerent tout, lui fit voir au loin, dans le tems & l'eſpace, une ſource inépuiſable de richeſſes qui devoit couler éternellement dans ſon ſein. L'enthouſiaſme gagna juſqu'aux ſouverains. Dans l'audience publique qu'ils donnerent à Colomb, ils le firent couvrir & s'aſſeoir comme un grand d'Eſpagne. Il leur raconta ſon voyage. Ils le comblerent de careſſes,

de

de louanges, d'honneurs; & bientôt après il repartit avec dix-ſept vaiſſeaux pour faire de nouvelles découvertes, & fonder des colonies.

A ſon arrivée à Saint-Domingue avec quinze cents ſoldats, trois cents ouvriers, des miſſionnaires, les grains, les fruits, les animaux domeſtiques d'Europe, qui manquoient à ce nouveau-monde, Colomb trouva qu'on avoit ruiné ſa fortereſſe, & maſſacré tous les Eſpagnols. Ils s'étoient attiré ce traitement par leur orgueil, leur licence & leur tyrannie. Colomb n'en douta pas, après les éclairciſſemens qu'il ſe fit donner; & il eut le bonheur de perſuader à ceux qui avoient moins de modération que lui, qu'il étoit de la bonne politique de renvoyer la vengeance à un autre tems. On s'occupa uniquement à reconnoître les mines qui devoient coûter un jour tant de ſang, à les exploiter, à conſtruire des forts dans leur voiſinage, à y établir des garniſons ſuffiſantes pour aſſurer les travaux.

## CHAPITRE CXXV.

*Cruautés exercées ſur les Indiens de l'iſle Eſpagnole.*

PENDANT ce tems, les vivres apportés d'Europe avoient été corrompus par la chaleur humide du climat; & le petit nombre de cultivateurs envoyés pour les renouveller dans des régions où la végétation eſt ſi prompte, étoient morts la plupart, ou tombés malades. Les gens de guerre invités à les remplacer, ſe refuſerent à une occupation qui devoit aſſurer leur ſubſiſtance. La pareſſe commençoit à être en honneur en Eſpagne. Ne rien faire, c'étoit vivre en gentilhomme; & le dernier ſoldat dans un pays où il ſe trouvoit le maître, vouloit vivre noblement. Les inſulaires leur offroient tout, & ils exigeoient davantage. Ils leur demandoient ſans ceſſe des alimens & de l'or. Ces malheureux ſe laſſerent enfin de cultiver, de chaſſer, de pêcher, de fouiller les mines pour les

insatiables Espagnols. Dès ce moment, on ne vit plus en eux que des traîtres & des esclaves rebelles, dont on se permit de verser le sang.

Colomb qui continuoit ses découvertes, averti que les Indiens, aigris par ces traitemens barbares, méditoient un soulévement, revint sur ses pas. Son projet étoit de rapprocher les esprits; mais il fut entraîné par les clameurs séditieuses de ses féroces & avides soldats, dans des hostilités qui n'étoient ni selon son cœur, ni dans ses principes. Avec deux cents fantassins & vingt cavaliers, il ne craignit pas d'attaquer une armée qu'on prétend avoir été de cent mille hommes, dans le lieu où fut bâtie depuis la ville de Sant-Yago.

Les malheureux Indiens étoient vaincus avant de combattre. Ils regardoient les Espagnols comme des êtres d'une nature supérieure. Les armes de l'Europe avoient augmenté leur admiration, leur respect & leur crainte. La vue des chevaux les avoit sur-tout frappés d'étonnement. Plusieurs étoient assez simples, pour croire que l'homme & le cheval n'étoient qu'un seul & même animal, ou une espece de divinité. Quand cette impression de terreur n'auroit pas trahi leur courage, ils n'auroient pu faire encore qu'une foible résistance. Le feu du canon, les piques, une discipline inconnue, les auroient aisément dispersés. Ils prirent la fuite de tous côtés. Ils demanderent la paix, & l'obtinrent, à condition qu'ils cultiveroient la terre pour les Espagnols, & qu'ils leur fourniroient chaque mois une certaine quantité d'or.

Cette dure obligation, des cruautés qui la rendoient plus dure encore, parurent bientôt insupportables à ces insulaires. Pour s'y soustraire, ils se refugierent dans les montagnes, où ils espéroient que la chasse & des fruits sauvages leur donneroient le peu de subsistance dont ils avoient besoin; tandis que leurs ennemis, dont chacun consommoit la nourriture de dix Indiens, se voyant privés de vivres, seroient obligés de repasser les mers. Ils se tromperent. Les Castillans se soutinrent par les rafraîchissemens qu'ils recevoient d'Europe, & n'en furent que plus acharnés à la poursuite de leurs affreux projets. Leur rage les conduisit dans les lieux

qu'on croyoit inacceſſibles. Ils formerent leurs chiens à découvrir, à dévorer des hommes. On vit des Eſpagnols qui firent vœu de maſſacrer tous les jours douze Indiens, en l'honneur des douze apôtres. Ils firent périr le tiers de ces nations. On prétend qu'à leur arrivée, l'iſle avoit un million d'habitans. Tous les monumens atteſtent que ce nombre n'eſt pas exagéré, & il eſt conſtant que la population étoit conſidérable.

Ce qui avoit échappé à la miſere, à la fatigue, à la frayeur & au glaive, fut obligé de ſe livrer à la diſcrétion du vainqueur, qui uſa de ſes avantages avec d'autant plus de rigueur, qu'il n'étoit pas contenu par la préſence de Colomb. Ce grand homme étoit repaſſé en Eſpagne, pour inſtruire la cour de ces barbaries que le caractere de ſes inférieurs le mettoit hors d'état de prévenir, & que ſes navigations continuelles ne lui permettoient pas d'empêcher. Durant ſon abſence, la méſintelligence, l'eſprit de haine & de rebellion, diviſerent la colonie qu'il avoit laiſſée ſous les ordres de ſon frere. On n'obéiſſoit que lorſqu'il y avoit quelque cacique à détrôner, quelque bourgade à piller ou à détruire, des nations à exterminer. A peine ces farouches guerriers s'étoient-ils emparés des tréſors de quelques malheureux qu'ils avoient égorgés, que la confuſion renaiſſoit. Le deſir de l'indépendance, l'inégalité dans le partage du butin, diviſoient ces avides vainqueurs. L'autorité n'étoit plus écoutée; & les ſubalternes n'étoient pas plus ſoumis aux chefs, que les chefs aux loix. On en vint à ſe faire ouvertement la guerre.

Les Indiens quelquefois acteurs, & toujours témoins de ces ſcenes ſanglantes & odieuſes, reprirent un peu de courage. Leur ſimplicité ne les empêcha pas d'entrevoir qu'il ſeroit poſſible de ſe défaire d'un petit nombre de tyrans qui paroiſſoient avoir oublié leurs projets, & qui n'écoutoient que la haine implacable qu'ils avoient les uns pour les autres. Cet eſpoir les échauffoit. Une confédération conduite avec plus d'art qu'on ne l'auroit ſoupçonné, prenoit de la conſiſtance. Peut-être les Eſpagnols, qu'un ſi grand péril n'empêchoit pas de continuer à ſe détruire, auroient-ils ſuc-

combé, si dans ces circonstances critiques Colomb ne fût revenu d'Europe.

L'accueil distingué qu'il y avoit reçu, n'avoit fait sur les peuples qu'une impression passagere. Le tems qui amene la réflexion à la suite de l'enthousiasme, avoit fait disparoître tout l'empressement qu'on avoit d'abord marqué pour se rendre dans le nouveau-monde. On ne réchauffoit pas les esprits, par tout ce qu'on publioit de ses richesses, par la vue même de l'or qui en arrivoit. La couleur livide de tous ceux qui en étoient revenus; les maladies cruelles & honteuses de la plupart; ce qu'on disoit de la malignité du climat, de la multitude de ceux qui y avoient péri, de la disette qu'on y éprouvoit; la répugnance à obéir à un étranger dont on blâmoit la sévérité; peut-être la crainte de contribuer à sa gloire: toutes ces causes avoient donné un éloignement invincible pour Saint-Domingue aux sujets de la couronne de Castille, les seuls des Espagnols auxquels il fût alors permis d'y passer.

Il falloit pourtant des colons. L'amiral proposa de les prendre dans les prisons, parmi les malfaiteurs; de dérober les plus grands scélérats à la mort, à l'infamie, pour les faire servir à étendre la puissance de leur patrie, dont ils étoient le rebut & le fléau. Ce projet auroit eu moins d'inconvéniens pour des colonies solidement établies, où la vigueur des loix & la pureté des mœurs, eussent pu contenir ou réprimer la licence de quelques sujets effrénés ou corrompus. Il faut aux nouveaux états d'autres fondateurs que des brigands. L'Amérique ne se purgera jamais du levain & de l'écume qui entrerent dans la masse des premieres populations que l'Europe y jeta. Colomb fit bientôt la triste expérience du mauvais avis qu'il avoit ouvert.

Si ce hardi navigateur eût seulement amené avec lui des hommes ordinaires, il leur auroit inspiré dans la traversée, sinon des principes élevés, du moins des sentimens honnêtes. Formant à leur arrivée le plus grand nombre, ils auroient donné des exemples de modération & d'obéissance, qu'on eût été forcé d'imiter, qu'on eût peut-être aimé à suivre. Cette harmonie auroit produit les meil-

leurs effets, & donné de la consistance à la colonie. Les Indiens auroient été mieux traités, les mines mieux exploitées, les tributs mieux payés. La métropole étant encouragée par ces succès à de plus grands efforts, on eût formé de nouveaux établissemens qui auroient étendu la gloire, les richesses & la puissance de l'Espagne. Peu d'années devoient amener ces grands événemens; une mauvaise idée gâta tout.

Les malfaiteurs qui suivoient Colomb, joints aux brigands qui étoient à Saint-Domingue, formerent le peuple le plus corrompu qu'on eût jamais vu. Il ne connut ni subordination, ni bienséances, ni humanité. Sa rage s'exerçoit sur-tout contre l'amiral, qui connut trop tard l'erreur où il étoit tombé, où ses ennemis l'avoient peut-être entraîné. Cet homme extraordinaire achetoit bien cher la célébrité que son génie & ses travaux lui avoient acquise. Sa vie fut un contraste perpétuel de ce qui éleve & de ce qui flétrit l'ame des conquérans. Toujours en bute aux complots, aux calomnies, à l'ingratitude des particuliers, il eut encore à soutenir les caprices d'une cour orgueilleuse & défiante, qui tour-à-tour le récompensoit & le punissoit, lui rendoit sa confiance & le disgracioit.

La prévention du ministere d'Espagne contre l'auteur de la plus grande découverte qu'on eût jamais faite, alla si loin, qu'on envoya dans le nouveau-monde un arbitre pour juger entre Colomb & ses soldats. Bovadilla, le plus ambitieux, le plus intéressé, le plus injuste, le plus emporté de ceux qui étoient passés en Amérique, arrive à Saint-Domingue, jette l'amiral dans les fers, & le fait conduire en Espagne comme le plus vil des criminels. La cour honteuse d'un traitement si ignominieux, lui rend la liberté; mais sans le venger de son oppresseur, sans le rétablir dans ses charges. Telle fut la fin de cet homme singulier, qui avoit étonné l'Europe, en ajoutant une quatrieme partie à la terre, ou plutôt une moitié du monde à ce globe si long-tems dévasté & si peu connu. La reconnoissance publique auroit dû donner à cet hémisphere étranger, le nom du hardi navigateur qui le premier y avoit pénétré. C'étoit

le moindre hommage qu'on dût à sa mémoire; mais soit envie, soit inattention, soit jeu de la fortune, qui dispose aussi de la renommée, il n'en fut pas ainsi. Cet honneur étoit réservé au Florentin Americ Vespuce, quoiqu'il ne fît que suivre les traces d'un homme dont le nom doit être placé à côté des plus grands noms. Ainsi le premier instant où l'Amérique fut connue du reste de la terre, fut marqué par une injustice, présage fatal de toutes celles dont ce malheureux pays devoit être le théatre.

Elles se multiplierent après la chûte de Colomb & la mort d'Isabelle. Jusqu'alors les insulaires, quoique condamnés à des corvées destructives, à des tributs excessifs, avoient continué à vivre dans leurs bourgades selon leurs usages, & sous le gouvernement de leurs caciques. En 1506 Ferdinand fut sollicité de les répartir entre les conquérans, pour être employés aux travaux des mines, ou à tous les usages que des tyrans pourroient en faire. La religion & la politique furent les deux voiles dont on couvrit ce systême extravagant d'inhumanité. Tout le tems, disoit-on, qu'on laissera à ces barbares le libre exercice de leurs superstitions, ils n'embrasseront jamais le christianisme, & ils nourriront toujours un esprit de révolte, à moins que leur dispersion ne les mette hors d'état de rien entreprendre. Le monarque, sur la foi des théologiens, que leurs dogmes exclusifs portent toujours aux partis violens, accorda ce qu'on demandoit. L'isle entiere fut partagée en un grand nombre de districts. Chaque Espagnol, sans distinction de Castillan & d'Arragonois, obtint un district selon son grade, son crédit ou sa naissance. Les Indiens qu'on y attacha furent dès ce moment des esclaves qui devoient leurs sueurs & leur sang à leurs maîtres. Cette horrible disposition fut suivie depuis dans tous les établissemens du nouveau-monde.

Les mines donnerent alors un produit plus fixe. La couronne en avoit d'abord la moitié. Elle se réduisit dans la suite au tiers, & fut enfin obligée de se borner à la cinquieme partie.

Les trésors qui venoient de Saint-Domingue enflammerent la

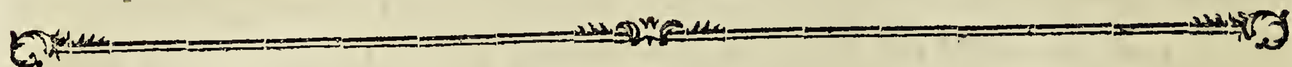
cupidité de ceux-là même qui ne vouloient point paſſer les mers. Les grands & les gens en place obtinrent de ces poſſeſſions, qui procuroient des richeſſes ſans travail. Ils les faiſoient régir par des agens qui avoient à faire leur fortune, en augmentant celle de leurs commettans. On vit alors ce qui ne paroiſſoit pas poſſible, un accroiſſement de férocité. Cinq ans après cet arrangement barbare, les naturels du pays ſe trouverent réduits à quatorze mille. Il fallut aller chercher ſur le continent, & dans les iſles voiſines, d'autres ſauvages pour les remplacer.

Les uns & les autres étoient accouplés au travail comme des bêtes. On faiſoit relever à force de coups ceux qui ſuccomboient ſous leurs fardeaux. Il n'y avoit de communication entre les deux ſexes qu'à la dérobée. Les hommes périſſoient dans les mines, & les femmes dans les champs que cultivoient leurs foibles mains. Une nourriture mal-ſaine, inſuffiſante, achevoit d'épuiſer des corps excédés de fatigues. Le lait tariſſoit dans le ſein des meres. Elles expiroient de faim, de laſſitude, preſſant contre leurs mamelles deſſéchées leurs enfans morts ou mourans. Les peres s'empoiſonnoient. Quelques-uns ſe pendirent aux arbres, après y avoir pendu leurs femmes & leurs enfans. Leur race n'eſt plus.

Avant que ces ſcenes d'horreur euſſent entiérement dévaſté les premiers établiſſemens des Eſpagnols dans le nouveau-monde, ils en avoient formé d'autres moins conſidérables à la Jamaïque, à Porto-Rico, à Cuba. Velaſquez, fondateur de ce dernier, voulut que ſa colonie partageât avec celle de Saint-Domingue l'avantage de faire des découvertes dans le continent, & il choiſit François Hermandez de Cordoue pour cette deſtination glorieuſe. Il lui donna trois vaiſſeaux, cent dix hommes, & la liberté de bâtir des forts, d'enlever des eſclaves, ou de faire la traite de l'or ſelon les circonſtances. Ce voyage qui eſt de 1517 ne produiſit pas d'autre événement que la connoiſſance de Lyucatan.

Jean de Gryalva, expédié l'année ſuivante pour prendre des idées approfondies de cette contrée, remplit ſa commiſſion avec intelligence. Il fit plus; il parcourut la côte de Campêche, pouſſa

ſa navigation encore plus au nord, & débarqua dans tous les lieux où la deſcente ſe trouva facile. Quoiqu'il n'eût pas été toujours accueilli favorablement, ſon expédition eut un grand ſuccès. Elle lui valut beaucoup d'or, & procura des lumieres ſuffiſantes ſur l'étendue, les richeſſes & les forces du Mexique.



## CHAPITRE CXXVI.

*Départ de Cortez pour la conquête du Mexique. Ce qui lui arrive à Tabaſco.*

LA conquête de ce grand empire parut au-deſſus de l'ame de Gryalva. La voix publique nommoit pour l'exécution de ce projet Fernand Cortez, plus connu alors par les eſpérances qu'il donnoit, que par de grandes choſes qu'il eût déjà faites. Ses partiſans prétendoient qu'il avoit une force de corps propre à ſupporter les plus grands travaux; le talent de la parole au ſouverain degré; une ſagacité qui lui faiſoit tout prévoir; une préſence d'eſprit que les événemens les plus extraordinaires ne déconcertoient jamais; une grande abondance de moyens; l'art de ſubjuguer les eſprits qui ſe refuſoient à la conciliation; une conſtance qui l'empêchoit de revenir jamais ſur ſes pas; cet enthouſiaſme de gloire qu'on a toujours regardé comme la premiere vertu des héros. La multitude qui n'a, qui ne peut avoir que le ſuccès pour regle de ſes jugemens, a longtems adopté cette opinion avantageuſe. Depuis que la philoſophie a commencé à jeter du jour ſur l'hiſtoire, il eſt devenu douteux ſi les défauts de Cortez ne l'emportoient pas ſur ſes qualités.

Quoi qu'il en ſoit, cet homme devenu depuis ſi célebre n'eut pas été plutôt choiſi par Velaſquez pour l'entrepriſe la plus importante qui eût été encore formée dans le nouveau-monde, qu'il ſe vit entouré de tout ce qui ſe ſentoit un puiſſant attrait pour la renommée & pour la fortune. Après avoir ſurmonté les obſtacles que la jalouſie & la haine lui ſuſciterent, il mit à la voile le 10 Février

Février 1519. Cinq cents-huit soldats, cent-neuf matelots, les officiers nécessaires pour les commander, quelques chevaux, un peu d'artillerie, composoient ses forces. Ces moyens, tout foibles qu'ils étoient, n'étoient pas même fournis par le gouvernement, qui ne mettoit que son nom dans les tentatives qu'on faisoit pour découvrir de nouveaux pays, pour former de nouveaux établissemens. Tout s'exécutoit aux dépens des particuliers. Ils se ruinoient s'ils étoient malheureux; mais leurs succès étendoient toujours l'empire de la métropole. Depuis les premieres expéditions, jamais elle ne forma de plan, jamais elle n'ouvrit ses trésors, jamais elle ne leva des troupes. La soif de l'or, & l'esprit de chevalerie qui régnoit encore, excitoient seuls l'industrie & l'activité. Ces aiguillons étoient si puissans, que non-seulement le peuple, mais beaucoup de personnes d'un rang distingué, voloient parmi les sauvages à la zone torride, sous un ciel le plus souvent mal-sain. Peut-être n'y avoit-il alors sur la terre que l'Espagnol assez frugal, assez endurci à la fatigue, assez accoutumé aux intempéries d'un climat chaud, pour supporter tant d'incommodités.

Cortez qui avoit éminemment ces qualités, attaque en passant les Indiens de Tabasco, les bat plusieurs fois, leur accorde la paix, fait alliance avec eux, & emmene plusieurs de leurs femmes, qui le suivent avec joie. Cet empressement avoit une cause trop légitime.

En Amérique, les hommes se livroient généralement à cette débauche honteuse qui choque la nature & pervertit l'instinct animal. On a voulu attribuer cette dépravation à la foiblesse physique, qui cependant devroit plutôt en éloigner qu'y entraîner. Il faut en chercher la cause dans la chaleur du climat; dans le mépris pour un sexe foible; dans l'insipidité du plaisir entre les bras d'une femme harassée de fatigues; dans l'inconstance du goût; dans la bizarrerie qui pousse en tout à des jouissances moins communes; dans une recherche de volupté, plus facile à concevoir qu'honnête à expliquer. D'ailleurs, ces chasses qui séparoient quelquefois pendant des mois entiers l'homme de la femme, ne tendoient-elles

pas à rapprocher l'homme de l'homme ? Le reste n'est plus que la suite d'une passion générale & violente, qui foule aux pieds, même dans les contrées policées, l'honneur, la vertu, la décence, la probité, les loix du sang, le sentiment patriotique : sans compter qu'il est des actions auxquelles les peuples policés ont attaché avec raison des idées de moralité tout-à-fait étrangeres à des sauvages.

Quoi qu'il en soit, l'arrivée des Européens fit luire un nouveau jour aux yeux des femmes Américaines. On les vit se précipiter sans ménagement dans les bras de ces lubriques étrangers, qui s'étoient fait des cœurs de tigre, & dont les mains avares dégoûtoient de sang. Tandis que les restes infortunés de ces nations sauvages cherchoient à mettre entr'eux & le glaive qui les poursuivoit, des déserts immenses, des femmes jusqu'alors trop négligées, foulant audacieusement les cadavres de leurs enfans & de leurs époux massacrés, alloient chercher leurs exterminateurs jusques dans leur propre camp, pour leur faire partager les transports de l'ardeur qui les dévoroit. Parmi les causes qui contribuerent à la conquête du nouveau-monde, on doit compter cette fureur des femmes Américaines pour les Espagnols. Ce furent elles qui leur servirent communément de guides, qui leur procurerent souvent des vivres, & qui quelquefois leur découvrirent des conspirations.

La plus célebre de ces femmes fut appellée Marina. Quoique fille d'un cacique assez puissant, elle fut par des événemens singuliers, esclave chez les Mexicains dès sa premiere enfance. De nouveaux hasards l'avoient conduite à Tabasco, avant l'arrivée des Espagnols. Frappés de sa figure & de ses graces, ils la distinguerent. Leur général lui donna son cœur, & lui inspira une passion très-vive. Dans de tendres embrassemens, elle apprit bientôt le castillan. Cortez, de son côté, connut l'étendue de l'esprit, la fermeté du caractere de son amante ; & il n'en fit pas seulement son interprete, mais encore son conseil. De l'aveu de tous les historiens, elle eut une influence principale dans tout ce qu'on entreprit contre le Mexique.

## CHAPITRE CXXVII.

*Cortez arrive au Mexique. Ses combats contre Tlascala.*

CET empire n'étoit fondé, dit-on, que depuis un peu plus d'un siecle. Pour ajouter foi à une chose si peu croyable, il faudroit d'autres témoignages que ceux des Espagnols, qui n'avoient ni le talent, ni la volonté de rien examiner; il faudroit une autre autorité que celle de leurs fanatiques prêtres, qui vouloient établir leur propre superstition, sur les ruines du culte de ces peuples. Que sauroit-on de la Chine, si les Portugais avoient pu l'incendier, la bouleverser ou la détruire comme le Brésil? Parleroit-on aujourd'hui de l'antiquité de ses livres, de ses loix & de ses mœurs? Quand on aura laissé pénétrer au Mexique quelques philosophes, pour y déterrer & défricher les ruines de son histoire; que ces savans ne seront pas des moines ni des Espagnols; mais des Anglois, des François qui auront toute la liberté, tous les moyens de découvrir la vérité : peut-être alors la saura-t-on, si la barbarie n'a pas détruit les anciens monumens qui pouvoient en marquer la trace?

On n'a pas des lumieres plus certaines sur les fondateurs de l'empire, que sur l'époque de sa fondation. C'est encore une de ces connoissances que l'ignorance des Espagnols a dérobées à notre curiosité. Leurs crédules historiens ont écrit d'une maniere incertaine & vague, que des barbares sortis du nord de ce continent, mais qui formoient un corps de nation, avoient réussi à subjuguer successivement des sauvages, nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne composoient que des sociétés peu nombreuses.

Tout ce qu'il est permis d'assurer, c'est que le Mexique obéissoit à Montezuma, lorsque les Espagnols aborderent aux côtes de l'empire. Le souverain ne tarda pas à être averti de l'arrivée de

ces étrangers. Dans cette vaste domination, des courriers placés de distance en distance, instruisoient rapidement la cour de tout ce qui arrivoit dans les provinces les plus reculées. Leurs dépêches consistoient en des toiles de coton, où étoient représentées les différentes circonstances des affaires qui méritoient l'attention du gouvernement. Les figures étoient entremêlées de caracteres hyérogliphiques, qui suppléoient à ce que l'art du peintre n'avoit pu exprimer.

On devoit s'attendre qu'un prince que sa valeur avoit élevé au trône, dont les conquêtes avoient étendu l'empire, qui avoit des armées nombreuses & aguerries, feroit attaquer, ou attaqueroit lui-même une poignée d'aventuriers, qui osoient infester son domaine de leurs brigandages. Il n'en fut pas ainsi; & les Espagnols, toujours invinciblement poussés vers le merveilleux, chercherent, dans un miracle, l'explication d'une conduite si visiblement opposée au caractere du monarque, si peu assortie aux circonstances où il se trouvoit. Les écrivains de cette superstitieuse nation n'ont pas craint de publier à la face de l'univers, qu'un peu avant la découverte du nouveau-monde, on avoit annoncé aux Mexicains, que bientôt il arriveroit du côté de l'orient un peuple invincible, qui vengeroit, d'une maniere à jamais terrible, les dieux irrités par les plus horribles crimes, par celui en particulier que la nature repousse le plus vivement; & que cette prédiction fatale avoit seule enchaîné les talens de Montezuma. Ils ont cru trouver dans cette imposture le double avantage de justifier leurs usurpations, & d'associer le ciel à leurs cruautés. Une fable si grossiere a long-tems trouvé des partisans dans les deux hémispheres; & cet aveuglement n'est pas aussi surprenant qu'on le pourroit croire. Quelques réflexions pourront en développer les causes.

La terre a éprouvé d'anciennes révolutions. Le globe, outre son mouvement journalier & son mouvement annuel, qui vont l'un & l'autre d'occident en orient, peut en avoir un insensible, aussi lent que les siecles, qui le fait tourner au midi par une révolution que l'homme commence à peine de nos jours à imaginer, sans que ses

calculs en osent encore chercher les commencemens, ni suivre la durée.

Cette pente n'est qu'apparente, si ce sont les cieux qui, par un mouvement dont la lenteur est proportionnée à l'immensité de leurs orbes, penchent & entraînent avec eux le soleil vers le pole ; elle est réelle, si notre globe, par sa constitution physique, tombe pour ainsi dire insensiblement vers un point opposé à la direction de ce mouvement caché des cieux : mais quoi qu'il en soit, par une suite naturelle de cette pente, l'axe de la terre déclinant toujours, il pourroit arriver que ce que nous appellons la sphere oblique devînt droite, & que la sphere droite fût oblique à son tour ; que les lieux situés aujourd'hui sous l'équateur eussent été sous les poles, & que les zones glaciales de nos jours eussent été la zone torride.

On comprend dès-lors que cette grande révolution de toute la masse du globe, en doit continuellement produire une foule de particulieres sur sa surface ; que la mer, comme l'instrument de toutes ces petites révolutions, en suivant la pente de cette inclinaison de l'axe, quitte un pays pour couvrir l'autre, & cause ainsi ces inondations ou ces déluges successifs qui ont parcouru la surface de la terre, noyé ses divers habitans, & laissé par-tout des monumens visibles de ruine & de dévastation, & des traces profondes de ses ravages dans le souvenir des hommes.

Cette lutte continuelle d'un élément contre l'autre, de la terre qui engloutit une partie de l'Océan dans ses cavités intérieures, de la mer qui ronge & emporte de grandes portions de la terre dans ses abymes ; ce combat éternel des deux élémens incompatibles, ce semble, & pourtant inséparables, tient les habitans du globe dans un péril sensible, & dans des alarmes vives sur leur destinée. La mémoire ineffaçable des changemens arrivés, inspire naturellement la crainte des changemens à venir. De là ces traditions universelles de déluges passés, & cette attente de l'embrasement du monde. Les tremblemens de terre occasionnés par les inondations & les volcans, que ces secousses reproduisent à leur tour, ces crises violentes dont aucune partie du globe ne doit être

exempte, engendrent & perpétuent la terreur parmi les hommes. On trouve cette frayeur répandue & consacrée dans toutes les superstitions dont elle est l'origine. Cette crainte est plus vive dans les pays où, comme l'Amérique, les marques de ces révolutions du globe sont plus sensibles & plus récentes. (*)

L'homme épouvanté voit dans un seul mal le germe de mille autres. Il en attend de la terre & des cieux; il croit voir la mort sur sa tête & sous ses pieds. Des événemens que le hasard a rapprochés lui paroissent liés dans la nature même & dans l'ordre des choses. Comme il n'arrive jamais rien sur la terre, sans qu'elle se trouve sous l'aspect de quelque constellation, on s'en prend aux étoiles de tous les malheurs dont on ignore la cause; & de simples rapports de situation entre des planettes ont pour l'esprit humain, qui a toujours cherché dans les ténebres l'origine du mal, une influence immédiate & nécessaire sur toutes les révolutions qui les suivent ou les accompagnent.

Mais les événemens politiques, comme les plus intéressans pour l'homme, ont toujours eu à ses yeux une dépendance très-prochaine du mouvement des astres. Delà les fausses prédictions & les terreurs qu'elles ont inspirées; terreurs qui ont toujours troublé la terre, & dont l'ignorance est tout-à-la-fois le principe & la mesure.

Quoique Montezuma eût pu, comme tant d'autres, être atteint de cette maladie de l'esprit humain, rien ne porte à penser qu'il ait eu une foiblesse alors si commune. Mais sa conduite politique n'en fut pas meilleure. Depuis que ce prince étoit sur le trône, il ne montroit aucun des talens qui l'y avoient fait monter. Du sein

(*) On voit sur la surface de l'Amérique une empreinte plus profonde des ravages que les eaux & le feu ne cessent de faire par-tout, de vastes golfes, des lacs immenses, des isles sans nombre, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes, des terres rarement habitées, encore moins peuplées; tout y atteste les fléaux & les calamités dont la nature affligea ce monde : tout y imprime cette frayeur de la désolation dont l'imposture a tant de fois abusé pour régner sur la terre. La crainte qui ne s'arrête point dans ses progrès, voit dans un seul mal le germe de mille autres.

de la molleſſe il mépriſoit ſes ſujets, il opprimoit ſes tributaires. L'arrivée des Eſpagnols ne rendit pas du reſſort à cette ame avilie & corrompue. Il perdit en négociations le tems qu'il falloit employer en combats, & voulut renvoyer avec des préſens des ennemis qu'il falloit détruire. Cortez, à qui cet engourdiſſement convenoit beaucoup, n'oublioit rien pour l'entretenir. Ses diſcours étoient d'un ami. Sa miſſion ſe bornoit, diſoit-il, à entretenir de la part du plus grand monarque de l'Orient le puiſſant maître du Mexique. A toutes les inſtances qu'on faiſoit pour preſſer ſon rembarquement, il répondoit toujours qu'on n'avoit jamais renvoyé un ambaſſadeur ſans lui donner audience. Cette obſtination ayant réduit les envoyés de Montezuma à recourir, ſelon leurs inſtructions, aux menaces, & à vanter les tréſors & les forces de leur patrie : *voilà*, dit le général Eſpagnol, en ſe tournant vers ſes ſoldats, *voilà ce que nous cherchons, de grands périls & de grandes richeſſes*. Il avoit alors fini ſes préparatifs, & acquis toutes les connoiſſances qui lui étoient néceſſaires. Réſolu à vaincre ou à périr, il brûla ſes vaiſſeaux, & marcha vers la capitale de l'empire.

Sur ſa route ſe trouvoit la république de Tlaſcala, de tout tems ennemie des Mexicains, qui vouloient la ſoumettre à leur domination. Cortez ne doutant pas qu'elle ne dût favoriſer ſes projets, lui fit demander paſſage & propoſer une alliance. On refuſa l'un & l'autre pour des raiſons qui ne ſont pas venues juſqu'à nous. Les merveilles qu'on racontoit des Eſpagnols étonnoient les Tlaſcalteques, mais ne les effrayoient pas. Ils livrerent quatre ou cinq combats. Une fois les Eſpagnols furent rompus, & ils étoient en danger d'être vaincus, ſi la diviſion ne s'étoit pas miſe dans l'armée de leurs ennemis. Cortez ſe crut obligé de ſe retrancher, & les Tlaſcalteques ſe firent tuer ſur les parapets. Que leur manquoit-il pour vaincre ? Des armes.

Un point d'honneur qui tient à l'humanité ; un point d'honneur qu'on trouva chez les Grecs au ſiege de Troie, qui ſe fit remarquer chez quelques peuples des Gaules, & qui paroît établi chez pluſieurs nations, contribua beaucoup à la défaite des Tlaſcal-

teques. C'étoit la crainte & la honte de laisser enlever par l'ennemi, leurs blessés & leurs morts. A chaque moment le soin de les enlever rompoit l'armée, & rallentissoit les attaques.

Le gouvernement de ces peuples étoit fort extraordinaire, & peut-être un excellent modele à suivre, du moins à plusieurs égards. Le pays étoit partagé en plusieurs cantons, où régnoient des hommes qu'on appelloit caciques. Ils conduisoient leurs sujets à la guerre, levoient les impôts, & rendoient la justice; mais il falloit que leurs édits fussent confirmés par le sénat de Tlascala, qui étoit le véritable souverain. Il étoit composé de citoyens choisis dans chaque district par les assemblées du peuple.

Les Tlascalteques avoient des mœurs extrêmement severes. Ils punissoient de mort le mensonge, le manque de respect du fils à son pere, le péché contre nature. Les loix permettoient la pluralité des femmes, le climat y portoit, & le gouvernement y encourageoit.

Le mérite militaire étoit le plus honoré, comme il l'est toujours chez les peuples sauvages ou conquérans. A la guerre, les Tlascalteques portoient dans leurs carquois deux fleches, sur lesquelles étoient gravées les images de deux de leurs anciens héros. On commençoit le combat par lancer une de ces fleches, & l'honneur obligeoit à la reprendre.

Dans la ville ils étoient vêtus; mais ils se dépouilloient de leurs habits pour combattre.

On vantoit leur bonne foi & leur franchise dans les traités publics; & entr'eux ils honoroient les vieillards.

Le larcin, l'adultere, & l'ivrognerie étoient en horreur. Ceux qui étoient coupables de ces crimes étoient bannis. Il n'étoit permis de boire des liqueurs fortes qu'aux vieillards, épuisés par des travaux militaires.

Les Tlascalteques avoient des jardins, des bains. Ils aimoient la danse, la poésie, les représentations théatrales. Une de leurs principales divinités étoit la déesse de l'amour. Elle avoit un temple; & l'on y célébroit des fêtes auxquelles accouroit toute la nation.

Leur

Leur pays n'étoit ni fort étendu, ni des plus fertiles de ces contrées. Il étoit montueux; mais fort peuplé, fort cultivé, & fort heureux.

Voilà les hommes que les Efpagnols ne daignoient pas admettre dans l'efpece humaine. Une des qualités qu'ils méprifoient le plus chez les Tlafcalteques, c'étoit l'amour de la liberté. Ils ne trouvoient pas que ce peuple eût un gouvernement, parce qu'il n'avoit pas celui d'un feul homme, ni une police, parce qu'il n'avoit pas celle de Madrid; ni des vertus, parce qu'il n'avoit pas leur culte; ni de l'efprit, parce qu'il n'avoit pas leurs opinions.

Jamais peut-être aucune nation ne fut idolâtre de fes préjugés, au point où l'étoient alors, où le font encore aujourd'hui les Efpagnols. Ces préjugés faifoient le fond de toutes leurs penfées, influoient fur leurs jugemens, formoient leur caractere. Ils n'employoient le génie ardent & vigoureux que leur a donné la nature, qu'à inventer une foule de fophifmes, pour s'affermir dans leurs erreurs. Jamais la déraifon n'a été plus dogmatique, plus décidée, plus ferme & plus fubtile. Ils étoient attachés à leurs ufages comme à leurs préjugés. Ils ne reconnoiffoient qu'eux dans l'univers de fenfés, d'éclairés, de vertueux. Avec cet orgueil national, le plus aveugle qui fût jamais, ils auroient eu pour Athenes, le mépris qu'ils avoient pour Tlafcala. Ils auroient traité les Chinois comme des bêtes; & par-tout ils auroient outragé, opprimé, dévafté.

Malgré cette maniere de penfer fi hautaine & fi dédaigneufe, les Efpagnols firent alliance avec les Tlafcalteques, qui leur donnerent des troupes pour les conduire & les appuyer.



## CHAPITRE CXXVIII.

*Cortez se rend à Mexico. Mœurs, religion, gouvernement, richesses de l'empire à l'arrivée des Espagnols.*

AVEC ce secours, Cortez s'avançoit vers Mexico, à travers un pays abondant, arrosé de belles rivieres, couvert de villes, de bois, de champs cultivés, & de jardins. La campagne étoit féconde en plantes inconnues à l'Europe. On y voyoit une foule d'oiseaux d'un plumage éclatant, des animaux d'especes nouvelles. La nature étoit différente d'elle-même, & n'en étoit que plus agréable & plus riche. Un air tempéré, des chaleurs continues, mais supportables, entretenoient la parure & la fecondité de la terre. On voyoit dans le même canton, des arbres couverts de fleurs, des arbres chargés de fruits. On semoit dans un champ le grain qu'on moissonnoit dans l'autre.

Les Espagnols ne parurent point sensibles à ce nouveau spectacle. Tant de beautés ne les touchoient pas. Ils voyoient l'or servir d'ornement dans les maisons & dans les temples, embellir les armes des Mexicains, leurs meubles & leurs personnes ; ils ne voyoient que ce métal. Semblables à ce Mammona dont parle Milton, qui dans le ciel oubliant la divinité même, avoit toujours les yeux fixés sur le parvis qui étoit d'or.

Montezuma, que ses incertitudes, & peut-être la crainte de commettre son ancienne gloire, avoient empêché d'attaquer les Espagnols à leur arrivée ; de se joindre depuis aux Tlascalteques plus hardis que lui ; d'assaillir enfin des vainqueurs, fatigués de leurs propres triomphes. Montezuma, dont les mouvemens s'étoient réduits à détourner Cortez du dessein de venir dans sa capitale, prit le parti de l'y introduire lui-même. Il commandoit à trente princes, dont plusieurs pouvoient mettre sur pied des armées. Ses richesses étoient immenses, & son pouvoir absolu. On prétend

que ſes ſujets avoient des connoiſſances, des lumieres, de la politeſſe, de l'induſtrie. Ce peuple étoit guerrier & rempli d'honneur.

Si l'empereur du Mexique eût ſu faire uſage de ces moyens, ſon trône eût été inébranlable. Mais ce prince oubliant ce qu'il ſe devoit, ce qu'il devoit à ſa couronne, ne montra pas le moindre courage, la moindre intelligence. Tandis qu'il pouvoit accabler les Eſpagnols de toute ſa puiſſance, malgré l'avantage de leur diſcipline & de leurs armes, il voulut employer contr'eux la perfidie.

Il les combloit à Mexico de préſens, d'égards, de careſſes, & il faiſoit attaquer la Vera-Cruz, colonie que les Eſpagnols avoient fondée pour s'aſſurer une retraite, ou pour recevoir des ſecours. *Il faut*, dit Cortez à ſes compagnons, en leur apprenant cette nouvelle, *il faut étonner ces barbares par une action d'éclat : j'ai réſolu d'arrêter l'empereur, & de me rendre maître de ſa perſonne.* Ce deſſein fut approuvé. Auſſi-tôt, accompagné de ſes officiers, il marche au palais de Montezuma, & lui déclare qu'il faut le ſuivre, ou ſe réſoudre à périr. Ce prince, par une baſſeſſe égale à la témérité de ſes ennemis, ſe met entre leurs mains. Il eſt obligé de livrer au ſupplice les généraux qui n'avoient agi que par ſes ordres; & il met le comble à ſon aviliſſement, en rendant hommage de ſa couronne au roi d'Eſpagne.

Au milieu de ces ſuccès, Cortez apprend que Narvaez, envoyé avec une petite armée par le gouverneur de Cuba, vient pour lui ôter le commandement de la ſienne. Il marche à ſon rival, il le combat, il le fait priſonnier, oblige les vaincus à mettre bas les armes, puis les leur rend, en leur propoſant de le ſuivre. Il gagne leur cœur par ſa confiance & ſa magnanimité, & l'armée de Narvaez ſe range ſous ſes drapeaux. Il reprend la route de Mexico, où il avoit laiſſé deux cents hommes qui gardoient l'empereur.

Il y avoit des mouvemens dans la nobleſſe Mexicaine, qui étoit indignée de la captivité de ſon prince; & le zele indiſcret des Eſpagnols, qui dans une fête publique en l'honneur des dieux du pays, renverſerent les autels & maſſacrerent les adorateurs & les prêtres, avoit fait prendre les armes au peuple.

Les Mexicains n'avoient de barbare que leur ſuperſtition ; mais leurs prêtres étoient des monſtres, qui faiſoient l'abus le plus affreux du culte abominable qu'ils avoient impoſé à la crédulité de la nation. Elle reconnoiſſoit, comme tous les peuples policés, un être ſuprême, une vie à venir, avec ſes peines & ſes récompenſes ; mais ces dogmes utiles étoient mêlés d'abſurdités, qui les rendoient incroyables.

Dans la religion du Mexique, on attendoit la fin du monde à la fin de chaque ſiecle ; & cette année étoit dans l'empire un tems de deuil & de déſolation.

Les Mexicains invoquoient des puiſſances ſubalternes, comme les autres nations en ont invoquées, ſous le nom de génies, de camis, de manitous, d'anges, de fétiches. La moindre de ces divinités avoit ſes temples, ſes images, ſes fonctions, ſon autorité particuliere ; & toutes faiſoient des miracles.

Ils avoient une eau ſacrée dont on faiſoit des aſperſions. On en faiſoit boire à l'empereur. Les pélerinages, les proceſſions, les dons faits aux prêtres, étoient de bonnes œuvres.

On connoiſſoit chez eux des expiations, des pénitences, des macérations, des jeûnes.

Quelques-unes de leurs ſuperſtitions leur étoient particulieres. Tous les ans il choiſiſſoient un eſclave. On l'enfermoit dans le temple, on l'adoroit, on l'encenſoit, on l'invoquoit, & on finiſſoit par l'égorger en cérémonie.

Voici encore une ſuperſtition qu'on ne trouvoit pas ailleurs. Les prêtres pétriſſoient en certains jours une ſtatue de pâte qu'ils faiſoient cuire. Ils la plaçoient ſur l'autel, où elle devenoit un dieu. Ce jour-là, une foule innombrable de peuple, ſe rendoit dans le temple. Les prêtres découpoient la ſtatue, ils en donnoient un morceau à chacun des aſſiſtans, qui le mangeoit, & ſe croyoit ſanctifié après avoir mangé ſon dieu.

Il vaut mieux manger des dieux que des hommes; mais les Mexicains immoloient auſſi des priſonniers de guerre dans le temple du dieu des batailles. Les prêtres, dit-on, mangeoient enſuite ces

prifonniers, & en envoyoient des morceaux à l'empereur & aux principaux feigneurs de l'empire.

Quand la paix avoit duré quelque tems, les prêtres faifoient dire à l'empereur que les dieux mouroient de faim; & dans la feule vue de faire des prifonniers, on recommençoit la guerre.

A tous égards, cette religion étoit atroce & terrible. Toutes fes cérémonies étoient lugubres & fanglantes. Elle tenoit fans ceffe l'homme dans la crainte. Elle devoit rendre les hommes inhumains, & les prêtres tout-puiffans.

On ne peut faire un crime aux Efpagnols d'avoir été révoltés de ces abfurdes barbaries; mais il ne falloit pas les détruire par de plus grandes cruautés : il ne falloit pas fe jeter fur le peuple affemblé dans le premier temple de la ville, & l'égorger : il ne falloit pas affaffiner les nobles pour les dépouiller.

Cortez à fon retour à Mexico, trouva les Efpagnols affiégés dans le quartier où il les avoit laiffés pour garder l'empereur. Il eut de la peine à pénétrer jufqu'à eux; & quand il fut à leur tête, il lui fallut livrer de grands combats. Les Mexicains montrerent un courage extraordinaire. Ils fe dévouoient gaiement à une mort certaine. Ils fe jetoient nuds & mal-armés dans les rangs des Efpagnols, pour rendre leurs armes inutiles, ou pour les leur arracher. Plufieurs tenterent d'entrer dans le palais de Cortez, par les embrafures du canon. Tous vouloient mourir pour délivrer leur patrie de ces étrangers qui prétendoient y régner. Cortez venoit de s'emparer d'un temple, qui étoit un pofte avantageux. Il regardoit d'une platte-forme le combat, où les Indiens s'acharnoient pour recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Deux jeunes nobles Mexicains jettent leurs armes, & viennent à lui comme déferteurs. Ils mettent un genou à terre dans la pofture de fupplians; ils le faififfent, & s'élancent de la platte-forme dans l'efpérance de le faire périr en l'entraînant avec eux. Cortez s'en débarraffe, & fe retient à la baluftrade. Les deux Mexicains meurent, victimes d'une entreprife généreufe & inutile.

Cette action & d'autres d'une vigueur pareille, faifoient defirer

aux Espagnols qu'on pût trouver des voies de conciliation. Enfin Montezuma consent à devenir l'instrument de l'esclavage de son peuple, & il se montre sur le rempart, pour engager ses sujets à se retirer. Leur indignation lui apprend que son regne est fini, & les traits qu'ils lui lancent, le percent d'un coup mortel.

Le successeur de ce vil monarque étoit fier, intrépide. Il avoit du sens, de l'imagination. Il pouvoit ramener les bons succès, & résister aux mauvais. Sa pénétration lui fit démêler que les attaques vives ne lui réussiroient que difficilement contre un ennemi qui avoit des armes si supérieures, & que la meilleure maniere de le combattre, étoit de lui couper les vivres. Cortez ne s'apperçoit pas plutôt de ce changement de systême, qu'il pense à se retirer chez les Tlascalteques.

L'exécution de ce projet exigeoit une grande célérité, un secret impénétrable, des mesures bien combinées. On se mit en marche vers le milieu de la nuit. L'armée défiloit en silence sur une digue, lorsqu'on reconnut que ses mouvemens avoient été observés avec une dissimulation, dont des Mexicains n'étoient pas crus capables. Son arriere-garde fut attaquée avec impétuosité par un corps nombreux, & ses flancs, par des canots distribués aux deux côtés de la chaussée. Si les Mexicains, qui avoient plus de troupes qu'ils n'en pouvoient faire agir, avoient eu la précaution d'en jeter une partie à l'extrémité de cette chaussée, ou même de la rompre, tous les Espagnols auroient infailliblement péri dans cette action sanglante. Leur bonheur voulut que leur ennemi ne sût pas profiter de tous ses avantages; & ils arriverent enfin sur les bords du lac, après des dangers & des fatigues incroyables. Le désordre où ils étoient, les exposoit encore à une défaite entiere. Une nouvelle faute vint à leur secours.

L'aurore permit à peine aux Mexicains de découvrir le champ de bataille dont ils étoient restés les maîtres, qu'ils apperçurent parmi les morts deux fils de Montezuma, que les Espagnols emmenoient avec quelques autres prisonniers. Ce spectacle les glaça d'effroi. L'idée d'avoir massacré les enfans après avoir immolé le pere, étoit

trop forte, pour que des ames foibles & énervées par l'habitude d'une obéissance aveugle, pussent la soutenir. Ils craignirent de joindre l'impiété au régicide; & ils donnerent à de vaines cérémonies funebres, un tems qu'ils devoient au salut de leur patrie.

Durant cet intervalle, l'armée battue qui avoit perdu deux cents Espagnols, mille Tlascalteques, la meilleure partie de son artillerie, & à laquelle il ne restoit presque pas un soldat qui ne fût blessé, se remettoit en marche. On ne tarda pas à la poursuivre, à la harceler, à l'envelopper enfin dans la vallée d'Otumba. Le feu du canon & de la mousqueterie, le fer des lances & des épées, n'empêchoient pas les Indiens, tout nuds qu'ils étoient, d'approcher, & de se jeter sur leurs ennemis avec une grande animosité. La valeur alloit céder au nombre, lorsque Cortez décida de la fortune de cette journée. Il avoit entendu dire que dans cette partie du nouveau-monde, le sort des batailles dépendoit de l'étendard royal. Ce drapeau, dont la forme étoit remarquable, & qu'on ne mettoit en campagne que dans les occasions les plus importantes, étoit assez près de lui. Il s'élance avec ses plus braves compagnons, pour le prendre. L'un d'eux le saisit, & l'emporte dans les rangs des Espagnols. Les Mexicains perdent courage; ils prennent la fuite en jetant leurs armes. Cortez poursuit sa marche, & arrive sans obstacle chez les Tlascalteques.

Il n'avoit perdu ni le dessein, ni l'espérance de soumettre l'empire du Mexique; mais il avoit fait un nouveau plan. Il vouloit se servir d'une partie des peuples, pour assujettir l'autre. La forme du gouvernement, la disposition des esprits, la situation de Mexico, favorisoient son projet, & ses moyens de l'exécuter.

L'empire étoit électif, & quelques rois ou caciques étoient les électeurs. Ils choisissoient d'ordinaire un d'entr'eux. On lui faisoit jurer que tout le tems qu'il seroit sur le trône, les pluies tomberoient à propos, les rivieres ne causeroient point de ravages, les campagnes n'éprouveroient point de stérilité, les hommes ne périroient point par les influences malignes d'un air contagieux. Cet usage pouvoit tenir au gouvernement théocratique, dont on trouve

encore des traces dans presque toutes les nations de l'univers. Peut-être aussi le but de ce serment bizarre étoit-il de faire entendre au nouveau souverain, que les malheurs d'un état venant presque toujours des désordres de l'administration, il devoit régner avec tant de modération & de sagesse, qu'on ne pût jamais regarder les calamités publiques comme l'effet de son imprudence, ou comme une juste punition de ses déréglemens.

On avoit fait les plus belles loix pour obliger à ne donner la couronne qu'au mérite ; mais la superstition donnoit aux prêtres une grande influence dans les élections.

Dès que l'empereur étoit installé, il étoit obligé de faire la guerre, & d'amener des prisonniers aux dieux. Ce prince, quoique électif, étoit fort absolu, parce qu'il n'y avoit point de loix écrites, & qu'il pouvoit changer les usages reçus. (*)

Presque toutes les formes de la justice & les étiquettes de la cour, étoient consacrées par la religion.

Les loix punissoient les crimes qui se punissent par-tout ; mais les prêtres sauvoient souvent les criminels.

Il y avoit deux loix propres à faire périr bien des innocens, & qui devoient appesantir sur les Mexicains le double joug du despotisme & de la superstition. Elles condamnoient à mort ceux qui auroient blessé la sainteté de la religion, & ceux qui auroient blessé la majesté du prince. On voit combien des loix si peu précises facilitoient les vengeances particulieres, ou les vues intéressées des prêtres & des courtisans.

On ne parvenoit à la noblesse, & les nobles ne parvenoient aux dignités que par des preuves de courage, de piété & de patience. On faisoit dans les temples un noviciat plus pénible que dans

(*) Il y avoit des conseils de finance, de guerre, de commerce, de justice ; des tribunaux répandus dans les provinces ressortissoient à ces conseils. Il y avoit aussi des juges à-peu-près semblables à nos prévôts qui jugeoient sur le champ les parties, mais du jugement desquels on appelloit aux tribunaux.

dans les armées ; & ensuite, ces nobles auxquels il en avoit tant coûté pour l'être, se dévouoient aux fonctions les plus viles dans le palais des empereurs.

Cortez pensa que dans la multitude des vassaux du Mexique, il y en auroit qui secoueroient volontiers le joug, & s'associeroient aux Espagnols.

Il avoit vu combien les Mexicains étoient haïs des petites nations dépendantes de leur empire ; & combien les empereurs faisoient sentir durement leur puissance.

Il s'étoit apperçu que la plupart des provinces détestoient la religion de la capitale, & que dans Mexico même, les nobles & les hommes riches, dans qui l'esprit de société diminuoit la férocité des préjugés & des mœurs du peuple, n'avoient plus que de l'indifférence pour cette religion. Plusieurs d'entre les nobles étoient révoltés d'exercer les emplois les plus humilians auprès de leurs maîtres.

Après avoir reçu quelques foibles secours des Espagnols, obtenu des troupes de la république de Tlascala, & fait quelques nouveaux alliés, Cortez retourna vers la capitale de l'empire.

Mexico étoit située dans une isle, au milieu d'un grand lac. Si l'on en croit les Espagnols, cette ville contenoit vingt mille maisons, un peuple immense, de beaux édifices. Le palais de l'empereur, bâti de marbre & de jaspe, étoit d'une étendue prodigieuse. On y admiroit les fontaines, les bains, les ornemens & les statues qui représentoient des animaux. Il étoit rempli de tableaux qui, quoique faits avec des plumes, avoient de la couleur, de l'éclat, de la vérité. La plupart des caciques avoient, ainsi que l'empereur, des ménageries où étoient rassemblés tous les animaux du nouveau continent, & des appartemens où étoient étalées des curiosités naturelles. Leurs jardins étoient peuplés de plantes de toute espece. Tout ce que la nature a de rare & de brillant, étoit un objet de luxe chez un peuple riche, où la nature étoit belle, & où les arts étoient imparfaits. Les temples étoient en grand nombre,

& la plupart magnifiques, mais teints de ſang & tapiſſés des têtes des malheureux qu'on avoit ſacrifiés.

Une des plus grandes beautés de Mexico, étoit une place remplie ordinairement de plus de cent mille hommes, couverte de tentes & de boutiques, où les marchands étaloient toutes les richeſſes des campagnes, & l'induſtrie des Mexicains. Des oiſeaux de toutes couleurs, des coquillages brillans, des fleurs ſans nombre, des ouvrages d'orfévrerie, des émaux, donnoient à ces marchés un coup-d'œil plus éclatant & plus beau que ne peuvent en avoir les foires les plus riches de l'Europe.

Cent mille canots alloient ſans ceſſe des rivages à la ville, de la ville aux rivages: le lac étoit bordé de plus de cinquante villes, & d'une multitude de bourgs & de hameaux.

Il y avoit ſur ce lac trois chauſſées fort longues, & qui étoient le chef-d'œuvre de l'induſtrie mexicaine. Ce peuple, qui n'étoit pas d'une antiquité bien reculée, ſans communication avec des peuples éclairés, ſans l'uſage du fer, ſans le ſecours de l'écriture, ſans aucun des arts à qui nous devons l'avantage d'en connoître & d'en exercer d'autres, ſitué dans un climat où le génie de l'homme n'eſt point éveillé par les beſoins: ce peuple étoit un des plus ingénieux de la terre.

La fauſſeté de cette deſcription pompeuſe, peut être miſe aiſément à la portée de tous les eſprits. Pour y parvenir, il ne ſuffiroit pas d'oppoſer l'état actuel du Mexique, à l'état où les conquérans prétendent l'avoir trouvé. Qui ne connoît les ravages d'une tyrannie deſtructive, & d'une longue oppreſſion ? Mais que l'on compare les diverſes relations des Eſpagnols, & qu'on juge de la croyance qu'elles méritent. Veulent-ils donner une grande idée de leur courage & de leurs ſuccès ? L'empire dont ils ſe rendent les maîtres, eſt un royaume redoutable, riche, policé. Ont-ils à juſtifier leur férocité ? rien n'eſt ſi vil, ſi corrompu, ſi barbare que ces peuples.

S'il étoit poſſible d'aſſeoir un jugement ſolide ſur un peuple qui

n'eſt plus, on diroit peut-être que les Mexicains furent ſoumis à un deſpotiſme auſſi cruel que mal combiné; qu'ils ſoupçonnerent plutôt la néceſſité des tribunaux réguliers, qu'ils n'en goûterent les avantages; que le petit nombre d'arts qu'ils exerçoient, étoient auſſi défectueux par les formes, qu'ils étoient riches par la matiere; qu'ils s'étoient plus éloignés des peuples ſauvages, qu'ils ne s'étoient rapprochés des peuples policés; & que la crainte, cette grande roue des gouvernemens arbitraires, leur tenoit lieu de morale & de principes.

Quoi qu'il en ſoit, Cortez commença par s'aſſurer des caciques qui régnoient dans les villes ſituées ſur les bords du lac. Quelques-uns joignirent leurs troupes aux Eſpagnols; les autres leur furent ſoumis. Cortez s'empara de la tête des trois chauſſées qui conduiſoient à Mexico. Il voulut auſſi ſe rendre maître de la navigation du lac. Il fit conſtruire des brigantins qu'il arma d'une partie de ſon artillerie; & dans cette ſituation, il attendit que la famine lui donnât l'empire du nouveau-monde.

Guatimozin fit des efforts extraordinaires pour ſe dégager. Ses ſujets combattirent avec autant de fureur que jamais. Cependant les Eſpagnols conſerverent leurs poſtes, & porterent leurs attaques juſqu'au centre de la ville. Lorſque les Mexicains purent craindre qu'elle ne fût emportée; quand les vivres commencerent à leur manquer, ils voulurent ſauver leur empereur. Ce prince conſentit à tenter de s'échapper, pour aller continuer la guerre dans le nord de ſes états. Une partie des ſiens ſe dévoua noblement à la mort pour faciliter ſa retraite, en occupant les aſſiégeans; mais un brigantin s'empara du canot où étoit le généreux & infortuné monarque. Un financier Eſpagnol imagina que Guatimozin avoit des tréſors cachés; & pour le forcer à les déclarer, il le fit étendre ſur des charbons ardens. Son favori expoſé à la même torture, lui adreſſoit de triſtes plaintes: *& moi*, lui dit l'empereur, *ſuis-je ſur des roſes?* Mot comparable à tous ceux que l'hiſtoire a tranſmis à l'admiration des hommes. Un jour les Mexicains le rediront à leurs enfans, quend le tems ſera venu de rendre aux Eſpagnols ſupplice

pour supplice, de noyer cette race d'exterminateurs dans la mer ou dans le sang. Ce peuple aura peut-être les actes de ses martyrs, l'histoire de ses persécuteurs. On y lira, sans doute, que Guatimozin fut tiré demi-mort d'un gril ardent, & que trois ans après il fut pendu publiquement, sous prétexte d'avoir conspiré contre ses tyrans & ses bourreaux.

## CHAPITRE CXXIX.

*Les Espagnols devenus les maîtres du Mexique en reculent les limites.*

DANS les gouvernemens despotiques, la perte du prince & la prise de la capitale, entraînent ordinairement la conquête & la soumission de tout l'état. Les peuples ne peuvent pas avoir de l'attachement pour une autorité qui les écrase, ni pour un tyran qui croit se rendre plus respectable en ne se montrant jamais. Accoutumés à ne connoître d'autres droits que ceux de la force, ils ne manquent jamais de se soumettre au plus fort. Telle fut la révolution du Mexique. Toutes les provinces subirent sans résistance le joug du vainqueur. Il donna à cet empire le nom de Nouvelle-Espagne, & quoiqu'il eût cinq cents lieues de long sur deux cents de large, ses frontieres furent encore reculées. (*)

Les conquérans y ajouterent d'abord du côté du sud, le vaste espace qui s'étend depuis Guatimala, jusqu'au golfe de Darien. Cet agrandissement coûta peu de tems, de sang & de dépense; mais il fut de peu d'utilité. Les provinces qui le composent sont à peine conues. On n'y voit que peu d'Espagnols, la plupart fort

(*) Comme ils formoient un corps de nation, & qu'ils tiroient leur origine d'un pays fort rude, ils avoient réussi à subjuguer successivement des sauvages nés sous un ciel plus doux, & qui ne vivoient pas en société, ou qui ne formoient que des sociétés peu nombreuses. Leur domination entiere tomba sous le pouvoir des Espagnols, dont elle ne put même remplir l'ambition, quoiqu'elle eût cinq cents lieues de long sur environ deux cents de large.

pauvres, qui par leur tyrannie ont réduit les Indiens à se refugier dans des montagnes, & dans des forêts impénétrables. De tous ces sauvages, les seuls qui forment encore une nation, ce sont les Mosquites. Après avoir quelque tems combattu pour les plaines fertiles qu'ils habitoient dans le pays de Nicaragua, ils se sauverent au cap de Gracias-a-Dios, dans des rochers arides. Défendus du côté de la terre par des marais impraticables, & du côté de la mer par des plages difficiles, ils bravent le courroux de leur ennemi. Leurs liaisons avec les corsaires Anglois & François, qu'ils ont souvent suivis dans des expéditions très-périlleuses, ont bien pu augmenter leur rage contre leurs oppresseurs, accroître leur audace naturelle, accoutumer leurs mains aux armes à feu; mais leur population qui n'a jamais été considérable, a toujours diminué par degrés. Elle ne passe pas actuellement deux mille hommes. Leur foiblesse les met hors d'état de donner la moindre inquiétude.

L'accroissement que la Nouvelle-Espagne a pris du côté du nord, est plus considérable, & doit devenir beaucoup plus importante. On n'a parlé jusqu'ici que du nouveau Mexique, découvert en 1553, conquis au commencement du dernier siecle, révolté vers le milieu, & remis bientôt aprés sous le joug. Tout ce qu'on sait de cette immense province, c'est qu'on y a fixé quelques sauvages errans, introduit un peu de culture, foiblement exploité quelques riches mines, & formé un établissement, nommé Santa-Fé. Cette conquête qui est dans l'intérieur des terres, auroit été suivie d'une bien plus utile sur les bords de la mer, si depuis cent ans qu'elle est entamée, on s'y étoit attaché avec l'attention qu'elle méritoit.

L'ancien empire du Mexique étendoit à-peu-près ses bornes jusqu'à l'entrée de la mer Vermeille. Depuis ces limites, jusqu'à l'endroit où le continent se joint à la Californie, est un golfe qui a près de vingt degrés de longueur. Sa largeur est tantôt de soixante, tantôt de cinquante lieues, & rarement en a-t-elle moins de quarante. On trouve dans cet espace beaucoup de bancs de sable, & un assez grand nombre d'isles. La côte est habitée par plusieurs nations sauvages,

la plupart ennemies. Les Eſpagnols y ont formé quelques peuplades éparſes auxquelles, ſuivant leur uſage, ils ont donné le nom de provinces. Leurs miſſionnnaires ont pouſſé plus loin les découvertes; & ils ſe flattoient de donner à leur nation plus de richeſſes qu'elle n'en avoit trouvées dans ſes poſſeſſions les plus renommées.

Pluſieurs cauſes ſe ſont long-tems réunies pour rendre leurs travaux inutiles: à meſure qu'ils raſſembloient & civiliſoient quelques ſauvages, on les enlevoit pour les précipiter dans des mines. Cette barbarie ruinoit les établiſſemens naiſſans, & empêchoit d'autres Indiens de venir s'y incorporer. Les Eſpagnols trop éloignés des yeux du gouvernement, s'y permettoient les crimes les plus inouis. Le vif-argent, les étoffes, les autres marchandiſes y étoient apportées de la Vera-Cruz à dos de mulet, par une route difficile & dangereuſe de ſix à ſept cents lieues, ce qui leur donnoit à leur terme une valeur ſi conſidérable, que la plupart de ceux qui exploitent les mines, étoient forcés de les abandonner dans l'impoſſibilité de les ſoutenir. Enfin quelques hordes de barbares, ou par férocité, ou dans la crainte, bien fondée d'être un jour aſſervis, tomboient, lorſqu'on s'y attendoit le moins, ſur les travailleurs, aſſez opiniâtres pour lutter contre tant de difficultés.

On eſpéra qu'il ſe formeroit un nouvel ordre de choſes, lorſque le jéſuite Ferdinand Conſang eut parcouru, en 1746, par ordre du gouvernement, le golfe entier de la Californie. Cette navigation, faite avec le plus grand ſoin & beaucoup d'intelligence, inſtruiſit l'Eſpagne de tout ce qu'il lui étoit important de ſavoir. Elle connut les côtes de ce continent, les ports que la nature y a placés, les lieux ſablonneux & arides qui ne ſont pas ſuſceptibles de culture, les rivieres qui par la fertilité qu'elles répandent ſur leurs bords, invitent à y former des peuplades. Rien à l'avenir ne devoit empêcher les vaiſſeaux ſortis d'Acapulco d'entrer dans la mer Vermeille, de porter avec des frais médiocres dans les provinces qui la bordent, des miſſionnaires, des ſoldats, des mineurs, des vivres, des marchandiſes, tout ce qui eſt néceſſaire aux colonies, & d'en reve-

nir chargés de métaux. L'imagination efpagnole alloit plus loin. Déjà elle voyoit fubjugué tout le continent jufqu'au Nouveau-Mexique & s'élever un nouvel empire, auffi étendu, auffi riche que l'ancien, & qui lui feroit fupérieur par la température & la falubrité du climat.

Ces efpérances n'étoient pas chimériques; mais pour les voir fe réalifer, il falloit, ou gagner les naturels du pays par des actes d'humanité, ou les fubjuguer par la force des armes. Il ne pouvoit pas tomber dans l'efprit des deftructeurs du nouvel hemifphere, d'employer le premier de ces moyens, & l'on n'a été en état de faire ufage du fecond qu'en 1768.

Les fuccès n'ont pas été complets. Ils furent affez rapides dans le Mexique, & par-tout où la population étoit nombreufe ou rapprochée. Les contrées peu habitées, fubirent plus lentement le joug, parce que c'étoit une néceffité de trouver les hommes pour les affervir, & qu'ils fuyoient dans les forêts quand l'Efpagnol fe montroit, & ne reparoiffoient que lorfque le défaut de fubfiftance l'avoit forcé de fe retirer. Auffi n'eft-ce qu'après trois ans de courfes, de travaux & de cruautés, qu'on eft parvenu à fubjuguer les Series, les Platos, les Sibu-Papas. Leurs voifins, les Papagos, les Nizoras, les Zopas, défefpérant de défendre leur liberté, ont fubi le joug fans combattre. Les troupes étoient encore occupées en 1771 à pourfuivre les Apaches, la plus belliqueufe de ces nations, la plus paffionnée pour l'indépendance. On défefpere de la foumettre; mais on travaille à l'exterminer, à l'éloigner du moins de la nouvelle Bifcaye, qui refteroit expofée à fes incurfions.

Les richeffes qu'on vient de trouver dans les provinces de Senora & de Cinaloa, qui forment ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Andaloufie, paroiffent au deffus de tout ce qu'on a vu ailleurs. Il y a une mine d'or de quatorze lieues, qui offre, à deux pieds de profondeur, des tréfors immenfes. Entre les mines d'argent, l'une rend huit marcs par quintal de minerai, & les pierres qu'on tire de l'autre font prefque de l'argent vierge. Si la cour de Madrid, qui vient de publier ces découvertes, n'a pas été trompée; fi les

mines, qui ont fouvent beaucoup de fuperficie & peu de profondeur, ne donnent pas elles-mêmes de fauffes efpérances, malheur aux peuples fauvages nouvellement affervis, ils feront enfevelis tout vivans dans les entrailles de la terre.

## CHAPITRE CXXX.

*Climat, fol, population du Mexique.*

LA Nouvelle-Efpagne eft prefqu'entiérement fituée dans la zone torride. L'air y eft exceffivement chaud, humide & mal-fain fur les côtes de la mer du Nord. Ces vices de climat fe font infiniment moins fentir fur les côtes de la mer du Sud, & prefque point dans l'intérieur du pays, où il regne une chaîne de montagnes qu'on regarde comme une continuation des Cordilieres.

La qualité du fol fuit ces variations. La partie orientale eft baffe, marécageufe, inondée dans la faifon des pluies, couverte de forêts impénétrables & tout-à-fait inculte. On peut croire que fi les Efpagnols la laiffent dans cet état de défolation, c'eft qu'ils ont jugé qu'une frontiere déferte & meurtriere fourniroit une meilleure défenfe contre les flottes ennemies, qu'on ne pourroit l'efpérer; foit des fortifications & des troupes, dont l'entretien coûteroit des frais immenfes; foit des naturels du pays qui font efféminés & peu attachés à la domination de leurs conquérans. Le terrain de l'occident eft peu élevé, de meilleure qualité, couvert de champs & d'habitations. Dans la profondeur des terres, on trouve des contrées que la nature a traitées libéralement; mais, comme toutes celles qui font fituées fous le tropique, elles font plus abondantes en fruits qu'en grains.

La population de ce vafte empire n'eft pas moins variée que fon fol. Ses habitans les plus diftingués, font les Efpagnols envoyés par la cour, pour occuper les places du gouvernement. Ils font obligés, comme ceux qui dans le métropole afpirent à quelques
emplois

emplois eccléſiaſtiques, civils ou militaires, de prouver qu'il n'y a eu ni hérétiques, ni Juifs, ni mahométans, ni démêlés avec l'Inquiſition dans leur famille, depuis quatre générations. Les négocians qui veulent paſſer au Mexique, ainſi que dans le reſte de l'Amérique, ſans devenir colons, ſont aſtreints à la même formalité. On les oblige de plus à jurer qu'ils ont trois cents palmes de marchandiſes en propre dans la flotte où ils s'embarquent, & qu'ils n'emmeneront pas leurs femmes avec eux. A ces conditions abſurdes, ils deviennent les agens principaux du commerce de l'Europe avec les Indes. Quoique leur privilege ne doive durer que trois ans, & un peu plus long-tems pour des pays plus éloignés, il eſt très-précieux. A eux ſeuls appartient le droit de vendre, comme commiſſionnaires, la majeure partie de la cargaiſon. Si ces loix étoient obſervées, les marchands fixés dans le nouveau-monde ſeroient bornés à diſpoſer de ce qu'ils ont reçu pour leur propre compte.

La prédilection du miniſtere pour les Eſpagnols nés en Europe, a réduit les Eſpagnols créoles à un rôle ſubalterne. Les deſcendans des compagnons de Cortez, les deſcendans de ceux qui les ont ſuivis, conſtamment exclus de toutes les places d'honneur ou d'adminiſtration un peu importantes, ont vu s'affoiblir le puiſſant reſſort qui avoit ſoutenu leurs peres. L'habitude d'un mépris injuſte qu'ils éprouvoient, les a rendus enfin réellement mépriſables. Ils ont achevé de perdre dans les vices qui naiſſent de l'oiſiveté, de la chaleur du climat, & de l'abondance de toutes choſes, cette conſtance & cette ſorte de fierté qui caractériſa de tout tems leur nation. Un luxe barbare, des plaiſirs honteux, des intrigues romaneſques, ont énervé tous les reſſorts de leur ame : la ſuperſtition a achevé la ruine de leurs vertus. Aveuglément livrés à des prêtres trop ignorans pour les éclairer par leurs inſtructions, trop corrompus pour les édifier par leur conduite, trop avides pour s'occuper de cette double fonction de leur miniſtere, ils n'ont aimé dans la religion que ce qui affoiblit l'eſprit, & n'y ont rien vu de ce qui pouvoit rectifier leurs mœurs.

Les métis qui forment le troiſieme ordre de citoyens ſont plus

avilis encore. On ſait que la cour de Madrid, pour remplir une partie du vuide immenſe que l'avarice & la cruauté des conquérans avoit formé, pour regagner la confiance de ce qui avoit échappé à leurs fureurs, encouragea le plus qu'il lui fut poſſible le mariage des Eſpagnols avec les Indiennes. Ces alliances qui devinrent aſſez communes dans toute l'Amérique, furent ſur-tout fréquentes au Mexique, où les femmes avoient plus d'eſprit & d'agrément qu'ailleurs. Les créoles rendirent à cette race mêlée, les humiliations qu'ils recevoient des Européens. Son état d'abord équivoque, fut enfin fixé avec le tems entre les blancs & les noirs.

Ces noirs ne ſont pas en très-grand nombre dans la Nouvelle-Eſpagne. Comme les naturels du pays ſont plus intelligens, plus forts, plus laborieux que ceux des autres colonies, on n'y a guere apporté d'Africains que ce qu'il en falloit pour les fantaiſies & pour le ſervice domeſtique des gens riches. Ces eſclaves, chers à des maîtres de qui ils dépendent abſolument, qui les ont achetés à un très-haut prix, & qui en font les miniſtres de leurs plaiſirs, profitent de la faveur qu'ils ont pour opprimer les Mexicains. Ils prennent ſur ces hommes, qu'on dit libres, un aſcendant qui nourrit une haine implacable entre les deux nations. La loi a cherché à fomenter cette averſion, en prenant des meſures efficaces pour empêcher toute liaiſon entr'elles. Il eſt défendu aux negres d'avoir aucun commerce d'amour avec les Indiens, ſous peine aux hommes d'être mutilés, aux femmes d'être rigoureuſement punies. Par toutes ces raiſons, les Africains qui dans les autres établiſſemens ſont les ennemis des Européens, en ſont les partiſans dans les Indes Eſpagnoles.

L'autorité n'a pas beſoin de cet appui, du moins au Mexique, où la population n'eſt plus ce qu'elle fut autrefois. Les premiers hiſtoriens & ceux qui les ont copiés, ont écrit que les Eſpagnols y avoient trouvé dix millions d'ames. Ce fut une exagération des conquérans pour relever l'éclat de leur triomphe : elle fut adoptée ſans examen, avec d'autant plus de complaiſance, qu'elle les rendoit plus odieux. Il ſuffit de ſuivre avec attention les brigands qui dévaſ-

terent d'abord ces belles contrées, pour se convaincre qu'on n'avoit réussi à multiplier les hommes à Mexico & dans les campagnes voisines, qu'en dépeuplant le centre de l'empire; & que les provinces éloignées de la capitale, ne différoient en rien des autres solitudes de l'Amérique méridionale & septentrionale. C'est beaucoup accorder, que de convenir que la population du Mexique n'a été enflée que de la moitié : aujourd'hui elle ne passe pas un million d'ames.

On croit communément que les premiers conquérans se faisoient un jeu de massacrer les Indiens; que les prêtres même excitoient leur férocité. Sans doute ces farouches soldats répandirent souvent du sang, sans motif même apparent; sans doute leurs fanatiques missionnaires ne s'opposerent pas à ces barbaries comme ils le devoient. Cependant ce ne fut pas la vraie source, la source principale de la dépopulation du Mexique; elle fut l'ouvrage d'une tyrannie lente, & de l'avarice qui exigeoit de ses malheureux habitans un travail plus rude que leur tempérament & le climat ne le comportoient.

Cette oppression commença avec la conquête. Toutes les terres furent partagées entre la couronne, les compagnons de Cortez, & les grands ou les ministres qui avoient le plus de faveur à la cour d'Espagne. Les Mexicains fixés dans le domaine royal, étoient destinés aux travaux publics qui, dans les premiers tems, furent considérables. Le sort de ceux qu'on attacha aux possessions des particuliers fut encore plus malheureux. Tous gémissoient sous un joug affreux; on les nourrissoit mal; on ne leur donnoit aucun salaire, & on exigeoit d'eux des services, sous lesquels les hommes les plus robustes auroient succombé. Leurs malheurs attendrirent Barthelemi de Las Casas.

Cet homme si célebre dans les annales du nouveau-monde, avoit accompagné son pere au premier voyage de Colomb. La douceur & le caractere simple des Indiens le frapperent à tel point, qu'il se fit ecclésiastique pour travailler à leur conversion. Bientôt ce fut le soin qui l'occupa le moins. Comme il étoit plus homme que

prêtre, il fut plus révolté des barbaries qu'on exerçoit contr'eux, que de leurs superstitions. On le voyoit voler continuellement d'un hémisphere à l'autre pour consoler des peuples qu'il portoit dans son sein, ou pour adoucir leurs tyrans. Cette conduite, qui le rendit l'idole des uns & la terreur des autres, n'eut pas le succès qu'il s'étoit promis. L'espérance d'en imposer par un caractere révéré des Espagnols, le détermina à accepter l'évêché de Chiapa dans le Mexique. Lorsqu'il se fut convaincu que cette dignité étoit une barriere insuffisante contre l'avarice & la cruauté qu'il vouloit arrêter, il l'abdiqua. Ce fut alors que cet homme courageux, ferme, désintéressé, cita sa nation au tribunal de l'univers entier. Il l'accusa dans son traité de la tyrannie des Espagnols en Amérique, d'avoir fait périr quinze millions d'Indiens. On osa blâmer l'amertume de son style; mais personne ne le convainquit d'exagération. Ses écrits, où respirent la beauté de son ame & la grandeur de ses sentimens, imprimerent sur ses barbares compatriotes, une flétrissure que le tems n'a pas effacée, n'effacera jamais.

La cour de Madrid réveillée par les cris du vertueux Las Casas, & par l'indignation de tous les peuples, sentit enfin que la tyrannie qu'elle permettoit étoit contraire à la religion, à l'humanité, à la politique : elle se détermina à rompre les fers des Mexicains. Leur liberté ne fut plus gênée que par la condition qui leur fut imposée de ne pas sortir du territoire où ils étoient établis. Cette précaution dut son origine à la crainte qu'on avoit qu'ils n'allassent joindre les sauvages errans au nord & au midi de l'empire.

Avec la liberté, il auroit fallu leur rendre leurs terres. On ne le fit pas. Cette injustice les réduisit à travailler uniquement pour leurs oppresseurs. Seulement il fut statué que les Espagnols, auxquels ils voudroient vendre leurs sueurs, seroient tenus de les bien nourrir, & de les payer à raison de 120 livres par an.

Sur ce gain, on retint le tribut imposé par le gouvernement, & cent sous pour un usage dont on est bien étonné que les conquérans se soient avisés. Il fut formé dans chaque communauté une caisse

deſtinée à ſecourir les Indiens caducs ou malades, & à les ſoutenir dans des malheurs particuliers ou dans des calamités publiques.

Cette adminiſtration fut confiée à leurs caciques. Ils n'étoient pas les deſcendans de ceux qu'on avoit trouvés au tems de la conquête. Les Eſpagnols les choiſirent parmi les Indiens qui paroiſſoient les plus attachés à leurs intérêts; & ils ne craignirent pas de rendre leurs dignités héréditaires. On borna leurs fonctions à entretenir la police dans leur diſtrict, qui eut communément huit ou dix lieues d'étendue, à percevoir le tribut des Indiens qui travailloient pour leur propre compte, le tribut des autres étant retenu par les maîtres qu'ils ſervoient; à prévenir leur fuite en les gardant toujours ſous leurs yeux, & en ne ſouffrant pas qu'ils contractaſſent aucun engagement ſans leur aveu. Pour prix de leurs ſervices, ces eſpeces de magiſtrats obtinrent du gouvernement une propriété. Il leur fut permis de prendre dans la caiſſe commune, cinq ſous tous les ans pour chaque Indien ſoumis à leur juriſdiction. On les autoriſa enfin à faire cultiver leurs champs par les jeunes gens qui n'étoient pas encore ſoumis à la capitation, & à occuper les filles jusqu'au tems de leur mariage, à des travaux propres à leur ſexe, ſans autre ſalaire que leur nourriture.

Ces inſtitutions, qui changeoient totalement le ſort des Indiens du Mexique, irriterent les Eſpagnols à un point inconcevable. Leur orgueil ne pouvoit ſe plier à voir des hommes libres dans les Américains; ni leur avarice s'accoutumer à payer des travaux, qui juſqu'alors ne leur avoient rien coûté. Ils employerent ſucceſſivement, ou à la fois, la ruſe, les remontrances & la violence, pour faire anéantir un arrangement qui contrarioit ſi fort leurs paſſions les plus vives: leurs efforts furent inutiles. Las Caſas avoit fait à ſes chers Indiens des protecteurs qui ſoutinrent ſon ouvrage avec zele & avec chaleur. Les Mexicains eux-mêmes ſe ſentant appuyés, citerent leurs oppreſſeurs aux tribunaux, & les tribunaux, foibles ou corrompus, à la cour. Ils pouſſerent leur courage juſqu'à refuſer unanimement de travailler pour ceux qui ſe montroient injuſtes envers quelques-uns de leurs compatriotes. Cet accord, plus que

tout le reſte, donna de la ſolidité à ce qui avoit été réglé. L'ordre preſcrit par les loix, s'établit inſenſiblement. Il n'y eut plus de ſyſtême ſuivi d'oppreſſion, mais ſeulement beaucoup de ces vexations particulieres qu'un peuple vaincu, qui a perdu ſon gouvernement, ne peut guere éviter de la part de ceux qui l'ont ſubjugué.

Ces injuſtices ſourdes, n'empêcherent pas les Mexicains de recouvrer de tems en tems quelques parcelles de l'immenſe territoire dont on avoit dépouillé leurs peres. Ils les achetoient du domaine, ou des grands propriétaires. Ce ne fut pas leur travail qui les mit en état de faire ces acquiſitions: ils en furent redevables au bonheur d'avoir trouvé, les uns des mines, les autres des tréſors qu'on avoit cachés au tems de la conquête. Le plus grand nombre tira ſes reſſources des prêtres & des moines auxquels il devoit le jour.

Ceux même que la fortune traita moins favorablement, ſe procurerent par le ſeul profit de leurs ſalaires, plus de commodités qu'ils n'en avoient eu avant de ſubir un joug étranger. L'on ſe tromperoit groſſiérement, ſi on vouloit juger de l'ancienne proſpérité des habitans du Mexique par ce qui a été dit de ſon empereur, de ſa cour, de ſa capitale, des gouverneurs de ſes provinces. Le deſpotiſme y avoit produit les effets funeſtes, qu'il produit partout. L'état entier étoit immolé aux caprices, aux voluptés, à la magnificence d'un petit nombre.

Le gouvernement tiroit des avantages conſidérables des mines qu'il faiſoit exploiter, de plus grands encore de celles qui étoient entre les mains des particuliers. Les ſalines lui rendoient beaucoup. Les cultivateurs payoient en nature, au tems de la récolte, le tiers de toutes les productions des terres; ſoit qu'elles leur appartinſſent en propre, ſoit qu'ils n'en fuſſent que les fermiers. Les chaſſeurs, les pêcheurs, les potiers, tous les ouvriers rendoient chaque mois la même portion de leur induſtrie. Les pauvres même étoient taxés à des contributions fixes, que des travaux ou des aumônes devoient les mettre en état d'acquitter.

Le commun des Mexicains alloit nud. L'empereur lui-même,

& les grands ſeigneurs ne ſe couvroient que d'une eſpece de manteau compoſé d'une piece de coton quarrée & nouée ſur l'épaule droite. Ils avoient des ſandales pour chauſſure. Les femmes du peuple n'avoient pour tout vêtement qu'une eſpece de chemiſe à-demi manches qui leur tomboit ſur les genoux, & qui étoit ouverte ſur la poitrine. Il étoit défendu aux gens du commun d'élever les maiſons au deſſus du rez-de-chauſſée, & d'y avoir ni portes ni fenêtres. La plupart étoient bâties de terre, couvertes de planches, & n'avoient pas plus de commodités que d'élégance. Leur intérieur étoit revêtu de nattes, & éclairé par des torches de bois de ſapin, quoique la cire & l'huile fuſſent abondantes. La ſimple paille & des couvertures de coton, formoient les lits. Pour ſieges, on n'avoit que de petits ſacs de feuilles de palmier; mais l'uſage étoit de s'aſſeoir à terre, & même d'y manger. La nourriture, où la viande entroit rarement, étoit peu variée & peu délicate. La plus ordinaire étoit le mays en pâte, ou préparé avec divers aſſaiſonnemens. On y joignoit les herbes des champs qui n'étoient pas trop dures, ou qui n'avoient point de mauvaiſe odeur. Le cacao, délayé dans de l'eau chaude, & aſſaiſonné de miel ou de piment, étoit le meilleur breuvage. Il y avoit d'autres boiſſons, mais qui ne pouvoient enivrer: les liqueurs fortes étoient ſi rigoureuſement défendues, que pour en boire il falloit la permiſſion du gouvernement. Elle ne s'accordoit qu'aux vieillards & aux malades. Seulement dans quelques ſolemnités & dans les travaux publics, chacun en avoit une meſure proportionnée à l'âge. L'ivrognerie étoit regardée comme le plus odieux des vices. On raſoit publiquement ceux qui s'y laiſſoient ſurprendre, & leur maiſon étoit abattue. S'ils exerçoient quelque office public, ils en étoient dépouillés, & déclarés incapables de jamais poſſéder des charges.

Comment des hommes qui avoient ſi peu de beſoins, ont-ils pu ſubir le joug de l'eſclavage? Que le citoyen accoutumé aux douceurs & aux commodités de la vie, les achete tous les jours par le ſacrifice de ſa liberté, ce n'eſt pas un paradoxe pour la raiſon; mais que des peuples à qui la nature offre plus de bonheur que la

chaîne ſociale qui les unit, reſtent tranquillement dans la ſervitude, & ne penſent pas qu'il n'y a ſouvent qu'une riviere à traverſer pour être libres : voilà ce qu'on ne concevroit jamais, ſi l'on ne ſavoit pas combien l'habitude & la ſuperſtition dénaturent l'eſpece humaine.

Les Mexicains ſont aujourd'hui moins malheureux. Nos fruits, nos grains & nos quadrupedes ont rendu leur nourriture plus ſaine, plus agréable & plus abondante. Leurs maiſons ſont mieux bâties, mieux diſtribuées & mieux meublées. Des ſouliers, un caleçon, une chemiſe, un habit de laine ou de coton, une fraiſe & un chapeau, forment leur habillement. La conſidération qu'on eſt convenu d'attacher à ces jouiſſances, les a rendus plus économes & plus laborieux. Cette aiſance n'eſt pas univerſelle, ſans doute; elle n'eſt même que trop rare au voiſinage des mines, des villes & des grandes routes où la tyrannie s'endort rarement : mais ſouvent on la trouve avec ſatisfaction dans des contrées écartées où les Eſpagnols ne ſe ſont guere multipliés, & où ils ſont devenus en quelque ſorte Mexicains.

Les habitans de la province de Chiapa, ſe diſtinguent entre tous les autres. Ils doivent leur ſupériorité à l'avantage d'avoir eu pour paſteur Las Caſas, qui empêcha leur oppreſſion dans les premiers tems. Ils ſont au deſſus de leurs compatriotes par la taille, par l'eſprit & par la force. Leur langue a une douceur & une élégance particulieres. Leur territoire, ſans être meilleur que les autres, eſt infiniment plus riche en toutes ſortes de productions. On les trouve peintres, muſiciens, adroits à tous les arts. Ils excellent ſur-tout à fabriquer ces ouvrages, ces tableaux, ces étoffes de plume qui n'ont jamais été imités ailleurs. Leur ville principale, ſe nomme Chiapa dos Indos. Elle n'eſt habitée que par les naturels du pays, qui forment une population de quatre mille familles, parmi leſquelles on trouve beaucoup de nobleſſe Indienne. La grande riviere ſur laquelle cette ville eſt ſituée, devient un théatre où les habitans exercent continuellement leur adreſſe & leur courage. Avec des bateaux ils forment des armées navales. Ils combattent entr'eux;

entr'eux; ils s'attaquent, & ils se défendent avec une agilité surprenante. Ils n'excellent pas moins à la course des taureaux, au jeu des cannes, à la danse, à tous les exercices du corps. Ils bâtissent des villes, des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte, & qu'ils assiegent. Enfin, le théatre & la comédie sont un de leurs amusemens ordinaires. On voit par ces détails de quoi les Mexicains étoient capables, s'ils avoient eu le bonheur de passer sous la domination d'un conquérant, qui eût eu assez de modération & de lumiere pour relâcher les fers de leur servitude, au lieu de les resserrer.



## CHAPITRE CXXXI.

### *Productions du Mexique.*

LES occupations de ce peuple sont fort variées. Les plus intelligens, les plus aisés s'adonnent aux manufactures de premiere nécessité, dispersées dans tout l'empire. Il s'en est établi de plus belles chez les Tlascalteques. Leur ancienne capitale, & la nouvelle qui est Angeles, sont le centre de cette industrie. On y fabrique des draps assez fins, des toiles de coton qui ont de l'agrément, quelques soieries, de bons chapeaux, des galons, des broderies, des dentelles, des verres, & beaucoup de clincaillerie. Les arts ont dû faire naturellement plus de progrès dans une province qui avoit su conserver long-tems son indépendance, que les Espagnols crurent devoir un peu ménager après la conquête, & qui avoit toujours montré plus de pénétration; soit qu'elle la dût à son climat, ou à son gouvernement. A ces avantages, s'est joint celui de sa position. Tous les habitans du Mexique qui passent nécessairement sur son territoire, pour aller acheter les marchandises d'Europe arrivées à la Vera-Cruz, ont trouvé commode de prendre sur leur route ce que la flotte ne leur fournissoit pas, ou ce qu'elle leur vendoit trop cher.

Le ſoin des troupeaux fait vivre quelques-uns des Mexicains, que la fortune, ou la nature n'ont pas appellés à des fonctions plus diſtinguées. L'Amérique, au tems de ſa découverte, n'avoit ni porcs, ni moutons, ni bœufs, ni chevaux, ni même aucun animal domeſtique. Colomb porta quelques-uns de ces animaux utiles à Saint-Domingue, d'où ils ſe répandirent par-tout, & au Mexique plutôt qu'ailleurs. Ils s'y ſont prodigieuſement multipliés. On compte par milliers les bêtes à cornes, dont les peaux ſont devenues l'objet d'une exportation conſidérable. Les chevaux ont dégénéré, mais on compenſe la qualité par le nombre. Le lard des cochons y tient lieu de beurre. La laine des moutons y eſt ſeche, groſſiere & mauvaiſe, comme elle l'eſt par-tout entre les tropiques.

La vigne & l'olivier ont éprouvé la même dégradation. La plantation en avoit été prohibée au commencement, dans la vue de laiſſer un débouché aux denrées de la métropole. On accorda en 1706 aux jéſuites, & peu après au marquis Del Valle, deſcendant de Cortez, la permiſſion de les cultiver. Les expériences n'ont pas été heureuſes. A la vérité, on n'a pas abandonné ce qui avoit été fait; mais perſonne n'a ſollicité la liberté de ſuivre un exemple qui ne préſentoit pas de grands avantages. D'autres cultures ont eu plus de ſuccès. Le coton, le ſucre, la ſoie, le cacao, le tabac, les grains d'Europe réuſſiſſent tous plus ou moins bien. On eſt encouragé aux travaux qu'ils exigent par le bonheur qu'ont eu les Eſpagnols, de découvrir des mines de fer qui étoient entiérement inconnues aux Mexicains, & des mines d'un cuivre aſſez dur pour ſervir à labourer les terres. Cependant, tous ces objets, faute de bras, ou d'activité, ſont bornés à une circulation intérieure. Il n'y a que la vanille, l'indigo & la cochenille, qui entrent dans le commerce du Mexique avec les autres nations.

La vanille eſt une plante qui, comme le lierre, s'accroche aux arbres qu'elle rencontre, les embraſſe très-étroitement, & s'éleve par leur ſecours. Sa tige, qui n'a que peu de diametre, n'eſt pas tout-à-fait ronde. Quoique très-ſouple, elle eſt aſſez dure. Son écorce eſt mince, fort adhérente & verte. Elle eſt partagée comme

la vigne, par des nœuds éloignés les uns des autres de ſix à ſept pouces. C'eſt de ces nœuds que ſortent des feuilles aſſez ſemblables à celles du laurier, mais plus longues, plus larges, plus épaiſſes, plus charnues. Elles ſont d'un verd très-vif, brillantes par-deſſus, & un peu pâles par-deſſous. Les fleurs ſont noirâtres.

Une petite gouſſe longue d'environ ſix pouces, large de quatre lignes, ridée, mollaſſe, huileuſe, graſſe, quoique caſſante, peut être regardée comme le fruit de cette plante. L'intérieur de la gouſſe eſt tapiſſé d'une poulpe rouſſeâtre, aromatique, un peu âcre, remplie d'une liqueur noire, huileuſe & balſamique, où nagent une infinité de grains noirs, luiſans, & preſque imperceptibles.

La récolte de ces gouſſes commence vers la fin de Septembre, & dure juſqu'à la fin de Décembre. On les fait ſécher à l'ombre. Lorſqu'elles ſont ſeches & en état d'être gardées, on les oint extérieurement avec un peu d'huile de coco, ou de calba, pour les rendre ſouples, les mieux conſerver, empêcher qu'elles ne ſechent trop, ou qu'elles ne ſe briſent.

C'eſt à-peu-près tout ce qu'on ſait de la vanille, deſtinée particuliérement à parfumer le chocolat, dont l'uſage a paſſé des Mexicains aux Eſpagnols, & des Eſpagnols aux autres peuples. Il n'y a que celle qui croît dans les montagnes inacceſſibles de la Nouvelle-Eſpagne, qui ait de la réputation. On ignore également le nombre de ſes eſpeces; quelles ſont les plus précieuſes; quel eſt le terroir qui leur convient le mieux; comment on les cultive, & de quelle maniere elles ſe multiplient. Tous ces ſecrets ſont reſtés aux naturels du pays. On prétend qu'ils ne ſont parvenus à ſe conſerver cette ſource de richeſſe, que par un ſerment fait entr'eux, de ne jamais rien révéler à leurs tyrans, ſur la culture de la vanille, & de ſouffrir les plus cruels tourmens plutôt que d'être parjures. Il eſt plus vraiſemblable qu'ils doivent un pareil avantage au caractere de la nation conquérante, qui contente des richeſſes acquiſes, accoutumée à une vie pareſſeuſe, à une douce ignorance, mépriſe également, & les curioſités d'hiſtoire naturelle, & les efforts de ceux qui s'en occupent. L'indigo lui eſt pourtant mieux connu.

L'indigotier eſt une eſpece de plante, dont la racine groſſe de trois ou quatre lignes de diametre & longue de plus d'un pied, a une légere odeur tirant ſur celle du perſil. De cette racine, ſort une ſeule tige à-peu-près de ſa groſſeur, haute d'environ deux pieds, droite, dure, preſque ligneuſe, couverte d'une écorce légérement gercée, de couleur de gris cendré vers le bas, verte dans le milieu, rougeâtre à l'extrémité, & ſans apparence de moëlle en-dedans. Les feuilles rangées deux à deux autour de la côte, ſont de figure ovale, liſſes, douces au toucher, ſillonnées au deſſus, d'un verd foncé au deſſous, & attachées par une queue fort courte. Depuis environ le tiers de la tige juſques vers l'extrémité, on voit des épis chargés de douze à quinze fleurs très-petites, & qui n'ont point d'odeur. Le piſtil qui eſt dans le milieu de chaque fleur, ſe change en une gouſſe, dans laquelle les ſemences ſont renfermées.

Cette plante demande une terre graſſe, unie, bien labourée, & qui ne ſoit pas trop ſeche. On ſeme ſa graine, qui pour la figure & la couleur reſſemble à la poudre à canon, dans de petites foſſes de la largeur de la houe, de deux à trois pouces de profondeur, éloignées d'un pied les unes des autres, & en ligne droite le plus qu'il eſt poſſible. Il faut avoir une attention continuelle à arracher les mauvaiſes herbes qui étoufferoient aiſément l'indigotier. Quoiqu'on le puiſſe ſemer en toutes les ſaiſons, on préfere communément le printems; l'humidité fait lever la plante dans trois ou quatre jours. Elle eſt mûre au bout de deux mois. On la coupe avec des couteaux courbés en ſerpettes, lorſqu'elle commence à fleurir: & les coupes continuent de ſix en ſix ſemaines ſi le tems eſt un peu pluvieux. Sa durée eſt d'environ deux ans; après ce terme elle dégénere. On l'arrache, & on la renouvelle.

Comme cette plante épuiſe bientôt le ſol, parce qu'elle ne pompe pas aſſez d'air & de roſée par ſes feuilles pour humecter la terre, il eſt avantageux au cultivateur d'avoir un vaſte eſpace qui demeure couvert d'arbres, juſqu'à ce qu'il convienne de les abattre, pour faire occuper leur place par l'indigo: car il faut ſe repréſenter les arbres comme des ſcyphons par leſquels la terre & l'air

ſe communiquent réciproquement leur ſubſtance fluide & végétative, des ſcyphons où les vapeurs & les ſucs s'attirant tour-à-tour, ſe mettent en équilibre. Ainſi tandis que la ſeve de la terre monte par les racines juſqu'aux branches, les feuilles aſpirent l'air & les vapeurs qui circulant par les fibres de l'arbre, redeſcendent dans la terre, & lui rendent en roſée ce qu'elle perd en ſeve. C'eſt pour obéir à cette influence réciproque, qu'au défaut des arbres qui conſervent les champs vierges pour y ſemer de l'indigo, on couvre ceux qui ſont uſés par cette plante, de patates ou de lianes, dont les branches rampantes conſervent la fraîcheur de la terre, & dont les feuilles brûlées renouvellent la fertilité.

On diſtingue deux eſpeces d'indigo, le franc & le bâtard. Quoique l'un obtienne un plus haut prix, à raiſon de ſa perfection, il eſt communément avantageux de cultiver l'autre, parce qu'il eſt plus peſant. On trouve un plus grand nombre de terres propres au premier; le ſecond réuſſit mieux dans celles qui ſont plus expoſées à la pluie. Tous deux ſont ſujets à de grands accidens. On en voit dont le pied ſeche, & tombe par la piqûre d'un ver fort commun, ou dont les feuilles qui font leur prix, ſont dévorées en vingt-quatre heures par des chenilles. Ce dernier accident, trop ordinaire, a fait dire que les cultivateurs d'indigo ſe couchent riches & ſe levent ruinés.

Cette production doit être ramaſſée avec précaution, de peur qu'en la ſecouant on ne faſſe tomber la farine attachée aux feuilles, qui eſt très-précieuſe. On la jette dans la *trempoire*; c'eſt une grande cuve, remplie d'eau. Il s'y fait une fermentation qui, dans vingt-quatre heures au plus tard, arrive au degré qu'on deſire. On ouvre alors un robinet pour faire couler l'eau dans une ſeconde cuve, appellée la *batterie*. On nettoie auſſi-tôt la trempoire afin de lui faire recevoir de nouvelles plantes, & de continuer le travail ſans interruption.

L'eau qui a paſſé dans la batterie ſe trouve imprégnée d'une terre très-ſubtile qui conſtitue ſeule la fécule ou ſubſtance bleue que l'on cherche, & qu'il faut ſéparer du ſel inutile de la plante,

parce qu'il fait furnager la fécule. Pour y parvenir, on agite violemment l'eau avec des feaux de bois percés & attachés à un long manche. Cet exercice exige la plus grande précaution. Si on ceffoit trop tôt de battre, on perdroit la partie colorante qui n'auroit pas encore été féparée du fel. Si au contraire, on continuoit de battre la teinture après l'entiere féparation, les parties fe rapprocheroient, formeroient une nouvelle combinaifon ; & le fel par fa réaction fur la fécule, exciteroit une feconde fermentation qui altéreroit la teinture & en noirciroit la couleur, & feroit ce qu'on appelle indigo brûlé. Ces accidens font prévenus par une attention fuivie aux moindres changemens que fubit la teinture, & par la précaution que prend l'ouvrier d'en puifer un peu de tems en tems avec un vafe propre. Lorfqu'il s'apperçoit que les molécules colorées fe raffemblent en fe féparant du refte de la liqueur, il fait ceffer le mouvement des feaux pour donner le tems à la fécule bleue de fe précipiter au fond de la cuve, où on la laiffe fe raffeoir jufqu'à ce que l'eau foit totalement éclaircie. On débouche alors fucceffivement des trous percés à différentes hauteurs, par lefquels cette eau inutile fe répand en-dehors.

La fécule bleue qui eft reftée au fond de la batterie, ayant acquis la confiftance d'une boue liquide, on ouvre des robinets qui la font paffer dans le *repofoir.* Après qu'elle s'eft encore dégagée de beaucoup d'eau fuperflue dans cette troifieme & derniere cuve, on la fait égoutter dans des facs ; d'où, quand il ne filtre plus d'eau au travers de la toile, cette matiere devenue plus épaiffe eft mife dans des caiffons où elle acheve de perdre fon humidité. Au bout de trois mois l'indigo eft en état d'être vendu.

Les blanchiffeufes l'emploient pour donner une couleur bleuâtre au linge. Les peintres s'en fervent dans leurs détrempes. Les teinturiers ne fauroient faire de beau bleu fans indigo. Les anciens le tiroient de l'Inde orientale. Il a été tranfplanté dans des tems modernes en Amérique. Sa culture effayée fucceffivement en différens endroits, paroît fixée à la Caroline, à Saint-Domingue & au Mexique. L'indigo connu fous le nom de Guatimala d'où il vient,

eſt le plus parfait de tous. La Nouvelle-Eſpagne tire un aſſez grand avantage de cette plante; mais elle gagne encore plus au commerce de la cochenille.

La nature de la cochenille, ſans laquelle on ne pourroit faire ni pourpre ni écarlate, & qui ne ſe trouve que dans le Mexique, a été long-tems inconnue, même aux nations qui en faiſoient le plus d'uſage. Les Eſpagnols naturellement réſervés, & qui deviennent myſtérieux quand il s'agit de leurs colonies, garderent un ſecret que tout leur faiſoit croire important. On eſt enfin parvenu à ſavoir que c'eſt un inſecte de la groſſeur & de la forme d'une punaiſe.

Il a, comme tous les animaux, deux ſexes. La fémelle eſt mal proportionnée, lente & engourdie; ſes yeux, ſa bouche, ſes antennes, ſes pieds ſont tellement enfoncés, tellement cachés dans les replis de ſa peau, qu'il eſt impoſſible de les diſtinguer, ſans le ſecours du microſcope. Auſſi a-t-on pris long-tems cet animal pour une graine.

Le mâle qui eſt très-rare, & qui ſuffit à trois cents fémelles ou davantage, eſt actif, mince & grêle en comparaiſon de la fémelle; ſon cou eſt plus étroit que la tête, & plus encore que le reſte du corps. Le thorax eſt de forme elliptique, un peu plus long que le cou & la tête enſemble, & applati par en bas, ſes antennes ſont articulées, & de chaque articulation ſortent quatre ſoies diſpoſées par paires de chaque côté. Il a ſix pattes, chacune formée de trois pieces. De l'extrémité poſtérieure de ſon corps, s'allongent deux grandes ſoies ou poils, qui ont quatre ou cinq fois ſa longueur. Il porte deux ailes plantées ſur la partie ſupérieure du thorax, qui s'abaiſſent comme les ailes des mouches ordinaires, lorſqu'il marche ou qu'il repoſe. Ces ailes, de forme oblongue, diminuent bruſquement de largeur au point de leur attache au corps. Elles ſont fortifiées de deux longs muſcles, dont l'un s'étend extérieurement tout autour de l'aile, & l'autre intérieur & parallele au premier, ſemble interrompu vers la ſommité des ailes. Le mâle eſt d'un rouge clair, la fémelle eſt d'un rouge plus foncé.

L'arbiſſeau qui les nourrit tous deux, nommé nopal, eſt armé

d'épines, & a environ cinq pieds de haut. Il a des feuilles épaiſſes & ovales. Sa fleur eſt large, & ſon fruit a la figure d'une figue. Il eſt rempli d'un ſuc rouge, auquel la cochenille doit vraiſemblablement ſa couleur.

Le nopal ſort communément d'une ou deux de ſes feuilles qu'on a miſes dans un trou, & couvertes de terre. Sa culture ſe réduit à extirper les mauvaiſes herbes qui l'environnent. Il faut le renouveller ſouvent, parce que plus il eſt jeune, plus ſon produit eſt conſidérable & de bonne qualité. On le trouve dans diverſes contrées du Mexique, à Tlaſcala, à Chalula, à Chiapa, dans la Nouvelle-Galice; mais il n'y eſt pas commun. Ces peuples ne le plantent jamais, & ſa cochenille qui eſt telle que la nature brute la donne, eſt appellée ſauvage, & n'eſt pas excellente. Les ſeuls Indiens d'Oaxaca ſe livrent ſans réſerve à ce genre d'induſtrie. Jamais on ne les a vus rebutés, ni par les attentions continuelles qu'elle exige, ni par les malheurs trop communs auxquels elle les expoſe. Leur intelligence, leur activité, leur aiſance, les ont mis en état de ſupporter une mauvaiſe récolte, & d'en attendre une bonne. Elles ſont plus égales en général dans un terrain aride où le nopal ſe plaît, & ſous un ciel tempéré où la cochenille eſt expoſée à moins d'accidens, que dans les parties de la province où le froid & le chaud ſe font ſentir davantage.

Dès que la ſaiſon favorable eſt arrivée, les Mexicains ſement, pour ainſi dire, les cochenilles ſur la plante qui leur eſt propre, en y attachant de petits nids de mouſſe qui en contiennent chacune douze ou quinze. Elles font trois ou quatre jours après leurs petits, qui ſe répandent avec une célérité ſurprenante ſur toutes les branches. Ils ne tardent pas à perdre cette activité, & on les voit s'attacher ſans plus ſe mouvoir à la partie la plus nourriſſante, la mieux expoſée de la feuille, juſqu'à ce qu'ils aient pris tout leur accroiſſement. Ils ne la rongent pas, ils ne font que la piquer & en tirer le ſuc avec une petite trompe, que la nature leur a donnée pour cet uſage.

On fait chaque année trois récoltes de cochenille, qui ſont autant

tant de générations de cet animal. La derniere ne donne qu'une cochenille médiocre, parce qu'elle eſt mêlée de parcelles détachées des feuilles qu'on a raclées pour enlever les inſectes nouveaux nés, qu'il ne ſeroit guere poſſible de recueillir autrement, & parce que les jeunes cochenilles y ſont mêlées avec les vieilles; ce qui diminue conſidérablement leur prix. Immédiatement avant les pluies, on coupe les branches de nopal, pour ſauver les petits inſectes qui y reſtent. On les ſerre dans les habitations, où les feuilles conſervent leur fraîcheur, comme toutes celles des plantes qu'on nomme graſſes. Les cochenilles y croiſſent pendant la mauvaiſe ſaiſon. Dès qu'elle eſt paſſée, on les met ſur des arbres extérieurs, où la fraîcheur vivifiante de l'air leur fait bientôt faire leurs petits.

Les cochenilles n'ont pas été plutôt recueillies qu'on les plonge dans l'eau chaude pour les faire mourir. Il y a différentes manieres de les ſécher. La meilleure eſt de les expoſer pendant pluſieurs jours au ſoleil, où elles prennent une teinte de brun roux, ce que les Eſpagnols appellent *renegrida*. La ſeconde eſt de les mettre au four où elles prennent une couleur griſâtre veinée de pourpre, ce qui leur fait donner le nom de *jaſpeada*. Enfin la plus imparfaite, qui eſt celle que les Indiens pratiquent le plus communément, conſiſte à les mettre ſur des plaques avec leurs gâteaux de mays: elles s'y brûlent ſouvent, auſſi les appelle-t-on *negra*.

Quoique la cochenille appartienne au regne animal qui eſt l'eſpece la plus périſſable, elle ne ſe gâte jamais. Sans autre attention que celle de l'enfermer dans une boîte, on l'a gardée des ſiecles entiers avec toute ſa vertu. Son prix qui eſt toujours très-haut, auroit bien dû exciter l'émulation des nations qui cultivent les iſles de l'Amérique, & des autres peuples qui habitent des régions dont la température ſeroit convenable à cet inſecte & à la plante dont il ſe nourrit. Cependant, la Nouvelle-Eſpagne eſt reſtée ſeule en poſſeſſion de cette riche production. Indépendamment de ce qu'elle en fournit à l'Aſie, elle en envoie tous les ans en Europe environ deux mille cinq cents ſurrons ou ſacs, qui ſe vendent à Cadix, l'un dans l'autre, 3,300 livres. C'eſt un produit très-conſidérable, qui

ne coûte aucune peine aux Eſpagnols. Il ſemble que la nature leur ait donné gratuitement ce qu'elle vend cher aux autres nations. Elle les a privilégiés en leur accordant en même tems, & les productions qui attirent le plus de richeſſes, & l'or & l'argent qui ſont le véhicule ou le ſigne de toutes les productions.

## CHAPITRE CXXXII.

### *Mines du Mexique.*

TEL eſt ſur nous l'empire de ces brillans & funeſtes métaux, qu'ils ont balancé l'infamie & l'exécration que méritoient les dévaſtateurs de l'Amérique. Les noms du Mexique, du Pérou & du Potoſi, ne nous font pas friſſonner; & nous ſommes des hommes! Aujourd'hui même que l'eſprit de juſtice & le ſentiment de l'humanité ſont devenus l'ame de nos écrits, la regle invariable de nos jugemens; un navigateur qui deſcendroit dans nos ports avec un vaiſſeau chargé de richeſſes notoirement acquiſes par des moyens auſſi barbares, ne paſſeroit-il pas de ſon bord dans ſa maiſon, au milieu du bruit général de nos acclamations? Quelle eſt donc cette ſageſſe dont notre ſiecle s'enorgueillit ſi fort ? Qu'eſt-ce donc que cet or, qui nous ôte l'idée du crime & l'horreur du ſang? Sans doute qu'un moyen d'échange entre les nations, un ſigne repréſentatif de toutes les ſortes de valeurs, une évaluation commune de tous les travaux, a quelques avantages. Mais ne vaudroit-il pas mieux que les nations fuſſent demeurées ſédentaires, iſolées, ignorantes & hoſpitalieres, que de s'être empoiſonnées de la plus féroce de toutes les paſſions?

L'origine des métaux n'a pas été toujours bien connue. On a cru long-tems qu'ils étoient auſſi anciens que le monde. On penſe aujourd'hui, avec plus de raiſon, qu'ils ſe forment ſucceſſivement. Il n'eſt pas poſſible en effet de douter que la nature ne ſoit dans une action continuelle, & que ſes reſſorts ne ſoient auſſi puiſſans ſous nos pieds que ſur notre tête.

Chaque métal, ſuivant les chymiſtes, a pour principe une terre qui le conſtitue, & qui lui eſt particuliere. Il ſe montre à nous, tantôt ſous la forme qui le caractériſe, & tantôt ſous des formes variées, dans leſquelles il n'y a que des yeux exercés qui puiſſent le reconnoître. Dans le premier cas, on l'appelle *vierge*, & dans le ſecond *minéraliſé*.

Soit vierges, ſoit minéraliſés, les métaux ſont quelquefois épars par fragmens, dans les couches horizontales ou inclinées de la terre. Ce n'eſt pas le lieu de leur origine. Ils y ont été entraînés par les embraſemens, les inondations, les tremblemens qui bouleverſent ſans interruption notre miſérable planete. Ordinairement on les trouve, tantôt en veines ſuivies; & tantôt en maſſes détachées, dans le ſein des rochers & des montagnes où ils ont été formés.

Selon les conjectures des naturaliſtes, dans ces grands atteliers toujours échauffés, s'élevent perpétuellement des exhalaiſons. Ces liqueurs ſulfureuſes & ſalines, agiſſent ſur les molécules métalliques, les atténuent, les diviſent, & les mettent en état de voltiger dans les cavités de la terre. Elles ſe réuniſſent. Devenues trop peſantes pour ſe ſoutenir dans l'air, elles tombent & s'entaſſent les unes ſur les autres. Si, dans leurs différens mouvemens, elles n'ont pas rencontré d'autres corps, elles forment des métaux purs. Il n'en eſt pas de même, ſi elles ſe ſont combinées avec des matieres étrangeres.

La nature, qui sembloit vouloir les cacher, n'a pu les dérober à l'avidité de l'homme. En multipliant les obſervations, on eſt parvenu à connoître les lieux où ſe trouvent les mines. Ce ſont, pour l'ordinaire, des montagnes, où les plantes croiſſent foiblement & jauniſſent vîte; où les arbres ſont petits & tortueux; où l'humidité des roſées, des pluies, des neiges même ne ſe conſerve pas; où s'élevent des exhalaiſons ſulfureuſes & minérales; où les eaux ſont chargées de ſels vitrioliques; où les ſables contiennent des parties métalliques. Quoique chacun de ces ſignes, pris ſolitaire-

ment, soit équivoque, il est rare qu'ils se réunissent tous, sans que le terrain renferme quelque mine.

Mais à quelles conditions tirons-nous cette richesse ou ce poison des abymes où la nature l'avoit renfermé? Il faut percer des rochers à une profondeur immense; creuser des canaux souterrains qui garantissent des eaux qui affluent & qui menacent de toutes parts; entraîner dans d'immenses galeries des forêts coupées en étais; soutenir les voûtes de ces galeries, contre l'énorme pesanteur des terres qui tendent sans cesse à les combler & à enfouir sous leur chûte les hommes avares & audacieux qui les ont construites; creuser des canaux & des aqueducs; inventer ces machines hydrauliques si étonnantes & si variées, & toutes les formes diverses de fourneaux; courir le danger d'être étouffé ou consumé par une exhalaison qui s'enflamme à la lueur des lampes qui éclairent le travail; & périr enfin d'une phtisie qui réduit la vie de l'homme à la moitié de sa durée. Si l'on examine combien tous ces travaux supposent d'observations, de tentatives & d'essais, on reculera l'origine du monde bien au-delà de son antiquité connue. Nous montrer l'or, le fer, le cuivre, l'étain & l'argent employés par les premiers hommes, c'est nous bercer d'un mensonge qui ne peut en imposer qu'à des enfans.

Lorsque le travail de la minéralogie est fini, celui de la métallurgie commence. Son objet est de séparer les métaux les uns des autres, & de les dégager des matieres étrangeres qui les enveloppent.

Pour séparer l'or des pierres qui le contiennent, il suffit de les écraser & de les réduire en poudre. On triture ensuite la matiere pulvérisée avec du vif-argent, qui s'unit avec ce précieux métal, mais sans s'unir, ni avec le roc, ni avec le sable, ni avec la terre qui s'y trouvoient mêlés. Avec le secours du feu, on distille ensuite le mercure, qui, en partant, laisse l'or au fonds du vase dans l'état d'une poudre qu'on purifie à la coupelle. L'argent vierge n'exige pas d'autres préparations.

Mais quand l'argent eſt combiné avec des ſubſtances étrangeres ou avec des métaux d'une nature différente, il faut une grande capacité & une expérience conſommée pour le purifier. Tout autoriſe à penſer qu'on n'a pas ce talent dans le nouveau-monde. Auſſi eſt-il généralement reçu que des mineurs Allemands ou Suédois trouveroient dans le minerai déjà exploité plus de richeſſes que l'Eſpagnol n'en a déjà tirées. Ils éleveroient leur fortune ſur des mines, qu'un défaut d'intelligence a fait rejeter comme inſuffiſantes pour payer les dépenſes qu'elles exigeoient.

L'art des Mexicains, quel qu'il fût, étoit encore infiniment au deſſous de celui de leurs oppreſſeurs. Auſſi avoient-ils moins d'argent que d'or. Ces métaux n'étoient pas pour eux un moyen d'échange : c'étoit un objet de pur ornement, de ſimple curioſité.

Dans les premieres années qui ſuivirent la conquête, les Eſpagnols s'épargnoient les ſoins, les travaux, les dépenſes inſéparables de l'exploitation des mines. On arrachoit aux Mexicains tout ce qu'ils avoient amaſſé de métaux, depuis la fondation de leur empire. Les temples, les palais des grands, les maiſons des particuliers, les moindres cabanes; tout étoit viſité & dépouillé. Quoique l'horreur des Indiens pour leurs tyrans fit rentrer beaucoup de ces richeſſes dans la terre, en fit jeter encore plus dans le grand lac & dans les rivieres, l'avarice trouva de quoi ſe ſatisfaire ou ſe conſoler. Cette ſource épuiſée, il fallut recourir aux mines.

On en fouilla d'abord indifféremment par-tout, & par préférence ſur les côtes. L'expérience ayant prouvé que celles qui étoient les plus voiſines de l'Océan, étoient les moins abondantes, on s'en dégoûta. Aujourd'hui l'on n'en exploite aucune qui ne ſoit à une très-grande diſtance de la mer du Nord, où elle ſeroit expoſée aux incurſions, peut-être aux invaſions des Européens. Ce qui s'en trouve ſur le golfe de Californie, paroît jouir d'une ſureté entiere, juſqu'à ce que ces parages ſoient plus connus & plus fréquentés. Les principales ſont dans le Zacatecas, la Nouvelle-Biſcaye & le Mexico, trois provinces ſituées dans l'intérieur, de l'empire, où il eſt impoſſible à l'ennemi d'arriver par terre, & où des

rivieres navigables ne conduisent pas. Elles peuvent occuper quarante mille Indiens, dirigés par quatre mille Espagnols.

Les mines appartiennent à celui qui les découvre. Les formalités auxquelles il est assujetti, se réduisent à faire approuver ses échantillons par le gouvernement. On lui accorde autant de terrain qu'il en veut; mais il est obligé de donner une piastre ou 5 livres 5 sous par pied au propriétaire. Le tiers de ce qu'il achete passe au domaine qui, après avoir eu long-tems la manie funeste de le faire exploiter pour son compte, a pris le parti de le vendre à qui veut le payer, & par préférence au mineur. Toutes les mines abandonnées tombent aussi dans les mains du roi.

Il tire 420 livres de chaque quintal de mercure qu'on emploie. Inutilement les gens éclairés ont représenté souvent que ce prix excessif faisoit nécessairement languir les travaux : on s'est refusé à leurs instances. Tout ce qu'elles ont produit, c'est qu'on a accordé un crédit de deux ans, mais dont on se fait payer les intérêts. Rarement ceux qui entreprennent d'exploiter des mines sont-ils hors d'état de se passer de ces facilités. On ne voit guere se livrer à ces entreprises incertaines & dangereuses, que des hommes dont les affaires sont équivoques, ou tout-à-fait ruinées.

Ce qui en éloigne sur-tout les gens sages & aisés, c'est l'obligation de livrer au gouvernement la cinquieme partie de l'argent, & la dixieme partie de l'or qu'on arrache des entrailles de la terre. L'état s'étoit long-tems refusé à cette différence d'imposition : mais il a été forcé d'y consentir; parce que les mines d'or plus casuelles que celles d'argent étoient entiérement abandonnées. Les unes & les autres seront bientôt hors d'état de payer le tribut qui leur est imposé. A mesure que leurs produits se multiplient dans le commerce, ils ont moins de valeur; ils représentent moins de marchandises. Cet avilissement des métaux auroit eu de plus grands effets qu'il n'en a eu, si les travaux qui les procurent n'avoient été successivement simplifiés. Cette économie approche tous les jours de son terme sensible; & lorsqu'elle y sera parvenue, la cour de Madrid ne pourra pas se dispenser de diminuer les droits, à

moins qu'elle ne consente à voir tomber les meilleures mines, comme elle a vu négliger les médiocres. Peut-être la verrons-nous bientôt réduite à se contenter de deux réaux ou de vingt-six sous par marc qu'elle tire pour les droits de marque & de fabrication.

Les monnoies du Mexique fabriquent annuellement environ 65 millions de livres; la sixieme partie à-peu-près en or, le reste en argent. Il en passe environ la moitié en Europe, le sixieme dans les Indes orientales, un douzieme dans les isles Espagnoles. Le reste coule par une transpiration insensible dans les colonies étrangeres, ou circule dans l'empire. Il y sert au commerce intérieur, & au paiement des impositions qui sont considérables.

## CHAPITRE CXXXIII.

### *Impositions établies au Mexique.*

TOUS les Indiens mâles paient, depuis dix-huit ans jusqu'à cinquante, une capitation de 11 livres 16 sous, dont les huit neuviemes doivent être versés dans les caisses du gouvernement, & le reste est destiné à divers usages. Les métis, qui sont censés Indiens dans les deux premieres générations, & les mulâtres libres, sont asservis au même droit. On en exempte les esclaves negres, pour lesquels on a donné au roi 280 livres à leur entrée dans la colonie.

Les Espagnols qu'on n'a pas avilis jusqu'à leur imposer un tribut personnel, sont assujettis à toutes les autres taxes. La plus forte est celle de trente-trois pour cent du prix de toutes les marchandises que l'Europe leur envoie. L'ancien monde en retient vingt-cinq, sous diverses dénominations, & il en est payé huit à leur entrée dans le nouveau. Cet impôt ruineux n'empêche pas qu'elles ne soient soumises dans la suite à l'alcavala.

L'alcavala est un droit sur toutes les choses qui se vendent ou s'échangent, & que l'on paie autant de fois qu'elles se vendent ou

s'échangent. Il fut établi dans la métropole en 1341, & s'eſt élevé peu-à-peu juſqu'à dix pour cent de la valeur de la marchandiſe vendue en gros, & juſqu'à quatorze de la marchandiſe vendue en détail. Philippe II. après le déſaſtre de ſa flotte, ſi connue ſous le titre faſtueux d'invincible, fut déterminé par ſes beſoins à introduire cette impoſition dans le Mexique, comme dans ſes autres colonies. Quoiqu'elle ne dût exiſter qu'un tems, elle s'eſt perpétuée. Il eſt vrai qu'elle n'a pas été augmentée, & qu'elle eſt reſtée à deux & demi pour cent, où elle fut d'abord fixée. La cruciade n'a pas eu la même ſtabilité.

C'eſt une bulle qui donne de grandes indulgences, & qui permet l'uſage des œufs, du beurre, du fromage, pendant le carême. Le gouvernement, à qui la cour de Rome en a abandonné le bénéfice, avoit diſtribué en quatre claſſes ceux qui voudroient en profiter. Elle étoit payée 2 livres 6 ſous, par ceux qui vivoient du fruit de leur induſtrie. Ceux qui étoient parvenus à ſe faire un capital de 10, 500 livres, la payoient 5 livres 5 ſous; elle coûtoit 10 livres 10 ſous à ceux qui poſſédoient plus de 58, 600 livres; & 52 livres 10 ſous au vice-roi, & à ceux qui étoient revêtus des dignités les plus honorables. On s'en rapportoit à la conſcience de chaque citoyen, en l'avertiſſant qu'il n'obtenoit rien, s'il ne proportionnoit ſa contribution à ſa fortune. Le Mexique ſeul rendoit alors environ 2, 600, 000 livres. Il eſt vraiſemblable que cette ſuperſtition s'affoibliſſoit, puiſque le miniſtere a fixé en 1756, pour tous les états, la bulle à quarante ſols. Le gouvernement n'oblige perſonne à la prendre; mais les prêtres refuſeroient les conſolations de la religion à ceux qui ne l'auroient pas achetée; & il n'y a peut-être pas dans toute l'Amérique Eſpagnole un homme aſſez éclairé, ou aſſez hardi, pour s'élever au deſſus de cette tyrannie. (*)

Un

(*) On parle beaucoup de ſauvages & de barbares; mais ceux dont la religion & le gouvernement ſe jouent ainſi, ſont-ils des ſauvages du nouveau-monde ou de l'ancien; du Nord ou du Midi ?

Un genre d'oppreſſion qui n'a pas été ſupporté ſi patiemment, c'eſt l'impôt qu'on a mis dans les derniers tems ſur le ſel & ſur le tabac. Les peuples, qui ſouffroient leurs anciens maux ſans murmurer, ont été révoltés de ces nouveautés. L'une leur a paru ſi oppoſée au droit naturel, & l'autre contrarioit ſi fort un de leurs goûts les plus vifs, que quoique façonnés de longue main au joug, ils ſe ſont ſoulevés. La conduite atroce des fermiers a beaucoup ajouté au mécontentement. Il s'eſt manifeſté d'un bout de l'empire à l'autre, avec un éclat qui a retenti juſqu'en Europe. Des tempéramens ont pallié le mal; mais les eſprits ſont toujours dans une fermentation que la métropole appaiſera difficilement ſans quelques ſacrifices. Un des plus agréables à ſes colonies, feroit celui du papier marqué.

Indépendamment des tributs réguliers que l'Eſpagne exige de ſes colonies, elle y leve dans des tems fâcheux, ſous le nom d'emprunt, des ſommes conſidérables dont on n'a jamais payé ni les intérêts, ni les capitaux. Cette vexation, qui a commencé du tems de Philippe II. s'eſt perpétuée juſqu'à nos jours. Elle a été plus ſouvent répétée ſous Philippe V. que dans le cours des autres regnes, ce qui n'a pas peu contribué à rendre le nom François odieux dans ces contrées. La contribution, qui a porté ſur tous ceux qui avoient quelque fortune, a été plus forte au Mexique qu'ailleurs; parce que les Européens, les créoles, les métis, les mulâtres, les Indiens ſur-tout, y jouiſſoient d'une plus grande aiſance. La proſpérité publique y a été bien diminuée par ces loix fiſcales, & l'eſt tous les jours encore plus par l'avidité du clergé.

Il tire rigoureuſement la dîme de tout ce qui ſe récolte. Les fonctions de ſon état lui ſont payées à un prix extravagant. Ses terres ſont immenſes, & acquierent tous les jours plus d'étendue. On le croit en poſſeſſion du quart des revenus de l'empire. Le ſeul évêque d'Angeles a 1,260,000 livres de rente. Ces richeſſes ſcandaleuſes ont tellement multiplié les eccléſiaſtiques, qu'ils forment aujourd'hui le cinquieme de toute la population des blancs. Quelques-uns ſont nés dans la colonie. La plupart ſont des aventuriers

arrivés d'Europe, pour se soustraire à l'autorité de leurs supérieurs, ou pour faire promptement fortune.

Celle de la couronne n'est pas ce qu'elle devroit être. Les droits établis sur les marchandises qui arrivent de Cadix & sur les mines, le vif-argent, la capitation, les impôts, le domaine, sont de si grands objets, qu'on ne peut revenir de sa surprise, quand on voit que le monarque ne retire annuellement du Mexique, quoique la mieux administrée de ses possessions, qu'environ 6, 300, 000 livres. Le reste, c'est-à-dire, presque tout, est absorbé par le gouvernement civil & militaire du pays, qui sont l'un & l'autre dans le plus grand désordre.

Les finances sont en proie à une foule de commis répandus partout; aux corrégidors, qui ont l'administration des provinces; aux commandans des places; à trois conseils supérieurs de justice, connus sous le nom d'audience; à ceux qui ont la plénitude de l'autorité, ou aux subalternes qui gagnent la confiance des gens en place. Une partie de ces rapines passe en Europe; l'autre sert à nourrir l'orgueil, la paresse, le luxe, le libertinage d'un petit nombre de villes du Mexique, de sa capitale singuliérement.

Mexico, qui put quelque tems douter si les Espagnols étoient un essaim de brigands ou un peuple conquérant, se vit presque totalement détruit par les guerres cruelles dont il fut le théatre. Cortez ne tarda pas à la rebâtir. On l'a depuis augmentée & embellie.

Ses rues sont larges, droites, & se coupent à angles droits. Les maisons y sont assez spacieuses, mais sans commodités ni décoration. Aucun des édifices publics qu'on montre avec le plus d'ostentation aux voyageurs, ne rappelle à l'esprit les beaux jours de l'architecture, pas même les bons tems gothiques. Les places principales ont une fontaine au milieu, & sont assez régulieres; c'est tout leur mérite. On voit une promenade avec un jet-d'eau, où se réunissent huit allées, dont les arbres ont une forme & un feuillage peu agréables. La superstition a entassé les trésors de toutes les

parties du monde dans d'innombrables égliſes, ſans qu'il y en ait aucune qui éleve l'ame à des idées ſublimes, ou qui rempliſſe le cœur de ſentimens agréables.

L'air qu'on reſpire dans cette ville eſt très-tempéré. On y ſupporte toute l'année des vêtemens de laine. Les moindres précautions ſuffiſent pour n'avoir rien à ſouffrir de la chaleur. Charles-Quint demandoit à un Eſpagnol qui arrivoit de Mexico, combien il y avoit de tems entre l'été & l'hiver : *Autant*, répondit-il avec vérité & avec eſprit, *qu'il en faut pour paſſer du ſoleil à l'ombre.*

La ville eſt bâtie au milieu d'un grand lac, qu'une langue de terre fort étroite diviſe en deux parties. Celle dont l'eau eſt douce, tranquille & poiſſonneuſe, tombe dans l'autre qui eſt ſalée, communément agitée & ſans poiſſon. La circonférence de tout ce lac, qui eſt inégal dans ſon étendue, eſt d'environ trente lieues.

On ne s'accorde pas ſur l'origine de ces eaux. L'opinion la plus commune & la plus vraiſemblable, les fait ſortir d'une grande & haute montagne ſituée au ſud-oueſt de Mexico, avec cette différence que l'eau ſalée coule ſous une terre remplie de mines qui lui communique ſa qualité.

Avant la conquête, Mexico & beaucoup d'autres villes ſituées ſur les bords du lac, étoient expoſées à des inondations qui en rendoient le ſéjour dangereux. Des digues conſtruites avec une dépenſe & des travaux incroyables, ne ſuffiſoient pas toujours pour détourner les torrens qui ſe précipitoient des montagnes. Les Eſpagnols ont auſſi éprouvé ces calamités. La plupart de leurs bâtimens, quoique élevés avec ſoin & ſur pilotis, ſont, après quelques années, enfoncés de quatre, de cinq & de ſix pieds dans un terrain qui n'eſt pas aſſez ſtable pour les ſoutenir.

Ces inconvéniens inſpirerent le projet de ménager un écoulement aux eaux. Des relations d'une enflure giganteſque aſſurent qu'en 1604, quatre cent ſoixante-onze mille cent cinquante-quatre Indiens furent occupés à creuſer ce canal. Pour trouver les fonds néceſſaires, on exigea le centieme du prix des maiſons, des terres, des marchandiſes : impôt inconnu dans le nouveau-

monde. L'ignorance, le découragement, les intérêts particuliers firent échouer cette noble & ſage entrepriſe.

Le vice-roi Ladeyrera penſa en 1635 qu'il feroit avantageux, qu'il étoit même indiſpenſable de bâtir ailleurs Mexico. L'avarice, qui ne vouloit rien ſacrifier; la volupté, qui craignoit d'interrompre ſes plaiſirs; la pareſſe, qui redoutoit les ſoins : toutes les paſſions ſe réunirent pour traverſer une idée, qui en elle-même étoit ſuſceptible d'objections raiſonnables.

Les nouveaux efforts qu'on a faits depuis pour rendre ce ſéjour auſſi sûr qu'il eſt agréable, n'ont pas été tout-à-fait heureux; ſoit que l'art ait été mal employé; ſoit que la nature ait oppoſé au ſuccès des obſtacles inſurmontables. Mexico reſte toujours expoſé à la fureur des eaux; & la crainte des débordemens a beaucoup diminué ſa population. La plupart des hiſtoriens aſſurent qu'elle paſſoit autrefois deux cent mille ames : aujourd'hui elle n'eſt que de cinquante mille. Elle eſt formée par des Eſpagnols, des métis, des Indiens, des negres, des mulâtres, par tant de races différentes, depuis le blanc juſqu'au noir, qu'à peine parmi cent viſages en trouveroit-on deux de la même couleur.

Avant cette émigration, les richeſſes s'étoient accumulées dans Mexico à un point incroyable. Tout ce qui ailleurs eſt de fer & de cuivre, fut d'argent ou d'or. On fit ſervir ces brillans métaux, ainſi que les perles & les pierres précieuſes, à l'ornement des chevaux, des valets, des meubles les plus communs, aux plus vils offices. Les mœurs qui ſuivent toujours le cours du luxe, ſe monterent au ton de cette magnificence romaneſque. Les femmes, dans l'intérieur de leurs palais, furent ſervies par des milliers d'eſclaves, & ne parurent en public qu'avec un cortege réſervé, parmi nous, à la majeſté du trône. Les hommes ajoutoient à ces profuſions, des profuſions encore plus grandes pour des négreſſes qu'ils élevoient publiquement au rang de leurs maîtreſſes. Ce luxe ſi effréné dans les actions ordinaires de la vie, paſſoit toutes les bornes à l'occaſion de la moindre fête. L'orgueil général étoit alors en mouvement, & chacun prodiguoit les millions pour juſtifier le

ſien. Les crimes néceſſaires pour ſoutenir ces extravagances étoient effacés d'avance : la ſuperſtition déclaroit ſaint & juſte tout homme qui donneroit beaucoup aux égliſes.

Les tréſors & le faſte qui en eſt la ſuite, ont dû néceſſairement diminuer à Mexico, à meſure que ceux qui les poſſédoient ont été chercher un aſile à Angeles, & dans d'autres villes. Cependant l'avantage qu'a cette capitale d'être au centre de la domination, le ſiege du gouvernement, le lieu de la fabrication des monnoies, le ſéjour des plus grands propriétaires des terres & des plus riches négocians, a toujours fixé dans ſes mains la plupart des grandes affaires de l'empire.

## CHAPITRE CXXXIV.

*Liaiſons du Mexique avec le reſte de l'Amérique, avec les Indes orientales, avec l'Europe.*

Les affaires qu'il fait avec les autres parties de l'Amérique, ſont très-bornées. Par la mer du Nord, il reçoit de Maracaïbo & de Caraque, du cacao fort ſupérieur au ſien, & des negres par la voie de la Havane & de Carthagene : il donne en échange des farines & de l'argent.

Ses liaiſons avec la mer du Sud lui ſont plus utiles, ſans être beaucoup plus conſidérables. Dans les premiers tems, il fut permis au Pérou d'envoyer tous les ans à la Nouvelle-Eſpagne deux vaiſſeaux, dont les cargaiſons réunies ne devoient pas valoir plus d'un million dix mille livres. Cette navigation fut réduite peu après à la moitié. On la ſupprima totalement en 1636, ſous prétexte qu'elle ruinoit le commerce de la métropole, par l'abondance des marchandiſes des Indes orientales qu'elle introduiſoit. Les négocians de Lima ſe plaignirent long-tems, & inutilement, d'une loi barbare qui les privoit du double avantage de vendre le ſuperflu de leurs denrées, & de recevoir celles qui leur man-

quoient. La communication entre les deux colonies fut enfin rétablie, mais avec des reſtrictions qui prouvent que le gouvernement n'avoit pas acquis des lumieres, & qu'il ne faiſoit que céder à l'importunité. Depuis cette époque, des bâtimens expédiés de Callao & de Guayaquil, portent du cacao, des huiles, des vins, des eaux-de-vie, à Acapulco & à Sonſonate, ſur la côte de Guatimala, & en rapportent du brai, du goudron, du rocou, de l'indigo, de la cochenille, du fer, des merceries d'Angeles, & autant qu'ils peuvent, en contrebande, des marchandiſes arrivées des Philippines; ces iſles ſi célebres en Europe par les rapports qu'elles ont avec le Mexique. L'importance de cette communication paroît exiger que nous remontions à ſon origine.

Lorſque la cour de Madrid, dont les ſuccès étendoient de plus en plus l'ambition, eut formé le plan d'un grand établiſſement en Aſie, elle s'occupa ſérieuſement des moyens de le faire réuſſir. Ce projet devoit rencontrer de grandes difficultés. Les richeſſes de l'Amérique attiroient ſi puiſſamment les Eſpagnols qui conſentoient à s'expatrier, qu'il ne paroiſſoit pas poſſible de les engager à s'aller fixer aux Philippines, à moins qu'on ne conſentît à leur faire partager ces tréſors. On ſe détermina à ce ſacrifice. La colonie naiſſante fut autoriſée à envoyer tous les ans en Amérique des marchandiſes de l'Inde, pour y être échangées contre des métaux.

Cette liberté illimitée eut des ſuites ſi conſidérables, qu'elle excita la jalouſie de la métropole. On parvint à calmer un peu les eſprits, en réduiſant à 3,150,000 livres le commerce, que dans la ſuite il ſeroit permis de faire. Cette ſomme fut partagée en douze mille actions égales. Chaque chef de famille en devoit avoir une, & les gens en place, un nombre proportionné à leur élévation. Les communautés religieuſes furent compriſes dans l'arrangement, ſuivant l'étendue de leur crédit, & l'opinion qu'on avoit de leur utilité. On en accorda cinq cents aux jéſuites, dont les occupations & les entrepriſes paroiſſoient exiger de plus grands moyens.

Les vaiſſeaux qui partoient d'abord de l'iſle de Cebu, & enſuite de celle de Luçon, prirent dans les premiers tems la route du Pérou. La longueur de cette navigation étoit exceſſive. On découvrit des vents aliſés qui ouvroient une route au Mexique moins longue de la moitié; & cette branche de commerce ſe porta ſur ſes côtes, où il s'eſt fixé.

On expédie tous les ans, au milieu de Juillet, du port de Manille, un galion qui eſt communément de dix-huit cents à deux mille tonneaux. Après s'être débarraſſé d'une foule d'iſles & de rochers qui rallentiſſoient ſa marche, il fait route à l'eſt vers le nord, pour trouver à la hauteur de trente degrés de latitude les vents d'oueſt, qui le menent droit au terme de ſon voyage. Ce vaiſſeau extrêmement chargé, eſt ſix mois en route, parce que ceux qui le montent, navigateurs timides, ne tendent jamais leur grande voile pendant la nuit, & qu'ils amenent ſouvent toutes leurs voiles ſans néceſſité. Il atteint enfin le Mexique.

Les côtes de ce grand empire ne reſſemblent pas à celles du Pérou, où le voiſinage & la hauteur des Cordilieres font régner un printems éternel, des vents réguliers & doux. Dès qu'on a paſſé la ligne à la hauteur de Panama, la libre communication de l'athmoſphere de l'eſt à l'oueſt n'étant plus interrompue par cette chaîne prodigieuſe de montagnes, le climat devient différent. A la vérité, la navigation eſt ſure & facile dans ces parages, depuis le milieu d'Octobre juſqu'au commencement de Mai; mais durant le reſte de l'année, les coups de vent d'oueſt, les tourbillons violens, les pluies exceſſives, les chaleurs étouffantes, les calmes abſolus; tous ces obſtacles qui ſe réuniſſent, ou qui ſe ſuccedent, rendent la mer fâcheuſe, dangereuſe même. Dans toute cette étendue de côtes qui eſt de plus de ſix cents lieues, on ne voit pas une ſeule barque, ni le moindre canot, ſoit pour le commerce, ſoit pour la pêche. Les ports même qu'on y trouve répandus, ſont ouverts, ſans défenſe, expoſés aux caprices du premier corſaire qui voudra tourner ſon avidité de ce côté-là. Celui d'Acapulco où arrivent les galions, eſt le ſeul qui ait attiré l'attention du gouvernement.

On y arrive par deux embouchures, dont une petite iſle forme la ſéparation, & on y entre de jour par un vent de mer, comme on en ſort de nuit par un vent de terre. Un mauvais fort, quarante-deux pieces de canon, & une garniſon de ſoixante hommes, le défendent. Il eſt également étendu, sûr & commode. Le baſſin qui forme ce port, eſt entouré de hautes montagnes ſi arides, qu'elles manquent même d'eau. On y reſpire un air embraſé, lourd & mal-ſain, où perſonne ne peut s'accoutumer que des negres nés ſous un climat à-peu-près ſemblable, ou quelques mulâtres. Cette foible & malheureuſe population, eſt groſſie à l'arrivée des galions par les négocians de toutes les provinces du Mexique qui viennent échanger des bijoux d'Europe, leur cochenille, & environ dix millions d'argent, contre les épiceries, les mouſſelines, les toiles peintes, les ſoieries, les aromates, les ouvrages d'orfévrerie de l'Aſie. Après un ſéjour d'environ trois mois, le vaiſſeau reprend la route des Philippines avant le premier Avril, avec une ou deux compagnies d'infanterie deſtinées à recruter la garniſon de Manille. Une partie des richeſſes dont il eſt chargé, s'arrête dans la colonie; le reſte ſe diſtribue aux nations qui avoient contribué à former ſa cargaiſon.

L'eſpace immenſe que les galions ont à parcourir, a fait rechercher des lieux où ils puſſent ſe rafraîchir. Le premier qu'on a rencontré, eſt ſur la route d'Acapulco aux Philippines, dans des iſles connues d'abord ſous le nom d'iſles des Larrons, & depuis ſous celui d'iſles Mariannes. Elles furent découvertes en 1521 par Magellan. On les perdit de vue. Les galions s'aviſerent dans la ſuite d'y relâcher; mais il n'y fut formé d'établiſſement fixe qu'en 1678.

Elles ſont ſituées à l'extrémité de la mer du Sud, près de quatre cents lieues à l'orient des Philippines. Leur poſition dans la zone torride n'empêche pas que le climat n'y ſoit aſſez tempéré. L'air y eſt pur, le ciel ſerein, & le terrain fertile. Avant leur communication avec les Européens, les habitans toujours nuds ne vivoient que de fruits, de racines & de poiſſon. Comme la pêche étoit leur

leur occupation ordinaire, leur ſeule occupation, ils étoient parvenus à imaginer, à conſtruire les canots les plus parfaits qu'on ait trouvés dans le tour du globe.

Les peuples très-nombreux, répandus dans une douzaine d'iſles, les ſeules habitées de cet archipel, ont péri ſucceſſivement depuis l'invaſion des Eſpagnols, ou par des maladies contagieuſes, ou par les mauvais traitemens qu'ils éprouvoient. Ce qui reſtoit, au nombre de deux mille ſept cents perſonnes, a été concentré dans l'iſle de Guam, qui peut avoir vingt-cinq à trente lieues de circuit. Elle a une garniſon de cent hommes, chargée de défendre deux petits forts ſitués ſur deux rades, dont l'une reçoit un petit bâtiment qui arrive tous les deux ans des Philippines, & l'autre eſt deſtinée à fournir des rafraîchiſſemens aux galions. Cette derniere eſt ſi mauvaiſe, que le vaiſſeau n'y ſéjourne jamais plus de deux jours, & que dans ce court eſpace il eſt ſouvent expoſé aux plus grands dangers. Il eſt bien extraordinaire que l'Eſpagne n'ait pas fait chercher un meilleur port, ou bien ſingulier qu'on n'en ait point trouvé dans un ſi grand nombre d'iſles. La Californie préſente un aſile plus aſſuré aux galions, qui vont des Philippines à Acapulco.

La Californie eſt proprement une longue pointe de terre qui ſort des côtes ſeptentrionales de l'Amérique, & s'avance entre l'eſt & le ſud juſqu'à la zone torride : elle eſt baignée des deux côtés par la mer Pacifique. La partie connue de cette péninſulte a trois cents lieues de longueur, ſur dix, vingt, trente & quarante de large.

Il eſt impoſſible que dans un ſi grand eſpace, la nature du ſol & la température de l'air ſoient par-tout les mêmes. On peut dire cependant, qu'en général le climat y eſt ſec & chaud à l'excès, le terrain nud, pierreux, montueux, ſablonneux, ſtérile par conſéquent, & peu propre au labourage & à la multiplication des beſtiaux. Parmi le petit nombre d'arbres qu'on y trouve, le plus utile eſt le pitahaya, dont les productions ſont la principale nourriture des Californiens. Ses branches cannelées & perpendiculaires n'ont point de feuilles, & c'eſt des tiges que naît le fruit. Il eſt épineux comme le marron d'Inde ; mais ſa chair reſſemble à celle de la

figue, avec cet avantage, qu'elle eſt encore plus douce & plus délicate.

La mer, plus riche que la terre, offre des poiſſons de toutes ſortes, dans la plus grande abondance & du goût le plus exquis. Mais ce qui rend le golfe de la Californie plus digne d'attention, ce ſont les perles, qui, dans la ſaiſon de la pêche, y attirent les habitans de toutes les provinces de la Nouvelle-Eſpagne. (*)

Les Californiens ſont bien faits & fort robuſtes. Une puſillanimité extrême, l'inconſtance, la pareſſe, la ſtupidité, & même l'inſenſibilité, forment leur caractere. Ce ſont des enfans, en qui la raiſon n'eſt pas encore développée. Ils ſont plus baſannés que les Mexicains. Cette différence de couleur prouve que la vie policée de la ſociété, renverſe ou change entiérement l'ordre & les loix de la nature, puiſqu'on trouve ſous la zone tempérée un peuple ſauvage plus noir que ne le ſont les nations civiliſées de la zone torride.

Avant qu'on eût pénétré chez les Californiens, ils n'avoient aucune pratique de religion; & leur gouvernement étoit tel qu'on devoit l'attendre de leur ignorance. Chaque nation étoit un aſſemblage de pluſieurs cabanes, plus ou moins nombreuſes, toutes unies entr'elles par des alliances, mais ſans aucun chef. L'obéiſſance filiale n'y étoit pas même connue. Les hommes n'y connoiſſoient aucune eſpece de vêtement, mais les femmes cachoient leur nudité avec un ſoin extrême.

Soit qu'on eût appris, ſoit qu'on ignorât ces particularités, le Mexique n'eut pas été plutôt réduit & pacifié, qu'on s'occupa de la conquête de la Californie. Cortez y aborda en 1526. Il n'eut pas ſeulement le tems de la reconnoître, parce qu'il fut forcé de

---

(*) Il eſt établi en Amérique qu'on regarde comme une même nation tous les peuples qui parlent la même langue, ſoit qu'ils vivent enſemble, ſoit qu'ils ſoient diſperſés en différens cantons. Sous ce point de vue, il y a ſix nations dans la Californie, ſuivant quelques voyageurs, & trois ſelon d'autres. Cette diverſité d'opinions vient de ce que les uns ont vu des langues primitives, & d'autres, après un examen plus réfléchi, n'ont trouvé que des dialectes de la même langue.

retourner à son gouvernement, où le bruit de sa mort avoit disposé les esprits au soulévement. Les différentes tentatives qu'on fit depuis pour s'y établir, échouèrent toutes. Les efforts de la cour ne furent pas plus heureux que ceux des particuliers. Pour peu qu'on suive avec attention l'esprit qui les dirigeoit, on trouve un défaut d'humanité, de courage & de constance, qui explique ces revers. Il n'y eut pas une seule expédition qui ne fût ou mal concertée, ou follement conduite.

L'Espagne fatiguée de ses pertes & de ses dépenses, avoit entiérement renoncé à l'acquisition de la Californie, lorsque les jésuites demanderent en 1697, qu'il leur fût permis de l'entreprendre. Dès qu'ils eurent obtenu le consentement du gouvernement, ils commencerent l'exécution du plan de législation qu'ils avoient formé, d'après des notions exactes de la nature du sol, du caractere des habitans, de l'influence du climat. Le fanatisme ne guidoit point leurs pas. Ils arriverent chez les sauvages qu'ils vouloient civiliser, avec des curiosités qui pussent les amuser, des grains destinés à les nourrir, des vêtemens propres à leur plaire. La haine de ces peuples pour le nom Espagnol, ne tint pas contre ces démonstrations de bienveillance. Ils y répondirent autant que leur peu de sensibilité & leur inconstance le pouvoient permettre. Ces vices furent vaincus en partie, par les religieux instituteurs qui suivoient leur projet avec la chaleur & l'opiniâtreté particulieres à leur corps. Ils se firent charpentiers, maçons, tisserands, cultivateurs, & réussirent par ces moyens à donner la connoissance, & jusqu'à un certain point, le goût des premiers arts à ces peuples sauvages. On les a tous réunis successivement. En 1745, ils formoient quarante-trois villages, séparés par la stérilité du terrain & la disette d'eau. Cette république augmentera, à mesure que les successeurs de ceux qui l'ont formée pousseront leurs travaux vers le nord, où, selon un plan judicieusement arrêté, devoit se faire la jonction des missions de la péninsule avec celles du continent. Elles ne seront séparées que par le fleuve Colorado.

La subsistance de ces bourgades a pour base le bled & les lé-

gumes qu'on y cultive, les fruits & les animaux domeſtiques de l'Europe, qu'on travaille tous les jours à y multiplier. Les Indiens ont chacun leur champ & la propriété de ce qu'ils récoltent, mais telle eſt leur peu de prevoyance, qu'ils diſſiperoient en un jour ce qu'ils auroient recueilli, ſi leur miſſionnaire ne s'en chargeoit pour le leur diſtribuer à propos. Ils fabriquent déjà quelques étoffes groſſieres. Ce qui peut leur manquer, eſt acheté avec les perles qu'ils pêchent dans le golfe, avec le vin, aſſez approchant de celui de Madere, qu'ils vendent à la Nouvelle-Eſpagne & aux galions, & dont l'expérience a appris qu'il étoit important de leur interdire l'uſage.

Une douzaine de loix fort ſimples, ſuffiſent pour conduire cet état naiſſant. Le miſſionnaire choiſit pour le faire obſerver, l'homme le plus intelligent du village; & celui-ci peut infliger le fouet & la priſon, les ſeuls châtimens que l'on connoiſſe.

Il n'y a dans toute la Californie que deux garniſons de trente hommes chacune, & un ſoldat auprès de chaque miſſionnaire. Ces troupes étoient choiſies par les légiſlateurs & à leurs ordres, quoique payées par le gouvernement. La cour de Madrid n'avoit pas vu d'inconvénient à laiſſer ces foibles moyens dans des mains qui avoient acquis ſa confiance; & on lui a démontré qu'il n'y avoit que cet expédient pour empêcher l'oppreſſion de ſes nouveaux ſujets.

Ils ſeront heureux tant qu'on ne connoîtra pas de mines ſur leur territoire. S'il y en a, comme la grande quantité qui s'en trouve de l'autre côté du golfe le fait préſumer, elles ne ſeront pas plutôt découvertes, que l'édifice élevé avec tant de ſoin & d'intelligence ſera renverſé. Ce peuple diſparoîtra comme tant d'autres, de la ſurface de la terre. L'or que le gouvernement d'Eſpagne tireroit de la Californie, le priveroit des avantages que ſa politique peut trouver aujourd'hui dans les travaux de ſes miſſionnaires. Il faut plutôt les encourager à pouſſer plus loin leurs entrepriſes utiles. Elles mettront peut-être la cour de Madrid en état de bâtir des forts, qui lui permettroient de voir d'un œil tranquille la décou-

verte du paſſage que les Anglois cherchent depuis ſi long-tems par le nord-oueſt à la mer Pacifique. On a cru auſſi que ces remparts pourroient être une barriere contre les Ruſſes, qui, en 1741, ont pénétré juſqu'à douze degrés du cap Mendocino, la poſition la plus ſeptentrionale qu'on ait reconnue de la Californie. Mais ſi l'on eût obſervé que cette navigation ne pouvoit être entrepriſe que des mers de Kamschatka, on auroit ſenti qu'il ne pouvoit s'y faire que de foibles armemens de ſimple curioſité, & hors d'état de cauſer la moindre inquiétude.

Un avantage plus certain, moins éloigné, c'eſt la facilité que donne la Californie, pour réduire les provinces qui s'étendent de l'autre côté du golfe juſqu'au Colorado. Ces riches contrées ſont ſi éloignées du Mexique, & d'un accès ſi difficile, qu'il paroiſſoit auſſi dangereux d'en tenter la conquête, qu'inutile de la faire. La liberté, la ſureté de la mer de Californie, doivent encourager à l'entreprendre, donner les moyens d'y réuſſir, & en aſſurer le fruit. Les philoſophes eux-mêmes inviteront la cour de Madrid à ces expéditions, lorſqu'ils lui auront vu abjurer ſolemnellement les principes fanatiques & deſtructeurs, qui ont été juſqu'ici la baſe de ſa politique.

En attendant que l'Eſpagne ſe livre à ces vaſtes ſpéculations, la Californie ſert de lieu de relâche aux vaiſſeaux qui vont des Philippines au Mexique. Le cap San-Lucas, ſitué à l'extrémité méridionale de la péninſule, eſt l'endroit où ils s'arrêtent. Ils y trouvent un bon port, des rafraîchiſſemens, & des ſignaux qui les avertiſſent s'il a paru quelque ennemi dans ces parages les plus dangereux pour eux, & ceux où ils ont été le plus ſouvent attaqués. Ce fut en 1734 que le galion y arriva pour la premiere fois. Ses ordres & ſes beſoins l'y ont toujours amené depuis.

Le ſyſtême adopté par tous les gouvernemens de l'Europe, de tenir les colonies dans la dépendance la plus abſolue de la métropole, a toujours rendu ſuſpectes à beaucoup de politiques Eſpagnols, les liaiſons du Mexique avec l'Aſie. L'opinion où l'on a été, où l'on eſt encore, qu'il n'eſt pas poſſible de conſerver les

Philippines ſans cette communication, les a ſeule empêchés de réuſſir à l'interrompre. Ils ſont ſeulement parvenus à la borner, en empêchant le Pérou d'y prendre part. Ce vaſte empire a été privé par des loix ſéveres & multipliées, de l'avantage de tirer directement de l'Orient les marchandiſes dont il avoit beſoin, de la liberté même de les tirer indirectement de la Nouvelle-Eſpagne.

Ces entraves révoltoient le génie hardi & fécond d'Albéroni. Plein des vues les plus étendues pour la proſpérité & pour la gloire de la monarchie qu'il reſſuſcitoit, il vouloit y retenir les tréſors du nouveau-monde, auxquels elle n'avoit ſervi juſqu'alors que d'entrepôt. Dans ſon plan, l'Orient devoit fournir tout l'habillement aux colonies Eſpagnoles, à la métropole même, qui l'auroit reçu par le canal de ſes colonies. Il s'attendoit bien que les puiſſances dont cet arrangement bleſſeroit les intérêts & ruineroit l'induſtrie, chercheroient à le traverſer; mais il travailloit à braver leur courroux dans les mers d'Europe, & il avoit déjà donné ſes ordres, pour qu'on mît les côtes & les ports de la mer du Sud en état de ne rien craindre des eſcadres fatiguées qui pourroient les attaquer.

Ces vues manquoient de juſteſſe. Albéroni entraîné par l'enthouſiaſme de ſes opinions, par ſa haine pour des nations qui vouloient enchaîner ſa politique, ne s'appercevoit pas que les ſoieries, les toiles arrivées en Eſpagne par la voie qu'il ſe propoſoit, feroient d'un prix exceſſif, d'un prix qui en arrêteroit néceſſairement la conſommation. A l'égard du projet de faire habiller les deux Amériques par l'Aſie, nous n'y voyons rien que de très-ſenſé.

Les colons ſeroient vêtus plus agréablement, à meilleur marché, d'une maniere plus convenable au climat. Les guerres de l'Europe ne les expoſeroient pas à manquer des choſes de premiere néceſſité. Ils ſeroient plus riches, plus affectionnés à leur patrie principale, plus en état de ſe défendre contre les ennemis qu'elle leur attire. Ces ennemis eux-mêmes ſeroient moins redoutables, parce qu'ils perdroient peu-à-peu les forces que l'approviſionnement du Pérou & du Mexique leur procure. Enfin l'Eſpagne, en percevant

ſur les marchandiſes des Indes les mêmes droits qu'elle perçoit ſur celles que lui fourniſſent ſes rivaux, ne perdroit aucune branche de ſes revenus. Elle pourroit même, ſi ſes beſoins l'exigeoient, obtenir de ſes colonies des ſecours qu'elles n'ont actuellement ni la volonté, ni le pouvoir de lui fournir. Nous n'inſiſterons pas davantage ſur le commerce du Mexique avec les Indes Orientales; il faut parler de ſes liaiſons avec l'Europe par la mer du Nord, & commencer par celle que forment les productions du Guatimala.

La province de Guatimala, l'une des plus grandes de la Nouvelle-Eſpagne, fut conquiſe en 1524 & en 1525, par Pierre de Alvarado, un des lieutenans de Cortez. Il y bâtit pluſieurs villes, en particulier la capitale, qui porte le nom de la province. Elle eſt ſituée dans une vallée large d'environ trois milles, & bornée par deux montagnes aſſez élevées. De celle qui eſt au ſud coulent des ruiſſeaux & des fontaines, qui procurent aux villages ſitués ſur la pente, une fraîcheur délicieuſe, & y entretiennent perpétuellement des fleurs & des fruits. L'aſpect de la montagne qui eſt au nord eſt effroyable. Il n'y paroît jamais de verdure. On n'y voit que des cendres, des pierres calcinées. Une eſpece de tonnerre, que les habitans attribuent au bouillonnement des métaux mis en fuſion dans les cavernes de la terre, s'y fait entendre continuellement. Il ſort de ces fourneaux intérieurs des flammes, des torrens de ſoufre, qui rempliſſent l'air d'une infection horrible. Guatimala, ſuivant l'expreſſion du pays, eſt ſituée entre le paradis & l'enfer.

Sa poſition, ſon éloignement de Mexico & de Guadalaxara, la firent choiſir pour être le ſiége d'une audience, qui étend ſa juriſdiction ſur trois cents lieues au ſud, cent au nord, ſoixante à l'eſt, & douze à l'oueſt vers la mer du Sud. Les avantages que cette diſtinction lui procuroit, lui formerent de bonne-heure une aſſez grande population, & cette population fit valoir les dons qu'elle tenoit de la nature. Il n'y a point de contrée dans cette partie du nouveau-monde, où elle ait répandu ſes bienfaits avec plus de profuſion. L'air y eſt très-ſain, & le climat fort tempéré. La volaille

& le gibier y font d'une abondance & d'une délicateffe extrêmes. La terre ne produit nulle part de meilleur bled. Les rivieres, les lacs, la mer, offrent de tous côtés du poiffon exquis. Les bœufs s'y font tellement multipliés, qu'il faut faire tuer tous ceux qui font devenus fauvages dans les montagnes, de peur qu'ils ne nuifent à la culture par leur nombre exceffif.

Cette fertilité n'eft pourtant pas ce qui rend le Guatimala précieux à la métropole. L'Efpagne ne tient proprement à fa colonie, que par l'indigo qu'elle en retire. Il eft fort fupérieur à celui que produit le refte de l'Amérique. On emploie à cette culture quelques negres, & une partie des Indiens qui ont furvécu à la tyrannie des conquérans. Les travaux de ces efclaves en fourniffent annuellement, pour l'Europe feulement, deux mille cinq cents furrons, qui fe vendent l'un dans l'autre à Cadix 1680 livres. Cette riche production eft portée à dos de mulet, avec quelques autres objets peu importans, au bourg Saint-Thomas, fitué à foixante lieues de Guatimala, dans le fond d'un lac très-profond qui fe perd dans le golfe de Honduras. Ces marchandifes y attendent toujours, pour être échangées, celles qui font envoyées d'Europe fur quelques bâtimens médiocres qui arrivent communément dans les mois de Juillet ou d'Août. Leur cargaifon en retour eft groffie de quelques cuirs, d'un peu de caffe, & de falfe-pareille, qui eft tout ce que fournit au commerce la province de Honduras, quoiqu'elle ait cent cinquante lieues de long fur foixante & quatre-vingts de large. L'éclat que lui donnerent d'abord fes mines d'or ne fut que paffager: elles tomberent dans un oubli entier, après avoir fervi de tombeau à près d'un million d'Indiens. Le territoire qu'ils habitoient eft refté inculte & défert: c'eft aujourd'hui la contrée la plus pauvre de l'Amérique. Les hommes & les terres s'y font fondus en or, & l'or eft devenu à rien.

Guatimala fournit prefque toute la valeur des 6,000, 000 livres, que forment fes productions jointes à celles de Honduras. Le lac où ces richeffes vont fe réunir eft tout-à-fait ouvert, quoiqu'il eût été facile de le mettre à l'abri de toute infulte. On le pouvoit d'autant

tant plus aiſément, que ſon entrée eſt rétrécie par deux rochers élevés, qui s'avancent des deux côtés à la portée du canon. Il eſt vraiſemblable que l'Eſpagne ne changera de conduite, que lorſqu'elle aura été punie de ſa négligence. Rien ne ſeroit plus aiſé.

Les vaiſſeaux qui entreprendroient cette expédition, reſteroient en toute ſureté dans la rade. Mille ou douze cents hommes débarqués à Saint-Thomas, traverſeroient quinze lieues de montagnes, où ils trouveroient des chemins commodes & des ſubſiſtances. Le reſte de la route ſe feroit à travers des plaines peuplées & abondantes. On arriveroit à Guatimala qui n'a pas un ſoldat, ni la moindre fortification. Ses quarante mille ames, Indiens, negres, métis, Eſpagnols, qui n'ont jamais vu d'épée, ſeroient incapables de la moindre réſiſtance. Ils livreroient à l'ennemi, pour ſauver leur vie, les richeſſes immenſes qu'ils accumulent depuis deux ſiecles; & la contribution ſeroit au moins de trente millions. Les troupes regagneroient leurs bâtimens avec ce butin; & ſi elles le vouloient, avec des otages, qui aſſureroient la tranquillité de leur retraite. Le commerce de Campêche ſeroit expoſé à la même invaſion, s'il en valoit la peine.

On trouve entre les golfes de Campêche & de Honduras une grande péninſule, nommée Yucatan. Quoiqu'elle n'ait ni ruiſſeau, ni riviere, l'eau eſt par-tout ſi près de la terre, & les coquillages ſont en ſi grand nombre, qu'il eſt viſible que cet eſpace immenſe a fait autrefois partie de la mer. Lorſque les Eſpagnols la découvrirent, ils y trouverent peu de population, peu de culture, & n'y trouverent point de métaux. Elle fut mépriſée. On s'apperçut dans la ſuite que les arbres qui la couvroient étoient propres pour la teinture, & l'on y bâtit la ville de Campêche, qui devint l'entrepôt de cette production précieuſe, & qui lui donna ſon nom.

Si cet arbre étoit moins gros, il reſſembleroit aſſez à l'aubeépine. Ses feuilles ſont petites & d'un verd pâle. Sa partie la plus intérieure, d'abord rouge, devient noire, quelque tems après que

le bois a été abattu. Il n'y a que ce cœur de l'arbre, qui donne le noir & le violet.

Campêche dut au ſeul commerce de cette production l'avantage d'être un marché ttès-conſidérable. Elle recevoit tous les ans pluſieurs vaiſſeaux, dont les cargaiſons ſe diſtribuoient dans l'intérieur des terres, & qui prenoient en retour des bois & des métaux que cette circulation y attiroit. Cette proſpérité alla toujours en augmentant, juſqu'à l'établiſſement des Anglois à la Jamaïque.

Parmi la foule des corſaires qui ſortoient tous les jours de cette iſle devenue célebre, pluſieurs allerent croiſer dans la baie de Campêche, pour intercepter les vaiſſeaux qui y naviguoient. Ces brigands connoiſſoient ſi peu la valeur du bois qui en étoit l'unique production, que lorſqu'ils en trouvoient des barques chargées, ils n'en emportoient que les ferremens. Un d'entr'eux ayant enlevé un gros bâtiment qui ne portoit pas autre choſe, le conduiſit dans la Tamiſe avec le ſeul projet de l'armer en courſe; & contre ſon attente, il vendit fort cher un bois dont il faiſoit ſi peu de cas, qu'il n'avoit ceſſé d'en brûler pendant ſon voyage. Depuis cette découverte, les corſaires qui n'étoient pas heureux à la mer, ne manquoient jamais de ſe rendre à la riviere de Champeton, où ils embarquoient les piles de bois qui ſe trouvoient toujours formées ſur le rivage.

La paix de leur nation avec l'Eſpagne ayant mis des entraves à leurs violences, pluſieurs d'entr'eux ſe livrerent à la coupe du bois d'Inde. Le cap Catoche leur en fournit d'abord en abondance. Dès qu'ils le virent diminuer, ils allerent s'établir entre Tabaſco & la riviere de Champeton, autour du lac Triſte, & dans l'iſle aux Bœufs qui en eſt fort proche. En 1675 ils y étoient deux cent ſoixante. Leur ardeur, d'abord extrême, ne tarda pas à ſe rallentir. L'habitude de l'oiſiveté reprit le deſſus. Comme ils étoient la plupart excellens tireurs, la chaſſe devint leur paſſion la plus forte; & leur ancien goût pour le brigandage, fut réveillé par cet exercice. Bientôt ils commencerent à faire des courſes dans les bourgs

Indiens, dont ils enlevoient les habitans. Les femmes étoient destinées à les servir, & on vendoit les hommes à la Jamaïque, ou dans d'autres isles. L'Espagnol tiré de sa léthargie par ces excès, les surprit au milieu de leurs débauches, & les enleva, la plupart dans leurs cabanes. Ils furent conduits prisonniers à Mexico, où ils finirent leurs jours dans les travaux des mines.

Ceux qui avoient échappé, se refugierent dans le golfe de Honduras, où ils furent joints par des vagabonds de l'Amérique septentrionale. Ils parvinrent, avec le tems, à former un corps de quinze cents hommes. L'indépendance, le libertinage, l'abondance où ils vivoient, leur rendoit agréable le pays marécageux qu'ils habitoient. De bons retranchemens assuroient leur sort & leurs subsistances; & ils se bornoient aux occupations, que leurs malheureux compagnons gémissoient d'avoir négligées. Seulement ils avoient la précaution de ne jamais entrer dans l'intérieur du pays pour couper du bois, sans être bien armés.

Leur travail fut suivi du plus grand succès. A la vérité, la tonne qui s'étoit vendue jusqu'à neuf cents livres, étoit tombée insensiblement à très-bas prix, mais on se dédommageoit par la quantité de ce qu'on perdoit sur le prix. Les coupeurs livroient le fruit de leurs peines, soit aux Jamaïcains qui leur portoient du vin de Madere, des liqueurs fortes, des toiles, des habits; soit aux colonies Angloises du nord de l'Amérique qui leur fournissoient leur nourriture. Ce commerce toujours interlope, & qui fut l'objet de tant de déclamations, est devenu licite en 1763. On a assuré à la Grande-Bretagne la liberté de couper du bois, mais sans pouvoir élever des fortifications, avec l'obligation même de détruire celles qui avoient été construites. La cour de Madrid a fait rarement des sacrifices qui lui aient plus coûté que celui d'établir au milieu de ses possessions une nation active, puissante, ambitieuse. Mais il est possible de rendre cette concession à-peu-près inutile, & voici comment.

L'Yucatan est coupé du nord-est au sud-ouest, c'est-à-dire, dans

presque toute sa longueur, par une chaîne de montagnes. Au nord de ces montagnes est la baie de Campêche, dont le terrain sec & aride donne un bois d'excellente qualité, & qui se vend dans presque tous les marchés, à-peu-près le double de celui que coupent les Anglois, à la baie méridionale de Honduras, où le sol gras & presque marécageux, n'en produit qu'une espece bâtarde, & qui donne moins de teinture. Si, comme les expressions un peu vagues du traité portent à le penser, la Grande-Bretagne n'a acquis que le droit de s'établir dans les lieux que ses sujets avoient usurpés; l'Espagne peut mettre fin à ses inquiétudes, en encourageant la coupe de son excellent bois, de maniere à fournir la consommation de l'Europe entiere. Par cette politique judicieuse, elle ruinera la colonie Angloise, & se débarrassera sans violence d'un voisinage encore plus dangereux qu'il ne le lui paroît : alors elle regagnera une branche importante de commerce qui est réduite depuis long-tems à si peu de chose, que Campêche ne reçoit plus de la métropole qu'un vaisseau tous les trois ou quatre ans. Ce qu'il n'enleve pas est porté sur de petits bâtimens à la Vera-Cruz, qui est le vrai point d'union du Mexique avec l'Espagne.

Vieja-Vera-Cruz servit d'abord d'entrepôt. Cette ville fondée par Cortez, dans le lieu même où il prit terre, est placée sur une riviere qui manque d'eau une partie de l'année, mais qui dans la saison pluvieuse peut recevoir les plus grands vaisseaux. Le danger auquel ils étoient exposés, dans une position où rien ne les défendoit contre la violence des vents si communs dans ces parages, fit chercher un abri plus sûr; & on le trouva dix-huit milles plus bas sur la même côte. On y bâtit Vera-Cruz-Nueva, à soixante-douze lieues de la capitale du Mexique.

Vera-Cruz-Nueva est située sous un ciel qu'un soleil brûlant & des pluies continuelles rendent alternativement fâcheux & malsain. Des sables arides la bornent au nord, & des marais infects à l'ouest. Ses rues sont droites, mais ses maisons bâties de bois. On n'y voit point de noblesse, & les négocians eux-mêmes préferent

le féjour d'Angeles. Le petit nombre d'Efpagnols, fixés par l'avarice ou par l'indigence, dans un lieu fi trifte & fi dangereux, vivent dans une retraite & avec une parcimonie ignorées dans les autres places de commerce.

La ville a pour fortifications un mur, huit tours placées de diftance en diftance, & deux baftions qui donnent fur le rivage. Ces ouvrages, foibles en eux-mêmes & mal-entendus, font dans un défordre inexprimable : auffi ne compte-t-on pour la défenfe de la place, que fur la fortereffe de Saint-Jean d'Ulua, bâtie fur un roc, en face & à un mille de la ville.

Ce port a l'inconvénient de ne contenir que trente ou trente-cinq bâtimens, qu'il ne met pas même toujours à l'abri de la fureur des vents du nord. On n'y entre que par deux canaux fi refferrés, qu'il n'y peut paffer qu'un navire. Les approches même en font rendues dangereufes par plufieurs petites ifles, que les Efpagnols nomment *Cayos*, & par un grand nombre de rochers à fleur d'eau prefqu'imperceptibles. Ces obftacles qu'on croyoit ne pouvoir être furmontés qu'avec des connoiffances locales acquifes par une expérience de plufieurs années, ayant été vaincus par des corfaires audacieux qui furprirent la place en 1712, on conftruifit fur le rivage des tours, où des fentinelles attentifs veillent continuellement à la fureté commune.

C'eft dans ce mauvais port, le feul proprement qui foit dans le golfe, qu'arrive la flotte deftinée à approvifionner le Mexique des marchandifes de l'Europe. On l'expédie de Cadix tous les deux, trois ou quatre ans, fuivant les befoins & les circonftances. Elle eft ordinairement compofée de quinze ou vingt bâtimens marchands, efcortée par deux vaiffeaux de guerre ou par un plus grand nombre, fi la politique l'exige.

Des vins, des eaux-de-vie, des huiles, forment la partie la plus volumineufe de la cargaifon. Les étoffes d'or & d'argent, les galons, les draps, les toiles, les foieries, les dentelles, les chapeaux, les bijoux, les diamans, les épiceries, en compofent la partie la plus riche.

La flotte part d'Europe dans le mois de Juillet, au plus tard dans les premiers jours d'Août, pour éviter les dangers que lui feroit courir la violence des vents du nord en pleine mer, sur-tout aux attérages, si elle étoit expédiée dans une autre saison. Elle prend en passant des rafraîchissemens à Porto-Rico, & se rend à la Vera-Cruz, d'où sa cargaison est portée à Xalapa. Dans cette ville située à douze lieues du port, adossée à une montagne, & commodément bâtie, se tient une foire, que les loix bornent à six semaines, mais qui quelquefois est prolongée, à la priere des négocians du pays ou de ceux d'Espagne. C'est la proportion des métaux avec les marchandises, qui détermine l'avantage ou la perte des échanges. Si l'un de ces objets abonde plus que l'autre, il en résulte de grands dommages pour le vendeur ou pour l'acheteur. Autrefois le trésor royal étoit envoyé de la capitale à la Vera-Cruz, pour y attendre la flotte. Depuis que cette clef du nouveau-monde fut pillée par des corsaires en 1683, il attend l'arrivée des vaisseaux, & s'arrête à Angeles, qui n'en est éloigné que de trente-cinq lieues.

Lorsque les affaires sont finies, on embarque l'or, l'argent, la cochenille, les cuirs, la vanille, le bois de Campêche, quelques autres objets peu importans que fournit le Mexique. La flotte prend alors la route de la Havane, où après avoir été jointe par quelques vaisseaux de regiſtre, expédiés pour différens ports, elle se rend à Cadix par le canal de Bahama.

Dans l'intervalle d'une flotte à l'autre, la cour d'Espagne fait partir deux vaisseaux de guerre qu'on appelle *azogues*, pour porter à la Vera-Cruz le vif-argent nécessaire à l'exploitation des mines du Mexique. On le tiroit originairement du Pérou. Les envois étoient si incertains, si lents, si souvent accompagnés de fraude, qu'il fut jugé plus convenable en 1734, de les faire d'Europe même. Les mines de Guadalcanal en fournirent d'abord les moyens. On les a depuis négligées pour les mines plus abondantes d'Almaden dans l'Estramadure. Les azogues, auxquels on joint quelquefois deux ou trois bâtimens marchands qui ne peuvent porter que des fruits

d'Eſpagne, ſe chargent en retour du prix des marchandiſes, vendues depuis le départ de la flotte, ou du produit de celles qui avoient été données à crédit.

S'il reſte encore quelque choſe en arriere, il eſt communément rapporté par les vaiſſeaux de guerre que l'Eſpagne fait conſtruire à la Havane, & qui paſſent toujours à la Vera-Cruz avant de ſe rendre en Europe. Les affaires ſe conduiſent autrement au Pérou, comme on le verra dans le livre ſuivant.

*Fin du ſixieme Livre & du Tome premier.*

68-598
Rosenkilde &
Bagger
6-27-68

617107 KNN (32)
1-III

E 775
R 274h
1-SIZE
v. 1

Coll 15.12.67 ft





